



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

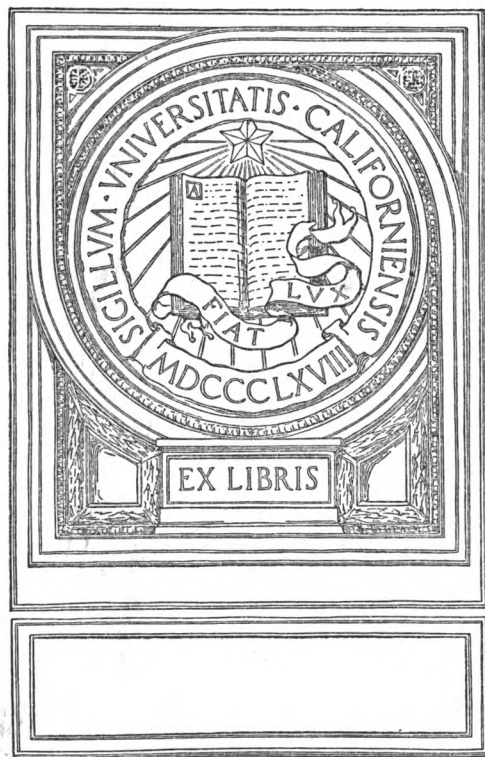
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Revue de l'Instruction Publique en Belgique

JB



REVUE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
EN BELGIQUE.

REVUE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
(SUPÉRIEURE ET MOYENNE)
EN BELGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

de MM. J. Gantrelle, L. Roersch, A. Wagener.

TOME XXIX.

GAND

IMPRIMERIE EUG. VANDERHAEGHEN, RUE DES CHAMPS, 62.

1886

TABLÈ DES MATIÈRES

DU TOME XXIX.

L24
Ry.
Sch. 2
v. 29

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

	Pages
Société pour le progrès des études philologiques et historiques.	
	1, 145, 357
Le parfait grec, sa signification et son emploi, par J. DELBŒUF	
(suite et fin)	8
Le « Probejahr » des candidats-professeurs en Prusse, par TH.	
HEGENER	21
Quelques mots sur Cicéron de republica I, par C. M. FRANCKEN.	30
L'avènement de Corneille de Berg au trône épiscopal de Liège,	
par M. LONCHAY (suite et fin)	35
Les intérimaires, par THIL-LOKRAIN	81
Sur l'état actuel des études de paléographie et de diplomatique,	
par H. PIRENNE	87
A propos du passé défini; variations grammaticales sur des	
thèmes connus, par J. DELBŒUF	151
La formation des professeurs de langues vivantes en Hollande,	
par J. VERCOULLIE	158
Note sur quelques points de l'enseignement de la physique élé-	
mentaire, par H. SCHOENTJES	162
Note sur le patois de couvin, par M. WILMOTTE	213
Verson de la parabole de l'enfant prodigue, par M. MARCHOT	221
Le temple de Vesta et la maison des Vestales à Rome, par	
ADOLF DE CEULENEER	223
La théorie de la division dans l'arithmétique de Cirodde, par	
P. MANSION	285
De l'enseignement de la philosophie dans les universités alleman-	
des, par A. GRAFÉ	289, 311
II. Quelle méthode convient au cours d'histoire en 7 ^e dans les	
athénées? par N. GILLET	362

COMPTES RENDUS.

Traité d'Arithmétique élémentaire, à l'usage des élèves des cours professionnels, des candidats aux écoles spéciales des Universités et

II.

à l'école militaire de Bruxelles, par l'abbé E. Gelin, docteur en philosophie et en théologie, professeur de mathématiques supérieures au Collège Saint-Quirin à Huy, par M. MANSION	38
Précis d'Arithmétique à l'usage des écoles moyennes, des écoles normales et des classes d'humanités, de E. Gelin, etc., par P. M. . .	44
Recueil de problèmes d'Arithmétique, à l'usage des écoles moyennes, des écoles normales, des classes d'humanités et des cours professionnels, de l'abbé E. Gelin, etc., par P. M.	44
Volledige leergang van Duitsche taal ten gebruike der gestichten van Middelbaar Onderwijs door Frans Verstraeten, leeraar bij het koninklijk athenæum van Brussel. Naar den leergang van den heer G. Möhl, ridder der Leopoldsorde, hoogleeraar bij de staatskrijgsschool van Belgie, par J. VERCOULLIE.	46
THÉODORE JUSTE. Le soulèvement des Pays-Bas contre la domination espagnole (1574-79), par H. LONCHAY	50
THÉODORE JUSTE. La révolution brabançonne (1789). — La république belge (1790), par H. LONCHAY.	51
Moyens de se former à l'art d'écrire et d'assurer les progrès de la rédaction française dans l'enseignement moyen, par Ferdinand Loise, professeur honoraire de littérature française dans les athénées royaux, par L. ROERSCH.	113
Essai d'analyse oratoire du discours de Cicéron pour le poète Archias, par Joseph Schyrgens, professeur au collège Saint-Quirin à Huy, par L. R.	141
R. Cagnat, chargé de cours à la Faculté des lettres de Douai : Cours élémentaire d'épigraphie latine. — Salomon Reinach, ancien membre de l'école française d'Athènes : Traité d'épigraphie grecque, par G. LACOUR-GAYET.	115
A. BOUCHÉ-LECLERCQ : Manuel des Institutions Romaines, par G. LACOUR-GAYET	119
Ph. Colinet : La Théodiciée de la Bhagavadgîtâ, étudiée en elle-même et dans ses origines, par CHARLES MICHEL.	122
Les Précurseurs de la réforme aux Pays-Bas par Altmeyer, professeur à l'université de Bruxelles, par H. LONCHAY	125
La démocratie athénienne d'après une publication récente, par P. THOMAS (<i>suite et fin</i>)	130
AD. BOETTIGHER. Olympia Das Fest und seine Stätte, par ADOLF DE CEULENEER	167
Recueil de plus de 500 mots français dérivés du Grec, par ordre alphabétique, de L. M. De Plunkett, par X. , ...	183
A. BOURQUIN. Le Panthéisme dans les Védas. Exposition et critique du panthéisme védique et du panthéisme en général, par L. PARMENTIER	184
THÉODORE JUSTE. Le soulèvement des Pays-Bas contre la domination espagnole (1567-1574), par H. LONCHAY	189
Principes de la critique historique, par le P. De Smedt, S. J., par P. T.	191

III.

Bibliographie Lipsienne. Œuvres de Juste Lipse. Première série. I et II, par L. ROERSCH	193
A. GIRARD. Etudes Védiques. Le Rig-Véda et ses derniers exé- gètes, par CHARLES MICHEL	202
R. B. ANDERSON. Mythologie scandinave. Légendes des Eddas. Tra- duction de M. Jules Leclercq, par CHARLES MICHEL	203
Cours de commerce et de comptabilité, divisé en quarante leçons, par L. LEROY, professeur à l'athénée de Charleroi, cinquième édition. - Cahiers d'exercices, par le même, par T. L.	233
Petite Flore de Belgique, ornée de 138 figures, par ALFR. COGNIAUX, Prix : 3 fr. — Abrégé de cet ouvrage, par le même, à l'usage des écoles moyennes, par T. L.	236
Physique des écoles moyennes, par OSCAR PICALAUSA, avec figures dans le texte, par T. L.	237
Res Gestæ Divi Augusti, d'après la dernière recension, avec l'ana- lyse du commentaire de M. Th. Mommsen, par C. PELTIER, boursier d'agrégation à la Faculté des Lettres de Douai, sous la direction de R. CAGNAT, chargé de cours à la même Faculté, par G. LACOUR-GAYET	237
SIR ALFRED C. LYALL. Études sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient, par L. PARMENTIER	239
Dionysii Halicarnassensis antiquitatum romanarum quae super- sunt ex recens. AD. KIESSLING et VICTORIS PROU, par ADOLF DE CEULENEER	243
Final AS before sonants in Sanscrit by Maurice BLOOMFIELD, par E. MONSEUR	246
C. Sallustii Crispi Bellum Catilinae und Bellum Jugurthinum. Schulausgabe von Ignaz PRAMMER, par P. THOMAS.	253
AUG. VIERSET. Essai d'orthographe wallone, d'après la méthode Chavée, par M. W.	258
G. MEYER. Griechische Grammatik, 2 ^{te} Auflage, par CH. MICHEL	259
C. v. VEITH. Das römische Köln (Winckelmann's Programm). Nebst einem Plane der römischen Stadt mit Einzeichnung der bemerkens- werthesten Funde, par ADOLF DE CEULENEER	262
Précis de l'histoire du droit français, de Paul Viollet, par R. DE RIDDER	311
AUG. BOECKH. Encyklopaedie und Methodologie der philologischen Wissenschaften, herausgegeben von E. Bratuschek. Zweite auflage besorgt von R. Klussman, par ADOLF DE CEULENEER	319
P. WILLEMS. Les élections municipales à Pompéi, par ADOLF DE CEULENEER	323
P. DE NOLHAC. Le Canzoniere autographe de Pétrarque, commu- nication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par ADOLF DE CEULENEER	326
Théorie des équations et des inéquations du premier et du second degré à une inconnue, à l'usage des aspirants au baccalauréat ès sciences et au baccalauréat de l'enseignement spécial, des candidats aux écoles du gouvernement et des élèves des écoles normales, par	

IV.

A. Tartinvillc, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des sciences mathématiques, professeur au Lycée Saint-Louis, par l'abbé E. GELIN, professeur au collège St Quirin à Huy	392
Le troisième livre de Géométrie à l'usage de l'enseignement moyen et de l'enseignement normal. Théorie des médianes anti-parallèles. Nouveau plan et nouvelles démonstrations, par Clément Thiry, étudiant à la Faculté des sciences de l'université de Gand, par EVEN	394
Un vers de La Fontaine, par K.	396
La composition littéraire, par F. Henry et A. Defoin, par T. L. Dr R. THUM. Anmerkungen zu Macaulay's History of England, par AUG. GITTÉE	398
ADOLF WOHLWILL. Georg Kerner, ein deutsches Lebensbild aus dem Zeitalter der französischen Revolution, par A. CHUQUET.	402
I. SALOMON REINACH. La colonne Trajane au Musée de Saint-Germain, Notice et Explication. — II. Conseils aux voyageurs archéologues en Grèce et dans l'Orient hellénique, par G. LACOUR-GAYET. Réponse à un compte rendu, par A. BOURQUIN.	403
MICHAEL VON ZMIGRODZKI. Die Mütter bei den Völkern des Arischen Stammes, par L. PARMENTIER	404
	407
	415

ACTES OFFICIELS.

Nominations	265, 328
Académie royale flamande de langue et de littérature	265
Matières du concours général de l'enseignement moyen du 1 ^r degré en 1886	329
Concours général des Athénées et des Collèges.	340
Concours de l'enseignement supérieur et concours général institué entre les établissements d'instruction moyenne du premier et du second degré.	341
Concours de grammaire française. — Résultat.	420

VARIA.

Réouverture solennelle des cours à l'Université de Gand, le 19 Octobre 1885.	52
De l'enseignement de l'histoire. — Discours prononcé à la distribution des prix de l'enseignement moyen et de l'enseignement supérieur par M. Hubert, professeur à l'université de Liège.	56
Fédération de l'enseignement moyen officiel de Belgique	65
Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. — Classe des lettres. — Programme de concours pour 1887. Programme de concours pour 1888	269
Prix Perpétuels. — Prix Joseph de Keyn	270
Six inscriptions romaines à la citadelle de Namur	271
PÉRIODIQUES	417
NÉCROLOGIE	73, 138, 206, 272, 349, 422
	279

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 29.

1^{re} Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*26^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le Dimanche, 1^{er} novembre 1885.*

La séance est ouverte à 1 heure, sous la présidence de M. De Longé, premier président à la Cour de cassation.

Sont présents : MM. Gantrelle, *vice-président*, Wagener, *secrétaire général*, Alexandre, Angenot, Bley, Brans, Delbœuf, De Moor, Discailles, Dufief, Dupont, Gevaert, Hegener, Hubert, Keelhoff, Lonchay, Maass, Magin, Moeller, Peltier, Léon Preudhomme, Raskop, Renard, Roersch, Thil-Lorrain, Van Camp, Vanderkindere, Vollgraff, Alph. Willems et Fredericq, *secrétaire adjoint*.

M. Dupont présente, au nom de M. Gilles, le compte annuel du trésorier qui se solde par un boni de 2268 fr. 50 c.

Ce compte est approuvé.

MM. Kleyntjens et Marzorati, professeurs à l'athénée royal de Bruxelles, et M. Wittmann, professeur au Collège communal de Tirlemont, sont admis en qualité de membres de la Société. Ils sont introduits et assistent à la séance.

M. Thil-Lorrain donne lecture de son rapport sur la question du remplacement des professeurs empêchés.

M. Hegener donne également lecture de son rapport sur la question du stage en Allemagne.

La discussion de ces deux rapports est renvoyée à la prochaine séance.

A propos du dernier, M. Vanderkindere se demande comment on peut obtenir que de jeunes professeurs belges, envoyés à l'étranger, y soient attachés à des établissements publics, comme le proposent MM. Thil-Lorrain et Hegener.

M. Hegener croit que cela pourrait être obtenu facilement du Gouvernement allemand, si on lui proposait la réciprocité. Il est à sa connaissance que ce gouvernement le désire notamment pour ses professeurs de français.

M. Wagener confirme ce renseignement. Il se fait l'organe de l'assemblée pour remercier les deux rapporteurs, dont le travail contient beaucoup de renseignements précieux et peu connus en Belgique. (Adhésion.)

M. Delbœuf donne lecture d'une dissertation intitulée : « A propos du passé défini, variations grammaticales sur des thèmes connus. »

M. Vanderkindere ne veut pas discuter sur l'heure la séduisante théorie de M. Delbœuf; il attendra qu'elle ait été imprimée; mais il se hasardera cependant à présenter une observation. Le français fait une distinction nette entre l'imparfait et le passé défini, tandis que les langues germaniques l'ignorent. M. Delbœuf n'a pas analysé ce phénomène grammatical. Peut-être se réserve-t-il de traiter ce point ultérieurement. N'y aurait-il pas lieu alors de remonter à l'origine des temps du verbe français et de suivre les modifications de sens qu'ils ont subies?

M. Hegener se félicite de voir des hommes de l'enseignement supérieur se passionner pour les études grammaticales. Il croit devoir insister sur la nécessité de la méthode comparative. En anglais il existe des formes de temps qui manquent en français. Il serait utile d'étudier ces phénomènes.

M. Delbœuf dit qu'il avait d'abord eu l'intention de parler du double présent de l'anglais, mais qu'il a retranché ce point pour ne pas allonger sa lecture.

M. Hegener recommande un autre sujet d'étude : Par quels moyens les langues modernes expriment-elles le futur? Dans cette question, il importerait de ne pas négliger les patois, qui peuvent fournir de précieuses indications.

M. Vanderkindere croit qu'il ressort du débat une conclusion pratique, à savoir qu'il ne faut pas trop tourmenter les jeunes élèves avec l'imparfait et le passé défini, puisque nous-mêmes n'y voyons clair que très difficilement.

M. Vanderkindere présente ensuite ses « observations sur la méthode à suivre dans l'enseignement historique », annoncées comme lecture par l'ordre du jour. Il déclare qu'il se bornera à présenter oralement quelques réflexions. Récemment on s'est

ému des mauvais résultats du concours général d'histoire et de géographie. Certes il ne faut pas les imputer aux professeurs des classes supérieures qui ont concouru. Tout d'abord, la principale cause de l'infériorité manifeste des études historiques et géographiques dans notre enseignement moyen, c'est l'insuffisance du temps qu'on leur consacre. Dans les classes inférieures les élèves ont une heure de géographie et deux heures d'histoire par semaine. Ne consacrer qu'une heure par semaine à une branche d'enseignement, cela est radicalement antipédagogique. A Bruxelles, dans les écoles de jeunes filles, on a trois heures de géographie et trois heures d'histoire par semaine. Mais, objecte-t-on pour les garçons, les programmes sont déjà trop chargés, il faudrait sacrifier le latin etc. M. Vanderkindere rappelle qu'il a soutenu dans le temps la thèse qu'il est possible d'enseigner mieux le latin avec moins d'heures. Il croit encore que ce n'est pas là un paradoxe. Dans certaines classes, en 5^e latine par exemple, il y a parfois trois heures de latin de suite; même pour une matière très amusante ce serait contraire aux règles d'une saine pédagogie. Nous-mêmes nous ne parviendrions pas à écouter un discours durant trois heures et il s'agit de jeunes enfants. L'attention de l'élève doit se lasser, ce qui amène un véritable gaspillage d'heures. Il y a donc des heures disponibles en 5^e latine et il en est de même dans les autres classes.

Ajoutons à cela que la plupart des hommes ne feront pas dans le courant de leur vie un bien grand usage du latin, tandis que l'histoire leur sera extrêmement utile. En dehors du corps professoral et de quelques rares amateurs, peu d'hommes lisent encore du latin par récréation d'esprit, après avoir terminé leurs études. En outre, au point de vue du fond, les livres latins ne nous réservent pas les mêmes jouissances que les livres modernes. L'histoire et la géographie fournissent des lectures autrement utiles. En inspirer le goût aux élèves des athénées est indispensable; il faudrait donc consacrer plus de temps à l'enseignement historique et géographique.

Restent les questions de programme et de méthode.

M. Vanderkindere se déclare absolument partisan du programme introduit depuis quelques années. Il regrette que M. Thil-Lorrain ait quitté la séance, car il doit combattre ici le travail de cet honorable membre qui a paru dans la revue verriétoise *La Mosaique*. L'ancien système faisait apprendre

l'histoire sans aucune répétition de la 6^e latine à la rhétorique. M. Thil-Lorrain le préfère au système des cours concentriques qui est en vigueur, et il croit qu'on doit bannir de l'histoire les faits et les détails pour ne transmettre aux élèves que l'essence des idées qui marquent la marche progressive de l'humanité. M. Thil-Lorrain veut qu'on n'enseigne pas ce qu'il appelle les crimes des rois, les guerres, les faits politiques corrupteurs. Mais y a-t-il jamais eu un pays plus batailleur et plus mêlé à toutes les guerres de l'Europe que la république Suisse? D'ailleurs l'histoire n'est pas la science de ce qui doit être, mais de ce qui a été et de ce qui est.

M. Vanderkindere croit devoir borner là sa réfutation de la théorie de M. Thil-Lorrain, cet honorable membre étant absent. Il se réserve d'y revenir et passe à la question de la méthode.

M. Vanderkindere croit que la pratique actuelle laisse à désirer dans les classes inférieures, où il s'agit d'enfants de 11 à 13 ans. En 6^e et en 5^e le programme comporte des notions d'histoire universelle. Plusieurs professeurs échouent dans l'accomplissement de cette tâche, et M. Vanderkindere ne les en blâme pas, car il sait lui-même combien pareil effort est difficile. Au lendemain de la promulgation du nouveau programme d'histoire, des hommes de bonne volonté ont publié des manuels pour les classes inférieures. M. Vanderkindere doute qu'ils soient bons. Peut-être a-t-on pêché par une notion fausse du problème à résoudre. On a cru qu'il s'agissait de condenser l'histoire universelle, de la présenter sous le plus petit volume possible. On a abouti ainsi à des résumés minuscules qui font songer à ces pains de seigle, petits et serrés, qui coupent l'appétit pour longtemps. On a voulu tout indiquer d'un mot et on est arrivé à n'avoir qu'un squelette sans chairs. Le temps faisant défaut, le professeur dit aux élèves : « Vous apprendrez autant de pages dans le manuel pour la prochaine fois. » Il s'agit des Assyriens, des Égyptiens, des Babyloniens et des Perses. L'enfant doit apprendre le récit sec et condensé de leurs luttes, alors que peuples et noms illustres ne lui disent rien. Ajoutez y que les jeunes élèves ne possèdent encore aucune des notions nécessaires pour comprendre l'histoire. Ils doivent apprendre par cœur trois mots sur la constitution de Solon, et ils ignorent ce que c'est qu'une constitution. On leur parle des archontes parmi les magistrats d'Athènes, et ils ne savent pas ce que c'est qu'un magistrat. Toutes ces idées

abstraites leur manquent encore en 6^e et en 5^e. On aboutit ainsi à un exercice de mémoire sans portée, car sur trente élèves il n'y en aura pas trois qui comprendront le manuel. M. Vanderkindere croit qu'il faut simplifier ce premier enseignement historique. Le professeur ne doit pas donner beaucoup mais peu ; car ces premières notions d'histoire universelle, acquises dans les classes inférieures, doivent être la base de l'édifice. Il faudrait, par exemple, pour l'histoire ancienne, exposer aux enfants comment vivaient les peuples de l'antiquité, ce qui leur donnerait l'intuition de la différence entre le passé et le présent. Ces jeunes élèves ne connaissent que ce qui les entoure. Parlez-leur sans précaution des peuples d'il y a trois mille ans, et leur pensée se portera sur les Belges d'aujourd'hui. Il faut former leur horizon historique avec le plus grand soin. En leur faisant sentir la différence entre les voies de communications chez les Grecs et chez nous, en leur montrant les montagnes et les côtes dentelées de la Grèce avec ses ports et ses vallées nombreuses et encaissées, on donnera facilement aux élèves l'idée des petites républiques helléniques. On parviendra aussi à leur inculquer la notion de l'esclavage, etc. Pour cela il faut des cartes de géographie, des dessins, des vues, des objets spéciaux qui donneront une grande réalité aux figures historiques dont on aura à parler plus tard. Pour ce premier enseignement historique on a proposé le système des biographies. M. Vanderkindere s'en déclare l'adversaire parce qu'il conduit à isoler les personnages historiques de leur milieu et à propager l'idée fausse que l'homme fait les événements. De là la conception exagérée du rôle de certains hommes.

M. Vanderkindere résume ainsi ses observations. Notre enseignement historique laisse à désirer dans les classes inférieures, où il est presque nul comme résultat. Pour y porter remède, il faudrait consacrer plus de temps à l'histoire et à la géographie et réformer la méthode. Il faudrait bannir les manuels qui offrent le résumé aride de mille faits historiques ; au contraire n'enseigner que peu de grands faits, mais les expliquer sous tous leurs aspects. L'intelligence de la chose que l'on doit apprendre est la première condition pour l'apprendre.

M. Dufief croit devoir faire quelques réserves sur les observations présentées par M. Vanderkindere. On a fait beaucoup de bruit à propos du résultat du concours général d'histoire et de géographie et on en a rejeté toute la responsabilité sur l'en-

seignement moyen, qui a fait l'office de l'âne dans les *Animaux malades de la peste*. M. Dufief proteste contre ce procédé habituel et trop commode. Le résultat du dernier concours général est peut-être dû, comme on l'a dit, aux questions qui avaient été posées et surtout à la manière dont le travail des élèves est corrigé. M. Dufief ne veut rien dire de désagréable pour les honorables savants qui sont chargés de cette tâche; il y a parmi eux des historiens qui sont connus depuis un demi-siècle, mais qui ne savent rien de l'organisation et des exigences de l'enseignement moyen. M. Dufief croit, avec M. Vanderkindere, que le temps consacré à l'histoire et à la géographie est insuffisant. Il faudra donc se restreindre sur un autre point; il ne faut pas prendre sur le latin, qui a été déjà diminué récemment, mais plutôt sur les sciences naturelles dont on a singulièrement abusé dans ces derniers temps. Les programmes sont bons. Assurément M. Dufief, qui y a collaboré avec M. Vanderkindere, n'en dira pas de mal. Mais ce dernier en critique l'application dans les classes inférieures. Le tableau tracé par M. Vanderkindere est-il vrai? Certes, le meilleur des *abrégés* ne vaut rien; les plus abrégés sont encore les pires, bien qu'ils aient moins de chances de se tromper. M. Vanderkindere les a comparés à de petits pains de seigle comprimés et indigestes. Mais il ne faut pas oublier les professeurs qui sont chargés de faire les tartines. Il y en a qui les font très bien; c'est là une affaire de tact individuel. Il n'y a pas de conclusion générale à tirer contre l'enseignement moyen. Pourquoi toujours crier « haro sur ce baudet? ». Disons plutôt un peu de mal de l'enseignement supérieur, qui forme peu ou point de professeurs d'histoire. Ceux-ci ne sont ni assez nombreux ni assez bien préparés. Dans les grands athénées on compte deux professeurs spéciaux pour l'enseignement historique et géographique. Cela est insuffisant. Aussi est-on obligé de confier cet enseignement dans les classes inférieures aux professeurs de latin, de français etc.; or ceux qui n'ont jamais appris l'histoire et la géographie d'une manière scientifique, sont malgré leurs efforts, incapables de les bien enseigner. Voilà la vraie cause de la situation signalée par M. Vanderkindere. Celui-ci cite aussi en exemple certaines écoles où il y a un superbe outillage spécial et un auditoire très restreint. Mais dans les athénées et les collèges on n'a pas de matériel spécial et en revanche on a des classes très nombreuses. Que l'enseigne-

ment supérieur fournisse donc enfin en abondance des professeurs d'histoire bien préparés et qu'on les utilise dans les classes inférieures où l'enseignement historique est plus difficile que dans les classes supérieures. Que l'on fournisse le matériel nécessaire et qu'on accorde le temps nécessaire.

En 7^e, on doit faire une promenade historique générale à travers les siècles et les peuples avec deux heures de cours par semaine et pour des élèves qui manquent de toutes les notions préliminaires. Et qui charge-t-on de cet enseignement si délicat? Les professeurs de français, d'arithmétique, etc., qui n'ont jamais eu à étudier l'histoire ni la géographie. Il faudrait au contraire un personnel d'élite et exceptionnellement compétent. M. Dufief borne là ses observations et conclut que discuter les méthodes sera toujours utile, pourvu qu'on remonte aux causes premières de certains résultats defectueux.

M. Delbœuf constate que MM. Vanderkindere et Dufief se déclarent satisfaits du nouveau programme. Il partage d'ailleurs leur avis. Mais on n'est pas également satisfaits des manuels. En présence du compte du trésorier, qui accuse une situation extraordinairement prospère. M. Delbœuf se demande si on ne pourrait pas consacrer une partie du boni, 1000 francs par exemple, à un prix qui serait decerné au meilleur manuel d'histoire composé en vue de l'enseignement moyen belge. M. Delbœuf espère qu'il ne serait pas interdit à M. Vanderkindere de concourir.

M. Dufief désirerait une discussion préliminaire sur les qualités que devrait réunir ce manuel. Seulement dans ce cas un concours serait utile. Il faudrait aussi viser à avoir une série de manuels bien gradués pour les différents cercles concentriques du programme d'histoire et de géographie.

M. Vanderkindere déclare que, vu l'intérêt que la Société semble porter à la question, il promet de donner lecture à la prochaine séance d'un chapitre d'un manuel destiné à la classe de 7^e. Peut-être la discussion prendrait-elle ainsi une direction plus pratique.

Après quelques observations de MM. Gantrelle, Wagener, Delbœuf, Roersch et Frédéricq sur l'emploi du boni, la question est réservée et renvoyée à la prochaine séance.

M. Gevaert promet de faire de son mieux pour offrir alors à la Société un concert de musique ancienne (vive approbation).

La Séance est levée à 5 heures.

LE PARFAIT GREC, SA SIGNIFICATION ET SON EMPLOI.

(*Suite*; voir p. 319, 5^e livr. tome XXVIII).

Quelle est donc d'après moi, la signification fondamentale de l'aoriste et du parfait, la voici :

L'aoriste raconte le passé (sans le décrire, ce en quoi il diffère de l'imparfait) et, à cet égard, il correspond au passé défini français et à tous les temps composés, employés non comme appartenant à la conjugaison dérivée, mais comme indiquant un moment plus ou moins précis de la durée ;

Le parfait et ses temps (plus que parfait, futur antérieur, et formes périphrastiques) constituent au contraire, une dérivation spéciale, la dérivation *résultante* ou *permanente*, et comme tels, ils correspondent aux temps composés du français en tant qu'ils sont employés avec cette signification. Inutile d'ajouter qu'au passif, la traduction du parfait grec, se fait, sans embarras, par les temps simples de l'auxiliaire *être*.

Il résulte de là que le parfait est par essence un présent ; le plus que parfait, un imparfait ; le futur antérieur, un futur. Il dérive du radical à la façon des verbes inchoatifs, ou des verbes désidératifs, qu'on ne songe pourtant pas à ranger parmi les temps futurs.

De là vient qu'un grand nombre de parfaits se traduisent et ne peuvent se traduire que par des présents : *οἶδα, τέθνηκα, ὄλωλα, πέποιθα, μέμνημαι, κέκτημαι, κέκλημαι, βεβούλευμαι, τέθηλα, βέβηκα, ἔοικα, πέφηνα, δέδια, εἶωθα*, etc. etc.

En retour, certains présents grecs se rendent en français par des passés indéfinis apparents : *ἦκα*, je suis venu, je suis ici ; *οἶχμαι*, je suis parti ; *νικάω*, j'ai vaincu (je suis vainqueur), etc.

Il suit de là que l'aoriste, *ἔγραψε ἐπιστόλην*, peut marquer l'action accomplie aussi bien que le parfait, mais il me reporte à un certain moment du passé, tandis que *γέγραφε* appelle mon attention sur l'état actuel du sujet, comme si je disais de lui qu'il n'a plus de lettre à écrire, qu'il est libre de son temps.

Je dirai encore, pour me faire mieux comprendre, que l'aoriste, dans son essence, est censé construit avec un adverbe

marquant un temps passé, mais que l'on peut cependant l'entendre de façon à le construire avec un adverbe marquant le temps présent : *νῦν ἔγραψε*.

Ainsi donc je ne pourrai dire d'un guerrier *βέβληται* que si sa blessure est ouverte et l'empêche, par exemple, de combattre; tandis que *ἐβλήθη* peut se dire dans tous les cas, qu'il soit ou ne soit pas guéri. — Cette remarque nous permettra de saisir la différence qu'il faut mettre entre l'impératif parfait et l'impératif aoriste.

Si donc je cherche à définir le parfait en me servant de termes usuels, je dirai qu'il *indique un état présent du sujet résultant d'une action passée*.

En apparence, cette définition diffère très peu de la définition vulgaire : *une action passée dont le résultat persiste*. Mais l'une met en avant l'idée de *présent*, l'autre l'idée de *passé*; et c'est en quoi celle-ci est, à mes yeux, répréhensible. Car, même si le résultat demeure, du moment que l'action est passée, je puis employer l'aoriste.

Elle diffère encore moins de la suivante : *le parfait marque le résultat présent d'une action passée*, formule dont je me suis longtemps servi dans mon enseignement de l'École normale. Mais je l'ai depuis rejetée parce qu'elle fait ressortir l'effet produit et l'action qui l'a produit, tandis qu'il faut avant tout mettre en relief l'état du sujet — qu'il ait fait ou subi l'action indiquée dans le radical. Or, c'est surtout un état qu'indique le parfait. Si je dis *ἔγραψα*, j'ai en vue l'action faite, je me présente comme agissant à un certain moment du passé; dis-je *γέγραφα*, je veux faire connaître mon état présent, état qui est le fruit de mon activité passée : *πεπλοίτηκα* signifie *je suis riche*. Certes on peut le traduire par *je me suis enrichi*; mais le parfait grec, à la différence du passé indéfini français marque toujours un présent, et n'est jamais employé comme temps du passé.

Il me reste à démontrer ma thèse. Toutes les thèses peuvent se démontrer, quand on choisit les exemples. Aussi, n'est-ce pas ainsi que je procéderai. Je recourrai à la seule méthode justifiable, celle à laquelle j'ai toujours donné la préférence. Je prendrai donc cent vers consécutifs d'Homère, dont j'examinerai tous les parfaits — de même un morceau d'Hérodote — enfin quelques dialogues de Lucien. J'ajouterai même, en ce qui

concerne ceux-ci, que je n'ai pas fait de choix. Ce seront ceux qui m'ont été expliqués autrefois en quatrième latine.

Commençons par Homère, début du XVI^e chant de l'Iliade, (la Patroclide).

1. Le premier parfait se rencontre au vers 7 : *Τίπτε δεδάκρυσαι, Πατρόκλεις*; Voilà déjà ma thèse confirmée d'une façon éclatante. Achille ne demande pas à Patrocle pourquoi il *a pleuré*, mais pourquoi il *pleure*; ou plus exactement, pourquoi *il est baigné* de larmes. Au vers 11, il lui dit : Comme une petite fille, Patrocle, tu *verses* de chaudes larmes, *τέρειν κατὰ δάκρυον εἴβεις*.

2. Au vers 16, apparaît le participe *τεθνηώτων*, je n'en fais pas état.

3. Au vers 22, nouveau parfait caractéristique : « Achille, ne te fâche pas, lui dit Patrocle, un si grand malheur accable les Achéens! *μὴ νεμέσῃ τοῖον γὰρ ἄχος βεβίηκεν Ἀχαιοίς*. Si l'on tourne par le passif, on dira : Tant les Achéens *sont* accablés, et non : *ont été* accablés par le malheur! Aussi à l'actif, force est d'employer, non le passé, mais le présent. Remarquons en passant qu'ici l'action n'est pas énoncée comme accomplie, mais comme durant; si la douleur avait achevé son action, on dirait d'elle qu'elle *a accablé*.

4. Les vers suivants 24 à 27, renferment 4 parfaits : « Sur les vaisseaux, tous les plus braves gisent blessés et frappés (*βεβλημένοι οὐτάμενοί τε*); blessé (*βέβληται*), le fils de Tydée, le vaillant Diomède; frappés (*οὐτάσται*), Ulysse et Agamemnon; blessé (*βέβληται*) d'un trait à la cuisse, Eurypyle. » Il s'agit ici de montrer l'état des héros, et non de raconter leurs revers; de là l'emploi du parfait de préférence à l'aoriste. Ce dernier temps eût donné prise à une question que le parfait prévient.

5. Vers 44. Je n'insiste pas sur le participe parfait *κεκμηότας ἄνδρας*, des guerriers fatigués, épuisés.

6. Vers 50. *οἶδα*, et plus bas

7. Vers 54. — *ἀνὴρ.... ὅτε κράτεϊ προβεβήκη*; un homme qui l'emporte par la puissance.

8. Vers 60. — *Ἀλλὰ τὰ μὲν προτετύχθαι ἐάσομεν*. « Laissons ces choses *être* ce qu'elles sont » en d'autres termes : « ce qui est fait est fait. »

9. Vers 61. *κεχολῶσθαι*, *être* en colère, passif de *χολόω*, mettre en colère.

10. Vers 66. Puisque la sombre nuée des Troyens *entoure* les vaisseaux, ἀμφιβέβηκεν.

11. Vers 68. Les grecs *sont* acculés, κεκλίεται, au rivage de la mer, n'ayant plus qu'un peu de terrain.

12. Vers 69. La cité entière des *Troyens* pleine d'ardeur *est* en marche (ἐπιβέβηκεν).

Les trente vers suivants ne présentent aucun parfait. Les quinze exemples de ce temps que nous avons rencontrés, confirment tous, sans exception et sans laisser place au doute, la règle donnée.

Je passe maintenant à Hérodote. J'ai choisi, dans le 1^{er} livre, l'anecdote de Candaule et de Gygès, et celle du fils de Crésus et d'Adraste. Les parfaits y sont rares. Cette rareté est en elle-même significative.

Chap. 8. Candaule vient de faire à Gygès l'offre de lui montrer sa femme nue. Gygès se récrie et oppose à Candaule les maximes que l'expérience a depuis longtemps apprises aux hommes, celle-ci, par exemple, que chacun ne doit regarder que ce qui lui appartient: *πάλαι δὲ τὰ καλὰ ἀνθρώποισιν ἐξεύρηται, ἐκ τῶν μανθάνειν δεῖ*. Ici le parfait est préférable à l'aoriste, qui rappellerait l'époque de l'invention de ces maximes, tandis qu'il s'agit de la connaissance qu'on en a.

Chap. 11. La femme de Candaule a aperçu Gygès qui la regardait. Elle se promet de punir Candaule. Toutefois, dissimulant sa colère, elle attend qu'il *fasse jour*, pour appeller Gygès: *ὥς δὲ ἡμέρη τάχιστα ἐγγόνεε, ἐκάλεε τὸν Γύγα*. — On voit que je tourne *ἡμέρα γέγονε* par *il fait jour*. Certes, je puis traduire, *le jour a paru*; mais, ce passé lui-même équivaut à un présent.

Gygès avait coutume, *έώθεε*, de se tenir à la disposition de sa souveraine. — Je n'insiste pas sur ce parfait, et ne le fais figurer dans la liste que pour être complet. Gygès devra tuer Candaule *endormi*: *ύπνωμένῳ δὲ ἡ ἐπιχείρησις ἔσται*.

Chap. 12. Gygès placé entre l'alternative de tuer Candaule ou de *mourir* lui-même, *ἔδεε ἡ αὐτὸν ἀπολωλέναι ἢ Κανδαύλεια*, poignarda le roi. — On remarquera ici cet infinitif parfait *ἀπολωλέναι*: il fallait à la reine Gygès ou Candaule *mort*.

Abordons maintenant l'histoire du fils de Crésus.

Chap. 34. Crésus avait deux fils: l'un *était* disgracié de la nature, *διέφθαρτο*, il était muet; l'autre était grand et fort,

il se nommait Atys. Un songe annonça à Crésus que cet Atys périrait par le fer. Crésus lui cherche une épouse et le retire des armées.

Chap. 35. Au milieu des préparatifs du mariage, arrive un étranger qui demande à être purifié, ce que Crésus lui accorde volontiers. Cet étranger c'est Adraste : « Il a tué son frère par mégarde, son père l'a chassé, il est privé de tout » *γονεύσας δὲ ἀδελφεὸν ἐμειωτοῦ ἀέκων, πάρειμι ἐξεληλαμένος τε ὑπὸ τοῦ πατρὸς, καὶ ἐστερημένος πάντων*. Crésus lui répond qu'il est chez des amis, *ἐλλήθας ἐς φίλους*, et n'y manquera de rien. Je laisse au lecteur le soin de commenter ces parfaits caractéristiques, rapprochés surtout de *γονεῖσας* et de *πάρειμι*.

Chap. 36. Les Mysiens dont le territoire est ravagé par un sanglier énorme descendu des hauteurs de l'Olympe, viennent prier Crésus d'envoyer le jeune prince avec une meute et une troupe de jeunes gens pour tuer le monstre. Crésus accède à leur prière, en leur refusant toutefois son fils.

Chap. 37. Atys qui a entendu (est au courant de) toute cette conversation, *ἀκηκώς*, demande à son père le motif de son refus.

Chap. 38. Crésus lui fait connaître le songe : « Je n'ai que toi de fils ; car l'autre ne compte pas, étant privé de l'ouïe : » *διεφθαρμένον τὴν ἀκοήν*.

Chap. 39. « Mon père, dit Atys, vous ne comprenez pas bien le songe, *λέληθέ σε τὸ ὄνειρον*. Un sanglier n'a ni mains, ni javelot, il ne peut accomplir le présage. »

Chap. 40. « Mon fils je cède à tes raisons, et reviens sur ma défense, » *ὡς ὢν νενικημένος ὑπὸ σέο, μεταγινώσκω*.

Chap. 41. Crésus confie Atys à la surveillance d'Adraste : « Je t'ai rendu service quand tu étais sous les coups de l'infortune, *συμφορῇ πεπληγμένον ἀχάριτι*, rends moi le service de veiller sur mon enfant. »

Chap. 42. — Adraste répond : « Un (quelqu'un qui est) malheureux comme moi, *συμφορῇ τοιῇδε κεχηγμένον*, ne doit plus se mêler aux hommes ; mais ta demande est pour moi un ordre auquel je ne peux ni ne veux désobéir. »

Chap. 43. Adraste et Atys se mettent en route, accompagnés, *ἐξηρτημένοι* d'une troupe choisie et d'une meute. Adraste vise le sanglier, et tue Atys. Un messenger rapporte à Crésus ce qui est arrivé, *τὸ γεγονός*.

Chap. 44. Crésus, bouleversé par cette mort, *συγτεταραγμένος*, était d'autant plus exaspéré, que l'auteur du meurtre était celui-même qu'il avait purifié, *τὸν αὐτὸς φόνου ἐκάθηρε*, remarquez ici l'aoriste, car Crésus se rapporte au moment de la cérémonie, et ne songe pas à la qualité actuelle d'Adraste — en français, au passif, on dirait : qui *avait été purifié* par lui — il prenait Jupiter Expiateur à témoin des douleurs que l'étranger lui *infligeait*, *μαρτυρόμενος τὰ ὑπὸ τοῦ ξείνου πεπονθώς εἶη*. A cette occasion, nous ferons observer que les formes périphrastiques confirment la thèse d'une façon éclatante : *εἶη* est un optatif présent et non passé.

Chap. 45. Les Lydiens rapportent le mort; derrière suit Adraste qui demande à Crésus de l'immoler sur le cadavre de son fils; car il *a* fait périr celui qui l'a purifié, *τὸν καθήραντα ἀπολωλεκώς εἶη*. Crésus lui pardonne; mais la cérémonie achevée, Adraste se tue.

Chap. 46. Pendant deux ans, Crésus fut en deuil à cause de la perte de son fils, *ἐν πένθει μεγάλῃ καθήστο τοῦ παιδὸς ἐστερημένος*.

Hérodote est venu cinq cents ans après Homère; passons à Lucien qui a écrit plus de cinq cents ans après Hérodote.

Les dialogues de Lucien qui me furent expliqués en quatrième latine sont les 2°, 4°, 5°, 7°, 12°, 17°. J'y ajoute le 13° assez curieux pour des alternances dans l'emploi de l'aoriste et du parfait.

Ce ne sont peut-être pas ceux qui présentent les cas les plus intéressants. Mais la force de la preuve consiste précisément à vérifier une théorie sans parti-pris en l'appliquant aux cas qui se présentent.

Dialogue 2. PLUTON OU TOUCHANT MÉNIPPE. Dans ce dialogue on rencontre deux fois le parfait *μέμνημαι* suivi du présent *περιέχονται* auquel je ne m'arrêterai pas, puis le participe *ἀφρηγμένοι*, dans le sens de *qui est privé* de quelque chose. Ce participe ne présente non plus rien d'exceptionnel; toutefois il n'est peut-être pas mauvais de faire remarquer que, dans ce dialogue, on a employé dans le même sens un participe présent *στερόμενοι*. Et en effet, du moment que la signification du verbe s'y prête, il n'y a qu'un présent qui puisse remplacer un parfait.

Une phrase de ce dialogue nous permettra de faire voir la différence dans l'emploi de l'aoriste et du parfait. Crésus, Midas,

Sardanapale se plaignent d'être molestés et raillés par Ménippe. Ménippe avoue : *μισῶ γὰς αὐτοὺς ἀγεννεῖς καὶ ὀλεθρίου ὄντας, οἷς οὐκ ἀπέχρησε βιῶναι κακῶς, ἀλλὰ καὶ ἀποθανόντες ἔτι μέμνηται καὶ περιέχονται τῶν ἄνω* — je déteste ces lâches, ces pendarts, à qui il n'a pas suffi de vivre mal, mais qui, *après leur mort*, se souviennent encore et sont obsédés des choses de là-haut. — Assurément, au lieu de l'aoriste *ἀποθανόντες*, Lucien aurait pu mettre le participe parfait ; et, à première vue, il semble assez difficile de voir une différence entre un *θανών* et un *τεθνηκώς*. Mais, comme je l'ai dit, *θανών* évoque l'idée du passé, et *τεθνηκώς* celle du présent, et c'est ce que j'ai essayé de faire comprendre par ma traduction.

La même différence existe entre *βιῶναι* et *βεβιωκέναι*, et notre auteur pouvait employer le second au lieu du premier, à condition cependant de changer le temps de *ἀπέχρησε*.

Je reviendrai plusieurs fois encore sur cette particularité.

Dialogue 4. MERCURE ET CARON.

MERCURE. Comptons, batelier, si tu veux bien, combien tu me dois déjà, pour que nous n'ayons pas plus tard de dispute à ce sujet.

CARON. Comptons, Mercure : il vaut mieux d'être fixés, et c'est moins d'embarras, *λογισώμεθα, ἄμεινον γὰρ ὠρίσθαι καὶ ἀπραγμονέστερον*.

On ne se rappelle sans doute pas comment j'ai expliqué l'emploi de l'aoriste aux modes autres que l'indicatif et le participe. L'aoriste, ai-je dit, est de mise quand l'action est envisagée dans son terme ; et j'ai fait voir qu'il y a des actions qui n'ont naturellement pas de terme, comme *pratiquer la vertu, honorer les vieillards*, et d'autres qui en ont un, comme *planter un arbre, bâtir une maison*. J'ajoutais que les unes et les autres pouvaient, si je puis ainsi dire, changer de catégorie. Ainsi à quelqu'un qui se plaindrait de n'avoir rien à faire, je pourrais donner le conseil de planter ou de bâtir, et, dans ce cas, je me servirais du présent. En retour, un prêtre qui parlerait à ses ouailles des récompenses de la vie future, pourrait mettre à l'aoriste les préceptes touchant le respect dû aux vieillards ou la pratique de la vertu.

Rien de plus simple que de se reconnaître dans l'emploi de ces doubles formes de l'impératif ou des autres modes : on n'a

qu'à imaginer qu'on exprime la réalisation de l'ordre, du vœu, etc. Quelle réponse attend-on du jardinier à qui l'on a commandé de planter un arbre? celle-ci : *j'ai planté* l'arbre. Au contraire, le client à qui son médecin recommande l'exercice, doit, pour le satisfaire, lui dire : Je *plante* des arbres. De même, le fidèle, après sa mort, doit pouvoir assurer au Souverain juge qu'il a pratiqué la vertu et honoré les vieillards, tandis que, pendant sa vie, sa conscience doit lui rendre ce témoignage qu'il *pratique* la vertu et qu'il *honore* les vieillards.

Donc, en choisissant tantôt l'aoriste, tantôt le présent, le grec est guidé par l'intention qui est en lui; il anticipe le résultat de sa pensée. S'il attend une réponse ou la réalisation d'un vœu, il s'exprime de manière à rédiger par avance la forme de la réponse ou de l'acquiescement.

La syntaxe grecque est prodigue d'anticipations; et, par parenthèse, ce sont des anticipations qui règlent l'emploi des articles *ὁ*, *τις* ou *ἐνιοί*.

On comprend maintenant l'emploi de l'aoriste dans le bout de dialogue que nous venons de citer. *Faire un compte* est une de ces opérations qui ont un terme, et c'est ce terme que Mercure et Caron envisagent. Quand vous demandez à un de vos fournisseurs de vous présenter son compte, vous ne seriez pas satisfait s'il vous répondait : *je le fais*; ce que vous voulez, c'est qu'il vienne vous dire : *je l'ai fait*.

Pourquoi cependant lui demandez-vous son compte? c'est pour *être fixé* sur l'état de votre bourse. Quand le compte vous est présenté, vous *savez* à quoi vous en tenir, vous *êtes fixé*, et pouvez régler en conséquence vos dépenses ultérieures. Pour exprimer cette situation de votre esprit, vous vous servirez, selon le verbe que vous aurez choisi, soit d'un présent soit d'un parfait, vous direz *ἐπίσταμαι* ou *οἶδα* ou encore *ᾔρισμαι*. C'est cette dernière expression que nous venons de trouver dans le dialogue.

Mercure a donc acheté diverses choses pour le compte de Caron, entre autres, de la cire pour boucher les *ouvertures* de la barque, *κηρὸν ὡς ἐπιπλάσαι τοῖ σκαφιδίου τὰ ἀνεργότα*. Ici encore un aoriste et un parfait. Le verbe *boucher* est mis à l'aoriste par anticipation, le verbe *ouvrir*, au parfait; d'un côté on a en vue le terme de l'action, de l'autre un état. Remarquons que le français ne pourrait traduire : *de la cire pour avoir*

rebouché; mais qu'on pourrait dire : *tant pour avoir rebouché*.

MERCURE. C'est tout, à moins que nous n'ayons oublié l'un ou l'autre poste, *εἰ μή τι ἄλλο ἡμᾶς διέλαθεν ἐν τῇ λογισμῇ*.

Notons cet aoriste; il se traduit en français par le passé indéfini et non par le présent. Le présent rendrait le parfait *λέληθε*; à moins que nous n'oublions. Mais on voit immédiatement qu'ici le présent ne serait pas de mise. Mercure *s'est rappelé* (et non *se rappelle*) ses différents achats; il espère qu'il *n'a rien oublié*, et non pas qu'il *n'oublie* rien. Il songe surtout au passé et non au présent. Il fallait néanmoins une certaine finesse d'analyse pour employer le temps propre.

La suite du dialogue contient une série d'aoristes en général faciles à expliquer. Je reviens à nos parfaits. « Les morts d'aujourd'hui, dit Mercure, ne ressemblent pas à ceux d'autrefois. Autrefois c'étaient des guerriers couverts de sang et de blessures; aujourd'hui, c'est un homme empoisonné par son fils ou sa femme, un débauché enflé du ventre ou des jambes, *ἢ φαρμάκῳ τις ὑπὸ τοῦ παιδὸς ἀποθανὼν ἢ ὑπὸ τῆς γυναικὸς, ἢ ὑπὸ τρυφῆς ἐξφθικῶς τὴν γαστέρα καὶ τὰ σκέλη*. » L'aoriste *ἀποθανὼν* nous reporte à la cause de la mort; le parfait *ἐξφθικῶς*, aux effets de la débauche.

Dans ce dialogue, il ne reste plus qu'un seul parfait sans intérêt, *εὐίσκασι*.

Dialogue 5. PLUTON ET MERCURE.

PLUTON. Tu connais ce vieux, ce tout à fait vieux, le riche Eucrate — qui n'a pas d'enfants, mais des pourchasseurs d'héritage bien cinquante mille?

MERCURE. Oui, le Sicyonien. Eh bien! quoi?

PLUTON. O Mercure, laisse-le vivre au delà des quatre-vingt dix ans qu'il a déjà vécu, lui en ajoutant encore autant et plus encore, si c'est possible.

Τὸν γέροντα οἶσα, τὸν πάνν γεγηρακότα λέγω. Ce rapprochement montre les étroites affinités qui lient le présent et le parfait. L'un et l'autre marquent un état actuel, mais le parfait nous le montre comme dû à l'action passée du temps. De là, plus bas : *ζῆν ἔασον* (remarquez l'aoriste) *ἐπὶ τοῖς ἐνενήκοντα ἔτεσιν ἃ βεβίωκεν*.

MERCURE. Rira-t-on de la déconvenue de ces coquins! Déjà lui-même les amuse pas mal d'espérances, et toujours semblable à un mort, il se porte beaucoup mieux que les jeunes. Eux

cependant, se partageant en idée son héritage, se repaissent, en rêvant d'une vie de bonheur.

Αἰὲ θανόντι εἰκῶς (ressemblant à un mort, à un cadavre, et non à un mourant) *ἔρρωται* (parfait) *πολὶ μᾶλλον τῶν νέων. οἱ δὲ ἤδη τὸν κλῆρον ἐν σφίσι διηρημένοι* (parfait) *βόσκονται*. Ce participe *διηρημένοι* indique un état simultané avec l'action indiquée dans le verbe principal *βόσκονται*. On pourrait le remplacer par le présent *διαιρούμενοι*, mais non par l'aoriste *διελόμενοι*, qui donnerait un sens faux.

Si la discussion ne devait pas m'entraîner trop loin, je voudrais, au milieu des recommandations que Pluton exprime par l'aoriste, signaler un délicieux présent *κατάσπα*, lorsque plus haut une idée à peu près semblable est exprimée par *κατάσπασον*. Pour en comprendre tout le charme, qu'on s'imagine Pluton félicitant et encourageant Mercure chaque fois qu'il lui amène un nouveau mort.

Dialogue 7. ZÉNOPHANTE ET CALLIDÉMIDE.

Ce dialogue contient fort peu de parfaits. Mais le premier aoriste est à noter, comme présentant un nouvel exemple d'une finesse signalée plus haut.

ZÉNOPHANTE. Et toi, comment es-tu mort, *ἀπέθανες*, Callidémide?

Zénophante, en effet, va interroger Callidémide sur la cause et les circonstances de sa mort; de là l'emploi de l'aoriste. S'il avait eu à s'étonner de la mort de son compagnon, il aurait employé le parfait: Et toi aussi, te voilà mort, Callidémide? Zénophante continue avec des aoristes: « Moi, tu sais, je suis mort pour avoir trop mangé. »

Callidémide lui, a bu, par une méprise de l'échanson, le poison qu'il destinait au vieux Ptéodore, qui lui promettait toujours de mourir (*ὑπισχνούμενον τεθνήξεσθαι*) et qui menaçait de vivre plus vieux que Titon. Par parenthèse, ces sortes de futurs dérivés du parfait montrent bien que celui-ci était traité comme un présent.

ZÉNOPHANTE. Ton cas *est* plaisant, *ἀστεῖα πέπονθας*; et que fit le vieillard?

CALLIDÉMIDE. Il rit de l'aventure et de l'acte de son échanson, *τὸ γεγενήμενον ἐγέλα οἶά γε ὁ οἰνοχόος εἰργασται*.

On remarquera combien il est souvent commode et juste de traduire les parfaits par des substantifs.

Dialogue 12. ALEXANDRE, ANNIBAL, MINOS ET SCIPION.

J'ai déjà précédemment analysé en partie les discours d'Annibal et de Scipion. Je ne signalerai, de ce dialogue, que les parfaits significatifs.

ALEXANDRE. Lybien, je dois *avoir* le pas sur toi.

ANNIBAL. Nullement, c'est moi.

ALEXANDRE. Que Minos donc décide !

Ἐμὲ δεῖ προκεκρίσθαι σου — ὁ Μίνως δικασάτω. — Le parfait signifie *avoir un rang supérieur, être placé au premier rang*. L'aoriste signifierait *avoir été placé au premier rang*. *Δικασάτω*, appelle la réponse : *j'ai décidé* etc. Le jugement est à la fin du dialogue : Qu'Alexandre ait le premier rang, etc., *πρῶτος μὲν κεκρίσθω Ἀλέξανδρος* — où nous retrouvons le parfait. Le présent *δίκαζε* inviterait Minos à remplir ses fonctions de juge. Il est employé à la fin du discours d'Alexandre.

MINOS. De quoi s'agit-il ?

ALEXANDRE. De préséance. Il prétend être, *γεγενῆσθαι* — *γενέσθαι*, signifierait *avoir été* ; on aurait pu le mettre — meilleur général que moi ; moi, je soutiens l'avoir emporté, *διενέγκειν*, dans l'art de la guerre, non seulement sur lui, mais sur tous ceux qui m'ont précédé, *τῶν πρὸ ἑμῶν*.

Je pense que le parfait eût été de rigueur si Alexandré eût eu en vue tous les généraux, passés, présents et futurs.

Après le discours d'Annibal, Minos dit quelques mots : *Ὁ μὲν εἶρηκεν οὐκ ἀγέννη τὸν λόγον*, le discours qu'il vient de prononcer, son discours est plein de noblesse. *Εἶρηκεν* attire l'attention sur le discours en lui même ; *ἔλεξε* l'attirerait sur le débit d'Annibal : *il a noblement parlé*. A la fin de sa harangue, Alexandre dit : *εἶρηκα* ; j'ai fini, mon discours est terminé.

Sur ce Scipion intervient et réclame le second rang : « Je suis au-dessous d'Alexandre, mais au-dessus d'Annibal, moi, qui l'ai vaincu, poursuivi, et forcé de fuir honteusement. N'est-ce pas de l'impudence de sa part de disputer le pas à Alexandre, à qui je le cède, moi son vainqueur ? *ὃς ἐδίωξα νικήσας αὐτὸν καὶ φυγεῖν κατηνάγκασα ἀτίμως. Πῶς οὖν οἷα ἀναίσχυντος οὗτος ὃς πρὸς Ἀλέξανδρον ἀμιλλᾶται, ᾧ οὐδὲ Σκηπίων ἐγὼ ὁ νενικηκώς ἐμαντὸν παραβάλλεσθαι ἀξιῶ ;*

On voudra bien comparer l'emploi, d'un côté, de l'aoriste *νικήσας*, et, de l'autre, celui du parfait *νενικηκώς*. Enfin je signalerai le présent *παραβάλλεσθαι* qui, au contraire du

parfait, éveille l'idée d'une action continue toujours présente, et qui est ainsi opposé à cet autre présent *ἀμιλλᾷται*.

Dialogue 13. DIOGÈNE ET ALEXANDRE.

Ce dialogue présente des cas intéressants de nuance dans l'emploi de l'aoriste et du parfait de *θνήσκω*.

DIOGÈNE. Comment donc, Alexandre, te voilà mort (*te voilà aux enfers*) comme nous tous? *καὶ σὶ τέθνηκας;*

ALEXANDRE. Tu le vois, Diogène. Rien d'extraordinaire d'ailleurs si, étant homme, je suis mort, *ἀνθρώπος ὦν ἀπέθανον*.

DIOGÈNE. Ammon mentait donc en t'appelant son fils; tu étais bien le fils de Philippe?

ALEXANDRE. De Philippe évidemment. Sinon, je ne serais pas mort (je ne serais pas ici), *οὐ γὰρ ἂν ἐτεθνήκειν*.

DIOGÈNE. Et mensonges aussi toutes ces histoires qu'on débitait, *ἐλέγετο*, sur Olympias, qu'un dragon la fréquentait, qu'on le voyait dans son lit, *δράκοντα ὀμιλεῖν αὐτῇ καὶ βλέπεσθαι ἐν τῇ εὐνῇ* — présents mis en rapport avec *ἐλέγετο* — que c'est ainsi que tu fus conçu, *οὕτω σε τεχθῆναι*, et que Philippe était dans l'erreur en te croyant son fils, *ἐξηπατησθαι οἰόμενον παρ' ἑαυτοῦ σε εἶναι* — infinitifs plus-que-parfaits et imparfaits. — Mais, dis-moi, à qui as-tu laissé ton immense empire? *καταλέλοιπας*, c-à-d., à qui appartient? Plus bas, on lit: *ποῦ σε οἱ Μακεδόνες ἐθαψαν;* où t'a-t-on enseveli, où as-tu été enseveli? le parfait se traduirait: où es-tu enseveli?

Auparavant se rencontre le participe parfait *ἄρτι σε παρειληφότα τὴν ἀρχὴν κολακεύοντες*, les Grecs te flattant comme héritier, flattant en toi le possesseur du pouvoir. Encore une fois, le participe parfait marque la simultanéité; l'aoriste *παραλαβόντα* aurait marqué l'antériorité.

Je passe un certain nombre de participes parfaits ne présentant aucune particularité nouvelle, et j'arrive à la dernière phrase d'Alexandre: Aristote était le pire de ses flatteurs, un faiseur, un charlatan. Tout le fruit que je retire de sa sagesse, c'est de me chagriner, comme si c'étaient de grands biens! à propos de ces choses que tu as tantôt énumérées: *πλὴν ἀλλὰ τοῦτό γε ἀπολέλανκα αἰτοῦ τῆς σοφίας, τὸ λυπεῖσθαι* etc. — On voit encore ici à l'évidence que le parfait *ἀπολέλανκα*, marquant un état de l'âme, doit être traité comme un présent.

Il ne me reste plus qu'à éplucher le 17^e dialogue.

Dialogue 17. MENIPPE ET TANTALE.

TANTALE. *Je meurs de soif, ἀπόλωλα ὑπὸ τοῦ δίψους.*

MÉNIPPE. Comment as-tu besoin de boire? tu n'as pas de corps; ton corps *est enseveli* quelque part en Lydie, *τέθαιπται*, (voir dialogue précédent) et une âme n'a pas soif.

TANTALE. C'est là justement mon châtement, c'est que mon âme a soif.

MÉNIPPE. Qu'est-ce que cela te fait? *Crains-tu de mourir par manque de boisson, δέδιας μὴ ἐνδεία τοῦ ποτοῦ ἀποθάνης.*

TANTALE. Tu as raison; mais c'est une partie de ma peine de désirer boire sans en avoir besoin.

MÉNIPPE. Tu radotes Tantale; et puisque tu parais avoir besoin d'une boisson, c'est de l'ellébore pur, par Jupiter, qu'il te faut, à toi qui *souffres* le contraire des gens *mordus* par un chien enragé, en *craignant*, non l'eau, mais la soif, *ὅστις τουναντίον τοῖς ὑπὸ τῶν λυττῶντων κυνῶν δεδηγμένοις πέπονθας, οὐ τὸ ὕδωρ, ἀλλὰ τὴν δίψαν πεφοβημένος* — Voilà trois parfaits qui viennent admirablement à l'appui de ma thèse.

Ici je m'arrête, craignant, si je prolonge ma dissertation, de m'attirer des réflexions à la Ménippe.

J. DELBŒUF.

LE « PROBEJAHR » DES CANDIDATS-PROFESSEURS EN PRUSSE.

Pour satisfaire, dans la limite de mes forces, à la mission dont m'a honoré la dernière assemblée¹, j'ai réuni et consulté les règlements, les instructions et les circulaires, assez nombreux et assez étendus, qui régissent la matière en Prusse. J'ai en outre profité d'un voyage en Allemagne pour m'entretenir avec des professeurs et des directeurs qui pussent me dire de quelle manière fonctionne l'institution du *probejahr* et m'éclairer de leur expérience personnelle. Enfin j'ai demandé, par lettre, des explications qui me manquaient et j'ai encore reçu d'un professeur distingué une réponse prompte et satisfaisante.

J'extrais des documents officiels ce qui me semble propre à éclaircir la question qui nous occupe.

Le stage (*Probejahr*) n'est pas seulement une préparation pratique au professorat; il forme encore un complément nécessaire de l'examen *pro facultate docendi*, qui doit le précéder. Il sera donc utile de rappeler l'organisation de cet examen, pour pouvoir d'autant mieux apprécier les prescriptions concernant le stage, qui doit le suivre et le compléter.

A. *Examen pro facultate docendi.*

Le diplôme (titre) scientifique qui confère le droit d'enseigner dans les gymnases, les réalschulen, les pro-gymnases et les écoles moyennes supérieures (*Höhere Bürgerschulen*) s'acquiert au moyen d'un examen passé devant le jury scientifique (*Wissenschaftliche Prüfungs-Commission*).

I. Il y a des examens spéciaux pour les groupes de sciences suivants :

1. Les branches historico-philologiques;

¹ Dans l'avant-dernière séance de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*, M. Hegener avait été chargé de présenter un rapport sur le *probejahr* en Prusse. C'est ce rapport que la *Revue* publie aujourd'hui.

2. Les sciences mathématiques et naturelles ;
3. La religion et l'hébreu ;
4. Les langues modernes.

On peut se présenter pour obtenir la *facultas* dans l'un ou dans plusieurs de ces groupes :

- a. Pour les classes supérieures (1^{re} et 2^{de} supérieure — diplôme de 1^{re} classe).
- b. Pour les classes moyennes (2^{de} inférieure et 3^{me} supérieure et inférieure — diplôme de 2^{me} classe).
- c. Pour les classes inférieures (4^{me}, 5^{me} et 6^{me} — diplôme de 3^{me} classe).

Cependant tout candidat qui se destine à l'enseignement d'un des groupes 2, 3 ou 4, pour acquérir un diplôme de 1^{re} classe, doit encore obtenir la « faculté » pour une ou plusieurs autres branches dans les classes inférieures ou moyennes.

II. Pour être admis à l'examen, il faut adresser une demande au « Jury scientifique » de la province, en y ajoutant :

- 1^o Le certificat de maturité pour les études universitaires.
- 2^o Le certificat de fréquentation d'une université pendant six semestres. (Pour les candidats du 4^{me} groupe (langues modernes) un ou deux semestres passés en France ou en Angleterre peuvent être comptés pour compléter le triennium).
- 3^o Un *curriculum vitae*, s'étendant surtout sur les études faites, les travaux scientifiques du récipiendaire, etc. Il doit être écrit en latin ; cependant les candidats pour les langues modernes peuvent se servir du français ou de l'anglais, et les candidats pour les mathématiques et les sciences naturelles peuvent employer le français, l'anglais ou l'allemand.

Dans des cas particuliers, le ministre peut dispenser de la production des certificats 1 et 2.

III. L'examen comprend :

1. Pour tous les candidats : la religion, la philosophie et la pédagogie, l'histoire et la géographie, les connaissances linguistiques, en tant que ces branches constituent une éducation générale et une culture intellectuelle supérieure (*allgemeine Bildung*).

2. Pour chacun : les branches spéciales pour lesquelles il veut obtenir la *facultas docendi*. L'examen écrit dans une branche spéciale peut être remplacé : 1^o par une dissertation publiée et publiquement défendue en vertu de laquelle le can-

didat a été promu docteur dans une université du pays; 2° par un travail scientifique couronné dans un concours universitaire; 3° par un ouvrage sur la matière que le candidat aurait déjà publié. Une leçon, à donner dans une classe d'un gymnase ou d'une réalschule, en présence du directeur de l'établissement et du professeur ordinaire, peut être imposée par l'examineur d'une branche spéciale.

Les candidats qui, outre l'examen général (III. 1), n'ont subi qu'une épreuve sur les langues modernes (I. 4), ne seront qu'exceptionnellement nommés professeurs dans les établissements moyens du 1^{er} degré. Tout candidat, quelle que soit sa branche spéciale, doit savoir assez bien le français, pour lire et comprendre les auteurs.

(Extrait du règlement du 12 décembre 1866).

B. *Le Probejahr.*

Tout candidat, ayant passé l'examen *pro facultate docendi*, et obtenu son diplôme, sera, pendant une année, attaché à un gymnase ou à une realschule pour s'y exercer à la pratique de l'enseignement. Cette « année d'épreuve » lui fournira l'occasion de connaître les devoirs de sa vocation future, et d'apprendre l'art d'enseigner; elle permettra à l'autorité supérieure de juger de ses aptitudes pédagogiques.

A moins que le Collège scolaire de la province ne le désigne, le candidat peut choisir l'établissement où il désire faire son stage. Plus de deux candidats ne peuvent être attachés en même temps à la même école. L'année doit pour chacun s'achever complètement dans le même établissement, sauf autorisation spéciale pour des motifs sérieux.

Le candidat assiste (hospitiert) d'abord aux leçons de différents professeurs, surtout aux cours qu'il sera bientôt appelé à donner. Il s'informe auprès du directeur et des professeurs de tout ce qui concerne l'organisation de l'école, le programme, la méthode, la discipline.

Le directeur déterminera les leçons — 6 à 8 par semaine — que le candidat aura à donner, en concentrant autant que possible toute son activité sur les mêmes cours et les mêmes classes. Cependant le candidat ne doit pas être occupé exclusivement dans une seule classe pendant toute l'année; il faut aussi qu'il ait l'occasion d'essayer ses forces dans les classes supérieures, du moins pendant le deuxième semestre.

Le professeur dont le candidat est chargé de donner un cours, ou partie d'un cours, ne cesse pas d'être le professeur responsable de ce cours. Au commencement il assiste à toutes les leçons données par le candidat; après chaque leçon il fait à celui-ci les observations qu'il juge nécessaires; même lorsque plus tard le cours aura été confié au candidat d'une manière plus complète et plus indépendante, le professeur ne cessera pas ses visites et continuera d'exercer sa haute surveillance sur les études. Mais il incombe surtout au chef de l'établissement ainsi qu'à l'ordinarius (directeur) de la classe d'observer l'activité du stagiaire, de s'entretenir avec lui sur le fond aussi bien que sur la forme de son enseignement, de lui signaler des fautes et des erreurs commises dans la méthode ou dans l'exercice de la discipline, en un mot, de lui venir partout en aide par des conseils basés sur une mûre expérience. Ils lui indiqueront des ouvrages et des traités qu'il fera bien d'étudier ou de consulter à propos de telle ou telle question d'organisation, de pédagogie ou de méthodologie, et ils lui feront connaître les prescriptions légales et les règlements qui peuvent concerner ses fonctions.

En règle générale, les candidats ne reçoivent aucune rémunération pour les 6 à 8 leçons par semaine qu'ils ont à donner en leur qualité de stagiaires. Cependant une indemnité peut leur être accordée si les moyens pécuniaires de l'établissement le permettent.

Le candidat est obligé, sur l'ordre du directeur, de suppléer un professeur malade ou empêché de donner ses leçons. Le stagiaire peut être chargé de remplacer complètement un professeur, si la situation de l'établissement rend cette mesure nécessaire (si, p. ex. une chaire vacante ne peut pas aussitôt être remplie). Dans ce cas il est rémunéré pour la besogne qui lui est confiée.

Les candidats stagiaires doivent être assimilés aux professeurs de l'établissement où ils sont occupés; ils sont autorisés et obligés, sous le contrôle de l'ordinarius, de voter, en ce qui concerne les diplômes et certificats à conférer; ils assistent aux conférences, et ils ont droit complet de vote lorsqu'ils exercent les fonctions de suppléant; s'ils ne sont chargés que de certains cours, ils jouissent d'un vote restreint et seulement pour les matières qu'ils enseignent.

Le Collège scolaire de la province délivre au candidat un certificat constatant les résultats de l'année de stage. Il se base sur un rapport détaillé du directeur, contre-signé par les ordinarii des classes où le candidat a été employé, et qui s'étend sur ses aptitudes pratiques, son activité en général, ses rapports avec les élèves et avec les collègues, son zèle et son application, son caractère, sa moralité etc.

Le Collège provincial peut simplement adopter ce rapport et, en approuvant ses conclusions, le convertir en certificat officiel, surtout si le conseiller du département a eu l'occasion de voir personnellement le candidat à l'œuvre. Il peut aussi, et dans tous les cas, l'appeler pour donner une ou plusieurs leçons dans un établissement d'enseignement moyen en présence du conseiller du département, et ne délivrer le certificat que sur le rapport de celui-ci.

Ce certificat forme un complément essentiel du diplôme délivré par la Commission Royale d'examen *pro facultate docendi*, et doit toujours y être joint.

(Extrait du règlement du 30 Mars 1867).

C'est un très grand inconvénient que souvent des candidats, pendant leur année de stage, doivent être chargés de la besogne entière d'un professeur qu'ils ont à suppléer. Le but essentiel du stage ne peut pas être atteint dans ces conditions etc.

(Circulaire du 14 Janvier 1878).

Il ne faut pas perdre de vue que l'année de stage a pour but principal d'initier le candidat aux multiples devoirs de sa profession, d'être un apprentissage pratique, — nullement de suppléer à des besoins passagers d'un établissement. Si l'intérêt du candidat stagiaire doit parfois être subordonné aux exigences du moment, cela ne peut être qu'une exception, et jamais un motif pour perdre de vue le but véritable de l'institution.

(Circulaire du 27 Septembre 1883).

C. *Entretien avec un homme du métier.*

Le directeur d'une Realschule a bien voulu m'entretenir longuement sur cette matière, objet de ma curiosité et de mes recherches.

Il avait naturellement lui-même fait son stage, — il y a une quinzaine d'années — et, l'école qu'il dirige étant réputée une des meilleures, il y a presque toujours un ou deux stagiaires qui la choisissent de leur propre gré ou qui y sont envoyés par l'autorité supérieure.

L'opinion du directeur était tout à fait favorable à l'institution; en effet, il ne concevait pas qu'on pût confier une chaire de professeur à un jeune homme sorti tout frais de l'université, sans qu'il eût d'abord fait cet apprentissage, sans qu'il eût été mis en état de s'initier à l'art de « tenir une classe » et d'enseigner méthodiquement.

Le directeur tâche d'abord de gagner toute la confiance du jeune homme, qui doit voir en lui un ami plus âgé, un guide, un maître dans la profession qu'il désire apprendre. Cela lui est rendu facile par ses propres souvenirs de la vie d'étudiant, pourvu que son esprit soit resté jeune et que le candidat ait le culte de la science et la vocation d'éducateur.

Il lui fait faire connaissance alors avec les collègues, et le recommande particulièrement à ceux dont il doit suivre les leçons en qualité d'« hospitant ». Bientôt le jeune homme fait partie de la famille, il prend part à tout ce qui intéresse l'établissement, aux entretiens des professeurs sur les questions littéraires, scientifiques et pédagogiques; chacun l'aide de ses conseils, est prêt à lui fournir des renseignements.

Au bout de 4 ou 6 semaines d'« hospitalation », le professeur le prévient qu'il aura à donner une leçon déterminée, — en sa présence naturellement. Cette leçon est critiquée en détail par le professeur, qui, au besoin, la refait ou montre, dans la leçon suivante, comment il fallait s'y prendre. Dès qu'on croit pouvoir le faire sans compromettre la bonne marche des études, le candidat est chargé de donner toutes les leçons d'un cours, pendant deux mois quelquefois, d'abord en présence du professeur, puis recevant seulement de temps à autre la visite de celui-ci ou du directeur, qui continuent à lui faire les observations utiles.

Les résultats de cette espèce d'initiation graduelle à un art difficile sont en général satisfaisants. Seulement une année est un temps fort court pour tout ce que le futur professeur doit apprendre et acquérir. Il faudrait au moins deux années de stage, et le gouvernement est assez disposé à introduire cette innovation.

« Quelles sont les fautes et les erreurs que vous avez le plus souvent à corriger chez les jeunes stagiaires? »

Presque tous sont assez enclins d'abord à être trop savants dans leurs leçons. On dirait qu'il leur tarde de débiter toute la science qu'ils apportent de l'université. On en voit qui discutent des questions controversées d'interprétation ou de critique des textes, qui développent devant les élèves de 3^{me} ou de 2^{de} les dernières théories qui, tout au moins, sont encore discutables et manquent de la sanction générale, du *consensus omnium*. Mais la faute la plus commune et en même temps la plus grave est peut-être celle-ci : Le jeune savant aime à *donner* aux élèves les *résultats* de la science, ce qui a été trouvé par les savants, au lieu de les faire *chercher*, de leur faire *trouver* ce que peut trouver un écolier, guidé par un professeur qui *sait*. Prendre les élèves là où on les trouve, ajouter aux fondements déjà jetés assise sur assise, pierre sur pierre, ne pas travailler au toit avant que l'étage ne soit construit, procéder par une sage heuristique, basée sur l'observation attentive des faits : voilà l'art didactique qu'ils ont à apprendre. « Mais, c'est bien difficile! » m'a dit plus d'un jeune homme, qui trouvait naturellement plus facile et plus commode de débiter dogmatiquement ce qu'il savait, laissant aux élèves le soin de se l'approprier. — Pourvu qu'ils comprennent la différence entre la méthode heuristique et la méthode dogmatique, et qu'ils soient pénétrés de la nécessité d'employer la première, la seule éducative, ils s'y perfectionneront peu à peu.

« Trouvez-vous en général ces jeunes gens dociles à votre direction et à vos conseils? Et le surcroît de besogne pour vous, n'est-il pas assez considérable, la tâche quelquefois ingrate? ».

J'ai eu rarement à me plaindre. On les traite en amis, et ils y répondent ordinairement par les meilleurs sentiments. Certes la tâche n'est pas facile, si vous la prenez sérieusement à cœur. Pour moi, je trouve du plaisir et de la satisfaction à initier à l'art que j'aime des jeunes gens qui y apportent quelque enthousiasme, qui y sont attirés par une vocation véritable. Et, heureusement, notre position est assez modeste, assez peu lucrative pour qu'il n'y ait pas, parmi les candidats, beaucoup de mercenaires.

« Quels services les candidats stagiaires peuvent-ils rendre à l'établissement? »

Les leçons qu'ils sont appelés à donner sont pour les professeurs qu'ils remplacent un soulagement qui peut être considéré comme une compensation de ce qu'ils ont fait et font encore dans l'intérêt du candidat. Ils sont employés à remplacer passagèrement des professeurs empêchés; alors au moins les leçons ne chôment pas et les classes ne sont pas désorganisées. Je n'ai pas encore été dans le cas de charger un candidat de la suppléance prolongée d'un professeur, et je l'éviterai toujours, tant dans l'intérêt du stagiaire, que dans celui de l'établissement.

« Le rapport que vous avez à faire sur le stagiaire, reste-t-il secret, ou lui est-il communiqué? »

Il lui est communiqué par la Commission scolaire de la province, et le candidat peut même y faire des objections et en demander la révision s'il croit avoir mérité mieux. Là dessus, M. le directeur m'a donné lecture de quelques-uns de ces rapports, — naturellement en supprimant les noms, — rapports très détaillés, s'étendant sur tout ce qui permet de juger des qualités d'un homme et d'un professeur, et empreints d'ailleurs d'une sincérité évidente, atténuée quelquefois par la bienveillance. L'un de ces rapports, moins favorable, lui était revenu avec une sorte de plaidoirie du candidat pour obtenir un meilleur certificat. Le directeur, ayant été plutôt trop peu que trop sévère, s'était vu forcé de citer des faits précis à l'appui de sa première appréciation, qui naturellement s'en trouvait plus accentuée dans un sens défavorable. Il fut notifié au candidat qu'avant de pouvoir se présenter pour une place de professeur vacante, il eût à faire une autre année de stage.

D. *Les Séminaires pédagogiques.*

L'année de stage peut être remplacée par les exercices pratiques auxquels se livrent les membres des séminaires pédagogiques.

Ces institutions ne doivent pas être confondues avec les séminaires scientifiques, dont Monsieur Frédéricq nous a entretenus d'une manière si intéressante. Tandis que ces derniers — p. ex. les séminaires philologiques — admettent à leurs exercices des étudiants pendant leur fréquentation des cours de l'université, on ne peut, en règle générale, entrer dans un séminaire pédagogique qu'après le triennium académique et après avoir passé l'examen *pro facultate docendi*. Le but de

cette institution est essentiellement le même que celui du Pro-bejahr : transition des études scientifiques à la pratique de l'enseignement, initiation des jeunes gens à l'art didactique et pédagogique, préparation au professorat, — tout en continuant les travaux et les exercices scientifiques.

L'organisation des divers séminaires est assez différente ; chacun à son statut particulier. Celui de Berlin est placé sous la haute surveillance du ministre, qui en nomme le directeur et décide de l'admission des membres. — Conditions d'admission : âge entre 20 et 30 ans, — examen *pro facultate* passé avec distinction — engagement à se consacrer à l'enseignement public, etc.

Les membres du séminaire ont à donner 6 leçons par semaine dans un gymnase ou dans une réalschule, où leur position est tout à fait analogue à celle des candidats-stagiaires, leurs leçons étant en outre visitées par le directeur du séminaire. Ils peuvent donner d'autres leçons avec autorisation de leur directeur, — jamais plus de 15 par semaine.

Tous les 15 jours il y a une réunion, présidée par le directeur, où les travaux sur des questions scientifiques, pédagogiques ou didactiques sont lus et critiqués. Chacun doit fournir, par an, un travail de plus longue haleine sur un sujet de son propre choix, dont il aurait fait un objet d'étude spéciale et de recherche personnelle. Les questions de philologie classique doivent être traitées en latin.

Le Séminaire ne peut avoir que 10 membres, qui jouissent d'une bourse de 200 à 250 thalers.

Il existe encore des séminaires pédagogiques à Königsberg, Stettin, Magdeburg, Breslau, Göttingen, Halle, Münster. Ceux-ci sont subordonnés à l'autorité provinciale (Provinzial Schul-Collegium). L'un n'admet que 4, un autre 6 membres, etc. Le nombre des leçons imposées varie aussi, ainsi que la fréquence des réunions. Le Séminaire pédagogique de Magdeburg est spécialement destiné aux candidats en théologie qui choisissent la carrière de l'enseignement.

Les Séminaires pédagogiques sont donc tout à fait séparés et indépendants des universités, ressortissant de l'administration scolaire, qui les a créées dans l'intérêt d'une préparation pratique au professorat.

TH. HEGENER.

QUELQUES MOTS SUR CICÉRON DE REPUBLICA I. 25.

Deux adversaires également érudits MM. SOLTAU et MATZAT ont eu, après la publication de la *Römische Chronologie* par H. MATZAT, une discussion assez vive sur un point essentiel et difficile de la chronologie romaine. Jusqu'à UNGER l'opinion générale des savants sur l'éclipse d'Ennius, mentionnée dans le passage cité, était qu'elle avait eu lieu le 21 juin, en 400 av. J. C., de sorte que Matzat a cru pouvoir prendre cette date comme point de départ pour son système de chronologie. Avec beaucoup de sagacité il a mis cette éclipse en rapport avec celle de Tite Live, 190, 14 mars (Liv. XXXVII. 4), et calculé le changement survenu dans le commencement des années romaines dans la période 400-190 av. J. C. Dans cet espace de temps il y a 76603 jours, qui contiennent 209 années Juliennes (de $365\frac{1}{4}$ jours) + 266 jours, c'est à dire 209 années romaines décenvirales (de $366\frac{1}{4}$ en moyenne) + un certain nombre de jours. Or les années romaines ne sont pas égales; elles diffèrent de 22 à 23 jours entre elles, à cause de l'inégalité de l'intercalation: le même nombre d'années romaines contiendra 22 à 23 jours de plus, s'il commence par une année intercalaire, et 22 à 23 jours de moins, s'il commence par une année vulgaire. Prenons 9 années romaines; elles contiennent 2 cycles de 4 ans + 1 année; or celle-ci peut être au commencement de ces 9 années, de sorte qu'elle serait la dernière d'une époque de 4 ans: $1 + 4 + 4$; ou bien à la fin, et ainsi elle serait la première d'un cycle de 4 ans: $4 + 4 + 1$. Dans le premier cas on a $378 + 1465 + 1465$, dans l'autre $1465 + 1465 + 355$. Ainsi dans la période de ces ans $209 + x$ jours on ne peut pas fixer ce reste de jours sans savoir si la première année a été une intercalaire de 378, ou bien une vulgaire de 355 jours. En se rendant compte de cette différence M. Matzat est parvenu à la conclusion que du 1 mars 355 jusqu'au 1 mars 564 U. C., s'écoulèrent 76568 jours, c'est-à-dire 209 années romaines (K.) + 33 jours, et ces 33 jours de plus sont la suite de l'intercalation périodique, dont parle Macrobe, Saturn. I. 13. 16-19, par laquelle, dans une suite de 20 années, étaient insérés 3 jours intercalaires extraordinaires. En suivant Macrobe, M. Matzat prouve que dans la

période entre les deux éclipses nulle intercalation arbitraire n'a été faite et que nulle intercalation légale n'a été omise. Le désordre du calendrier date de la lex Acilia de 191. Ainsi il est possible de réduire chaque date astronomique à la date romaine pendant ces 209 années.

On voit aisément qu'en rendant incertaine la date de l'éclipse d'Ennius tout cet édifice s'écroule. La réduction d'une date Julienne à la date décemvirale romaine, qui a prévalu jusqu'à César, a tant de difficultés, que c'est vraiment un *ἐρμῆιον*, quand, pour ce temps reculé, on a une équation des deux ères comme celle qui nous occupe : 5 Juin romain décemv. = 21 Juin Julien. Il serait d'autant plus à regretter que cet appui nous fit défaut. M. Soltau cherche à nous en priver ¹, mais il ne m'a pas convaincu.

Je n'examinerai pas l'inconvénient du système de M. Matzat, d'après lequel le nouvel an Romain de ce temps (*Kalendae Martiae*) parcourt, dans la période nommée, presque toutes les saisons et répond p. e. en 400 (Julien) au 8 Mars, 50 ans après au 16 Mai, après 200 années au 4 Novembre, difficulté qui, même en séparant l'année magistrale de l'année civile, ne disparaît pas pour les fêtes annuelles. Je ne signalerai pas non plus avec M. Soltau que dans la seconde guerre punique le calendrier (selon Tite Live) était d'accord avec l'année naturelle; seulement je veux démontrer, que la leçon reçue du passage de Cicéron, I. 25 ne doit pas être changée.

Et d'abord le vers d'Ennius

NONIS JUNONIS SOLI LUNA OBSTITIT ET NOX

(ainsi faut-il lire pour *Junis*) doit signifier une éclipse au couchant du soleil : la lune et la nuit ont conspiré pour couvrir le soleil. Pour réfuter cette explication, il ne suffit pas d'alléguer des passages où *nox* se dit au figuré pour *tenebrae*; personne n'en doute. Mais la combinaison *luna et nox* doit faire rejeter, dans ce passage, l'acception de *nox* par métonymie. Les ténèbres, si elles ont lieu en plein jour, ne sont que l'effet et non la cause de l'éclipse, l'obscurité ne dérobe pas le soleil, avec la lune, mais elle est même effectuée par la lune, ce ne sont pas deux choses différentes. On devrait expliquer la lune et l'obscurité qu'elle cause. Mais pour celui qui connaît la nature de l'éclipse (comme

¹ Berliner Wochenschrift f. Klass. Philol. 1885 N° 40, p. 1263-1270.

Ennius la connaissait) ces derniers mots sont une interprétation fade et superflue, je dirais presque absurde, — comme si l'on disait : *sol et lux illustrant orbem*. Je ne dirai pas que pareilles fautes contre la logique ne se trouvent pas chez les poètes, mais il ne faut pas les supposer sans nécessité. Je demande laquelle des deux explications est plus juste et plus poétique : dans l'une la *nuît* est une personne aussi bien que la lune, pendant que dans l'autre les *ténèbres* ne peuvent pas *obsistère* dans la même acception du mot que la lune, la lune *s'oppose* au soleil, se met dans son chemin, les *ténèbres* ne font qu'*empêcher* qu'on voie le soleil. Or, s'il y a deux explications, l'une simple, d'accord avec la réalité et en même temps poétique, l'autre inadmissible sans l'artifice d'un zeugma, la première est préférable.

Mais peut-être la signification de ces mots ainsi expliqués est contraire aux faits, et une telle éclipse ne s'est pas rencontrée dans ce siècle? L'astronome GINZEL a démontré que dans l'année 399 (astr.) = 400, le 21 Juin, le soleil s'est couché obscurci pour plus de deux tiers de son diamètre (voir : *Verslagen en Mededeelingen der Kon. Akad.*, 3^e Reeks 1884, I, p. 270). M. Soltau suit les Syzygiën-Tafel d'Oppolzer, qui ne donne que 8.2 pouces, (des 12, dans lesquelles est divisé le diamètre), alors que Ginzel donne une mesure plus grande (j'ajoute aussi plus exacte). Le maximum de l'éclipse est sans doute après le coucher du soleil; cependant pas plus que neuf minutes (9^m4) après ce moment. Mais cela n'importe pas beaucoup : que le soleil en se couchant ait été couvert pour $\frac{3}{4}$ ou pour $\frac{2}{3}$ (plus ou moins) de sa grandeur, le spectacle a été en tout cas assez important pour faire sensation à Rome et être mentionné par Ennius. Que cette éclipse n'ait pas eu de rapport avec quelque événement grave (ohne Beziehung zu irgend einem wichtigeren Ereigniss), c'est contestable : une disette, une famine, le décès d'un magistrat, l'inondation du Tibre et mille autres choses sont, surtout pour une nation superstitieuse, de graves catastrophes.

En second lieu la leçon *anno trecentesimo quinquagesimo fere post Romam conditam* (mots qui précèdent le vers d'Ennius) n'est pas rendue douteuse par ce qui suit : *ex hoc die superiores solis defectiones reputatae sunt usque ad illam, quae Nonis Quinctilibus fuit regnante Romulo*. Je crois qu'on a

attaché trop d'importance à ces mots; ils n'obligent pas à croire que dans la reconstruction (si elle a été faite) des *Annales maximi* après l'incendie de la ville par les Gaulois, ceux qui ont reconstruit la mémoire des temps passés sont partis de l'éclipse mentionnée, mais que quelqu'un, je ne sais qui, l'a fait. Si officiellement on avait computed les éclipses, peut-être la computation aurait été plus juste et exacte; en ce cas on pourrait soutenir qu'en partant de la date 400, 21 juin, on ne parviendra jamais par un bon calcul au jour fatal de Romulus. Mais l'auteur de cet artifice a pensé qu'après 223 mois vulgaires, et non synodiques, les éclipses se répétaient; c'est ce que Pline le naturaliste indique II. 13 (56): « *defectus CCXXIII mensibus redire in suos orbes certum est.* » On peut concevoir très facilement qu'un amateur de chronographie a cru qu'un mois étant la 12^e partie d'une année, les 223 faisaient 18 années 7 mois, tandis que, non 223 mois dans la vulgaire acception du mot, mais 223 mois synodiques de $29\frac{1}{4}$ jours (environ) font l'intervalle signifié. Dans le calcul, cité par Cicéron, l'exactitude est suffisante; en remontant de $^{354}/_{400}$ jusqu'à la prétendue mort de Romulus en $^{58}/_{16}$ on trouvera depuis juin 354 U. C. jusqu'à 38 U. C. juillet (mois du décès) 17 éclipses (voir Mnemosyne XIII 1885, 294).

Romulus est mort, selon la fable, après un règne de 37 années (Cic. Rep. II. 17) au mois de Juillet; les années U. C. commençaient en Avril; ainsi en Juillet 37 années et 3 mois s'étaient écoulés après la fondation de Rome. Si on croit, avec M. Soltau, que la plus ancienne histoire a été reconstruite selon les éclipses, on doit supposer des intervalles de 18 années 7 mois et non de 223 mois synodiques = 18 années 11 jours; 2×18 ann., 7 mois = 37 années 2 mois; 2×18 ann., 11 jours = 36 années 22 jours. Aucune computation ne convient tout-à-fait, mais la première ne diffère que d'un mois, l'autre de quatorze.

Cicéron a rapproché dans sa relation les *Annales maximi* et Ennius: *quem apud Ennium et in maximis annalibus consignatum videmus.* M. Soltau croit qu'il s'agit de l'éclipse qui a eu lieu en 203 av. J. C. et non de celle de 400. Mais il est peu vraisemblable que pour un événement de la seconde guerre Punique, on ait eu recours à ces annales assez sommaires, qui ne sont presque jamais citées. Pour un fait beaucoup antérieur cette source est moins étrange, on n'avait pas mieux. L'étrange

éclipse de 400 prenait sans doute une place notable dans ces annales.

Si néanmoins — et c'est ma dernière remarque — on croit qu'Ennius a parlé de l'éclipse de 203 av. J. C., qui en plein jour n'a obscurci que la moitié du disque solaire, et que Cicéron n'a pas écrit « *anno trecentesimo quinquagesimo* » mais « *anno quingentesimo quinquagesimo* », on ne peut pas s'appuyer sur l'incertitude de la tradition textuelle chez Cicéron. Le mot *trecentesimo* (CCC) est sans doute écrit au-dessus de la ligne, mais il est incertain de quelle main, celle du copiste ou d'un correcteur; l'assertion de M. Soltau : *die Hand dieses Korrektors von Pfaff und Mau c' genannt (?) hat nicht Korrekturen nach einer besseren Handschrift nachgetragen, n'est pas juste. J'observerai que Mau se tait absolument sur ce passage; dans sa collation on trouve p. 15 chez Pfaff sur ce paragraphe : « § 25 CUMQUOND-CUM C, prius CUM forte lineis extinctum » et ensuite il passe à § 30. Ainsi c'est indécis si CCC est de C vel c (peut-être la main du copiste même) ou de c'. Mais par ces correcteurs, qui sont très difficiles à distinguer dans le MS., tant par C vel c que par c', les vides de la première main, qui est souvent inintelligible, sont maintes fois remplis d'une manière que le meilleur critique ne pourrait l'améliorer. Il est impossible qu'un correcteur ait deviné ces leçons de 2^e main. Et ce qui est encore plus important, c'est que nulle part il n'y a une trace certaine d'interpolation; dans le très grand nombre de changements il n'y a plus que quatre ou cinq passages tant soit peu douteux; mais quoique la leçon de la 2^e main n'y soit pas admissible, elle peut pourtant être de la même source que les autres bons changements. Mais je n'insisterai plus sur ce point; pour ceux qui désireraient plus de preuves je me permets de citer la *Mnemosyne* XII (1884) p. 283, suivv. et XIII (1885) p. 289, suivv.*

M. Soltau voulait en finir avec cette éclipse d'Ennius, qui a fait tant de mal. Si je l'ai bien défendue, son éventuelle condamnation, *audita utraque parte*, sera plus juste et plus fondée, mais peut-être trouvera-t-elle encore grâce.

Utrecht, Octobre 1885.

C. M. FRANCKEN.

L'AVÈNEMENT DE CORNEILLE DE BERG AU TRÔNE ÉPISCOPAL DE LIÈGE

(*Suite et fin*, voir p. 365, t. XXVIII).

IV.

Nous venons de le voir : la nomination définitive de Corneille de Berg ne suscitait plus à Liège de difficultés ; le chapitre, la noblesse et la cité étaient prêts à recevoir le nouvel élu, dont on attendait de jour en jour l'entrée solennelle. Au mois d'avril Corneille n'avait encore rien décidé. Il était à Curange près de Hasselt, et il remettait à dessein le jour de son inauguration. Le comte de Bueren ¹, beau-frère de Corneille, accompagné de sa femme, du comte de Hornes et du seigneur d'Isselstein, se rendirent auprès du coadjuteur pour le récréer, dit la relation.

Leur visite, il faut le dire, avait aussi un caractère officiel. Ils devaient presser l'évêque de conserver sa dignité. Corneille, paraît-il, voulait à tout prix, quitter la principauté, menaçant de dire à tout le monde qu'il allait à Liège malgré lui. Il avait promis à Charles-Quint de ne conserver ses fonctions qu'une année ; cette promesse, il hésitait à la tenir. Le comte de Bueren était embarrassé ; il écrivait à Marie de Hongrie que Corneille voulait résilier son diocèse en faveur du fils du marquis de Berg ou du fils de feu Monseigneur de Nevele Montmorency, son neveu. Le plus âgé de ces deux princes pouvait avoir dix ou douze ans. Le chapitre, au dire de de Bueren, eût préféré Monseigneur de Scawenbourg, coadjuteur de Cologne, neveu de Monseigneur de Nassau, prévôt et chanoine de l'église de Liège.

On peut juger de l'impression que ces nouvelles étranges produisirent sur Marie de Hongrie. La gouvernante des Pays-Bas voyait lui échapper, ce qui avait coûté tant d'efforts à sa tante Marguerite, et par l'inconstance ou l'entêtement de Corneille, le sort du pays de Liège allait encore être à la merci

¹ Le chancelier de l'ordre de la Toison d'or, Nigri, était retourné à Bruxelles, après avoir accompli la mission diplomatique dont il avait été chargé à Liège.

des événements. On eût dit que Corneille prenait plaisir à irriter le gouvernement des Pays-Bas. Il savait mieux que personne les dangers qui menaçaient l'indépendance du pays de Liège, et il recommandait au choix du chapitre de jeunes gens, alors que la situation politique exigeait une main énergique et ferme.

C'était grave ; Marie envoya à Curange le comte de Mollembais et le chancelier de l'ordre de la toison d'or. A peine arrivés ceux-ci écrivent ¹ à la reine que Corneille était depuis dix jours dans sa chambre, refusant de boire et de manger, préférant recevoir un coup de couteau (sic) que de devenir évêque de Liège. Les députés de Marie lui rappelèrent sa promesse de rester évêque au moins un an. « S'il part subitement, il expose « la principauté de Liège ainsi que le Brabant à de graves « dangers. Marie n'exigera pas d'autre promesse, mais qu'il « s'exécute de bon gré ; tout au moins qu'il reste en fonction « trois ou quatre mois, jusqu'à ce que la gouvernante ait reçu « des instructions définitives de Charles-Quint. »

Corneille de Berg consentit à demeurer trois mois prince-évêque de Liège.

Cependant le comte de Bueren objectait que les candidats recommandés étaient trop jeunes. Corneille mit alors en avant le nom du sire de Barbanson, son neveu, âgé de 20 ans. Barbanson, paraît-il, aurait accepté ; mais les députés trouvèrent que ce prince était aussi trop jeune et surtout trop peu préparé à sa nouvelle mission. Le comte de Molembais, quoique son plus proche parent, lui représentait qu'il ne pourrait vivre chastement, ni se faire ordonner prêtre avant un an !

Le comte de Molembais, Nigri et le seigneur d'Isselstein retournèrent à Bruxelles. Le comte de Bueren, quelque temps plus tard, écrivit à Marie de Hongrie, que Corneille de Berg persistait dans son refus. Il recommandait donc à la gouvernante de le contraindre à accepter la succession d'Erard de la Marck, parce que le chapitre de St. Lambert n'était plus disposé à choisir un évêque du parti de l'empereur.

Cette lettre du comte de Bueren fut suivie bientôt d'une autre missive qui apprenait à la reine que Corneille se portait

¹ Voir la relation précitée : cette relation résume brièvement la correspondance échangée entre Marie de Hongrie et ses ambassadeurs à Liège : Florent d'Edmond et Nigri.

mieux, et se disposait à faire son entrée à Liège. Marie de Hongrie voulut en avoir le cœur net. Elle envoya le bailli de Brabant et le chancelier de l'ordre à Curange, pour faire part à Corneille de son contentement. Le comte de Bueren, qui était resté à Curange, et qui sondait les intentions les plus secrètes du prince, conseilla à nos deux députés de ne rien dire de leur mission officielle. « Autrement Corneille s'en effaroucherait, et « serait peut-être assez fou pour refuser de faire son entrée « triomphale ! » Les deux députés suivirent ce conseil, mais malgré leurs précautions ils échouèrent dans leur mission, et durent retourner à Bruxelles sans avoir obtenu audience.

Quelques jours plus tard Corneille de Berg se décida à faire son entrée à Liège, le jour de la trinité, et à réunir immédiatement les états du pays, promettant en outre de faire de son mieux pour parer aux difficultés extérieures.

La fin de cette curieuse relation nous apprend encore que le comte de Bueren se disposait à surveiller l'évêque de Liège après son inauguration, et, au besoin, à le faire garder dans un château. Le coadjuteur de Cologne était à Liège recrutant des alliés, et escomptant toujours l'abdication de Corneille de Berg.

Tel est le résumé de cette relation de 1538. Ajoutons pour la compléter que notre coadjuteur gouverna la principauté de Liège jusqu'en janvier 1544, époque où il abdiqua en faveur de Georges d'Autriche. Peut-être la découverte de nouvelles dépêches nous apprendra-t-elle un jour d'autres révélations sur ce bizarre prince-évêque, qui causa tant d'inquiétudes au gouvernement des Pays-Bas. Jusqu'ici la brusque abdication de Corneille de Berg avait paru inexplicable à tous les écrivains liégeois ; on se demandait pourquoi ce prince, dont le choix avait été imposé par Charles-Quint, n'avait gardé que six ans le trône épiscopal de Liège. La relation, que nous venons d'analyser, nous fait comprendre que le successeur d'Erard ait quitté la principauté à la première occasion. Marie de Hongrie avait dû déployer toute son adresse pour décider le coadjuteur à accepter sa nouvelle dignité. Il lui aura probablement fallu des miracles de diplomatie pour obtenir qu'il ajournât pendant six ans son abdication. Espérons que la découverte de nouveaux documents complétera les renseignements que nous avons donnés sur cet étrange prince-évêque Corneille de Berg.

H. LONCHAY.

COMPTES RENDUS

Traité d'Arithmétique élémentaire, à l'usage des élèves des Cours professionnels, des candidats aux Écoles spéciales des Universités et à l'École militaire de Bruxelles, par l'abbé F. GELIN, Docteur en philosophie et en théologie, Professeur de Mathématiques supérieures au Collège Saint-Quirin à Huy. Deuxième édition. Namur, Wesmael-Charlier; Huy, chez l'auteur; 1885. Un volume in-8° de 396 pages. Prix : 4 francs.

La première édition du livre de M. l'abbé Gelin a paru en 1881 et a été soumise ici même, par M. Verhelst, à un examen détaillé, où il faisait ressortir la clarté de l'exposition et la rigueur des démonstrations de l'auteur. De son côté, M. Gilbert, professeur à l'Université de Louvain, rendant compte du même ouvrage dans la *Revue catholique*, se plaisait à y signaler « la pureté et la clarté du style, la logique avec laquelle les propositions s'enchaînent les unes aux autres et les démonstrations découlent des définitions qui ne renferment rien d'inutile ou de surabondant ». Nous disions à peu près la même chose, en résumant comme il suit, dans *Mathesis*, une analyse étendue publiée dans la *Revue des Questions scientifiques* : Le livre de M. Gelin est « un ouvrage écrit avec une clarté et une précision remarquable, très bien divisé et subdivisé et absolument irréprochable au point de vue de la rigueur des démonstrations ».

Le rapide écoulement de la première édition de l'Arithmétique de M. Gelin prouve assez que les hommes d'enseignement ont ratifié les éloges qui lui avaient été décernés. Cependant M. Verhelst, dans son compte-rendu, avait signalé un défaut du livre, *au point de vue de nos programmes officiels* : « M. Gelin ne dit mot des nombres incommensurables, des quantités variables et des limites, de l'extraction abrégée de la racine carrée ni des différents systèmes de numération; la théorie des proportions et celle des progressions sont même écourtées. Cette première édition s'adresse donc moins aux élèves de la section scientifique qu'aux élèves des classes d'humanités. Espérons que dans une prochaine édition, M. Gelin comblera ces lacunes et que son Traité d'Arithmétique, déjà fort recommandable au point de vue de la rédaction et de la rigueur des raisonnements, recevra tous les accroissements que nécessitent l'état actuel de l'enseignement et les exigences des examens ».

La seconde édition du livre que nous examinons répond tout à fait aux vœux exprimés par M. Verhelst. L'Arithmétique de M. Gelin, en 1881, était la plus rigoureuse et la plus claire que l'on eût publiée en Belgique; celle de 1885 est, en outre, la plus complète, et, même au point de vue pratique (livre VII : *Mesures*; livre VIII : *Résolution des problèmes*), elle est incontestablement la meilleure qui ait été publiée en français. Toutes

les lacunes signalées par M. Verhelst ont été comblées¹; les théories écourtées ont été exposées de manière à contenter les plus exigeants; enfin l'auteur a tenu compte pour ainsi dire des moindres critiques de détail dont son livre a été l'objet dans les comptes-rendus cités plus haut. Bref, il a soumis le texte de sa première édition à une révision minutieuse et il l'a augmenté de moitié de manière à transformer son ouvrage en un vrai traité complet d'arithmétique élémentaire.

Il serait fastidieux de signaler de nouveau les questions qui étaient déjà mieux traitées dans la précédente édition de l'Arithmétique de M. l'abbé Gelin que dans les Leçons de Cirodde ou dans le Cours de Bourdon. Nous renvoyons pour cela à notre Compte-rendu antérieur et à celui de M. Verhelst. Nous nous contenterons ici de faire connaître les modifications et additions les plus importantes introduites par l'auteur, en indiquant quelques points où, selon nous, on peut encore améliorer son consciencieux travail.

Des Mathématiques en général. Comme nous l'avons dit dans notre compte-rendu de 1881, nous subdiviserions les mathématiques un peu autrement que l'auteur : « I. Mathématiques pures : Arithmétique et Analyse. II. Mathématiques appliquées : Géométrie et Mécanique. On se sert des mathématiques dans une foule d'autres sciences et dans les arts : Physique, Chimie, Astronomie, Géologie, Architecture, etc. »

LIVRE PREMIER. Les opérations sur les nombres entiers. I. Numération. 9-10. Le premier de ces numéros contient des remarques qu'il est nécessaire de faire explicitement une fois dans le courant du livre et qui sont ici à leur place logique; le second, l'exposé de la numération romaine, telle qu'on l'emploie *actuellement*. Dans l'antiquité, ça et là, Pline emploie la barre multiplicatrice et le point avec moins de fixité que les modernes. Ainsi il écrit XXIII. LXX pour 2370, LXI. XXXV. CCCC pour 6135400, et il a d'autres combinaisons plus spéciales encore (TH. H. MARTIN). Il serait peut-être utile de signaler ces particularités en note.

II. Addition. 19. Remarque excellente : « Lorsqu'il y a beaucoup de nombres à additionner, il peut être avantageux de marquer un point pour chaque dizaine à retenir et de reprendre ensuite ces dizaines en passant à la colonne suivante : l'addition sera ainsi constamment ramenée à celle de deux nombres d'un seul chiffre ».

III. Soustraction. 31. Méthode par addition du complément. 32. Addition et soustraction d'une somme ou d'une différence.

¹ Une exceptée, de propos délibéré, évidemment. L'auteur « ne résout, ni ne propose aucune de ces questions sur les nombres qui, depuis quelques années, sont souvent posées principalement » (exclusivement, croyons-nous) « à l'examen d'admission à l'école militaire » (VERHELST). Ces questions d'arithmologie sont exclues avec raison des bons traités d'arithmétique élémentaire; elles le sont des examens d'entrée aux écoles spéciales, et même à l'école militaire, d'après le dernier programme (juillet 1884) publié par le Gouvernement.

IV. *Multiplication*. 39 et 51, 2°. Interversion de l'ordre des facteurs d'un produit. L'auteur a ajouté à la preuve abstraite de ce principe, qui est logiquement la plus simple, la démonstration intuitive que nous avons tant de fois recommandée dans la Revue. 44. L'auteur a traité explicitement le cas 7×385 , comme il le faut pour être complet, mais en faisant observer qu'au point de vue pratique, on remplace cette multiplication par 385×7 . Au n° 53, démonstration explicite du théorème qui ramène $(4 \times 7 \times 5) \times (3 \times 8)$ à $4.7.5.3.8$.

V. *Division*. Théorie irréprochable, comme nous l'avons fait remarquer dans notre précédent compte-rendu¹. M. Gelin expose, en deux pages, dans les n° 70-72, la méthode de division par les compléments, qui, lorsque le diviseur a plusieurs chiffres, est ordinairement plus expéditive que la méthode habituelle. Dans cette méthode, on remplace par des additions, les soustractions des produits partiels du diviseur par les chiffres du quotient.

VI. *Élévation aux puissances*. 83. L'auteur démontre que $(5^3)^4 = 5^{12}$.

VII. *Extraction des racines*. 88. La démonstration relative au premier chiffre de la racine carrée d'un nombre était présentée trop brièvement dans la première édition; il y a de plus, ici, un second procédé d'exposition. 106-108. Numéros nouveaux, contenant l'extraction des racines de degré quelconque, et, en particulier, d'un degré composé. De même, pour les fractions, n° 256.

VIII. *Recherche de l'exposant*. Chapitre nouveau très court emprunté au *Journal de Bourget* et très bien fait où nous ne regrettons qu'une chose : l'emploi d'un néologisme (exponenter, exponentation) et d'un signe nouveau; ni l'un ni l'autre n'ont aucune chance d'entrer dans l'usage général.

La note de la page 87 devrait être rédigée autrement pour éviter le terme *fonction symétrique* qui a ici un sens différent de celui qu'il a en haute algèbre. Il aurait fallu dire : $3+4 = 4+3$, $3 \times 4 = 4 \times 3$; donc les deux termes, dans une addition, les deux facteurs, dans une multiplication, jouent le même rôle, et la recherche de l'un se fait comme la recherche de l'autre. Au contraire, on n'a pas $3^4 = 4^3$; donc, etc.

IX. *Des divers systèmes de numération*. Chapitre nouveau encore. Il contient, au n° 115, une idée originale et excellente, au moyen de laquelle, on peut lire les nombres écrits dans un système quelconque au moyen des signes 0,1,2,3,4,5,6,7,8,9,a,b,c... Elle consiste à appeler dix, cent, mille, etc., comme dans la numération décimale, les puissances successives de la base. Ainsi, dans un système à base supérieure à dix, 5b6a712 se lira cinq millions bé-cent soixante-a mille sept cent douze.

LIVRE SECOND. *Les propriétés élémentaires des nombres entiers*. I. *Caractères de divisibilité*. 135-143. Exposé très simple de trois méthodes générales pour la recherche des caractères de divisibilité, dont la troisième

¹ Cirodde a complètement manqué la théorie de la division, comme nous l'avons dit maintes fois dans la Revue.

est la généralisation, même pour un système à base quelconque, de celle qui sert à établir les caractères pour 2,9,11.

II. *Preuves par un diviseur quelconque des opérations sur les nombres entiers.* L'ancienne édition ne contenait que la preuve par 9. Dans la nouvelle, l'auteur expose les principes généraux relatifs aux preuves par un diviseur quelconque. Nous remarquons encore dans ce chapitre, comme dans le précédent, combien la notation de M. Catalan, adoptée par M. Gelin, $20 = \mathcal{M} 9+2$, est d'un usage facile.

IV. *Du plus grand commun diviseur de deux ou de plusieurs nombres.* 162,163. Deux remarques abrégatives qui manquaient dans l'ancienne édition.

VI. *Du plus petit commun multiple de deux ou de plusieurs nombres.* Les n^{os} 184 et 185 sont nouveaux.

LIVRE TROISIÈME. *Les fractions ordinaires.* I. *Des fractions ordinaires.* 212. Comme nous l'avons dit à propos de la première édition, il vaut mieux, pour la clarté, faire deux théorèmes au lieu d'un seul. Selon nous, l'ancien énoncé valait mieux.

VI. *Division.* Dans le n^o 245, qui est nouveau, l'auteur traite cette question assez intéressante, même au point de vue pratique: Convertir une fraction ordinaire en une autre de dénominateur donné. Exemple: $\frac{47}{23} = \frac{5}{7}$ à moins d'un septième par défaut.

LIVRE QUATRIÈME. *Les nombres décimaux.* II. *Opérations sur les nombres décimaux.* Ce chapitre contient diverses modifications ou additions. Signalons, en particulier, au n^o 274, la règle de la multiplication, qui est démontrée directement, puis, comme dans la première édition, en rendant le multiplicande et le multiplicateur 10, 100, 1000 fois plus grand, etc.

III-IV. *Extraction abrégée de la racine carrée et de la racine cubique.* Chapitres nouveaux, dont le premier est emprunté en substance au *Journal de Bourget* et dont le second est dû à M. Gelin. Les professeurs seront bien contents de retrouver ici cette théorie exposée avec rigueur, et sans partir d'égalités, telles que $\sqrt{N} = a + x$, $\sqrt[3]{N} = b + y$, qui supposent implicitement toute la théorie des incommensurables.

VI. *De la conversion des fractions ordinaires en fractions décimales.* Nous approuvons entièrement la séparation, dans ce chapitre, de ce qui est indépendant de la théorie des limites, de ce qui en dépend (n^{os} 313-314). Mais cette dernière section devrait être plus développée et présentée autrement (à peu près comme dans SERRET, *Arithmétique*), afin que l'élève puisse trouver la limite d'une expression comme 0,24999..., qu'on peut rencontrer comme somme de plusieurs fractions périodiques: 0,135777..., 0,114222....

VII. *Des nombres incommensurables.* Chapitre nouveau, emprunté au *Manuel des candidats à l'École polytechnique* de M. CATALAN. Selon nous, la définition du nombre incommensurable adoptée ici, d'après Cauchy et M. Catalan, suppose admise la notion des grandeurs continues. Sans

cela, on ne peut dire que (1, 1.4, 1.41, 1.414, 1.4142,...) (2, 1.5, 1.42, 1.415, 1.4143,...) tendent vers une limite; car ces nombres ne tendent pas vers une limite commensurable, et on ne connaît pas encore les nombres incommensurables, puisque l'on veut les définir. Si l'on introduit la notion des grandeurs continues, on peut admettre comme évident que les longueurs mesurées par 1, 1.4, 1.41, 1.414, 1.4142... tendent vers une limite. Cette limite et l'unité de longueur sont dites avoir un rapport égal à $\sqrt{2}$.

IX. *Des erreurs relatives. X. Problèmes sur les approximations numériques.* Ces chapitres nouveaux, avec le précédent (VIII. *Des erreurs absolues*) qui se trouvait déjà dans la précédente édition, forment une théorie suffisamment développée des approximations numériques, empruntée à Lionnet.

LIVRE CINQUIÈME. *Les rapports et les proportions.* Ce livre a été remanié et complété, grâce à l'emploi des notations algébriques.

LIVRE SIXIÈME. *Les progressions et les logarithmes.* Ce livre, à part une partie de la théorie des progressions, manquait dans la première édition. L'auteur renvoie aux traités d'Algèbre pour la démonstration complète des deux propriétés fondamentales des logarithmes: 1° $\log x$ varie continuellement avec x ; 2° $\log (a b) = \log a + \log b$. La démonstration générale est, en effet, trop difficile pour figurer ici; mais il aurait fallu, au moins, la donner pour le dernier théorème, dans le cas spécial où les nombres et les logarithmes se présentent exactement dans les deux progressions. Dans le chapitre sur l'usage des tables de logarithmes, l'auteur a eu soin de faire remarquer (n° 406) le degré d'approximation qu'ils permettent d'espérer, ce que l'on néglige trop souvent et peut entraîner dans d'étranges erreurs, comme l'a signalé Thoman.

LIVRE SEPTIÈME. *Les mesures.* L'exposition du système métrique a été complétée et est, croyons-nous, plus scientifique que dans n'importe quel autre traité d'arithmétique¹. Signalons particulièrement l'introduction des *abréviations officielles* du Comité international des poids et mesures, celle du *microlitre* et de *méga*. M. Gelin donne ensuite la valeur exacte des mesures anciennes de Belgique et de France, qu'il est si nécessaire de connaître de nos jours même, au point de vue pratique et au point de vue historique. Plus d'un lecteur apprendra sans doute avec étonnement que, dans plus de la moitié de notre pays, la division du pied était complètement décimale: le pied était divisé en dix pouces, le pouce en dix lignes, la ligne en dix points¹. La méthode des parties aliquotes

¹ Voir, en particulier, les notes des pages 284, 286, 291. Il aurait fallu peut-être faire ressortir, au n° 408 ou au n° 423, l'un des plus grands avantages pratiques du système décimal, celui d'avoir fait dépendre, d'une manière simple, le poids d'un corps de son volume et de son poids spécifique.

et le calcul des nombres complexes sont exposés d'une manière complète.

LIVRE VIII. *De la résolution des problèmes* (80 pages). Ce livre a été complètement refondu. L'ancienne édition contenait une trentaine de problèmes types; la nouvelle en contient trois fois plus, sous les en-tête suivants : résolution des problèmes en général; règle de trois; règle conjointe; partages proportionnels; moyennes; mélanges; titres des matières d'or et d'argent; poids spécifiques; du tant pour cent et du tant pour mille; intérêt; escompte¹; rentes sur l'État; change et arbitrages; annuités. Comme on le voit, c'est tout un traité sur la matière, et un traité vraiment pratique, car les exemples choisis sont usuels.

Dans la première édition de son livre, l'auteur avait pu éviter sans inconvénients sérieux, sauf en un endroit, l'emploi des notations algébriques. Dans la nouvelle édition, il a eu raison de ne plus se montrer arithméticien aussi scrupuleux et, à l'exemple des meilleurs auteurs, Bertrand, Serret, etc., il s'est servi des lettres pour désigner des nombres quelconques chaque fois que c'est réellement avantageux.

Nous avons remarqué avec plaisir que les notes historiques que l'on rencontre çà et là dans les diverses subdivisions de l'ouvrage, ont été tenues au courant de la science.

Comme on le voit, les améliorations ont porté aussi bien sur les moindres détails que sur les grandes théories. C'est grâce à cette révision sévère que l'ouvrage de M. l'abbé Gelin est devenu le *Traité d'arithmétique* le meilleur au point de vue du fond et de la forme, et le plus complet qui ait paru en Belgique. Nous en félicitons l'auteur et nous recommandons vivement son livre à nos lecteurs.

P. MANSION.

¹ M. l'abbé Gelin a fait paraître, l'an dernier, sur les mesures anciennes de Belgique, un opuscule que nous ne pouvons trop recommander à nos lecteurs à cause de son exactitude. Il n'a qu'un défaut, celui d'être publié dans un format extrêmement incommode : *Mesures anciennes de Belgique* (Huy, Charpentier et Émond, 1884. Brochure de 8 pages in-4°. Prix : 50 centimes). Dans son *Recueil de Tables numériques et de Formules* (deux fascicules de 16 pages, grand in-8°. Namur, Wesmael-Charlier, 1881, 1882. Prix : 2 fr. 25), il donne aussi, avec plus d'exactitude que l'*Annuaire du bureau des Longitudes*, les mesures, poids et monnaies des pays qui n'ont pas adopté le système métrique. Les chapitres III, IV, V du livre VII de son *Arithmétique* sont un extrait de ces trois brochures.

² Ici, M. Gelin a eu raison de ne pas reproduire les critiques habituelles relatives à l'escompte en dehors que mon savant collègue et ami de Louvain, M. Pasquier, semble admettre encore dans le compte-rendu publié par lui dans la *Revue des Questions scientifiques*, t. XVIII, juillet 1885, p. 259. Escompter 100 fr. en dehors à 5 p. % est aussi rationnel que escompter 100 fr. en dedans à $5\frac{5}{19}$ p. %.

Précis d'Arithmétique à l'usage des Écoles moyennes, des Écoles normales et des classes d'humanités par l'abbé E. GELIN, etc. Namur, A. Wesmael-Charlier; Huy, chez l'auteur; 1885. Un volume in-8° de 256 pages. Prix : 2 fr. 50.

Ce Précis est extrait du *Traité* dont nous venons de rendre compte et il convient mieux que celui-ci pour les classes d'humanités, les Écoles normales et les Écoles moyennes, parce qu'il est moins étendu tout en restant clair et rigoureux. Nous ne doutons pas que le Précis de M. l'abbé Gelin n'ait plus de succès encore que son *Traité*, parce qu'il s'adresse à une catégorie plus nombreuse d'élèves des collèges et athénées, et qu'il n'y a pas, en Belgique, de bon manuel destiné exclusivement à ces élèves. Le huitième livre¹ traitant de la résolution des problèmes renferme ici un chapitre supplémentaire où sont traitées seize questions curieuses dont plusieurs ont une certaine célébrité.

P. M.

Recueil de Problèmes d'Arithmétique, à l'usage des Écoles moyennes, des Écoles normales, des classes d'humanités et des cours professionnels par l'abbé E. GELIN, etc. Namur, A. WESMAEL-CHARLIER; Huy, chez l'auteur; 1885. Un volume in-8°, de 136 pages imprimées en petit texte. Prix : 1 fr. 25.

Ce recueil est le complément du *Traité* et du *Précis*, et nous avons engagé M. Gelin, dans notre compte rendu de 1881, à publier un ouvrage sérieux de ce genre. Les livres analogues ne manquent pas, mais la plupart ne contiennent pas assez de problèmes, ou bien il n'en contiennent pas d'assez difficiles, et, par suite, ils ne peuvent être utilisés que dans les classes primaires supérieures ou dans les premières classes des écoles moyennes. Dans celui que nous annonçons, au contraire, il n'y a qu'un petit nombre de questions élémentaires, mais il y en a beaucoup de difficulté moyenne et quelques-unes sont vraiment très difficiles. C'est donc aux élèves de la première classe des écoles moyennes, à ceux des écoles normales et des collèges que s'adresse le Recueil de M. Gelin.

Voici l'indication des subdivisions sous lesquelles sont classés les 1455 problèmes qu'il renferme :

Nombres entiers (101). Fractions ordinaires (130). Fractions décimales (76). Mesures de longueur (50). Mesures de surface (44). Mesures agraires (50). Mesures de volume (25). Mesures pour le bois de chauffage (17). Mesures de capacité (40). Poids (53). Poids spécifiques (46). Monnaies (33). Nombres complexes (30). Puissances et racines (27). Rapports et proportions (18). Règle de trois (30). Règle conjointe (33). Partages proportionnels (30). Mélanges et alliages (44). Du titre des matières d'or et d'argent

¹ Publié aussi à part sous le titre : *Traité de la résolution des Problèmes*. Prix : 0 fr. 75.

(50). Questions pour cent (116). Intérêt simple (76). Caisse d'épargne (5). Escompte (40). Rentes sur l'État (45). Actions et obligations (12). Change et arbitrages (10). Progressions (20). Intérêt composé (25). Annuités (17). Polygones (35). Cercle (31). Polyèdres (25). Cylindre (25). Cône (23). Sphère (23).

L'auteur a indiqué la réponse à la plupart des problèmes, ce qui est à la fois utile aux professeurs et aux élèves. Il s'est imposé la tâche de combiner les données de manière que les opérations se fassent exactement, ce qui a dû lui coûter un travail énorme. *Mais c'est un travail nécessaire* : sans cela, les élèves les meilleurs, à moins qu'ils ne soient spécialement exercés dans la théorie des approximations numériques, sont conduits à faire des calculs considérables sans nécessité, ou bien ils doivent se résigner à n'obtenir que des réponses à peu près exactes.

Les six derniers chapitres (les treize dernières pages) du livre sont consacrés à des exercices géométriques numériques. C'est un genre de questions que l'on néglige trop souvent dans les classes d'humanités, malgré leur utilité théorique et pratique : théorique, pour mieux faire saisir les vérités géométriques dont leur solution dépend ; pratique, à cause des problèmes de ce genre que l'on peut avoir à résoudre dans la vie usuelle. Pour rendre accessibles même aux élèves des Écoles moyennes la solution de ces problèmes de géométrie pratique, l'auteur a publié, en appendice, les formules donnant la surface et le volume des figures considérées en géométrie élémentaire, la surface du tronc de cône, de la zone et du triangle sphérique exceptées.

Un grand nombre des problèmes du Recueil de M. l'abbé Gelin renferment des données scientifiques instructives qui ne peuvent manquer d'attirer l'attention des élèves. Citons-en deux comme spécimens. Page 65, n° 5 : La plus haute montagne de la Terre, le Gaurisankar, s'élève à 8800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Quelle fraction du rayon terrestre, qui est de 6366 kilomètres, représente cette hauteur ? Page 29, n° 27 : Quelle est, en kilomètres, la distance de la Terre au Soleil, si elle équivaut à 12000 fois le diamètre de la Terre ? On sait que la circonférence d'un cercle est égale aux $\frac{22}{7}$ de son diamètre.

Signalons encore une autre innovation excellente introduite par l'auteur. Beaucoup de problèmes d'arithmétique peuvent servir d'exercices d'algèbre. Les chiffres 1, 2, 3, mis à la suite des énoncés d'un certain nombre de questions, indiquent au lecteur que, si on les traduit algébriquement, elles conduisent à des équations linéaires à une, deux, trois, ou plusieurs inconnues.

Comme on le voit par cette analyse rapide, M. l'abbé Gelin a écrit son Recueil avec le même soin consciencieux que son Traité. Nous prédisons le même succès au second ouvrage qu'au premier et nous le signalons avec confiance aux professeurs et aux élèves de nos établissements d'instruction moyenne.

P. M.

Volledige leergang van Duitsche taal ten gebruike der gestichten van Middelbaar Onderwijs door FRANS VERSTRAETEN, leeraar bij het koninklijk athenæum van Brussel. Naar den leergang van den heer G. MÖHL, ridder der Leopoldsorde, hoogleeraar bij de staatskrijgsschool van België. Eerste Deel. Voor eerstbeginnenden. Keulen 1885. Boekhandel van M. Dumont-Schauberg. Brussel: Kiessling en C^{ie}, IV en 175 blz. in-12°.

La loi du 15 juin 1883 sur l'emploi du Néerlandais comme langue véhiculaire pour certains cours¹ de l'enseignement moyen dans les provinces flamandes *nécessite* l'emploi dans ces cours de *manuels néerlandais*. Bien que promulguée depuis plus de deux ans, cette loi n'a encore déterminé personne à rédiger ex professo de tels manuels pour l'enseignement belge, et le livre, dont nous venons de reproduire le titre, est le premier essai qui ait été fait dans cette voie.

Nous n'ignorons pas qu'il existe pour les branches en question d'excellents manuels hollandais, et nous ne voyons pas d'inconvénient à leur adoption, tout au moins provisoire. Mais il vaudrait certes mieux avoir des livres nationaux, qui s'inspireraient du programme du gouvernement.

Pour ce motif toute tentative dans ce sens mériterait encouragement, du moment que l'exécution mérite des éloges.

Est-ce le cas pour le livre de M. Verstraeten? C'est pour répondre à cette question, dont la *Revue* ne peut se désintéresser, que nous écrivons cet article.

M. Verstraeten a-t-il fait choix d'une méthode bonne *in se*; cette méthode convient-elle au but spécial que l'auteur veut atteindre; enfin la traduction, — puisque traduction il y a, et non pas imitation comme le titre pourrait le faire croire, — est-elle correcte?

Sans doute l'auteur est convaincu qu'il est en droit de répondre affirmativement à ces trois questions. Ainsi quant à la première, il prétend (dans sa préface) avoir choisi « une méthode substantielle qui a déjà fait ses preuves. »

Tel n'est pas notre avis, et les 27 éditions du livre de M. Möhl, qui ne sont en fait que 27 tirages, — ce qui change un peu la question, — ne nous convertiront pas.

Nous ne songeons pas ici à déprécier les services que M. Möhl a rendus à l'enseignement : mais il s'agit de son *Cours de langue allemande*. Or ce livre n'a pour nous d'autre mérite que d'avoir été de son temps, *in illo tempore* où les langues vivantes ne faisaient l'objet d'autre enseignement que de celui de professeurs de hasard, où les utilitaires demandaient timidement une petite place pour elles dans l'éducation de la jeunesse, mais où personne ne songeait qu'elles pouvaient contribuer à la forma-

¹ Les cours de Néerlandais, d'Allemand et d'Anglais, et deux autres cours qui sont encore à désigner.

tion de l'homme. Les Ollendorff, les Ahn, les Möhl, tous se valent¹. A vrai dire, nous préférons encore Ollendorff. Les exercices sont de même espèce; des phrases qui se succèdent à l'infini, sans rapport entre elles, sans signification; à des questions insipides, on trouve des réponses plus insipides encore; Ollendorff nous apprend que *le Français a plus de mouches que l'Anglais*; Möhl nous fait savoir que *votre frère a un jeune oiseau* et que *la sœur du médecin du duc a épousé le menuisier du voisinage, qui a pour amie une pauvre Anglaise*.

Mais si Möhl vaut Ollendorff pour les exercices, il lui est inférieur pour l'exposé théorique. Ollendorff semble partir de ce principe que pour en arriver à se servir d'une langue étrangère, on n'applique pas des règles abstraites, mais qu'on imite des expressions concrètes déjà vues ou entendues; chez Möhl rien que des règles abstraites : la première leçon donne, 1° les caractéristiques des trois genres, qui seraient *r, e, s*, de sorte que le radical de *dieser* est *dies* au féminin, mais *diese* au masculin et au neutre; 2° les différences entre les déterminatifs avec et sans désinence; 3° la règle d'accord de l'attribut; 4° la règle de construction de la proposition interrogative, et 5° le présent du verbe *être* : ni plus ni moins que cela. Et il en est ainsi de toutes les autres leçons : pléthore de règles incohérentes ! Est-il étonnant dès lors qu'il est impossible d'avancer dans ce livre avec les jeunes élèves ? Nous parlons d'expérience, et nous pouvons ajouter que toutes ces règles sont disposées de telle façon que l'élève n'a pas de lexigraphie complète avant la fin du volume, que l'exposé n'est pas systématique, que par conséquent une vue synoptique de conjugaison ou de déclinaison est impossible, enfin qu'il n'y a pas moyen dans ces conditions d'aborder la lecture de textes. Aussi il paraît que M. Möhl lui-même en est si bien convaincu, qu'il fait servir ses exercices de morceaux de lecture et qu'il les fait apprendre par cœur ! Voilà certes les vrais ornements de la mémoire !!

Mais supposons un instant que la méthode soit intrinsèquement bonne : conviendrait-elle pour des Flamands ? Rappelons-nous qu'il s'agit d'une méthode pour des Wallons, composée par quelqu'un qui ne sait pas le Néerlandais. Suffira-t-il d'y substituer des mots néerlandais aux mots français pour qu'un Flamand puisse s'en servir ? C'est cependant bien à

¹ Le lecteur qui est au courant de la littérature pédagogique allemande, sait que nous ne nous prononçons pas ici à la légère. Il nous suffirait d'ailleurs de citer *B. Schmitz* qui, dans son *Encyclopedie des philologischen Studiums der neueren Sprachen*, dit à propos de certaines méthodes pour l'enseignement des langues, qu'elles sont restées dans leur obscurité méritée, et remarque en particulier que les méthodes *Ollendorff* et *Robertson*, quoique devenues célèbres chez certaines gens, ne méritent pas mieux non plus; on devrait se contenter de les ignorer, conclut-il, si on ne craignait d'être taxé de témérité par leurs admirateurs (I, 287, 288).

cela que s'est borné le travail de M. Verstraeten. Toutes les règles sont littéralement traduites, même celles qui ne sont nécessaires qu'aux élèves dont la langue maternelle est le Français, ou qu'eux seuls peuvent comprendre; tous les exercices ont été conservés, même ceux qui servent à appliquer des règles qu'on ne peut comprendre que par l'intermédiaire du Français!

A qui viendra-t-il donc à l'esprit de prétendre que les Flamands peuvent apprendre l'Allemand par la même méthode que les Wallons? Ce serait le monde renversé! Nous en sommes si intimement convaincu, que nous prétendons à notre tour que le professeur d'Allemand en pays flamand, même quand il ne sait enseigner qu'en Français, doit, s'il est à la hauteur de la situation, en arriver *fatalement* à donner un cours qu'un Wallon ne peut suivre. Le Flamand qui aborde l'étude de l'Allemand en possède le vocabulaire, la lexicographie et la syntaxe; tout se réduit à une question de plus ou de moins, d'en deça et d'au-delà, en peu de semaines il sait lire à vue des morceaux faciles. C'est à quoi le professeur l'amènera d'abord; il lui apprendra ensuite sur l'Allemand même à faire de l'Allemand correct. Il suffit pour cela d'un bon livre de lecture, arrangé systématiquement, — œuvre très difficile, — et d'un manuel de grammaire de 50 pages.

De ces observations il résulte que M. Verstaeten a perdu son temps.

Toute autre critique devient après cela superflue; il importe donc peu que nous constatons que, pour l'exécution, son manuel allemand est un digne pendant de son manuel flamand, également traduit de Möhl.

Avec Möhl il a cru que les phrases de ses exercices ne doivent pas renfermer des idées; avec Möhl il croit qu'elles ne doivent pas être rédigées en langage élégant, voire même *correct*. Citons au hasard : p. 3 *een getuig* au lieu de *een werktuig*; — p. 4 *eenige kennis van zinnbouw verkregen hebben* pour traduire *avoir manié quelques phrases*; — p. 5 *DE KENNIS ... onontbeerlijk zijnde, zullen wij ...*; — p. 6 *geen kind* au lieu de *dat kind*; — p. 14 *de woorden eindigen met*; — p. 18 *wordt tot het einde van den zin verschoven*; — p. 29 et passim. *recht* au lieu de *rechtvaardig*; — p. 29 *dezes kindjes* pour *van dit kindje*; — on trouve *dikwijlder, het gedacht, een duitchman, ik heb het zeer warm, kennissen* pour *kundigheden*; les verbes personnels de certaines propositions subordonnées, les participes et les infinitifs de certaines propositions principales sont systématiquement rejetés à la fin, alors que l'usage leur donne une autre place; des séries de compléments déterminatifs composés d'un possessif, d'un qualificatif et d'un nom sont mis au génitif, etc.

Beaucoup de ces incorrections peuvent être considérées comme des errata, mais la table en manque et elles sont nombreuses : p. 1 *gevolgt*; p. 3 les exceptions de la 3^e règle du genre masc., ainsi que l'énoncé de la 4^e règle sont absents, et les exemples avec les exceptions de cette 4^e règle sont donnés comme exceptions à la 3^e; p. 5 et passim *drij* pour *drie*; p. 5 etc. *nederlandsch, duitisch* jamais avec majuscule; p. 25 *tusschen twee s*; p. 25 *bij middel DER uitgangen... en de verzachting*; p. 32 *voor-*

zetsels au lieu de *voegwoorden* et *enz.* au lieu de *en*; p. 41 *dengeen die zedig is*; p. 49 *eenen zoo stouten jongen*; p. 71 et 108 *den wereld*; p. 88 et passim. *Engelsch kunnen, zijne lessen kunnen*; p. 110 *gij vergat*; p. 122 *sedert dan*; p. 128 *de uur*;

Beaucoup de règles sont très incorrectement énoncées; la faute en est souvent au modèle: p. 1: U, *enkele klank!*; — o = k voor a, ä, o, ö, u, ü, donc Cäsur = kâsur, Cölibat = kölibat; — à propos de s, ss, sz on ne distingue pas entre *inlaut* et *auslaut*; — p. 3: les noms des jours de la semaine sont du masculin! A quoi sert donc la règle du genre des noms composés? — p. 5: *de vragende zinnen....* etc.: qu'est-ce qu'un Flamand a besoin de cette règle? D'ailleurs elle semble exclure tous les interrogatifs autres que *wo*, *wer* et *welcher*, et son énoncé n'appelle pas l'attention sur ce qui fait l'essence de la construction interrogative, notamment l'inversion du sujet: — p. 5 et 7: l'attribut allemand ne change pas; l'adjectif précède le nom; *sein* indique un possesseur masculin, *ihr* un possesseur féminin; en Allemand il n'y a pas de partitif: encore une fois, qu'est-ce tout cela vient faire ici? M. Möhl a dû le dire dans son manuel français, et M. Verstraeten l'a machinalement traduit. De pareilles inutilités se trouvent à chaque page: p. 10 différence entre *ver* et *was* et construction de la subordonnée; p. 30 les gén. des relatifs ne peuvent être suivis de l'article et doivent précéder le mot dont ils dépendent; p. 32 encore la règle de la construction des subordonnées: une fois ne suffisait pas; p. 34 l'infinitif du futur se place à la fin de la proposition; p. 37 il fallait dire que le datif ne précède pas l'accusatif lorsque tous les deux sont des pronoms personnels.

Ces citations¹ peuvent suffire pour achever d'édifier le lecteur sur « l'utilité (voir la préface) d'une édition néerlandaise de cet ouvrage, « surtout avec le regard dirigé sur la comparaison de l'étude du Néerlandais avec l'Allemand¹. »

L'auteur affirme un peu trop à la légère que « la grammaire de M. Möhl » est celle qui s'emploie le plus dans les établissements d'enseignement « moyen. » Ce temps est heureusement passé, et pour de bon, espérons-nous. Il aurait suffi à M. Verstraeten de jeter un coup-d'œil sur les programmes des athénées et des écoles moyennes pour voir qu'elle est presque partout supprimée.

Nous lui prédisons que son livre à lui n'aura pas l'occasion d'être un jour rayé des programmes, parce qu'aucun professeur, soucieux de ses devoirs, n'osera jamais assumer la responsabilité de l'y inscrire!

J. VERCOULLIE.

¹ Nous avons traduit littéralement pour faire admirer une fois de plus le regard de cette édition néerlandaise dirigé sur une comparaison! Il est vrai que cette comparaison n'a qu'une jambe, puisqu'il n'est pas dit à quoi il faut comparer l'étude simultanée (*avec*) du Néerlandais et de l'Allemand, mais *omnis comparatio claudicat*. *

THÉODORE JUSTE : Le soulèvement des Pays-Bas contre la domination espagnole (1574-79). Nouvelle édition. — Bruxelles. Librairie-classique A. N. Lebègue et C^{ie}.

Dans ce récent travail M. Juste raconte les événements dont les Pays-Bas furent le théâtre depuis l'expédition de Requesens contre la Hollande jusqu'à la conclusion de la pacification de Gand. Ce travail est une nouvelle édition des livres VIII, IX, X et XI de l'histoire du soulèvement des Pays-Bas contre la domination espagnole. L'auteur a donné successivement comme titre à ces quatre livres : Le siège de Leyde. — Le congrès de Bréda. — Les Espagnols en Zélande. — Le Conseil d'état. — Le livre XII de l'ancienne édition a été divisé en deux chapitres : les états généraux et la pacification de Gand. Les dernières pages, qui forment la conclusion de l'ouvrage, contiennent un aperçu sur les conséquences de la révolte des Pays-Bas, et la séparation définitive des provinces du nord et des provinces du sud.

Si jamais prince commit une insigne maladresse, ce fut Philippe II lorsqu'il envoya le duc d'Albe aux Pays-Bas. Les excès des iconoclastes avaient produit une véritable réaction, et un grand nombre de patriotes, effrayés des désordres des calvinistes, ne demandaient pas mieux que de rentrer dans le parti de l'Espagne. L'arrivée du duc d'Albe compromit le prestige du souverain, et donna de nouveaux griefs à la révolution.

Cette obstination à ne rien comprendre aux événements semble avoir été le mauvais génie, qui dirigea tous les actes de Philippe II.

Jamais ce prince ne voulut faire la moindre concession aux révoltés : les Hollandais et les Zélandais. Au congrès de Bréda ceux-ci demandaient à Réquesens le renvoi des troupes espagnoles et l'abolition des placards contre les hérétiques. Leur accorder un de ces points eût été d'une sage politique. Les habitants des autres provinces inclinaient secrètement vers Guillaume d'Orange, et il eût été prudent de prévenir leur révolte. Le roi refusa de donner la moindre satisfaction aux révoltés, et Réquesens continua de punir les hérétiques avec la dernière rigueur. L'abîme, qui séparait les Zélandais et les Hollandais de Philippe II, s'élargissait, et le souverain perdait peu à peu les sympathies des autres provinces, où les réformés étaient aussi très nombreux.

A la mort de Réquesens Philippe II refusa de convoquer les états généraux, et confia provisoirement l'autorité au conseil d'état ; c'était le meilleur moyen d'augmenter le crédit du prince d'Orange. Et le conseil d'état écrivait cependant au roi que le peuple demandait la convocation des états généraux, et la paix avec la Hollande ! Philippe II restait sourd aux conseils de ses plus sincères partisans ; se faisant illusion sur sa puissance militaire, il se flattait de réduire les rebelles. Granvelle avait beau lui écrire que la force ne suffirait pas à apaiser les Pays-Bas ; Philippe II ne se rendait pas à la réalité. Comme s'il se plaisait à décourager ses plus fidèles sujets, il répondait aux demandes du conseil d'état par des promesses équivoques !

Triste effet du fanatisme ! A cette époque le duc d'Arschot, le comte de Berlaymont étaient contre les Espagnols ; même le clergé maudissait la soldatesque étrangère. Une concession sérieuse de Philippe II, ne fût ce que le rappel des troupes, aurait cependant trouvé le Taciturne favorable, et enrayé peut être la révolution. L'obstination et l'aveuglement de Philippe II la précipitèrent. Le prince d'Orange, déterminé à agir, fit arrêter les principaux membres du conseil ; en même temps les vieilles bandes espagnoles se mutinaient et saccageaient la ville d'Anvers. Partout le besoin d'une pacification générale et d'une union avec la Hollande et la Zélande se faisait sentir. Cette pacification, comme tout le monde sait, fut conclue à Gand le 8 novembre 1576.

Tels sont les événements que M. Juste met en lumière dans ce travail. Une clarté lumineuse, une grande impartialité, une connaissance exacte des faits appuyée sur de nombreuses citations, sont les qualités dominantes de ce livre qui forme l'utile complément du précédent ouvrage : « les Pays-Bas sous Philippe II. »

H. LONCHAY.

THÉODORE JUSTE : La révolution brabançonne (1789). — La république belge (1790). — Bruxelles. Librairie classique A. Lebègue et C^{ie}.

Les vingt dernières années du XVIII^e siècle ont été pour la Belgique le point de départ d'une révolution sociale et d'une nouvelle organisation politique dont nous avons conservé les traits principaux. De là l'intérêt qui s'attache à cette période de notre histoire. Et cependant, qui le croirait ? Il n'en est pas qui soit moins connue, et partant plus discutée. La postérité n'a pas encore rendu tout à fait justice à Joseph II, à cet apôtre de la tolérance, à ce monarque qui avançait en tout l'esprit de son siècle. Le chercheur, qui se donnerait la peine de dépouiller les précieuses archives du conseil privé, conservées à Bruxelles, reconnaîtrait combien Joseph II a conçu d'idées fécondes, idées hardies peut-être pour son époque, mais que notre siècle a presque toutes réalisées. Jusqu'ici nous ne connaissons que l'histoire militaire et diplomatique du règne de Joseph II. Dans les deux volumes, dont une nouvelle édition vient de paraître, M. Juste a raconté avec beaucoup de verve les différentes phases de la révolution brabançonne. Tout en rendant justice au génie réformateur de Joseph II, il condamne les tendances despotiques, et l'arbitraire dont ce monarque fit preuve dans le gouvernement des Pays-Bas. La violation de la joyeuse entrée déliait les Brabançons de leur serment de fidélité au souverain, et Joseph II par son parjure autorisait le recours à la révolution.

On sait quelle fut la triste issue de cette révolution. Loin de désirer ces réformes salutaires, qui étaient saluées avec joie dans les autres pays, et que la France allait bientôt se donner avec un élan si patriotique, la majorité des Belges manifestaient des tendances conservatrices, et désiraient le maintien des vieilles institutions, institutions qui conféraient le pouvoir à des privilégiés. Seule la collace de Gand se distingua par la

hardiesse, avec laquelle elle se donna des réformes, que les publicistes français les plus avancés n'auraient pas désavouées.

M. Juste raconte avec beaucoup de détails les persécutions odieuses exercées contre les Vonckistes. Ceux-ci, principalement à Bruxelles, furent dénoncés à la vindicte publique par les moines et les membres exaltés du congrès. Et cependant on doit le reconnaître, les Vonckistes réclamaient des réformes indispensables. Quoi que leurs ennemis aient prétendu, ils ne voulurent jamais recourir à la guerre civile; plus clair voyants que leurs adversaires, ils ne furent pas dupes des promesses fallacieuses de la Prusse ni des états voisins. Engagée dans cette voie la révolution de 1790 devait aboutir à un piteux avortement. Les deux partis furent la victime de leurs discordes, et moins heureux que leurs descendants de 1830, les contemporains de Vander Noot virent l'étranger leur imposer des réformes bien autrement radicales que celles de Joseph II.

Comme le fait remarquer M. Juste la révolution de 1790 confisquée par les privilégiés aboutit à l'impuissance, au suicide; celle de 1830 faite au profit de tous aboutit à la régénération de la Belgique.

Ecrits dans un style clair et élégant, les deux volumes de M. Juste enrichissent notre littérature historique, et seront lus avec fruit par tous ceux qui désirent connaître les origines de la Belgique contemporaine.

H. LONCHAY.

VARIA.

Réouverture solennelle des cours à l'Université de Gand, le 19 Octobre 1885.

M. le recteur sortant Callier a prononcé à cette occasion un discours important sur l'Assemblée Constituante et l'Eglise.

Ce discours (72 pp.), ainsi que le rapport présenté par le même recteur sur la situation de l'Université pendant l'année 1884-1885, ont été réunis en brochure et imprimés à Gand chez C. Annoot-Braeckman, 1885.

Nous empruntons au rapport de M. Callier quelques détails que nous croyons de nature à intéresser nos lecteurs.

« L'an passé, en vous présentant l'exposé de la situation de l'Université, je prévoyais que la grosse construction du magnifique édifice destiné à notre Institut des sciences, serait terminée avant la date fixée par le cahier des charges. Cette prévision se réalisera certainement, je puis l'affirmer aujourd'hui. Grâce à la saison qui a été très favorable, à l'activité des entrepreneurs, MM. Legrève frères et Hanquinaux, à la bonne organisation du travail, les travaux ont été conduits régulièrement et rapidement, sous la savante direction de notre éminent collègue, M. Ad. Pauli. Il sera donc possible de faire, dans le courant de l'année

prochaine, l'adjudication des travaux d'achèvement et, de cette manière, l'édifice sera complètement terminé en 1887. Ce sera un témoignage impérissable de l'intelligent intérêt que portaient à l'enseignement public le gouvernement et l'administration communale qui ont doté l'Université de ce superbe Institut.

» Je puis aussi, Messieurs, vous donner des renseignements satisfaisants au sujet de l'Institut expérimental annexé à l'École spéciale du Génie civil. Des travaux importants ont été adjugés, notamment la construction d'une conduite d'eau destinée à alimenter l'Institut. Ces travaux sont en voie d'exécution et activement poursuivis. Ils seront achevés à la fin de cette année. »

« La population universitaire qui, depuis plusieurs années, suivait une marche constamment ascendante, a subi cette année-ci une diminution d'ailleurs insignifiante. Le nombre des étudiants inscrits au rôle a été de 890.

» De ces 890 élèves, 802 sont nés en Belgique... Les étrangers, au nombre de 88, sont originaires des pays suivants : Grand-Duché de Luxembourg (16), Roumanie (15), Russie-Pologne (15), Grèce (11), Pays-Bas (9), France (8), Brésil (6), Bulgarie, Uruguay, Angleterre, Allemagne, Portugal, Turquie.

» Parmi les 147 élèves nouveaux appartenant aux quatre facultés (non compris les écoles spéciales annexées à la Faculté des sciences) 38 n'ont pas achevé leurs humanités et 18 n'ont fait que des études scientifiques ou professionnelles. Les 38 élèves qui n'ont pas achevé leurs humanités se répartissent comme suit :

Candidature en philosophie et lettres	5
Notariat	8
Candidature en sciences naturelles	12
Candidature en pharmacie	13

» Des 18 élèves qui n'ont fait que des études scientifiques ou professionnelles 7 appartiennent à la candidature en notariat. »

Bibliothèque. « En 1884, les collections se sont enrichies d'une façon exceptionnelle. Il est entré à la bibliothèque 10,653 volumes et 950 brochures.

» Le nombre des volumes communiqués dans les salles de lecture, sur demande par écrit, s'est élevé à 7,153. Celui des volumes prêtés à domicile a été de 2,504.

» Ne sont pas compris dans ce chiffre de 9,657 les journaux, revues, etc., mis à la disposition du public dans la grande salle de lecture, et les collections déposées dans les diverses salles de lecture particulières annexées à la bibliothèque et à l'école du Génie civil.

» Deux salles de la bibliothèque ont été appropriées à l'installation des sections normales d'histoire et de langues germaniques. Des professeurs de l'Université et de l'Athénée y donnent des cours pratiques d'histoire, de philologie, etc. On y a établi une petite bibliothèque spéciale à l'usage

de MM. les professeurs et étudiants. Après les cours, ces deux salles servent de chambres d'études et sont tous les jours ouvertes aux élèves des sections normales jusqu'à 8 heures du soir. »

Nous recevons d'un professeur de Bruxelles la communication suivante :

Le 15 août a eu lieu à Bruxelles une réunion de professeurs de langues modernes, qui répondaient à une invitation de quelques collègues. Il s'agissait de discuter la question de savoir s'il ne serait pas utile de fonder une société, dans le but de perfectionner l'enseignement qui leur est confié et d'en défendre et favoriser les intérêts.

M. Hegener, comme doyen d'âge, a exposé l'objet de la réunion à peu près dans ces termes :

Messieurs et chers collègues,

« C'est à ma barbe blanche que je dois l'honneur de vous souhaiter la bien-venue au nom de vos collègues bruxellois. — Nous nous sommes permis de vous inviter à cette réunion dans le but de former, là où ils n'existent pas encore, de resserrer là où ils existent, les liens de fraternité qui doivent unir des hommes occupés à la même tâche, appartenant à la même profession, ayant les mêmes intérêts et défendant la même cause ; — dans le but d'unir et de concentrer nos efforts pour élever et perfectionner l'enseignement qui nous est confié, de nous perfectionner nous mêmes dans notre savoir et dans notre art, d'accroître, par ce moyen, la considération dont nous jouissons, et d'émettre, le cas échéant, des vœux dans l'intérêt de notre enseignement et de notre position.

Vous répondez à notre invitation, vous adhérez donc à notre idée, du moins dans sa portée générale ; votre présence ici prouve que vous aussi, vous désirez l'union entre les professeurs de langues modernes, que vous croyez utile autant qu'agréable d'échanger nos idées et de nous communiquer les résultats de notre expérience, afin d'unir nos efforts, de travailler ensemble et de mieux nous connaître mutuellement.

Unissons donc nos efforts, travaillons ensemble ! La besogne ne nous manque pas. Les langues modernes occupent aujourd'hui dans les programmes une place plus large qu'autrefois ; mais leur importance pour l'éducation intellectuelle et morale de la jeunesse n'est pas encore généralement bien comprise, — tant s'en faut. Ordinairement on n'a en vue que leur utilité pratique. Un homme d'esprit n'a-t-il pas cru plaider leur cause, et notre cause, en disant que « tout le monde n'est pas assez riche pour donner à ses enfants une bonne anglaise ou allemande » ? Merci de l'honneur ! Nous serions ainsi simplement un pis-aller, remplaçant la bonne, lorsque celle-ci est trop coûteuse. Nous prétendons être professeurs et éducateurs au même titre que nos collègues qui enseignent les langues anciennes. La loi reconnaît cette égalité ; en pratique et d'après les idées dominantes, elle n'existe pas encore partout. Ne nous en étonnons pas, ne nous en plaignons pas ; tâchons de la conquérir ! Nous sommes les

derniers venus ; il n'est pas surprenant que, sous bien des rapports, nous soyons encore les derniers. Mais nous avons assez d'ambition, assez de zèle et de dévouement à l'enseignement qui nous est confié, pour ne pas vouloir rester les derniers. Si c'est là une rivalité, elle n'a rien qui puisse offenser ou blesser nos collègues. Qui s'est jamais trouvé offensé qu'un autre eût dit : « Je voudrais être son égal » ? Mais, c'est au contraire de la modestie, c'est un hommage qu'on lui rend.

J'ai entendu exprimer la crainte que notre tentative ne froisse nos collègues et ne soit suspecte à nos supérieurs. Je crois même que ces appréhensions ont empêché plus d'un professeur de langues modernes de répondre à notre invitation. Dissipons ces craintes : elles n'ont aucun fondement sérieux. Quant aux autorités, je puis vous dire qu'ayant eu l'occasion de parler de notre projet à des supérieurs, ceux-ci l'ont approuvé et attendent même de sa réalisation d'heureux résultats pour l'enseignement des langues. Si quelques-uns de nos collègues ont sur nos tendances et sur l'esprit qui nous anime des idées erronnées, détrompons-les, éclairons-les. Notre but n'est pas la division, c'est l'union.

Que des appréhensions et des préjugés si peu fondés et qui ne tarderont pas à se dissiper, n'empêchent donc personne de se joindre à nous, d'entrer dans l'union que nous voulons fonder. Quiconque a des idées, des connaissances, qui pourraient être utiles aux autres et à la cause commune, doit à cette cause, doit à ses collègues de les communiquer. Quiconque croit pouvoir encore apprendre et se perfectionner — et, messieurs, pour ma part, j'espère apprendre et me perfectionner encore, malgré mes 45 années d'enseignement, — quiconque ne croit pas tout savoir et être parfait, devrait se joindre à nous ; il ne pourra que gagner à ce contact avec des collègues qui poursuivent le même but et s'occupent des mêmes études.

Unissons-nous donc, et restons unis dans une confraternité cordiale !

Encore une fois : soyez les bien-venus ! »

Les vues ainsi exposées ont été, sans rencontrer aucune contradiction, accueillies par les applaudissements de l'assemblée, qui, là dessus, s'est constituée en nommant un bureau pour la direction des débats.

Les différents articles d'un avant-projet de statuts ont alors été discutés et finalement adoptés avec quelques amendements. La société projetée a été déclarée constituée sous le nom de : *Union des professeurs de langues modernes*.

Les statuts seront envoyés à tous les professeurs de langues modernes appartenant aux établissements de l'enseignement moyen officiel, avec invitation d'adhérer à l'Union. Plus tard, celle-ci déterminera le mode d'admission comme membres, soit effectifs, soit honoraires, d'autres amis et partisans de l'enseignement des langues modernes.

La prochaine assemblée générale de l'Union aura lieu à Bruxelles pendant les vacances de Pâques 1886.

DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE.

Discours prononcé à la distribution des prix de l'enseignement moyen et de l'enseignement supérieur par M. Hubert, professeur à l'université de Liège.

« Messieurs,

« Parmi les sujets qui peuvent intéresser un auditoire d'élite comme celui devant lequel j'ai l'honneur de prendre la parole, il n'en est pas de plus dignes d'être traités que ceux mêmes qui se rattachent à l'enseignement dont cette solennité est la fête. Pour les esprits éclairés, pour ceux qui aiment sincèrement leur pays, les questions de ce genre sont l'objet d'une préoccupation constante, parce que tout ce qui touche à l'enseignement se lie d'une manière étroite aux destinées de la société et aux intérêts de la patrie.

« Me renfermant dans le domaine qui est plus spécialement le mien, je me propose de vous entretenir de l'enseignement de l'histoire dans les universités de l'Etat. Ce que je compte vous en dire n'est pas précisément neuf. Les améliorations que je voudrais voir apporter à l'organisation de cet enseignement ont été préconisées déjà par d'autres avec une autorité et une éloquence auxquelles je ne puis prétendre ¹.

« Mais, vous le savez, on ne saurait trop insister quand il s'agit d'obtenir des réformes heureuses. Les idées les plus justes ne passent pas d'un jour à l'autre dans l'ordre des faits accomplis, et c'est à force d'y revenir qu'on en obtient enfin la réalisation.

« D'ailleurs, quel moment et quelle occasion furent jamais plus propices que l'occasion et le moment présents? D'une part, nous sommes à la veille de la revision de la loi sur l'enseignement supérieur; de l'autre, cette cérémonie, où je vois si dignement représenté le monde de l'enseignement, m'impose en quelque sorte le devoir de dire ici, avec la modestie qui convient à ma courte expérience, ce que je crois utile au progrès de l'enseignement dans notre pays.

« En ce qui concerne l'histoire, les programmes universitaires sont aujourd'hui, à peu de chose près, ce qu'ils étaient en 1835, lorsque fut votée notre première loi sur l'enseignement supérieur; on y voit figurer,

¹ Voir LOOMANS, *Rapport sur l'enseignement supérieur en Prusse*, 1815; BANNING, *Rapport sur l'organisation et l'enseignement de l'université de Berlin*, 1861; KURTH, *De l'enseignement de l'histoire en Allemagne* (Revue de l'instruction publique, 1874); DE CEULENEER et DUMERCY, *De la réforme de l'enseignement supérieur en Belgique*, 1876; TRASENSTER, *Discours de rentrée à l'université de Liège*, 1880; THOMAS, *De la réorganisation des facultés de philosophie et lettres*, 1880; VANDERKINDERE, *L'enseignement de l'histoire en Belgique* (Revue de Belgique, 1880); FREDERICQ, *Introduction aux travaux du cours pratique d'histoire nationale*, 1883.

comme il y a cinquante ans, l'histoire politique de l'antiquité, celles du moyen âge, des temps modernes et de la Belgique, les antiquités romaines et les antiquités grecques.

« Voilà le cadre étroit dans lequel est renfermé depuis un demi-siècle l'enseignement historique des universités belges. Le législateur ne s'est jamais occupé de le compléter en tenant compte des nécessités du temps et des progrès accomplis; loin de l'élargir, il l'a réduit: depuis 1849, les antiquités juives ne sont plus inscrites au programme, et depuis 1876, l'histoire nationale ne doit plus être « qu'une page, plus largement écrite, de l'histoire politique moderne »¹.

« Reconnaissons cependant qu'une innovation heureuse s'est produite. Donnant enfin satisfaction à un vœu exprimé à diverses reprises et à l'unanimité par le conseil académique de Liège², le gouvernement a institué un cours d'histoire contemporaine « commençant à la révolution française et faisant une part légitime aux épreuves par lesquelles a passé la Belgique avant d'arriver à la pleine possession de son indépendance et des libertés politiques qui sont inséparables de son existence nationale »³. » Ce cours a été organisé, en 1880, par arrêté royal; il reste à souhaiter que son existence soit consacrée par la loi.

« Quel contraste nous saisit lorsque nous comparons ce programme à celui des universités allemandes! Là, même dans des établissements de moyenne importance, on trouve un cours d'histoire de l'Orient, plusieurs cours d'histoire de la Grèce et de Rome, d'histoire du moyen âge, d'histoire moderne, d'histoire contemporaine, d'histoire de l'Allemagne, d'histoire nationale particulière des divers Etats allemands, d'histoire de France, d'Italie, d'Angleterre, d'histoire de la civilisation, enfin des cours d'encyclopédie des sciences historiques, de méthodologie, de critique des sources, de diplomatique, de paléographie et d'archéologie.

« Cette grande variété de cours est d'autant plus remarquable que chaque professeur peut renouveler et renouvelle, en effet, à chaque semestre, la matière de ses leçons, qu'il les consacre d'ordinaire à une période assez courte et qu'il lui est ainsi possible de sortir des généralités et de donner à son enseignement un caractère tout à fait scientifique.

« A ce dernier point de vue, nous devons déplorer que les nécessités tyranniques des examens, d'une part, et, de l'autre, la place assignée à l'histoire dans la suite des études universitaires fassent à l'enseignement historique des conditions si désavantageuses. La loi inscrit toutes les branches de cet enseignement dans le programme de la candidature en philosophie. Ainsi les cours d'histoire ne sont faits que pour des étudiants de première année, dont la préparation est souvent insuffisante et qui n'ont d'autre but, en prenant place sur nos bancs, que d'obtenir le plus

¹ *Documents parlementaires*, 1875-1876, rapport de la section centrale.

² Sur la proposition de MM. Trasenster et de Laveleye.

³ Rapport triennal sur l'enseignement supérieur, 1874-1876, p. xc.

rapidement possible le diplôme de docteur en droit. Pour ceux mêmes qui entreprendront les études du doctorat en philosophie et lettres, il ne sera plus question de l'histoire politique ; ce n'est qu'incidemment qu'on leur en parlera encore dans les cours d'histoire littéraire et d'antiquités grecques.

» Toutes les matières historiques sont donc parcourues en un an ; en un an, l'élève étudie l'histoire de l'antiquité, celle du moyen âge et celle des temps modernes, c'est-à-dire l'histoire universelle.

» Au moment de la vie où il convient le mieux de mettre en jeu et d'exercer les facultés actives de l'intelligence, on fait suivre au jeune étudiant quantité de cours dans lesquels il ne voit qu'une matière qu'il doit confier à sa mémoire. Ces cours, sans doute, sont à la hauteur de la science ; ils sont propres à former l'esprit des jeunes gens qui les suivent avec attention ; mais, en général, dans les conditions où ils se donnent, et lors même qu'ils sont excellents, ils ne sollicitent pas assez le travail personnel de l'élève, ils n'éveillent pas assez chez lui le sens critique et l'esprit d'analyse.

» Le professeur, qui ne jouit d'ailleurs d'aucune liberté pour ce qui concerne le choix et la distribution des matières de son enseignement, est obligé de s'en tenir aux grandes lignes de son sujet : si même il a fait des découvertes ou produit des travaux remarquables, la préoccupation du programme, qu'il faut voir en entier, lui permettra tout au plus d'introduire quelques modifications qui passeront inaperçues pour ses élèves. Ceux-ci, comme l'a très bien dit un de mes collègues, ne se douteront même pas de la manière dont il a acquis ces idées ou ces faits nouveaux ; et, à vrai dire, cela les intéresserait peu et ne leur profiterait guère puisqu'ils n'ont ni le goût, ni les moyens, ni le loisir de s'associer à des investigations de ce genre.

» Rien n'est plus énervant qu'un pareil régime pour des hommes de science, rien n'est plus contraire au progrès que ce dogmatisme forcé ; il faut être doué de beaucoup d'énergie pour résister à cette torpeur envahissante et garder jusqu'au bout la défiance et le contrôle de soi-même¹.

» Mais, s'il en est ainsi, comment expliquer, me direz-vous, que depuis un demi-siècle la Belgique ait produit un assez grand nombre d'historiens dont les travaux ont obtenu dans le pays et à l'étranger un succès mérité ? A Dieu ne plaise que je songe un instant à méconnaître le nombre de ces savants, ni à contester leur valeur ! Mais, il faut bien l'avouer, ils ne se sont pas formés dans nos universités ; là, on leur a enseigné la science toute faite, on ne leur a pas communiqué cet ensemble de traditions scientifiques qui s'appelle la méthode ; or, les savants ne se forment pas par la simple énonciation, si claire ou si éloquente qu'elle soit, des vérités acquises. Avant de produire leurs remarquables travaux, ces historiens, pour la plupart, sont allés s'initier dans les écoles étrangères aux procédés de critique et d'investigation qu'on ne pouvait leur apprendre chez nous.

¹ THOMAS, *op. cit.* p. 88.

D'autres, il est vrai, moins heureux, n'ont eu d'autres guides qu'eux-mêmes et ont cependant réussi : mais au prix de quels longs et pénibles efforts ? après quels vains tâtonnements, dont le moindre inconvénient a été de leur faire perdre un temps précieux pour eux-mêmes et pour la science ! Et pour un qui a réussi, combien y en a-t-il d'autres qui, pleins d'une généreuse ardeur au départ, se sont égarés ou découragés, faute d'aide et de direction ?

» Telle est donc la situation faite aux cours d'histoire dans nos universités. En m'exprimant comme je viens de le faire, je n'ai nullement eu l'intention de critiquer la disposition de nos lois qui astreint les futurs docteurs en droits à entreprendre ou à recommencer l'étude de l'histoire, d'autant moins que, dans nos universités, cette étude est faite à un point de vue d'où l'on domine les faits.

» Mais je crois que, tout en laissant subsister pour cette catégorie d'étudiants cette disposition, qui est intimement liée à l'organisation de notre enseignement national, il est possible de donner satisfaction à d'autres intérêts, non moins graves et non moins respectables, de relever, en un mot, l'enseignement historique.

» Déjà l'initiative gouvernementale a fait disparaître une première cause d'abaissement. En 1881, les programmes de l'enseignement moyen ont été heureusement modifiés en ce qui concerne l'histoire, et nous sommes fondés à espérer que bientôt nos jeunes gens aborderont avec une préparation suffisante les cours de l'université ; dès lors, les professeurs ne seront plus obligés de simplifier sans cesse leurs leçons, ils pourront se placer à un point de vue plus élevé, étudier leur sujet dans le détail, d'une manière plus approfondie, plus digne, en un mot, du haut enseignement.

» Ceux dont les sages mesures ont rendu possible une telle amélioration ont droit à la reconnaissance du pays.

» Elle sera acquise aussi à ceux qui procureront à notre enseignement universitaire ces deux bienfaits que depuis longtemps les meilleurs esprits appellent de tous leurs vœux : 1^o la réforme des programmes ; 2^o l'institution des cours pratiques.

» Quant au premier point, les hommes d'enseignement sont à peu près unanimes à penser que les études de la candidature en philosophie doivent être générales et préparatoires ; l'examen qui les termine sert à constater que le récipiendaire possède les connaissances élémentaires indispensables pour entreprendre avec fruit des études approfondies. On est moins d'accord sur les matières qu'il conviendrait de comprendre dans cet examen. D'après le système qui me paraît préférable, il comporterait : la traduction à vue et l'explication approfondie d'un auteur latin et d'un auteur grec ; l'histoire de la littérature française ou néerlandaise ; la psychologie ; la logique ; la morale ; l'encyclopédie des sciences historiques.

» Le doctorat en philosophie et lettres, tel qu'il est organisé aujourd'hui, disparaîtrait et serait remplacé par trois doctorats distincts : en philologie ancienne, en philosophie et en histoire. Dans cette nouvelle organisation, l'étudiant en histoire, après les cours généraux de la can-

didature, suivrait pendant deux ou trois ans des leçons sur les diverses parties de l'histoire universelle et sur les sciences auxiliaires, géographie, archéologie, paléographie, diplomatique, épigraphie, etc. Arrivé au terme de ses études, au moment de prendre le grade de docteur, il aurait le choix entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne. Optant pour la première, il serait interrogé sur l'histoire de l'Orient, de la Grèce et de Rome, y compris la mythologie; optant pour la seconde, il aurait à répondre sur l'histoire du moyen âge, sur celle des temps modernes, sur l'histoire nationale et l'histoire contemporaine. Cet examen final comprendrait au nombre de ses épreuves une dissertation écrite. Sans doute, les travaux ainsi produits ne présenteraient généralement qu'une valeur scientifique assez mince; mais cette épreuve aurait pour effet, on n'en peut douter, d'inspirer aux élèves, avec le goût de la composition littéraire, le désir d'approfondir des questions spéciales.

» On reprochera peut-être à ce système de nuire, par une spécialisation trop hâtive, à la culture générale des jeunes gens. Je n'ignore pas combien il importe que l'équilibre soit maintenu entre les forces de l'esprit; je sais qu'il y a telles connaissances que chacun doit posséder sous peine d'être un homme incomplet, même dans sa spécialité: il n'en est pas moins déraisonnable d'exiger des élèves qu'ils soient également versés dans toutes les matières dont l'ensemble forme aujourd'hui le programme de l'examen de docteur en philosophie et lettres.

» Le développement extraordinaire que les sciences ont pris de nos jours ne permet plus à personne de devenir savant qu'à la condition de se renfermer dans un domaine strictement délimité. D'ailleurs, ce n'est que par une culture spéciale que l'intelligence peut acquérir cette vigueur, cette discipline, cette méthode sans lesquelles il n'est pas de science solide et profonde.

» Le programme ainsi transformé, il y aurait encore à compléter l'enseignement théorique par l'adjonction de cours pratiques.

» Dans les universités allemandes, il est de règle qu'à côté de chaque cours théorique il y ait un cours pratique. Tandis que, dans le premier, le professeur communique à ses auditeurs les résultats de ses recherches et de ses travaux, leur présente des vues d'ensemble et des considérations d'une portée générale et philosophique, dans le second, entouré de l'élite de ses élèves, il étudie le même sujet, mais en procédant d'une manière absolument différente; sous sa direction, les étudiants cherchent par un travail tout personnel, par l'étude et la critique des sources, à se former une opinion sur une question déterminée; le professeur n'est plus un maître qui dogmatise avec autorité, c'est un guide qui pourvoit à l'inexpérience de ses disciples en dirigeant et soutenant leurs pas dans le chemin de la science.

» Certes, cette tâche est fatigante, elle exige de la part du professeur, non seulement un dévouement constant, mais encore une rare abnégation, car il est souvent obligé de confesser devant ses élèves son ignorance sur certains points qui sont jetés à l'improviste dans le débat, et il arrive

que l'élève voit juste où le maître se trompe; mais, en revanche, que d'avantages pour le professeur lui-même dans ce contrôle permanent auquel il soumet sa science et sa doctrine. et dans ces rapports suivis, grâce auxquels il peut connaître à fond pour leur plus grand bien ces intelligences qu'il forme et discipline! Quant aux élèves, dit un de mes collègues¹, qui est revenu d'Allemagne plein d'admiration pour les séminaires historiques, — c'est ainsi que nos voisins appellent ce que nous nommons *cours pratiques*. « Qui ne voit d'abord l'immense avantage » que leur procurent ces exercices répétés? » En se tenant aux cours purement théoriques, en les étudiant bien d'après les cahiers du professeur, ils pourront arriver à passer de bons examens, mais c'est tout. Ils ne développeront en eux qu'une faculté de rang inférieur, la mémoire; ils ne parviendront pas même jusqu'au seuil de la science, je veux dire jusqu'à ce point où ils seraient capables de deviner en quoi consistent les difficultés et comment on s'en rend maître. Mais, qu'à leurs débuts, au moment où, tout bouillants d'ardeur et avec tout l'entrain d'une imagination vive et d'une volonté juvénile, ils désirent s'aventurer dans la noble carrière de la science, ils soient accueillis par un maître savant, expérimenté, dévoué, qui les mène comme par la main à travers le dédale des premières difficultés, leur apprend comment on évite tel détour, comment on arrive directement à tel but, quels sont les procédés à suivre, les écueils à éviter, les ressources à employer, bientôt les élèves sauront se conduire eux-mêmes, se passer du maître et même l'aider à frayer des chemins nouveaux; ils seront des savants; dans tous les cas, ce seront des intelligences mûres et bien équipées. »

« Aucune règle générale ne préside à l'organisation des séminaires historiques; tout dépend des professeurs qui les dirigent; chacun inspire à ses élèves la prédilection qu'il éprouve lui-même pour tel ou tel sujet. La loi le laisse absolument libre dans le choix des matières de son cours et de ses procédés d'enseignement; elle sauvegarde ainsi l'originalité et l'indépendance du professeur.

» Il serait superflu d'insister ici sur les résultats vraiment dignes d'envie qu'a produits en Allemagne un enseignement intime et quotidien basé sur la liberté la plus large et vivifié par l'initiative la plus entière des maîtres et des disciples. Or, qui oserait soutenir que ces résultats ne sont dus qu'aux qualités natives de nos voisins, et qu'aucune nation ne peut aspirer à devenir l'émule de l'Allemagne sur le terrain de la science?

» Dans l'ordre d'idées qui nous occupe, ne voyons-nous pas la France, depuis vingt ans, travailler avec succès à régénérer son haut enseignement? Pour ne citer qu'un exemple, l'école des hautes études de Paris, déjà si célèbre, n'est qu'une heureuse application du principe des séminaires allemands.

» Nous-mêmes, j'ai hâte de le proclamer, nous sommes entrés dans

¹ M. Kurth, *op. cit.*, p. 90.

cette voie. Depuis plusieurs années, les cours pratiques ont fait timidement leur entrée dans le monde universitaire, grâce au zèle et au dévouement de quelques professeurs qui ont voulu prouver le mouvement en marchant et qui y ont réussi.

» Aujourd'hui il n'y en a pas moins de six ¹, fréquentés par un nombre suffisant d'élèves; ils ont produits plusieurs dissertations sérieuses qui nous font concevoir pour l'avenir de nos études les plus vives espérances.

» Mais, nous dira-t-on, puisque les cours pratiques existent, vos vœux sont satisfaits. Sans doute; cependant — et c'est là la raison d'être de notre demande — des cours établies par l'initiative de quelques professeurs et entièrement dépendants de leur volonté ne présentent pas des garanties suffisantes de stabilité et de durée. Leur maintien n'est-il pas à la merci de mille accidents? Leurs ressources sont-elles suffisantes pour leur permettre de produire tous les bons résultats qu'on est en droit d'en attendre.

» A notre avis, pour que les cours pratiques puissent vivre et atteindre leur but, l'intervention du gouvernement est nécessaire; il ne devra pas entreprendre de régler les détails de leur organisation, — la tutelle administrative ainsi entendue ne pourrait que leur nuire; — mais la protection de l'Etat leur donnera une existence légale et définitive; elle leur donnera les compléments qui rendront leurs succès durables.

» Nous ne sollicitons pas des largesses bien grandes : un local convenable, un léger subside pour envoyer nos meilleurs élèves voir de près les grands centres intellectuels de l'étranger et pour publier les travaux ayant un mérite réel : là se borne notre ambition, et certes on ne nous trouvera pas trop exigeants si l'on compare les modestes subventions que nous demandons aux sommes considérables qui sont dépensées chaque année, avec toute raison, du reste, pour les laboratoires des facultés des sciences et de médecine.

» Ajoutons que l'institution des cours pratiques, complétée et réglée de manière qu'elle fit partie de l'organisme universitaire, entraînerait pour l'enseignement supérieur des avantages considérables au point de vue du recrutement du corps professoral, dont ils formeraient, en quelque sorte, la pépinière.

» Pourquoi le recrutement du corps professoral, si difficile chez nous, l'est-il si peu chez nos voisins! C'est que les universités allemandes se complètent elles-mêmes par l'adjonction des agrégés ou *privat docenten*. Cette dernière attribution, dit M. Banning ², est essentielle, car l'agrégation, exclusivement propre aux universités allemandes, est l'un des ressorts les plus puissants de l'activité qui y règne. C'est elle qui entretient une émulation féconde entre les membres du corps enseignant, qui permet de

¹ Quatre à Gand et deux à Liège.

² Rapport cité, p. 11.

donner au programme, déjà si vaste et si complet, une extension à peu près universelle; c'est elle qui crée et développe au sein des universités une pépinière de jeunes professeurs actifs et instruits, apportant dans la vie académique un élément de jeunesse et de progrès et préparant à leurs prédécesseurs des remplaçants déjà mûris par la pratique et l'expérience.

» Tandis qu'en Belgique le diplôme de docteur spécial n'offre aucun dédommagement à celui qui a travaillé de longues années pour le conquérir, puisqu'il ne confère aucun droit, pas même celui d'enseigner gratuitement dans une faculté, en Allemagne, un homme d'étude obtient sans grande difficulté le titre de *privat docent*; une fois en possession de ce titre, il peut entreprendre l'enseignement de telle branche de la science qu'il préfère; c'est dans une chaire qu'il fera ses preuves; il mettra toutes ses espérances dans le mérite de ses leçons, et, en attendant que le gouvernement jette les yeux sur lui, il suivra la voie qu'ont suivie avant lui les plus hautes illustrations scientifiques de sa patrie.

» Cependant, tout n'est pas à imiter dans cette institution des agrégés allemands; le *privat docent* ne jouit d'aucun traitement, il ne reçoit pour toute rémunération que le faible minerval de ses élèves; et cette situation peut se prolonger et se prolonge souvent pendant plusieurs années. Nous ne pouvons offrir à l'élite de nos jeunes gens une position aussi précaire; nous ne pouvons leur demander de sacrifier sans réserve le présent à un avenir incertain.

» Le gouvernement belge l'a compris lorsqu'il a, par un arrêté royal du 21 janvier 1883, institué des assistants et des agrégés spéciaux auprès des facultés des sciences et de médecine.

» Aux termes de cet arrêté, les assistants auront pour mission principale d'aider le professeur dans l'enseignement expérimental et pratique, ainsi que dans les travaux des laboratoires. Ils seront choisis parmi les docteurs qui auront terminé leurs études depuis trois ans au plus ou qui, les ayant terminées depuis un laps de temps plus long, auront publié des travaux scientifiques. Le nombre des assistants est fixé par le gouvernement d'après les besoins du service, de manière qu'un assistant au moins puisse être, autant que possible, attaché à chaque cours qui comporte des exercices pratiques.

» Le ministre nomme les assistants, sur la présentation du professeur intéressé et sur les avis de la faculté, du recteur et de l'administrateur-inspecteur. L'assistant jouit d'une indemnité de 2,000 francs qui, après quatre ans, pourra être portée à 3,000 francs. A l'expiration de ces quatre ou six années l'assistant qui, dans l'exercice de ses fonctions, aura publié des travaux scientifiques et aura fait preuve d'aptitudes particulières, pourra, sur la proposition des autorités académiques, être nommé agrégé spécial. Les agrégés spéciaux peuvent être autorisés par le ministre à faire des leçons sur des matières nouvelles ou spéciales et à participer à l'enseignement théorique de professeur s'il le demande.

» La faculté peut convoquer les agrégés spéciaux à ses séances avec

voix consultative et les appeler à siéger aux examens avec voix délibérative; leurs fonctions sont triennales; elles peuvent être renouvelées de trois en trois ans.

» Par ces sages dispositions, le gouvernement a assuré le recrutement des facultés des sciences et de médecine. Pourquoi n'écouterait-il pas le vœu des facultés de philosophie des deux universités de l'Etat, vœu exprimé déjà à plusieurs reprises et demandant l'application à ces facultés des dispositions de l'arrêté royal que je viens de faire connaître? Je n'hésite pas à dire que l'adoption de cette mesure serait le salut des études historiques; les cours se multiplieraient; la concurrence, qui, elle aussi, a contribué pour une part considérable à la grandeur des universités allemandes, la concurrence s'établirait dans notre enseignement supérieur, elle produirait dans les travaux de l'intelligence les conséquences heureuses qu'elle a amenées dans l'ordre économique, et bientôt l'on ne pourrait plus nous adresser le reproche qu'il y a vingt-quatre ans déjà M. Banning formulait contre notre haut enseignement : « L'esprit scientifique, disait l'éminent écrivain, languit parmi nous, malgré les lumières et le zèle de nos professeurs, malgré nos institutions politiques qui sembleraient devoir en favoriser l'essor, malgré notre heureuse situation au centre de la grande artère de communication de toutes les idées, de toutes les aspirations modernes.

» A quoi attribuer cet état de choses déplorable, sinon aux vices de notre organisation universitaire? Le programme tue l'initiative personnelle, le monopole ne saurait engendrer la vie; tant que la liberté ne sera point substituée au cadre prescrit, tant que l'enseignement de chaque branche importante restera confié à un seul professeur, celui-ci fût-il un homme de génie, il ne réussira jamais à créer autour de lui cette vie scientifique qui ne saurait jaillir que du choc des idées rivales, de la lutte des conceptions opposées et les méthodes divergentes. »

» Résumons, en quelques mots, ce long discours que j'aurais voulu abréger au gré de votre légitime impatience : une meilleure répartition des matières d'examen, la création de cours pratiques sur les diverses parties de l'histoire, l'institution, dans la faculté de philosophie, d'assistants et d'agrégés, et, par suite, l'introduction dans l'enseignement de la liberté et d'une concurrence vivifiante, voilà les vœux que forment depuis longtemps les amis de la science historique, et sur lesquels nous appelons avec confiance la bienveillante attention du gouvernement.

» Jeunes gens qui allez recevoir les palmes du triomphe, je ne puis terminer ce discours, inspiré par le souci de votre avenir intellectuel, sans m'associer aux paroles éloquentes prononcées tout à l'heure par M. le ministre de l'intérieur, et sans vous adresser, à mon tour, avec mes félicitations pour vos succès présents, des encouragements à en rechercher d'autres dans l'avenir. Vous seriez des ingrats si, recueillant l'héritage scientifique de vos devanciers, vous ne cherchiez à le transmettre agrandi à vos successeurs.

» Vous l'avez entendu, les facilités ne vous manqueront pas, pour peu que vous secondiez ceux qui auront charge de vous conduire. Car, quelque bonnes que soient les institutions, quelque excellents que soient les maîtres, ils ne peuvent rien sans des disciples dociles et animés du désir de bien faire.

» On vient de vous rappeler que le travail est la grande loi de la vie : la patrie, illustrée par tant de nobles enfants qui ont contribué à lui assurer une place honorable parmi les nations, attend de vous que vous contribuiez aussi de quelque façon à son bonheur et à sa gloire. Elle récompense aujourd'hui vos généreux efforts dans l'espoir que vous deviendrez par le travail de bons citoyens, en même temps que des hommes utiles à la science ou, du moins, capables de servir les grands intérêts nationaux, qui se confondent avec ceux de l'humanité tout entière. C'est pour vous un devoir, et nous avons la ferme confiance que vous n'y faillirez pas. »

FÉDÉRATION DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN OFFICIEL DE BELGIQUE.

Assemblées générales tenues à Anvers le 21 septembre 1885¹, sous la présidence de M. Discailles, ancien professeur de l'enseignement moyen, professeur à l'Université de Gand.

I.

SECTION DES ATHÉNÉES ET COLLÈGES.

Après l'adoption du procès-verbal de l'assemblée précédente ainsi que du compte, M. le Président rappelle, aux applaudissements de l'assistance, qu'au moment où la Belgique entière témoignait ses regrets profonds pour la mort de M. Rogier, il a fait déposer une couronne, comme président de la Fédération, sur le cercueil de cet homme d'état, qui a pris une part si grande à l'organisation de l'enseignement moyen.

A l'initiative de M. Hurdebise (athénée de Hasselt), un nouveau règlement est adopté pour la formation du comité. Dorénavant les mandats seront de deux ans et les membres sortants ne seront rééligibles qu'après une année.

Il est procédé à l'élection du bureau pour 1885-86 ; sont élus :

Président : M. Discailles, ancien professeur de l'enseignement moyen, professeur à l'Université de Gand ;

¹ Comme les années précédentes, nous laisserons de côté, dans ces comptes-rendus, le détail des discussions relatives à l'organisation intérieure de la Fédération, et nous nous contenterons de les rappeler sommairement.

F. D.

Vice-Président : M. Bertrand, préfet des études honoraire de l'athénée de Charleroi ;

Secrétaire : M. Harlaux, préfet des études de l'athénée de Namur.

Membres : MM. Frédéric Descamps, professeur à l'athénée d'Ixelles ; Hallet, professeur à l'athénée de Bruxelles ; Lequarré, professeur à l'athénée de Louvain ; Raskop, professeur à l'athénée de Tournai ; Rochet, professeur honoraire à l'athénée d'Anvers ; Vanderstock, professeur honoraire à l'athénée de Hasselt.

M. le Président donne communication à l'assemblée de l'invitation qui lui a été adressée pour le congrès qui a lieu le lendemain à Ostende à l'initiative de l'Association commerciale de cette ville, congrès dans lequel sera discutée exclusivement la question de l'époque des vacances. Cette Association, suivant l'impulsion de l'*Union des anciens étudiants de l'Université de Gand*, voudrait voir avancer d'un mois environ le commencement des vacances scolaires et judiciaires.

M. le Président engage les membres de la Fédération à songer à cette question qu'il proposera de discuter pendant la séance de l'après-midi.

De la situation des professeurs de dessin et de gymnastique.

M. le Président promet que le bureau fera des démarches en vue d'obtenir une amélioration de position pour ces membres du personnel.

M. Dals (athénée d'Arlon). Demandera-t-on pour nous une part de minerval ?

M. Harlaux rappelle le vœu émis en 1883 et réclamant pour ces fonctionnaires une indemnité équivalente à un minerval. Ce que l'on doit chercher, c'est que la situation soit notablement améliorée.

M. Dals. Le règlement de 1875 alloue une part de minerval aux *préfets* et aux *professeurs*. Pourquoi les *professeurs* de gymnastique sont-ils négligés dans cette répartition ?

Qu'on applique le règlement.

M. Hurdebise. Il est à désirer que l'amélioration ne se fasse pas au détriment de tous.

Dans les petites localités, on pourrait donner aux professeurs de gymnastique le cumul avec la surveillance.

M. Waxweiler (athénée de Malines) combat la proposition comme préfet. Les surveillants ne doivent pas être détournés de leurs fonctions. Le cumul est désastreux au point de vue de la bonne marche des établissements.

Proposition de M. Descamp. (*Concordance à établir entre les programmes des examens donnant accès aux écoles spéciales ou à certaines carrières, et les programmes DE CLASSES DÉTERMINÉES des athénées et collèges.*)

L'auteur de la proposition fait remarquer d'abord que pour se présenter aux examens d'entrée de l'École militaire, les jeunes gens sont convaincus qu'il vaut mieux suivre les cours d'instituts spéciaux que ceux des athénées et collèges.

De même pour les examens donnant accès aux Écoles spéciales des

Mines et des Ponts et Chaussées, etc., etc., pour les examens de Géométrie et pour bien d'autres, le programme de nos classes est trop chargé sous certains rapports, insuffisant sous d'autres rapports.

Des mesures devraient être prises afin qu'un élève se destinant à subir un examen sût qu'après avoir convenablement suivi les cours *d'une classe déterminée*, il serait en mesure de se présenter avec chance de succès, sans avoir besoin de prendre des leçons particulières, encore moins de passer une année dans un institut.

Il est d'autant plus utile de prendre des dispositions à cet égard, que les répétitions instituées sous le ministère précédent pour compte de l'État, sont actuellement supprimées.

Ce n'est pas à dire qu'il faille plier les programmes de tous ces examens aux programmes de nos classes : une entente devrait s'établir pour amener cette concordance, en tenant compte surtout de cette idée que l'enseignement moyen a pour mission principale de donner une instruction intégrale, de former les jeunes gens, en un mot de faire leur éducation générale.

Pour que l'enseignement moyen produise tous ses fruits, il faut qu'il n'y ait plus aucun cours négligé : le programme des examens devrait donc comprendre toutes les branches enseignées dans la classes désignées et dans les classes précédentes.

Ainsi, en admettant que, pour se présenter à la section d'infanterie et de cavalerie de l'École militaire, on désigne le programme de la 2^e scientifique, on soumettrait les récipiendaires à toutes les épreuves théoriques et pratiques qui font l'objet des compositions de cette classe, sans empiéter d'autre part sur le programme de la première, et surtout sans exiger l'analyse littéraire de morceaux qui ne sont pas expliqués dans les athénées.

Ce n'est pas seulement l'intérêt de nos établissements qui est en jeu, c'est aussi et surtout l'avenir du pays, car il est indispensable que les jeunes gens soient soustraits à cet enseignement étroit qu'on donne fatalement lorsqu'on n'a en vue qu'un but : « faire passer un examen par la méthode la plus rapide », c'est-à-dire en ne faisant apprendre aux « patients » que tout juste ce qu'il faut pour subir l'épreuve.

M. Waxweiler adopte les idées de M. Descamps et non l'énoncé qui en était fait dans l'ordre du jour.

Les programmes devraient aussi être plus explicites : pour certaines classes il est difficile aux professeurs de savoir jusqu'où ils doivent aller dans leur cours.

Une considération importante en faveur des idées émises par le préopinant, c'est la question d'économie ; bien des pères de famille s'imposent actuellement de lourds sacrifices pour placer leur fils dans un institut, parce que effectivement la conviction existe qu'il y aura de la sorte plus de chance de réussite. Si des mesures efficaces étaient prises, ces pères de famille seraient heureux de laisser leurs enfants dans les établissements où ils ont commencé leurs études.

On peut se demander encore, à ce propos, pourquoi l'enseignement moyen n'a pas de représentants dans ces jurys.

M. le Président. Une commission pourrait utilement s'occuper de la question soulevée par M. Descamps. (Assentiment).

La commission est composée de MM. Bertrand, président, Harlaux, secrétaire, Waxweiler, Hurdebise et Descamps, avec droit de s'adjoindre d'autres membres.

Discussion du rapport de M. De Veen, sur la meilleure méthode à suivre dans l'enseignement des mathématiques.

La première proposition servant de conclusion au rapport était ainsi formulée :

« Généralement la leçon doit être une *conversation stimulant sans cesse la spontanéité de l'élève*.

M. Waxweiler estime que le mot *conversation* n'est pas assez « mathématique ». Sur sa proposition et d'accord avec le rapporteur, ce 1^o est remplacé par la formule suivante :

« *La leçon doit être faite de manière à stimuler sans cesse la spontanéité de l'élève.* »

Dans la 2^e proposition ainsi conçue :

« Faut-il exiger des élèves, pour les définitions, les règles et les théorèmes, des énoncés *stéréotypés*, toujours les mêmes? »

M. Lequarré (université de Liège) propose la formule : « Il ne faut exiger des énoncés déterminés que pour les *définitions indispensables* et pour les *théorèmes*. »

L'amendement de M. Lequarré est adopté.

Est adopté le 3^o ainsi conçu : « Il serait utile : A) de cultiver davantage le domaine des connaissances mathématiques pratiques ; B) d'établir dans les classes de mathématiques autant de tableaux qu'il y a d'élèves.

M. Bertrand doute cependant du caractère pratique de la proposition faite sous la lettre B.

Après amendement de MM. Lequarré et Waxweiler, la 4^e proposition est acceptée sous la forme suivante :

« Il est nécessaire d'ajouter au programme de géométrie de la section D les propositions du VII^e et du VIII^e livre en rapport avec l'étude des sciences naturelles. »

Le 5^o est adopté sans débat : « La Fédération estime que pour chacune des cinq classes supérieures *vingt* élèves devaient constituer un maximum, et *trente* pour chacune des classes inférieures. »

Les vœux suivants, antérieurement émis par la Fédération, et qui n'ont pas encore été réalisés, sont confirmés pour un nouveau vote :

1^o *Qu'un examen d'entrée à l'Université soit prochainement rétabli par la législation (26 décembre 1880);*

2^o *Suppression du casuel et formation d'une échelle de traitements comportant des augmentations plus fortes que celles du régime actuel, en*

tenant compte de l'importance des villes et de la population des établissements (1883) ;

3° (à titre subsidiaire et en attendant la suppression du casuel). *Garantie d'un minimum variant d'après l'importance des villes et la population des établissements ;*

4° (également jusqu'au jour de la réforme désirée). *Supputation du chiffre de la pension en tenant compte du plus haut minerval touché par le professeur ;*

5° *Que les professeurs de gymnastique et de dessin obtiennent une indemnité tenant lieu de minerval, sans préjudice pour leurs collègues.*

Sur la proposition de M. Moruau, l'assemblée émet encore les deux vœux suivants :

1° *Que le Gouvernement institue un concours spécial de flamand pour les athénées et écoles moyennes des localités wallonnes ; »*

2° *Que pour les concours d'anglais et d'allemand, les élèves des athénées et collèges flamands aient la faculté de faire leurs thèmes d'après un texte français ou flamand. »*

Enfin, à la demande de M. Waxweiler, l'assemblée émet le vœu « *qu'on publie au Moniteur, en même temps que la liste des lauréats du concours, celle des élèves qui ont obtenu la moitié des points et que leurs noms figurent au programme des récompenses. »*

Un membre réclame la publication des noms des membres du jury.

M. le Président fait remarquer que ces noms figurent dans le Rapport sur le concours qui est inséré chaque année au *Moniteur*.

II.

SECTIONS RÉUNIES.

M. le Président donne connaissance des communications de l'Association commerciale d'Ostende. Il résume les rétroacts de l'affaire : l'initiative prise par l'Union des anciens étudiants de Gand ; l'approbation donnée au projet par la majorité des journaux du pays ; enfin le mouvement sérieux provoqué par l'Association d'Ostende. Il estime, en conséquence, que, vu l'urgence, il y a lieu pour la Fédération de discuter cette question, quoi qu'elle ne se trouve pas à l'ordre du jour. Il lit quelques passages de la brochure de M. Wurth.

« Nous ne pouvons pas, ajoute-t-il, laisser trancher la question sans nous, alors que nous sommes les premiers intéressés. » En son nom personnel, et sans engager le comité, il se rallie aux conclusions de l'Association ostendaise.

M. Lequarré (université de Liège). En cette question, les intérêts principaux sont ceux des villes de bain de la côte. Il est inutile que la Fédération prenne la défense de ces intérêts commerciaux.

M. le Président. Le rapport de M. Wurth est antérieur aux démarches de l'Association d'Ostende.

La question est de savoir si les intérêts de l'enseignement sont d'accord avec ceux des villes de la côte. Peu importe qui a attaché le grelot.

M. Mouzon (école moyenne de Bruges). Le Gouvernement a déjà provoqué une enquête sur cette question : à cette époque, les chasseurs ont voté contre le projet de changement.

M. Spirlet (école moyenne de Bruxelles), propose de remettre la discussion de la question, parce qu'on n'est pas assez nombreux pour la trancher avec autorité. « Nous ne pouvons, dit-il, nous engager pour les autres, puisque ce débat est étranger à l'ordre du jour. »

M. Waxweiler s'étonne que M. Lequarré s'oppose au changement, parce qu'il serait avantageux aux villes de la côte. Bien d'autres localités, notamment de la province de Liège, en profiteraient. C'est une cause nationale que nous défendrions, en appuyant la proposition d'avancer les vacances.

M. le Président. Les Associations commerciales de Liège, de Verviers, etc., etc., sont favorables.

M. Waxweiler. Les anciens étudiants se sont prononcés à l'initiative d'un magistrat. D'autre part l'intérêt des chasseurs nous touche peu.

Tous les pays voisins, sauf la France, ont les habitudes qu'on voudrait introduire ici.

Il y a urgence : l'Association d'Ostende attend notre opinion. Si nous tardons, on aura fait la moisson sans nous. Qu'on nomme des délégués.

M. Spirlet. Il n'y a pas urgence. Nous pouvons nous montrer sympathiques à ceux qui s'occupent de nous, d'une façon intéressée ou non, mais nous ne pouvons nous prononcer sans avoir mûrement examiné toutes les faces de la question.

Qu'on remette la discussion à l'année prochaine et qu'on ne se donne pas tort en parlant pour les absents.

Après un échange d'observations entre MM. le Président, Spirlet, Mouzon et Haerinck (athénée d'Ixelles), M. Waxweiler propose, comme mesure transactionnelle, de nommer un ou plusieurs délégués au congrès d'Ostende, en émettant le vœu que l'Association ostendaise consulte les bureaux administratifs et les corps professoraux des différents établissements, ainsi que les familles et les élèves.

Sur la proposition de M. le Président, chargé de représenter l'assemblée au congrès d'Ostende, l'ordre du jour suivant est voté à une très forte majorité :

« La Fédération décide qu'elle examinera, dans sa prochaine assemblée, et plus à fond, la grave question qui lui est soumise par l'Association d'Ostende et qui n'est pas à l'ordre du jour : elle remercie l'Association de l'initiative qu'elle a prise et de l'invitation qu'elle lui a adressée. »

Il est décidé que le bureau restera juge comme par le passé de la fixation de l'époque à laquelle il conviendra de convoquer l'assemblée.

En l'absence de M. Wets, empêché, la discussion de l'organisation des cours de musique est ajournée.

M. Descamps développe les raisons qui militent en faveur de la création d'un *Conseil supérieur de l'enseignement*, analogue à celui qui existe en France depuis 1880.

Chaque degré de l'enseignement est actuellement régi, en Belgique, par un conseil de perfectionnement particulier. Ces divers collèges sont, sans aucun doute, composée d'hommes éminents, et dont les lumières sont utiles à la bonne direction des études.

A leurs côtés devraient siéger, avec une autorité suffisante, des gens du métier, qui donneraient un caractère plus pratique à l'organisation. Il est évident, par exemple, que les professeurs de l'enseignement moyen auraient évité de surcharger le programme de certaines classes comme on l'a fait il y a quelques années; ils n'auraient pas réduit l'enseignement du français à la portion congrue qui lui est assignée dans les humanités. La non-existence d'un conseil commun présente un autre inconvénient: c'est que chaque degré de l'enseignement est organisé à part, ce qui entraîne un manque de cohésion dans l'ensemble. L'enseignement de l'Athénée ne forme pas la suite logique de celui de l'école primaire; il en est de même pour l'université et les écoles spéciales relativement à l'enseignement moyen.

Pour produire cet enchaînement rationnel, et donner à l'organisation ce caractère pratique, il conviendrait donc de créer un conseil supérieur de l'enseignement, composé en grande partie de gens du métier, pris dans les divers degrés de l'enseignement et dans les écoles spéciales. Pour que ces membres du conseil soient bien les représentants des corps professoraux, il est nécessaire qu'ils soient élus directement par leurs collègues.

Cette création n'est pas une utopie, attendu que depuis 1880 un conseil, établi sur ces bases, fonctionne en France et produit d'heureux résultats. Il suffirait d'adapter cette organisation à nos lois et à nos mœurs nationales.

L'orateur croit inutile de s'étendre davantage, attendu que M. Harlaux, dans sa brochure sur les lycées français, à parfaitement exposé le fonctionnement de cette institution et ses heureuses conséquences constatées chez nos voisins du midi.

M. le Président donne lecture du passage de la brochure de M. Harlaux auquel M. Descamps a fait allusion. Il ajoute: « Nous sommes dignes de la liberté, comme les professeurs français. » (Applaudissements.)

M. le Président propose de nommer une commission spéciale pour étudier cette question. (Approuvé.)

Sont nommés: les Présidents et Secrétaires des deux sections de la Fédération, plus M. Descamps, auteur de la proposition. Cette commission peut s'adjoindre d'autres membres.

L'assemblée confirme les vœux suivants précédemment émis:

1° « Que les bâtiments des établissements de l'enseignement moyen soient repris par l'État; »

2° « Qu'à chaque établissement d'enseignement moyen soit annexé un internat dirigé par l'État ; »

3° « Que le chef de l'établissement soit chargé de la haute surveillance dans l'internat comme dans l'externat ; »

4° « Que le droit d'exclure les élèves appartienne au corps professoral ; »

5° « Que la fraction qui sert de base au calcul de la pension soit élevé au moins au $\frac{1}{50}$ et que le maximum soit porté des $\frac{2}{3}$ aux $\frac{3}{4}$ du traitement moyen des cinq dernières années ; »

6° « Que le supplément de traitement prévu par l'arrêté royal du 14 juillet 1875 soit ajouté au chiffre du traitement pour parfaire la base de la pension, même dans les localités où ce supplément a été refusé par l'administration communale ; »

7° « Que le gouvernement établisse une moyenne entre la valeur locative des habitations des directeurs des écoles moyennes et celles des préfets des études des athénées, et que cette moyenne soit ajoutée au traitement pour calculer les pensions, tous droits réservés en faveur de ceux qui, jusqu'ici, ont payé à la caisse pour une somme plus forte ; »

8° « Que les enfants des professeurs de l'enseignement moyen, aux deux degrés, obtiennent, à titre de réciprocité, la gratuité dans les établissements d'instruction publique ; »

9° « Que le gouvernement nomme, dans chaque établissement, un personnel suffisant. »

Des remerciements sont votés à l'administration de la ville d'Anvers qui a bien voulu prêter à la Fédération les locaux de l'Athénée pour y tenir ses assemblées.

F. DESCAMPS.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. J. Darmesteter, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Du 23 novembre 1885 : Vie de Pythagore par Jamblique, p. p. **Nauck** (A. M. Desrousseaux). — **Mowat**, Remarques sur les inscriptions antiques de Paris. — Réimpressions viennoises, I-VI et contributions à l'histoire de la littérature autrichienne, II-IV (A. Chuquet). — **Filon**, Histoire de la littérature anglaise (M. P.). — Du 30 novembre : **Haussoullier**, La vie municipale en Attique (Paul Guiraud). — Corpus des écrivains ecclésiastiques latins, IX-XI, Extraits d'Augustin par Eugippius, p. p. **Knœll**; Sedulius, p. p. **Huemer**; Mamert, p. p. **Engelbrecht** (Salomon Reinach). — Œuvres d'Ewald de Kleist, p. p. **Sauer**; **Perry**, D'Opitz à Lessing; **Gædertz**, Le drame et la comédie en bas-allemand : Lettres de Charles-Auguste à Knebel et à Herder, p. p. **Düntzer** (A. Chuquet), — **Godefroy**, Dictionnaire de l'ancienne langue française, G et H (A. Jacques). — **De Montagnac**, Lettres d'un soldat (C). — Du 7 décembre : **Schwickert**, De l'importance de l'enseignement du grec (Salomon Reinach). — Salluste, Jugurtha, p. p. **Lallier** (Frédéric Plessis). — **Allard**, Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles d'après les documents archéologiques (G. Lacour-Gayet). — **Miron de l'Espinay**, François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV (P. B.). — Littérature nationale allemande, éditions historiques et critiques, p. p. **Kürschner** (A. Chuquet). — Du 14 décembre : **I. Müller**, Manuel d'antiquité classique, II, 2 (Salomon Reinach). — Les mystères d'York, p. p. **L. T. Smith** (J. J. Jusserand). — **Mention**, Le comte de Saint-Germain et ses réformes (A. Chuquet). — Du 21 décembre : **Latychew**, Inscriptions grecques et latines du littoral du Pont-Euxin (Théodore Reinach). — **Hersel**, Les citations du Pseudo-Longin (A. Cr.). — **Pauli**, Les inscriptions en nord-étrusque (Michel Bréal). — **Müntz**, Donatello (P. de Nolhac). — **Von der Goltz**, de Roszbach à Iena ; Publications historiques du grand état-major allemand, I-VI ; — **York de Wartenbourg**, Napoléon général, I (A. Chuquet). — Du 28 décembre : **H. Hildebrand**, L'opinion d'Aristote sur le libre arbitre (Théodore Reinach). — **Bogisic**, De la forme dite Inokostina de la famille rurale chez les Serbes et les Croates (Paul Viollet). — **Donals**, Les frères prêcheurs en Gascogne au XIII^e et au XIV^e siècle (A. Molinier). — **Klinge**, Dictionnaire étymologique de la langue allemande (Jean Kirste). — **De Mazade**, Correspondance du maréchal Davout

(A. Chuquet). — Du 4 janvier 1886 : **Imhoof-Blümer**, Portraits des monnaies du monde hellénique (Théodore Reinach). — **Mommsen**, La liberté des pèlerins (Edouard Cuq). — **Cian**, Dix années de la vie de Bembo (Pierre de Nolhac). — Les derniers jours du Consulat, manuscrit inédit de Fauriel, p. p. **L. Lalanne** (A. Chuquet). — **Egelhaaf**, Précis de littérature allemande (C.). — Du 11 janvier : **Roquette**, Vie de Xénophon (O. R.). — **Nettleship**, Etudes sur la littérature latine (P. A. Lejay). — **Roediger**, Remarques critiques sur les Nibelungen (A. Chuquet). — **Emm. de Broglie**, Fénelon à Cambrai (A. Gazier). — **Desprez**, Ney, Desaix, Kléber et Marceau (A. Ch.).

Société royale belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire général de la société; 9^e année. 1885. N^o 6. Novembre-Décembre.

Sommaire : Lieutenant Coquilhat : Le Congo et la tribu des Bangalas. — Wissman : Exploration du Kassai. — A. Lancaster : Quatre mois au Texas (suite). — Capello et Ivens : La traversée de l'Afrique. — Géographie commerciale. — Chronique géographique : Régions polaires, Europe, Asie, Afrique, Amérique, Océanie.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch, Göttingen.

Inhalt des neunten und zehnten heftes (september, october) 1885.

Studien und forschungen auf dem gebiete der homerischen gedichte und ihrer literatur von H. K. Benicken. — C. E. Schmidt, Parallel-Homer. — Sophoclis tragoediae ex recensione G. Dindorfii. Ed. sexta quam curavit... S. Mexler. — Heikel, de participiorum apud Herodotum usu. — H. Grohs, der werth des geschichtswerks des Cassius Dio als quelle für .. die jahre 49-41. — Eusebii canonum epitome illustrarunt C. Siegfried et H. Gelzer. — De Heraclide Milesio grammatico scripsit L. Cohn. — A. Kopp, de Ammonii, Erasmi aliorum distinctionibus synonymicis earumque communi fonte. — Studia Plautina, scripsit G. Abraham. — B. Dombart, Comedian-studien. — H. Löwner, der literarische character des Agricola von Tacitus. — Eutropi breviarium ab urbe condita. Ed. C. Wagener. — F. Heerdegen, M. T. Ciceronis ad M. Brutum Orator. — De Ciceronis codd. Vossianis ... scripsit H. Deiter. — Glossae nominum. Ed. G. Loewe. — De codicibus, quibus interpretamenta Pseudodositheana nobis tradita sunt scripsit C. Krumbacher. — Julius Hoepken, de theatro attico saeculi a. Ch. quinti.

Inhalt des elften und zwölften heftes (november, december) 1885.

Beiträge zur lehre von der consecutio temporum im lateinischen, von dr. M. Wetzel. — De Aristarcho Pindari interprete, scr. P. Feine. — A. Brieger, die urbewegung der atome und die weltenstehung bei Leucipp und Democrit. — Albii Tibulli elegiae cum carminibus Pseudotibullianis. Edidit E. Hiller. — M. Tullii Ciceronis scripta quae manserunt omnia.

Recensuit C. F. W. Mueller. Vol. I. P. 1. ad. C. Herennium... Recognovit G. Friedrich. — R. Hirzel, untersuchungen zu Ciceros philosophischen schriften. Th. III. — E. Th. Schulze, de Q. Aurelii Symmachi vocabulorum formationibus ad vulgarem Sermonem pertinentibus. — K. Fr. Hermann, handbuch der griechischen antiquitäten. Neu herausgegeben von Blümner und Dittenberger. Bd. II, abth. 1, die griechischen rechtsalterthümer von Th. Thalheim.

Sechzehnter Band. *Inhalt des ersten heftes (januar) 1886.*

Karl. Brugmann, griechische grammatik. — R. Thurneysen, der saturnier und sein verhältniss zu spätern römischen volksversen. — Lucian Müller, der suturnische vers und seine denkmäler. — Roquette, de Xenophontis vita. — The Phaedo of Plato edited. by Archer-Hind. — J. Baron geschichte des römischen rechts. Bd. I. — L. Peine, de ornamentis triumphalibus.

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. — 1885. — Göttingen.

44^{ter} Band. *Inhalt des vierten heftes.* Abhandlungen. Griechische handschriften aus Fayyûm. V. Fragment der Odyssee Homers. Von H. Landwehr. — Zu Cicer. de divin. I, 52, 119. Von H. Deiter. — Kritische untersuchungen zur Odyssee. (Fortsetzung). Von A. Scotland. — Zu Apollonius von Rhodos. Von L. Schmidt. — Das Kriegsjahr des Thukydides. II. Von G. F. Unger. Zu Apuleius. Von A. Eussner. — Zu Cicero's Orator. Von W. Friedrich. Zu Ciceron. Von A. Eussner. — Interpolationen der Fastentafel. Von J. Weber. — Zu Archilagos. Von R. Peppmüller. — II. Jahresberichte. Herodotos. I. Stand der handschriftenfrage bei Herodot. Von H. Kallenberg.

45^{ter} Band. *Inhalt des ersten heftes.* Abhandlungen. Kritische untersuchungen zur Odyssee. Von A. Scotland. — Die heimath des Theognis. Von G. F. Unger. — Zu Plotinos Enn. III, 1. Von H. von Kleist. — Zur optik des Eukleides. Von H. Weissenborn. — Philologische beiträge zu griechischen mathematikern. III. — Die schrift des Alexandros von Aphrodisias über die mischung. Von O. Apelt. — Flaviana. IV. Zum münzwesen Vespasians. Von A. Chambalu. (Fortsetzung folgt.)

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. XII Jahrgang 1884. Berlin, Calvary 1885.

Zwölftes Heft.

Inhalt: Zweite Abtheilung. Jahresbericht über Tacitus. 1880-1884. Von Studienlehrer Dr. Georg Helmreich in Augsburg (Schluss), — Bericht über die Litteratur zu Phädrus aus den Jahren 1883 und 1884. Von Dr. phil. Eduard Heydenreich, Gymnasial-Oberlehrer und Privatdozent in Freiberg i. S. (Fortsetzung folgt im nächsten Heft).

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über Naturgeschichte für 1883—1884.

Von Prof. Dr. Otto Keller in Prag. (Schluss folgt im nächsten Heft).

XIII Jahrgang. *Zweites Heft.*

Inhalt: Erste Abtheilung. Bericht über Aristoteles und die ältesten Peripatetiker für 1884. Von Prof. Dr. Franz Susemihl in Greifswald. (Schluss). — Jahresbericht über Pindar seit 1879. Von Dr. L. Bornemann in Hamburg (Schluss folgt im nächsten Heft).

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über römische Geschichte und Chronologie für 1884. Von Dr. Hermann Schiller, Gymnasial-Direktor und Universitäts-Professor in Giessen. (Schluss). — Jahresbericht über die lateinische Grammatik für die Jahre 1883-1884. Von Director Dr. Deecke in Buchsweiler im Elsass. (Schluss folgt im nächsten Heft).

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von H. Kern und H. J. Müller — Berlin, 1885.

Dezember. I. Abteilung. Abhandlungen. Über den Unterricht in den alten Sprachen, besonders im Lateinischen. Von Dr. A. Wilms in Hamburg.

II. Abteilung. Litterarischeberichte. W. Heinzelmann Ueber Bildung und Einfalt, angez. von Oberlehrer Th. Prenzel in Bielefeld. — K. Heraeus, Lateinische Schulgrammatik, angez. von Oberlehrer Dr. C. Venediger in Spandau — L. Bolle, Amor und Psyche, angez. von Dr. L. Kleiber in Berlin. — E. Debes, Physikalische Wandkarte der Erde in Mercators Projektion, angez. von Professor Dr. A. Kirchhoff in Halle a. S. — C. Gusserow, Leitfaden für den Unterricht in der Stereometrie mit den Elementen der Projektionslehre, angez. von Professor Dr. W. Erler in Züllichau.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl, 1885.

Inhalt des elften heftes Erste Abtheilung. Abhandlungen. Schillers Abhandlung über naive und sentimentalische Dichtung als Gegenstand der Lectüre der obersten Gymnasialklasse. Von Dr. F. Prosch in Wien.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Zu Philodems Büchern von der Musik. Ein kritischer Beitrag von Th. Gomperz. Wien 1885, Holder. 40 SS. Angez. von I. Hilberg in Czernowitz. — F. L. Stammers Ulfilas oder die uns erhaltenen Denkmäler der gothischen Sprache. Text, Wörterbuch und Grammatik. Neu herausgegeben von Dr. M. Heyne. 8. Aufl. Paderborn und Münster 1885, F. Schöningh. XII u. 432 SS. 8°.

Philologische Rundschau, herausgegeben von Dr. C. Wagener und Dr. E. Ludwig in Bremen 1885.

21 November 1885. N. Wecklein, Die Tragödien des Sophokles (W. Fox). — C. Bruch, Uebersetzung von den Oden des Horatius Flaccus (Klaucke). — G. Landgraf, Die Vita Alexandri Magni des Archypresbyters Leo [Historia de preliis] (C. W.). — C. Schönhardt, Alea. Ueber die Bestrafung des Glücksspiels im älteren römischen Recht (E. Neuling).

28 November. Carlo Castellani, *Le rane di Aristofane* (E. Ziegeler). — F. Rhode, *De falsa quadam ratione, qua in aestimandis Horatii carminibus vulgo utuntur interpretes* (H. Schütz). — A. Frigell, *Epilegomena in Livii librum XXIII* (M. Heynacher). — J. J. Cornelissen, *Minucii Felicis Octavius* (E. Klussmann). — L. v. Urlichs, *Beiträge zur Kunstgeschichte* (H. Neuling). — M. Zöller, *Römische Staats- und Rechtsaltertümer* (W. Soltau). — J. Woltjer, *Latynsche Grammatica voor gymnasien* (J. W. Beck). — *Handweiser der lat. Rechtschreibung*.

5 December. J. Girard, *Essai sur Thucydide* (L. Holzapfel). — S. Gocko de Vries, *Epistula Sapphus ad Phaonem* (E. Baehrens). — H. Walther, *De Caesaris codicibus interpolatis* (R. Menge) — H. Ulrich, *De Vitruvii copia verborum*. — Jos. Fürtnr, *Textkritische Bemerkungen zu Sulpicius Severus* (Th. Stangl). — O. Hirschfeld und R. Schneider, *Berichte über eine Reise in Dalmatien* (H. Neuling). — C. v. Oppen, *Der griechische Unterricht* (G. Bräuning). — J. Lattmann, *Die Grundsätze für die Gestaltung der lat. Schulgrammatik* (M. Heynacher). — A. W. Schlegels *Vorlesungen über die schöne Litteratur und Kunst*, herausgeg. von B. Seyffert (E. Neuling).

12 Décembre. Rob. Unger, *Electa e Ciris commentariis* (Hans Kern). — K. Fr. Süpfle, E. Böckel, *Ciceronis epistulae selectae* (J. H. Schmalz). — A. Fleckeisen, *Cornelii Nepotis Vitae* (A. Weidner). — W. Bötticher, *Uebersetzung der Annalen des Tacitus* (K.). — H. Gölzer, *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint Jérôme* (K. Hamann). — P. Höfer, *Der Feldzug des Germanicus* (Weidemann). — Fr. Jacobs, *Elementarbuch der griech. Sprache* (G. A. Saalfeld). *Wegweiser auf dem Gebiete der Eigennamen aus der alten, mittleren und neuen Geographie* (K. H.).

19 December. Ed. Reuter, *De dialecto Thessalica* (A. Führer). — Mich. Gitlbauer, *Platonis Laches* (H. Eichler) — Ph. Weber, *Entwicklungsgeschichte der Absichtssätze* (G. Bräuning). — J. Lattmann und H. D. Müller, *Lat. Formenlehre und Hauptregeln der Syntax*; dies., *Kurzgefasste Lat. Grammatik*. — M. Paul, *De Unus nominis numeralis apud priscos scriptores usu*. — Th. Mommsen, *Die Ortlichkeit der Varusschlacht* (Weidemann). — W. Sieglin, *Karte der Entwicklung der römischen Reichs*; Kiepert, *Atlas antiquus*; C. Droysen's *Allgem. historischer Hand-atlas* (R. Hansen). — Whatelys *Grundlagen der Rhetorik*; N. Schleiniger, *Grundzüge der Beredsamkeit* (Pansch).

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, O. Seyffert und K. Thiemann. 1885. Calvary.

21 November. **Rezensionen und Anzeigen**: A. Heimer, *Studia Pindarica* (L. Bornemann). — Q. Horati Flacci *Epistulae*, by A. S. Wilkins (W. Mewes). — Cornelli *Taciti Germania*, erkl. v. K. Tücking (A. Eussner). — H. Lavoix, fils, *Histoire de la musique* (E. v. Stockhausen) C. Friederichs, *Die Gipsabgüsse antiker Bildwerke im Kgl.*

Museum zu Berlin (E. Kroker). — **K. Brugmann**, Griechische Grammatik, herausgegeben von I. Müller (K. Bruchmann). **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

28 November. **Rezensionen und Anzeigen**: **Hans Flach**, Geschichte der griechischen Lyrik, nach den Quellen dargestellt (L. Cohn). — **Luciano**, Scritti scelti commentati da G. Setti (A. Baar). — **Ciceros** Rede für L. Murena, herausgeg. von H. A. Koch-Landgraf (F. Müller). — **Ciceros** Rede für P. Sulla herausgegeben von Fr. Richter-Landgraf (F. Müller). — **F. Abraham**, Velleius und die Parteien in Rom unter Tiberius (H. Schiller). — **L. Lange**, De viginti quattuor annorum cyclo intercalari commentatio (L. Holzapfel). — **Ch. Bénard**, La philosophie ancienne (Heitz). — **Ad. Franck**, Essais de critique philosophique (Heitz). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

5 Dezember. **Rezensionen und Anzeigen**: **H. Heubach**, Commentarii et indicis grammatici ad Iliadis scholia Veneta A specimen (A. Ludwich). — **Aristotelis ars rhetorica** cum nova codicis Ac et vetustae translationis collatione. Ed. A. Roemer (M. Wallies). — **Catulli Veronensis liber**. Rec. A. Baehrens (A. Riese). — **Diomède Pantaleoni**, Replica ad una critica della « Philologische Wochenschrift di Berlino » (W. Soltau). — **Studniczka**, Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte (Th. Schreiber) I. — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

12 Dezember. **Rezensionen und Anzeigen**: **A. Nauck**, Kritische Bemerkungen. IX. (Wecklein). — **Homeri Ilias** ed. G. Dindorf Hentze (P. Cauer). — **Homers Ilias** erklärt von K. F. Ameis-Hentze (P. Cauer). — **Herodotos** von J. Sitzler (E. Krah). — **M. Tuerk**, De Propertii carminum quae pertinent ad antiquitatem Romanam auctoribus (F. Cauer). — **Cornelii Nepotis vitae** ed. A. Fleckeisen (Gemss). — **Le vite di Cornelio Nepote** ed. G. Cortese (Gemss). — **Cornelii Nepotis** vitae ed. Gitlbauer (Gemss). — **Cornelii Taciti** de origine situ moribus ac populis Germanorum liber. (Ed. I. Müller (A. Eussner). — **Studniczka**, Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte (Th. Schreiber) II. — **M. Dubois**, Les ligues étolienne et achéenne (M. Klatt) I. — **J. Lattmann**, Die Grundsätze für die Gestaltung der lateinischen Schulgrammatik (P. Hellwig). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

19 Dezember. **Rezensionen und Anzeigen**: **G. Curtius**, Zur Kritik der neuesten Sprachforschung. — **K. Brugmann**, Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft. — **B. Delbruck**, Die neueste Sprachforschung (H. Osthoff). — **J. Jessen**, Apollonius von Tyana und sein Biograph Philostratus (E. Heitz). — **M. Dubois**, Les ligues étolienne et achéenne (M. Klatt) I. — **A. Boetticher**, Olympia, das Fest und seine Stätte (R. Weil). — **A. E. J. Holwerda**, Die alten Kyprier in Kunst und Kultus. — **G. Droysen**, Allgemeiner historischer Handatlas (Chr. B.). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

26 Dezember. **Rezensionen und Anzeigen**: **Curtius Wachsmuth**, Sillographorum graecorum reliquiae (A. Ludwich). — **H. Buermann**,

Die handschriftliche Ueberlieferung des Isokrates (J. Zycha). — **A. Tartara**, De Plauti Bacchidibus commentatio (O. Seyffert). — **Th. Birt**, De fide christiana quantum Stilichonis aetate in aula imperatoria occidentali valuerit (H. Schiller). — **Cornelli Taciti** historiarum libri qui supersunt ed. C. Heraeus (A. Eussner). — **O. Ritschl**, Cyprian von Karthago und die Fassung der Kirche (H. Schiller). — **H. Christensen**, Ueber den Vigintisexvirat und den eintritt in den Senat (W. Soltau). — **R. Kleinpaul**, Menschen und Völkernamen (G. Meyer). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

1886. 2 Januar. **Rezensionen und Anzeigen** : **G. Busolt**, Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaironeia (Holm). — **A. Schaefer**, Abriss der Quellenkunde der griechischen und römischen Geschichte II. (G. J. Schneider). — **A. W. Verrall**, Studies literary and historical in the odes of Horace (W. Mewes). — **Claudiani Mamerti** opera ex recensione A. Engelbrecht (L. Jeep). — **E. Legrand**, Bibliographie hellénique (G. Meyer). — **J. L. Ussing**, Erziehung und Jugendunterricht bei den Griechen und Römern (C. Nohle). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

9 Januar. **Rezensionen und Anzeigen** : **G. Boissier**, L'opposition sous les Césars (J. Asbach). — **Th. Zielinski**, Die Märchenkomödie in Athen (H. Lübke). — **E. M. Schranka**, Der Stoiker Epiktet und seine Philosophie (P. Wendland). — **G. Sallusti Crispi** de Catilinae coniuratione de bello Iugurthino libri. Von K. Kappes (A. Eussner). — **F. Wania**, Das Präsens historicum in Cäsars Bellum Gallicum (R. Schneider). — **G. A. Koch — Georges**, (Vollständiges Wörterbuch zu Cornelius Nepos (Gemss). — **K. Jahr**, Schulwörterbuch zu G. Andresens Cornelius Nepos (Gemss). — **Haacke**, Wörterbuch zu den Lebensbeschreibungen des Cornelius Nepos (Gemss). — **Th. Reinach**, De l'état de siège (P. Willems). — **A. R. Lange**, De substantivis femininis graecis secundae declinationis capita tria (G. Meyer). — **K. Halm — J. Pistner**, Elementarbuch der griech. Etymologie (S. Röckl). — **K. Halm — A. Römer**, Griechisches Lesebuch (S. Röckl). — **L. Bolle**, Amor und Psyche (P. Hellwig). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder.

25 November. **Rezensionen und Anzeigen** : **K. Friederichs-P. Wolters**, Die Gipsabgüsse antik. Bildwerke (H. Heydemann). — **G. Curtius**, Zur Kritik der neuesten Sprachforschung; **K. Brugmann**, Zum heutigen Stand der Sprachwissenschaft; **B. Delbrück**, Die neueste Sprachforschung (F. Holthausen). — **Ovids Metamorphosen**, erkl. von M. Haupt. 7. Aufl. von H. J. Müller (K. Jacoby). — **Fr. Aly**, Zur Quellenkritik des älteren Plinius. — **Auszüge**, etc.

2 Dezember. **Rezensionen und Anzeigen** : **G. R. Holland**, De Polyphemo et Galatea (O. Gruppe). — **W. Judeich**, Caesar im Orient (Thouret). —

Euclidis Elementa. Vol. IV. Ed. J. L. Heiberg. — Autolyçi De sphaera lib. Ed. F. Hultsch. — Catullus ed. Aem. Baehrens, II 2 (K. P. Schulze), — Cornelii Taciti historiarum libri qui supersunt. Erkl. von C. Heraeus. 1. 2. (E. Wolff). — Auszüge, etc.

9 Dezember. Rezensionen und Anzeigen: W. Ohnesorge, Der Anonymus Valesii de Constantino (W. Fischer). — Q. Horatius Flaccus, Oden und Epoden, erkl. von Ad. Kiessling (Häussner). — J. Fürtner, Textkritische Bemerkungen zu Sulpicius Severus (a). — Bréal und Bailly, Dictionnaire étymologique Latin (Schweizer-Sidler). — Auszüge, etc.

16 Dezember. Rezensionen und Anzeigen: H. Kiepert, Atlas antiquus (Wilh. Sieglin). — A. E. Körner, De epistolis a Cicerone post red. usque ad. a. 700 datis (O. E. Schmidt). — Walther Gebhardi, Ein ästhetischer Kommentar zu den lyr. Ged. des Horaz (Th. Plüss). — Ph. Wegener, Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens (Uphues). — Auszüge, etc.

23 Dezember. Rezensionen und Anzeigen: Kiepert, Wandkarte von Alt-Italien; Wandkarte von Alt-Griechenland (Sieglin). — Aristotelis ars rhetorica, ed. A. Roemer (Susemihl). — Auszüge, etc.

2 Januar. Rezensionen und Anzeigen: K. W. Nitzsch, Geschichte der römischen Republik II. (G. Faltin). — K. Pauli, Altitalische Studien IV. (Gruppe). — G. Schmitz, Monumenta tachygraphica f. II. (F. Ruess). — Tibullo, Lirica amorosa (H. W.). — J. Vahlen, Quaestiones Iuvenalianae (P. Schultze). — Th. Curti, Die Entstehung der Sprache (Uphues). — Auszüge, etc.

13 Januar. Rezensionen und Anzeigen: P. Shorey, De Platonis idearum doctrina (G. Schneider). — Guil. Sternkopf, Quaestiones chronolog (O. E. Schmidt). — Catullus, Tibullus, Propertius ed. Haupt-Vahlen (K. P. Schulze). — Horatius ed. L. Müller (W. H.). — G. Schönaich, Quaestiones Iuvenalianae (P. Schultze). — C. Althaus, Warum erlernt man die alten Sprachen? — Auszüge, etc.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

EN BELGIQUE.

Tome 29.

2^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

DES INTÉRIMAIRES.

Dans notre dernière séance ¹, M. le Préfet de l'athénée royal de Hasselt s'est occupé d'une question qui, à mes yeux, est de la plus grande importance, celle des intérimaires chargés de remplacer les professeurs absents. Notre honorable vice-président m'a prié de chercher une solution pratique aux difficultés qu'elle soulève. Je ne pouvais décemment me soustraire à cette obligation, vu que j'avais pris la parole pour faire remarquer l'un des côtés faibles de la proposition de notre collègue. Je vais donc essayer d'exposer, en quelques mots, ma propre manière de voir, et j'espère être assez court pour n'avoir pas le temps de lasser votre patience.

Je dois avouer tout d'abord que l'intérimat n'est pas organisé en Belgique. Il n'existe, en réalité, que sur le papier. Chaque fois que j'ai eu besoin d'un remplaçant, le gouvernement s'est trouvé dans l'impossibilité de me le fournir. Cependant, comme je vous l'ai dit dans une précédente réunion, en peu d'années, j'ai eu plusieurs professeurs qui ont fait des maladies de trois, quatre, et même cinq mois. Il m'est arrivé, une année, d'avoir pendant des semaines entières, jusqu'à six professeurs malades en même temps. Que peuvent devenir les élèves dans une telle situation? Je vous le laisse à penser. De semblables cas sont très rares évidemment; ce sont des cas réellement exceptionnels; mais la solution des difficultés ordinaires devrait pouvoir suffire à porter remède à de tels inconvénients.

¹ Dans une des dernières séances de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*, M. Lorrain avait été chargé de présenter un rapport sur le remplacement des professeurs malades. C'est ce rapport que la *Revue* publie aujourd'hui.

Bornons-nous donc à supposer qu'un professeur de troisième, par exemple, fasse une maladie de plusieurs mois. Que devra faire le Préfet en pareille circonstance? Dans l'état actuel des choses, il ne pourra que distribuer la besogne à exécuter entre quatre ou cinq professeurs pris dans toutes les classes. Car il ne faut pas songer à lui voir assumer la charge de donner lui-même vingt heures de classe par semaine. Quelle que soit la vigueur de son tempérament, il se tuerait promptement à une besogne qui exige, outre une consciencieuse préparation des leçons, une scrupuleuse correction des devoirs. Que résultera-t-il du fait de cette multiplicité de professeurs, se partageant les cours d'un collègue? Une inévitable confusion. Souvent les méthodes, les procédés, les manières de voir de ces messieurs, ne sont pas les mêmes. Les contradictions surgissent; l'unité manque. Il y a choc entre les divers moyens employés pour enseigner les mêmes matières. La préparation de ces cours accessoires, d'un autre côté, laissera nécessairement à désirer, le professeur ayant déjà suffisamment de besogne pour bien faire marcher les élèves de sa propre classe, la seule dont il soit naturellement responsable. Le cours sera donc fatalement plus ou moins négligé et la classe ne se relèvera peut-être jamais d'un état d'infériorité aussi flagrante. C'est une classe à peu près perdue pour le reste de ses études; elle demeurera, plus que probablement, toujours fort médiocre. J'ai malheureusement eu de trop tristes exemples de ces déplorables conséquences.

Supposons qu'au lieu d'un professeur ordinaire, il s'agisse d'un professeur spécial, du professeur chargé du cours de mathématiques supérieures en scientifique, par exemple, du professeur de physique et de chimie, ou du professeur de commerce. La question se complique encore. Dans les athénées de moins de deux cents élèves, ces sortes de professeurs sont généralement uniques. Seuls ils sont en état de bien donner les cours qui les concernent. Le remplacement devient donc impossible et les élèves se voient condamnés à perdre leurs leçons pendant des mois entiers.

Mais notre tâche ne consiste pas seulement à signaler le mal; l'essentiel est d'y trouver un remède. Pour arriver plus sûrement à une solution pratique, nous diviserons les absences en *absences momentanées* dues à une indisposition passagère ou à toute autre cause de force majeure, et en *absences prolongées*.

Dans le premier cas, le mode de remplacement le plus simple est assurément celui qui peut se faire à l'aide des surveillants. Mais faut-il créer, pour cet usage, une sorte de surveillant-directeur, chargé de donner toutes les espèces de cours, comme l'a proposé notre collègue, M. Hurdebise? Nous ne le pensons pas.

D'abord un homme qui serait en état d'enseigner convenablement tous les cours d'un athénée, ne serait pas longtemps surveillant. Un tel éducateur, pour peu qu'il excellât à bien donner ses leçons, — car tout est là, — mériterait non seulement de devenir professeur, mais il se ferait promptement remarquer comme un professeur hors ligne, digne d'attirer tout spécialement l'attention du gouvernement. Force nous est même d'admettre que celui-ci n'hésiterait pas à le récompenser selon ses mérites, et les fonctions les plus importantes ne tarderaient pas à lui être confiées.

Mais si, généralement parlant, un seul homme ne peut suffire à remplacer n'importe quel professeur dans sa chaire, ce n'est pas un seul surveillant qui devra être choisi pour remplir l'intérim pendant les vacances momentanées d'un titulaire. L'emploi de tous les surveillants ne sera pas de trop pour faire face à une pareille besogne. Ajoutons que la plupart d'entre eux sont hors d'état de pouvoir enseigner fructueusement, n'importe quel cours, dans les classes supérieures à la quatrième. Jamais le préfet ne pourra donc avoir recours à eux que pour leur faire donner des leçons dans les trois ou quatre classes inférieures. Je ne puis avoir à m'occuper ici du cas exceptionnel où se trouverait, parmi les surveillants, un homme compétent dans une spécialité quelconque qu'il aurait tout particulièrement cultivée. Mais même pour les classes inférieures, — et nous touchons ici à la seule solution rationnelle de la question, — la besogne de chaque surveillant devrait être spécialisée. L'un serait exclusivement chargé des cours d'histoire, de géographie, de langues anciennes et du français; l'autre, de celui des langues modernes; un troisième, de celui des mathématiques et des sciences naturelles.

Dès leur entrée dans un établissement, ils devraient être astreints à suivre, au moins une fois par semaine, une des leçons des professeurs qu'ils pourraient être appelés à remplacer dans la suite. Par ce moyen, ils se tiendraient au courant

des matières enseignées, des procédés et des méthodes employées par le professeur. Ces surveillants spécialistes seraient même appelés à donner quelquefois la leçon sous la direction du titulaire. Si celui-ci venait à devoir s'absenter pour un motif légitime quelconque, les procédés d'enseignement restant les mêmes, les élèves s'apercevraient à peine du changement survenu dans la classe. On pourrait même donner un but légitime à poursuivre à l'émulation de ces intérimaires. Au bout d'un certain nombre d'années, le surveillant qui se serait plus particulièrement signalé, en donnant des preuves d'aptitudes pour l'enseignement de certaines branches, pourrait aspirer, en récompense de ses bons services, à devenir professeur d'une classe inférieure d'athénée ou d'école moyenne.

Voilà, selon nous, quel serait le mode le plus facile de pourvoir aux vacances professorales, dans les cours inférieurs; mais lorsqu'il s'agit des cours supérieurs, le problème est tout autrement difficile à résoudre.

S'il n'est question que d'une absence momentanée qui ne nécessite pas le remaniement du tableau des heures, — opération toujours délicate, souvent longue et difficile, — le préfet confie aux professeurs, libres de classe pendant les heures d'absence, le soin de donner les cours en question. Cela ne va certainement pas sans quelques inconvénients; mais on sait d'avance qu'ils ne seront que passagers et qu'ils ne tirent pas à conséquence. Le préfet lui-même ne doit pas hésiter, en ces circonstances, à donner les cours qui sont plus spécialement de sa compétence, surtout quand les dispositions précédentes ne sont pas facilement applicables. Il trouve, du reste, dans les classes qu'il donne de la sorte, un moyen très simple de s'assurer du véritable état intellectuel de la majorité des élèves. Un mot d'éloge, sorti du cœur, adressé au titulaire à son retour, lorsqu'il s'en trouve satisfait, produit toujours, au surplus, le meilleur effet. Ce dernier est heureux de voir consciencieusement apprécier ses efforts par celui qui a la lourde responsabilité de la bonne marche de l'établissement. Quand aucun des deux moyens précédents ne peut être mis en œuvre, le préfet envoie les élèves à l'étude.

Voilà pour les absences momentanées. Reste à savoir comment il sera possible de pourvoir à la besogne scolaire, quand la maladie force le titulaire d'une classe à une absence prolongée.

Si le préfet doit encore répartir la besogne d'un professeur entre cinq ou six de ses collègues, on peut dire hardiment que, pour ce cours, c'est une classe perdue. Nous avons précédemment exposé les raisons de cette manière de voir. Il ne faudrait donc jamais se trouver dans la triste nécessité d'avoir recours à ce déplorable expédient. C'est un pis aller, et des plus funestes.

Mais alors où trouver un palliatif à une aussi grave situation? Il ne saurait exister que dans l'organisation du stagiat dont va bientôt vous entretenir M. Hegener.

Tout jeune homme qui se voue à l'enseignement, après avoir terminé son école normale des humanités ou son doctorat en philosophie et lettres, devrait être astreint à faire un stage sous la surveillance d'un des plus habiles professeurs du pays ou de l'étranger. Non seulement il en suivrait ponctuellement les cours, mais il enseignerait sous sa direction, s'assimilant le mieux possible sa méthode. Le professeur lui ferait toucher du doigt ses errements; il saurait louer ses qualités. Pendant la première année, de trois en trois mois, il passerait dans un autre établissement et s'initierait ainsi aux procédés d'un professeur nouveau. La seconde année, on pourrait l'envoyer six mois en Allemagne, six mois en France ou en Angleterre. Les professeurs de langues modernes passeraient même une année entière dans l'un ou l'autre établissement d'Outre-Rhin ou d'Outre-Manche. Évidemment ce ne serait pas dans les universités qu'on leur ferait faire un tel stage, mais dans les établissements secondaires.

Tout stagiaire serait spécialiste. Les uns ne s'occuperaient que d'histoire et de géographie; les autres que des langues anciennes et du français; ceux-ci s'initieraient aux langues modernes; ceux-là soit aux sciences naturelles, soit aux sciences commerciales ou aux mathématiques. Au bout de ce stage, ils se verraient appelés non pas à faire un rapport sur les divers modes d'enseignement qu'ils auraient expérimentés, mais à donner quelques leçons pratiques d'après chacune de ces méthodes. Vainqueurs dans cette épreuve capitale, ils seraient enfin nommés professeurs définitifs. Il va sans dire que, pendant ce stage, les jeunes gens seraient rétribués.

Ce sont les stagiaires de la première année qu'on appellerait à remplir les fonctions de suppléants dans les divers athénées du royaume. On le ferait chaque fois qu'une maladie ou une autre

cause quelconque forcerait un professeur à cesser ses leçons pendant un temps plus ou moins long.

Tout professeur condamné à s'absenter pour cause de maladie, quelle qu'en soit la durée, devrait être obligé à fournir, délivré par son médecin, un certificat caractérisant nettement la nature de son indisposition. Le préfet saurait, par ce certificat lui-même, si cette maladie peut être de longue durée ou si elle ne doit être que passagère. Dans le premier cas, il s'adresserait, sans retard, au ministre qui télégraphierait immédiatement au stagiaire chargé d'étudier le même cours que celui du professeur malade, d'avoir à se rendre dans le plus bref délai au lieu désigné. Toute perte de temps serait de la sorte écartée, et nulle part les cours ne subiraient d'entraves pour plus de deux ou trois jours.

Tels sont les moyens pratiques qui me paraissent les plus simples et les plus propres à prévenir les désastres dont l'enseignement a si souvent à souffrir dans certaines régions de notre pays, par suite des maladies de l'un ou de l'autre professeur.

Quant aux dépenses, elles ne seraient pas aussi considérables que l'on pourrait se l'imaginer. Une dizaine de stagiaires ne coûteraient pas plus d'une vingtaine de mille francs par an. Est-ce donc devant une somme aussi modique qu'un pays comme le nôtre devrait reculer, lorsqu'il s'agit d'intérêts aussi considérables, pour une nation, que ceux de l'avenir d'une jeunesse appelée à former, un jour, l'élite de la société, cette élite qui doit peser de tout son poids, en bien comme en mal, sur la nation? Nous n'en croyons rien. Aussi espérons-nous voir enfin organiser, sur des bases rationnelles et solides, le système des stagiaires et celui des intérimaires.

THIL-LORRAIN.

SUR L'ÉTAT ACTUEL DES ÉTUDES DE PALÉOGRAPHIE ET DE DIPLOMATIQUE.

La Belgique qui, depuis la suppression déjà lointaine du *bureau paléographique*, ne possédait plus d'enseignement de la paléographie et de la diplomatie, vient d'inscrire ces deux sciences sur ses programmes universitaires ¹. C'est là une excellente mesure dont on ne tardera pas sans doute à ressentir les heureux effets. Depuis de longues années déjà, l'Allemagne dans chacune de ses Universités, la France à l'Ecole des Chartes, à l'Ecole des Hautes Etudes et dans quelques unes de ses facultés des lettres, comptent d'excellents cours de ces sciences auxiliaires de l'histoire. L'Italie et, dans ces derniers temps, l'Espagne leur ont également fait place dans leur haut enseignement ². L'Angleterre seule fait exception jusqu'aujourd'hui, mais on peut s'attendre à la voir bientôt, elle aussi, entrer dans le mouvement ³. En Belgique, des cours de paléographie et de diplomatie étaient d'autant plus indispensables que la science historique y a été plus cultivée dans ces derniers temps. Depuis l'inscription au programme de l'Université de Liège en 1874 de ces *exercices historiques* qui ont donné chez nos voisins de l'Est de si excellents résultats et que M. le professeur Kurth a introduits chez nous, le goût des recherches et des travaux sur les sources se répand peu à peu parmi les étudiants ⁴. On doit donc

¹ A Gand, à l'Ecole normale supérieure en 1884; à Liège, à l'Université en 1885.

² En Espagne, où les vieux titres sont encore si nombreux dans les études de notaires, la paléographie a une importance pratique. La loi de 1884 sur l'enseignement supérieur la déclare obligatoire pour l'examen de candidat-notaire.

³ P. Frédéricq. *De l'enseignement supérieur de l'histoire en Ecosse et en Angleterre*. Revue Internationale de l'Enseignement, 15 avril 1885, p. 45.

⁴ Sur les cours pratiques d'histoire en Belgique, voir l'intéressante préface des *Travaux du cours pratique d'Histoire Nationale de Paul Frédéricq*, 1883, t. I.

considérer comme très heureuse l'institution officielle de cours de paléographie et de diplomatique, qui complèteront dans notre patrie, l'enseignement pratique de l'histoire.

Il m'a semblé qu'il ne serait peut être pas hors de propos de donner ici un rapide aperçu de la littérature de ces deux sciences, au moment où elles viennent de recevoir chez nous droit de cité. Sans vouloir refaire après d'autres l'histoire si intéressante de leurs débuts ¹, je voudrais uniquement marquer, par une revue rapide des publications les plus importantes des dernières années, les résultats obtenus et ceux qu'il reste à atteindre.

I.

L'organisation de dépôts d'archives publiques dans tous les pays de l'Europe depuis le commencement de ce siècle, l'entreprise par les gouvernements de grandes collections historiques, la curiosité universelle de la critique, le besoin d'éditions définitives, le goût de l'inédit, ont rendu de nos jours les études de paléographie plus indispensables et plus populaires dans le monde érudit qu'à n'importe quelle autre époque. Par une conséquence naturelle, les recherches spéciales se sont multipliées de plus en plus et par suite de cet accroissement trop rapide, de ce *flux perpétuel* de la matière scientifique, la condensation en corps de doctrine des résultats acquis fait défaut et le fera probablement encore longtemps. Il suffit de parcourir le *Neues Archiv für ältere Deutsche Geschichtskunde*, la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, les *Sitzungsberichte der Wiener Akademie*, pour se faire une idée de la vitalité extraordinaire, mais aussi de l'éparpillement des travaux. On ne pourrait guère citer en fait d'ouvrages d'ensemble parus depuis la renaissance des études historiques vers 1830 que quelques livres sans originalité, compilations plus ou moins réussies des grands travaux bénédictins des XVII^e et XVIII^e siècle, qu'ils ne peuvent du reste dispenser de lire. Tels sont les *Éléments de paléographie* de Natalis de Wailly, 2 vol., Paris 1866; le *Dictionnaire raisonné de diplomatique chrétienne* de Quantin, Paris 1866, 1 vol.; le

¹ Voir surtout SICKEL : *Urkunden der Karolinger* I, pp. 30-45 et WATTENBACHS : *das Schriftwesen im Mittelalter*, pp. 1-23.

Compendio della lezioni teoretico-pratiche di Paleografia e Diplomatica de Gloria, Padoue, 1870, 1 vol. avec atlas. A côté de ces ouvrages qui s'adressent aux travailleurs, quelques manuels ont été composés plus spécialement pour les commençants. Parmi ceux-ci, les deux plus connus en Belgique sont le *Dictionnaire des abréviations latines et françaises usitées dans les inscriptions lapidaires et métalliques, les manuscrits et les chartes du Moyen âge* de Chassant, 2^e édit., Paris 1862, qui n'est pas exempt d'erreurs¹ et ne dispensera jamais de recourir au *Lexicon Diplomaticum* de Walther (3 vol. Göttingue 1745-47) et la *Paléographie des Chartes et des Manuscrits du XI^e au XVII^e siècle*, 7^e édit., Paris 1876, due au même auteur, plus utile par les spécimens d'écritures y reproduits que par le texte tout à fait insignifiant. Ces deux petits livres ont un but essentiellement pratique. L'auteur veut mettre seulement le lecteur à même de déchiffrer un texte le plus rapidement possible. Aussi procède-t-il à rebours, descendant de l'écriture du XVII^e siècle à celle du XI^e, procédé aussi pratique que peu scientifique². L'*Anleitung zur Lateinischen Palaeographie* de Wattenbach (Leipzig, 2^e édit. 1872) est, quoique moins claire peut-être, infiniment supérieure. Cette plaquette in-4^o mi-imprimée, mi-autographiée, est le fruit d'un long enseignement à l'université de Berlin et n'était primitivement destinée qu'aux seuls élèves de l'auteur. Dans la première partie on trouve une excellente classification des diverses écritures du moyen-âge avec leur caractéristique et de nombreux renvois aux diverses collections de facsimilés. La seconde partie (autographiée) est consacrée à l'histoire des transformations des différentes lettres, aux abréviations, aux chiffres etc. Joint aux *Schrifttafeln* d'Arndt dont je dirai un mot plus loin, ce livre constitue le meilleur ouvrage à mettre dans les mains des élèves. On ne pourra se dispenser non plus pour toutes les connaissances

¹ Qm par exemple est donné comme signifiant *quum* et *quoniam*, alors qu'il n'a jamais la première de ces significations.

² « En partant du XVII^e siècle et en laissant de côté les écritures de transition des premiers siècles, l'auteur sacrifie l'évolution historique des formes des lettres et des abréviations, qui seule pourtant donne des solutions certaines. Son livre montre tout comme arbitraire et il n'est en somme qu'un simple aide mémoire. » WATTENBACH *Schriftwesen*, p. 26.

accessoires indispensables au paléographe de lire l'ouvrage si connu et si intéressant du même Wattenbach : *das Schriftwesen im Mittelalter*, 2^e édit., Leipzig 1875, où sont successivement étudiées les diverses matières sur lesquelles on a écrit, la forme des livres et des chartes, les instruments des scribes, la reliure, la miniature, les copistes, le commerce des livres et les bibliothèques et archives du moyen âge.

La caractéristique de notre siècle en ce qui concerne les études de paléographie est le grand nombre de collections facsimilés parues dans les dernières années, tant pour les nécessités de l'enseignement que pour celles de la science.

L'idée de mettre sous les yeux du lecteur des spécimens d'écritures anciennes n'est pas nouvelle. Mabillon ¹, les auteurs du nouveau traité de diplomatique ², G. Bessel ³ et bien d'autres au XVII^e et au XVIII^e siècle ornèrent déjà leurs ouvrages d'un grand nombre de planches reproduisant surtout des chartes et des diplômes. Plus récents et aussi plus spécialement paléographiques sont les recueils de Champollion Figeac : *Paléographie des classiques latins d'après les plus beaux manuscrits de la bibliothèque royale de Paris*; et de Silvestre *Paléographia Universelle*, Paris, 1841. Letronne *Diplomata et chartae Merovingicae aetatis* et les facsimilés de l'ancien fonds de l'École des chartes sont consacrés de leur côté aux documents d'archives.

Tous ces anciens recueils de facsimilés ont un défaut capital : ils sont gravés et par suite plus ou moins inexacts. Il est clair en effet que, si habile qu'on le suppose, un graveur forcé de copier une écriture inconnue, soit d'après l'original, soit, ce qui est le cas le plus fréquent, d'après un calque, ne pourra produire qu'un à peu près, bon pour des exercices de déchiffrement, mais absolument insuffisant pour un travail scientifique. C'est là ce que l'on a toujours fort bien vu et c'est pourquoi, dès 1858, Sickel publiait par la photographie ses *Monumenta graphica medii aevi ex archivis et bibliothecis imperii Austriaci collecta*. Cette collection magistralement composée a souffert

¹ *De re diplomatica*. Paris, 1681, fol. Supplément paru en 1704. Les planches se trouvent après le livre six.

² *Nouveau traité de diplomatique par deux religieux bénédictins*. Paris, 6 vol. f^o, 1750-65. 100 planches.

³ *Chronicon Gotwicense*. Tomus prodromus. Tegerensee, 1732, fol.

malheureusement de l'état peu perfectionné encore de la photographie à l'époque de sa publication. Les planches ont pâli et sont aujourd'hui passablement difficiles à déchiffrer. Aussi a-t-on cherché de nos jours un procédé plus durable. On l'a trouvé, soit dans la photolithographie, soit dans l'héliogravure, soit dans l'autotypie qui ont, outre le mérite de la durée, celui de donner une reproduction plus vivante du manuscrit dont elles rendent jusqu'à un certain point la couleur de l'encre, du parchemin, etc. Depuis que l'on a jugé de l'excellence de ces procédés, les collections de facsimilés se sont rapidement propagées et il n'est plus guère aujourd'hui de grande bibliothèque à côté de laquelle il ne s'en soit pas formé.

L'Angleterre, qui possède le plus riche dépôt de manuscrits qui existe au monde et dont les *clubs* scientifiques disposent de sommes considérables, possède le plus grand nombre de ces collections. Dès 1865 furent publiés par le procédé de la photographie sur zinc les *Facsimiles of national manuscripts from William the Conqueror to queen Anne* 4 parties Londres 1865-69. Le *director of the ordnance Survey* à qui est dû ce premier recueil a fait paraître plus récemment par le même procédé des *Facsimiles of Anglo-Saxon manuscripts* 2 parties Londres, 1878-81. La direction du musée britannique publie de son côté depuis 1873 des *Facsimiles of ancient charters in the British Museum* 4 parties, Londres 1873. Tandis que ce recueil ne contient que des chartes, le *Catalogue of ancient manuscripts in the British Museum* (photogravé) est accompagné de planches superbes consacrées exclusivement aux manuscrits proprement dits. La première partie (1881) renferme les manuscrits grecs, la seconde (1884) les manuscrits latins. La bibliothèque bodléenne d'Oxford a suivi cet exemple et vient de faire paraître des *Facsimiles from Latin manuscripts in the Bodleian library* by Robinson Ellis, Oxford, 1885 (photogravure). Parmi les recueils anglais de facsimilés, le plus célèbre à juste titre est celui que publie depuis 1873 la *Palaeographical Society*. Cette collection dirigée par E. A. Bond et E. M. Thompson comprend actuellement trois volumes : le premier est consacré aux manuscrits grecs, le second et le troisième aux manuscrits latins. La beauté des planches a donné à cette publication une réputation européenne. Elle ne comprend pas du reste exclusivement des manuscrits de provenance anglaise. Les

bibliothèques du continent ont été mises par elle à contribution. Les facsimilés de la Société paléographique paraissent irrégulièrement et sans ordre chronologique. C'est affaire au relieur de les classer. Chaque planche est accompagnée de la transcription du texte reproduit et d'une excellente notice sur ses caractères paléographiques.

Comme l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande ont voulu propager aussi les spécimens les plus remarquables de leurs bibliothèques. La première a fait paraître des *Facsimiles of national manuscripts of Scotland*, 3 parties, Londres, 1869-71; la seconde des *Facsimiles of national manuscripts of Ireland* photozincografed by the director general of the ordnance Survey ed. J. T. Gilbert, 5 vols., Londres, 1874-1885.

A côté de ces grandes collections, de nombreux manuscrits ont été, vu leur importance, reproduits en entier¹, le *Glossaire d'Epinal* (Londres, 1883 ed. Sweet, photolithogravure), le *codex Alexandrinus*, le manuscrit principal du *Beowulf* (Londres, 1892, autotypie), le célèbre *psautier d'Utrecht* (ed. Birch, Londres, 1876). En Irlande ont paru *Facsimiles of Leabhar na-h-Nidhre*, (Dublin, 1870) et *Facsimiles of Leabhar Breac*, (Dublin, 1876.)

Toutes ces publications se distinguent par leur perfection technique, mais aucune n'est destinée à l'enseignement ou à des recherches spéciales. Dans leur ensemble, ce sont plutôt des ouvrages de luxe que des outils scientifiques. L'Angleterre ne possède pas encore d'enseignement de la paléographie et ses collections de facsimilés se ressentent naturellement de cet état de choses.

Il en est tout différemment en Allemagne où toutes les publications de ce genre ont un but exclusivement scientifique. J'ai déjà cité les *Monumenta graphica* de Sickel, qui ouvrirent une voie dans laquelle ils furent rapidement suivis. Les *Exempla*

¹ Ce n'est pas seulement en Angleterre, mais aussi en France et en Allemagne que des manuscrits ont été reproduits en facsimilé en entier. Je ne citerai pourtant en ce genre que des facsimilés anglais parce qu'ils sont peu connus sur le continent. Je profite de l'occasion pour remercier M. W. M. Lindsay, professeur au Jésus-Collège d'Oxford des renseignements qu'il a eu l'obligeance de me communiquer relativement à ces publications.

codicum latinorum majusculis litteris scriptorum edd. Zange-meister et Wattenbach, et les *Exempla codicum Graecorum maj. litt. script.* edd. Wattenbach et von Velsen revèlent par leurs titres leur contenu spécial. Les *Exempla scripturae Visigothicae* d'Ewald et Loewe, Heidelberg 1883, consacrent également leurs 40 planches à reproduire le développement d'un seul genre d'écriture. De même que les *Exempla codicum Erfurtensium Amplorianorum* publiés par Schum à Berlin en 1882, ces diverses collections sont destinées spécialement aux études de pure paléographie. Au contraire, ce sont exclusivement des textes diplomatiques que contiennent les *Schrifttafeln aus dem Nachlass von M. F. Kopp*, publiées à Vienne par Sickel et destinées à servir à l'illustration scientifique de son livre célèbre *die Urkunden der Karolinger* et, comme l'indique le titre, il en est de même du recueil célèbre dirigé par Sickel et von Sybel : *die Kaiser Urkunden in Abbildungen*. Cet ouvrage s'adresse aux diplomates et est destiné, par des exemples pris dans la chancellerie de chaque empereur, à servir à la critique des caractères externes des diplomes. Il doit se composer de 10 livraisons dont 7 ont déjà paru¹. Le procédé employé est la photolithographie. Les planches qui sont superbes s'exécutent dans les ateliers de l'état-major prussien. Les frais d'exécution sont très élevés. Ils montent jusqu'aujourd'hui à plus de 80,000 marcs. C'est ce qui a engagé M. J. von Pflugk-Marttung à adopter l'autographie pour ses *Chartarum pontificum Romanorum specimina selecta*. Ce procédé d'un bon marché incontestable à le tort de laisser, comme la gravure, beaucoup trop à l'habileté du dessinateur. Aussi l'ouvrage n'a-t-il pas reçu un accueil très favorable².

A côté de ces grands recueils qui s'adressent plutôt aux paléographes de profession qu'aux étudiants, le professeur Arndt a fait photolithographier à Berlin en 1874 deux fascicules de *Schrifttafeln zum Gebrauch bei Vorlesungen und zum Selbstunterricht* adoptés universellement en Allemagne pour l'enseigne-

¹ Chaque livraison coute 30 marcs pour les souscripteurs, et 45 marcs achetées isolément.

² Il s'est élevé dernièrement en Allemagne entre Sickel et Pflug-Harttung une polémique qui, par ses allures singulières, peut nous laisser croire que l'âge des *bella diplomatica* n'est pas encore terminé.

ment universitaire. On y trouve réunis tous les genres d'écritures latines depuis les tablettes de cire et les *graffiti* jusqu'à la fin du XV^e siècle. Une courte notice se rapporte à chaque facsimilé dont les premières lignes seulement sont transcrites. J'ajoute que le prix très modique de l'ouvrage (30 marcs) le rend facilement accessible et que ces divers avantages réunis lui garantissent chez nous dans les cours de paléographie, la même fortune que dans ceux d'Outre-Rhin ¹.

La France, qui a produit le premier diplomate qui ait compris l'utilité des facsimilés, Mabillon, n'est pas restée de nos jours en retard sur ses voisines. J'ai déjà cité les recueils de Champollion-Figeac et de Silvestre. Le procédé de la gravure employé dans ces collections et dans les plus anciens facsimilés publiés pour l'École des chartes est détrôné depuis longtemps par l'héliogravure préférée en France à tous les autres moyens de reproduction. La perfection d'exécution du *Recueil de facsimilés à l'usage de l'École des chartes*, Paris, Picard, justifie cette préférence. Cette magnifique collection paraît en fascicules de 50 planches, au prix incroyablement modique de 25 francs. Chaque fascicule est accompagnée de la transcription des premières et des dernières lignes de chaque texte. Les textes reproduits sont presque exclusivement des documents d'archives, extraits d'archives françaises, mais dans ce domaine restreint la variété des types reproduits est incroyable : diplômes royaux, lettres patentes, lettres missives, chartes de seigneurs laïcs, d'évêques, de chapitres, d'officialités, documents privés de toute espèce, registres de parlement, notes de notaires, du VIII^e au XIX^e siècle, c'est toute la vie juridique de la France qui est reproduite sur le vif ². Sans doute cette variété et cette richesse mêmes altèrent peut-être le caractère strictement scientifique de l'ouvrage. Les savants de profession pourraient préférer un choix plus sévère, un ordre plus rigoureux. Ils trouveraient superflue cette abondance de textes du XV^e et du

¹ Les *schrifttafeln* reproduisent surtout des fragments de manuscrits et fort peu de textes diplomatiques. On devra donc, dans l'enseignement, mettre dans les mains des élèves les planches publiées pour les élèves de l'École des chartes.

² En 1882 l'ancien fonds des facsimilés de l'École contenait 700 pièces, celui des héliogravures 300. Depuis, ce dernier s'est largement augmenté.

XVI^e siècle qui ne présentent d'autre difficulté que celle de l'écriture. Mais il ne faut pas oublier que ces facsimilés sont avant tout destinés à de futurs archivistes et que nulle part ailleurs que dans le recueil de leur école, ceux-ci ne pourraient trouver en aussi grand nombre des spécimens des documents et des écritures qu'ils sont appelés à classer et à déchiffrer.

Les *Facsimilés du Musée des archives départementales* (Paris, 1878; 140 documents du VII^e siècle à 1774 en 60 planches) ne sont pas comme ceux de l'École des chartes destinés à l'enseignement, mais bien à faire connaître aux savants un certain nombre de pièces intéressantes conservées dans les dépôts d'archives français. Comme le British Museum, la Bibliothèque Nationale a publié aussi des catalogues scientifiques : M. Léopold Delisle dans le *Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, Paris, 1868-81, 3 vol. 4^e avec atlas de 50 planches (transcrites et expliquées au t. III) a rendu un service signalé à la paléographie en publiant des spécimens des écritures du moyen âge exclusivement d'après ses manuscrits datés¹. Précieux pour les philologues est enfin le recueil de M. E. Chatelain : *Paléographie des classiques latins*, Paris, Hachette 1884, qui doit comprendre 10 livraisons renfermant des facsimilés des meilleurs manuscrits des auteurs classiques.

Les Italiens ont apporté de nos jours aux études de paléographie l'ardeur qui caractérise leur mouvement scientifique depuis quelques années. Depuis 1870, année où Gloria publia un atlas de planches fort défectueuses par le procédé vieilli de la gravure², bien des progrès ont été réalisés. La *Paleografia artistica cassinese* de Piscicelli, la *Scrittura in Italia fino a Corlomagno* de Foucard, 1878; les *Facsimili per gli studi neolatine*, 1882 de Monaci, prouvent que l'on s'est mis à la besogne avec énergie. Le recueil de Monaci est spécialement destiné aux étudiants. Avant lui, Ceriani avait déjà fait rassembler de nombreux facsimilés pour les élèves de l'Académie royale des sciences

¹ Parmi les autres publications paléographiques de M. D. je citerai encore : *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, avec atlas; *Notice sur un manuscrit mérovingien appartenant à M. J. Desnoyer*; *le premier registre de Philippe-Auguste*, reproduction héliographique de l'original conservé au Vatican, etc.

² Comme appendice au *Compendio di Paleografia* que j'ai cité plus haut.

et des lettres de Milan et Paoli a rendu le même service à ceux de l'Institut des hautes études. Malheureusement aucune de ces deux collections n'a encore été livrée au public.

Depuis 1882 Monaci et Paoli publient à Rome un *Archivio paleografico italiano* par le procédé de l'héliotypie. Tout récemment enfin a paru une *Collezione fiorentina di facsimili paleografici* qui sera la plus importante de l'Italie. Le procédé choisi, la photogravure, a donné d'excellents résultats. Cette collection a pour but « de servir à l'étude doctrinale et historique de l'écriture grecque et latine des monuments littéraires et diplomatiques et en second lieu de faciliter les recherches spéciales des philologues et des historiens. » Elle se divise en deux parties : la première dirigée par le professeur Vitelli comprend les manuscrits grecs, l'autre, sous la direction de Paoli, les manuscrits latins ¹.

II.

On le voit, dans le domaine de la paléographie, les ouvrages théoriques le cèdent de beaucoup en nombre aux recueils de facsimilés. Il devait en être forcément ainsi, dans une science toute d'observation, où rien ne peut remplacer l'examen *de visu* des manuscrits. Dans bien des cas, c'est un tact particulier, c'est une habitude de l'œil qui peuvent seuls résoudre ces petits problèmes que renferment presque tous les livres du moyen âge et, je me hâte de l'ajouter, que renferment aussi les documents diplomatiques. Aussi le diplomatiste doit-il être en même temps paléographe. Mais il doit être autre chose encore. Les textes qu'il a à critiquer sont en effet des actes officiels ou du moins authentiques. Ils sortent de chancelleries procédant des règles souvent basées sur l'usage et la tradition, se transformant pourtant continuellement dans une mesure qu'il faut fixer. Ils ont été imités par d'habiles faussaires dont il s'agit de reconnaître la supercherie. D'un autre côté, ils touchent de fort près à une foule de points de droit dont il est indispensable d'avoir des notions exactes. En un mot, si dans la pure paléographie, la critique ne se prend qu'à l'écriture, dans la diplomatique

¹ Voir un article de M. G. Gorrini : *Archivio storico Italiano*, t. XIV, an. 1884.

elle examine à la fois le contenant et le contenu, les *caractères externes*, comme les *caractères internes*. De là, la nécessité d'une foule de recherches et l'accroissement rapide de la littérature, ou si l'on veut de la partie théorique de la science. Qu'on se rappelle les grands travaux bénédictins des deux derniers siècles, et que la paléographie n'y est considérée que comme une partie de l'ars diplomatica.

Il n'y a peut être pas, dit Schoenemann (*Versuch eines vollständigen Systems der allgemeinen, besonders ältern Diplomatik*. 2 vol., Hambourg, 1801, § 22) de science qui se soit plus vite formée que la diplomatie et qui, en aussi peu de temps, se soit imposé à tout le monde. Après l'apparition du *de arte diplomatica* de Mabillon (1681), en effet, la méthode existe et les grandes lignes sont tracées. Mais combien il reste encore à faire! que de détails à rectifier, que de points obscurs à éclaircir, que de chancelleries encore à soumettre au jugement de la critique ¹. Si tous les successeurs de Mabillon ont suivi ses traces et écrit comme lui des traités généraux de diplomatie, notre siècle, ici comme en tant d'autres sciences, a repris en détail l'œuvre ébauchée à grands traits. Depuis Schoenemann il n'a plus paru d'ouvrages généraux de diplomatie. Dans ce genre on ne peut citer que les manuels à l'usage des commençants. Le nombre de ces manuels est peu considérable et l'on doit ajouter malheureusement qu'il ne sont guère suffisants. La complication de la matière rend en effets de tels ouvrages fort difficiles. Le *Diplomatisches A B C* de Franz Sauter (Stuttgart 1874) est mauvais. L'*Urkundenlehre* de Friedrich Leist (Leipzig 1882), dans une collection de *catéchismes* scientifiques analogue à celle des manuels Roret, ne vaut pas mieux. La mince brochure de Paoli que l'on vient de traduire en Allemagne (*Grundriss der lateinischen Palaeographie und der Urkundenlehre*. Innsbruck, 1885, trad. par Lohmeyer), donne une bonne esquisse des grandes lignes du sujet, mais ne mérite que le nom de programme. Pour les exercices pratiques des Séminaires historiques, Bresslau a fait paraître un excellent recueil de diplômes impériaux : *Diplomata centum in usum scholarum diplomaticarum*. Berlin, 1872.

¹ Je ne citerai, par exemple, que la chancellerie pontificale, la plus importante de toutes et dont Mabillon ne dit pas un mot.

C'est l'Allemagne qui, dans ce siècle, a le plus contribué au progrès des études de diplomatique et l'avancement rapide de cette science y est dû surtout au besoin vivement ressenti de posséder pour les documents diplomatiques des éditions définitives. On sait que la grande entreprise des *Monumenta Germaniae Historica* conçue par le baron de Stein et par G. Pertz faisait à côté des *Scriptores* et des *Leges* une place aux *Diplomata*. Mais si la publication des deux premières divisions marcha rapidement, celle de la troisième resta bien en arrière. On voulait en effet être complet et définitif et la difficulté de l'être était trop évidente en présence de textes aussi nombreux, aussi éparpillés, aussi encombrés de falsifications que ces milliers de diplômes qui depuis les Mérovingiens jusqu'au XVI^e siècle emplissent les archives. Il fallut procéder lentement, établir des classifications dans ce désordre, rassembler, cataloguer. Ce fut un des plus acharnés travailleurs du temps qui consacra sa vie à cette besogne préliminaire. En 1831 parut le premier volume des *Regesta Chronologico-diplomatica* de J. F. Böhmer.

L'idée de cataloguer dans des régestes la matière diplomatique disséminée dans des archives et des recueils divers n'était pas nouvelle. Labbe et Mabillon avaient déjà pensé à livrer au public le catalogue des documents rassemblés pour leurs grandes collections. En 1740 Georgisch, en 1767 Bréquigny firent paraître, en se bornant à suivre l'ordre chronologique, de grands inventaires des chartes et des diplômes de tout genre publiés de leur temps. Böhmer, avec raison, se borna à la chancellerie impériale, donnant pour celle-ci un exemple qui — nous le verrons — fut bientôt imité pour d'autres. « Depuis longtemps en possession de régestes, dit Sickel, il nous est à peine possible aujourd'hui de nous faire une idée exacte de la valeur de ces travaux, et c'est seulement en voyant avec quelle joie leur apparition fut saluée par ceux qui pendant de longues années avaient travaillé sans leur secours, que nous comprenons toute leur importance ¹. »

Les régestes de Böhmer vieillirent vite. Pour la période postérieure aux carolingiens surtout ils devinrent bientôt in-

¹ *Die Urkunden der Karolinger*, pp. 53-54.

suffisants. C'est pour les maintenir au courant que parurent de 1865-1883 *die Kaiserurkunden des X, XI. und XII. Jahrhunderts chronologisch verzeichnet als Beitrag zu den Regesten und zur Kritik derselben* de K. F. Stumpf-Brentano. Aujourd'hui, tous les régestes sont systématiquement réédités et continués. Déjà Mühlbacher a fait paraître le premier volume de ceux des Carolingiens, Huber ceux de Charles IV, Ficker ceux de Richard de Cornouailles ¹.

A côté des régestes et grâce à eux, ont paru depuis une vingtaine d'années des travaux de critique diplomatique qui ont apporté à l'histoire du moyen âge un supplément de richesse et de précision que l'on ne peut estimer trop haut. Je ne puis malheureusement citer que quelques noms, dont l'un, celui de Sickel est connu bien en dehors du cercle restreint des diplomates. Ses *Urkunden der Karolinger* (2 vol., Vienne, 1867) et ses *Beiträge zur Diplomatik* (parus dans les *Sitzungsberichte der Wiener Akademie* de 1861-82) pour ne citer que ces deux ouvrages, sont des livres classiques.

Depuis que Sickel a donné l'exemple de la méthode à suivre les travaux se sont rapidement multipliés. Aussi importants que les siens par la valeur des résultats acquis sont les *Beiträge zur Urkundenlehre* de Ficker (2 vol. Innsbruck 1877-78). Les recherches spéciales de Bresslau, (*die Kanzlei Kaisers Konrad II.* Berlin, 1869) de Mühlbacher (*die Urkunden Karls III.* Vienne, 1879), de Lindner (*das Urkundenwesen Karls IV und seiner Nachfolger.* Stuttgart, 1882), de Philippi, (*Zur Geschichte der Reichskanzlei unter den letzten Staufern.* 1885) et de bien d'autres que je ne puis citer dans une revue aussi rapide que celle-ci, montrent avec quel zèle la diplomatie impériale est étudiée en Allemagne.

Quoique plus importante, la diplomatie des papes est moins connue. On a pourtant ici aussi commencé méthodiquement. Les régestes de Jaffé (*Regesta pontificum Romanorum a condita*

¹ Les Regestes de Böhmer dans leur ensemble vont des premiers carolingiens à 1847. Il faut y joindre ceux de Chmel : Ruprecht (Francfort 1834) et Frédéric III. (Vienne 1840). En y ajoutant les régestes de Huber pour Charles IV on voit que du VIII^e au XVI^e siècle la série est complète. On comprend dès lors facilement le rapide progrès des études de diplomatique en Allemagne.

ecclesia ad a. post Ch. n. 1198) parus à Berlin en 1851 et dont Loewenfeld, Kaltenbrunner et Ewald publient une seconde édition, ainsi que ceux de Potthast (de 1198 à 1304. 2 vol. Berlin 1874) ont rendu les plus grands services en cataloguant les actes émanés de la chancellerie pontificale, éparpillés dans le monde chrétien. Depuis l'ouverture de la bibliothèque du Vatican et la communication aux travailleurs des registres des papes, le gouvernement français occupe quelques uns des élèves de son école de Rome à la publication de ces registres. publication qui, outre son intérêt diplomatique, est en même temps un complément indispensable aux régestes ¹.

Quant aux travaux de critique ils sont fort éparpillés et ne consistent guère qu'en articles de revues. Les noms les plus connus sont ceux de Loewenfeld, d'Ewald, de Kaltenbrunner, de Diekamp, de Pflug-Harthung ² en Allemagne, et en France celui de M. Delisle dont les diverses recherches parues dans la Bibliothèque de l'École des chartes comptent jusqu'aujourd'hui parmi les plus importantes en cette matière.

A côté de la diplomatie impériale et la diplomatie pontificale, la diplomatie des rois de France peut citer aussi plusieurs bons travaux parus dans les dernières années. En France pourtant le travail n'a pas été conduit aussi systématiquement qu'en Allemagne. A part l'excellent *Catalogue des actes de Philippe Auguste* de M. Delisle, je ne vois pas de régestes à citer. Les travaux parus sont principalement des articles de la Bibliothèque de l'École des chartes consacrés à telle ou telle question spéciale. Les meilleurs et les plus nombreux sont toujours ceux de M. Delisle. Dans ces tous derniers temps on semble avoir voulu, comme en Allemagne, étudier une à une les diverses chancelleries royales. M. Luchaire a consacré une partie du second volume de son *Histoire des institutions monarchiques de la France sous les premiers capétiens*. Paris,

¹ Ont commencé à paraître les *Registres d'Innocent III*. Paris, 4^o, publiés par M. Elie Berger avec une excellente introduction diplomatique spéciale. M^{rs} Grandjean et Prou continuent la série de ces excellentes publications.

² Les travaux des deux premiers paraissent surtout dans le *Neues Archiv*, ceux du troisième dans l'*Archivalische Zeitschrift*.

1885, à celle de Louis VII; M. Pfister a étudié celle du roi Robert ¹.

Après ces divers travaux sur la diplomatie royale en France je ne vois presque plus rien à citer. Nulle part on n'a abordé la diplomatie que faute de mieux j'appellerai féodale c'est à dire celle des princes soit laïcs, soit ecclésiastiques du moyen âge, nulle part on n'a abordé celle des villes. Un seul ouvrage dont les tendances valent mieux que le fond mérite ici une mention; c'est celui de von Buchwald: *Bischofs-und Fürsten-Urkunden des XII. und XIII. Jahrhunderts. Beiträge zur Urkundenlehre*. Rostock, 1882.

On comprend du reste facilement que la diplomatie des papes, des empereurs et des rois ait eu le pas sur celle des princes et des villes. L'intérêt de la première est en effet plus général, la matière diplomatique y est relativement plus facile à réunir et enfin, le but le plus immédiat de notre science, la détermination de l'authenticité ou de la non authenticité des actes y est posé beaucoup plus fréquemment que partout ailleurs. Mais ce serait une erreur que de placer tout l'intérêt de la diplomatie dans la seule critique des documents au point de vue de l'authenticité. La rédaction des chartes, leur rôle en justice et dans la vie politique du moyen âge, l'organisation des diverses chancelleries dont elles émanent relèvent également de la diplomatie et constituent autant de questions d'une extrême importance historique. Quelle clarté par exemple, ne jette pas sur la constitution de l'empire la connaissance de l'organisation de sa chancellerie! Quels résultats de première importance pour l'histoire du droit ne nous livrent pas les études de Brunner sur les documents privés des royaumes germaniques ²! Combien de vie ne donne pas à la constitution urbaine de Cologne la publication de ses *Schreins-Urkunden* ³! Et n'est-il pas permis de croire que le jour où l'on aura fait sur les actes des grands



¹ Dans l'introduction de son *Étude sur le règne de Robert le pieux*. Bibliothèque de l'École des hautes études. 1885.

² *Zur Rechtsgeschichte der Römischen und Germanischen Urkunden*. Berlin, 1880.

³ *Koelner Schreinsurkunden des XII Jahrhunderts*. ed. R. Hoeniger. Bonn. t. I. 1884. (Publication de la Gesellschaft für Rheinische Geschichtsurkunden).

princes féodaux et des grandes communes un travail analogue à celui que l'on accomplit maintenant sur ceux des empereurs ou des papes nos idées seront en bien des points rectifiées et nos connaissances largement enrichies ? Mais ici comme ailleurs on ne peut de but en blanc se livrer à des études fécondes : il faut préparer le terrain, c'est à dire dresser des régestes. C'est ce que l'on est occupé à faire : pour les princes ecclésiastiques on a déjà ceux des archevêques de Mayence ¹, de Salzbourg ², de Trèves ³ et de Magdebourg ⁴ et ceux des évêques d'Eichstädt ⁵ et de Bresslau ⁶; pour les princes laïcs, ceux des marquis de Bade ⁷, des ducs de Bavière ⁸, des margraves et des ducs d'Autriche ⁹; enfin on possède des régestes territoriaux pour le Rhin-Moyen ¹⁰, la Hesse ¹¹, la Westphalie ¹², etc.

En Belgique, M. Schoolmeesters a suivi l'excellent exemple de nos voisins d'Outre-Rhin en faisant paraître des régestes de l'évêque de Liège Raoul de Zaehringen ¹³. Il serait à désirer qu'il trouvât dans cette voie des émules. Chez nous, où de si bonne heure le pouvoir des princes féodaux s'est solidement constitué, des études sur la diplomatie des comtes de Flandre,

¹ *Regesta archiepiscoporum Moguntinensium*. ed. C. WILL. Innsbruck, 1877.

² *Regesta archiepiscoporum Salisburgensium*. ed. A. VON MEILLER. Vienne, 1866.

³ *Regesten der Erzbischöfe zu Trier*. ed. A. GOERZ. Trèves, 1859-61.

⁴ *Regesta archiepiscopatus Magdeburgensis*. ed. MULVERSTEDT. Magdebourg, 1876-81.

⁵ *Regesten der Bischöfe von Eichstädt*. ed. LEFFLAD. Eichstädt, 1872.

⁶ *Regesta episcopatus Vratislaviensis*. ed. GRÜNHAGEN et KORN. Bresslau, 1864.

⁷ *Regesta Badensia*. ed. DÜMGÉ. Carlsruhe, 1836.

⁸ *Wittelsbachische Regesten*. ed. BÖHMER, Stuttgart, 1854.

⁹ *Regesten zur Geschichte der Markgrafen und Herzöge Oesterreichs aus dem Hause Babenberg*. ed. A. VON MEILLER. Vienne, 1850.

¹⁰ *Mittelrheinische Regesten*. ed. A. GOERZ. Coblenz, 1876-81.

¹¹ *Regesten der bis ietzt gedruckten Urkunden zur Landes und Ortsgeschichte des Grossherzogthums Hessen*. ed. SCRIBA. Darmstadt, 1847-54.

¹² *Regesta historiae Westphalicae*. ed. ERHARD et WILMANS. Münster, 1847-1880.

¹³ *Régestes de Raoul de Zaehringen*. Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège an. 1881.

des ducs de Brabant et des évêques de Liège donnerait certainement les résultats les plus intéressants. Sans régestes nous ne pouvons entreprendre une telle étude et c'est pourquoi je terminerai cet article en émettant le vœu que, puisque nous avons imité nos voisins en faisant entrer la diplomatique dans notre enseignement supérieur, nous puissions aussi imiter les méthodes de travail qui portent chez eux de si beaux fruits.

HENRI PIRENNE.

A PROPOS DU PASSÉ DÉFINI

VARIATIONS GRAMMATICALES SUR DES THÈMES CONNUS.

Théorie des temps de la conjugaison française.

Lecture faite à la Société pour le progrès des études philologiques
et historiques le 1^{er} novembre 1885.

Des croix, il y en a partout. Les chemins de la vie et de la science en sont encombrés. Les géomètres, dont les reins sont si solides et le pas si sûr, ont la leur, unique, il est vrai, mais bien lourde : c'est le fameux postulat d'Euclide. Les philologues, les archéologues, les historiens ne les comptent plus. Les grammairiens n'échappent pas à la règle générale ; et la langue française, à elle seule, leur en donne à traîner quelques unes qui ne sont pas des plus commodes.

Ne parlons que du passé défini. Les esprits les plus déliés de la Gaule, les plus fortes têtes d'Outre-Rhin, les francisants des plaines de l'Escaut et des Pays-Bas se sont tous escrimés contre ce temps de notre conjugaison. Démolis aussitôt qu'édifiés, les systèmes s'élèvent et s'écroulent à côté des systèmes, et cette partie du champ grammatical disparaît sous les ruines. Je viens y apporter ma pierre.

D'après les grammaires les plus récentes, le passé défini appartiendrait, d'une part, à la catégorie des temps *secondaires* ; d'autre part, à la catégorie des temps de l'action dite *non accomplie*, par opposition aux temps dits de l'action *accomplie* ; enfin à celle des temps de l'action *concentrée* qu'on distingue des temps de l'action *développée*.

Que le passé défini soit un temps secondaire, c'est ce qui n'a plus besoin d'une longue démonstration. Mais l'accord cesse dès qu'il s'agit de déterminer de quel temps principal il est le corrélatif. Pour sortir d'embarras, voyons comment se transforme l'exposition d'un sujet quelconque, lorsque, d'actuel, il devient passé.

« L'été nous *a ramené* les chaleurs ; l'imprévoyante cigale *chante* nuit et jour ; elle *sera* bien dépourvue quand la bise *sera venue*. » Voilà le présent ; voici le passé :

« L'été avait ramené les chaleurs, l'imprévoyante cigale chantait nuit et jour; mais elle se trouva bien dépourvue quand la bise fut venue.

Comparons, et nous constatons que, l'imparfait et le plus que parfait sont les temps secondaires du présent et du passé indéfinis — c'est admis — mais en même temps que le passé défini et le passé antérieur doivent être les temps secondaires du futur et du futur antérieur. C'est cette conclusion qui est controversée.

Le passé défini, temps secondaire du futur! le passé remplaçant le futur! — Et pourquoi pas? Si tout futur, à la longue, devient un passé, le futur grammatical doit lui aussi devenir un passé grammatical. Lequel? c'est une simple question de fait. Or, aujourd'hui nous dirons: « Ce jeune homme *est* intelligent et actif, il *fera* rapidement son chemin »; Dans vingt ans: « Cet homme *était* intelligent et actif, il *fit* rapidement son chemin. »

Est-il nécessaire de multiplier les exemples?

Les grenouilles *sont* lasses de l'état démocratique, elles *réclameront* un roi. — Les grenouilles *étaient* lasses de l'état démocratique, elles *réclamèrent* un roi.

Le corbeau *tient* dans son bec un fromage, mais quand il *aura prêté* l'oreille à la douce flatterie du renard, il le *laissera* tomber. — Le corbeau *tenait* dans son bec un fromage, mais quand il *eut écouté* la douce flatterie du renard, il le *laissa* tomber.

Pour moi, cette démonstration est sans réplique.

La dernière phrase nous offre en outre un second exemple de la transformation du futur antérieur en passé antérieur.

Je sais bien que le passé défini a parfois l'air de présenter l'action comme simultanée avec une autre également passée. Je reviendrai tantôt sur ce point spécial.

Le passé défini serait, dit-on encore, un temps de l'action non accomplie, c'est-à-dire, qu'il la présenterait comme non achevée au moment désigné.

Une chose est certaine, c'est que le passé défini est un temps simple, et que les autres temps simples, à savoir, le présent, l'imparfait et le futur, nous montrent l'action comme en train de s'accomplir, tandis que les temps composés correspondants nous la peignent comme terminée. Chacun saisit d'emblée la

différence entre « *Pierre DÉJEUNE ou DÉJEUNAIT, ou bien dans une heure il DÉJEUNERA* » et « *il A ou il AVAIT DÉJEUNÉ, ou bien dans une heure il AURA DÉJEUNÉ* ».

Maintenant est-il bien exact de prétendre que dans la phrase : « *Pierre déjeuna hier d'un œuf à la coque* » l'action est présentée comme non-accomplie ? j'avoue pour ma part avoir quelque scrupule. Bien mieux, dans les propositions suivantes : « *La République romaine dura cinq cents ans ; Dieu créa le ciel et la terre en six jours* » le terme même de l'action n'est-il pas explicitement désigné ? et n'est-ce même pas pour cette raison que les grammairres caractérisent le passé défini comme marquant qu'une action s'est accomplie dans un temps entièrement écoulé ?

Oh ! je n'ignore pas ce qu'on peut répondre, et tout ce qu'il y a de juste au fond de la pensée de ceux qui ont rangé le passé défini au nombre des formes verbales indiquant le non-accomplissement de l'action. Je sais qu'il y a ici un simple malentendu et que, pour juger si l'action est accomplie ou non, il ne faut pas se placer au moment où l'on parle, mais à celui dont on parle. Ainsi aux époques dont il est question dans les phrases précédentes, Pierre avait-il ou n'avait-il pas encore déjeuné ? la République romaine était-elle debout ou renversée ? Dieu était-il occupé ou au repos ? — Ainsi posées, les questions font tout au moins hésiter sur le sens de la réponse.

Que, pour juger de la nature des temps, il ne faille pas toujours se reporter au moment de la parole, c'est ce que nous montre bien le futur antérieur. L'action qu'il nous donne comme accomplie ne l'est pas au moment actuel.

Je l'ai dit ailleurs ¹, et l'on me permettra de le répéter ici, le différend tient tout simplement au mauvais choix d'au moins l'un des termes usités.

Certes celui d'*accompli* est propre à marquer le caractère de l'action exprimée par les temps composés, mais celui de *non-accompl*, s'il convient plus ou moins au présent, imparfait et futur, manque à coup sûr de clarté en tant qu'appliqué au passé défini. Son principal défaut me semble résider surtout dans sa forme négative. Les négations sont toujours obscures et prêtent

¹ Voir mon article sur *la Signification du parfait grec*, 1885 et 1886.

facilement à équivoque et à méprise. En outre, il se trouve justement que la définition du temps simple, c'est-à-dire de l'antécédent, est la négation de celle du temps composé, c'est-à-dire du conséquent — ce qui est contraire aux règles de la logique.

Il faut donc chercher autre chose. J'ai cru dernièrement avoir trouvé ce qu'il fallait, et j'ai proposé d'appeler les temps simples *temps de l'activité en mouvement ou agissante*; les temps composés, *temps de l'activité au repos ou satisfaite*. Dit-on en effet : « Pierre déjeune, déjeunait, déjeunera, déjeuna (en un instant) » on nous fait voir Pierre en mouvement. Dit-on au contraire : « Pierre a déjeuné, avait déjeuné, aura déjeuné, eut déjeuné (en un instant) » on nous le montre comme ayant cessé d'agir, comme étant au repos.

Toutefois, après réflexions ultérieures, j'ai jugé que le mot *activité*, qui n'est ni défini, ni usité en grammaire, n'est pas à sa place, et, tout pesé, je me suis arrêté à ces deux dénominations des plus simples, *temps marquant l'action dans sa réalisation*, *temps marquant l'action dans son terme* — auxquelles, pour le moment, je ne trouve rien à redire.

Je n'insiste pas davantage sur cette question de terminologie, et je passe au troisième caractère du passé défini : il exprimerait l'action comme concentrée, pour ainsi dire, en un point du temps, tandis que l'imparfait l'exposerait dans son développement, dans sa continuité. *La cigale chantait* nous peindrait la cigale débitant son éternelle et monotone chanson; *la cigale chanta* condenserait en quelque sorte dans une vue instantanée ce que la cigale a fait.

Encore une fois, loin de moi la pensée de dénier ce qu'il y a de plausible dans cette distinction. Du reste, rien de rien n'est jamais absolument faux, et, dans toutes les définitions que l'on a données des temps depuis qu'il y a des grammairiens, il y a du bon, beaucoup de bon, plus de bon que de mauvais. Seulement nous voulons ici, non nous contenter d'une description plus ou moins fidèle, mais découvrir la marque propre et caractéristique des temps dans l'emploi que l'usage actuel leur a assigné. Nous voudrions dire au juste en quoi *il chanta* diffère de *il chantait*.

Or pour raconter, par exemple, le déluge, on est tenu de dire

« il *plut* pendant quarante jours et quarante nuits » et non « il *pleuvait* pendant quarante jours et quarante nuits. » Après cela, peut-on raisonnablement avancer que le passé défini concentre l'action, et que l'imparfait nous la décrit dans sa durée? De même nous devons écrire : « la cigale *chanta* tout l'été » et non « *chantait* ». D'autre part, on a gardé le souvenir « d'un savetier qui *chantait* du matin jusqu'au soir ». Ici l'imparfait ne marque-t-il pas l'action développée? Écoutez encore cette histoire : « Il *était* pauvre et *venait* d'entrer en ménage, lorsqu'il *fit* un héritage qu'il *administra* avec prudence, et depuis lors, il *vécut* heureux et il *eut* beaucoup d'enfants. » Il y a dans cette phrase des imparfaits et des passés définis qui désignent des actions durables, et d'autres qui désignent des actions d'un instant, et pourtant l'on ne pourrait y intervertir les temps, bien qu'on dise aussi : « Il *vivait* heureux et *avait* beaucoup d'enfants. »

Ne vous semble-t-il pas que, en dehors de tout contexte, la phrase « il vécut heureux et eut beaucoup d'enfants » est comme une fin d'histoire, tandis que l'autre « il vivait heureux et avait beaucoup d'enfants » est un début. L'imparfait suppose une suite; le passé défini, un préambule. L'imparfait commence, le passé défini termine.

Les exemples ne sont pas difficiles à trouver : Le corbeau qui *tenait* dans son bec un fromage, se le *laissa* prendre par le renard; le héron qui *dédaignait* les carpes, *fut* bien aise de rencontrer un limaçon; et la fille qui *prétendait* trouver un mari orné de toutes les qualités, *finit* par épouser un malotru. Le loup qui n'avait que les os et la peau, *préféra* la liberté à la bonne chère; la grenouille qui *voulait* se faire aussi grosse que le bœuf, *s'enfla* si bien qu'elle *creva*; et le savetier qui *chantait* du matin jusqu'au soir, *s'encourut* rendre au financier son argent.

L'imparfait prépare l'attention. « Il y *avait* autrefois un roi et une reine » disent les contes de fées : et voilà notre curiosité piquée : Qu'*arriva*-t-il à ce roi et à cette reine?

Pope a dit de Newton :

L'obscurité *régnait* sur la nature entière;
Dieu *dit* : que Newton soit ! et tout *devint* lumière.

Le premier vers ne peut subsister isolé; le second pourrait être gravé tout seul sur le socle de la statue du grand homme.

Pourquoi? parce que le passé défini jette le lecteur *in medias res* et en même temps conclut. Ainsi fait cette entrée de roman : « Jules s'éloigna en jetant un long et triste regard à la froide Henriette. »

Les exemples de ces sortes de début ne manquent pas¹ :

Entre les pattes d'un lion
Un rat *sortit* de terre assez à l'étourdie.

Une grenouille *vit* un bœuf
Qui lui *sembla* de belle taille.

Même figure dans la traduction ordinaire du premier verset de la Bible : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Il est vrai que les mots *au commencement* font une espèce de préambule. Toutefois le traducteur de l'évangile de St. Jean se sert de l'imparfait : « Au commencement était le Verbe. »

Ces remarques nous mettent dans la bonne voie. Le passé défini nous fait assister au commencement de l'action; l'imparfait la montre dans une partie indéterminée de sa durée. La proposition, *la Cigale chanta*, nous dépeint l'insecte se mettant à chanter; celle-ci : *la Cigale chantait*, nous le fait apparaître comme chantant, mais à un moment non défini, et l'on est tenté de demander : *Quand chantait-elle?* Nous allons voir que c'est précisément le passé défini qui résout l'indétermination.

En effet, puisque le passé défini nous figure l'action commençant, cette action est nécessairement précédée de quelque chose de différent. Ce quelque chose peut être exprimé de bien des façons — par un adverbe ou un complément circonstanciel; exemple : *Après son dîner, il sortit* — ou par une proposition, et le temps de cette proposition, nécessairement passé, sera, un imparfait ou un plus-que-parfait, un passé défini ou un passé antérieur; exemple : *Le Coq chanta quand Pierre renia* ou *eut renié le Christ, parce qu'il reniait* ou *avait renié le Christ*. Mais quel que soit le temps ou la conjonction employée, le moment où

¹ « Quand l'avoué Nasse, ... annonça au cercle que Jean Loubin, l'assassin présumé, avait choisi M^e Marius Murier comme défenseur, ce fut un éclat de rire général. » Début de la nouvelle : *Le client de maître Murier*, dans la *Revue politique et littéraire*, 19 septembre 1885.

« La bière s'abîma; puis les cordes brusquement tirées sifflèrent contre le bois, brusquement. » Début de la nouvelle : *Les vieux*, ib. 17 octobre 1885.

commence l'action principale, qui, dans l'exemple, est le chant du coq, fait en même temps connaître un moment auquel se passait l'action antérieure, à savoir, le reniement de St. Pierre.

En tant donc que mis en rapport avec un passé défini, l'imparfait ne marque ni la continuité, ni la durée, il prépare simplement l'indication d'un instant de cette durée. Si je vous dis que « *il pleuvait* quand je *sortis* » je ne songe nullement au temps que la pluie peut avoir duré, mais uniquement à cette coïncidence qu'il pleuvait quand j'ouvrais ma porte; je choisis un certain moment dans la durée. C'est ce qu'on voit encore dans la phrase suivante : « Il pleuvait depuis quarante jours quand l'arche de Noé s'arrêta ». Analysez la pensée — et les langues étrangères peuvent vous venir en aide — et vous verrez que cet « *il pleuvait* » se rapporte seulement au quarantième jour, celui où l'arche s'arrêta. Veux-je au contraire, signifier la durée, je dois comme on l'a déjà dit, employer le passé défini : « Il plut pendant quarante jours ».

D'un même coup nous avons réuni en un faisceau les trois caractères du passé défini, dont deux le distinguent de l'imparfait. Il est *défini* en ce qu'il place le *début* de l'action à un moment déterminé du passé, et par conséquent l'action tout entière entre ce moment et celui de la parole — Il suit de là que le sujet de l'action est présenté, non comme ayant cessé d'agir, mais au contraire comme *se mettant à agir*. — Enfin, comme l'action, en tant que commençant, inaugure un état différent de l'état antérieur auquel elle succède, il en résulte que le passé défini marque une *postériorité* dans le passé, et qu'il est le temps secondaire du futur.

L'imparfait présente aussi le sujet comme agissant, mais il prend l'action dans un des moments de son développement, et c'est pourquoi il est, de sa nature, *imparfait*, c'est-à-dire indéterminé. C'est le contexte qui détermine le moment. Il en résulte que l'état de choses qu'il décrit est censé succéder immédiatement à un état de choses exactement le même; à ce titre, il est le temps secondaire du présent, et comme lui, propre à marquer la continuité.

Tout ce qui précède heurte un peu par ci par là les idées généralement reçues, et cependant rien ne me paraît plus exact. « Crésus *était* l'homme le plus heureux de la terre lorsque Solon

vint à sa cour » l'imparfait marque-t-il ici un état plus ou moins permanent? En aucune façon, rien ne nous assure que Crésus était heureux depuis quelque temps déjà lorsqu'il vit Solon, ni qu'il continua à l'être. Un seul point est certain, c'est qu'il était heureux *au moment* où Solon vint chez lui. Voyez encore cette phrase : *Pierre se noyait lorsqu'un terre-neuve le tira de danger*. Il est clair que ce danger ne dure qu'un instant.

Il est ainsi bien établi qu'à l'égard du passé défini, l'imparfait joue un rôle tout passif et que, d'indéterminé qu'il est par nature, il devient déterminé.

C'est l'effet de cette alliance curieuse des deux temps qui fait croire à nombre de bons esprits que le passé défini marque la simultanéité. Simultanéité, si l'on veut, en tant qu'on se plaît à appeler simultanés deux instants consécutifs. Chacun sait que la Palisse vivait encore au moment où il mourut. Sa vie et sa mort n'ont pourtant pas été simultanées. Or, que de phrases raisonnables calquées sur ce modèle : « il se portait comme un charme lorsqu'il tomba malade; il était pauvre lorsqu'un héritage le mit dans l'opulence; il était fort riche lorsque son banquier, prenant la fuite, le ruina; il se promenait avec sa famille lorsqu'il tomba mort ».

Au fond donc, il n'y a pas simultanéité, il y a bel et bien succession. Il ne peut d'ailleurs en être autrement, puisque à un état se substitue un autre état.

J'entends venir mes contradicteurs armés du fameux début du Télémaque : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse... Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes; et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux. Tout à coup elle *aperçut* les débris d'un navire qui venait de faire naufrage. »

J'en suis bien fâché, ce passage ne prouve rien, parce qu'il est incorrect. Ce *tout à coup* est inattendu. C'est bien rencontré que, le jour du naufrage de Télémaque, Calypso était justement sur le rivage. Elle y allait souvent, j'en conviens, mais enfin, il y avait des jours qu'elle n'y allait pas. Il y a ici un anacoluthé, une ellipse; il faudrait une proposition de transition ou un complément de temps : *Un jour, elle aperçut etc.*; *un jour*, c'est-à-dire un jour que, selon sa coutume, elle se *tenait* sur le rivage.

Pour se convaincre qu'il en est bien ainsi, il suffit de vulgariser la phrase en la réduisant à sa plus simple expression : « Calypso se promenait souvent sur le rivage de la mer ; tout à coup elle aperçut Télémaque. » C'est là un tour inadmissible, et, au fond, c'est celui dont Fénelon s'est servi. On ne peut donc en faire état.

Sur ce sujet, on pourrait faire des remarques extrêmement intéressantes. Irréprochable est la phrase : *Comme il se promenait tranquillement, un filou lui déroba son mouchoir*. Il n'en est plus de même si je change la conjonction : « *Quand il se promenait, un filou lui déroba son mouchoir* » Pourquoi ? c'est parce que, à ce qu'il me semble, la conjonction *comme* établit un lien étroit, un lien causal entre la subordonnée et la principale, et fait partager à la première le caractère de la seconde. Inversement, *quand* suivi de l'imparfait marque répétition et simultanéité ; et la simultanéité ne peut exister entre une action qui se répète et se prolonge, et un fait isolé et fugitif. Je puis dire : *il aimait à se promener quand il PLEUVAIT*, mais non : *Il aimait à se promener, quand il PLUT*, parce que le verbe *aimer* indique l'habitude. En revanche bonne est la phrase : *Il se promenait quand il plut*, parce que l'imparfait y est susceptible de désigner un instant de la durée.

Je ne voudrais pas d'ailleurs, pas plus que je ne l'ai fait tantôt, m'évertuer à soutenir mon opinion. Je concède bien volontiers qu'on peut, dans la pratique, nommer *simultanéité* le rapport indiqué dans la phrase « *il pleuvait quand je sortis* ». Je remarque cependant que la simultanéité est bien mieux marquée par la conformité des temps : « *Il plut quand je sortis* » ou « *il pleuvait quand je sortais* ».

L'alliance de l'imparfait et du passé défini sonne tout différemment à l'oreille. L'imparfait participe alors de la nature de son allié, mais en sens opposé. L'un indiquant qu'une action commence, l'autre semble dire qu'un état finit. Quand, par exemple, je lis dans Hérodote que « *Crésus était heureux lorsque Solon vint à sa cour* » je pressens la cessation de ce bonheur. Jusqu'à la phrase banale « *il pleuvait quand je sortis* » qui a l'air d'annoncer un changement de temps.

(La suite prochainement.)

J. DELBŒUF.

COMPTES RENDUS

Moyens de se former à l'art d'écrire et d'assurer les progrès de la rédaction française dans l'enseignement moyen, par FERDINAND LOISE, professeur honoraire de littérature française dans les athénées royaux. Bruxelles, Alfred Castaigne, 1885, xiii et 210 pp. in-12.

Cet ouvrage a participé au concours institué en 1883 sur les meilleurs procédés à suivre pour assurer les progrès des élèves de l'enseignement moyen en rédaction française. Le jury l'a placé immédiatement après le livre de M. Gillet, auquel il a accordé la palme et dont il a été rendu compte dans cette Revue. Il l'a proclamé une œuvre bien conçue et bien rédigée, l'emportant sur les autres par l'élégance et l'abondance de la phrase, mais se tenant trop dans les régions de la théorie et s'adressant aussi souvent aux élèves et aux jeunes littérateurs qu'aux membres du corps enseignant, auxquels, d'après les termes du concours, le traité devait être destiné.

Le livre de M. Loise se compose en effet de deux parties bien distinctes. L'une, théorique, indique différents moyens généraux de se former à l'art d'écrire, à savoir : l'étude de la langue, la lecture et l'étude des modèles, la récitation, l'imitation, la traduction et la composition. La seconde, d'un caractère plus pratique, présente des moyens ou procédés particuliers pour hâter les progrès de la rédaction ; elle traite successivement de la préparation aux exercices de style, du nombre et de l'étendue des devoirs, du choix des sujets, de la manière de les présenter, de l'analyse littéraire et des exercices de versification, de la correction des devoirs, des modèles à lire pour la rédaction et la correction des concours et compositions pour les prix. La première partie est surtout écrite pour les élèves et les futurs écrivains, la seconde est composée pour les professeurs.

Cette double destination du livre provient des circonstances que M. Loise expose dans la préface. « Nous avons, dit-il, entrepris, à la fin de notre carrière professorale, un *Traité de littérature*. Il était sur le métier, quand parut l'arrêté du 12 juin. Nous en détachâmes le chapitre roulant sur les moyens de se former à l'art d'écrire, et y ajoutâmes une partie pratique en vue du concours. » Ainsi la seconde partie seule répond directement à la question posée, la première a été rédigée dans un autre dessin. Il en résulte un manque d'unité que la similitude du sujet ne fait pas disparaître.

L'ouvrage entier renferme cependant d'excellents conseils. Ils méritent d'autant plus d'être écoutés qu'ils viennent à la fois d'un maître expérimenté et d'un bon écrivain.

L. ROERSCH.

Essai d'analyse oratoire du discours de Cicéron pour le poète Archias, par l'abbé JOSEPH SCHYRGENS, professeur au collège Saint-Quirin à Huy. Liège, H. Dessain, 1885. 32 pp. in-8°.

Cet opuscule comprend trois chapitres. Le premier expose, avec clarté, le plan du discours, le second montre l'unité du plan, et le troisième, intitulé *analyse spéciale*, entrant dans les détails de l'œuvre en apprécie les diverses parties au double point de vue du fond et de la forme.

Le second chapitre nous a paru le plus intéressant. L'auteur y combat, d'une manière fort heureuse, à notre avis, l'opinion de deux critiques français, MM. Émile Thomas et V. Henry, qui ont récemment publié le *pro Archia* avec un commentaire. D'après M. E. Thomas le procès d'Archias n'a été, pour Cicéron qu'un prétexte; la vraie cause est la défense des lettres nouvelles; la partie du discours établissant les droits d'Archias au titre de citoyen est un court préambule au plaidoyer en faveur des lettres. D'après M. V. Henry, le discours comprend deux parties disparates, en quelque sorte deux plaidoyers, dont le premier seul est consacré à la défense de l'accusé. M. Schyrgens examine la question avec soin et prouve, par des raisons solides, que la défense constitue l'objet unique de tout le discours. « Cicéron, dit-il, veut prouver qu'Archias a pour lui la légalité et la légitimité : il est citoyen et mérite de l'être. La première partie, en établissant le droit strict d'Archias, fondé sur un texte de loi, porte la conviction dans l'intelligence. La deuxième, en établissant le droit du poète à la respectueuse admiration et à la reconnaissance du peuple romain, en faisant appel à un double sentiment, l'amour des lettres et l'amour de la gloire nationale, persuade et maîtrise la volonté; elle l'entraîne à repousser sans difficulté, sans hésitation, la demande de l'adversaire. La première partie dicte aux jurés un verdict d'acquittement; la deuxième le leur arrache en quelque sorte et l'emporte d'enthousiasme. »

Nous ajouterons qu'il eût été bien inutile pour Cicéron de plaider la cause des lettres; elles n'étaient plus « nouvelles » et n'avaient guère d'adversaires à cette époque. Le fait seul qu'un personnage consulaire présente leur éloge à un tribunal et devant un préteur romain, le prouve amplement.

Nous ne pouvons que recommander l'opuscule de M. Schyrgens, auquel on ne trouverait à faire que des reproches insignifiants; par exemple dans l'exposition du sujet, il oublie de dire ce qu'est la *lex Papia*; il apprend seulement tout à la fin du volume, que le tribunal était présidé par le frère de Cicéron. Le style est correct et élégant, mais vise parfois à l'effet.

L. R.

R. CAGNAT, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Douai : Cours élémentaire d'épigraphie latine. Paris, Thorin, 1886, in-8°, X-226 pp.

SALOMON REINACH, ancien membre de l'École française d'Athènes : Traité d'épigraphie grecque. Paris, Leroux, 1885, in-8°, XLIV-560 pp., 20 fr.

C'est aujourd'hui une banalité de dire que l'antiquité classique ne s'étudie plus seulement dans les textes écrits, que tous les souvenirs qu'elle a laissés d'elle-même, monuments figurés, épigraphiques, numismatiques, doivent être interrogés, étudiés, commentés avec le même soin que l'on mettrait à un passage de Tacite ou de Thucydide, que l'archéologue, l'épigraphiste, le numismate sont devenus les collaborateurs indispensables de l'historien. Plus variées et beaucoup plus riches en renseignements que les médailles, d'une interprétation bien plus indépendante de l'imagination que les monuments figurés, les inscriptions sont avec les textes classiques les documents qui s'imposent le plus à l'attention de quiconque s'occupe de la Grèce et de Rome. La science des inscriptions, l'art de les lire, d'en tirer les indications qu'elles renferment, l'épigraphie, en un mot, n'est pas une affaire d'inspiration, pas plus que les autres branches de la philologie, « l'antiquaria è la scienza dei confronti, » écrivait Borghesi qui s'y connaissait. On ne devient épigraphiste, comme on ne devient archéologue, qu'après avoir rapproché, composé, classé une foule de monuments. Aujourd'hui que l'Académie de Berlin a mis au service de la science de l'antiquité ces deux admirables instruments de travail sur lesquels les Boeckh et les Mommsen ont gravé l'empreinte ineffaçable de leur érudition de génie, le *Corpus inscriptionum græcarum* et le *Corpus inscriptionum latinarum*, le moyen le plus sûr de s'initier à l'épigraphie sera de dépouiller, la plume à la main, ces in-folio dans lesquels revit l'antiquité classique dans tous ses personnages et sous toutes ses manifestations. Mais une lecture de ce genre demande elle-même une première connaissance élémentaire de l'épigraphie, sans laquelle on se trouvera arrêté dès les premières lignes dans une science qui a son écriture, ses signes, son style. C'est cette étude préparatoire que M. R. Cagnat et M. Salomon Reinach ont songé à rédiger au profit des futurs épigraphistes, l'un pour le latin, l'autre pour le grec, dans deux traités d'épigraphie qui viennent de paraître à quelques jours d'intervalle (août et septembre 1885). M. Cagnat et M. Sal. Reinach peuvent parler des inscriptions latines et des inscriptions grecques en savants qui ont fait en Tunisie des explorations fécondes, qui ont parcouru la Grèce et l'Asie-Mineure; leur nom, leur passé scientifique sont une garantie de ce qu'on trouvera dans ces deux traités.

Le livre de M. Cagnat n'est qu'un « cours élémentaire » d'épigraphie, professé à la Faculté des Lettres de Douai, et publié déjà en partie dans le *Bulletin épigraphique de la Gaule*. Malgré ses proportions restreintes, il renferme sur l'onomastique latine, sur le *cursus honorum*, sur les diffé-

rentes classes d'inscriptions, sur les caractères essentiels de chacune d'elles, des choses excellentes qu'il suffit de signaler ici : car des études de ce genre ne se prêtent guères à un compte rendu détaillé. On pourrait être tenté de reprocher à l'auteur certaines omissions, comme la rareté des exemples, l'absence d'une table explicative des sigles épigraphiques, s'il n'avait pas averti lui-même que ces lacunes doivent être comblées dans un supplément destiné à paraître sous peu. Où il serait peut-être permis de chercher chicane à l'auteur, c'est moins sur les choses qu'il a exposées que sur la façon dont il les a exposées ; selon nous, s'il y avait une critique à faire, elle porterait sur une question de méthode. Il semble en effet que M. Cagnat ait procédé d'une manière trop exclusivement synthétique, sans doute dans l'intention louable d'épargner au lecteur les tâtonnements, les répétitions de la méthode analytique. Malgré tout, celle-ci nous eut semblé préférable, plus conforme à la marche de l'esprit, plus suggestive, plus pédagogique. Nous comprendrions un cours d'épigraphie à la façon suivante : En premier lieu, l'étude de ce qu'on pourrait appeler les caractères extrinsèques des inscriptions, c'est-à-dire de la matière même sur laquelle elles sont écrites et surtout de la forme des lettres qui s'y trouvent employées. L'étude matérielle de l'alphabet est un chapitre indispensable d'un cours d'épigraphie, la forme des lettres étant si souvent la seule raison que l'on a pour dater un monument. Ce chapitre devrait être fait presque uniquement avec des reproductions caractéristiques, données en fac-simile, et rigoureusement datées. En choisissant quelques exemples typiques, pris aux différents âges de l'antiquité romaine depuis le tombeau des Scipions jusqu'aux bases honoraires de Stilicon, et en les reproduisant avec la plus scrupuleuse fidélité, on fournirait au lecteur un certain nombre de canons chronologiques, dont la connaissance seule peut éviter de graves erreurs à un débutant¹. En dehors de la forme des signes alphabétiques, certains signes extérieurs, certaines formes de mots, par exemple l'emploi des accents, le redoublement des lettres, comme *Coss.* au lieu de *Cos.*, servent très souvent d'indication chronologique ; ces particularités seraient étudiées spécialement à cet endroit. Ensuite viendrait une classification générale des inscriptions latines, faite suivant les principes du *Corpus* ou suivant d'autres, et une étude détaillée de chaque catégorie d'inscriptions, conçue d'une manière analytique : en tête, un texte reproduit le plus possible en fac-simile et toujours intégralement traduit, puis la décomposition de ce texte et son commen-

¹ Il est juste de dire que M. Cagnat a prévenu cette objection (p. VIII) en déclarant que son livre est « exclusivement destiné à faciliter la lecture des inscriptions déjà publiées, » et en renvoyant pour les fac-simile aux *Exempla scripturæ epigraphicæ latinæ* de Hübner, récemment parus. Cependant il nous permettra de croire que l'étude, dont nous regrettons l'absence, n'aurait été en aucune manière en dehors de son sujet, même dans les limites où il l'a compris.

taire dans toutes ses parties ; en un mot, suivre la marche de tout débutant qui se trouvera pour la première fois en présence d'un monument épigraphique. Multiplier les exemples et les études analytiques sur quelques types bien choisis semble être le meilleur moyen pour faire connaître les principes de la science épigraphique. Rien d'ailleurs ne serait plus facile à la fin de cette série d'études partielles que d'en présenter synthétiquement les résultats. Tout ce que nous désirons — moins toutefois une étude sur la forme des lettres — se trouve dans le *Cours* de M. Cagnat. En voici en effet le contenu exact : 1^e partie, *Des éléments communs aux différentes classes d'inscriptions* (pp. 1-118), avec trois chapitres sur l'onomastique, le *cursus honorum*, les noms et titres des empereurs et des membres de leur famille ; 2^e partie, *Des diverses classes d'inscriptions et de la forme propre à chacune d'elles* (pp. 119-188) ; un chapitre complémentaire sur la restitution des inscriptions mutilées et la critique des inscriptions (pp. 189-208) ; enfin, deux appendices sur les prénoms, noms, surnoms et titres impériaux. Seulement il y aurait peut-être eu profit pour les apprentis épigraphistes, auxquels le livre s'adresse, à recourir davantage à l'analyse, à étendre à tous les chapitres la méthode que M. Cagnat a si bien appliquée à l'étude du *cursus honorum*. On voit qu'il faut chercher chicane au *Cours* de M. Cagnat sur une question de méthode, pour trouver autre chose à en dire que tous les éloges auxquels il a droit et que nous sommes heureux de lui adresser, pour avoir fait entrer dans le domaine public les éléments d'une science qui semblait réservée jusqu'ici à une élite de privilégiés ¹.

Le *Traité d'épigraphie grecque* de M. Sal. Reinach est fait avec cette

¹ On réunit dans cette note quelques observations de détail :

P. 48-49. A propos des sigles O. L., on pouvait se servir de l'étude très intéressante de V. De Vit, résumée dans la *Revue critique*, 1885, I, p. 354.

P. 61, note 1. En disant que « l'exemple le plus ancien où un consul soit appelé *ordinarius* dans une inscription remonte à l'année 214, » M. Cagnat a oublié une inscription du Musée Kircher de l'année 155, qui offre un exemple de ce fait (C. I. L., VI, 2120).

P. 79. La charge de *a libellis et censibus* ne semble pas avoir été une fonction préparatoire dans la carrière de C. Julius Celsus, mais bien le couronnement de cette carrière, les fonctions des *ab epistulis*, des *a libellis* étant parmi les plus hautes de la chancellerie impériale.

P. 159, note 1. La formule *ipsis, liberis, posterisque eorum* a disparu des diplômes militaires entre 138 et 146. Cf. *Ephem. epigr.*, V, p. 98-99.

P. 172. Pour les inscriptions sur conduites d'eau, on pourrait citer de préférence à quelques mémoires vieillis l'étude si importante de Lanciani, *I comentari di Frontino ... Silloge epigrafica acquaria*, Rome, 1880, 4^o, où se trouvent réunies et commentées 556 inscriptions de conduits de plomb. Cf. *Mélanges* de l'Ecole française de Rome, 1881, p. 153 et suiv.

érudition profonde, claire et pleine de verve, qui a valu un accueil si flatteur et un succès si grand au *Manuel de philologie* (2 vol. in-8°, 2^e édit., Paris, 1883) et à la *Grammaire latine* du même auteur, tout récemment parue (Paris, 1886, in-8°). L'ouvrage est un traité complet sur la matière, qui prendra la place dans toutes les bibliothèques des *Elementa* de Franz. Il débute par une introduction d'un caractère très élevé, où M. S. Reinach expose ce qu'il y avait à faire pour l'épigraphie grecque et s'excuse de l'avoir tenté. « Plus d'un savant illustre, en Allemagne et en France, refuse de compromettre dans une œuvre d'ensemble la réputation qu'il a lentement acquise par des monographies plus louées que lues. Les lacunes de la littérature d'érudition ressemblent parfois à cet abîme du Forum dans la légende romaine : on ne peut les combler qu'à la manière de Curtius, en s'y jetant avec toute son armure au risque de s'y noyer. Pour affronter une pareille disgrâce, il faut n'avoir pas grand' chose à perdre, et préférer au peu que l'on a, l'idée du service que l'on voudrait rendre » (p. X). Que M. Sal. Reinach se rassure, s'il en est besoin; personne ne songera à le blâmer « de s'être interdit les scrupules d'une érudition timide, » après avoir pris connaissance de toutes les richesses d'érudition, enfermées dans les 550 pages de ce gros in-octavo. Dans son introduction, l'auteur a songé aux épigraphistes qui vont recueillir les inscriptions sur le terrain, et préparer le travail des épigraphistes de cabinet; il a rédigé pour eux une sorte de « Guide du voyageur épigraphiste, » dans lequel il donne des détails minutieux et techniques sur le travail préparatoire du voyage, sur les différents procédés mécaniques de reproduction des inscriptions, estampage à l'eau, estampage à la mine de plomb, copie photographique, enfin sur la marche à suivre pour la publication des textes découverts.

L'ouvrage se compose de deux parties : 1^o une partie générale (pp. 1-174), s'adressant surtout aux lettrés, qui est la traduction, avec annotations fréquentes et mise au courant des dernières découvertes, de l'*Essay* si remarquable, publié en 1880 par M. Newton, le savant conservateur des antiquités du Musée Britannique, sur l'épigraphie grecque; c'est une synthèse du plus haut intérêt et comme une philosophie des inscriptions helléniques. — 2^o Une partie spéciale (pp. 175-545) destinée aux épigraphistes de profession, qui est uniquement de M. S. Reinach, et qui est intitulée : *Traité des inscriptions et des formules*. On ne sait ce qu'il faut y admirer le plus, l'abondance incroyable ou l'exactitude sans reproche des informations. Cette partie comprend cinq chapitres : I. Histoire de l'alphabet grec, traité complet sur la matière, avec une série de tableaux sur la forme des lettres aux différentes époques et dans les différents centres de l'hellénisme, vrai travail d'Hercule qui permettra de négliger toutes les études antérieures sur la matière. Ce chapitre contient encore une liste en dix pages, à trois colonnes chacune, des sigles épigraphiques les plus usités dans les inscriptions helléniques tant avant l'époque romaine qu'à cette époque même. II. Orthographe et grammaire des

inscriptions. III. Des inscriptions en général : mode de gravure, matière des inscriptions, lapicides, secrétaires publics, etc. IV. Les actes publics, avec leurs catégories sans nombre. V. Inscriptions diverses, titres privés. VI. Notions complémentaires, composées d'une série de petits traités sur la chronologie épigraphique, sur les ères, le calendrier, l'onomastique, l'histoire des inscriptions, etc. On signalera d'une façon toute particulière un « Lexique politique des inscriptions » (pp. 523-538), dans lequel M. S. Reinach a dressé, surtout d'après les inscriptions, par exception d'après les auteurs, la liste de plus de six cents titres officiels de la langue latine avec leurs équivalents dans la langue grecque. Cela seul suffirait pour assurer à l'auteur la reconnaissance de tous les épigraphistes.

Il est inutile d'insister davantage sur les mérites de ces deux manuels d'érudition. *Cours élémentaire d'épigraphie latine, Traité général d'épigraphie grecque*, les ouvrages de M. R. Cagnat et de M. Salomon Reinach ne diffèrent entr'eux que par l'abondance des renseignements ; ils ont de commun leur caractère rigoureusement scientifique et leur utilité incontestable. Tous les deux contribueront à la diffusion de l'épigraphie et au bon renom de l'érudition française.

G. LACOUR-GAYET.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ : **Manuel des Institutions Romaines**, 1 vol., Paris, Hachette, 1886, XVI-654 pages grand in-8°. — Prix : 15 francs.

Quel est l'étudiant ayant un concours à préparer, le professeur son enseignement à tenir au courant, le profane même la curiosité de son esprit à satisfaire, quel est celui d'entre eux qui n'ait fait un jour ce beau rêve de trouver un manuel des institutions romaines, composé avec la moelle des ouvrages des Fustel et des Mommsen, et capable de réunir ces trois qualités maîtresses, maîtresses surtout dans un livre de ce genre, l'exactitude, la brièveté, la clarté ? Eh bien, ce rêve que nous avons tous fait, un savant, dont la puissance de travail n'a d'égale que le talent, M. Bouché-Leclercq, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, l'auteur si justement estimé des *Pontifes*, de l'*Histoire de la divination*, le traducteur infatigable de Curtius et de Droysen, vient de le réaliser pour tous les amis — et Dieu sait s'il y en a — de l'antiquité romaine.

On n'attend pas que nous parlions ici en détail de ces six cent cinquante pages grand in-octavo, dont le beau papier, l'impression claire, nette, irréprochable fait honneur à la librairie Hachette et aux typographes parisiens. Pour en parler en détail il faudrait passer en revue avec l'auteur toute l'histoire intérieure de Rome. Il suffira de donner une esquisse générale du *Manuel des institutions romaines*, en en reproduisant les grandes lignes.

« Le titre d'*Institutions Romaines*, déclare M. Bouché-Leclercq dans son *Avertissement*, m'a paru assez précis pour exclure ce que les érudits ont coutume d'appeler les « antiquités privées », assez compréhensif pour

admettre tout le reste. Je l'ai interprété dans le sens le plus large, estimant que le meilleur plan est celui qui permet de condenser et de coordonner le plus de renseignements utiles. » Le plan de l'auteur lui a donc fait admettre tout ce qui concerne les antiquités de Rome, moins la famille, la vie privée et les mœurs, moins bien entendu l'archéologie qui ne fait pas partie des institutions. — L'ouvrage se divise en six grandes parties : I. La cité et son gouvernement, aux trois grandes périodes de l'histoire romaine, la royauté, la république, l'empire. D'une façon générale, c'est une étude approfondie des magistratures et des assemblées. — II. Administration du territoire, avec un excellent tableau, comme l'auteur en a si heureusement mis à plusieurs endroits de son livre, qui donne en résumé l'historique de chaque province. — III. Les Finances. — IV. L'armée, l'armée sous la république, l'armée sous l'empire avec un tableau sur les légions, et un troisième chapitre sur la marine. — V. Le Droit et la Justice, une des parties les plus neuves dans ce genre d'ouvrages, destinée à faire entrer dans l'enseignement courant des notions sur le droit naturel, sur le droit public, sur le droit privé, sur la juridiction civile, sur la procédure civile, sur la justice criminelle, notions trop longtemps enfermées dans les Ecoles de Droit. — VI. La Religion, qui, à elle seule, n'a pas fourni matière à moins de onze chapitres. — Est-ce tout? Non. Voici encore quatre précieux appendices en petit texte sur la numération, sur la métrologie, sur la chronologie, sur les fastes consulaires, et la liste complète des consulats — sans références, il est vrai — de la République et de l'Empire. Voici enfin un index vraiment *locupletissimus*, où toutes les questions du livre sont condensées en quelques colonnes, et qui ajoute au plus complet des manuels le plus commode des dictionnaires. On voit à ce résumé en quoi le livre de M. Bouché-Leclercq se distingue du manuel classique de M. Willems sur le *Droit public romain*; il ne s'en distingue pas par une clarté ou par une exactitude plus grandes, car il serait difficile d'avoir plus de l'une et de l'autre que le savant professeur belge; mais il en diffère par un caractère plus compréhensif, qui lui fait admettre par exemple les institutions militaires dont le *Droit public romain* n'avait pas à parler; il en diffère encore par la façon plus détaillée, plus ample, moins brève et moins sèche, dont les différentes questions y sont étudiées.

Quelques mots sur la disposition matérielle de l'ouvrage. Chaque page se divise en deux parties : le livre d'en haut, si l'on peut dire, qui est « un exposé continu, à l'usage de ceux qui ne se soucient ni de discussion, ni de références, » et le livre d'en bas, lui-même composé de deux portions : d'abord les indications bibliographiques, données en caractères gras qui provoquent l'attention, et rattachées au texte courant par des astérisques; ensuite tout l'appareil des notes avec l'exposé des différentes opinions et la discussion des textes. Une des parties du *Manuel* que les lecteurs sérieux priseront le plus, une de celles qui contribuera le mieux à en faire un admirable instrument de travail, c'est la partie bibliographique avec ses informations si nombreuses et si sûres. L'auteur a pris le parti de ne citer — sauf de rares exceptions — que les ouvrages de

notre siècle. A ceux qui seraient tentés de s'étonner de cette exclusion de la « littérature » ancienne, et de la trouver regrettable, nous répondrons par ces quelques paroles de l'auteur pleines de sens à notre avis : « La bibliographie est envahissante de sa nature, et la difficulté était de se borner... La science marche; son épargne accumulée grossit chaque jour, et il y a souvent plus de profit à tirer d'un ouvrage médiocre, mais au courant des découvertes ou des théories nouvelles, que de chefs-d'œuvre vieilliss et dépassés. » Dans les limites qu'il s'est imposées, M. Bouché-Leclercq a fait œuvre de bibliographe méthodique et parfaitement renseigné. D'abord, en tête même de l'ouvrage, une bibliographie générale sur les sources, les dictionnaires et les manuels; puis, presque à chaque page une bibliographie spéciale, pour laquelle on aura de la peine à adresser à l'auteur ce reproche si cher à certains critiques de n'avoir point cité et utilisé les travaux étrangers; traités, thèses, opuscules, articles de revue, tout a été relevé dans ces notes, qui sont comme l'inventaire de la science des antiquités de Rome à la fin de janvier 1886. En cherchant bien, pour avoir quelques chicanes à faire et pour prouver par cela même la sincérité et la valeur de nos éloges, nous avons trouvé à signaler à M. Bouché-Leclercq trois ou quatre omissions :

A. Bergaigne : *Le nom de la province romaine*, dans les *Mélanges... de l'École des Hautes Études*, Paris, 1878;

E. Desjardins : *Les Tabellarii, courriers porteurs de dépêches chez les Romains*, dans les mêmes *Mélanges*;

E. Belot : *De la Révolution économique et monétaire ... à Rome au milieu du III^e siècle (av. J. C.) et de la classification générale de la société romaine avant et après la première guerre punique*, Paris, 1885.

Pour l'ouvrage classique de Friedlaender : *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, il eût mieux valu indiquer la 5^e édition, Leipzig, 1881, qui contient des notes importantes de O. Hirschfeld. Enfin, pour en finir avec ces vétilles, on aurait pu indiquer à côté de l'étude spéciale de Aschbach sur les consuls de 96 à 119, une autre étude spéciale sur les consuls de 138 à 148 dans les *Mélanges de l'École de Rome*, 1881.

En voilà assez pour faire connaître ce répertoire hors de pair, dans lequel l'ordre s'allie à l'abondance, et la précision à la clarté. La librairie Hachette, qui a déjà tant fait pour l'histoire de l'antiquité en publiant le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio, l'*Histoire de l'Art* de MM. Perrot et Chipiez, l'*Histoire des Romains* de M. Duruy, le *Manuel de philologie classique* de M. S. Reinach, a eu la main particulièrement heureuse en demandant à M. Bouché-Leclercq son *Manuel des institutions romaines*. Peu de livres sont destinés à trouver un pareil succès et à rendre autant de services. Comme le *Handbuch* de Mommsen et de Marquardt, ce livre s'intitule simplement *Manuel*, titre qui peut paraître modeste pour un ouvrage aussi important; ajoutons qu'il ne tardera pas à être parfaitement justifié, car le *Manuel des institutions romaines* va se trouver bientôt, pour ne plus les quitter, entre les mains de tous ceux qui travaillent.

G. LACOUR-GAYET.

PH. COLINET : *La Théodicée de la Bhagavadgîtâ, étudiée en elle-même et dans ses origines*. Louvain. 1885. 8°.

L'étude de la philosophie hindoue a été fort négligée depuis de longues années. A part l'excellent travail de M. P. Regnaud (*Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde*. Paris. 1876-78) et la remarquable monographie de M. P. Deussen sur le Vedânta (*Das System des Vedânta*. Leipzig 1883), il serait difficile de citer un ouvrage de quelque importance sur les nombreuses questions que soulèvent les systèmes philosophiques de l'Inde. On en est encore pour presque tous les points aux fameux Essais de Colebrooke, qui ont été maintes fois traduits et qui sont encore la source où vont puiser tous les historiens de la philosophie. Cependant ce ne sont point les matériaux qui font défaut : un savant américain¹ qui a travaillé longtemps dans l'Inde, énumérât il y a 25 ans, près de 1500 ouvrages philosophiques en sanscrit, et si tout cela n'est pas de l'or en barre, il est certain que cette liste contient plus d'un document qu'il faudra tirer de la poussière avant de dire le dernier mot sur un des chapitres les plus intéressants de l'histoire de l'esprit humain.

Ce n'est pas à ces documents inédits ou peu connus que s'est attaqué M. Colinet, il a préféré, avec raison, semble-t-il, faire ses premières armes sur un terrain plus connu.

La *Bhagavadgîtâ*, vaste poème inséré dans le *Mahâbhârata* dont il forme un épisode, est en effet le premier ouvrage philosophique hindou que la renaissance des études sanscrites nous ait fait connaître, à la fin du siècle dernier. Wilkins en publia une traduction anglaise en 1785². Ce fut aussi un des premiers textes imprimés en Europe, et Aug. Schlegel ne crut pouvoir inaugurer plus dignement les caractères sanscrits, fondus à Paris, dont le roi de Prusse avait doté la jeune université de Bonn, qu'en publiant le texte sanscrit de cet ouvrage, *quo*, dit-il, *vix aliud ullum sapientiae et sanctitatis laude per totam Indiam celebratius extat*³. Schegel donna en même temps une traduction du poème, bien supérieure à celle de Wilkins, et depuis, cette tâche a tenté plus d'un interprète. M. Colinet a énuméré ces traductions à la

¹ Fitz Edward Hall. *A Contribution towards an Index to the Bibliography of the Indian philosophical Systems*. Calcutta, 1859.

² *Bhagvat Geeta, or dialogues of Kreesna and Arjoon in eighteen lectures, with notes*. Translated from the original in the sanskreet or ancient language of the Brahmans, by Ch. Wilkins. London, 1785, in-4°, pp. 156. Cette version fut traduite à son tour presque immédiatement en français, en russe et en allemand.

³ *Bhagavad-Gîta*, id est ΘΕΕΠΕΡΙΟΝ ΜΕΛΟΣ. Textum recensuit, annotationes criticas et interpretationem latinam adjecit A. G. a Schlegel. Bonnae, 1823, in-8°.

première page de son travail ; il aurait pu y joindre l'indication d'une très intéressante étude de M. Barth sur la *Bhagavadgîtâ*, insérée dans la *Revue Germanique*¹, et qui forme une traduction presque complète, la meilleure assurément que nous ayons en français.

Malgré tous ces travaux, M. Colinet a pensé qu'il y avait encore à glaner dans cette voie, et nous ne pourrions l'en blâmer. Si le texte est bien connu, on n'en a pas tiré tout ce qu'il contient, et les travaux qui lui ont été consacrés ne sont pas facilement accessibles. L'auteur veut « rechercher l'essence même du système religieux et philosophique de la *Bhagavadgîtâ*, surtout à la lumière des idées nouvelles que les récentes études ont révélées dans le domaine de l'histoire et de la civilisation de l'Inde. »

Nous ne pouvons songer à suivre pas à pas les recherches de l'auteur, l'espace nous ferait défaut pour en parler longuement, et condensées, elles courraient grand risque d'être inintelligibles. Les idées que l'on remue ici ne sont guère familières à la plupart des lecteurs, et dans bien des cas, il faudrait être plus explicite encore que ne l'est M. Colinet, dont le travail s'adresse aux initiés, et demande en tous cas une certaine application de l'esprit.

Le livre débute par un exposé fort bien fait du panthéisme hindou, car l'étude de l'être panthéistique résume, on peut le dire, toute la philosophie de l'Inde, l'Etre étant la seule réalité admise par les Brahmes. Après avoir poursuivi ces notions jusque dans le Rig-Veda, car on les retrouve dans les plus anciens documents de l'Inde, comme à l'aurore de la philosophie grecque, l'auteur examine ce qu'elles sont, dans la *Bhagavadgîtâ*. L'être panthéistique y apparaît sous deux formes : *Brahma*, le principe sacerdotal, l'être idéal, et l'*Âtmâ*, le principe de vie universel.

Mais notre esprit borné, bien loin d'atteindre l'Etre dans son essence ne peut que saisir les phénomènes qui l'entourent, ceux-ci sont l'œuvre de la *Prakriti*. C'est là un des noms de ce que d'autres écoles appellent l'Illusion ou l'Ignorance. Cette *Prakriti*, dont l'auteur poursuit l'étude dans les traités philosophiques appelés *Oupanishads* et qui sont antérieurs à notre poème, a donc produit le monde sensible, elle produit également la divinité personnelle. Or, cette divinité personnelle, c'est *Krishna*, en l'honneur duquel le poème a été écrit. En tant que distinct du monde, *Krishna*, une forme de *Vishnou*, n'est qu'un produit de la *Prakriti*, de l'Illusion, de l'Ignorance, mais si l'on parvient, par la science et par

¹ *Etude sur la Bhagavad Gîtâ, épisode du Mahâbhârata, contenant la révélation philosophique et religieuse de Krishna*, Revue germanique et française, nos des 1^{er} novembre 1863, 1^{er} janvier, 1^{er} juin et 1^{er} sept. 1864. Nous croyons être le premier à mentionner ce début du savant indianiste, qui n'a jamais cité cette œuvre de jeunesse, mais qui n'a pas à en rougir, nous semble-t-il.

l'ascétisme, à la connaissance suprême qui produit aussi le souverain bien, on s'aperçoit que *Krishna* est identique avec l'être panthéistique par excellence. C'est là d'ailleurs une connaissance bien rare, « parmi des milliers d'hommes, il n'y en a peut être qu'un qui travaille à se perfectionner, et parmi ceux qui ont atteint la perfection, un peut-être me connaît avec vérité, » dit *Krishna*, prenant la parole au cours du poème ¹.

On peut dire donc qu'en réalité, il n'y a pas de divinité personnelle dans la *Bhagavad-gîtâ*, pas plus qu'ailleurs dans la philosophie de l'Inde. Si l'on semble quelque fois considérer *Krishna*, comme tel, c'est qu'il faut bien tenir compte de l'imperfection de ses adorateurs.

Toute cette analyse minutieuse de concepts, souvent très abstraits, est menée par l'auteur avec une grande clarté, une connaissance approfondie des textes, toujours soigneusement cités, et un véritable esprit philosophique. C'est vraiment un modèle de dissertation savante sur ces sujets élevés et abstraits, et une excellente initiation pour ceux qui voudraient entreprendre l'étude de la philosophie de l'Inde.

Je ne puis terminer cette notice sans dire un mot de la façon dont sont orthographiés les textes sanscrits cités au bas des pages ou dans le courant de l'exposition. Je passe sur les nombreuses erreurs typographiques; il est très difficile de les éviter et le spécialiste les corrige aisément à la lecture. Mais d'abord, l'auteur a cru devoir s'affranchir presque régulièrement de certaines règles de *sandhi extérieur*, en restituant aux mots leurs terminaisons étymologiques, et c'est en quoi il est impossible de l'approuver ². Cette question de l'orthographe du sanscrit n'est pas une de celles où chacun peut émettre un avis et modifier à sa guise, c'est un fait historique à tout le moins, et comme tel, extrêmement intéressant : si au point de vue linguistique, on peut trouver des erreurs dans la coutume indigène de modifier la fin et le commencement des mots d'après certaines lois euphoniques, il faut reconnaître que de longs siècles l'ont consacrée et que ce n'est pas de l'Europe que pourrait partir la réforme. Celle-ci d'ailleurs n'est nullement nécessaire. Ecrire *datâras vasûnâm* comme le fait l'auteur, au lieu de *datâro vasûnâm*, c'est comme si l'on écrivait en grec *ἐπὶ ἑπτα* au lieu de *ἐπ' ἑπτα*. Le premier ne serait pas plus clair que le second et heurterait les scrupules légitimes des hellénistes ³.

¹ Chap. VII, vers 3.

² L'auteur pourrait se réclamer de M. Muir qui a suivi cette méthode dans ses *Original Sanskrit Texts*, mais il s'agit là de textes difficiles dont l'éditeur voulait faciliter l'intelligence; à dire vrai, nous pensons que la traduction qui les accompagne est amplement suffisante, et que même pour des textes védiques on eût pu respecter l'orthographe indigène.

³ La Grammaire comparée n'a pas dit son dernier mot sur cette question du *sandhi*, et l'on peut citer comme un exemple de recherches intéressantes dans cette voie, le remarquable travail de M. Bloomfield : *Final*

Je m'empresse d'ajouter que M. Colinet ne poursuit pas sa réforme avec beaucoup de rigueur, ce qui fait croire qu'il n'y tient pas outre mesure, et j'espère qu'il l'abandonnera.

Enfin le système de transcription lui-même prêterait à des observations. Pourquoi abandonner l'usage suivi par presque tous les indianistes de l'Europe? Le sanscrit a cette heureuse chance, seul parmi toutes les langues orientales, d'avoir un système de transcription sur lequel on s'entend, et qui est fort simple. Pourquoi innover? Et quel intérêt peut bien présenter le *γ* pour rendre la nasale gutturale, quand la nasale palatale et la nasale linguale sont rendues par un même signe? Il faut laisser cela à quelques iranisans qui attachent à ces questions une importance énorme¹. Pour ma part, je préférerais toujours au meilleur système qui ne serait employé que par son inventeur, une transcription même imparfaite qui rallierait la majorité et que comprendraient d'emblée les indianistes. La question n'a vraiment d'importance que dans les travaux de grammaire comparée où il importe d'être intelligible pour les latinistes, les hellénistes et les germanisants, et où il faut donner une idée exacte des sons du sanscrit, mais entre initiés, il suffit d'un système commode et qui ne fatigue pas l'œil, comme le fait ce mélange de caractères grecs et latins.

Pour ne pas finir sur cette petite querelle, je tiens à répéter tout le bien que je pense du travail de M. Colinet et à former le vœu de le rencontrer bientôt de nouveau sur ce terrain peu exploré de la métaphysique hindoue, où ses études solides et son esprit exercé aux travaux philosophiques peuvent rendre de grands services.

CHARLES MICHEL.

Les Précurseurs de la réforme aux Pays-Bas par ALTMAYER, professeur à l'université de Bruxelles, 2 vol. Bruxelles, librairie Européenne Muquardt. 1886.

Il est toujours délicat d'analyser et de juger l'œuvre posthume d'un érudit; l'embarras du critique augmente quand il doit se prononcer sur un travail de longue haleine, auquel l'auteur n'a pu mettre la dernière main, et dans lequel il n'a pu donner une forme définitive à sa pensée.

Depuis longtemps les gens du monde et les spécialistes attendaient la

as before sonants in Sanskrit, dans l'*American Journal of Philology*, vol. III, n° 1, Baltimore, 1882.

¹ Je songe ici aux querelles de quelques savants allemands, MM. Hübschmann, Bartholomae, Pischel, en reconnaissant que pour le zend la question est plus épineuse et plus importante que pour le sanscrit.

publication du premier chapitre de la grande œuvre d'Altmeyer : « la révolution du XVI^e siècle aux Pays-Bas. » On connaissait l'érudition solide du professeur de l'université de Bruxelles, on savait avec quelle indépendance, quelquefois même avec quelle audace, il attaquait les préjugés scientifiques, avec quelle verve endiablée il renversait de leur piédestal les écrivains, dont la réputation historique paraissait la mieux établie, mais qui avaient eu le malheur de combattre ses doctrines. Les saillies humoristiques du maître étaient célèbres, et son enseignement était devenu légendaire. Aussi le souvenir que ses leçons avaient laissé à toute une génération d'élèves rappelait à ses admirateurs le grand travail inédit consacré au XVI^e siècle, et en faisait désirer vivement la publication. Cette publication fut entreprise peu de temps après la mort de l'auteur par le précédent ministère. Une commission officielle composée d'historiens belges éminents prépara la mise en œuvre d'une partie des matériaux accumulés par Altmeyer, et les confia à la librairie Muquardt, qui vient d'éditer, en 2 volumes, un des chapitres les plus intéressants de cette histoire : « les précurseurs de la réforme religieuse aux Pays-Bas ».

Pour peu qu'on examine les matières traitées dans ces deux volumes, on s'aperçoit que ce titre est inexact ou tout au moins incomplet. Si Altmeyer avait eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre, il y aurait, nous n'en doutons pas, substitué celui-ci : « les précurseurs de la réforme religieuse et *les écrivains de la renaissance* aux Pays-Bas. » Ce titre répondrait mieux à la pensée qui a guidé l'auteur dans la confection de son travail. Altmeyer, et nous ne pouvons qu'approuver une telle méthode, a voulu, ce semble, tout en distinguant nettement les tendances de ces deux catégories de penseurs, étudier l'influence exercée par les théologiens et les humanistes sur notre ancienne littérature nationale. Caractérisant par d'heureuses citations les opinions des réformateurs antérieurs à Luther et des écrivains de la renaissance, il a fait un tableau complet des productions littéraires, philosophiques et religieuses, qui ont fait la gloire des Pays-Bas au XIV^e, au XV^e et au XVI^e siècle.

Jusqu'ici cette peinture n'avait été qu'ébauchée. Quelques pages de l'histoire littéraire de la France au XIV^e siècle de Le Clerc et Renan, les articles de la *patria belgica* de MM. Le Roy, Roersch, Ruelens et Stecher, quelques lignes du règne de Charles-Quint en Belgique de M. Al. Henne, deux chapitres du siècle des Artevelde de M. Vanderkindere, deux ou trois monographies isolées, et quelques renseignements perdus dans les revues savantes, voila tout ce qui avait été consacré par les historiens français et belges à l'analyse et à la critique des monuments littéraires et philosophiques de nos ancêtres. C'était trop peu, si l'on songe au rôle éminent, joué par nos anciennes provinces belges dans le développement de la civilisation européenne jusqu'à la fin du XVI^e siècle, à la splendeur artistique des anciennes villes flamandes, à l'originalité de la pensée et à l'énergie du style, qui distinguèrent plusieurs écrivains français, néerlandais et latins, nés aux Pays-Bas, ou qui firent de nos contrées leur patrie d'adoption.

Ajoutons que cette étude si intéressante avait déjà été en Néerlande, l'objet de travaux éminents, parmi lesquels nous citerons : DELPRAT : *Verhandeling over de Broederschap van G. Grote* et surtout ACQUOY : *het klooster te Windesheim en zijn invloed*.

Nous nous étions laissé devancer par nos frères du nord, et il importait que la science belge ne restât pas en arrière dans cette investigation des croyances religieuses de nos ancêtres, et fit pour les provinces du sud, ce qui avait été commencé avec tant de bonheur pour les provinces septentrionales.

Altmeyer s'est assumé cette tâche, et désormais on pourra opposer aux détracteurs de notre nationalité, et à tous ceux qui nous déniaient le don d'écrire ou nous reprochent le dédain des sciences spéculatives, l'influence exercée par nos anciens écrivains sur l'opinion publique, jusqu'au jour où la tyrannie espagnole asservit notre patrie, et détruisit les derniers germes intellectuels, qui auraient pu encore éclore sous un régime de liberté.

Altmeyer n'a rien négligé pour la confection de son travail. Aux données fournies par ses devanciers, aux études spéciales publiées en France, en Allemagne, en Hollande, aux monographies et articles de revue parus dans les dernières années, il ajouta quelquefois le résultat de ses recherches personnelles, recherches poursuivies avec persévérance dans nos dépôts d'archives et nos grandes bibliothèques.

C'est ainsi que profitant des œuvres de Delprat et d'Acquoy, il a nettement précisé le rôle joué au XV^e siècle par Gérard Groot et les frères de la vie commune, dont les écrits eurent pour effet de corriger les mœurs d'une partie du clergé néerlandais, et de vivifier le christianisme desséché par les arides et stériles querelles des ordres mendiants. Ces pieux réformateurs ne songeaient guère à rompre avec l'église apostolique; Gérard de Groot combattit avec ardeur les partisans du libre esprit; comme ses disciples il ne cherchait qu'à réformer l'église par elle-même et en elle-même. Altmeyer publie à ce propos un curieux document, extrait des archives du royaume à Bruxelles, et où nous voyons ces moines mystiques désavouer Luther. Ce document suffit pour montrer ce que l'œuvre de Luther eut de spontané et d'original, et combien les attaques passionnées du théologien de Wittemberg contre l'église furent autrement hardies que les timides tentatives de ses prédécesseurs, les moines néerlandais.

Le chapitre consacré aux frères de la vie commune eût été complet, si l'auteur avait insisté davantage sur la personnalité de Thomas-à-Kempis. Altmeyer semble avoir ignoré l'accusation de plagiat formulée contre ce célèbre mystique par les auteurs de la France littéraire au XIV^e siècle. A-Kempis a-t-il copié Gérard Groot, est-il réellement l'unique auteur de l'imitation de Jésus-Christ? ces questions nous intéressent beaucoup, et il eût été curieux de voir Altmeyer, profitant des travaux de ses devanciers, apporter son érudition personnelle pour les élucider.

Plus original est le chapitre consacré au mysticisme de Ruysbroek. Altmeyer a tiré un heureux parti de quelques documents inédits, entr'autres de manuscrits de la Bibliothèque royale, et il a restauré la

biographie de ce mystique célèbre, dont certains écrits furent attaqués, comme empreints de panthéisme, par le savant Gerson, et qui compte parmi les grands prosateurs néerlandais du moyen âge. Au reste, ce n'est pas la seule fois que l'auteur caractérise la portée des travaux néerlandais antérieurs au XVI^e siècle. L'analyse qu'il fait des poètes de l'école de Maerlant montre l'indépendance d'esprit, qui animait nos ancêtres, même quand ils étaient sincèrement attachés à l'orthodoxie romaine, et le fonds de verve satirique qui a toujours subsisté dans la race flamande.

Ce qui nous paraît étrange, c'est que l'auteur consacre deux pages à Anna Byns. Cette poétesse, dont le lyrisme, Altmeyer le dit lui-même, fut consacré à la défense de la foi catholique, trouve difficilement place dans une étude sur les réformateurs religieux.

D'ailleurs nous l'avons dit, le titre du livre rend mal l'esprit, qui a présidé à sa confection. Le chapitre consacré à Mercator, aux géographes et aux numismates, les pages dédiées aux philologues et aux jurisconsultes, même la plus grande partie de la biographie de Vivès, un des hommes les plus étonnants de ce temps, figureraient mieux dans une histoire des lettres et des sciences au XVI^e siècle. Nous comprenons qu'on ne sépare pas les réformateurs religieux des écrivains de la renaissance, dont les écrits, quoique n'ayant pas toujours une portée théologique, ont détruit les vieilles formules de la scolastique et préparé la liberté d'examen. Mais pourquoi dans une étude consacrée aux précurseurs de la réforme faire intervenir d'innocents philologues ou d'innocents jurisconsultes, qui auraient été indignés si de leur vivant on eut cherché dans leurs livres l'ombre d'une discussion théologique ou la moindre trace d'une pensée hostile au catholicisme?

Cette observation s'applique surtout au chapitre: Marguerite d'Autriche et la renaissance aux Pays-Bas. La lecture de ces pages plaira aux admirateurs de notre vieille littérature nationale, mais ne fera pas oublier que Marguerite, tout en encourageant la renaissance dans nos contrées, fut un ferme champion de l'orthodoxie, et combattit avec rigueur les protestants aux Pays-Bas. La protection accordée à Jean Le Maire de Belges et les *baisers* de Jean Second n'ont pas effacé le triste souvenir des bûchers allumés par les ordres de Charles-Quint, et des persécutions sanglantes exercées contre les partisans de Luther. « Le gouvernement de Marguerite d'Autriche et de sa nièce a été comparé à juste titre au règne de François I, pour sa large compréhension de la renaissance artistique et littéraire. » Cette appréciation est juste à condition d'ajouter, que comme François I, ces deux princesses, si intelligentes et d'un esprit si sagace, furent impitoyables pour les ennemis de la foi. Malgré tous les artifices de style, il est impossible de les ranger parmi les précurseurs de la réforme. Luther ou Marnix tressailleraient dans leur tombe, s'ils se savaient rangés en si étrange compagnie! La même observation s'applique aux pages consacrées à André Vésale, sur la vie duquel Altmeyer n'apprend rien de neuf, sur les botanistes, les historiens Jean le Bel, Froissart, Philippe de Commines.

Malgré la meilleure volonté de trouver partout des préliminaires de la grande réformation théologique, il serait malaisé de faire d'un chanoine comme Jean le Bel, d'un prêtre épicurien comme Froissart, ou d'un diplomate sceptique et roué comme Commines, des précurseurs du mouvement religieux du XVI^e siècle, qui fut inauguré par Luther, le plus passionné et le plus véhément des théologiens, et achevé par Calvin le plus impitoyable logicien et le plus âpre sectaire des temps modernes.

Altmeyer a été plus heureux dans la biographie de Corneille Agrippa. Originaire de Cologne, ce philosophe bizarre, qui écrivit sur la vanité des sciences et attaqua les inquisiteurs, habita quelque temps nos contrées et y forma plusieurs disciples.

De tous les précurseurs de la réforme, Erasme fut sans contredit le plus célèbre. Altmeyer a étudié d'une manière très complète la vie du savant de Rotterdam, le plus illustre représentant de la renaissance aux Pays-Bas. Il l'a replacé parmi les hommes de son temps, a décrit la genèse de ses opinions religieuses, montré en quoi il différerait de Luther, et pourquoi il en vint à se brouiller avec le moine de Wittemberg.

Les trois chapitres consacrés à Erasme, bien que ne renfermant aucun détail nouveau, sont les plus intéressants et les mieux appropriés au plan que l'auteur s'était tracé.

L'impression qui résulte de la lecture de ces deux volumes, c'est qu'Altmeyer, sauf pour quelques détails, n'avance rien qui n'ait déjà été étudié d'une façon approfondie par les historiens allemands et néerlandais. Son livre n'est donc pas un travail original, il n'est qu'une œuvre de vulgarisation, mais la vulgarisation complète et impartiale de savantes études, qui d'ordinaire ne sont accessibles qu'aux spécialistes, et qui le plus souvent, ne traitent que d'épisodes détachés du grand mouvement littéraire et religieux qui a précédé la réforme.

En outre, Altmeyer cède parfois à un enthousiasme irréfléchi. Epris des hommes du XV^e et du XVI^e siècle, il comprend parmi les précurseurs de la réforme, des disciples de la renaissance, qui ont sans doute partagé le scepticisme de leurs contemporains, mais qui n'ont exercé aucune influence sérieuse sur les transformations sociales de leur temps. Quelquefois même il va jusqu'à citer et analyser des écrivains, qui, loin de pouvoir être rangés parmi les précurseurs de Luther, appartiennent à la 2^e moitié du XVI^e siècle. Malgré ces défauts de composition et d'ordonnance, défauts qui auraient probablement disparu, si l'auteur avait revu définitivement son œuvre, cette étude n'en est pas moins des plus intéressantes. Elle nous offre un tableau de l'état intellectuel des Pays-Bas avant le règne de Philippe II, et nous montre la vitalité surprenante dont nos provinces étaient douées. Une telle étude est éminemment patriotique, et nous rend sympathique l'écrivain laborieux, qui y a consacré la plus grande partie de sa vie.

H. LONCHAY.

LA DÉMOCRATIE ATHÉNIENNE D'APRÈS UNE PUBLICATION RÉCENTE.

(Suite et fin, v. T. XXVIII, p. 101, 334).

Si la vie intellectuelle d'Athènes est plus active et plus variée au IV^e siècle que du temps de Périclès, le peuple athénien ne se montre pas plus mûr au point de vue politique. Athènes recommence la guerre contre Sparte et relève ses Longs-Murs avec les subsides de la Perse. En acceptant le honteux traité d'Antalcidas, elle livre aux barbares les Grecs de l'Asie-Mineure. Au lieu de profiter de la paix pour réorganiser l'Etat et améliorer la situation économique, elle crée une nouvelle ligue maritime dans le but de jouer encore une fois ce rôle de grande puissance qui lui avait si mal réussi. En s'alliant à Thèbes pour délivrer la Grèce de l'oppression de Sparte, « cette ennemie de toute culture, » elle fit acte de patriotisme et d'intelligence. Malheureusement elle ne persévéra point dans la bonne voie. Par jalousie, par étroitesse d'esprit, par égoïsme, elle se sépara de son alliée et fit la paix avec Sparte (371 av. J.-C.). En vain, après la victoire de Leuctres, Thèbes tendit à Athènes une main magnanime; ses avances furent brutalement repoussées, et le peuple athénien ne fit plus que commettre des fautes. Il souleva contre lui ses propres alliés, et perdit ainsi l'hégémonie sur mer. Il ne sut point comprendre que ses intérêts, ceux de la Grèce, ceux de l'humanité tout entière, lui commandaient de s'unir à Philippe de Macédoine pour fonder l'unité hellénique et civiliser les contrées asiatiques. Aveuglé par les déclamations soi-disant patriotiques d'orateurs soudoyés par la Perse (comme Démosthène) ou imbus de préjugés étroits, il préféra lutter, sans aucun espoir de succès, contre cet homme de génie, qui avait conçu les idées les plus fécondes, les plans les plus grandioses, et qui en poursuivit la réalisation avec autant d'habileté que de vigueur. Les Athéniens étaient efféminés; ils ne voulaient plus du service militaire personnel et se faisaient remplacer par des troupes mercenaires. Les finances d'Athènes étaient dans un état déplorable; la caisse des fêtes absorbait le plus clair des revenus publics; on dépensait des sommes énormes en festins et en réjouissances, et l'on n'avait pas de quoi entretenir la flotte et l'armée. Aussi Philippe fit-il d'incessants progrès. La bataille de Chéronée (338 av. J.-C.) fut le dernier acte du drame. Le peuple d'Athènes accepta avec joie la paix que lui octroya la générosité de Philippe, et entra dans la ligue hellénique que celui-ci réussit à fonder. Il conféra au roi de Macédoine le droit de cité et lui éleva une statue. Mais quand Philippe fut tombé sous le poignard de Pausanias, il offrit aux dieux un sacrifice d'actions de grâces et érigea un monument en l'honneur du meurtrier!

Alexandre accomplit le grand projet de son père: il fit la conquête de l'Asie. Les Athéniens restèrent indifférents au triomphe de la civilisation grecque. Ils songèrent à faire la guerre à Alexandre pendant que ce dernier détruisait l'empire des Perses; mais ils revinrent bientôt à résipiscence et rendirent au fils de Philippe des honneurs divins.

Alexandre meurt. Le peuple athénien prend les armes ; Démosthène redevient le héros du jour. Mais l'armée grecque est battue à Crannon (322 av. J.-C.). Le général macédonien Antipater est maître d'Athènes.

Chapitre X. La constitution d'Antipater. — Par la volonté du vainqueur, l'exercice des droits politiques fut réservé aux seuls citoyens qui possédaient au moins 2000 drachmes. Antipater ferma la bouche aux orateurs, aux rhéteurs, aux démagogues. Il ne laissait parvenir aux emplois que les hommes sages et considérés. Quant à l'élément remuant et factieux de la population, en l'écartant des charges et de la vie publique, il l'habitua à séjourner à la campagne et à s'occuper de la culture des terres. L'intérêt bien entendu eût suffi pour convaincre les Athéniens de l'opportunité de cette politique : « car leur cuisine en ce temps-là était aussi pitoyable que leur république » (p. 534). Le dégoût du travail et le goût du bavardage avaient engendré la misère. Mais les mesures prises par le général macédonien n'eurent point d'effet durable. Après sa mort, la démocratie releva la tête, grâce non à l'énergie du peuple lui-même, mais à l'intervention de Polysperchon, qui voulait supplanter Cassandre, fils d'Antipater.

Chapitre XI. La démocratie de Polysperchon. — Le premier crime de la démocratie nouvelle fut le meurtre judiciaire de Phocion, cet homme d'une vertu incorruptible, l'une des gloires les plus pures d'Athènes. La suite répondit à un pareil début. Sophocle de Sunium fit passer une loi qui défendait, sous peine de mort, à tout philosophe de tenir école à Athènes sans l'autorisation du Conseil et du peuple. Les philosophes, entre autres l'illustre Théophraste, émigrèrent en masse, et le poète comique Alexis accabla de ses sarcasmes les penseurs persécutés. Ainsi se manifestait encore une fois la haine du peuple athénien pour le progrès intellectuel. — Cassandre mit fin à cette misérable démocratie. Il obligea les Athéniens à conclure la paix et à accepter une constitution qui enlevait les droits politiques aux citoyens dont la fortune était inférieure à 1000 drachmes. La direction des affaires fut remise à un gouverneur (ἐπιμελητής) nommé par Cassandre. Ce gouverneur fut Démétrius de Phalère.

Chapitre XII. Le gouvernement de Démétrius de Phalère. — Démétrius de Phalère était le fils d'un esclave. Il gouverna pendant dix ans (317-307 av. J.-C.), et ces dix années comptent parmi les plus brillantes et les plus prospères de l'histoire d'Athènes. Ses talents d'homme d'Etat, son esprit libéral, la douceur et l'énergie de son administration, les bienfaits dont il combla sa patrie, ont excité l'admiration des anciens. Il exerçait à Athènes une espèce de *tyrannie* (dans le sens grec du mot) ou de dictature (*εὐσυνέτις*), basée toutefois sur le règne des lois, et d'un caractère essentiellement démocratique. Le premier acte de son gouvernement fut un recensement *général* de la population de l'Attique, y compris les métèques et les esclaves : Démétrius, à la différence de Périclès, tenait compte de tout le capital humain. Ce recensement devait servir à l'éclairer, à le guider dans son œuvre réformatrice.

Le plus grand service que Démétrius rendit aux Athéniens — et au

genre humain, — ce fut de briser enfin les chaînes qui tenaient à Athènes la pensée asservie. Il mit à la disposition des principales écoles philosophiques de vastes et magnifiques locaux. En toute occasion, il favorisa et protégea les philosophes. Il fit rapporter le honteux décret de Sophocle de Sunium.

Il serait trop long d'énumérer les réformes salutaires qui signalèrent son administration. La moralité publique, la culture intellectuelle du peuple, le progrès des arts et des lettres, furent l'objet de sa constante sollicitude. L'industrie, le commerce et l'agriculture prirent un essor inconnu jusqu'à lui. La comédie nouvelle propagea les idées les plus nobles, les plus élevées, sur les devoirs et la destinée de l'homme. « Que sont les platitudes » géniales des aristocratiques bouffons Cratinus et Aristophane en comparaison des œuvres d'un Ménandre et d'un Philémon? » (p. 549). — « Un seul vers de Ménandre a fait plus pour l'avenir de l'humanité que » tous les drames de Sophocle, y compris l'*Antigone* » (p. 550).

Démétrius n'était pas seulement un homme d'action; c'était aussi un penseur et un écrivain. Il s'occupa de rhétorique et de grammaire. Il composa de nombreux ouvrages de philosophie et de politique. L'expérience et la science s'unissaient pour faire de lui un véritable *Cultur-politiker*.

Malheureusement il ne put conserver longtemps le pouvoir dont il avait fait un si bon usage. Le fils d'Antigone, Démétrius Poliorcète, parut devant Athènes en 307, à la tête d'une flotte de 250 galères. En outre, il apportait 5000 talents d'argent. Ces 5000 talents furent pour le peuple d'Athènes un appât irrésistible. En un clin d'œil, tout changea. Les 360 statues que les Athéniens avaient dressées en l'honneur de Démétrius de Phalère furent jetées dans le ruisseau, et le régénérateur d'Athènes dut être protégé contre ses concitoyens par une escorte que lui accorda son généreux adversaire.

Chapitre XIII. La démocratie de Stratoclès. — Le peuple athénien prodigua à Démétrius Poliorcète, « le libérateur d'Athènes, le restaurateur » de la démocratie, « les marques de la plus basse adulation, et le plus éhonté de ces vils flatteurs qui se prosternaient devant l'homme aux 5000 talents, fut le démagogue Stratoclès. Cette servilité sans exemple de tout un peuple finit par écœurer Démétrius lui-même. Du reste, le culte rendu au « libérateur d'Athènes » ne dura qu'aussi longtemps qu'on eut à attendre de lui des gratifications. Quand le libérateur se fut permis la mauvaise plaisanterie d'imposer aux Athéniens une contribution de 250 talents pour payer le savon de toilette de ses maîtresses, l'enthousiasme populaire s'éteignit comme par enchantement. On commença à trouver son joug insupportable. Mais les Athéniens n'avaient pas assez de vertus viriles pour s'en affranchir. Ils prirent patience jusqu'à la défaite de Démétrius à Ipsus. Alors ils se séparèrent de lui et décrétèrent qu'ils ne recevraient plus jamais un roi dans leurs murailles. Athènes recouvra donc son autonomie. Les événements qui suivent offrent peu d'intérêt.

La démocratie athénienne revient à la vieille routine, aux vieux abus. Elle s'engage follement dans une guerre contre Antigone Gonatas, roi de Macédoine, qui oblige Athènes à capituler.

Chapitre XIV. L'agonie de la république d'Athènes. — Avec la chute d'Athènes en 262 commence l'agonie de la démocratie qu'avait fondée Clisthène.

Tour à tour soumise à la Macédoine, indépendante, alliée de Rome, Athènes traîne une existence misérable. Elle commet de nouveaux attentats contre la liberté de penser. Son histoire politique se réduit à une série d'actes de plate courtoisie, de décrets en l'honneur des princes étrangers qui lui font des présents ou des aumônes. Des écrivains modernes, trop naïfs, ont vu dans ces libéralités un hommage rendu à la supériorité de la culture athénienne. Tout au contraire : c'est grâce à l'assistance de ces généreux patrons qu'Athènes put faire quelque figure à côté des États helléniques ou hellénisés où régnait une civilisation plus avancée. L'institution de l'éphébie attique marque assurément un progrès ; mais, quoi qu'on en ait dit, l'instruction de la jeunesse était à Athènes une entreprise privée : elle était aux mains de spéculateurs qui vendaient leur science à un prix fabuleux. L'éclat que jetait sur la cité de Minerve l'enseignement des philosophes et des rhéteurs ne prouve nullement qu'il y eût une vie intellectuelle intense chez le peuple athénien. Les maîtres les plus illustres qui professaient à Athènes étaient des étrangers. De tous les points du monde civilisé on accourait pour les entendre. Et pourtant cette affluence de visiteurs n'augmentait pas le bien-être matériel de la population de l'Attique. L'agriculture déperissait ; le commerce était ruiné par la concurrence des Rhodiens. La détresse devint telle, que les Athéniens se jetèrent sur la ville d'Orope et la pillèrent. Le peuple athénien n'était plus depuis longtemps qu'un peuple de mendiants.

Après la prise d'Athènes par Sulla, la république fut incorporée dans l'empire romain. La démocratie athénienne disparut pour toujours. On y substitua un régime censitaire, et la direction des affaires publiques appartint dès lors à l'Aréopage. Ce changement n'apporta aucune amélioration à la situation générale d'Athènes. Les Athéniens restèrent ce qu'ils avaient été du temps de Stratoclès. Partisans de Pompée, il se mirent à plat ventre devant César vainqueur ; César assassiné, ils élevèrent des statues à Brutus et à Cassius ; puis ils adorèrent Antoine comme Dionysos et le mirent, avec Cléopâtre, au nombre de leurs divinités poliades ; enfin, après la bataille d'Actium, ils divinèrent jusqu'aux créatures d'Octave.

Une transformation complète s'opéra sous les Antonins. Hadrien embellit Athènes de monuments magnifiques ; Antonin le Pieux fit rétribuer des professeurs de rhétorique et de grammaire ; Marc-Aurèle donna aux écoles d'Athènes une organisation officielle, créa de nouvelles chaires et accorda aux professeurs des traitements payés sur le fisc impérial.

Athènes prend dès lors dans le monde une place éminente. Comme centre scientifique et littéraire, elle rivalise avec Alexandrie ; elle rejette dans l'ombre Marseille et Rome. Le commerce se relève ; le bien-être se répand dans toutes les classes de la société ; la moralité publique et privée s'épure ; la condition des femmes devient plus digne d'un peuple civilisé ; l'esclave lui-même est traité avec plus d'humanité. Sans doute l'Athènes des Antonins n'enfante plus des Sophocle et des Phidias ; mais en revanche la culture intellectuelle *générale* atteint un niveau dont les Athéniens du siècle de Périclès ne pouvaient pas même se faire une idée. Cette population régénérée déploie une énergie et un patriotisme admirables : Dexippe, à la tête d'une poignée d'hommes, repousse l'invasion des Hérules (267 ap. J.-C.). Cet exploit n'est pas moins glorieux que la bataille de Marathon. Et Dexippe n'était pas un sabreur superstitieux comme Miltiade ; c'était un historien et un philosophe ; le peuple d'Athènes, après sa victoire sur les Hérules, n'alla point attaquer Paros pour la piller, comme l'avaient fait les héros de Marathon, etc.

Telle est l'influence qu'avait exercée un pouvoir fort, fidèle à sa mission civilisatrice. Seul, un pouvoir fort pouvait réaliser le progrès véritable ; seul, il pouvait développer d'une manière conséquente les forces intellectuelles, morales et matérielles de la nation. Mais, il faut le reconnaître, un pouvoir fort, lorsqu'il manque à sa mission civilisatrice, est pour le capital humain un fléau non moins redoutable que la grossière domination des masses. C'est ce que prouve la conduite de Théodose II et de Justinien. Le premier supprima les traitements des professeurs ; le second ferma les écoles d'Athènes. Cette cité, ainsi dépouillée de ce qui faisait sa force et sa grandeur, ne fit plus que végéter misérablement ; son rôle historique était fini.

Chapitre XV. Résumé et conclusion. — La démocratie athénienne ne répondait pas aux besoins sociaux du pays : l'instruction publique était complètement négligée ; on ne tenait pas compte des capacités dans l'organisation de l'Etat ; le contrôle, dans la plupart des affaires, était insuffisant ; la participation directe et constante du peuple à la vie politique détournait les Athéniens du travail productif et nuisait aux intérêts économiques ; de là, la nécessité de piller ou de mendier.

La démocratie athénienne, à l'époque où elle fut le plus florissante, ne connaissait pas la liberté de conscience et de pensée.

La démocratie athénienne, sous l'influence d'une religion d'Etat, ne contribua que pour une faible part au progrès des sciences humaines.

La démocratie athénienne, par suite de préjugés aristocratiques indéracinables, n'eut jamais le véritable sentiment de l'égalité.

La démocratie athénienne n'avait point ce caractère d'humanité qu'on s'est plu à lui attribuer.

La démocratie athénienne fut déshonorée par une foule de vices ; chaque page de ses annales est souillée par des actes d'improbité, de vénalité et de trahison ; rien n'était plus rare à Athènes qu'un honnête homme, qu'un citoyen désintéressé.

La démocratie athénienne tenait la femme dans un état d'abaissement tout à fait révoltant.

L'histoire d'Athènes présente certains côtés brillants qui peuvent séduire les esprits ; mais la science politique inductive doit aujourd'hui reconnaître que la démocratie athénienne ne mérite pas d'occuper la place que l'opinion lui a assignée depuis des siècles.

II.

L'ouvrage que nous venons d'analyser n'est pas d'une lecture facile. M. Schvarcz appartient à cette classe d'estimables savants qui, dans l'art de construire un livre, en est encore aux procédés de l'époque cyclopéenne ; on se trouve en présence d'un entassement de blocs à peine dégrossis, assemblés sans ciment. Nulles proportions, nulle ordonnance. Dans presque toutes les parties de son travail, l'auteur anticipe ou revient sur ses pas ; il croit développer ses idées, et ne fait que se répéter. Que dire des notes qu'il a rejetées à la fin du volume (157 pages de petit texte) ? C'est un fouillis à ne pas s'y reconnaître. Non seulement M. Schvarcz lance au travers des citations et des discussions toutes les boutades qui lui passent par la tête, mais encore il désespère à chaque instant ses lecteurs par des renvois de ce genre : « *Voyez plus haut — voyez plus bas — voyez plus loin — voyez ailleurs.* » On est tenté de s'écrier avec le personnage de Térence :

Defessus sum ambulando : ut, Syre, te cum tua

Monstratione magnus perdat Juppiter !

Quant au style, il est absolument baroque. M. Schvarcz s'est fait un langage à part ; il a forgé quantité d'expressions bizarres, qu'il ne se lasse pas de répéter. En voici quelques échantillons : *Teleologie, kalokagathisch, kalokagathisirende Hypothesen, der isegorische Blödsinn, isegorisch — solonisch — sophokleisch erzogene Hopliten, kritiklose Ruminante, die Geschichte prokrustiniren, aesthetische Methypostrosen, epochal, Kompsologie, ethisirend — aesthetische Kompsologie, Opsartytik*. Pourquoi M. Schvarcz n'a-t-il pas joint à son livre un lexique spécial des termes employés ? L'absence de ce lexique se fait vivement sentir. — La longueur excessive des périodes est un défaut commun chez les écrivains allemands : l'auteur de *la Démocratie à Athènes* a exagéré encore ce défaut. Les phrases — disons mieux, les enfilades de mots — de vingt, trente, quarante lignes, avec deux ou trois parenthèses enchevêtrées les unes dans les autres, ne sont pas rares chez lui. On se croirait dans une de ces forêts vierges, « tellement embarrassées de lianes que l'homme le plus fort et le plus intrépide ne saurait y pénétrer. »

Ces critiques paraîtront peut-être frivoles. Quand on médite une œuvre colossale comme celle dont nous avons reproduit le plan en tête de cet article, — une œuvre qui est destinée à fournir à tous les Etats de l'Europe, y compris la Belgique, une constitution appropriée à leur caractère et à leurs besoins (p. XVIII-XIX), à donner à la diplomatie européenne la

véritable solution de la question d'Orient (p. XXII-XXIII), etc., etc., — a-t-on le temps de peigner son style et de grouper harmonieusement les détails? Qu'est-ce que l'art en comparaison de la science? Nous répondrions volontiers que la forme, dans les productions de l'esprit, n'est pas chose si indifférente; que souvent elle laisse à désirer parce que les idées elles-mêmes ne sont pas suffisamment mûries; que proclamer le divorce entre l'art et la science, c'est vouloir nous ramener à la barbarie savante du moyen âge.

Mais laissons ce sujet et parlons du fond de l'ouvrage. On n'exigera pas de nous que nous discutions par le menu toutes les assertions de M. Schvarcz. Nous nous en tiendrons à quelques remarques générales.

L'auteur ne semble pas se douter que les exagérations nuisent aux meilleures causes. Il a écrit avec un parti pris évident; c'est un avocat qui plaide, et non un historien, un publiciste, qui analyse froidement les faits. Il a une thèse à démontrer; et, malgré ses tirades sur la science inductive, la méthode expérimentale, etc., ce qu'il cherche avant tout, ce sont des arguments à l'appui de cette thèse. Faut-il le dire? Dans cette critique passionnée des institutions d'Athènes, nous apercevons comme le reflet de luttes politiques et sociales contemporaines. Nous n'avons pas à examiner ici la valeur de la théorie, fort en vogue au-delà du Rhin, qui attribue aux grands hommes une influence décisive sur les destinées de l'humanité et qui voit dans le gouvernement un pouvoir souverain capable de guérir tous les maux. Bornons-nous à faire observer que les théories de cette espèce, qui ne sont souvent que l'expression des tendances d'un parti ou d'une nation, reposent sur des généralisations précipitées, et que le savant qui, dans l'étude du passé, se laisse dominer par elles, s'expose à faire fausse route.

Nous avons dit que M. Schvarcz manque de mesure et qu'il écoute la voix de la prévention. En veut-on des preuves? Dans le *Discours sur la Couronne*, Démosthène, accablant Eschine de son mépris, lui reproche sa naissance obscure, sa jeunesse misérable, etc. « Il ne soupçonne pas, » s'écrie M. Schvarcz (p. 455-456), que de pareils reproches sont une » atteinte à l'égalité des citoyens devant la loi. » Mais Démosthène n'a-t-il pas soin de dire (*Discours sur la Couronne*, § 256) : « Par Jupiter » et tous les dieux! qu'on ne m'accuse pas ici d'absurdité. *Je le reconnais, » c'est manquer de sens que de jeter de la boue à la face du pauvre, ou de se » glorifier d'avoir été nourri au sein de l'opulence.* Si les insultes et les » calomnies de ce méchant me forcent à de pareils discours, j'y apporterai » du moins toute la modération que le sujet permettra. » — Les Athéniens avaient assurément de grands défauts; mais n'était-ce pas une opinion accréditée en Grèce que, lorsqu'un Athénien était vertueux, il l'était à un degré tout à fait éminent? Écoutons Platon, qu'on ne soupçonnera pas de partialité pour ses compatriotes : ... τὸ τε ὑπὸ πολλῶν λεγόμενον, ὡς ὅσοι Ἀθηναῖον εἰσὶν ἀγαθοὶ διαφέρντας εἰσὶ τοιοῦτοι, δοκεῖ ἀληθέστατα λέγεσθαι. μόνον γὰρ ἄνευ ἀνάγκης, αὐτοφύως, θείᾳ μοίρᾳ, ἀληθῶς καὶ οὐ τι πλαστῶς

εἰς τὴν ἀγαθότητα. Pourquoi M. Schvarcz, qui recueille minutieusement et qui commente avec complaisance tous les textes, même les plus suspects, qui sont défavorables au peuple d'Athènes, n'a-t-il pas tenu compte de ce passage de Platon ? — Il serait aisé de multiplier ces exemples.

Les critiques et les réserves que nous avons dû faire ne nous empêcheront pas de reconnaître que le livre de M. Schvarcz a de sérieux mérites. Il est écrit avec verve, avec chaleur ; il témoigne de recherches étendues et d'une vaste érudition ; il servira à rectifier certaines opinions qui ont cours au sujet de la démocratie athénienne. En somme, c'est un de ces ouvrages qui peuvent faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Il fera du mal si on le lit sans prendre la peine de contrôler les dires de l'auteur. Il fera du bien en provoquant la réflexion et en engageant le lecteur à approfondir une foule de questions sur lesquelles on se contente actuellement de phrases toutes faites.

P. THOMAS.

¹ *Lois*, l. I, p. 642 c. — C'est le Lacédémonien Mégillos qui parle.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. J. Darmesteter, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Du 18 janvier 1886 : **Heron de Villefosse et Thédenat**, Inscriptions romaines de Fréjus (Camille Jullian). — **Brunner**, Le mithium (G. Platon.) — Actes de Saint-Mellon, p. p. **Sauvage** (A. Delboulle). — Girart de Roussillon. trad. par **P. Meyer** (A. Thomas). — **Hüffer**, Souvenirs de Schiller; **Rieger**, Schiller et la Révolution; **Schanzembach**, Influences françaises chez Schiller (A. Chuquet). — Du 25 janvier : **Domaszewsky**, Les enseignes de l'armée romaine (R. Cagnat). — **Longchamps**, Choix de mots latins, p. p. **Oltramare** (Léonce Perdon). — Conrad de Würzburg, Plainte de l'Art, p. p. **Joseph** (C.). — **Pflock-Harttung**, Iter Italicum, I. (R.). — **Gay**, Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance, IV. (H. de Curson). — **Loiseleur**, L'Université d'Orléans pendant sa période de décadence (T. de L.). — **Kapp**, Bollmann; **Bussiére**, La Révolution en Périgord; **Bouvier**, Les Vosges pendant la Révolution; de **Seilhag**, Les volontaires de la Corrèze et l'abbé d'Espagnac; de **Vissac**, Romme le Montagnard; **Iung**, Dubois-Crancé (A. Chuquet). — Du 1 février : Le Monument d'Ancyre, p. p. **Peltier** et **Cagnat** (Salomon Reinach). — **Kukula**, Le codex du Cruquius (Louis Duvau). — **Gedéon**, L'Athos (C. Bayet). — **Güterbock** et **Thurneysen**, Ascoli, Lóth, Atkinson, Travaux sur le vocabulaire celtique (H. d'Arbois de Jubainville). — Du 8 février : **Grousset**, Étude sur l'histoire des sarcophages chrétiens (C. Bayet). — **F. Antoine**, Syntaxe de la langue latine (Salomon Reinach). — Térrence, les Adelphe, p. p. **Plessis** (Jean Psichari). — **W. Foerster**, Li Sermon Saint-Bernart (L. Clédât). — **Fagniez**, La mission du père Joseph à Ratisbonne en 1630 (R.). — Du 15 février : **Bradley**, Remarques sur les îles britanniques dans la géographie de Ptolémée (S. R.). — **Schliemann**, Tyrinthe (Henri Weil). — **Brandt**, Eumène d'Autun (E. T.). — **Luchoire**, Études sur les actes de Louis VII (Ch. Pfister). — **Pradel**, Lettres inédites de M^{me} de Maintenon (T. de L.). — Du 22 février : **Gilbert**, Histoire et topographie de l'ancienne Rome (G. Bloch). — Cicéron, l'Orator, p. p. **Heerdegen** (E. Thomas). — Grégoire de Tours, petits écrits, p. p. **Arndt** et **Krusch** (Max. Bonnet). — **Em. et R. Fage**, **Bosvieux** et **Longy**, L'abbé Pierre de Besse (T. de L.). — **Beitzke**, Les guerres de 1813 et 1814, 4^e édit., p. p. **Goldschmidt** (A. Ch.). — Du 1 mars : **Perrot** et **Chipiez**, Histoire de l'art dans l'antiquité, III, Phé-

nicie. — **Bobrik**, Horace (P.-A. Lejay). — **Juste**, La révolution brabançonne et la république belge (A. Chuquet). — Du 8 mars : **Perrot et Chiplez**, Histoire de l'art dans l'antiquité, III, Phénicie-Cypre (Philippe Berger). — **Frary**, La question du latin (Théodore Reinach). — **G. Desjardins**, Le petit Trianon (Jules Flammermont). — Du 15 mars : Perse, les satires, trad. **Em. Rousse** (Louis Duvau). — **J. Martha**, Archéologie étrusque et romane (Albert Lebègue). — **Pernice**, L'administration de la justice sous l'empire romain (Edouard Cuq). — **Sam. Berger**, La bible française au moyen âge (Ant. Thomas). — **Decrue**, Anne de Montmorency (Louis Farges). — Hoffmann, le Tonnelier de Nuremberg, p. p. **Bauer** (A. Chuquet).

Revue de Philologie, de Littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. **O. Riemann** et **E. Chatelain**. Année et tome IX. 4^e livraison. 31 Décembre 1885.

Sommaire : Revue des Revues et Publications d'Académies relatives à l'antiquité classique (fascicules publiés en 1884). Autriche-Hongrie (fin), Belgique, Danemark, États-Unis de l'Amérique du Nord, France, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Pays-Bas, Suède et Norvège, Turquie. — Tables de la Revue des Revues.

Blätter für das Bayerische Gymnasialschulwesen, redigiert von Ad. Roemer. München, Lindauersche Buchhandlung. 1886.

Inhalt des I. Heftes.

Moriz Kiderlin. Kritische u. exegetische Bemerkungen zu Quintilianus. — N. Wecklein. Zu den Herakliden des Euripides. — Ciceros Rede für L. Murena, herausg. v. H. A. Koch (Landgraf). — Ciceros Rede für P. Sulla, herausg. v. Fr. Richter (Landgraf), angez. v. C. Hammer. — Caesaris commentarii de bello Gall., erkl. v. R. Menge, angez. v. K. Metzger. — Franz Wania. Das Präsens historicum in Cäsars bellum Gallicum, angez. v. Carl Weyman. — Ph. Weber. Entwicklungsgesch. der Absichtssätze, angez. v. G. Helmreich. — M. Zoeller. Römische Staats- u. Rechtsaltertümer, angez. v. M. Rottmann. — Heinrich Matzat. Methodik des geograph. Unterrichtes, angez. v. Schmitz.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Georg Kaibel und Carl Robert. — Einundzwanzigster Band. Erstes Heft. Berlin, 1886.

C. de Boor, die Chronik des Georgius Monachus als Quelle des Suidas. — A. Kopp, die Quantität der *ancipites* im iambischen Trimeter der Spätgriechen. — H. Buermann, Bavaricus und Marcianus. — E. Thomas, kritische Blätter zum Rhetor Seneca (Neue Folge). — H. Delbrück, die Manipularlegion und die Schlacht bei Cannae.

**Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-
wissenschaft**, herausgegeben von Iwan Müller. XII Jahrgang 1884.
Berlin, Calvary 1886.

Zwölftes Heft.

Inhalt : Erste Abtheilung. Jahresbericht über die späteren griechischen
Geschichtschreiber. 1873-1884. Von Dr. Karl Schenkl, Hofrath, ord. Pro-
fessor der phil. Fakultät der Universität Wien.

Zweite Abtheilung. Bericht über die Litteratur zu Phädrus aus den
Jahren 1883 und 1884. Von Dr. phil. Eduard Heydenreich, Gymnasial
Oberlehrer und Privatdocent in Freiberg in S.

XIII Jahrgang 1885. — *Drittes und vierte. Heft.*

Erste Abtheilung. Jahresbericht über Pindar seit 1879. Von Dr. L.
Bornemann in Hamburg. — Jahresbericht über Plutarchs Moralia im
Jahre 1884-1885. Von Dr. H. Heinze, Director des Königl. Friedrichs-
Gymnasiums zu Pr. Stargard. — Jahresbericht über Herodot für 1883-1885.
Von Direktor Dr. H. Stein in Oldenburg.

Zweite Abtheilung. Jahresbericht über Cicero. — Jahresbericht über
die Litteratur zu Cicero's Reden aus den Jahren 1884 und 1885. Von Dr.
Gustav Landgraf in Schweinfurt.

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die lateinische Grammatik für
die Jahre 1883-1884. Von Director Dr. Deecke in Buchweiler im Elsass.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von
Dr Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, Teubner 1886.

Erstes Heft. Erste Abtheilung (133a Band). Pausanias und die bildwerke
in den Propyläen, von P. Weizsäcker in Ludwigsburg. — Zu Thukydides,
von K. Conradt in Stettin. — Anz. v. M. Hertz : A. Gellii noctium
Atticarum libri XX. vol. II (Berlin 1885), von Th. V. in D.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche
Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl, 1886.

Inhalt des ersten Heftes. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Unter-
suchungen über elegische Dichter des 18. Jahrhunderts, zugleich als
Vorgeschichte von Schillers « Spaziergang » von Dr. F. Prosch in Wien.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Das Praesens historicum in
Caesars Bellum Gallicum, von F. Wania. Wien 1885, A. Pichlers Witwe
u. Sohn. 115 SS. 8°. Angez. von J. Golling in Olmütz. — Gilbert, O.,
Geschichte und Topographie der Stadt Rom im Alterthum. II. Abtheilung.
Leipzig 1885, B. G. Teubner. 456 SS. Angez. von J. Jung in Prag.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger,
O. Seyffert und K. Thiemann. 1886. Calvary.

16 Januar. **Rezenstionen und Anzeigen** : O. Laeger, De veterum
epicorum studio in Archilochi, Simonidis, Solonis, Hipponactis reliquiis

conspicuo (C. Rothe). — **J. Pohler**, Diodoros als Quelle zur Geschichte von Hellas in der Zeit von Thebens Aufschwung und Grösse (379-362) (G. J. Schneider). — **C. Bruch**, Des Quintus Horatius Flaccus Oden. — **P. Klaucke**, Die lyrischen Gedichte des Horaz (G. Fal tin). — **W. Roesch**, Der Dichter Horatius und seine Zeit (G. Fal tin). — **W. Gebhardi**, Ein ästhetischer Kommentar zu den lyrischen Dichtungen des Horaz (G. Fal tin). — **C. F. Urba**, Meletemata Porphyrianea (H. Rös ch). — **J. Belshelm**, Palimpsestus Vindobonensis (H. Rös ch). — **S. Brandt**, Ver zeichnis der in dem Codex 169 von Orléans vereinigten Fragmente von Handschriften lateinischer Kirchenschriftsteller (A. Rös ch). — **K. W. Nitzsch**, Geschichte der römischen Republik, herausg. von G. Thouret (G. J. Schneider). — **K. Schulz**, Zur Litteraturgeschichte des Corpus iuris civilis (M. Voigt). — **M. Waaser**, Die colonia partiaria des römischen Rechts (M. Voigt). — **W. Schwartz**, Indogermanischer Volksglaube (R. Schröter). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

23 Januar. **Rezensionen und Anzeigen** : **A. Gemoll**, Homerische Blätter (R. Volkmann). — **M. Tullii Ciceronis**, scripta quæ manserunt omnia, rec. C. F. W. Müller (J. H. Schmalz). — **C. Wagener**, Festi breviarum rerum gestarum populi Romani (R. Bitschofsky). — **J. B. Greenough**, The greater poems of Virgil (Gebhardi). — **Koch-Georges**, Wörterbuch zu den Gedichten des Vergilius (Gebhardi). — **P. Imhoof-Blumer**, Porträtköpfe auf antiken Münzen hellenischer und hellenisierter Völker (R. Weil). — **A. Brodbeck**, Münzen aus der römischen Kaiserzeit (—x). — **F. Gnecchi**, Monete e medaglioni Romani inediti nel R. Gabinetto Numismatico di Brera (—x). — **E. Babelon**, Adrien de Longpérier. François Lenormant. Ernest Muret (R. Weil). — **G. Autenrieth** und **F. Heerdegen**, Lexikographie der griechischen und lateinischen Sprache (K. E. Georges). — **H. Bressler**, Die Stellung der deutschen Universitäten zum Baseler Konzil und ihr Anteil an der Reformbewegung in Deutschland während des fünfzehnten Jahrhunderts (C. Nohle). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

30 Januar. **Rezensionen und Anzeigen** : **Ovid**, Tristia, Book I. By S. G. Owen (K. P. Schulze). — **P. H. Damsté**, Adversaria critica ad C. Valerii Flacci Argonautica (K. Schenkl). — **Cornelii Nepotis vitae** ed. G. Gemss. — **Cornelii Nepotis vitae excellentium imperatorum** curante A. C. Firmanio (Helmreich). — **M. Fabi Quintiliani institutionis oratoriae liber decimus**, ed. J. A. Hild (P. Hirt). — **E. Reuter**, De dialecto thessalica (G. Meyer). — **W. Meyer**, Anfang und Ursprung der lateinischen und griechischen rhythmischen Dichtung (Wäs chke). — **O. Meltzer**, De pace a. u. c. 513 inter Romanos Poenosque constituta (W. Soltau). — **A. Wilms**, Über die Quellen für die Geschichte des ersten Sklavenkrieges (H. Schiller). — **F. Geny**, Étude sur la Fiducie (M. Voigt). — **Ch. Desstrais**, De la propriété et des servitudes en droit romain (M. Voigt). — **Fustel de Coulanges**, Recherches sur quelques problèmes d'histoire (A. Holder). — **R. Grousset**, Étude sur l'histoire des sarcophages chré-

tiens (x). — **K. Zangemeister**, System des Realkatalogs der Universitätsbibliothek Heidelberg (R. Weil). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

6 Februar. **Rezensionen und Anzeigen**: **S. Reinadh**, Traité d'épigraphie grecque (R. Meister). — **F. Bernhöft**, Die Inschrift von Gortyn übersetzt (R. Meister). — **Epictète**. Manuel, nouvelle édition avec une étude sur Épictète, une analyse du Manuel, des notes historiques et philosophiques par L. Montargis (P. Wendtland). — **Vergils Gedichte**, erklärt von Ladewig-Schaper (Gebhardi). — **Titli Livi** ab urbe condita liber III, erklärt von F. Luterbacher (—σ—). — **G. Heraeus**, Quaestiones criticae et palaeographicae de vetustissimis codicibus Livianis (—σ—). — **A. Friggell**, Prolegomena in T. Livii librum XXIII (—σ—). — **Ph. Wegener**, Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens (H. Ziemer). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

13 Februar. **Rezensionen und Anzeigen**: **Th. Hodgkin**, Italy and her invaders III, IV. 476-535 (F. Dahn). — **W. O. Gutsche**, De interrogationibus obliquis apud Ciceronem observationes selectae (J. H. Schmalz). — **Flavi Vegeti Renati** epitoma rei militaris. Rec. C. Lang (H. Bruncke). — **M. Warren**, On latin glossaries (K. E. Georges). — **Ch. Hanriot**, Notions sur l'histoire de l'art en Grèce (J. Reimers). — **C. Maurer**, De aris Graecorum pluribus deis in commune positis (C. Bruchmann). — **C. Schoenhardt**, Alea. Über die Bestrafung des Glücksspiels im älteren römischen Recht (M. Voigt). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

20 Februar. **Rezensionen und Anzeigen**: **Euripidis Hippolytus**, Scholarum in usum ed. Th. Barthold (Wecklein). — **J. Melber**, Über die Quellen und den Wert der Strategemensammlung Polyäns (H. Landwehr). — **M. Tulli Ciceronis**, de natura deorum libri tres, by J. B. Mayor (H. Deiter). — **G. Lüttgert**, Bemerkungen zu Ciceros Schrift de natura deorum als Schullektüre (H. Deiter). — **A. v. Domaszewski**, Die Fahnen im römischen Heere (R. Schneider). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

27 Februar. **Rezensionen und Anzeigen**: **D. Costa**, Prokop, Vandalenkrieg übersetzt (Wäscke). — **G. Kaempff**, De pronominum personarum usu et collocatione apud poetas scaenicos Romanorum (W. Abraham). — **P. Ovidi Nasonis Heroides** apparatu critico instr. et ed. H. S. Sedlmayer (H. Magnus). — **P. Ovidi Nasonis Heroides**. Ed. H. S. Sedlmayer (H. Magnus). — **C. Ferrini**, Storia delle fonti del diritto romano e della giurisprudenza romana (M. Voigt). — **A. H. Sayce**, Assyria, its princes, priests and people (F. Justi). — **W. Hutecker**, Ueber den falschen Smerdis (F. Justi). — **B. Chassang**, Nouvelle grammaire Grecque d'après la méthode comparative et historique (A. v. Bamberg). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

6 März. **Rezensionen und Anzeigen**: **C. Schmelzer**, Sophokles' Tragödien (H. Müller). — **N. Wecklein**, Die Tragödien des Sophokles (H. Müller). — **T. Maecii Plauti** comoediae. Rec. F. Leo (O. Seyffert). — **F. Plessis**, Essai sur Calvus (J. Peters). — **T. K. Abbott**, Evangeliorum versio antehieronymiana ex cod. Usseriano (H. Rönisch). — **Fr. Blass**,

Die sozialen Zustände Athens im 4. Jahrhundert v. Chr. (H. Lübke). — **G. Legerlotz**, Aus guten Stunden, Dichtungen und Nachdichtungen (Chr. B.). — **H. Boldt**, De liberiore linguae graecae et latinae collocatione verborum capita selecta (P. Dettweiler). — **M. Bréal**, Excursions pédagogiques (Ellger). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

13 März. **Rezensionen und Anzeigen**: **J. Barthélemy-Saint Hilaire**, Traité des parties des animaux et de la marche des animaux d'Aristote. — **L. Heck**, Die Hauptgruppen des Tiersystems bei Aristoteles und dessen Nachfolgern (Fr. Susemihl). — **T. Macci Planti** comoediae. Rec. F. Leo (O. Seyffert). — **S. de Pace**, Cenno sui tempi, sulla vita e sulle opere di Cicerone (L. Gurlitt). — **M. Bréal et A. Bailly**, Dictionnaire étymologique latin (P. Dettweiler). — **E. Wezel**, Cäsars Gallischer Krieg (R. Schneider). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder.

20 Januar. **Rezensionen und Anzeigen**: Arthur Ludwig, Aristarchs homerische Textkritik. 2. Tl. (W. Ribbeck). — **M. Fabii Quintiliani** declamationes rec. C. Ritter (C. Schenkl). — **Wölfflin**, Archiv f. Lexikographie II 2. (Landgraf). — **Auszüge**, etc.

27 Januar. **Rezensionen und Anzeigen**: W. Mannhardt, Mythologisch. Forschungen (O. Gruppe). — Rich. Smith, De arte rhetorica in Senecae tragoediis (L. Tachau). — Taciti Germania, erklärt von Tücking (Oberdick). — Th. Heyse, Die Orestie des Aeschylus (Maehly). — **Auszüge**, etc.

3 Februar. **Rezensionen und Anzeigen**: Ad. Boetticher, Olympia. Das Fest und seine Stätte (Trendelenburg). — H. Kiepert, Wandkarte d. römischen Reichs (Sieglin). — V. Thumser, Untersuch. über die attischen Metoeken (Landwehr). — H. Gidlbauer, Ueberreste griech. Tachygraph. (Ruefs). — Ovidii Metamorph., Auswahl von Meuser (K. P. Schulze). — Th. Heyse, Die Orestie des Aeschylus (Maehly). — **Auszüge**, etc.

10 Februar. **Rezensionen und Anzeigen**: O. Seemann, Mythologie der Griechen u. Römer (Stengel). — O. Meltzer, De pace a. 513 inter Romanos et Poenos constituta (G. Faltin). — O. Meltzer, De belli Puni primordiis (G. Faltin). — Isocrate, il panegirico e l'orazione per la pace. Ed. di Giuseppe Müller (B. Keil). — Ed. Zarncke, Symbolae ad. J. Pollucis tr. de partibus corporis humani (E. Althaus). — Catonis de agri cultura, Varronis de r. r. l. ed. H. Keil (W. Abraham). — **Auszüge**, etc.

17 Februar. **Rezensionen und Anzeigen**: J. Jessen, Apollonius von Tyana und sein Biograph Philostratus (M. Lehnardt). — A. Pasdera, Sull' attentato alla vita del console Cicerone (Nohl). — Quo die Cicero primam in Catil. orat. habuerit (Nohl). — Fr. Wania, Das Praeens historicum in Caesars bellum Gallicum (Heynacher). — Ovidi Heroides, ed. Sedlmayer (K. P. Schulze). — R. Beer, Spicilegium Invenalianum (R. Weise). — **Auszüge**, etc.

24 Februar. Rezensionen und Anzeigen : K. Meisterhans, Grammatik der attischen Inschriften (O. Lautensach). — W. Helbig, Das homerische Epos aus den Denkmälern erläutert (Weizsäcker). — A. v. Bamberg, Exercitationes criticae in Aristophanis Plutum (O. Kähler). — O. Jäger, Aus der Praxis (H. H.). — Auszüge, etc.

3 März. Rezensionen und Anzeigen : A. Dumont et Jul. Chaplain, Les céramiques de la Grèce propre (H. Heydemann). — L. Holzapfel, Römische Chronologie (Thouret). — Auszüge, etc.

10 März. Rezensionen und Anzeigen : G. Löschke, Die östliche Giebelgruppe am Zeustempel zu Olympia (A. Flasch). — A. Rode, Der goldne Esel, aus d. Latein. des Apuleius übersetzt (A. Mosbach). — E. Wölfflin, Archiv für lateinische Lexikographie II 3 (Landgraf). — Cornelii Nepotis vitae. Ed. G. Gemss (H. B.). — Bohnhoff, Der Prolog der Iphigenie in Aulis des Euripides (L. Tachau). — Auszüge, etc.

17 März. Rezensionen und Anzeigen : Das tironische Psalterium, mit Einl. und Uebertragung von O. Lehmann (Ruess). — Herodotus ed. Dietsch-Kallenberg. Vol. II. (W. Gemoll). — Guil. Knoegel, De retractione Fastorum ab Ovidio Tomis instituta (H. Winther). — Cornelii Taciti de origine situ moribus ac populis Germanorum ed. l. Müller (W. H.). — Ed. Wolff, Schulwörterbuch zur Germania des Tacitus (W. H.). — Aem. Reisch, De musicis Graecorum certaminibus (K. v. Jan.). — Auszüge, etc.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 29.

3^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*27^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le Dimanche, 2 mai 1886.*

La séance est ouverte à 1 heure, sous la présidence de M. De Longé, président de la cour de cassation.

Sont présents : MM. Gantrelle, *vice-président*; Wagener, *secrétaire général*; De Block et Fredericq, *secrétaires adjoints*; Alexandre, Brants, De Moor, Dufief, Dupont, Hallet, Hegener, Hubert, Keelhoff, Magin, Marzorati, Motte, Peltier, Preudhomme (Léon), Preudhomme (Théodore), Thomas, Van Camp et Wittmann.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et approuvé.

MM. J. Vercoullie, professeur agrégé pour les langues modernes, et maître de conférences aux sections normales flamandes de l'Université de Gand; et Henri Pirenne, docteur en philosophie de lettres, chargé des cours de paléographie et de diplomatique à l'Université de Liège, sont admis à l'unanimité comme membres de la Société.

M. Wagener fait savoir que M. Vanderkindere, indisposé, s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

L'assemblée décide que, vu l'absence de M. Vanderkindere, il y a lieu de remettre à la prochaine réunion la suite de la discussion sur la méthode à suivre dans l'enseignement historique.

M. Brants demande que le Bureau insiste auprès de M. Vanderkindere pour qu'il présente à la Société un plan de leçon d'histoire universelle pour les classes inférieures, comme il avait promis de le faire. (*Adhésion.*)

M. Thil-Lorrain tient à faire une petite rectification. Quand M. Vanderkindere a développé ses idées sur l'enseignement historique à la dernière séance, M. Thil-Lorrain venait de partir. Ce dernier estime que M. Vanderkindere lui a attribué des opinions qui ne sont pas les siennes. Il n'est pas en principe l'adversaire des cours concentriques, mais au lieu de trois il n'en voudrait que deux.

Sur la proposition de M. Fredericq l'assemblée décide qu'avant d'aborder le second article de son ordre du jour, elle discutera le rapport présenté par M. Hegener dans la dernière séance, *sur le stage professoral en Allemagne*.

M. Hegener se déclare prêt à fournir tous les renseignements qui lui seraient demandés sur ce qui se passe en Allemagne quant au stage professoral ; mais il croit que ce n'est pas un modèle à copier servilement. L'enseignement moyen de notre pays est trop différent de celui de l'Allemagne. M. Hegener insiste sur ce point qu'en Prusse le stage n'a nullement en vue de fournir des remplaçants aux professeurs empêchés ; son but est uniquement de former les candidats-professeurs à la pratique de l'enseignement. M. Hegener résume ensuite à grands traits le contenu de son rapport, qui a paru dans la *Revue de l'instr. publique*).

M. Wagener demande à M. Hegener s'il a connaissance de la divergence d'idées qui existe en Allemagne au sujet des séminaires pédagogiques. A Bonn le professeur Ritschl, dont M. Wagener a été l'élève, déclarait hautement que pour lui le futur professeur devait commencer par consacrer trois ou quatre ans aux études théoriques, à la science pure ; plus tard seulement viendrait la partie pratique, pédagogique de son éducation, qui se ferait par le *Probejahr*. A côté de ce système il y a celui des séminaires pédagogiques, où l'on apprend la pratique de l'enseignement pendant qu'on prépare ses examens universitaires.

M. Hegener fait remarquer qu'il a touché à la question dans son *Rapport*. Quant à ces séminaires pédagogiques, il n'y en a qu'un, à sa connaissance, celui de Magdebourg, où la pratique pédagogique soit parallèle aux études universitaires. Dans tous les autres séminaires pédagogiques on n'admet les jeunes gens qu'après qu'ils ont passé leurs examens. (M. Hegener donne lecture de la partie de son *Rapport* qui a trait aux séminaires

pédagogiques.) Il fait observer que ces séminaires, tout en se préoccupant de la pratique de l'enseignement, comprennent des exercices scientifiques. Tous les quinze jours il y a une réunion du séminaire, où l'on discute des points de science; annuellement les membres du séminaire rédigent une dissertation. Ils sont d'ailleurs peu nombreux. En général ce sont des jeunes gens d'élite, qui ont passé leurs examens brillamment et qui jouissent d'une bourse. D'ailleurs, même dans le *Probejahr*, le candidat-professeur continue à cultiver la science. Le directeur de l'établissement auquel on attache l'aspirant, est chargé de veiller à ce que celui-ci ne se désintéresse pas des recherches scientifiques. Dans les séminaires pédagogiques le *Probejahr* est organisé d'une manière plus complète sous ce rapport. Telle est la seule différence.

M. Wagener remercie M. Hegener pour les explications qu'il a données et pour le *Rapport* si consciencieux qu'il a rédigé. En Belgique, le gouvernement a cru qu'on pourrait remplacer le *Probejahr* en introduisant dans l'enseignement normal le système suivant : les élèves de la 3^e ou de la 4^e année feraient des leçons aux élèves de la 1^{re}, en considérant successivement ceux-ci comme des élèves de 7^e, de 6^e, etc. Ce système ne semble pas pouvoir donner des résultats sérieux, tandis qu'au contraire le *Probejahr* allemand est une chose excellente. Peut-être y aurait-il un vœu à émettre en faveur de l'introduction du *Probejahr* en Belgique.

M. Thil-Lorrain croit aussi que le système allemand pourrait être utilement appliqué en Belgique; mais il pense qu'il faudrait envoyer le candidat dans différents établissements, pour lui permettre d'étudier et de comparer les méthodes de plusieurs professeurs. Sans cela le jeune homme sans expérience sera tenté de copier servilement le seul professeur dont on lui aura fait suivre les cours.

M. Dufief fait remarquer qu'il y a déjà eu des précédents dans le sens du *Probejahr* allemand. M. Valentin, au sortir de l'Ecole normale, et M. Hubert lui ont été envoyés par le gouvernement pour étudier pratiquement sa manière d'enseigner l'histoire et la géographie. Ces messieurs étaient en même temps confiés à son collègue d'alors, M. Discailles. Ainsi ils pouvaient comparer et profiter de deux systèmes, suivant leur tempérament personnel. C'est le seul moyen d'apprendre les secrets du métier.

Le stagiaire acquiert ainsi un commencement d'expérience et recueille une moisson d'impressions utiles.

M. Wagener rappelle que déjà dans le temps il a préconisé ce système. Seulement il doit être entendu qu'il faut un stage d'un an au moins. En Allemagne, ne l'oublions pas, on a le *Probejahr* et non le *Probetrimester*, comme on l'a tenté une ou deux fois en Belgique.

M. Hallet rappelle qu'en 1881 deux élèves de l'Ecole normale de Liège lui ont aussi été confiés par le gouvernement pour être initiés par lui à la pédagogie pratique.

M. Hegener croit que si l'on place le candidat sous la direction de plusieurs professeurs, comme le voudrait M. Thil-Lorrain, on arrivera à une préparation superficielle. En Allemagne on estime qu'un an passé dans le même établissement, sous la direction d'un professeur, d'élite constitue un système qui a fait ses preuves. Le candidat est d'abord passif ; il assiste aux leçons du professeur et se borne à écouter. Puis le professeur le charge de faire de temps à autre une leçon à titre d'essai, en le contrôlant et en lui donnant des conseils. Enfin le candidat fait la classe pendant une quinzaine de jours, en présence du professeur, qui ne lui épargne pas ses observations après le départ des élèves. D'ailleurs le candidat pourra dans le même établissement suivre aussi les cours d'autres professeurs et apprendre beaucoup, même dans les leçons qui ne roulent pas sur sa branche spéciale.

M. Hegener condamne le système qui consiste à faire donner des leçons fictives à des élèves fictifs par des étudiants entre eux. Mais ne pourrait-on pas faire donner des leçons véritables dans l'athénée de la ville où les futurs professeurs font leurs études normales ? C'est ce qui se pratique dans les écoles d'application annexées aux écoles normales primaires.

M. Fredericq, qui a relu le matin même avec le plus vif intérêt le *Rapport* de M. Hegener, se joint à M. Wagener pour remercier l'auteur. Son procès d'ailleurs est gagné devant la Société. On ne discute déjà plus le principe de la nécessité du stage professoral ; on se borne à rechercher le meilleur système pour l'organiser en Belgique. Comme l'a rappelé M. Wagener, le gouvernement, dans sa naïve incompétence, a songé au système de la pédagogie fictive. On en a déjà fait justice. Un autre système est celui de l'Ecole normale des humanités de Liège, au temps où

M. Fredericq y était élève. Le professeur se taisait, et l'un des étudiants faisait la leçon, après quoi ses condisciples et le professeur faisaient leurs observations. C'était un système excellent pour provoquer les études personnelles, la spontanéité scientifique; aussi le cours de grec à l'Ecole normale et le même cours à la Faculté, que suivaient aussi les élèves de l'Ecole, différaient-ils entre eux comme le jour de la nuit. D'un côté les élèves travaillaient par eux-mêmes; de l'autre ils se bornaient à sténographier les paroles du maître. Mais ces exercices pratiques de l'Ecole normale, s'ils apprenaient en général à parler en chaire et à composer une leçon, n'avaient aucune portée bien directe pour l'expérience du futur professeur. C'étaient des leçons d'enseignement supérieur et non d'enseignement moyen qui se faisaient ainsi à l'Ecole de Liège. En outre il ne pouvait y être question de discipline, ni d'ordre à maintenir, ni de devoirs à donner ou à corriger, ni de leçons à faire réciter, etc. Le jeune professeur agrégé, sortant de l'Ecole de Liège, était comme un homme à la mer, lorsqu'il entra pour la première fois dans la classe à la tête de laquelle le gouvernement le plaçait. Il y en avait qui se noyaient; d'autres apprenaient à nager et se sauvaient. Mais cette expérience pédagogique, ils l'acquéraient à leurs dépens et surtout aux dépens de leurs élèves. En outre, tous les jeunes professeurs ont rougi des cours qu'ils ont donnés pendant la première année ou même les deux premières années de leur professorat. C'étaient des tâtonnements continuels, extrêmement préjudiciables aux élèves.

Enfin on a décrété en principe pour les sections normales flamandes de Gand et probablement aussi pour l'Ecole de Liège, le système que vient de préconiser M. Hegener. Les élèves de 4^e année iraient suivre chaque semaine des cours de l'athénée de Gand ou de Liège et s'y exerceraient à donner des leçons sous la direction de professeurs expérimentés. Certes ce système n'est pas radicalement mauvais, mais c'est une solution hybride de la question du stage professoral. En effet, quatre années sont à peine suffisantes pour donner au futur professeur les connaissances théoriques dont il a besoin; car les élèves arrivent très mal préparés à l'Université. En outre l'étudiant n'est pas dans les dispositions d'esprit voulues pour acquérir l'expérience pédagogique. Il vit dans une autre atmosphère. Ce n'est que lorsque les portes de l'Université se ferment sur lui, au moment

où il en sort nanti de son dernier diplôme, qu'il est mûr pour la vie réelle, pour le stage et la pratique de l'enseignement. C'est pourquoi M. Fredericq croit qu'il faut donner la préférence au système allemand, qui place le *Probejahr* après les examens universitaires et le fait durer un an.

Surtout aujourd'hui qu'il y a un certain nombre d'élèves de l'École normale qui n'ont pas encore pu être placés, le gouvernement, en leur allouant un petit traitement d'attente, pourrait les astreindre à un stage d'un an.

En terminant M. Fredericq demande à M. Hegener quelles seraient d'après lui les modifications que le système allemand devrait subir pour être utilement introduit en Belgique.

M. Hegener demande à réfléchir à la question et consent à présenter un projet pour la prochaine séance. A la demande de M. Wagener, il s'engage à formuler par écrit quelques principes concernant l'organisation du stage professoral chez nous. Ces thèses seraient portées *in extenso* à l'ordre du jour de la prochaine réunion, développées ensuite par M. Hegener et discutées par l'assemblée, afin d'aboutir à un vœu que la Société exprimerait et soumettrait au gouvernement. (*Adhésion*).

M. Peltier fait remarquer que, même avant d'organiser complètement le stage professoral, il ne faudrait pas abandonner entièrement à lui-même le jeune débutant, comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui. Les préfets devraient guider les nouveaux professeurs. Il y a aussi un point très important dans le système allemand; c'est que le rapport du chef de l'établissement sur les résultats du *Probejahr* du jeune candidat, doit être communiqué à l'intéressé et que celui-ci est admis à le réfuter, s'il croit avoir été jugé avec trop de sévérité. C'est là une façon d'agir tout à fait loyale et digne. Il importerait de l'introduire aussi en Belgique. (*Adhésion*).

L'assemblée passe enfin à la discussion sur l'emploi du boni. Après un échange d'observations entre MM. Wagener, Brants, Gantrelle, Hegener et Fredericq, l'assemblée décide qu'une indemnité sera allouée pour les lectures faites aux séances.

Sur la proposition de M. Hubert, il est convenu que le Bureau, jugeant d'après l'état de la caisse, fixera chaque année la somme globale qui pourra être consacrée à cet objet et qui sera répartie également entre les membres qui auront fait des lectures.

La séance est levée à 4 heures.

A PROPOS DU PASSÉ DÉFINI

VARIATIONS GRAMMATICALES SUR DES THÈMES CONNUS.

Théorie des temps de la conjugaison française.

Lecture faite à la Société pour le progrès des études philologiques
et historiques le 1^r novembre 1885.

(Suite et fin, voir p. 184, 2^e livr. tome XXIX).

Ces considérations nous amènent à signaler un dernier caractère fondamental du passé défini : c'est qu'il s'applique naturellement à des faits passagers et particuliers, et en lui-même, ne peut servir à l'énoncé de faits habituels ou répétés. Réciproquement l'imparfait ne désignera une action particulière que par l'effet d'un complément ou du contexte.

Prise à part, la proposition « *Louis XIV mangea beaucoup* » se rapporte à un cas isolé ; cette autre « *Louis XIV mangeait beaucoup* », à des actes coutumiers. Les compléments peuvent modifier cette signification fondamentale : *Louis XIV mangea beaucoup toute sa vie*, ou à *plusieurs reprises*. Inversement : *un jour, Louis XIV mangeait beaucoup lorsque* etc.

De là vient que, si le nombre des répétitions est indiqué par un terme vague, l'imparfait et le passé défini peuvent s'employer presque indifféremment l'un pour l'autre : « *Il arriva* ou *il arrivait* quelquefois, maintefois, rarement, souvent, à Louis XIV de manger beaucoup. » Mais si le nombre des répétitions est précisé, ou simplement indiqué par un terme qui annonce la possibilité de le préciser, on ne peut plus se servir que du passé défini : « *Vingt fois, nombre de fois, plusieurs fois, Louis XIV fit des excès de table.* »

Par la même raison, les propositions générales se rapportant au passé et construites avec l'imparfait, se particularisent quand on les met au passé défini et réciproquement. Jugez et comparez les deux phrases qui suivent : Tous ceux qui *touchaient* aux mets de Calypso *étaient changés* en bêtes ; et Tous ceux qui *touchèrent* aux mets de Calypso *furent changés* en

bêtes. — *Tous ceux qui* est pronom indéfini dans la première proposition; pronom défini dans la seconde¹.

Le même effet se produit, comme nous allons le voir, quand on remplace le présent par le futur. Exemple : Si le baromètre baisse, *il pleut* ou *il pleuvra*. Selon le temps choisi, axiome ou prophétie.

Hâtons-nous d'ajouter que l'imparfait reparaît du moment que l'action se répète en tant qu'elle est continue ou répétée; le Savetier de La Fontaine *chantait* du matin jusqu'au soir. En parlant d'un importun, je m'exprimerai comme suit : « Vingt fois l'ennuyeux personnage *venait* sonner à ma porte. »

Nous touchons du doigt la raison pour laquelle le passé défini est remplacé par l'imparfait dans les langues germaniques. Le français lui-même ne répugne pas toujours à pareille substitution. Exemple : « La cigale se *trouvait* bien dépourvue lorsque la bise *était* venue.

Tout le monde connaît l'histoire de Loth mise en quatre vers :

Il but;
Il devint tendre;
Et puis il fut
Son gendre.

Le poète aurait pu parfaitement dire :

Il buvait;
Il devenait tendre;
Et puis il était
Son gendre.

La petite narration suivante : « Après son dîner, il se coucha, s'endormit et ne se réveilla plus » peut se rédiger : « Après son dîner, il se couchait, s'endormait et ne se réveillait plus. »

Peut-être vous rappelez-vous avoir lu — il n'y a pas bien longtemps — dans la *Revue des deux Mondes* et ailleurs, des articles où l'on relevait les imparfaits prodigués par Flaubert et les romanciers formés plus ou moins à son école, tels

¹ *Celui qui* peut être certainement démonstratif ou indéfini, et les grammairiens ont le tort de ne pas signaler cette différence. *Celui qui* met un frein à la fureur des flots, est un être détermine; *celui qui* sert bien son pays, est un être quelconque; et *celui qui* peut se remplacer par quiconque. De là avec le réfléchi : *celui qui* n'aime que soi, etc. En latin, et mieux encore en grec, cette différence se marque dans la phrase même.

qu'Alphonse Daudet. Certains critiques ont cru voir dans cette prédominance toute nouvelle de l'emploi de l'imparfait un signe de la disparition prochaine du passé défini. Je ne crois pas du tout à la prédiction ; mais elle est certainement dans les choses possibles.

Chacun sait que le passé défini peut aussi se suppléer par le passé indéfini bien qu'il n'en soit pas l'équivalent. Cette substitution n'est possible que sous certaines conditions. Je ne vous en parlerai pas pour ne pas retenir votre attention outre mesure. Au surplus, je risquerais de ne rien dire de neuf.

Telle est la théorie de l'imparfait et du passé défini. Nous avons un moyen d'en vérifier la justesse, c'est de l'appliquer — en changeant ce qui faut changer — au présent et au futur dont ils sont les temps secondaires. L'épreuve est décisive.

Dis-je : *il pleut*, je ne vous apprends qu'une chose, c'est qu'*il pleut* au moment où je parle. Cette proposition ne marquera la continuité où la répétition que grâce au contexte ; exemples : *Il pleut tous les matins ; dans cette contrée, il pleut pendant tout l'été ; Paris attire les étrangers*. C'est ce qui arrive encore, quand, dans une même phrase, plusieurs présents (non historiques) énoncent des actions successives par nature. Exemple : « Il dîne, prend son journal et s'endort ». Comme les présents ne peuvent se rapporter tous les trois au moment de la parole, il faut bien qu'il soit ici question d'actions répétées.

A cet égard, nulle différence entre *il pleut* et *il pleuvait*, si ce n'est que le présent renferme en soi l'indication de l'époque, puisque c'est le moment de la parole, et que l'imparfait qui décrit le passé ne la renferme pas ; partant elle demande à être précisée par un complément de temps. Lorsque ce complément n'est ni exprimé ni sous-entendu, l'imparfait ne peut que marquer l'habitude ou la répétition ; exemple : *Après son dîner, il prenait son journal et s'endormait*.

Par une raison inverse, le présent vrai, le présent du moment de la parole, ne peut être déterminé par une proposition de temps. Je puis dire : « *il pleuvait quand* je sortis » ou « *Crésus était heureux quand* Solon vint à sa cour », parce que le temps de l'imparfait est indéterminé. Ces mêmes phrases ne peuvent se mettre au présent ; sinon avec une notable différence de sens : « Il pleut quand je sors ; Crésus est heureux quand Solon vient

à sa cour » et de plus, il n'est pas possible d'y traduire le passé défini par le futur : « il pleut quand je sortirai, etc. » C'est que le présent est incompatible avec tout autre temps que lui-même, et est, en tout état de cause, absolument déterminé.

Passons au futur. En disant *il pleuvra*, j'annonce un événement dont le commencement inaugurera un changement dans l'état de l'atmosphère. Car si je dis qu'*il pleuvra* sans rien ajouter, c'est qu'actuellement *il ne pleut pas*.

De même « *il plut* » indique aussi qu'à un moment déterminé, un certain état de choses a succédé à un état différent. Mais tandis que *il pleuvra* ne nous apprend pas et ne peut nous apprendre si la pluie aura un terme, *il va de soi*, par cela même qu'il s'agit du passé, que *il plut* implique un terme, et que, par conséquent, la pluie est actuellement cessée. D'où la définition ordinaire du passé défini rappelée plus haut.

En outre « *il pleuvra* » n'annonce par lui-même qu'un seul événement ; il ne peut donc sans l'aide de compléments convenables, marquer la continuité ou la répétition ; exemple : *il pleuvra souvent, continuellement*, etc. C'est pourquoi, en dehors de toute autre détermination, la phrase : « Après son dîner, il prendra son journal et s'endormira » ne sera vraie que pour le jour désigné.

Le passé défini, nous venons de le voir, jouit exactement de la même propriété, et l'affirmation qu'il renferme n'est vraie que pour une certaine époque passée : « Après son dîner, il prit son journal et s'endormit ».

Dernière remarque. Considéré isolément, l'imparfait désigne d'ordinaire une action continue et répétée ; mais uni au passé défini, il indique une action momentanée. De même le présent, une fois uni au futur, change de caractère. La phrase : « il mange gloutonnement », prise à part, fait songer à une habitude. Si j'ajoute : « il aura une indigestion », à l'instant il s'agit d'un fait spécial qui se passe au moment de la parole. Au passé, même effet : « Il mangeait gloutonnement ; il eut une indigestion. »

Voyez quel changement dans la pensée amène la substitution du futur au présent :

« L'été, la cigale chante ; mais quand l'hiver *vient*, elle se *trouve* bien dépourvue » et « C'est l'été, la cigale chante ; mais quand l'hiver *viendra*, elle se *trouvera* bien dépourvue ». La

seconde phrase met en scène la cigale que j'entends chanter en ce moment dans cet arbre; la première phrase ne contient qu'une réflexion générale.

Voilà pour le présent, voici pour le passé :

« Les armées romaines *guerroyaient* pendant l'été; dès que la mauvaise saison *arrivait*, elles *rentraient* dans leurs quartiers d'hiver ». Substituons le passé défini à l'imparfait : « Les armées romaines *guerroyèrent* tout l'été; mais dès que la mauvaise saison *arriva*, elles *rentrèrent* dans leurs quartiers d'hiver. » D'habituel, le fait devient accidentel. — Le parallélisme est complet.

Résumons. Les huit temps du verbe français se partagent de trois façons différentes. Ils comprennent d'abord quatre temps qui marquent l'action comme se faisant, et quatre temps qui la marquent comme faite. Ce sont les temps simples et les temps composés. Exemples : Le printemps *est arrivé*, les cigales *chantent*; le printemps *était arrivé*, les cigales *chantaient* — Quand le printemps *sera arrivé*, les cigales *chanteront*; quand le printemps *fut arrivé*, les cigales *chantèrent*.

Ils comprennent aussi quatre temps principaux, le présent, le passé indéfini, le futur et le futur antérieur; et quatre temps secondaires, l'imparfait et le plus-que-parfait, le passé défini et le passé antérieur, les premiers rapportés au moment de la parole comme point de repère, les autres à un moment choisi du passé. Exemples : Le printemps *est arrivé* et les cigales *chantent*; quand l'hiver *sera venu*, elles se *tairont*. — Le printemps *était arrivé* et les cigales *chantaient*; quand l'hiver *fut venu*, elles se *turent*.

Ils se divisent enfin en quatre temps qui prennent la réalisation où le terme de l'action dans un moment de la durée de cette réalisation ou de ce terme, et quatre temps qui les montrent à leur début, les premiers étant propres à la description et aux généralités, les seconds convenant spécialement à la narration et aux particularités. Ce sont, d'une part, le présent, le passé indéfini, l'imparfait, le plus-que-parfait; d'autre part, le futur, le futur antérieur, le passé défini et le passé antérieur. Exemples : Naguère encore la cigale *chantait* parce que le printemps *était arrivé*; aujourd'hui elle se *tait* parce que l'hiver *est venu*. — Sitôt que le printemps *fut arrivé*, la cigale

se mit à chanter; sitôt que l'hiver *sera venu*, elle se *taira*.

Un mot encore et je termine. La description ou la définition exige l'uniformité des temps; la narration admet la variété. Du moment que le passé défini apparaît, les rapports temporels des diverses actions sont susceptibles d'être exprimés par des formes appropriées. Voici un type de phrase descriptive: « *Le sphinx ÉTAIT un monstre qui DÉVORAIT les malheureux passants lorsqu'ils ne SAVAIENT pas deviner l'énigme qu'il leur PROPOSAIT.* » Tous imparfaits, comme on voit. La phrase mise au présent ne renfermera que des présents: « *Le sphinx EST un monstre qui DÉVORE les passants quand ils ne SAVENT pas deviner l'énigme qu'il leur PROPOSE.* ». Au futur nous aurons: « *Un jour VIENDRA un monstre, le sphinx, qui DÉVORERA les passants quand ils ne SAURONT pas deviner les énigmes qu'il leur PROPOSERA.* ».

On voit l'uniformité des temps dans ces trois phrases. La narration supporte aussi semblable uniformité: « *Œdipe FUT un jeune grec qui SUT deviner l'énigme que le sphinx lui PROPOSA.* ». Mais on peut varier la phrase et l'on aura: « *Œdipe ÉTAIT un jeune grec qui PUT deviner l'énigme que le sphinx lui AVAIT PROPOSÉE.* ».

Cette latitude provient de ce que, l'époque de l'action exprimée par le passé défini étant bien déterminée, les actions qui la préparent ou la suivent ont, elles aussi, leurs époques marquées avant ou après. Ce serait le moment de vous commenter le célèbre vers de Racine:

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Vous me saurez gré de vous dispenser du commentaire.

S'il était nécessaire, les temps du subjonctif me fourniraient au besoin de nouveaux arguments. En effet, le présent et l'imparfait de ce mode correspondent, d'une part, au présent et au futur de l'indicatif; d'autre part, à l'imparfait et au *passé défini*. Remarque analogue sur les temps composés. Mais je préfère ne pas tout dire et m'arrêter.

Des idées que je viens de développer devant vous, il n'en est pas une seule qui n'ait été émise et défendue quelque part. Mon seul mérite, si j'en ai un, est de les avoir systématisées.

Je voudrais pouvoir me flatter d'avoir dit le dernier mot sur la question du passé défini. Mais je n'ai garde. L'histoire des progrès de l'esprit humain est là qui nous apprend

combien il lui est difficile et rare d'établir en quoi que ce soit une théorie définitive. Sa route vers la vérité est sinueuse; tout en se rapprochant sans cesse du but, elle s'en écarte tantôt à droite, tantôt à gauche. Si, dans cette étude, se trouvaient les éléments d'une nouvelle approximation, j'aurais allégé la croix que les grammairiens français traînent depuis tantôt trois siècles, et nous n'aurions perdu, ni moi ma peine, ni vous votre temps.

J. DELBŒUF.

LA FORMATION DES PROFESSEURS DE LANGUES VIVANTES EN HOLLANDE.

En Belgique le titre exigé par la loi pour entrer dans la carrière de l'enseignement des Athénées est celui de *professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur*. On l'acquiert, respectivement pour les sciences et pour les lettres, après trois ou quatre années d'études aux écoles normales annexées aux Universités de Gand et de Liège; il va de soi que le certificat d'études humanitaires complètes est la condition préalable de l'entrée à ces écoles. Ce n'est qu'en l'absence de candidats porteurs du diplôme d'agrégé, que les places peuvent être conférées à d'autres postulants.

En Hollande on exige le titre académique de docteur, ou un certificat délivré par des commissions ad hoc (acte van M. O. = middelbaar onderwijs). Ne peuvent aspirer au titre académique que les étudiants régulièrement inscrits dans une faculté; chacun, au contraire, quelles que soient ses études antérieures, peut se présenter à l'examen spécial. La loi ne prévoit pas la probabilité que des places dans l'enseignement seraient accordées à des postulants qui n'auraient ni titre académique, ni certificat spécial.

Cet état de choses est loin de satisfaire tout le monde. On a pu le voir lors de la discussion qui s'est élevée aux Chambres hollandaises, quand il s'est agi de créer une chaire d'anglais à Groningue.

Le projet de réforme le plus sérieux qui ait été présenté consiste à demander la suppression du certificat spécial et la création des doctorats qui manquent.

En effet, les titres académiques ne correspondent pas à toutes les branches enseignées dans les gymnases. Il existe à Groningue, mais là seulement, une chaire de français, occupée par le professeur Dr Van Hamel, et une chaire d'allemand, occupée par le professeur Dr B. Symons. Ce n'est que tout récemment que le professeur Dr Beckering Vinckers y a été nommé à une chaire d'anglais. Mais il n'existe toujours pas de doctorat en philologie moderne; ce qui fait que les cours en

question ne peuvent guère donner de résultats sérieux, puisqu'ils n'ont pas leur couronnement naturel, le titre académique : sur 30 récipiendaires pour le certificat d'allemand il n'y avait que *trois* auditeurs de Groningue. D'ailleurs la création d'un pareil doctorat constituerait une superfétation, tant que le certificat spécial existerait concurremment avec lui, attendu que les aspirants-professeurs n'ont pas été habitués jusqu'ici à prendre le chemin de l'Université.

Le projet de réforme mentionné ci-dessus ¹ devra donc nous expliquer pourquoi il faut supprimer les certificats spéciaux, et comment on déterminera les aspirants-professeurs à faire des études universitaires.

Voici à ce sujet quelques chiffres. Tandis que les examens à préparation directe, comme les examens de sortie des gymnases, donnent 9 sur 10 résultats favorables et les examens à étude plus libre, comme ceux de l'Université, de 7 à 9 sur 10, les examens en question n'en donnent que 2 ou 3.

Cette situation ne résulte ni de la sévérité des jurys, ni du manque de publicité donnée à l'organisation des examens, mais de l'incapacité des récipiendaires, qui ne parviennent pas à se mettre à la hauteur des conditions exigées ou ne se donnent pas à cet effet la peine nécessaire. Cette dernière alternative est peu probable, et par conséquent très rare ; il faut donc tenir exclusivement compte de la première : les récipiendaires ne sont en général pas aptes à satisfaire aux exigences des examens ².

En effet, ce sont pour la plupart des instituteurs primaires qui veulent s'élever. Quelque louables que soient leurs efforts, il ne faut pas les favoriser, comme l'organisation des examens de capacité a l'air de le faire maintenant. *D'ailleurs celui qui mérite de parvenir, trouvera toujours son chemin.*

Les interrogatoires prouvent que tel n'est pas le cas ici ; beaucoup de récipiendaires aspirent au certificat de capacité uniquement pour obtenir une amélioration de position, qu'ils

¹ Nous résumons l'article que M^r A. W. KROON-STAR NUMAN a consacré à cette question dans *De Gids* de décembre 1885.

² Il en était à peu près de même chez nous jusqu'en 1878, lorsque nous avions un examen pour le certificat spécial de langues modernes.

n'attendent pas du grade d'instituteur en chef, puisqu'ils n'osent pas affronter l'examen qui y conduit.

Leur formation est forcément incomplète, quand même leur préparation immédiate leur permettrait de passer ; ce seront *des professeurs ayant parcouru un degré d'enseignement inférieur à celui qu'ils doivent aider leurs élèves à parcourir*. Est-ce rationnel ?

Ajoutez à cela que ce sont pour la plupart des fils de campagnards ou de petits bourgeois. Or, il importe que les futurs professeurs sortent des classes instruites. Il y a beaucoup de délicatesses, de tact et de goût, beaucoup de notions et d'expressions qui sont familières au cœur et à l'esprit de celui qui est né dans un certain rang, et dont il dispose toujours sans effort, tandis que celui qui est de condition inférieure ne peut les acquérir que comme *connaissances*, ce qui n'est possible qu'avec des dispositions et des qualités de caractère peu communes.

Par conséquent les récipiendaires en question non seulement ne sont pas aptes, mais ne pourront jamais le devenir, pas même s'il existait pour eux des cours universitaires, et s'ils avaient les ressources nécessaires pour les suivre.

Il s'agit donc de chercher d'autres candidats pour les examens professoraux. On les trouvera facilement. Il faut pour cela :

1° Que le titre conféré par l'examen leur assure *un rang dans la société*, ce que le certificat de capacité *per se* ne donne pas. Si le porteur d'un tel certificat occupe un rang dans la société, il le doit à d'autres mérites, qui ont fait oublier qu'il *n'a que ce titre-là* ¹.

2° Qu'à ceux dont les moyens pécuniaires sont limités, l'accès de la faculté des lettres soit rendu aussi facile que celui de la faculté de théologie ².

¹ Il en est à peu près de même en Belgique. Un exemple : le docteur en philosophie peut, de par son titre, devenir membre d'un jury de cour d'assises ; le professeur agrégé, qui a fait *au moins* les mêmes études, ne le peut pas. La loi lui refuse ce droit civique comme à un mineur !

² Cette considération n'a pas de raison d'être chez nous. Les études universitaires n'y sont pas, comme en Angleterre ou en Hollande, réservées aux jeunes gens fortunés, mais, comme en France et en Allemagne, abordables pour tout le monde.

Si cela ne pouvait être mis à exécution, il n'y aurait pas d'autre remède que de créer une école normale supérieure. Mais il n'est pas probable que le domaine universitaire en Hollande présente un terrain favorable pour une telle pépinière.

Il ne reste donc que cette seule issue : *éducation universitaire pour tous les futurs professeurs d'enseignement moyen*, c'est-à-dire études classiques complètes et études académiques ayant conduit à un titre académique.

Une période d'essai, d'apprentissage et un examen d'état précèderaient toute nomination définitive¹.

VERCOULLIE.

¹ Nous avons sous les yeux le rapport du jury pour l'examen d'allemand de 1885, signé par MM. B. Symons, président et F. G. DeLiefde, secrétaire, et daté du 22 février 1886. Il confirme en tous points ce que nous venons de dire, et réclame des modifications radicales. « Ce n'est pas un autre programme qu'il faut, mais une autre préparation. » Les candidats devraient avoir reçu à l'université une éducation scientifique, précédée naturellement de bonnes humanités. En attendant les dispositions légales qui créeraient ce nouvel état de choses, le jury propose l'organisation d'un examen préparatoire, équivalant à la partie littéraire de l'examen de sortie du gymnase.

NOTE SUR QUELQUES POINTS DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PHYSIQUE ÉLÉMENTAIRE

par H. Schoentjes, chargé de cours à l'Université de Gand.

Pour prouver qu'un corps plongé dans l'air subit une poussée verticale égale au poids de l'air déplacé, on se sert d'une petite balance dont le fléau supporte d'un côté, une petite boule de plomb, et de l'autre une grosse boule creuse. Les poids de ces deux corps sont tels que, dans l'air, le fléau reste horizontal. Si l'on place la balance sous le récipient de la machine pneumatique et qu'on fasse le vide, le fléau s'incline du côté de la grosse sphère, indiquant ainsi que cette dernière pèse plus que la petite.

Voici une autre démonstration qui nous paraît présenter sur la première plusieurs avantages.

Que l'on imagine deux cylindres creux en laiton A et B (fig. 1), ouverts à un bout et emboîtés l'un dans l'autre par les extrémités ouvertes. Les cylindres sont exécutés avec assez de soin pour que, en amenant l'un d'eux dans la position indiquée en pointillé dans la figure, l'air ne puisse pas entrer. L'un des cylindres est muni d'un crochet C, et le fond de l'autre, d'un bouchon conique.

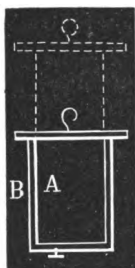


fig. 1

Les deux cylindres étant enfoncés l'un dans l'autre, on suspend le tout au plateau d'une balance hydrostatique, et on établit la tare. Ensuite, on allonge le système en retirant le cylindre A, et on l'accroche de nouveau au plateau. Le fléau s'incline aussitôt du côté de la tare, montrant ainsi que l'augmentation de volume entraîne une augmentation de poussée.

Pour évaluer cette dernière, on pourrait calculer le poids du volume d'air perdu par suite de l'allongement de l'appareil, et mettre ce poids dans le plateau supportant les cylindres; mais on opère d'une façon plus élégante en ôtant simplement le bouchon qu'on met dans le plateau. L'air déplacé

rentre et rétablit l'équilibre de la balance. La perte de poids est donc bien égale au poids de l'air déplacé.

Ce petit appareil nous paraît présenter sur le baroscope ordinaire les avantages suivants :

1° La démonstration offre l'analogie la plus complète avec celle de la poussée verticale des liquides.

2° Elle n'exige pas l'emploi d'une machine pneumatique, instrument qui, dans les cabinets de physique des athénées et des écoles moyennes, est rarement en bon état.

3° La démonstration est plus directe.

4° On peut mesurer la poussée, tandis que, au moyen du baroscope ordinaire, on se borne à la constater.

Malgré la faible densité de l'air, une balance peu sensible pourra servir à l'expérience sans que, pour cela, les dimensions des cylindres soient exagérées. Ainsi, dans notre appareil, le diamètre du plus petit cylindre est de 5,5 centimètres, la longueur de l'instrument non allongé est 10 cent., l'allongement de 9 cent. Dans ces conditions, l'augmentation de poussée dépasse 2,5 décigrammes; le poids total de l'instrument est de 350 grammes environ.

Si l'appareil est construit dans de bonnes conditions, la quantité d'air qui entre pendant le temps très court de l'allongement est inappréciable, car l'excès de pression n'atteint pas une demi-atmosphère; il suffit donc d'éviter la rentrée de l'air pendant que l'instrument est allongé. Il faut aussi empêcher le cylindre A de rentrer dans B sous l'influence de l'excès de pression. Ces difficultés ont été vaincues par M. Shubart, l'habile mécanicien de l'Université de Gand. Voici le dispositif adopté (fig. 2) : le cylindre A porte un rebord annulaire, muni d'une

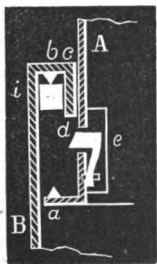


fig. 2

saillie angulaire obtuse *a*. Le cylindre *b* porte à son extrémité supérieure une pièce annulaire creuse *bcd*, munie d'une saillie *b* analogue à *a*. A l'intérieur de la pièce *bcd* se trouve un anneau de caoutchouc *f*. Quand le cylindre A est retiré aussi loin que possible, le caoutchouc est serré entre les deux coins *a* et *b*, et l'air n'a plus accès dans l'appareil. A la paroi intérieure du cylindre A est soudée une petite chambre *e* dans laquelle on fixe un ressort portant un bouton qui fait saillie par une petite ouverture pratiquée dans la paroi. Le bouton

est taillé en plan incliné, de manière que le glissement de bas en haut du cylindre A dans la partie *dc* est possible. Aussitôt que le cylindre A retiré vient occuper sa position limite, le bouton fait saillie et, en s'appuyant sur le bord du cylindre B, empêche la rentrée de A.

Les recherches téléphoniques et les démonstrations de cours se rapportant au téléphone, exigent souvent l'emploi d'un interrupteur automatique de courant. Ainsi veut-on, par exemple, faire entendre à un auditoire, que le téléphone parle sous l'action d'un courant périodiquement interrompu, on intercale dans un circuit un téléphone dont l'embouchure est munie d'un cornet en carton, une petite pile Daniell, et un interrupteur automatique formé, par exemple, d'une petite sonnerie dont on a enlevé le marteau et le timbre. Le téléphone reproduit alors tout haut le bruit de l'interrupteur; mais l'expérience se fait dans de mauvaises conditions, car l'interrupteur chante plus haut que le téléphone lui-même. On pourrait, il est vrai, placer le vibreur dans une chambre voisine, mais il est souvent capricieux et on est forcé de se déplacer pour le régler.

Mieux vaut laisser l'interrupteur à la portée de la main de l'expérimentateur et étouffer le son. Après divers essais infructueux pour arriver à ce résultat, nous avons réussi à éteindre le bruit d'une façon très satisfaisante, en enfermant l'interrupteur dans une boîte cubique en pierre de taille dont la figure 3 représente une coupe. Dans la cavité I on met un morceau de caoutchouc sur lequel on dispose l'interrupteur, et on glisse sur le tout un couvercle en pierre de taille. Il importe que la face inférieure du couvercle et la face supérieure de la boîte soient bien dressées. Une petite ouverture *t* laisse passer les fils. Ceux-ci aboutissent aux bornes *b* vissées dans un morceau de bois fixé dans une cavité ménagée dans la paroi. L'épaisseur du couvercle et des parois de notre boîte est de 3 centimètres.

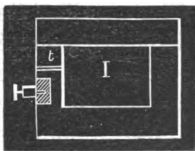


fig. 3

On connaît la célèbre expérience de Foucault qui met en évidence un phénomène découvert par Gambey, Arago, Herschel

et Babbage, et expliqué par Faraday : *Quand une masse métallique et un aimant sont animés d'un mouvement relatif, il se produit dans le métal des courants qui s'opposent au mouvement ; ces réactions tendent à s'annuler quand la masse métallique est discontinuée.*

Au moyen d'un système de roues dentées, on imprime un mouvement de rotation extrêmement rapide à un disque de cuivre placé entre les épanouissements polaires de deux électro-aimants puissants.

Aussitôt que ceux-ci deviennent actifs, et qu'on abandonne le disque à lui-même, il s'arrête brusquement malgré l'énorme vitesse dont il est animé. Veut-on prolonger la rotation, on est forcé de dépenser un travail musculaire considérable qui se transforme en chaleur ; le disque s'échauffe fortement.

C'est là peut être l'expérience de cours la plus frappante et la plus belle dont le professeur de physique dispose. Elle est instructive, non seulement au point de vue de la physique, mais aussi au point de vue philosophique. On peut cependant tirer de l'instrument un meilleur parti encore, et l'on comprend difficilement que les constructeurs n'aient pas songé à le faire. En effet, le perfectionnement de l'expérience est tout indiqué dans celle que nous a léguée Arago, et qui consiste à faire tourner des disques pleins ou segmentés sous une aiguille aimantée.

Ayant fait exécuter, dans le courant de 1885, l'appareil de Foucault pour le cabinet de physique de l'Ecole industrielle de Gand, nous avons eu l'idée de compléter l'instrument. A cet effet, nous avons fait construire *trois* disques en cuivre de mêmes dimensions montés sur trois axes qui peuvent se substituer l'un à l'autre.

L'un des disques est plein, le second est divisé par des traits de scie en six secteurs réunis par leur sommets ; le troisième est formé de quatre disques plus minces séparés par une substance isolante ; l'ensemble de ces quatre disques est divisé en six secteurs au moyen de traits de scie.

Le premier disque donne lieu à l'expérience ordinaire. Le second étant mis en mouvement, continue à tourner pendant quelque temps lorsqu'on excite les électros et qu'on l'abandonne à lui-même. On n'éprouve qu'une faible augmentation de résistance, et l'échauffement est peu appréciable,

lorsque, en agissant sur la manivelle, on entretient la rotation dans le champ magnétique.

Quant au troisième disque, la durée de son mouvement lorsqu'il est abandonné à lui-même, et le travail à faire pour entretenir sa rotation, sont sensiblement les mêmes, que le champ magnétique soit nul, ou qu'il ait son maximum d'intensité.

Les disques complémentaires de l'appareil de Foucault mettent en évidence la nécessité de rendre discontinues les fortes masses métalliques qui servent de supports aux fils induits des machines dynamo. Le troisième disque, par exemple, n'est autre chose qu'une réduction de l'armature de la machine Brush.

COMPTES RENDUS

OLYMPIE.

AD. BOETTICHER. *Olympia. Das Fest und seine Stätte. Zweite Aufl.* Berlin, Springer, 1886. in-8° de xii-420 pp., 21 pl. et 95 grav.

Parmi les sites célèbres de la Grèce antique, il en est peu qui occupent une place aussi importante que la plaine d'Olympie. Sur ce territoire sacré, les Grecs des tribus les plus diverses, faisant trêve à leurs querelles et à leurs rivalités, se réunissaient tous les quatre ans et s'y sentaient membres d'une même et grande race, comme leurs orateurs Gorgias et Lysias le leur rappelèrent à Olympie même; ils s'y confondaient en un même culte et y participaient à des jeux communs. Ailleurs on se disait né Athénien, Spartiate ou Corinthien, à Olympie on était Hellène. Et lorsque la Grèce eut perdu son indépendance et qu'elle ne fut plus qu'une des plus petites provinces de cet empire romain presque aussi étendu que le monde antique lui-même, Olympie seule resta le foyer des antiques traditions nationales. De tout temps la nation hellénique a joui de ce privilège, peut-être unique dans l'histoire, de posséder toujours au moins un principe d'unité, un élément de nationalité qui a fait que jamais, ni pendant les luttes fratricides qui tant de fois mirent en péril son indépendance, ni pendant des siècles d'esclavage, elle n'a pu disparaître comme peuple. Olympie servit de lien d'unité dans l'antiquité; au moyen âge et dans les temps modernes une même religion et une même langue furent la sauvegarde vitale de la Grèce, empêchèrent son assimilation au peuple conquérant et la préparèrent à une nouvelle existence indépendante.

Au commencement de ce siècle on pouvait à peine indiquer l'endroit où jadis se trouvait Olympie; et le sable, descendu des hauteurs voisines par l'action du Kladéos, recouvrait à tel point la plaine de l'Alphée que l'emplacement du célèbre temple de Zeus était presque aussi inconnu que celui des nombreux monuments, qui avaient fait dans l'antiquité de l'Altis une des places les plus artistiques du monde, un splendide musée où les écoles et les époques les plus diverses étaient représentées. Et cependant combien d'auteurs classiques ne nous avaient parlé d'Olympie. Le plus grand des lyriques avait consacré aux Olympioniques les plus beaux de ses chants; Dion Chrysostome avait interprété devant les Grecs réunis à Olympie, dans ce langage éloquent dont il avait le secret, le divin chef-d'œuvre de Phidias, et son discours nous est heureusement conservé. Le

Périégète a visité Olympie en touriste comme les autres parties de la Grèce. Il a pris note de ce que son ἐξηγητής¹, son cicérone, lui a raconté et rapporte le tout, sans aucun esprit critique, dans la description qu'il nous a laissée de son voyage. Malgré ses défauts et malgré les nombreuses inexactitudes dont les fouilles d'Olympie viennent de fournir une preuve nouvelle, Pausanias n'en reste pas moins un guide indispensable surtout pour la connaissance topographique ; et sans l'aide de son livre les fouilles auraient dû être exécutées dans les conditions bien moins avantageuses qu'elles ne l'ont été maintenant.

La plupart des savants qui depuis la Renaissance ont prêté quelque intérêt aux destinées de la Grèce, ont cherché à se rendre compte de ce que l'Altis avait été dans l'antiquité. Les uns étudièrent l'influence exercée par Olympie sur le développement de la civilisation hellénique et en exagérèrent même bien des fois la portée ; d'autres s'intéressèrent surtout à ces jeux corporels dont la célébrité ne manque pas de nous étonner quelque peu. Nous avons en effet du mal à comprendre comment un peuple aussi policé que le furent les Grecs put porter tant d'intérêt à des jeux qui nous froissent par leur grossièreté, j'allais dire par leur caractère barbare ; ce qui nous paraît plus étrange encore, c'est l'enthousiasme qu'ils provoquaient et surtout la gloire qui en rejaillissait non seulement sur les vainqueurs, mais même sur la patrie de ceux-ci. Nous avons, il est vrai, les jeux de nos cirques, nos assauts d'armes, nos courses de chevaux, mais ce ne sont là que des divertissements populaires, des moyens de mesurer ses forces corporelles ou des luttes d'amour propre entre de riches amateurs auxquelles la foule reste indifférente. Le Derby anglais lui-même n'a aucun caractère vraiment national. John Bull ne nous y apparaît que comme un original qui daigne bien pour ce jour de courses se départir de sa gravité habituelle. Les *corridas* espagnoles, ni moins barbares ni moins nationales que les jeux olympiques, peuvent seules, par l'enthousiasme qu'elles provoquent, nous expliquer quelque peu l'importance qu'attachait le peuple hellénique aux concours d'Olympie. Et encore, on s'intéresse à l'*espada*, on l'applaudit frénétiquement au moment où il perce avec autant de sang-froid que de dextérité le cœur de sa victime, mais son triomphe même ressemble bien plus à celui du gladiateur romain qu'aux acclamations patriotiques dont on saluait l'Olympionique. Aucun *espada* n'a sa statue et jamais un Pindare moderne n'a songé à célébrer ses louanges. La poésie taureaumachique est certes la moins élevée de toutes les productions de la belle littérature castillane. L'*espada* est l'homme d'un métier et, quelque choyé qu'il soit même par les *Señoras* de la *grandesa*, son métier garde toujours un caractère dégradant que les plus beaux coups d'épée ne sauraient parvenir à effacer. Si en Grèce l'Olympionique est un héros, si sa patrie est aussi fière de lui

¹ Ainsi PAUS. V. 10, 7.

avoir donné le jour qu'elle le serait d'un général vainqueur d'une armée ennemie, c'est que par ce triomphe elle semble avoir vaincu des cités rivales et que de plus ces concours sont intimement liés au culte national et se rattachent par leur origine aux luttes héroïques et légendaires d'un Héraklès ou d'un Pélops ¹.

Certains savants, s'occupant de l'histoire artistique d'Olympie, tâchèrent de se représenter les monuments de l'Altis que Pausanias avait décrits et cherchèrent même à reconstituer cette belle statue de Zeus que Caligula avait déjà désiré voir à Rome, la tête du dieu remplacée par la sienne propre, et que Théodose fit transporter en 393 à Constantinople où elle fut totalement détruite peu d'années plus tard dans un incendie ².

Mais tous ces efforts ne pouvaient aboutir aussi longtemps que le sol de l'Altis restait recouvert de ces quatre à six mètres de couche de terre que les siècles y avaient accumulés.

Quel beau rêve d'archéologue que celui de rechercher les moyens de ressusciter tout un monde de monuments enterrés depuis des centaines d'années ! Montfaucon eut le premier, dès 1723, conscience des grands résultats que des fouilles entreprises à Olympie auraient pour la science archéologique, et Winckelmann, qui sans avoir jamais mis le pied sur le sol sacré de l'Hellade eut un sens si délicat de l'art grec, était sur le point de réaliser le rêve de Montfaucon lorsqu'il fut lâchement assassiné à Trieste par son valet Francesco Arcangeli le 8 juin 1768 ³. Deux années avant cette date, si fatale pour la science, le voyageur anglais, Chandler, avait le premier reconnu la situation exacte d'Olympie ; et en 1787 Fauvel détermina l'emplacement du temple de Zeus. La première levée du plan du territoire sacré date de 1813 : elle fut l'œuvre de l'architecte Allason, le compagnon de voyage de lord Stanhope ; et, en 1829, les membres de l'Expédition de Morée commencèrent des fouilles à Olympie, — les produits en sont conservés au Musée du Louvre, — mais ces fouilles furent inopinément arrêtées sur l'ordre donné par Capo d'Istria. Le jeune roi Othon conçut lui aussi, dès l'année 1836, le projet grandiose de faire déblayer le sol de l'Altis ; mais ce fut au professeur Curtius que revint l'honneur de le réaliser près de quarante ans plus tard.

L'éminent archéologue parcourut la Grèce en 1837 ; et depuis lors sa préoccupation constante fut de rendre à la lumière les monuments ensevelis sous le sable de la vallée de l'Alphée. C'est dans ce but qu'il prononça le

¹ KRAUSE, *Olympia. Darstellungen der grossen olympischen Spiele und die damit verbundenen Festlichkeiten*. Wien, 1838.

² SIEBENKEES. *Ueb. den Tempel und die Bildsäule des Jupiters zu Olympia*. Nurnberg, 1795 ; — QUATREMÈRE DE QUINCY. *Le Jupiter Olympien*, Paris, 1814.

³ Cf. WINCKELMANN. *Hist. de l'art*. VIII, 3 ; — JUSTI. *Winckelmann* III, 425.

10 janvier 1852 à la Singakademie de Berlin un discours qui est resté célèbre. Malgré des difficultés presque insurmontables qui s'opposaient à la réalisation de son rêve, il ne perdit pas courage : aussi ses efforts finirent par être couronnés de succès ; le 25 avril 1874 la convention entre l'empire allemand et le gouvernement du roi Georges était signée : il fut dès lors permis à l'Allemagne, à des conditions il est vrai peu avantageuses, de consacrer près d'un million à mener à bonne fin la plus grande entreprise scientifique du XIX^e siècle. Les fouilles commencèrent le 4 octobre 1875 et furent poursuivies jusqu'en 1880. Toutes les trouvailles sont conservées à Olympie même dans un musée construit en grande partie aux frais du banquier Syngros.

On pourrait former une bibliothèque des plus respectables, avec laquelle la *Bibliotheca pompeiana* pourrait à peine rivaliser¹, en réunissant les monographies, les brochures, les articles de revues et de journaux, publiés à l'occasion des découvertes archéologiques faites à Olympie ; et le sujet est loin d'être épuisé² ; mais on ne possédait pas encore de

¹ Cf. FURCHHEIM *Bibliotheca pompeiana*. Napoli, 1879.

² Pour ceux de nos lecteurs que voudraient étudier les questions qui se rattachent aux fouilles d'Olympie il ne sera peut-être pas inutile de leur indiquer quelques uns de ces écrits, l'ouvrage de M. Boetticher ne contenant aucune indication bibliographique par suite du plan que l'auteur s'est tracé :

CURTIVS, ADLER u. HIRSCHFELD. *Die Ausgrabungen zu Olympia*. Berlin, 1876 et suiv. : grande publication officielle. — CURTIUS : *Olympia und die Umgegend*. Berlin, 1882 ; *Rückblick auf Olympia* (Alterthum u. Gegenwart II) ; *Die Altäre v. Olympia*, Berlin, 1881 ; *Archäolog. Zeit.* 1883 ; — WERNICK. *Olympia*, Leipzig, 1877 ; — PIETSCH, *Wahlfahrt nach Olympia*. Berlin, 1879 ; — DE CEULENEER, *Les fouilles d'Olympie* (Athenæum belge, 1879) ; — G. DAURES, *Les fouilles d'Olympie* (Nouvelle Revue, 1880) ; — RIEKENBACH, *Die Ausgrabungen in Olympia* (Wissenschaftl. Studien a. d. Benediktiner Orden. 1881) ; — HOLWERDA dans le Gids, 1881 ; — ROQUETTE, *Olympia* (Westermann's Monatsh. 1881) ; — *Das neue Museum in Olympia* (Zeitschr. f. bild. Kunst, 1882) ; — RUMPF, *Hermes Statue aus dem Heratempel zu Olympia* (Philologus, 1881) ; *Furtwängler* (Bronzi arcaici provenienti dalla Grecia A. d. I. 1880. vol. 52 ; ROSENBERG, *Der Hermes von Olympia* (Westermann's Monatsh. 1880) ; SMITH dans Journal of hellenic studies, 1882 ; — F. RICHTER, *De thesauris Olympiae effossis*. Berolini, 1886 ; — CH. NORTON, *The dimensions and proportions of the temple of Zeus at Olympia*, 1877 ; — H. FOERSTER, *De hellanodiciis olympicis*, Lipsiae, 1879 ; — WENIGER, *Ub. das Kollegium der XVI Frauen u. d. Dionysosdienst in Elis*, Weimar, 1883 ; *Der Gottesdienst in Olympia*, Berlin, 1884 ; — BRUNN, *Paeonios und die nordgriechische Kunst*, München, 1876 ; *Die Sculpturen von Olympia*, München, 1877, 1878 ; — DÖRPFELD, GRAEBER, BORRMAN u.

travail d'ensemble, basé sur une étude scientifique et ayant toutefois un caractère vulgarisateur, fait pour mettre le grand public à même de juger de l'importance des découvertes qu'on venait de faire, lorsque M. Boetticher publia en 1882 son *Olympia* dont la seconde édition vient de paraître¹. Je ne puis mieux faire connaître la manière dont le savant écrivain a conçu son beau travail qu'en le résumant dans ses lignes principales.

* *

L'Altis ou bois sacré d'Olympie, située à 15 kilom. de la côte dans une plaine limitée par l'Alphée et le Kladéos, se trouvait dans la Pisatis un des trois districts de l'Elide (Elide proprement dite, Triphylie et Pisatis). Déjà, selon la tradition, en l'année 884 un traité, — reproduit sur le disque d'Iphitos que l'on conservait précieusement dans l'Héraion, — fut conclu entre Lycurgue et le prince de l'Elide Iphitos aux termes duquel une *ékecheirie olympique* fut instituée. Je ne puis faire remarquer qu'incidemment que Plutarque comme Pausanias² ne parlent que d'une ékecheirie, c'est-à-dire une armistice, une suspension d'armes analogue aux trêves de Dieu du moyen-âge. Une trêve pareille n'entraînait pas nécessairement la reconnaissance de la neutralité du territoire d'Olympie; et il est à supposer que ce ne fut que plus tard, lorsque les jeux olympiques eurent acquis une plus grande importance et que tous les États grecs

SIEBOLD, *Über die Verwendung von Terracotten am Geison und Dache griechischer Bauwerke*, Berlin, 1883; — *Beschreibung der Gipsabgüsse der in Olympia ausgegrabenen Bildwerke*, 6^{te} Abdr., Berlin, 1885; *Handleiding bij de bezichtiging van de afgietsels der olympische beeldhouwwerken*, Leiden, 1881; — M. Laloux, pensionnaire de la villa Médicis, a fait en 1883 une très belle restauration de l'enceinte sacrée du temple de Zeus. — D. COMPARETTI *Inscriptions from Olympia* (Journ. of hell. Stud. vol. II. 1881).

¹ Nous signalerons du même auteur un voyage en Grèce des plus intéressants : *Auf griechischen Landstrassen*, Berlin, 1883.

² Plut. Lyc. 1 : Οἱ μὲν γὰρ Ἰππίτῳ συναχμάσαι καὶ συνδιαθεῖναι τὴν Ὀλυμπιακὴν ἐκχειρίαν λέγουσιν αὐτόν. Paus. V. 20. ὁ δὲ τοῦ Ἰππίτου δίσκος τὴν ἐκχειρίαν ἦν ἐπὶ τοῖς Ὀλυμπίοις ἐπαγγέλλουσιν ἥλειται... Du reste on doit considérer le fait en lui-même dépouillé de tous ses détails secondaires. Iphitos fait reconnaître l'ékecheirie et ce sont les prescriptions de cette trêve qui sont gravées sur son disque. Sparte l'a reconnue comme d'autres États, mais ce n'est pas Lycurgue qui a pu conclure un traité avec Iphitos vu que Lycurgue est antérieur à ce prince. Cf. E. CURTIUS *Sparta und Olympia* (Hermes, XIV, 1879); GELZER, *Lykurg und die delphische Priesterschaft* (Rh. Mus. XXVIII, 1873); BUSOLT, *Forschungen zur gr. Gesch.* Breslau, 1880, I, 14 et suiv.

admirent l'ékecheirie que la neutralité perpétuelle du territoire d'Olympie fut reconnue, encore celle-ci ne fut-elle pas toujours observée.

Héraklès fut le fondateur des jeux olympiques, mais cette légende varie d'après les diverses tribus qui constituaient la population primitive de l'Elide. La course était le plus ancien de tous les jeux ; plus tard vinrent s'y ajouter la lutte, le pugilat, le pancrace, combinaison de l'un et de l'autre, enfin le plus artistique de tous le pentathlon qui comprenait le saut, les jeux du disque et du javelot, la course et le pugilat. Au nombre des olympioniques les plus célèbres on citait le lutteur Milon de Crotone dont les ciseaux de Puget et de Falconet ont si admirablement rendu la lutte suprême, les pancratiastes Théagène de Thasos et le thessalien Polydamas de Scotussa, enfin le sauteur Phayllos de Crotone.

Ces fêtes, tenues tous les quatre ans pendant cinq jours, avaient lieu pendant la saison la plus chaude de l'année en juin-juillet ¹. De nombreux magistrats (hellanodiques, alytes, ...) présidaient à l'organisation des jeux et une quantité de prêtres étaient au service du culte de Zeus et des autres divinités adorées à Olympie (collège des trois Théokoles, des trois Spondophores, des quatre devins, des XVI prêtresses de Héra, ...). En l'année 393 on célébra les jeux pour la dernière fois. A cette époque ils furent interdits par l'empereur Théodose. Deux années plus tard, Alaric dévastant le Péloponnèse avec ses hordes de barbares, les populations vinrent chercher un refuge dans l'Altis d'Olympie où elles se fortifièrent. Par son édit du 13 novembre 426 Théodose II ordonna la destruction de tous les temples païens de l'empire ². Celui de Zeus fut incendié ; mais il ne fut cependant complètement détruit que par les tremblements de terre survenus en 522 et 551. Au VII^e siècle Olympie fut occupée par des peuplades slaves qui semblent avoir changé son nom en celui de Servia ; et aux XIV^e et XV^e siècle on y rencontre des tribus albanaises.

Arrêtons-nous maintenant quelque peu aux principaux monuments que les fouilles ont mis au jour. Pour la période antérieure aux guerres médiques nous pouvons, même malgré la rareté des découvertes, parvenir à nous représenter avec assez d'exactitude l'Altis telle qu'elle était avant le cinquième siècle.

¹ Il est permis de supposer qu'à l'origine les jeux n'avaient lieu que tous les huit ans et que par ces fêtes commençait l'ère nouvelle (cycle de huit ans, 99 mois). Plus tard ce cycle fut divisée en ère de 4 ans de 49 mois et ère de 4 ans de 50 mois. Les jeux se tenaient à la pleine lune (du 11-16) tantôt du mois Apollonios, tantôt du mois Parthenios. A l'origine les jeux ne duraient qu'un seul jour.

² COD. THEOD. XVI. T. 10 ult. *Theod. Cunctaque eorum fana, templa, delubra, si qua etiam nunc restant integra, praecepto Magistratum destrui.*

Les substructions du plus ancien des temples d'Olympie, l'Héraion (VIII^e S.), ont été mises à découvert et la reconstitution du plan en est devenue possible. C'était un temple *in antis* périptère de six colonnes sur seize et ayant au stylobate 50^m10 de longueur sur 18^m70 de largeur¹. A l'origine la toiture et les colonnes étaient en bois ; petit à petit celles-ci furent remplacées par des colonnes en poros². L'intérieur présentait cette particularité que les colonnes étaient réunies au mur de manière à former une petite *cella* pour chaque entre-colonnement. Cette découverte semble prouver qu'Ictinus en traçant le plan du temple de Phigalie s'est inspiré de la disposition insolite du temple de Héra.

A côté de l'Héraion se trouvaient les Trésors, tout petits temples *in antis* à l'exception de celui de Géla qui était prostyle. Le Trésor de Sicyone (V^e S.), avait seul un toit en marbre. Le fronton de celui de Mégare (VI^e S.) était décoré d'un bas-relief polychromé — le plus ancien bas-relief de fronton qui nous soit connu, — représentant une Gigantomachie, prototype de la célèbre lutte entre les dieux et les géants de Pergame³. Enfin le trésor de Géla (vers 582 et le prostyle avant 405) était surmonté d'un entablement en poros recouvert de terres cuites polychromées. Cet emploi simultané de la pierre et de la terre cuite, — technique importée de la Sicile et de la Grande Grèce où l'on en a trouvé des traces, — ne saurait s'expliquer que par le maintien d'une antique tradition trouvant son origine dans la construction primitive en bois. Cette découverte ne constitue pas un des points les moins intéressants que les fouilles d'Olympie sont venues nous révéler.

Une construction non moins intéressante que l'Héraion est le Bouleutérion dont certaines parties datent du cinquième siècle. Il se compose d'un grand carré flanqué de chaque côté d'une basilique. Chacune de celles-ci est divisée en deux nefs séparées par sept colonnes, disposition qu'on rencontre aussi au temple de Thorikos et à la Basilique de Paestum qui date peut-être de la même époque ; seulement le mur plat qui termine cette dernière est remplacé au Bouleutérion par une abside séparée du reste de la basilique par un mur et divisée à son tour en deux salles. On ne saurait prendre ces compartiments, comme le propose M. Dörpfeld, pour

¹ ADLER. II, p. 16. M. Boetticher dit (p. 194) 50.01 sur 18,75. En admettant les mesures données par M. Adler, on peut compléter comme suit une lacune du texte de Pausanias (V. 16.1), qui semble avoir mesuré le temple par pieds attiques (0.308) et non par pieds olympiques (0,3206) : *μῆκος δὲ εἰσι τοῦ ναοῦ πόδες τρεῖς καὶ ἐξήκοντα καὶ ἑκατὸν· εὐρος δὲ ποδῶν ἑνὸς καὶ ἐξήκοντα οὐκ ἀποδεί.* Cf. BELOT. Rev. arch. 1882, mai, p. 298.

² Du temps de Pausanias une colonne en chêne était encore conservée. *Paus.* V, 16.

³ La Gigantomachie des métopes du temple F de Sélinonte (vers 560) est contemporaine de celle du trésor de Mégare.

des chambres à trésors car il y avait assez de temples à Olympie pour ne pas devoir déposer des trésors dans des constructions civiles. Il nous est impossible jusqu'à maintenant de préciser la raison d'être des curieuses divisions que présente chacune de ces basiliques; le point important de la découverte réside du reste dans le fait de savoir que dès le cinquième siècle avant notre ère les Grecs connaissaient la construction absidiale.

En fait de sculpture les découvertes qui se rapportent à la période primitive et à l'époque archaïque ne sont pas non plus sans présenter un grand intérêt. Les petits bronzes, dont plusieurs remontent au huitième siècle sont fort nombreux : ils jettent un jour nouveau sur la technique primitive et viennent combler plus d'une lacune. Plusieurs statuettes de Zeus des VI^e et V^e S. se caractérisent par leur expression naturaliste et l'on ne saurait assez appeler l'attention des archéologues sur une tête archaïque de Héra, sculptée en calcaire, et qui date probablement du sixième siècle. C'est un des monuments qui me frappèrent le plus vivement lorsque je visitai Olympie en 1879. Le front est fortement aplati, les lèvres sont grandes et la bouche est entr'ouverte, la figure allongée, le menton fort prononcé et les yeux grands et ouverts. Bien peu de figures archaïques ont un caractère si franchement souriant que celle-ci et je n'en connais point où la forme triangulaire sphérique des paupières soit aussi nettement dessinée¹. Dès la 59^e Ol. (544/541) on permit de placer dans l'Altis des statues d'olympioniques : la première fut celle en bois de Praxidamas d'Egine. Ces statues, qui depuis la 65^e Ol. (520/517) furent presque toutes en bronze, devinrent bientôt fort nombreuses. Nous ne devons donc pas nous étonner qu'on n'en ait retrouvé que les bases; seulement comme celles-ci ne se trouvaient pas disposées autour de la prothysis du grand autel de cendres de Zeus mais bien du côté oriental du temple actuel on peut en conclure que dès une haute antiquité un temple de Zeus se trouvait à la place sur laquelle l'architecte éléen Libon construisit le grand temple. Cette construction appartient à la période de splendeur qui s'étend des guerres médiques aux conquêtes d'Alexandre.

Ce célèbre temple périptère, élevé avec le butin pris par les Eléens dans une guerre contre des tribus voisines, fut commencé vers 472 et était déjà achevé en 453. Cette gigantesque construction ne demanda donc qu'un travail d'une quinzaine d'années. Les dimensions en sont actuellement connues avec une grande exactitude. Il mesure au stylobate 64^m12 sur 27^m60, la hauteur extrême est de 68 p. Les colonnes (6×13) ont 20 cannelures, 2^m24 de diamètre inférieur et 10^m43 de hauteur. L'entre-colonnement, mesuré au milieu de la hauteur des colonnes, est de 16 p. 25. Les deux frontons étaient ornés de bas-reliefs et les murs extérieurs de la

¹ Dans un bas-relief chaldéen, trouvé par M. de Sarzec, l'œil a aussi une forme presque triangulaire. Cf. PERROT, *Rev. des deux mondes*, 1882, 1 oct. p. 559.

cella et de l'opisthodomé étaient décorés chacun de six métopes. La *cella* était divisée en trois nefs par deux rangées de 7 colonnes; l'hypèthre était compris entre la 3^e et la 5^e colonne et à la hauteur de celle-ci se trouvait placée la statue assise de Zeus, éclairée par l'hypèthre. M. Boetticher n'essaie point — et il a pleinement raison, — de reconstituer, après tant d'autres, le chef-d'œuvre de Phidias. Nous ne nous y arrêtons pas non plus. Contentons nous de rappeler ce que dit Cicéron, au sujet de cette statue, dans son *Orator*¹ :

« *Sed ego sic statuo, nihil esse in ullo genere tam pulcrum, quo non pulcrius id sit, unde illud ut ex ore aliquo quasi imago exprimat, quod neque oculis neque auribus neque ullo sensu percipi potest, cogitatione tantum et mente complectimur. Itaque et Phidiae simulacris, quibus nihil in illo genere perfectius videmus, et iis picturis, quas nominavi, cogitare tamen possumus pulciora. Nec vero ille artifex quum faceret Jovis formam aut Minervae, contemplabatur aliquem, e quo similitudinem duceret, sed ipsius in mente insidebat species pulcritudinis eximia quaedam, quam intuens in eadem defixus ad illius similitudinem artem et manum dirigebat.* » Paroles que les artistes ne sauraient assez méditer : elles sont bien propres à leur faire connaître les principes qu'ont dû suivre les grands maîtres pour produire leurs immortels chefs-d'œuvre.

Derrière le temple de Zeus on a découvert une grande construction du IV^e siècle. Elle est dite *Eglise byzantine* parce que au V^e siècle après J.-C. elle fut transformée en église chrétienne, — elle servit probablement aussi au culte au XIII^e siècle lors de l'occupation des Francs, — tout comme s'étaient été le Parthénon et l'Erechthéion. M. Adler a cru pouvoir considérer l'église byzantine comme ayant servi d'atelier à Phidias; mais celui-ci occupait plutôt une construction qui se trouve un peu plus à gauche et qui est connue sous le nom de *Antiker Bau*. Il semble plus rationnel d'admettre que l'église byzantine a servi de lieu de réunion aux Théocoles, car tout à côté se trouvait l'habitation de ces prêtres. Un curieux Héron, décoré de peintures murales, fut découvert derrière la maison des Théocoles. Il était dédié aux héros de la divination Iamos, Clytias et Tellus. On a découvert si peu de substructions du Prytanée, construit au IV^e s., qu'il serait impossible d'en reconstituer le plan. C'était là que se trouvait l'autel de Hestia.

Les fouilles ont été des plus riches en résultats pour la sculpture de la belle époque : à eux seuls ils justifieraient amplement les sacrifices que l'Empire allemand s'est imposés.

Depuis la bataille de Platée (479) le nombre de monuments de sculpture s'accrut considérablement à Olympie, et il serait difficile de citer quelque artiste de valeur de l'époque de grandeur de la plastique grecque dont l'une ou l'autre œuvre ne soit venue embellir l'antique bois sacré. C'est

¹ Cic. Or. 8,9.

du commencement de cette époque que dataient les remarquables statues de Calamis et les œuvres si admirées du célèbre Onatas d'Egine. L'activité artistique de celui-ci, dont Olympie fut le centre, se place entre les années 500 et 460. Il ne travailla probablement que le bronze. Si j'insiste quelque peu sur Onatas c'est que, malgré son importance, M. Boetticher me semble n'en pas parler assez longuement peut-être parce qu'aucune œuvre de cet artiste n'est parvenue jusqu'à nous. C'est à Olympie que se trouvait son Hermès Criophore dont nous pouvons nous former une idée par une terre cuite trouvée à Tanagra¹. Contrairement à la représentation ordinaire de ce motif, Hermès portait le bélier non sur les épaules mais sur le bras gauche. On admirait encore à Olympie, parmi les œuvres d'Onatas, le groupe des héros troyens, offrande des Achéens, dont l'Ulysse fut transporté à Rome par ordre de Néron. C'était le premier exemple d'un groupe de statues constituant un ensemble, de pareils sujets ayant été rendus uniquement auparavant par le bas-relief. Citons encore le quadriga de Hiéron et enfin le colossal Hérakles des Thasiens (15 p. de haut.) tenant la massue de la main droite et l'arc de la main gauche². Cette manière de représenter Hérakles semble être d'origine phénicienne et rappelle le Melkarth de Tyr tel que nous le voyons sur des monnaies de cette ville. Le petit bronze, connu sous le nom de Hercule d'Oppermann, actuellement au Cabinet des médailles, peut nous donner une idée de l'œuvre d'Onatas sans que nous puissions affirmer cependant que ce bronze soit une copie réduite de l'Hérakles du maître³. Nous ne pouvons insister ici sur le faire de ce célèbre sculpteur, — nous espérons pouvoir bientôt soumettre cette question à un nouvel examen, — nous dirons seulement que si l'on examine la grande différence qui existe entre les deux frontons du temple d'Egine, et qui sait si Onatas lui-même ne travailla pas à l'un des deux, on peut se rendre compte des progrès que le célèbre sculpteur d'Egine avait fait faire à la plastique.

Nous avons vu que les murs extérieurs de la *cella* et de l'opisthodomé étaient ornés de métopes. Plusieurs de celles-ci avaient déjà été découvertes lors de l'expédition de Morée et sont conservées au Louvre. De nouveaux fragments sont venus au jour grâce aux fouilles actuelles ; mais l'ensemble est si fragmentaire que plus d'une métope est difficile à reconstituer. Elles furent probablement sculptées vers l'an 460 et représentaient les douze travaux d'Hérakles. En commençant par l'opisthodomé on avait

¹ CONZE dans les *Ann. d. Inst.*, 1858, p. 347, et BEULÉ. *Mercurus Criophore* (Rev. arch., 1862. t. V, p. 363).

² Citons encore d'Onatas ; l'offrande des Tarentins à Delphes, l'Apollon de Pergame et la célèbre Déméter Melaina de Phigalie.

³ FRIEDERICHs. *Berlins antike Bildwerke*, II. 442 ; RAYET. *Monum. de l'art ant.*, I.

les scènes du Lion de Némée, de l'Hydre de Lerne, des Stymphalides, du Taureau de Crète, du Cerf aux pieds d'airain et de la Reine des Amazones Hippolyte. Pour le Taureau de Crète, M. Rayet¹, qui a tort de considérer cette métope comme la plus belle de toutes, croit qu'Héraklès se trouvait dans une position qui indiquerait qu'il allait tuer le taureau d'un coup de massue porté de la main droite alors qu'il semble plus rationnel d'admettre, avec M. Boetticher, qu'il va dompter l'animal en le saisissant par une de ses cornes. L'action est ainsi moins humaine et plus digne d'un héros. Du côté du pronaos on voyait le Sanglier d'Erymanthe, les Cavales de Diomède, Geryon. Atlas et les Hespérides, les Étables d'Augias et Cerbère. La plus belle de toutes ces métopes et aussi une de celles qui est le mieux conservée est celle d'Atlas. L'artiste a choisi le moment où Atlas apporte six pommes des Hespérides à Héraklès qui soutient le ciel à sa place. Cette représentation est d'un grand caractère mais l'expression en est raide et froide. La vie véritable en est absente et les formes trop carrées manquent de chair.

Mais examinons les sculptures qui ont été retrouvées des deux frontons du temple de Zeus². Tous deux étaient en marbre de Paros et polychromés. Le sujet des reliefs du fronton oriental était la lutte à la course au quadriges entre Pélops et Œnomaüs. L'artiste avait choisi le moment où les concurrents vont entrer en lice. On connaît la légende. Œnomaüs promettait au vainqueur la main de sa fille, la belle Hippodamie, mais se réservait le droit de tuer le vaincu. Treize prétendants avaient déjà succombé, Pélops sortit victorieux du combat. Diverses restitutions de cette scène, faite à l'aide des débris qu'on en a retrouvés, ont été proposées par MM. Curtius, Kekulé et Treu. On peut se la représenter comme suit : Zeus occupait le milieu du fronton ayant à la droite Pélops et Hippodamie dont le type rappelle celui de la célèbre Vesta Giustiniani, et à sa gauche Œnomaüs et Stérope. Ces cinq personnages principaux étaient représentés de face. Puis venaient de chaque côté, sculptés de trois quarts les cochers Killas et Myrtilos assis chacun à côté de leurs quatre chevaux, représentés de profil comme les statues des parties extrêmes du fronton. Là on voyait du côté de Pélops deux aides et le dieu Alphée couchés tous les trois, et dans une position analogue du côté d'Œnomaüs un vieux domestique dont le type n'est pas sans quelque ressemblance avec celui de Garibaldi, une jeune fille, sans doute une servante de Stérope, et enfin Kladeos.

Le sujet du fronton occidental était d'un tout autre genre et traité d'une toute autre manière. L'artiste avait eu à représenter le combat des Lapithes et des Centaures aux noces de Peirithoos, symbole du triomphe de l'intelligence sur la force corporelle. Au centre on voyait Apollon. À sa droite se trouvait le centaure Eurytion enlevant la jeune Deidamie

¹ RAYET, *Mon. de l'art ant.* I p. 3.

² PAUS, V. 20.

que Peirithoos délivre des mains de son ravisseur. Thésée de l'autre côté se porte aussi au secours d'une jeune fille enlevée par un centaure. Puis venaient de chaque côté les représentations de deux autres scènes de rapt et les coins du fronton étaient occupés par les statues couchées de la nourrice et d'une suivante de Deidamie et de deux nymphes locales. Les sculptures de ces deux frontons constituent au point de vue de l'histoire de la plastique grecque une transition de l'archaïsme des Eginètes aux sublimes sculptures du Parthénon.

L'ensemble de ces sculptures, tant celles des frontons que celles des métopes, présentent des caractères encore bien archaïques. Leur réalisme est frappant, le nu est partout traité avec une plus grande perfection que la draperie qui ne rappelle encore en rien le faire de l'école de Phidias. Les deux frontons présentent aussi des différences notables. La disposition dans l'un comme dans l'autre est parfaite, mais autant le fronton oriental est simple et calme avec ses statues isolées, autant la scène des Lapithes et des Centaures est mouvementée. C'est le plus ancien exemple de sculpture grecque que nous ayons où les personnages soient représentés par groupes et en mouvement, se livrant à une lutte véritable. Nous ne pouvons insister ici sur les nombreuses questions artistiques que soulève l'étude des deux frontons. Alcamène, élève de Phidias, sculpta le fronton occidental et Pæonios celui de Pélops, nous dit Pausanias. Il est bien difficile si non impossible d'admettre l'attribution d'Alcamène. Au point de vue chronologique celle-ci est peu admissible; et si l'on veut bien reconnaître que l'indication de Pausanias est chronologiquement acceptable pour Pæonios, il faut admettre cependant qu'il travailla au fronton oriental dans sa jeunesse et ne produisit sa Niké qu'une quarantaine d'années plus tard, tant le faire de ces deux œuvres est différent. On ne saurait cependant être assez prudent dans ces attributions lorsqu'on ne se trouve pas en présence de textes décisifs. D'un côté la plupart des maîtres ont eu des manières différentes, voyez Michel Ange et surtout Raphael; d'un autre côté Pausanias a comme source principale son exégète, et les guides modernes qui prétendent instruire les visiteurs de nos musées nous disent suffisamment ce que pouvaient être les cicéronés de l'antiquité. Dans la Niké on constate l'influence que Phidias a dû exercer sur le développement du talent de Pæonios sans qu'on puisse cependant le considérer comme étant devenu vraiment un élève du grand sculpteur. Cette Niké était placée sur une base triangulaire de six mètres d'élévation composée de sept assises en retraite. La Victoire été représentée au moment où elle descend des cieux sur la terre tenant une palme dans la main droite et retenant de la gauche un vêtement flottant attaché par derrière. Cette pose a été parfaitement rendue dans la restitution qu'a faite de cette magnifique statue M. R. Gruettner. On croyait qu'elle tenait une couronne dans la main gauche; mais la présence du vêtement semble nécessaire si l'on considère la grande élévation à laquelle se trouvait la statue. Sans lui la Victoire aurait semblée grêle et petite à

une telle hauteur. Grâce au vêtement le corps présentait un plus grand développement et se détachait mieux sur cet air si pur de la Grèce. On trouve du reste des exemples analogues dans les Néréides de Xanthos et dans quelques statues des Niobides ¹. Comme expression la Niké n'a encore rien d'une déesse de Phidias : c'est une fort jolie femme, mais non une déesse, et dans ce sens l'œuvre de Pæonios est inférieure à la Niké du fronton oriental du Parthénon et même à la Victoire de Samothrace qu'on admire au musée du Louvre ².

La Niké fut élevée par les Messéniens et les Naupactiens avec la dime prélevée sur le butin fait en Laconie en 424 après la victoire de Sphactérie.

Une œuvre non moins importante que la Niké et bien plus belle encore est l'Hermès de Praxitèle, statue de marbre, trouvée dans l'Héraion à la place même que Pausanias avait indiquée. Elle fut exécutée vers l'an 350.

Le dieu est représenté au repos et tout nu, portant Dionysos enfant sur le bras gauche. On ne sait ce qu'il tenait dans la main droite : les uns disent une grappe de raisin, d'autres une bourse dont il aurait fait résonner les monnaies pour amuser l'enfant; je me demande s'il ne serait pas plus rationnel d'admettre qu'il tenait le caducée tout comme nous voyons Hermès représenté sur un beau vase Campana conservé au Louvre ³. Le bras gauche s'appuie sur un socle recouvert du vêtement du dieu : la draperie de ce vêtement est certes ce que nous possédons de plus parfait en ce genre : les artistes ne sauraient assez l'étudier.

¹ Cf. OVERBECK, *Gesch. d. griech. Plast.*, II 131 ; II 51. Pour que cette hypothèse devint plausible il faudrait examiner si au dos de la statue on ne trouve pas des traces d'attache de ce vêtement flottant.

² Pour les inscriptions de la base cf. DITTENBERGER *Sylloge* n° 30 et 240 ; REINACH, *Man. d'épigr. gr.*, p. 45. Dans l'inscription :

Παιώνιος ἐποίησε Μενδαῖος
καὶ τὰ χρωτήρια ποίων ἐπὶ τὸν ναὸν ἑνὶ καί.

il est assez difficile de préciser ce qu'il faut entendre par τὰ χρωτήρια. Ce ne sont pas les sculptures du fronton (ἀετός), mais bien celles qui ornaient le faite du temple (PAUS. V. 10.4 : λέβης ἐπὶ χρυσὸς ἐπὶ ἐκάστῳ τοῦ ὁρόρου τῷ πέρατι ἐπίκειται, καὶ Νίκη κατὰ μέσον μάλιστα ἔστηκε τὸν ἀετὸν...). Au concours Pæonios avait été vainqueur; et, lorsque plus tard les Messéniens décidèrent d'offrir une Niké à Zeus, ils s'adressèrent tout naturellement, pour ce travail, à l'artiste qui avait déjà si bien réussi pour une première Niké. Si, sur l'inscription, l'artiste n'avait pas indiqué qu'il était aussi l'auteur de la Niké qui ornait le sommet du temple, on aurait pu croire qu'il avait copié l'œuvre d'un autre sculpteur. Des Nikés analogues, probablement imitées de celle de Pæonios, ornaient le faite du temple d'Asclépiade à Epidaure. cf. G. HIRSCHFELD. *Gött. gel. Anz.* 1885. 781-785.

³ M. HEYDEMANN vient de publier ce vase dans son travail *Dionysos, Geburt und Kindheit.* Halle, 1885, p. 58.

L'expression de la figure est aussi admirable de grâce et de douceur. Ce n'est plus le sublime grave, sévère et idéal de Phidias, mais ce n'est pas non plus la grâce efféminée de Lysippe. C'est bien l'œuvre de l'artiste qui humanisa l'art. On a rapproché, avec raison me semble-t-il, l'expression calme et douce de cette tête de celle du petit bronze de Dionysos (le soi-disant Narcisse) du Musée de Naples. Ce rapprochement nous semble plus exact que celui fait par M. Kekulé qui croit reconnaître dans l'Hermès une imitation du Discobole de Myron. L'inclinaison du corps décrit cette parabole en forme de sigma que l'on croyait jusqu'à ces derniers temps propre à l'école de Lysippe et que l'on sait maintenant procéder de Praxitèle. M. le prof. Brunn, ce fin connaisseur de la plastique grecque, regarde cet Hermès comme une œuvre de jeunesse du maître et la considère comme inférieure au torse du jeune Satyre du Louvre qu'il croit être une œuvre originale du sculpteur athénien. D'autres soutiennent que ce torse n'est qu'une ancienne copie grecque¹. On a du reste déjà proposé de nombreuses hypothèses au sujet de l'Hermès et l'étude de cette magnifique production, la plus belle statue que l'antiquité nous ait transmise, est loin d'être achevée et définitive. Le point important est de savoir que dorénavant toute les études sur l'école de Praxitèle pourront au moins prendre comme point de départ une œuvre incontestablement originale.

Signalons encore de la même époque une magnifique tête de l'Aphrodité de Cnide, ancienne copie grecque de beaucoup supérieure à l'exemplaire de la Pinacothèque de Munich.

Les monuments des dernières époques sont bien moins importants pour l'histoire de l'art grec : nous n'aurons à nous y arrêter que fort peu.

De la période macédonienne date le Léonidaion, fondé par l'éléen Léonidas (IV. S.), servant de gymnase, de Théokoléon, de *villa publica* pour les étrangers de distinction. Après le gymnase c'est la plus grande construction d'Olympie : elle a 81^m20 sur 74^m50 et est par conséquent près de trois fois plus étendue que le temple de Zeus. Les colonnes extérieures étaient ioniques, celles de l'intérieur doriques. Plus intéressant est le Philippeion, élevé par Alexandre à son père et à sa famille. C'est un petit temple circulaire entouré de dix huit colonnes ioniques. Jusqu'à la découverte du Philippeion ce motif d'architecture était considéré comme essentiellement romain, et on en regardait le soi-disant temple de Vesta à Rome comme le type le plus parfait. Le Philippeion a, à la troisième marche, 15^m25 de diamètre et le mur intérieur est décoré de douze demi colonnes corinthiennes. Là étaient placées en demi cercle les statues d'Eurydice, d'Amyntas, de Philippe, d'Alexandre et d'Olympias, sculptées par Léocharès. Près du Cladéos se trouvait le

¹ BRUNN, dans la *Deutsche Rundschau* VIII, 1882; WOLTERS, *Die Gipsabg. antik. Bildwerke*. Berlin, 1885. n° 1212, 1216.

gymnase, la plus grande construction d'Olympie. Il n'a été fouillé que partiellement, nous pouvons cependant parvenir à nous former une idée de ce qu'il devait être par la description d'une palestre grecque que Vitruve nous a laissée ¹.

Le plus petit des trois temples grecs, le Métroon (20^m67 sur 10^m62), construit peut-être par Ptolémée Philadelphie et Arsinoé (285-247), date du troisième siècle. C'était une construction dorique consacrée à Rhéa-Cybèle. Au second siècle, le roi de Syrie, Antiochus Epiphane (175-164) envoya à Olympie un grand voile pour être tendu devant la statue de Zeus. M. Boetticher rappelle ce cadeau princier, mais oublie de nous dire que d'après une hypothèse des plus fondées, récemment émise par M. Clermont-Ganneau, ce voile n'était autre que celui enlevé par Antiochus au temple de Jérusalem ².

En fait de sculpture nous n'avons à citer de remarquable de l'époque hellénistique qu'une forte belle tête de bronze d'athlète.

A l'époque romaine, on modifia certaines constructions, le Léonidaion par exemple, — cette transformation fut fort peu heureuse, — Néron se fit construire un palais, on éleva des Propylées corinthiens entre le gymnase et la palestre; mais le seul monument ayant quelque importance artistique élevé pendant la période impériale est l'Exedra de cet Hérode Atticus qui remplit la Grèce de ses constructions et fut un véritable bienfaiteur pour Olympie. Grâce à lui, Olympie fut pourvue d'eau en abondance : Hérode réorganisa complètement toute la canalisation (on a retrouvé 125 conduites d'eau), dont le centre était son Exedra, véritable château d'eau en style corinthien.

Nous venons d'appeler l'attention des lecteurs de la *Revue* sur les principales découvertes artistiques d'Olympie. Pas plus que M. Boetticher nous n'avons cru devoir les citer toutes, notre but ayant été de donner, d'après le livre que nous avons examiné, une idée d'ensemble de ce que fut Olympie aux diverses périodes de son histoire; je tiens cependant avant de terminer cet article à indiquer les principaux faits nouvellement acquis à la science archéologique grâce aux découvertes que les Allemands viennent de faire à Olympie ³.

¹ VITR. *Arch.* v. 11.

² CLERMONT-GANNEAU. *The veil of the temple of Jerusalem at Olympia.* (Palestine exploration fund. London, 1878. p. 79). Cf. Paralipp. II. 13, 14; DE SAULCY, *Hist. de l'art judaïque*, p. 374.

³ Il est à regretter que M. Boetticher n'ait pas songé à présenter ce résumé dans un chapitre spécial. Signalons parmi les autres desiderata, une table alphabétique des matières, des notions plus étendues sur l'organisation religieuse et surtout sur le collège des seize prêtresses de Héra, enfin un résumé des découvertes épigraphiques. L'inscription que l'auteur signale p. 256 comme inédite a été publiée dans les *Mittheil. d. deutsch. Arch. Inst.*, II, 158.

Architecture : 1° Les *cellae* de l'Heræon expliquent le plan du temple de Phigalie.

2° L'emploi simultané de la pierre et de la terre cuite au trésor de Géla nous fournit des notions nouvelles pour la connaissance de la construction primitive en bois.

3° Le plan du Bouleutérion nous prouve que la construction absidiale était connue en Grèce dès le V^e siècle.

4° Le Philippeion avec sa colonnade circulaire prouve que cette ordonnance architecturale n'est pas d'origine romaine.

5° Le portique voûté du stade prouve que dès le III^e siècle les Grecs connaissaient la voute, seulement ils ne l'employèrent qu'accidentellement. Cette voute n'est du reste pas parfaite car la clef de voute manque et l'architecte grec n'a pas eu assez de confiance dans la stabilité de sa construction : aussi les claveaux sont-ils retenus par des crampons.

Sculpture : 1° Découverte d'œuvres originales de Pæonios et de Praxitèle.

2° L'histoire du bas-relief nous est mieux connue grâce au fronton du trésor de Mégare et à ceux du temple de Zeus.

3° Des traces de polychromie ont été constatées sur la plupart des sculptures.

Métrologie : Par la découverte du stade on connaît maintenant la mesure exacte du pied olympique. L'espace à parcourir était de 192^m27 et le pied olympique étant la 600^e partie de cette longueur, sa mesure exacte est de 0,3206, alors que le pied attique est de 0,308 et le pied romain de 0,296.

* * *

Nous avons essayé d'esquisser en ses grandes lignes l'ouvrage publié par M. Boetticher. L'auteur n'a pas dressé un rapport détaillé des résultats obtenus, il a combiné les indications que les auteurs anciens nous donnaient avec celles que les découvertes viennent de nous fournir et est parvenu ainsi à ressusciter à nos yeux Olympie telle qu'elle était aux diverses périodes de son histoire. Sans entrer dans des discussions érudites, il ne s'appuie que sur des résultats certains et fait la synthèse de toutes les connaissances que nous possédons sur la célèbre place des jeux olympiques. Il a produit de la sorte une œuvre de sérieuse vulgarisation scientifique d'une lecture aussi instructive qu'agréable même pour ceux qui ne font pas de l'archéologie l'objet de leurs études spéciales. Si nous avons publié à l'occasion de son livre un article aussi étendu, c'est que nous avons trouvé tant de charme à lire M. Boetticher que nous avons voulu inspirer aux autres l'envie de le lire eux-mêmes.

En Allemagne *Olympia* a eu deux éditions en deux ans (la première a paru en 1883). Dans la seconde édition l'auteur a utilisé les travaux les plus récents et augmenté le nombre des gravures : l'ouvrage est édité avec un soin qui fait le plus grand honneur à la maison Springer de Berlin.

Dans l'intérêt du développement des connaissances archéologiques sérieuses, nous ne saurions assez vivement demander qu'une traduction française vienne bientôt permettre à un plus grand nombre de lecteurs de se rendre compte de ce qu'ont produit ces fouilles d'Olympie dont il a été tant parlé; et nous souhaitons aussi que l'auteur puisse trouver assez de loisirs pour nous donner bientôt sur Pergame un livre aussi sérieux et d'une lecture aussi agréable que celui que nous avons eu tant de plaisir à faire connaître aux lecteurs de la *Revue de l'Instruction publique*.

ADOLF DE CEULENEER.

Recueil de plus de 500 mots français dérivés du Grec, par ordre alphabétique, par L. M. DE PLUNKETT. Bruxelles 1884, 132 pp. in-12. (Prix : 70 centimes).

Le contenu de ce volume est suffisamment indiqué par le titre : on y trouve l'origine et la signification d'un grand nombre de mots français dérivés du grec. Il sera utile à ceux qui, par ignorance de l'étymologie, seraient portés à confondre ces mots ou à ne pas les employer exactement. Mais pour rendre tous les services qu'on est en droit d'attendre de semblables ouvrages, il aurait dû être plus exact. Sous ce rapport il pêche trop souvent. On y lit, par exemple, p. 5 *acropole* : akros « sommet » ; p. 8 *allégorie* : agorein « représenter » ; p. 19 *aphérèse* : airêo « je retransche » ; p. 32 *chimie* : cheo « je fonds ». *Ana* dans *anagramme* est traduit par « à travers » dans *analogie* et *analyse* par « entre ». *Apo* dans *apologie* et *apologue* est rendu par « sur » dans *apothéose* par « entre ».

L'auteur a tort de ne pas distinguer entre les mots formés d'éléments grecs par les modernes, tels que : *baromètre*, *kilogramme*, *photographie* et ceux qui sont empruntés directement au grec et se rencontraient tout faits dans cette langue, par exemple : *acropole*, *allégorie*, *ambrosie*. Avant de décomposer ces derniers il fallait donner le mot grec entier. Ainsi l'auteur dit *ambrosie* : « grec a, sans, brotos, mortel, » au lieu de : grec *ambrosia* (dérivé de *ambrotos* immortel, qui est composé de *an* non et de *brotos* mortel).

Enfin il y a de nombreuses fautes d'impression, par exemple : p. 7, *aréomètre* pour *atromètre* ; p. 12 *ungkulos* ; p. 13 *amolos* pour *omalos* ; p. 19 *aphorimos* pour *aphorismos* ; p. 23 *lombanō* pour *lambanō* ; p. 28 *logos* (dans biographie) pour *graphō* ; p. 31 *kanos* pour *koinos* ; p. 36 *kolios* pour *koléos* ; p. 38 deux fois *cramologie* pour *craniologie* ; p. 36 *coryphé*, etc.

X.

A. BOURQUIN : **Le Panthéisme dans les Védas.** *Expositiōn et critique du panthéisme védique et du panthéisme en général.* Paris, Fischbacher, 1886.

M. Bourquin n'est pas un inconnu pour ceux qui s'occupent des études indiennes. Un séjour de onze années à Bombay lui a donné des facilités peu communes pour pénétrer dans la connaissance de la littérature et de l'esprit de l'Inde. Naguère il commençait à nous livrer les résultats de ses études en publiant le texte et la traduction avec commentaire du *Brahmakarma*¹ qui renferme la liturgie exacte du culte quotidien suivie dans l'Inde presque tout entière. Déjà, de 1880 à 1882, il avait publié dans le Journal de la Société asiatique de Bombay, la traduction d'une partie du *Dharmasindhu*², manuel encyclopédique du rituel, rédigé vers l'année 1790 de notre ère, mais contenant des matières éparses dans des traités beaucoup plus anciens. Les relations de l'auteur avec la caste sacerdotale de l'Inde lui procuraient des lumières qu'en cette branche d'études, il n'est guère possible d'acquérir par la lecture des textes. Ayant eu souvent l'occasion d'assister à l'accomplissement des cérémonies décrites dans les rituels, il avait quelque chance d'arriver à se reconnaître dans cet océan de rites où sans cesse nous nous égarons.

Il y avait là un champ d'études fécond à exploiter et où l'activité de M. Bourquin pouvait rendre de réels services. Malheureusement, il ne paraît pas l'avoir compris, car le livre qu'il nous donne aujourd'hui sous le titre : *le Panthéisme dans les Védas* rentre dans un ordre d'études très différentes.

Dans l'examen que nous consacrons à ce volume, nous nous abstenons de parler des polémiques philosophiques qui y tiennent une très grande place. L'ouvrage est précédé d'une longue introduction : « Où il est démontré que l'idée de Dieu, essentielle à l'homme et universelle, conçue dans un sens panthéiste, est l'origine de toute religion naturelle, du fétichisme comme de la physiolatrie des Védas. » L'auteur veut montrer qu'aussi loin qu'on remonte dans l'histoire, les hommes ont eu la notion de l'Être absolu. Dans ce but, il passe en revue tous les peuples du monde, les prend à leur état le plus ancien, et tâche de retrouver chez tous cette idée de l'Absolu. — Voici comment il raisonne pour les Indous. « Les Indous nous donnent *Brahm* neutre, la substance primordiale, l'indivisible Tout, le seul principe unique et absolu. » (p. 15). Ainsi M. Bourquin cite

¹ *Brahmakarma* ou *Rites sacrés des Brahmanes*, dans les *Annales du Musée Guimet*, vol. III, p. 1-93 (traduction) p. 97-149 (texte). L'ouvrage a paru aussi à part chez Ernest Leroux, Paris, 1884.

² *Le Dharmasindhu* ou *Océan des rites religieux*, par le prêtre Kāshinātha, traduit du sanscrit en anglais et commenté par A. Bourquin, 1^{re} partie; traduit de l'anglais par L. de Milloué; *Annales du Musée Guimet*, vol. VII, p. 150-274.

le *Brahman* neutre et impersonnel, l'entité abstraite imaginée par la théosophie sacerdotale, comme le Dieu unique et absolu dont l'Inde primitive a eu la notion. Tout lecteur des Védas opposera à cette thèse une raison philologique qu'il n'est pas permis d'ignorer. Nulle part dans les hymnes du Rig-Véda, les plus anciens monuments littéraires de l'Inde, le terme *Brahman* neutre ne se trouve avec le sens philosophique qu'il a obtenu plus tard. Dans les hymnes du Rig, le terme *Brāhman* neutre (paroxyton) signifie accroissement, prospérité (Rac. *brih*) et il s'emploie ordinairement comme un des noms de la *prière* qui était sans doute conçue comme un moyen d'« accroître », de « fortifier » le dieu¹. Ce n'est que dans les *Brāhmanas*, compilations bien plus tardives, et dans des parties plus récentes de l'*Atharva-véda* que l'on trouve le sens philosophique entièrement élaboré. Tous les lexicographes védiques sont d'accord sur ce point. On saisit ici le défaut de la méthode de M. Bourquin. Ne tenant aucun compte des époques, il a conclu de l'existence du *Brahman* neutre dans la littérature brahmanique à son existence au même titre dans la période védique. Par là il a été induit à fonder tout son livre sur une grave erreur de fait, car le *Brahman* neutre, le *Pan védique* comme il l'appelle, est l'idée à laquelle il revient sans cesse dans sa démonstration du panthéisme des hymnes.

C'est par un raisonnement de la même force que M. Bourquin prouve que les Perses ont cru à l'origine à un principe unique et absolu. « Les Perses nous donnent *Zervane Akarene*, l'entité unique et indivisible de laquelle sont émanés *Ahura-masda* et *Anromainyus*... » (p. 16).

Le *Zervan* des Iraniens n'est pas plus primitif que le *Brahman* des Indous. C'est la religion savante qui, à un moment donné, sentit le besoin de ramener les deux êtres principes à une unité plus haute et qui établit au dessus d'eux une force suprême d'où ils émanent. Dans le système le mieux connu, on ramena les deux principes au Temps, *Zervan*, comme à leur principe commun². — Toutes ces critiques d'ailleurs ne prouvent rien contre la thèse elle-même, car avec un peu plus d'informations, l'auteur aurait pu l'appuyer d'arguments plus forts. M. J. Darmesteter lui-même dérive *Ahura Mazda*, l'être bon, du dieu suprême indo-iranien et il considère *Ahriman* comme étant d'une origine beaucoup plus récente. M. Bourquin avait là une belle occasion de se rattacher à une telle autorité et de prouver que la spéculation, en créant le dieu *Zervan*, ne faisait que remonter obliquement à la source d'où la vieille religion avait fait sortir son dieu suprême.

L'auteur cite aussi en sa faveur « la religion égypto-ethiopienne » et un

¹ Cf. Bergaigne, la *Religion Védique* II, 278.

² Plus exactement *Ahura Mazda*, *Añgra Mainyu*.

³ Cf. J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 315 et suiv.

certain dieu Jao qui y tient, paraît-il, la place du Brahman neutre dans la religion de l'Inde, il invoque jusqu'aux Etrusques avec *leur dieu Tino, âme de l'univers et premier principe*. Mais comment pour des sujets aussi obscurs, aurions-nous confiance en ses lumières lorsque nous lui voyons commettre des erreurs à propos de matières bien mieux connues? Ainsi en parlant des Eddas, il dit : « ces chants ne trahissent aucune influence chrétienne » (p. 21). A propos des peuples de race finnoise, il écrit intrépidement (p. 22) : « famille représentée aujourd'hui encore pas les Lapons, les Finlandais ... les *Lithuaniens*, ... et les habitants de la *Russie orientale*. »

La seule source à laquelle il renvoie pour toutes ces matières est l'ouvrage de Creuzer; tout ce qui s'est fait et découvert depuis est nul et non avenu¹. A deux reprises (p. 33 et p. 37) il rappelle gravement l'expédition des Argonautes et nous parle de la guerre meurtrière où les Grecs se sont engagés pour la possession de la toison d'or. La linguistique n'est guère mieux traitée que l'histoire : (p. 29) « Dans le Mexique, le Nicaragua et toute l'Amérique centrale, le Grand-Esprit s'appelle Téotl. Or comme *tl* est une simple terminaison du dialecte Astek, on a la racine *teo* qui ressemble d'une manière frappante à l'appellatif indo-européen *devas*, *θεός*, deus. »

Je néglige de relever les autres erreurs du même genre. Après tout, M. Bourquin qui a disparu de notre scène pendant si longtemps et qui nous revient tout-à-coup comme un nouvel Epiménide, a peut-être le droit d'être un peu dépaycé parmi nous et d'ignorer bien des choses. S'il nous rapporte de l'Inde beaucoup de faits nouveaux, il lui sera beaucoup pardonné. Je ne dis rien d'un chapitre consacré au panthéisme en général, que l'on divise fort savamment en panthéisme matérialiste, panthéisme ontologique, panthéisme cosmologique, panthéisme psychologique et panthéisme mystique et je reviens aux pages où l'on traite spécialement de l'Inde.

M. Bourquin définit assez bien ce qu'il faut entendre par le Vêda. Seulement comme il accompagne cette définition de considérations que nous ne pouvons admettre, nous croyons utile de la reprendre brièvement et de la préciser.

Le terme Vêda dans le sens indien ne désigne pas une œuvre particulière, il s'applique à toute une littérature. C'est le terme général employé pour désigner les écrits sacrés.

Sous ce nom de Vêda, on comprend trois grandes classes d'écrits qui se succèdent de la façon suivante : 1° Les Mantras, ou hymnes en vers adressés aux dieux, répartis en quatre collections ou Samhitâs dont la plus ancienne est celle de Rig-Vêda. 2° Les Brâhmanas, livres liturgiques

¹ Parmi les savants contemporains, M. Bergaigne est le seul qui soit cité une fois, p. 53.

écrits en prose et auxquels se rattachent les Aranyakas et les Upanishads.
3° Les Sûtras.

Les deux premières classes d'écrits constituent la Çruti « l'audition » la révélation sacrée. Il est difficile d'établir l'âge des hymnes, même d'une façon approximative. M. Barth estime que la moyenne des chants du Rig doit être reportée au-delà du XI^e siècle avant notre ère. Ce point d'ailleurs importe peu pour nous en ce moment. L'essentiel est qu'il soit établi que la littérature hymnique est bien antérieure aux Brâhmanas. — Or c'est là un fait qu'il est impossible de nier. On aura beau ne pas tenir compte des différences qui existent dans la langue et les idées de ces deux classes d'œuvres; il n'en restera pas moins vrai que dans la prose des Brâhmanas nous trouvons les hymnes connus, étudiés et déjà commentés comme des textes sacrés. Ce fait seul suffit pour trancher la question.

Ces quelques développements étaient nécessaires pour mieux faire saisir l'erreur fondamentale de la méthode de M. Bourquin. Cette erreur consiste à prendre l'ensemble de la littérature védique comme un seul tout homogène (p. 85 et 86) et à puiser ses arguments au hasard dans cet ensemble, sans faire aucune distinction entre les périodes. Ainsi il prouvera l'existence de son panthéisme ontologique dans les Védas en citant côte à côte des passages des hymnes du Rig et des extraits (pag. 117) du *Vedânta Sâra*, ouvrage qui n'appartient plus même à la Çruti. Pages 116, 117, il dit : J'ai copié d'une des Upanishads *quelconque* ou des Sûtras, le passage suivant dont je ne puis retrouver exactement la provenance et que pour cette raison, je cite en sanscrit. » On le voit, l'auteur se soucie peu de la provenance. Sa citation appartient peut-être à l'une des dix ou douze Upanishads très anciennes, peut-être à un Sûtra infiniment plus moderne. Peu importe, le passage ¹ conserve une égale autorité et servira quand même à démontrer le panthéisme dans les Védas. — Habemus confitentem reum.

Ainsi donc, au lieu de procéder à un classement des sources, M. Bourquin a tout confondu. Il n'a pas tenu compte de la différence de langue qui sépare les hymnes des Brâhmanas et s'est borné à y voir une simple différence de style (p. 87). Il pouvait cependant moins que personne faire abstraction de cette différence, car lui-même avoue qu'à défaut de comprendre les hymnes, il s'en rapporte les yeux fermés au commentaire indigène de Sâyana. — Il n'a pas l'air de soupçonner que des œuvres qui s'enchaînent pendant une si longue suite de siècles doivent représenter des idées bien différentes; par exemple, on lui causerait un étonnement profond en lui apprenant qu'aucun texte des hymnes du Rig-Véda ne permet de conclure à l'existence d'une caste brahmanique réellement constituée à l'époque de leur composition. — Certes, nous mêmes n'igno-

¹ Ce passage que j'ai retrouvé est tiré du *Vedânta Sâra*, 40.

rons pas la tendance actuelle qui consiste à faire descendre les hymnes védiques de plus en plus vers la période brahmanique. Mais dans ce travail, la tâche est précisément de retrouver les transitions et de rétablir ainsi entre tous les écrits de l'Inde la chaîne que l'on avait eu le tort de croire brisée. Il est clair que la méthode de M. Bourquin ne peut aboutir à aucun résultat analogue.

Pour les citations empruntées à la Samhitā du Rig-Véda, l'auteur indique, comme l'avait fait Langlois dans sa traduction, les numéros de la section (*Ashtaka*, huitième) de la lecture (*adhyāya*) et de l'hymne dans l'intérieur de cette lecture. Ce système présente l'inconvénient d'être en désaccord avec le mode de citation en usage dans les ouvrages plus récents qui adoptent tous la division en dix *Mandalas* (cercles) et en *Suktas* ou hymnes. Il rend même difficile la comparaison du texte avec l'original sanscrit qui dans la division en *ashtakas* ne donne pas le numéro de l'hymne mais celui de la subdivision appelée *Varga*. Pour les passages cités, l'auteur, à part quelques variantes insignifiantes, reproduit toujours la traduction surannée de Langlois. Celui-ci est le seul interprète européen qu'il veuille bien consulter, sans doute parce qu'il suit toujours fidèlement le commentateur indigène Sāyana. Déjà dans sa préface du *Brahmakarma*, il proclamait que Sāyana avait donné le dernier mot de l'exégèse védique : « Puisque ce grand commentateur et très érudit brahmane n'a pu donner plus de clarté aux passages obscurs du Rig-Véda, je n'ai pas craint de confesser mon inhabileté à faire mieux, plutôt que de faire des conjectures plus ou moins ingénieuses, mais fausses. » On voit le système. L'auteur fait profession d'ignorer les résultats les plus sûrs acquis par les travaux des savants européens. Son idéal est d'atteindre au genre de science que possèdent les Pandits de nos jours.

Nous ne pouvons songer à redresser toutes les traductions de l'auteur. Ce serait faire le procès à la traduction de Langlois qui fut assurément estimable en son temps mais qui est depuis longtemps dépassée et oubliée. Voici quelques exemples de la façon dont on traduisait dans ces anciens temps et dont M. Bourquin traduit encore aujourd'hui.

Page 97. « Les dieux sont nés de ceux qui existaient dans le développement précédent et qui n'existent plus. » X. 72. 3¹. Le texte porte : *devānāṃ yuge prathame 'satah sad, ajāyata*, ce qui veut dire : dans la première génération des dieux, l'être naquit du non-être. — Notez qu'à trois reprises, on tire des arguments de ce passage ainsi traduit, p. 97, p. 119 (pour prouver le panthéisme ontologique) et p. 149.

P. 100. « Vous connaissez celui qui a fait toutes ces choses; c'est le même qui est au dedans de vous X. 82.7. Le texte porte : *na tam vidātha ya imā jajānānyad yushmākam antaram babhūva*, c'est-à-dire : « Vous

¹ Nous changeons les indications de l'auteur pour les ramener à la méthode ordinaire de citer.

ne découvrirez pas celui qui a produit ces choses ; autre chose se trouve en votre présence. »

P. 101. ... « En toi existe la vaste immensité du ciel et de la terre. O Varuna ! Tous les mondes sont en toi. » VII. 87.2. Le texte dit : *antar mahi brihati rodasime vicva te dhama varuna priyāni*, c'est-à-dire : à l'intérieur de ces deux grandes et vastes moitiés du monde (le ciel et la terre) sont, ô Varuna, toutes tes demeures chéries. » Le sens de *dhama* n'est pas bien établi, M. Hillebrandt traduit *demeures*, M. Ludwig traduit *créatures*, M. Bergaigne (la rel. véd. III. 212) *toutes ses formes*. En aucun cas, on ne peut arriver au sens admis par M. Bourquin.

P. 118. « Varuna est né pour la force et pour la grandeur. » VII. 86.1. — Texte : *Dhirā tvasya mahinā janūmshi* ; traduction : les générations sont sages grâce à sa puissance.

P. 102. Pourquoi Aja (X. 82.6) qui signifie simplement le *non-né* est-il traduit par l'*Être non développé* ? P. 115 *sad*, et *asad* (X. 129.1), l'*être*, et le *non-être*, sont de même traduits par le *développé* et le *non-développé*.

P. 101. La traduction : « En moi-même je me suis dit : *tout est confondu en Varuna* » VII. 86.2 prouve évidemment que l'auteur a pris le *bhuvāni* du texte, forme verbale, pour un pluriel neutre.

Il n'est guère de passages traduits des hymnes qui ne donnent lieu à des observations du même genre. D'ailleurs, nous sommes loin d'avoir relevé toutes les erreurs qui nous ont frappé¹. — L'auteur, on ne le voit que trop, n'est pas assez convaincu que la précision et la rigueur dans les détails sont les premiers devoirs du savant.

L. PARMENTIER.

THÉODORE JUSTE : **Le soulèvement des Pays-Bas contre la domination espagnole (1567-1574)** 2 volumes. — Nouvelle édition. — Bruxelles, librairie-classique A. N. Lebègue et Cie.

De tous les volumes consacrés par M. Juste à l'histoire des Pays-Bas au XVI^e siècle ceux-ci sont à coup sûr les plus intéressants, et nous sommes

¹ La correction typographique paraît avoir été un des moindres soucis de l'auteur. P. 57 et 98, Pushān au lieu de Pūshan. (Dans le système assez peu ordinaire admis dans l'ouvrage pour les transcriptions, ç palatal = sh, sh cerebral = sch). Page 148 et 151, Sattva, raja, tama, au lieu de sattva, rajās, tamas. P. 148, étymologies fort contestables de rajās et de tamas. P. 87 et 107, Aitereya pour Aitāreya. P. 88 et 107, chandogya pour chāndogya. P. 87 Shankhyāyana pour Shāṅkhāyana ; etc. Pourquoi l'auteur dit-il les inscriptions Açoka ? Dit-on jamais les inscriptions Darius ?

heureux d'en avoir vu paraître la seconde édition. Ces années 1567 à 1574 rappellent l'horrible tyrannie du duc d'Albe, et les malheurs de tout genre dont nos provinces eurent à souffrir. Gouvernement arbitraire, arrestations illégales, impôts forcés, pillage de villes, châtimement systématique de tout ce qui était ennemi de la foi catholique et du roi d'Espagne, tout nous arriva dans ces années néfastes. Pendant cette période les Pays-Bas furent en état de siège, et subirent un régime d'odieuse sujétion. L'énergie avec laquelle nos ancêtres résistèrent à leurs oppresseurs attira sur eux l'attention de l'Europe. Les protestants français et les souverains de quelques états réformés sympathisèrent avec les insurgés, les héroïques gueux de mer; et ce ne fut qu'au massacre de la St. Barthélemy et à la réaction qui se produisit en France contre les huguenots, que le duc d'Albe dut de pouvoir maîtriser la révolution. En brutal soldat et en diplomate malhabile le gouverneur général s'aliéna toute la population des Pays-Bas, et le résultat de son administration, fut de rendre Philippe II hostile aux deux grands partis qui divisaient nos ancêtres. Les protestants virent dans le roi d'Espagne le persécuteur de leur foi, et les catholiques le destructeur des privilèges séculaires de nos communes.

Philippe II, qui avait eu un premier tort en enlevant le gouvernement de nos provinces à Marguerite d'Autriche, en eut un autre, ce fut de maintenir le duc d'Albe sept ans dans ses fonctions. Il le rappela quand c'était trop tard, et c'est ainsi qu'il recueillit tout l'odieux des mesures du duc d'Albe, même de celles auxquelles il n'avait pas entièrement souscrit, comme l'établissement des impôts du dixième et du vingtième denier. Il faut croire que le gouverneur était exécré, puisque la faculté de théologie de Louvain sollicita son rappel et que plusieurs évêques des Pays-Bas adressèrent au roi des représentations énergiques au sujet des errements de son lieutenant.

Le duc d'Albe fut rappelé, et le grand commandeur Requesens, aussi modéré que son prédécesseur était violent, eut pour mission de réprimer la révolution. Il échoua dans cette tâche, et Philippe II ne vit pas la fin de la guerre, guerre de 80 ans, qui devait enlever au roi d'Espagne la partie septentrionale des Pays-Bas.

M. Juste a donné successivement comme titre à chacun des chapitres de son livre : Le duc d'Albe. — La terreur de 1568. — Le dixième denier. — La prise de la Brielle. — La St. Barthélemy. — Les Espagnols en Hollande. — Le Taciturne. — Le grand commandeur Requesens. — La bataille de Mook. — Négociations avec les rebelles.

Outre les mémoires du XVI^e siècle, si nombreux et si instructifs, et les chroniqueurs du temps déjà utilisés par les historiens de nos guerres religieuses, M. Juste a tiré un grand parti des correspondances diplomatiques, principalement de la *correspondance de Philippe II*, publiée par Gachard, et des *archives de la Maison d'Orange Nassau*, éditée par Groen van Prinsterer. Il a pu étudier dans ces sources de tout premier ordre les négociations entamées entre le gouvernement de Madrid et son représentant

à Bruxelles, et pénétrer les intentions du Taciturne et des principaux chefs de la révolution. A la lumière de ces documents il a fait ressortir la nature de nos rapports avec les huguenots et les protestants étrangers, et dessiné l'attitude des souverains catholiques, principalement du roi de France envers le monarque espagnol.

C'est là ce qui rend l'étude de ces deux volumes de M. Juste si instructive et si intéressante. Ajoutons que l'auteur se montre toujours modéré dans ses appréciations, et qu'il ne se départ jamais de cette impartialité, toujours difficile à garder quand on parle des événements les plus tragiques de son pays. On a même quelquefois reproché à l'auteur de ne pas assez s'animer pour la cause des héros du XVI^e siècle, et d'être quelquefois trop terne et trop froid dans ses récits. Mais nous estimons que l'impartialité est la première qualité de l'historien, et que, n'eût-il que celle-là, l'écrivain qui a su y atteindre, a déjà beaucoup mérité de la science et de ses lecteurs.

H. LONCHAY.

Principes de la critique historique, par le P. DE SMEDT, S. J. Liège, Librairie de la Société bibliographique belge, 1883. 1 vol. in-12 de 292 pp.

Le public n'a peut-être pas accordé à cet excellent ouvrage toute l'attention qu'il mérite. Aussi, quoiqu'il ait paru il y a trois ans, croyons-nous faire chose utile en le signalant à nos lecteurs.

Beaucoup de personnes s'occupent d'histoire, mais il en est peu qui se rendent compte des lois à observer pour bien diriger leurs recherches. Et cependant ces lois existent ; on n'y déroge pas impunément. Certaines natures privilégiées les suivent d'instinct. Mais, pour la plupart des débutants, n'est-ce pas un immense avantage que de les trouver formulées en un corps de doctrine ? Celui qui entreprend d'explorer le passé doit savoir que le chemin est glissant, semé de fondrières ; il aurait tort de dédaigner le secours d'un guide. Le manuel du savant Bollandiste rendra de grands services aux jeunes historiens ; il leur évitera bien des tâtonnements et les prémunira contre bien des erreurs.

Une courte analyse suffira pour mettre en lumière la valeur du livre.

Le P. De Smedt démontre d'abord l'utilité de l'étude des règles de la critique. Il s'applique à dissiper certains préjugés contre la critique, qui « sera toujours le guide indispensable de quiconque veut arriver à la vérité » par la science. » Puis il traite des dispositions nécessaires au critique.

La qualité la plus essentielle de l'historien, c'est « un amour inaltérable, passionné, pour la vérité historique. » « Amour ardent de la vérité, » empire sur ses affections, horreur des jugements *a priori* fondés sur des données étrangères à la science historique, étude consciencieuse des textes, indépendance du jugement et, autant que possible, connaissance

» des idées émises par ceux qui ont traité la matière avant lui, voilà ce
 » qu'il faut au critique pour se trouver à la hauteur de son rôle. Supposons-
 » lui en outre un esprit doué de quelque pénétration et de cette précieuse
 » qualité qu'on a rangée avec raison parmi les principaux éléments du
 » génie, le bon sens. Dès lors il possèdera naturellement cet autre don qui
 » fait le mérite capital du critique, qui le résume, pour ainsi dire, tout
 » entier, celui qu'on peut appeler la justesse du coup d'œil. » Quel est
 maintenant le caractère de la certitude historique? L'évidence en matière
 d'histoire n'est pas physique ou métaphysique; elle est purement morale
 et repose sur l'autorité du témoignage humain. Cette autorité a elle-même
 pour fondement une loi que le P. De Smedt formule ainsi : « L'homme a
 » une inclination naturelle à reconnaître et à affirmer la vérité, et il ne se
 » laissera aller à l'erreur, et surtout à l'imposture, que lorsqu'il y sera
 » poussé par des affections ou des intérêts assez puissants pour entraîner
 » la volonté libre en sens contraire. » Mais l'évidence morale complète est
 bien rare; il faut souvent se contenter de simples probabilités. Aussi la
 méthode de démonstration est tout autre dans l'histoire que dans les
 sciences rationnelles; la faculté d'intuition, le tact, le bon sens pratique,
 y sont plus nécessaires que la faculté de déduction. Il arrive que des
 indices très faibles, si on les considère séparément, forment par leur con-
 cours une démonstration qui exclut tout doute raisonnable.

Ces points éclaircis, la première tâche de l'historien consiste à recueillir
 les témoignages qui concernent le fait qu'il se propose d'étudier; en
 d'autres termes, à prendre connaissance des sources. L'auteur donne ici
 aux jeunes gens d'excellents conseils pour la marche à suivre dans leurs
 recherches historiques. Il énumère ensuite les différentes espèces de
 sources : documents publics et privés, inscriptions, traditions orales ou
 populaires, monuments, etc. L'historien a d'autres ressources encore à sa
 disposition : la conjecture, l'argument *a silentio* et la considération des lois
 générales qui président à l'activité des êtres. Le P. De Smedt examine
 successivement les questions relatives à l'authenticité, à l'interprétation et
 à l'autorité des textes. Puis il s'attache à déterminer la valeur de la
 tradition orale, de l'argument négatif, de la conjecture, des témoignages
 non écrits (monuments, etc.) et des arguments *a priori*. Les chapitres
 consacrés à ces divers sujets renferment quantité de préceptes judicieux
 et d'observations délicates.

Tout en restant scrupuleusement fidèle à la doctrine catholique, le
 P. De Smedt revendique avec énergie les droits de la raison et de la
 science, et il ne ménage pas certains de ses coreligionnaires qu'un zèle
 aveugle a entraînés à fausser l'histoire.

A la solidité du fond l'auteur a su joindre les agréments d'un style
 limpide, brillant et vraiment littéraire.

Son livre est assurément le meilleur manuel de critique historique que
 nous possédions.

P. T.

Bibliographie Lipsienne. *Œuvres de Juste Lipse. Première série, I et II.* Gand, C. Vyt, 1886, 2 vol. in-12° de XXVIII, 598 et de 709 pages.

Cette bibliographie Lipsienne fait partie de la *Bibliotheca Belgica* ou Bibliographie générale des Pays-Bas, bien connue de nos lecteurs. Elle a donc pour auteurs le savant bibliothécaire de l'Université de Gand, M. Ferd. Vander Haeghen et ses deux assistants MM. Th. Arnold et R. Vanden Berghe.

Comme le titre l'indique, elle n'est pas encore complète. Un troisième volume, formant la seconde série, fera connaître les auteurs anciens édités et commentés par Juste Lipse et donnera en outre le texte des ouvrages qui le concernent. Il peut sembler étrange que la bibliographie du philologue belge diminuée d'une notable partie de ses œuvres, puisse remplir deux gros volumes ou plus de 1300 pages. On s'étonnera moins, quand on songe que ses ouvrages jouissaient, pour la plupart, d'une réputation immense, qu'ils furent reproduits dans un nombre considérable d'éditions et de réimpressions et que M. Vander Haeghen a décrit chacune d'elles avec le soin le plus minutieux.

Aucune bibliothèque, ni du pays, ni de l'étranger n'en possède la collection complète. Il a fallu les rechercher dans toutes les parties de l'Europe. C'était là une difficulté capable de rebuter tout autre que M. Vander Haeghen et que du reste peu de gens seraient à même de surmonter. Des relations étendues lui ont permis, pour la série qui a paru, de réunir, souvent à plusieurs exemplaires, trois cent soixante neuf éditions diverses. La liste sommaire des œuvres, donnée à la fin du second volume, indique un certain nombre d'autres éditions, signalées comme existantes dans quelques bibliothèques ou mentionnées, dans des bibliographies de Lipse, par de Reiffenberg et d'autres, mais le plus souvent ces mentions reposent sur des données inexactes; et l'on peut affirmer qu'à peu d'exceptions près, toutes les impressions des écrits de Lipse ont passé sous les yeux des auteurs et qu'il n'y en a pas une seule, de quelque importance, qui ne se trouve exactement décrite.

La description de chaque livre comprend, selon le plan de la *Bibliotheca Belgica*, le titre complet avec les marques typographiques, les noms des bibliothèques publiques qui le possèdent, le format, le nombre des pages, la nature des caractères, la liste des gravures, le contenu de toutes les pièces liminaires, une analyse sommaire de l'ouvrage, l'indication précise des différences qui distinguent l'édition décrite, et même, quand c'est le cas, des variétés remarquées dans les divers exemplaires; puis autant que possible, le relevé du nombre des exemplaires de chaque édition, le prix du volume, le coût de l'impression et des gravures, et une foule de particularités intéressantes formant en quelque sorte l'histoire du livre. Le tout est précédée d'une excellente notice sur la vie de Lipse, avec la liste des sources, l'indication des portraits et le facsimile d'une lettre.

Juste Lipse avait été l'objet de bien des travaux, mais ils disparaissent tous, pour l'étendue et pour l'exactitude, devant l'œuvre considérable de M. Vd. H. Nous ne pouvons signaler tout ce qu'on y rencontre de neuf et

d'intéressant; nous devons nous borner à appeler l'attention sur un petit nombre de points, et à ajouter quelques remarques. Nous le ferons en passant en revue les œuvres de Lipse classées par ordre de matières. M. Vander Haeghen, afin de faciliter les recherches, a adopté, pour ses descriptions, le classement alphabétique. Nous croyons qu'on jugera mieux de l'ensemble des travaux de l'écrivain et de son bibliographe, si nous les rangeons d'après la nature des sujets traités.

A. ŒUVRES PUBLIÉES PAR J. LIPSE LUI-MÊME. — I. *Ouvrages de critique*. Les premiers et les meilleurs ouvrages de Lipse portent sur la critique du texte des anciens; on les lit encore de nos jours avec fruit et intérêt. Ce sont :

1. *Variae lectiones*. Anvers, 1569, en IV livres (II, pp. 55-61). La seconde édition (ib. 1585) fut réduite à III livres. De Reiffenberg admettant, sur la foi de Nicéron, que l'édition de 1569 n'avait elle-même que trois livres et sachant d'ailleurs, par la préface de l'édition de 1585, que l'ouvrage en avait eu d'abord quatre, croyait à l'existence d'une édition antérieure à 1569, et la plaçait à l'époque où l'ouvrage fut composé et dédié au cardinal de Granvelle, c'est-à-dire dans l'année 1567 ou à la fin de 1566. L'examen de l'édition de 1569 fait tomber cette supposition. Les principaux auteurs traités sont Cicéron et Properce.

2. *Antiquae lectiones* (Anvers 1575, II, p. 47-52). Elles concernent surtout Plaute, Varron et d'autres auteurs anciens. Le second livre de la première édition des *Variae lectiones* se retrouve ici comme livre III, mais entièrement remanié. M. Vd. H. signale avec soin les différences. L'ouvrage fut principalement écrit à Cologne; Thomas Redinger, auquel il était dédié, récompensa l'auteur par le don d'une coupe de valeur (Syll. Burm. I, ep. 5. — *Cent. Misc.* I, 4). La seconde édition, de 1585, contient diverses corrections, entre autres p. 151 *legem hanc Romae non Locris fecimus*, au lieu de *Lacedaemone*.

3. *Epistolicae quaestiones* (Anvers, 1577, II, p. 479-85) avait été imprimé dans les derniers mois de 1576; la dédicace est datée du 18 août, l'approbation du 13 juillet. Ce sont des notes critiques sur différents auteurs latins, surtout sur Tite Live, précédées de courtes lettres. Elles sont de diverses époques. On en trouve une adressée de Vienne à Car. Langius (mort le 29 juillet 1573); dans une autre écrite dans la même ville à Victor Giselin, Lipse déplore le décès de ce même Langius, qui, soit dit en passant, méritait d'être désigné autrement que par les mots : « grand amateur de fleurs à Liège. » Deux lettres (II, 25 et II, 10) contiennent l'une, un épithalame pour le mariage de Giselin; l'autre, une allusion à la grossesse de la femme de Lernutius; or, comme Giselin et Lernutius n'ont pas dû se marier beaucoup avant le mois d'avril 1577 (*Cent. Misc.*, I, 3), ces lettres ne doivent pas être antérieures à 1575.

4. *Electorum liber I* (Anvers 1580, I, p. 235-41), expliquant ou corrigeant des passages d'auteurs latins et traitant aussi d'anciens usages. Au chap. 5, Lipse publie le texte du *Pervigilium Veneris* en y ajoutant des notes critiques. C'est par lui que ce gracieux poème fut répandu d'abord. P. Pithou, qui l'avait trouvé, l'avait fait imprimer, il est vrai,

dès la fin de 1577, comme vient de le découvrir M. H. Omont (*Revue de Philologie*, 1885, p. 124, cité par M. Vd. H.), mais il ne l'avait fait tirer qu'à un très petit nombre d'exemplaires, pour l'offrir à ses amis, parmi lesquels Joseph Scaliger, notre Lipse et Jean Dousa. D'après Achille Statius (v. *ibid.*, p. 127) le nombre des exemplaires ne dépassait pas trois ou quatre. Lipse a dû recevoir le poème au commencement de 1578; la préface est datée du 1^{er} janvier de cette année, d'où il résulte que Pithon l'avait adressé à ses amis à titre d'étrennes. Dans une lettre à Giselin et Lernutius, portant la date du 1^{er} avril 1579, Lipse annonce l'envoi du poème comme tout récent (*Cent.*, I, 27), mais comme il y fait connaître aussi sa prochaine nomination à Leyde (qui eut lieu le 5 avril 1578), il faut croire que 1579 est mis ici par erreur pour 1578.

Electorum liber II, Anvers, 1585 (et non 1582 comme l'affirme de Reiffenberg), traitant de sujets analogues. Au chapitre 16, Lipse déplore le décès prématuré de J. Gulielmus, mort à Bourges en juillet 1583 (v. *Ep. cent.* I, 79).

5. *Animadversiones in Tragoedias quae L. Annaeo Senecae tribuuntur* (Leiden 1588, I, p. 53), destinées à accompagner l'édition de ces tragédies par Fr. van Raphelenghen.

6. *Satyra Menippaea* (Anvers 1581, II, 545-49), satire contre les soi-disant critiques qui, sous prétexte de corriger et d'épurer, changent à tort et à travers les textes des auteurs classiques. « En Allemagne, dit M. Vd. H., elle souleva contre son auteur une tempête, non à cause du sujet traité, mais à cause de certains passages railleurs à l'adresse des poètes couronnés de ce pays. »

7. *Examen du pastiche de Sigonius : Ciceronis Consolatio* (Leiden 1584, II, 692).

Tous ces ouvrages parurent réunis à Anvers, en 1585, sous le titre de *Opera omnia quae ad Criticam proprie spectant*. M. Vd. H. en décrit quatre éditions (II, 201-12). Au même genre appartiennent la *Dispunctio notarum Mirandulani Codicis ad Cor. Tacitum* (Anvers 1602, I, p. 219), *ad Annales Corn. Taciti Liber Commentarius* (Anvers 1581) et *ad Corn. Tacitum curae secundae* (Leiden 1588, II, p. 571-74), qu'il eût été préférable de réserver à la seconde série.

8. Les *Variae Lectiones* contenaient, dans la première édition, des remarques sur la prononciation du latin. Lipse traita ce sujet plus en détail dans un écrit spécial : *de Recta pronuntiatione Latinae linguae dialogus* (Anvers 1586, six éditions, II, p. 463-75).

II. *Ouvrages sur les Antiquités Romaines*. — 1. *Leges Regiae et Leges X virales* (Anvers 1576, quatre éditions, II, p. 63-72), écrit par Lipse à l'usage de ses auditeurs, lorsqu'il interpréta ces lois à Louvain en 1576.

2. *Saturnalium sermonum libri II, qui de gladiatoribus* (Anvers 1582, dix éditions, II, p. 515-41). A ces dialogues, dits saturnales, sur les gladiateurs, Lipse devait en ajouter deux autres sur les combats avec des animaux ou *de venatione* et un troisième *de circo*; il avait presque achevé les deux premiers, mais il renonça à son projet. L'expression « livres sur les Saturnalia » (p. 516) est incorrecte.

3. *De Amphitheatro* (Leiden 1584, huit éditions, I, p. 29-50) parut au mois de mars 1584 v. Burm. *Sylloge* I, 52.

4. *De Cruce* (Anvers 1593-94, treize éditions, I, p. 181-215), traitant des divers supplices connus sous le nom de *cruce* ou *σταυρός*. Les premières lignes de la préface font allusion à un petit traité sur le même sujet, publié d'après un cahier d'élève, avec d'autres opuscules, à Cambridge, en 1592. Les dernières lignes concernent la seconde édition du discours sur le duc de Saxe (Iéna 1592). Pour les opuscules, Lipse désire qu'on distingue entre les dictées faites dans les classes et les ouvrages destinés au public ; quant au discours, il ne le nomme pas, mais il fait assez clairement entendre son intention, en parlant d'une harangue éditée dans le but méchant de lui faire affront : *quid, quod alii gravius etiam peccant? qui excipiunt aut intercipiunt dicta aut oratiunculas nostras, et in contumeliam mei divulgant*.

5. *De Militia Romana* (Anvers, 1595-96, cinq éditions, II, p. 113-25), dialogues formant un commentaire des chapitres 19-40 du VI^e livre de Polybe ; et traitant successivement du recrutement, de la composition de l'armée, des armes, de l'ordre de bataille et de la discipline.

6. *Poliiorcetica* (Anvers, 1596, quatre éditions, II, p. 319-32), sur les machines dont se servaient les anciens dans l'attaque et la défense des places fortes. Les dialogues composant ce traité sont censés avoir été tenus, en 1591, au château de Seraing près de Liège. Parmi les interlocuteurs M. Vd. H. oublie de citer Adam Van Leemputte (v. *Poliiorc.*, p. 3 et 201). Il le mentionne comme un des habitants de Liège avec lesquels Lipse était lié d'amitié, en dehors de ceux qui prennent part à la conversation. Cet Adam van Leemputte était d'Utrecht ; il avait accompagné Lipse à son départ de Leiden et l'avait fidèlement suivi pendant tout son voyage. Il alla étudier ensuite le droit à Würzbourg (v. *Pol.*, p. 3 et Burm. *Sylloge*, I, p. 319 et 606).

7. *Admiranda sive de Magnitudine Romana* (Anvers 1598, sept éditions, traductions en italien et en allemand, I p. 3-26), ouvrage sous forme de dialogues avec un élève, exposant l'étendue de l'empire romain, ses forces militaires, sa population, ses revenus et ses dépenses ; l'étendue et la population de Rome, ses édifices, et enfin les vertus des Romains. Le premier dialogue est censé commencer vers la fin de juillet, pendant les vacances ; au quatrième, l'élève annonce la mort de Pierre Pithou, décédé le 1^{er} novembre 1596. Mais Lipse avait conçu longtemps auparavant l'idée de l'ouvrage, comme le montre la lettre de Marquard Freher, citée par M. Vd. H., lettre datée du 14 avril 1591.

Lipse voulait publier, comme seconde partie des *Admiranda* : *de Magnitudine aliarum gentium*, à savoir des Juifs, des Egyptiens, des Perses, des Macédoniens, d'autres encore et enfin des Espagnols (Burm. *Syll.* I p. 545) ; il aurait, peut-être, écrit aussi une troisième partie sous le titre de *Admiranda in virtutibus et vitiis*. La partie du second traité concernant les Juifs est conservée, d'après une note de M. Vd. H., dans le *Harleian Library*, au *Britisch Museum*.

8. *De Bibliothecis syntagma* (Anvers, 1602, six éditions, I p. 59-69), notice sur les bibliothèques des anciens.

9. *De Vesta et de Vestalibus syntagma* (Anvers 1603, trois éditions II p. 589-94).

III. *Ouvrages de philosophie et de politique*. 1. *De Constantia* (Leiden 1584), dialogue tenu à Liège, en juin 1571, au faubourg St. Léonard, dans le jardin de Charles de Langhe. La constance stoïcienne y est préconisée comme remède dans les malheurs publics. Lipse était très satisfait de ce livre; il devait, selon lui, contribuer le plus à sa gloire. Il eut un grand succès. M. Vd. H. en décrit trente deux éditions, deux traductions en néerlandais, trois en allemand, une en espagnol, deux en polonais et trois en français, dont la dernière, toute récente, par M. Lucien du Bois, a paru à Bruxelles, en 1873 (I p. 73-177). La première édition quoique portant le millésime de 1584 avait vu le jour avant le 7 octobre 1583 (v. *Ep. Cent.*, I, 53 et 58); de même la seconde édition portant la date de 1585 avait paru en septembre 1584 (*Cent.*, I, 68). Le Magistrat d'Anvers, à qui l'ouvrage était dédié, vota entre autres, le 28 novembre 1583, une coupe de 50 à 60 florins à la femme de Juste Lipse (*Belgisch Museum*, II, p. 380).

2. *Manuductio ad Stoicam philosophiam et Physiologia Stoicorum* (Anvers, 1604, quatre éditions, II, p. 553-62), bon ouvrage, fort utile à l'explication de Sénèque.

3. *Politica* (Leiden, 1589) traité de politique, composé exclusivement de phrases d'auteurs anciens. Il n'eut pas moins de succès que le *De Constantia*. M. Vd. H. en décrit trente quatre éditions et des traductions en néerlandais (2), en allemand (2), en français (10), en polonais (2), en espagnol et en italien, sans compter des résumés de l'ouvrage (II, p. 335-459). Parmi les écrits modernes sur les *Politiques* il aurait pu citer aussi : Dr Wollseiffen *Ueber die politischen Schriften des Justus Lipsius*. Cöln, 1870 (programme du Progymnasium).

La partie de l'ouvrage traitant de l'exercice de la Religion créa beaucoup de tracas à l'auteur. Il exposait sur ce point la doctrine admise et pratiquée par les États de Hollande, sous l'empire desquels il vivait; ces États ne permettaient l'exercice public d'aucune autre religion que du Calvinisme, et punissaient sévèrement toute infraction à la loi sur ce chapitre, mais ils laissaient tranquilles les dissidents qui ne manifestaient pas leurs opinions au dehors et se contentaient de célébrer leur culte en famille. De même Lipse ne veut qu'un culte public et réclame les rigueurs de la loi contre ceux qui s'y montreraient ouvertement hostiles, mais il demande qu'on ne moleste pas les gens paisibles professant une religion différente dans l'intérieur de la maison. Cette doctrine suscita deux sortes d'adversaires; les uns, parmi lesquels plusieurs ministres, le trouvaient trop modéré (v. *Ep. cent.* II, 94); d'autres l'accusaient d'intolérance et de cruauté. C'était le cas de Th. Coornhert, dont la polémique, très bien décrite par M. Vd. H., amena Lipse à écrire : *Adversus dialogistam liber de Una Religione* (Leiden, 1590, trois éditions, II, pp. 487-91). Le Magistrat de Leiden, comme les États de Hollande, prirent le parti de Lipse.

4. *Monita et exempla politica* (Anvers, 1605, quatorze éditions, traductions en français et en polonais, II, p. 129-63), devant servir à corro-

borer, par des exemples, les doctrines exposées dans les *Politica*. L'ouvrage a deux livres; Lipse s'était proposé d'en écrire six.

IV. *Lettres*. Mille lettres, divisées en dix centuries, furent publiées par Lipse ou avec son consentement. M. Vd. H. énumère les noms des personnes auxquelles elles furent adressées, en décrit soigneusement toutes les éditions et montre, par des exemples bien choisis, l'intérêt de cette correspondance pour la connaissance de la vie et le caractère de l'écrivain. La plupart de ces lettres sont de Lipse lui-même, quelques unes émanent de ses correspondants.

Les premières éditions des dix centuries sont : 1. *Centuria I*, Leiden, 1586 (quatre édit., I, pp. 245-265); — 2. *Centuria II*, Leiden, 1590 (publiée avec la première centurie modifiée; sept éditions, pp. 269-86; les lettres de ces deux centuries sont adressées à des correspondants de nationalité diverses); — 3. Lettres adressées exclusivement à des Italiens et des Espagnols ou à des personnes résidant en Italie et en Espagne, Anvers, 1601 (avec les deux précédentes ou seule, cinq édit., pp. 299-317); — 4. Lettres à des Allemands ou des Français, Anvers, 1602 (trois édit., pp. 319-325); — 5. Lettres à des personnes de nationalité diverse, ou *centuria miscellanea*, Anvers, 1602 (pp. 327-29. Elle contient entre autres l'autobiographie de Lipse, dans la lettre 87); — 6-8. Trois centuries de lettres adressées à des Belges : *Centuria I, II et III ad Belgas* : Anvers, 1602 (trois éditions pp. 333-744); — 9-10. Deux centuries de lettres diverses, publiées après la mort de Lipse, mais destinées par lui à l'impression : Anvers, 1607, jointes aux centuries 1, 2 et 5, qui prennent dès-lors les titres respectifs de *Centuria I, II, III Miscellanea*; elles sont nommées elles-mêmes *centuria IV et V Miscellanea postuma* (deux éditions pp. 373-83).

Quelques-unes de ces lettres parurent aussi séparément. Telles sont : la lettre à Ph. de Lanoy sur les voyages (*Cent.*, I, *Misc.*, 22), II, p. 617; — la lettre à Jac. Monavius du 7 janvier 1592. Dans les lettres 13-16 de la seconde Centurie (édition de 1590), Lipse s'était plaint, avec beaucoup d'aigreur, des habitants et surtout des hôtels de l'Oldenbourg et de la Westphalie; ses boutades avaient provoqué un pamphlet de Jean Domann d'Osnabruck : *Pro Westphalia apologeticus* (1591), et Lipse crut devoir y répondre en se justifiant, par la lettre susdite, auprès de son ami Monavius. Publiée d'abord en Allemagne, sans lieu ni nom d'imprimeur, puis à Anvers, avec deux lettres à Ortelius et un avis au lecteur, elle fut reproduite, avec ces trois pièces, dans toutes les éditions subséquentes de la seconde centurie à la place des lettres qui avaient donné lieu au débat. Elle eut une nouvelle édition séparée avec les quatre lettres incriminées, Rotterdam 1705 (I, p. 289-92; 487); — la lettre à André Schonaeus (*Cent.*, IV, *misc.*, 7) avec deux lettres au comte de Tenczin, Cracovie 1602 (I, 347); — la lettre sur les signes de ponctuation (*Cent.* III, *Misc.*, 39), celle sur les chiens (*Cent.* I, *ad Belgas*, 44) traduite en allemand, celle sur l'histoire (*Cent.*, III, *Misc.*, 61), à trois éditions, sur l'éléphant (I, *Miscell.*, 50), sur la vie à la campagne (ib., 8), sur les récitations des anciens (II, *ad Belgas*, 48), sur la sténographie (I, *ad Belgas*, 27), etc. (I, 453, 457, 498; II, 630, 637, 638, 640, 642).

D'un autre côté on fit des recueils des diverses centuries et un choix des lettres les plus intéressantes. Ainsi on réunit les centuries 3 à 8 à Paris 1602 (I, p. 353); les huit premières à Avignon 1603, à Viriacum 1604, à Genève 1639, à Munich 1694 (p. 355-369), les dix à Avignon 1609, etc. (sept éditions, p. 423-40). Il parut un choix de cent lettres à Paris, en 1610 (p. 449) et un choix de lettres traduites en français à Lyon, en 1619 (p. 465-69).

Un traité d'art épistolaire, *Epistolica Institutio*, improvisé et dicté par Lipse à l'université de Leiden en 1587, fut publié, avec son autorisation, par Fr. van Raphelengen (Leiden 1591, dix-sept éditions, II, p. 7-40).

V. *Ouvrages divers.* — 1. *Dissertatiuncula apud principes* (Anvers, 1600, quatre éditions, I, p. 223-32), suivi d'un commentaire sur le Panégyrique de Trajan par Pline le Jeune. C'est le discours tenu par Lipse devant les archiducs, lors de la célèbre visite qu'ils firent à l'Université de Louvain, le 26 novembre 1599. On raconte généralement qu'Albert et Isabelle assistèrent à une leçon de Juste Lipse, et que celui-ci commentant un passage de Sénèque sur la Clémence, parla de cette vertu en termes si touchants, que le soir même Albert signa, avec sa femme, la grâce de trois cents condamnés brabançons. M. Vd. H., après avoir reproduit cette version, cite un passage d'un Mémoire inédit, dans lequel Gilles Du Faing, gentilhomme de bouche des Archiducs, témoin de la visite, raconte que le discours de Lipse fut prononcé lors d'une promotion de quatre bacheliers, à laquelle les Archiducs voulurent bien être présents. Le discours lui-même ne contient rien qui soit de nature à décider la question; nous y voyons seulement que la visite fut imprévue et que Lipse, invité à dire quelques mots sans sortir de l'objet ordinaire de son enseignement, lut et commenta le chapitre 3 du livre I de la Clémence, montrant la grandeur d'un prince dévoué au bonheur de ses sujets. Comme il n'y est pas question de pardon, c'est sans doute le titre du livre expliqué qui a donné naissance à la légende des condamnés graciés.

2. *Oratio de calumnia*, publié après la mort de Lipse avec la seconde centurie posthume de ses lettres. On ne sait quand, ni à quelle occasion, ce discours fut prononcé. Il en parut, à Londres, en 1618 et 1619, deux éditions séparées, avec un commentaire de Th. Cannégieser; on en possède aussi une traduction allemande publiée s. l. ni n. d'impr., en 1626 et en 1787 (II, p. 299-305).

3. *Diva virgo Hallensis* (Anvers, 1604, cinq éditions, I, p. 535-98), récit des miracles de Notre-Dame de Hal, traduit en français (onze éditions), en néerlandais (six), et en allemand (deux). Il provoqua des attaques fort vives dans divers écrits, dont M. Vd. H. donne les titres.

4. *Diva Sichemiensis sive Aspricollis* (Anvers, 1605, quatre éditions, II, 167-87), ouvrage semblable sur Notre-Dame de Montaigu, traduit également en français, en allemand et en néerlandais.

5. *Lovanium*, description de la ville et de l'université (Anvers, 1605, deux éditions, II, p. 75-84).

Tous ces ouvrages furent publiés ensemble, sous le titre de *Opera omnia*. On en possède quatre éditions diverses: Lyon, 1613, 2 vol. in-fol.;

Anvers, 1614, recueil factice en 6 ou 9 volumes in-4°; Anvers, 1637, 4 vol. in-fol. et Wesel, 1675, 4 vol. in-8° (II, 215-61).

Les traités sur les antiquités romaines furent réunis sous le titre de *Fax historica* (Strasbourg, 1617, cinq éditions, I, 499-511, ou de *Roma illustrata* (Leiden, 1645, six éditions, II, p. 499-511).

On fit aussi des extraits des œuvres de Lipse au point de vue littéraire : *Flores ex ejus operibus discerpti*, par Fr. Sweertius (Anvers, 1615, sept éditions, I, 515-31), et *Mellificum* (Leiden, 1591, six éditions, II, 99-109), contenant des comparaisons, et des aphorismes ou sentences. Les dernières furent traduites en polonais (Cracovie, 1789, II, 197).

B. ŒUVRES PUBLIÉES SOUS LE NOM DE LIPSE SANS SON CONSENTEMENT.

I. *Opuscles sur les antiquités romaines*. — En 1592 il parut à Cambridge, d'après des cahiers de leçons professées à Leiden, sept petits traités sur les magistrats, la monnaie, les noms, les repas, le supplice de la croix, le cens et l'année (deux éditions, II, 577-80). Le traité sur les magistrats fut publié aussi à Amberg en 1607 avec un huitième opuscule *de veteri scriptura Latinorum* (quatre éditions) et séparément à Helmstadt en 1654 (II, p. 87-95). L'opuscule sur l'ancienne orthographe fut joint aux sept autres dans les *Tractatus peculiares octo ad cognoscendam historiam Romanam apprimè utiles*. Francfort, 1609 et 1625 (II, p. 583-86). Un écrit sur la monnaie, plus complet que celui de l'édition de Cambridge, parut à Padoue en 1648 sous le titre de *De re nummaria brevium* (II, p. 495).

Un petit traité de rhétorique *Oratoria institutio*, d'après un cahier écrit en 1573, à Iéna, vit le jour à Cobourg en 1630 (deux éditions, II, p. 41-44).

II. *Lettres*. — On a imprimé un grand nombre de lettres de Lipse qu'il n'avait pas destinées à la publicité. M. Vd. H. décrit : 1. *Epistolarum praetermissarum decades sex*, publiées, avec un commentaire sur Suétone, à Offenbach, 1610, et contenant 49 lettres à Lipse, dont 35 inédites (II, p. 565). — 2. *Epistolarum quae in centuriis non extant decades XIIIX* (Harderwyk 1621, I, p. 473). Elles comprennent 181 lettres inédites, dont 162 écrites par Lipse et 19 adressées à lui; elles furent reproduites, avec 4 lettres nouvelles et les dix centuries, dans le recueil de Francfort 1627 (I, 441). — 3. *Epistolae ad Theodorum Leeuwium* (Leiden 1649, I, p. 481), donnant 50 lettres dont 41 nouvelles. Les plus intéressantes, au nombre de 21, se trouvent dans le tome I du *Sylloge* de Burman. — 4. Lettres inédites publiées par Delprat (Amsterdam 1858, I, 493), comprenant 56 lettres dont 45 à Corneille van Aerssen, greffier des États Généraux. — 5. Cinq lettres publiées avec les discours à Iéna 1726 (II, 315).

Quelques-unes de ces lettres eurent des éditions séparées : la lettre de Lipse au P. Benci annonçant son retour au catholicisme (Cracovie 1596, I, 293); — la lettre du 3 janvier 1695 sur la convenance de conclure la paix ou une trêve avec la France, l'Angleterre et les Provinces-Unies (s. l. ni n. d'impr. 1608, sept éditions, traduite en néerlandais (6 éd.) et en allemand, I, p. 387-419). La lettre du 18 juillet 1596 sur le même sujet (s. l. n. d. ni n. d'impr., I, p. 295) ne se rencontre dans aucun de ces recueils, mais bien dans Burman, I, p. 761.

La collection la plus importante des lettres inédites de Lipse n'est pas

décrite. M. Vd. H. l'a probablement réservée à la seconde série. Nous voulons parler des lettres réunies dans les deux premiers tomes du *Sylloge epistolarum de Burman*, Leiden 1727. Elles sont au nombre de 855, dont un quart environ écrit par Lipse lui-même, les autres reçues par lui. Elles contiennent souvent la réponse à des lettres des centuries ou sont celles dont les centuries publient la réponse. Burman les avait extraites des minutes mêmes conservées par Lipse et du recueil de sa correspondance réunie dans trois volumes manuscrits déposés à la bibliothèque de Leiden et provenant de celle de Constantin Huygens. On ignore comment cette correspondance arriva de Louvain en Hollande. Burman n'a publié que les lettres qui lui semblaient offrir de l'intérêt; un grand nombre sont restées inédites.

Pour avoir la correspondance imprimée complète de Lipse, il faudrait encore ajouter les lettres qui se rencontrent dans les recueils épistolaires de divers savants, par exemple dans *Fr. et Joh. Hotomanorum epistolae* (Amsterdam, 1700), sans oublier les lettres néerlandaises à son neveu de Greve publiées par L. Galesloot (*Ann. de la Société d'émulation de Bruges*, 1876).

III. *Orationes*. — Après le décès du duc de Saxe Jean Guillaume, Lipse, alors professeur à Iéna, prononça, le 21 mars 1573, un discours funèbre, dans lequel il célébra entre autres le zèle du duc pour la défense et la propagation du luthéranisme. La veuve du défunt avait prié Lipse de publier sa harangue, mais il s'y refusa, par crainte de se compromettre et il supprima même, dans les éditions suivantes de la première centurie, la lettre X de la première édition, contenant un passage qui y était relatif. Cependant le discours ne resta pas caché; il fut d'abord publié à Iéna en 1577, par les soins d'André Ellinger, l'ami de Lipse, qui ne pensait pas lui faire de tort en le livrant à l'impression à cette époque. Il en parut une seconde édition en 1592, lorsque l'auteur était revenu au catholicisme et enseignait à Louvain. Aussi il s'en plaignit, comme nous l'avons vu, dans la préface de l'ouvrage de *Cruce*, mais n'en contesta pas l'authenticité (trois éditions, II, pp. 269-280).

Il n'en fut pas de même, quand Melchior Goldast fit paraître en 1600, à Zurich, sous le nom de Lipse, un autre discours conçu dans un sens luthérien, de *duplici Concordia*, discours qu'il aurait prononcé à Iéna le 28 juillet 1573, en présidant une promotion de sept *magistri*. Lipse fit tous ses efforts pour en arrêter la circulation, et se défendit vivement d'en être l'auteur, dans une lettre au Sénat de Francfort (*Cent. ad Germ.* 68), mais les raisons qu'il invoque n'ont pas paru concluantes à K. Halm, qui a traité la question à l'Académie de Munich le 6 mai 1882, et M. Vd. H. est du même avis (quatre éditions, II, 283-95).

Les deux discours reparurent à Darmstadt en 1607, dans une forme plus correcte, avec six autres, dont deux, prononcés à Iéna, avaient servi d'introduction à des leçons sur Tacite et sur les lettres de Cicéron à Atticus; trois dataient de l'époque où Lipse étudiait encore à Louvain et un avait été tenu, en 1571, à Dôle, lors de la proclamation de Giselin, comme docteur en médecine (trois éditions, II, 309-316).

IV. *Poésies*. — Fr. Sweert réunit à Anvers, en 1610, les poésies éparses de Lipse, et les intitula *Musae errantes* (II, 191). Elles furent toutes reproduites, avec deux ou trois autres pièces, sous le titre de *Miscellanea*, dans les *Delitiae poetarum belgicorum*, t. III. Sweert ajouta un certain nombre d'autres poésies de Lipse, ainsi que des certificats et des inscriptions composés par lui, à l'édition des *Flores Lipsiani*, imprimée à Cologne en 1620 (I, 521).

Tel est l'ensemble des nombreuses éditions des écrits de Juste Lipse décrites par M. Vd. H. Dans la liste sommaire placée à la fin du second volume (pp. 597-698), il n'énumère pas seulement les éditions qui forment l'objet de la Bibliographie, mais encore toutes celles dont il est fait mention quelque part, et indique de plus, avec le plus grand soin, tous les volumes ou recueils où l'un ou l'autre ouvrage se trouve reproduit. On ne peut assez louer le zèle intelligent qu'il a mis à réunir et à analyser tant de livres et de brochures, dont un grand nombre sont devenus extrêmement rares. Plusieurs de ces écrits ont conservé de la valeur, d'autres ne rencontrent plus guère de lecteurs. On pourrait donc croire inutile de nous en décrire les éditions avec tant de détails; mais on a pu juger, par l'énumération qui précède, que ces livres, presque oubliés aujourd'hui, eurent la plus grande vogue au moment de leur apparition et jouirent de la faveur du public, encore longtemps après; les négliger c'est renoncer à comprendre les idées et les goûts littéraires de la fin du XVI^e siècle. Au point de vue belge surtout, nous devons nous féliciter de ce laborieux travail: Juste Lipse est une de nos gloires nationales; rien de ce qui concerne sa personne et ses œuvres ne peut nous laisser indifférents; de plus, certains de ses ouvrages, ainsi que sa volumineuse correspondance, nous renseignent sur quantité de personnages du temps et contribuent à faire mieux connaître divers événements de notre histoire, les institutions et les mœurs de nos ancêtres.

L. ROERSCH.

A. GIRARD. *Etudes Védiques. Le Rig-Véda et ses derniers exégètes*. Liège, 1886.

Avant de passer en revue les travaux récents qui ont eu pour but l'interprétation du Rig-Véda, l'auteur consacre les deux premiers chapitres de son travail à des notions générales sur le sacrifice et sur les hymnes védiques. Ces renseignements préliminaires puisés aux sources donnent une idée très exacte de cette ancienne littérature et de la façon dont il faut s'en représenter les origines: c'est une introduction excellente à l'étude du texte, et on ne saurait trop en recommander la lecture à ceux qui veulent se rendre un compte exact des dernières données de la science sur un sujet où foisonnent encore les idées erronées.

Les derniers chapitres font connaître les travaux de MM. Grassmann,

Ludwig et Bergaigne, et l'auteur, dont le jugement motivé repose sur une connaissance étendue des textes védiques, nous semble avoir caractérisé très justement chacun de ces interprètes. Il rend hommage au lexique de Grassmann vraiment indispensable dans ces études difficiles, et paie à l'œuvre colossale de M. Ludwig un juste tribut d'éloges, tout en en marquant très nettement les côtés faibles. C'est surtout du système de M. Bergaigne que se rapproche l'orientaliste belge, et il en fait ressortir tout le mérite, le vengeant ainsi de bien des attaques peu justifiées et de parti pris.

Cette brochure porte pour titre général *Études Védiques*, espérons que c'est là une promesse et que l'auteur nous donnera bientôt une suite à ce premier essai : il n'aura pour cela qu'à puiser dans les trésors que l'étude si approfondie qu'il a faite du Rig-Véda a accumulés sous sa main. Espérons enfin que la traduction complète du Rig-Véda dont il nous parle dans sa préface et qu'il a complètement terminée, ne tardera pas non plus à voir le jour. Il a prouvé qu'il était en état de faire faire plus d'un pas heureux à l'intelligence de ces textes anciens, il serait bien regrettable que tant de travail ne profitât pas au grand public.

CHARLES MICHEL.

R. B. ANDERSON. *Mythologie scandinave. Légendes des Eddas. Traduction de M. JULES LECLERCQ.* Paris, Leroux, 1886, in-12.

Le traité de mythologie scandinave que nous présente cet élégant petit volume sera le bien venu. Il n'y a guère d'ouvrage en langue française qui puisse donner une idée quelque peu complète de la poésie des Eddas et des légendes grandioses des sagas islandaises. En mettant à part les travaux un peu aventureux de M. Bergmann, de Strasbourg, les notes très substantielles, mais peu étendues de M. Beauvois, et quelques chapitres des voyages de M. Marmier, on ne peut guère citer que le livre très intéressant de M. de Laveleye qui date déjà de 20 ans et qui ne contient d'ailleurs que les fragments des Eddas qui se rapportent à la légende des Nibelungen. C'est donc un véritable service que nous rend M. J. Leclercq en faisant passer dans notre langue l'excellent résumé de M. Anderson. Le voyageur belge n'a pas seulement été charmé par les beautés naturelles de la *Terre de Glace* qu'il a mises naguère sous nos yeux avec tant d'enthousiasme communicatif, la littérature si profondément originale de l'Islande l'a séduit tout autant, et il a voulu nous faire partager son admiration.

Le livre d'Anderson était parfaitement choisi pour atteindre ce but. En même temps qu'un exposé très suffisamment complet des mythes de l'Edda, c'est avant tout une sorte d'anthologie fort bien faite qui met

sous nos yeux les passages les plus caractéristiques de ces vieux chants si peu connus malgré leur célébrité. Quiconque aura lu par exemple le *Chants des Runes*, ou la *légende de Thor et de Thrym* ou encore les beaux fragments de la *Væluspa* cités dans le volume, comprendra l'enthousiasme qu'excitèrent ces vieux poèmes quand les travaux de la philologie allemande les firent connaître au commencement de ce siècle.

Quoique traduits littéralement, et même à cause de cette fidélité que ne peuvent avoir les reproductions poétiques trop longtemps à la mode, ces vers nets, précis, presque sauvages et barbares ont une beauté sublime et comme le dit M. Leclercq, une sincérité profonde qui les mettent au premier rang des œuvres poétiques sorties directement du peuple.

Le livre est divisé en trois parties. La première intitulée : *La Création et la conservation du monde*, contient les légendes cosmogoniques, l'origine des géants, du premier homme et de la première femme, puis les belles légendes du frêne Ygdrasil, le grand arbre de vie, de la fontaine de Mimir, la source de la sagesse et de la science, et des Nornes qui veillent sur l'homme pendant sa vie. La deuxième partie traite de *la vie et des exploits des Dieux*. Ici on passe en revue toutes les grandes divinités du Panthéon du Nord. C'est d'abord Odin, le premier et le plus ancien des Ases, avec ses femmes Jord, Rind et Frigg, ses filles, les Valkyries, et ses fils, Hermod, Brage, Tyr, Heimdal, et le beau Balder, le favori des Dieux et des hommes. Puis viennent Thor, le dieu du printemps qui subjugué les géants du froid, et dont les aventures merveilleuses remplissent plusieurs chapitres intéressants, et les Vans, ces divinités bien-faisantes, Njord, avec ses enfants Frey et Freya, la déesse de l'amour. Enfin Loki et les divinités malfaisantes terminent cette seconde partie. La troisième partie est intitulée Ragnarok et Régénération. Le Ragnarok, c'est le crépuscule des Dieux : l'Edda en effet raconte comment les dieux finissent par succomber dans une lutte suprême, et comment le feu, l'eau, les ténèbres et la mort travaillent ensemble à détruire le monde. Mais si les dieux et le monde disparaissent, c'est pour renaître, et la régénération est chantée à son tour dans la vieille Edda.

Nous avons omis de mentionner dans cette rapide analyse quelques chapitres que l'auteur a intercalés à la fin des principales divisions de son ouvrage et qui contiennent ses vues sur l'interprétation mythologique ; à notre avis, c'est là la partie la plus faible de l'œuvre. M. Anderson défend ici un système symbolique qui trouve maintenant bien peu de partisans et qu'a écarté presque complètement la science contemporaine. C'est qu'on considère les mythes comme des produits spontanés de l'intelligence humaine, tandis que ces allégories et ces symboles supposent une réflexion, je dirais presque une érudition qui ne peut être que le produit d'une époque avancée et savante.

M. Leclercq nous dit dans sa préface qu'il supprime une longue introduction, qui, dit-il, s'adresse plutôt au lecteur anglais qu'au lecteur français, et dans laquelle l'auteur expose « avec une remarquable érudition

historique, philosophique et linguistique, ce qu'il faut entendre par la mythologie du Nord, la compare aux autres mythologies de l'antiquité, en donne l'interprétation, montre les ressources qu'elle offre aux arts et à la poésie, et en énumère les principales sources ». Nous croyons volontiers le traducteur sur parole quand il nous dit qu'il y avait là beaucoup à élaguer, les interprétations dont nous pouvons juger par ce qui en reste dans le livre ne devaient offrir qu'un médiocre intérêt, mais il est une partie au moins de cette introduction que nous aurions voulu garder, ou que le traducteur aurait du remplacer, c'est celle qui traitait des sources. Le lecteur français n'est pas très familiarisé avec les Eddas et les Sagas; nous avons vu qu'il n'y a dans notre langue qu'un petit nombre de travaux sur ces sujets, et il nous semble qu'il y aurait eu un grand intérêt à nous parler de ces anciennes collections, à nous dire ce qu'on sait de leur âge, de la façon dont elles sont venues jusqu'à nous. La question d'authenticité qui a été si controversée dans ces derniers temps et qui, on en conviendra, est capitale, aurait dû au moins être indiquée en passant. Les matériaux que nous fournissent ces vieux poèmes pour l'étude des mythologies germaniques sont-ils purs de tout alliage, et remontent-ils jusqu'aux époques primitives de la civilisation scandinave, ou bien ont-ils subi de profonds remaniments depuis le christianisme, et nous présentent-ils les vieilles légendes à travers le prisme des croyances chrétiennes que professaient certainement leurs derniers collecteurs? Ce sont là des questions du plus vif intérêt et qu'on ne peut plus guère négliger quand on traite de cette antique littérature et de ces poétiques légendes. J'ajoute que les documents ne font pas défaut à qui peut consulter les ouvrages anglais et allemands, et tout récemment encore Müllenhoff dans le 5^e vol. de sa *Deutsche Alterthumskunde* s'occupait longuement et avec une grande autorité de ces questions d'authenticité; sans entrer dans le détail des discussions, il y a là tout un monde dont il aurait fallu au moins signaler l'existence.

Tel qu'il est cependant le livre de M. Leclercq n'en a pas moins un vif intérêt, la traduction est coulante et même élégante, et le public sera très heureux d'avoir sous la main ce résumé à la fois littéraire et scientifique d'une des mythologies les plus touffues et les plus originales de l'Europe.

CHARLES MICHEL.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. J. Darmesteter, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Du 22 mars 1886 : **Merlo**, De l'état présent de la grammaire aryenne ; **Schuchardt**, Des lois phonétiques (V. Henry). — Horace, p. p. **Kiesling**, I (Frédéric Plessis). — Archives de l'Orient latin, II (A. Molinier). — **Humbert**, Molière jugé par les écrivains anglais (Ch. J.). — Du 29 : **Byrne**, Principes généraux de la structure du langage (V. Henry). — **Weissenfels**, Syntaxe latine (René Durand). — **Prost**, La Lorraine et l'Allemagne (Ch. Pfister). — **K. Müller**, Les commencements de l'ordre des franciscains (S.). — Chants populaires suisses, p. p. **L. Tobler** (Ch. J.). — Corneille, le Cid, p. p. **Larroumet** (A. Delboulle). — Correspondance de Ruge, p. p. **Nerrlich**, I (A. C.). — Du 5 avril : **Sørensen**, Le Mahâbhârata (A. Barth). — **Nageotte**, Histoire de la littérature grecque et Histoire de la littérature latine (Salomon Reinach). — **Godefroy**, Dictionnaire de l'ancienne langue française, lettres I et J (A. Jacques). — **Reimann**, Histoire moderne de l'état prussien, I (A. Ammann). — Du 12 : **Whitley Stokes**, La destruction de Troie ; **Whitley Stokes** et **Windisch**, Textes irlandais, II, 1 (H. D'Arbois de Jubainville). — Relations géographiques des Indes (E. Beauvois). — **Beauvois**, La jeunesse de Chamilly (T. de L.). — *Correspondance* : **H. Schuchardt**, Sur les lois phonétiques. — Du 19 : **Gross**, La Tène, un oppidum helvète (Salomon Reinach). — **Friedländer**, Répertoire de numismatique ancienne (T. R.). — **J. Quicherat**, Mélanges d'archéologie et d'histoire, archéologie du moyen-âge, p. p. de **Lasteyrie** (H. de Curzon). — Du 26 : **Bénard**, La philosophie ancienne (V. E.). — **Ch. Schmidt**, Précis de l'histoire de l'église d'Occident pendant le moyen-âge (A. Jundt). — **Neri**, Publications sur l'histoire politique et littéraire de Gênes (Ch. J.). — **Bratuschek**, L'éducation de Frédéric II (A. Chuquet). — **Lavisce**, Questions d'enseignement national (A. Gazier). — Thèses de doctorat : **E. Bourgeois**, Comment la situation des provinces a fait naître le principat ; et Le Capitulaire de Kiersy-sur-Oise. — Du 3 mai : **De Sarzec** et **Heuzey**, Découvertes en Chaldée (Philippe Berzer). — Xénophon, Economique, p. p. **Graux** et **Jacob** (A. M. Desrousseaux). — **De Zwiedineck-Südenhorst**, La politique de Venise pendant la guerre de Trente Ans ; **Bühring**, Venise, Gustave Adolphe et Rohan (E. Rott). — Du 10 : **Bordier**, Description des peintures et autres ornements contenus dans les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale

(C. Bayet). — **Pallu de Lessert**, Les gouverneurs de la Maurétanie (R. Cagnat). — *Gazette archéologique* de 1885, p. p. de **Witte et de Lasteyrie** (H. de Curzon). — **Joubert**, Un mignon de la cour de Henri III, Bussy d'Amboise (Louis Farges). — **Pouy**, Concini, maréchal d'Ancre (T. de L.). — Du 17 : **Iwan Muller**, Manuel de l'antiquité classique, III (Salomon Reinach). — **Voizard**, Étude sur la langue de Montaigne (A. Delboulle). — *Journal des guerres civiles de Dubuisson-Aubenay*, p. p. **Saige** (A. Gazier). — Dubois de Saint-Gelais, *Histoire journalière de Paris*, p. p. **Tourneux** (T. de L.).

Société royale belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire général de la société; 10^e année. 1886. N° 1. Janvier-Février.

Sommaire : Lieutenant Coquilhat : Le capitaine Hanssens en Afrique. — Alfred Harou : Le port d'Amsterdam. — Capitaine Storms : Le problème du mouvement des eaux du lac Tanganika. — Jules Leclercq : Théorie des Geysers. — Husson : Les rivières Setta-Cama et Celina. — Géographie commerciale. — Chronique géographique : Régions polaires, Europe, Asie, Afrique, Amérique, Océanie.

N° 2. Mars-avril.

Sommaire : Capitaine Grant Elliott : Exploration et organisation de la province du Kwilou-Niadi. — E. Destrain : Productions et négoce du bassin du Kwilou-Niadi. — A. Harou : Promenade aux environs d'Anvers. — Chronique géographique : Régions arctiques, Europe, Asie, Afrique, Amérique, Océanie.

Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik, herausgegeben von Dr Alfred Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, Teubner 1886.

Zweites Heft. Erste Abteilung (1886. Band). Nautisches zu Homeros. 5. 6. von A. Breusing in Bremen. — Zu Platons Kriton [53^e], von G. H. Müller in Wongrowitz. — Ueber das dritte buch der historien des Timaios, von H. Kothe in Breslau. — Zur handschriftlichen überlieferung des Dion Chrysostomos, von A. Sonny in Florenz (jetzt in Rom). — Die nachrichten über Thukydides. I. II. von G. F. Unger in Würzburg. — Erotematia. 6-10, von ** in *. — Ad Plinii panegyricum [c. 69], von A. Eussner in Würzburg. — Zur erklärang der Horazischen oden, von Th. Plüss in Basel und K. Niemeyer in Kiel. — Zu Cicero de natura deorum, von A. Goethe in Grosz-Glogau. — Zu Sallustius [or. Lepidi § 18], von G. Ungerman in Düren. — Die handschriften der Caesares des Aurelius Victor von Th. Opitz in Dresden.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl, 1886.

Inhalt des zweiten Heftes. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Zu spätlä-

teinischen Dichtern. I. Von Dr. M. Manitius in Oberlössnitz bei Dresden. — Textkritisches zu Ciceros Büchern de divinatione, Von Fr. Drechsler in Olmütz.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Benedictus Niese, Die Entwicklung der homerischen Poesie. Berlin 1882, VI u. 262 SS. 8°. Angez. von A. Rzach in Prag. — Demosthenes neun Philippische Reden für den Schulgebrauch erklärt von C. Rehdantz. I. Heft. 7. verb. Aufl. bezorgt von F. Blass. Leipzig 1884, B. G. Teubner. VIII u. 178 SS. Angez. von F. Slameczka in Wien.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Georg Kaibel und Carl Robert. — Einundzwanzigster Band. Zweites Heft. Berlin, 1886.

C. Robert, Beiträge zum griechischen Festkalender. I. Die Festzeit der Delien. II. Zu den griechischen Kalendarien. — G. Schuiz, quaestiones Juvenalianae. I de genere quodam versuum insitiorum quos credunt. — H. Nohl, der Codex Tegernseensis von Ciceros Rede de imperio Cn. Pompei. — E. Curtius, die Quellen der Akropolis. — H. Schrader, zur Beurtheilung der Iliasscholien des Codex Lipsiensis. — A. Schaubé, Objet und Composition der Rechtsaufzeichnung von Gortyn. — D. Detlefsen, Vermuthungen über Varros Schrift de ora maritima (Untersuchungen zu den geographischen Büchern des Plinius. 2.). — Th. Mommsen, die Gladiatorenrentesseren. — U. Wilcken, nochmals die Indictionsrechnung. — A. Otto, die Ueberlieferung der Briefe des jüngeren Plinius.

**Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-
wissenschaft**, herausgegeben von Iwan Müller. XIII Jahrgang 1885. Berlin, Calvary 1886.

Fünftes und sechstes Heft.

Erste Abtheilung. — Jahresbericht über Herodot für 1883-1885, von Direktor Dr. H. Stein in Oldenburg. — Jahresbericht über Homer. — II. Höhere Kritik. 1883-1884, von Dr. C. Rothe in Berlin.

Dritte Abtheilung. — Jahresbericht über die lateinische Grammatik für die Jahre 1883-1884, von Director Dr. Deecke in Buchsweiler im Elsass. — Jahresbericht über die italischen Sprachen, auch das Altlateinische und Etruskische, für die Jahre 1883-1885, von Director Dr. W. Deecke zu Buchsweiler im Elsass.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, O. Seyffert. 1886. Calvary.

20 März. Rezensionen und Anzeigen : J. Flag, The Seven against Thebes of Aeschylus (Wecklein). — J. E. Sandys, The Bacchae of Euripides (Wecklein). — O. Schöndörffer, De genuina Catonis de agricultura libri forma (J. H. Schmalz). — J. Huemer, Sedulii opera omnia.

— **W. Meyer**, Zur Geschichte des griechischen und des lateinischen Hexameters (K. Rudolph) I. — **G. Loeschke**, Vermutungen zur griechischen Kunstgeschichte und zur Topographie Athens (A. Boetticher). — **R. Weil**, Die Künstlerinschriften der Sizilischen Münzen (Holm). — **G. Ritter**, Untersuchungen zu dem allobrogischen Krieg (H. Schiller). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

27 März. **Rezensionen und Anzeigen**: **H. Steigemann**, De Polybii olympiadum ratione et oeconomia (G. J. Schneider). — **F. Widder**, De Tibulli codicum fide atque auctoritate (E. Hiller). — **Studia Biblica**. Essays in Biblical Archaeology and Criticism and kindred subjects, by Members of the University of Oxford (H. Röscher). — **W. Meyer**, Zur Geschichte des griechischen und des lateinischen Hexameters (K. Rudolph). — **Th. Schreiber**, Kulturhistorischer Bilderatlas (H. Dütschke). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

3 April. **Rezensionen und Anzeigen**: **S. L. Sternbach**, Meletemata Graeca (R. Peppmüller). — **J. G. Brambs**, Christus patiens (Wecklein). — **H. Blase**, De modorum temporumque in enuntiatis conditionalibus latinis permutatione quaestiones selectae (W. Abraham). — **G. Goetz**, De Placidi glossis prolusio (K. E. Georges). — **O. Richter**, Ueber antike Steinmetzzeichen (E. Kroker). — **O. Seemann**, Mythologie der Griechen und Römer (H. Dütschke). — **B. Arnold**, De Graecis florum et arborum amantissimis (G. Knaack). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

10 April. **Rezensionen und Anzeigen**: **A. Reisch**, De musicis Graecorum certaminibus capita quattuor (A. Brinck). — **S. L. Sternbach**, Meletemata Graeca. — **C. Sallusti Crispi bellum Catilinae**. Ed. by A. M. Cook (A. Eussner). — **G. Gemse**, Vollständiges Schulwörterbuch zu den Lebensbeschreibungen des Cornelius Nepos (P. Hirt). — **C. W. Nauck**, Des Quintilius Horatius Flaccus Oden und Epoden (W. Mewes). — **G. Loeschke**, Die östliche Giebelgruppe am Zeustempel zu Olympia (Boetticher). — **L. Roersch et Thomas**, Eléments de grammaire grecque (K. Bruchmann). **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

17 April. **Rezensionen und Anzeigen**: **G. Ebers**, Richard Lepsius. — **E. Curtius**, Richard Lepsius. — **R. Gosche**, Gedächtnisrede auf R. Lepsius. — **R. Lepsius' Bibliothek** (R. Gosche). — **A. Imhof**, Statius' Lied von Theben (P. Kohlmann). — **M. Guggenheim**, Die Lehre vom apriorischen Wissen in ihrer Bedeutung für die Entwicklung der Ethik und Erkenntnistheorie in der Sokratisch-Platonischen Philosophie (F. Lortzing). — **L. Stein**, Die Psychologie der Stoa (P. Wendland). — **Jurien de la Gravière**, Les derniers jours de la marine à rames (Herbst). — **R. Menge**, Einführung in die antike Kunst (H. Dütschke). — **H. Gleditsch**, Metrik der Griechen und Römer (R. Klotz). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

24 April. **Rezensionen und Anzeigen**: **G. Ebers**, Richard Lepsius. — **E. Curtius**, Richard Lepsius. — **R. Gosche**, Gedächtnisrede auf R. Lepsius. — **R. Lepsius' Bibliothek** (R. Gosche). — **Th. Oesterlen**, Komik

und Humor bei Horaz (W. Mewes). — **M. Tulli Ciceronis orationes selectae**, ed. H. Nohl (J. H. Schmalz). — **Ed. Wolff**, Schulwörterbuch zur Germania des Tacitus (A. Eussner). — **A. Holm**, Griechische Geschichte von ihrem Ursprunge bis zum Untergange der Selbständigkeit des griechischen Volkes (R. Weil). — **J. Langl**, Griechische Götter- und Heldengestalten (H. Dütschke). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

1 Mai. **Rezensionen und Anzeigen** : **J. Vahlen**, Aristotelis de arte poetica liber (M. Wallies). — **M. Petschenig**, Studien zu dem Epiker Corippus (L. Mueller). — **G. C. Macaulay**, Livy Books XXIII and XXIV — **C. Krieg**, Ueber die theol. Schriften des Boethius (G. Schepss). — **R. Thurneysen**, Der Saturnier und sein Verhältnis zum späteren römischen Volksverse (R. Klotz). — **M. Müller**, Der saturnische Vers und seine Denkmäler (R. Klotz). — **G. Weber**, Griechische Elementar-Grammatik (W. Vollbrecht). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

8 Mai. **Rezensionen und Anzeigen** : **J. Simon**, Zur Inschrift von Gortyn (R. Meister). — **E. Below**, De hiatu Plautino prima pars qua agitur de hiatu qui fit in thesi (O. Seyffert). — **A. Kuthe**, Die römische Manipulartaktik. — **F. Fröhlich**, Beiträge zur Geschichte, Kriegführung und Kriegskunst der Römer (R. Schneider). — **B. J. Wheeler**, Der griechische Nominalaccent (Ph. Kautzmann). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

15 Mai. **Rezensionen und Anzeigen** : **J. U. Fäsi-Hinrichs**, Homers Odyssee (W. Gemoll). — **C. Jacoby**, Dionysi Halicarnassensis antiquitatum Romanarum etc. (G. I. Schneider). — **M. Gittlbauer**, Philologische Streifzüge, 5. Heft (W. Mewes). — **Cicéron**, De officiis par Boirac (F. Müller). — **J. Belsheim**, Das Evangelium des Marcus nach dem griech. Codex Theodoraee — **Ders.**, Epistulae Paulinae ante Hieronymum Latine translatae (H. Rönsh). — **M. Duncker**, Geschichte des Altertums Band 2 (Holm). — **O. Donner-von Richter**, Ueber Technisches in der Malerei der Alten, insbesondere in deren Enkaustik (P. Graef). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

22 Mai. **Rezensionen und Anzeigen** : **N. Wecklein**, Ausgewählte Tragödien des Euripides. IV : Hippolytos (K. Busche). — **J. T. Beckwith**, Euripides Bacchantes (Wecklein). — **A. Sidgwick**, P. Vergili Maronis Georgicon libri I. II. (Gebhardi). — **C. Torr**, Rhodes in ancient times (R. Weil). — **K. Bissinger**, Verzeichnis der Trümmer- und Fundstätten aus römischer Zeit im Grossh. Baden (F. Haug). — **E. Seelmann**, Die Aussprache des Latein nach physiologiech-historischen Grundsätzen (E. Boehmer). — **C. Pauli**, Die Inschriften nordetruskischen Alphabets (W. Deecke). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter Mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder.

24 März. **Rezensionen und Anzeigen** : Aeschylos Agamemnon, griechisch

u. deutsch von U. v. Wilamowitz (G. Günther). — Dionysi Halic. antiq. Rom. ed. C. Jacoby (F. Krebs). — K. v. Oppen, Die Wahl der Lektüre im altsprachlichen Unterricht (Leuchtenberger). — G. Legerlotz, Aus guten Stunden. — Auszüge, etc.

31 März. Rezensionen und Anzeigen : A. E. J. Holwerda, Die alten Kyprier in Kunst und Cultus (H. Lewy). — A. Neupert, De Demosthenicarum epist. fide et auctoritate (H. Landwehr). — A. Gellii Noctium Atticarum libri XX ex rec. M. Hertz. Vol. I. II. (A. Eussner). — M. Hertz, Opuscula Gelliana (A. Eussner). — F. Schmeding, Die klassische Bildung in der Gegenwart (G. K. Uphues). — Auszüge, etc.

7 April. Rezensionen und Anzeigen : L. v. Urlichs, Beiträge zur Kunstgeschichte (P. Weizsäcker). — Guil. Doermer, De Graecorum Sacrificulis (P. Stengel). — E. Jerusalem, Ueber die aristotelischen Einheiten im Drama (A. Döring). — A. Dehlen, Die Theorie des Aristoteles und die Tragödie der antiken Weltanschauung (A. Döring). M. Tulli Ciceronis scripta rec. C. F. W. Mueller, II 2 (K. Lehmann). — E. Berger-E. Ludwig, Latein. Stilistik (H. Landgraf). — Auszüge, etc.

14 April. Rezensionen und Anzeigen : G. Gilbert, Handbuch der griech. Staatsaltertümer, 2. Bd. (H. Landwehr). — O. Miller, De decretis Atticis quaest. epigraphicae (V. Heydemann). — F. Susemihl, Analecta Alexandrina chronologica (G. Knaack). — Auszüge, etc.

21 April. Rezensionen und Anzeigen : G. Gerber, Die Sprache und das Erkennen (H. Ziemer). — Die Sprache als Kunst (H. Ziemer). — Euripides Hippolytos, erklärt von N. Wecklein (Th. Barthold). — H. Merguet, Lexikon zu den Schriften Cäsars (Hassenstein). — Auszüge, etc.

28 April. Rezensionen und Anzeigen : A. Schäffer-H. Nissen, Quellenkunde der römischen Geschichte (E. Zarncke). — B. Hubert, De arbitris Atticis (H. Landwehr). — H. Buermann, Die handschr. Ueberlieferung des Isokrates I. (B. Keil). — O. Schoendoerffer, De genuina Catonis de agricultura libri forma I. (a.). — M. Novák, Ciceronis in L. Catilinam orationes. — L. Carrionis in A. Gellii libros commentarium edidit M. Hertz (E). — Auszüge, etc.

5 Mai. Rezensionen und Anzeigen : R. Westphal, Griechische Rhythmik, 3. Aufl. (K. v. Jân). — A. Weidner, Adversaria Sallustiana (Th. Stangl). J. Praun, Bemerkungen zur Syntax des Vitruv (H. Nohl. — Auszüge, etc.

12 Mai. Rezensionen und Anzeigen : J. Caesar, Disputatio de signific. verborum arsis et thesis (K. v. Jan). — M. Terenti Varronis de lingua latina libri ed. L. Spengel (W. Abraham). — Ciceros Reden, erklärt von Halm-Laubmann, V. Band (K. Lehmann). — P. Ovidi Nasonis Heroïdes, ed. Sedlmayer (K. P. Schulze). — J. Lattmann und H. D. Müller, Kurzgefasste latein. Grammatik. — —, Latein. Formenlehre und Hauptregeln der Syntax (H. Ziemer). — Auszüge, etc.

19 Mai. Rezensionen und Anzeigen : R. Sabbadini, Guarino Veronese e il suo Epistolario (B. Kübler). — R. Holsten, De Stesichori et Ibyci dialecto (W. Schaumburg). — Lucian Müller, Der saturnische Vers und seine Denkmäler. — R. Thurneysen, Der Saturnier und sein Verhältnis zum späteren röm. Volksverse (a.). — Aem. Baehrens, Ad. Ciceronis Brutum et Oratorem (Th. Stangl). — Hemme, Auswahl aus Horaz und den röm. Elegikern (K. P. Schulze). — Auszüge, etc.

26 Mai. Rezensionen und Anzeigen : A. Breusing, Die Nautik der Alten (A. Philippi). — K. Ohlert, Rätsel und Gesellschaftsspiele der alten Griechen (H. Blümner). — G. Knaack, Quaestiones Phaethontaeae (O. Gruppe). — G. A. Leist, Der attische Eigentumsstreit in den Diadikasien (H. Landwehr). — J. Kuhl, Beiträge zur griech. Etymologie I. (G. Meyer). — Daremberg et Saglio, Dictionnaire des antiquités Grecques et Romaines. — A. Bouché-Leclercq, Manuel des institutions Romaines. — Auszüge, etc.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT,
LETTRES ET SCIENCES.

NOTE SUR LE PATOIS DE COUVIN.

Cette note a été rédigée à l'aide de renseignements que m'a fournis M. Marchot, élève de l'École Normale des Humanités à Liège, qu'un long séjour à Couvin a familiarisé avec le patois de cette localité, dans lequel il a traduit la Parabole de l'Enfant prodigue. J'ai revu cette traduction et j'en ai conservé l'orthographe, non qu'elle soit entièrement satisfaisante, mais parce qu'il m'a paru difficile de concilier, avec les faibles moyens typographiques dont nous disposons, les exigences spéciales d'une graphie phonétique. Je confesse d'ailleurs qu'une telle graphie aurait permis d'exprimer avec plus de précision certaines nuances de sons du dialecte de Couvin, notamment les phonèmes que j'ai rendus par *ê* et par *ô*; le premier, toujours bref, a à peu près la valeur de cet *e* roumain que Diez (Gramm. I, 437 trad. franç.) caractérise ainsi : « une voyelle obscure, « intermédiaire entre *e* fermé et *ô*. On la compare d'ordinaire « à l'*e* muet français, bien qu'elle s'en distingue essentiellement, « en ce qu'elle compte pour une syllabe et plus encore en ce qu'elle peut recevoir l'accent... » ; le second tient le milieu entre *o* fermé et *ou*. Il m'a paru intéressant de remonter un peu plus haut que notre temps et de rechercher, dans les textes de la fin du moyen-âge, d'anciens témoignages de formes caractéristiques du patois de Couvin. Malheureusement ces textes sont en petit nombre et, pour la plupart, fort altérés. Le cartulaire de Couvin¹ renferme huit pièces antérieures à l'an 1400 ; les nos 1, 2, 4 sont

¹ Éd. BORMANS, dans la Collection des *Documents inédits*, relatifs à l'histoire de la province de Namur. Namur 1875.

latins; les autres pièces ou bien ont été rajeunies (3, 5, 8)¹, ou bien ont une provenance étrangère (6, 7). Les chartes du XV^e siècle sont elles-mêmes peu nombreuses et appartiennent soit à un cartulaire (10, 18), soit aux *transports* de la Haute-Cour de Couvin (1483-1500) : ce sont les nos 15, 16, 17 et 19. Elles ne méritent donc qu'une faible part de la créance qu'on accorde généralement aux documents de cette espèce. Je fais naturellement abstraction des œuvres littéraires; les seules qui rappellent une origine couvinoise sont celles de Watrquet, éditées par M. Scheler². Mais Watrquet a-t-il écrit dans le dialecte de Couvin? Les traits de sa langue sont exclusivement picards; ils appartiennent à cet idiôme général qu'écrivaient, au XIV^e siècle, tous les poètes du Nord de la France et nos rimeurs du Hainaut. Or, Couvin semble se rattacher à un autre domaine linguistique. Comme Dinant, c'est une ville wallonne, son dialecte est wallon, sans mélange aucun. C'est ce qui va d'ailleurs ressortir de l'exposé sommaire de sa phonétique, que j'ai crû utile de mettre en tête de la version de la Parabole que nous devons à M. Marchot. Cette version et les chartes déjà mentionnées, sous leurs numéros respectifs, sont donc les sources principales de ce petit travail, qui ne vise ni à la minutieuse exactitude, ni à l'étendue des études de MM. De Wailly, Gaston Raynaud etc., en France, et de MM. Neumann, Goerlich et bien d'autres, en Allemagne, sur les anciens dialectes du français.

J'ai négligé à dessein tout ce qui m'a paru offrir les caractères d'une généralité sans intérêt; en outre j'ai écarté, en les considérant comme purement français, un certain nombre de mots qui trahissent un emprunt de fraîche date à la langue littéraire. Voici les principaux : *part*, *temps*, *famine*, *content*, *domestique*, *ciel*, *musique*, *longtemps*, *commandement*, *jamais*, etc. Si le patois avait possédé ces mots depuis un temps respectable, ils auraient revêtu une forme particulière. On aurait dit, p. ex., *timps*, *contint*, *djamai* et peut-être *djamai*, etc. cp. *seurmint*, *atint*, *djon-ne* etc.; j'en dirai autant de locutions comme *i s'met en colère*, *sain e sauf*, etc. On remarquera enfin que j'ai traité les

¹ V. les indications de l'éditeur, pp. 8, note 5; 19, note 1; 32, note 2. Je n'invoque ces trois chartes qu'exceptionnellement, à titre confirmatif.

² Bruxelles, 1868.

voyelles atones sous la rubrique de leurs toniques respectives ¹.

Vocalisme.

A bref ou long.

1. *a + r*, spécialement à l'infinitif — *are* : *é. crevé, rallé, s'estourné, rintré, din-né, tuvé, s'amusé*. cp. *solé*; en revanche *are* : *e* dans *ravique, tuvé, d'mandé, allé, rintré*. Donc on a *e* et *e* indifféremment.

2. *a + tr* : *é* : *père, frère, mère* (à Namur *père, frère, mère*, tandis que *are* : *e*).

2. *atus* : *e* régulier : *ramasse, sté, r'trouvé, doné, despinse, péché, ravique*. A la 2^e pl. verbale on a *erperde, apporté, mette, amoin-né, tuvé, taijé, fjé*. *a* : *e* est donc la formation la plus générale, qui explique l'orthographe *ei* d'une de nos chartes, conformément aux lois du dialecte wallon : *concedeiz, acordeiz* (17) cp. *molesteir* (—*are*) id. ²

4. *a* : *ie*, plus tard *i* dans les verbes soumis à la loi de Bartsch. Ex. *agadgi, mindgi, rabressi* à l'infinitif; cp. *don'ri* = donneriez.

5. *a + m, n* : *pouain, fouain*, phénomène qui se manifeste de Walcourt à Huy; à Beaumont on dit encore *pain, faim*, à Liège déjà *pan, faim*. Dans les chartes je trouve *an* : *aien* dans *maien*, mais le composé est *mentenu*; cp. *cherten* (18); *a + n* couvert: *en* : *sen* (15, 18, 19) *sente* (15). A l'atone *mindgi* dans la parabole.

6. *a* : *au* (Apfelstedt Lothr. Psalt. X) déjà très répandu au moyen-âge. Dans les chartes *chestiaul, aujustee* (11), *hospitaul, au* = à, non *al* (18), peut être aussi *audans* (19). Les graphies *paulmes, aultre, hault* (10) sont douteuse à cette époque. Citons encore *one, oinne* = *alena* bas-lat. (19). La Par. n'a pas d'ex. sauf *pôpa* à l'atone. N. cependant *crâ* où *a* est allongé; ailleurs on dit *crau(s)*.

6. —*aticum*. Pas d'ex. dans la parabole. M. Marchot me cite

¹ Les sons que représente l'orthographe adoptée ont, bien entendu, leur valeur française; il en est ainsi pour *au, eu, u*, pour *ch, j*, etc. qui ont une autre signification pour les lecteurs allemands; *w* a le son anglais et *y* représente *yod* ou la vocalisation d'une gutturale.

² Parmi les pièces dont l'orthographe est rajeunie, donc suspecte, il en est une qui porte *preitz* (3). M. Cloetta, dans son édition récente du *Poème Moral*, est d'avis que *e* de *ei* est fermé (p. 44). Je ne puis exposer ici les raisons qui me déterminent à le considérer comme un *e* ouvert.

moïn-nâtch', *fromâtch'*, *vilâtch'*. Dans les chartes *aige* domine : *vendaige* (10), *damaige* (17), *persenaige*, *buveraige*, *eritaige* (19), mais *vinage*, *heritage* (11) *heritages* (18). Si Watricquet pouvait être invoqué ici, il nous fournirait un argument en faveur de la prononciation *-aige*. Dans le *Mireor as dames*, on a *voiage* : *ai-ge* (l. *voiaige*) 567; dans le dit du Connestable *lignaige* : *naige* (neige) 321 etc.

7. *a + y* : *ai*, non *ai* : *maye* (15, 19) *faier* (16, 17, 18, 19) *faiet* (16, 17) *payez*, *paies* (=pacem) (17), *paier* (=paria), *maies* (=magis) (18). A l'atone on a dans la Par. *païs* cp. *maïerye* (16); mais *mai*, *fait*.

è latin populaire (ouvert).

8. *e* dans *ellus*. On a *iau* dans les chartes, *ia* dans la Par. Ex. *pourciaus* (10), *chestiaul* (11), *martiau*, *fourniau* (16), dans le patois *ania*, *via*; cp. *e + ll* dans *z-ia* ¹.

9. *e + n* : *e* : *fré*, *ré*, *er've*, *né* (*nin* liégeois), *vé*, *vauré*. Mais à l'atone on a *e* bref dans *r'venu*, *r'venè* *e + n* couvert dans *seurmint*, *atint* (cp. 14), donc régulièrement traité comme *e + n* couvert.

10. *e + y* : *i* dans les chartes : *demi* (11), *pourfy* (16, 18), *lict*, *lyts*, *demy*, *dix* (18). Aujourd'hui on dit à Couvin *demi*, *dich*, *chich* (sêx), mais *lé*. (*lé* à Liège, *dimey'*, *dtç*, *stç*.)

é latin populaire (fermé).

11. *e* : *oi*, prononcé *oue* : *quouesqu'* (quoi est-ce que litt.), *avoue* (avoir) *bouër*, *wouët* (voit), cp. au XV^e siècle *boier* (19)?

12. *e* : *ôi* : *ë* dans *drë*, *dë* (cp. *deut-debet*, 11) et dans les finales flexionnelles de l'imparfait et du conditionnel : *avë*, *vörë*, *d'mërë*, *aurë*, *donë*, *s'approtchë*, *er'venë*, *falë*. En revanche *e* : *oi* dans *avoïe* (inviat).

13. *e* : *oi* : *o* dans *droci*, *drola* (pour *endroit ci*, *là*, cp. *co* = *encore* et le v. fr. *ci endroit*, *la endroit*).

14. *e + n* ou *n* couvert : *en* (*in*) dans les Chartes : *aweng* (avena) (11) *ren* (Rhenum) (18); *prence* (18) *pent* (pinte). A l'atone *lencieux* ou *lincieux* (18). Dans la Par. *despinse*, *din*, *d'din coumince*; à l'atone *rintré*, *rintrant*. Mais *én* : *a* dans *in* et ses

¹ —*ellus* : *ia* a peu près la même extension que *a + n* : *ouain*. On le dit à Walcourt, Dinant, Namur, Fosses et Huy. Beaumont a *iau*, Liège *ai* (anc. *eat*) ainsi que le Luxembourg.

composés *agadgi*, *avoie*, *aspetché*, *rabressi*, *atint*; toutefois *e* (in) et *effant*. Enfin *e* + *n*: *oin-ne* à l'atone de *amoin-ne*. Ajoutez *moïn-nâtch'* (qui suppose une confusion avec *mener*).

i long latin.

15. *i* + *n*: *en*, *in*, dans les ch.: *moulen* (10) *moullen* (19) *Martin* (18, 19), *floren* (19).

o latin populaire (ouvert).

16. *o*: *ë*. Au XV^e siècle¹ déjà on a *welle*, *weg* (veux) (18) et à l'atone *demérez* (9, 16). La Par. offre *avë* (avoec a. fr.) *vë* (veut) et atones *d'mèrë*, *d'mèreu*.

17. Un fait plus intéressant est *o* libre: *ieu*, *o* entravé: *io*. Déjà les ch. ont *sieur* que l'éditeur (pourquoi?) a marqué d'un *sic* (15); *lincieux*, *lencieux* (18), sans parler d'un nom de lieu: *Braine Lalieu* (alödum) dans le n° 10, qui renferme aussi *lieu*, forme générale ep fr. La Par. a *mieur*; M. Marchot me cite *bieu* (bœuf) *ieu* (œuf) *kieur* (cœur) *nieu* (neuf) *sieur* (sœur), enfin *coulieuf*² qui suppose un type refait avec *ö*; *ö* + *a* encore dans *nieuf*³. Pour *o* entravé je n'ai que *iörd*, féminin *iôte* (Par.); cp. a. français *ord(e)* et Diez. Etym. W. s. v. *ordo*.

18. *o* + *n* + *y*: *lon*.

19. *o* entravé: *io* (supra) et *ó*: *có* (colpus) *fórt*, *mórt*, *sót'*. Atones *vóré*, *apporté*. La distinction relevée à Seraing (et à Liège) par M. Horning (Zs. f. R. P. IX, 486) ne se retrouve donc pas à Couvin.

20. *o* latin populaire (fermé).

ó: *eu* régulièrement dans les chartes. On a *é*: *eu*: *e* dans *liquers* (ou bien *ue* = *eu*?) (11) et *maier* (15, 18, 19) douteux à cause de la consonne suivante. La par. a *leu*, *deu*, *honeür*, *no(s)*, *vo(s)*, *vou*, *poü(r)*.

21. *ó* + *n*: *on-n* dans *djon-ne*, mais *adon*, *allons*, *maujon*; atone, *done*, *donë*.

22. *ó* entravé: *ou*: *djou*, *tout*, *accourt*. Atone *s'ertourné*, mais *solé*. Les ch. ont *tout* (18), *jour* (18, 19), *mambour* (19).

u long latin.

23. *u*: *eu*: *d'mèreu* (-*utus*?), *ieü*; on dit aussi *il a pleü*, *il a veü* etc.; à l'atone *seürmin* (cp. 18 *coustuem*): *u* dans *pèrdu*, *r'venu*,

¹ Peut-être dès 1301, car une des chartes dont l'orthographe est rajeunie porte la forme *pevent* à cette date (5).

un'; *u* : *i* dans *in'*; *u* : *ē* dans *ēn'* (idem à Liège pour *ēn'*, *lēn'*, *prēn'* etc. où le latin a *ū*).

24. *ui* : *u* : *nelu*, *dispu*; *ui* : *u* : *i* dans *pisquē*. *Li* est une formation indépendante.

25. OBSERVATION : Un trait du patois de Couvin est la prononciation *e* des particules et pronoms ordinairement atones : *e*, *le*, *mē*, *nē*, *quē*, (de) *dē* (je fr.) cp. *etou*, *nelu*, *crévē*, *mērite*, *mē*=men, *se*=sen de l'ancien dialecte devant une consonne (*m'n*, *s'n* + voyelle).

Consonnes.

w, *v*.

26. *w* germanique : *v* dans certaines formes des ch. : *vardons*, *varde* (11) *vairz* (werre ?) (18), *vairdons* (19); mais *regart*, *guerre* (18).

27. *v* : *w* : *aweng* (11), *Cowin*, *awestyē* (16, 17) *avec* (id), *avecque* (19) *trouvez* (17, 18, 19) *avons* (17) *welle*, *weg* (18) *pouwes* (18, 19). Ce trait caractéristique, comme la plupart des autres, se retrouve fidèlement dans la Par. qui a *awouē*, *wouet*.

Palatales.

28. *c* + *a* : *ch* dans les chartes. Toutefois il est permis de se demander quelle était la valeur de *ch* en présence de graphies comme *broche* = broc (11) et *chouchier* = coucher (18). On a de plus *eschevins* (10) et *esquevins* (11, 18, 19); *chozes* (10), *choses* (11) et *coze* (17), *caze* (19); *chacun* (10), *chascun* (11) et *quescune* (19). Dans le même texte (11) on a *chapons* et *capons*. La Par. offre *tchamp*, *pechè* (?) *approtche*, *aspètche*, mais *caboulee*, *campagne*.

29. *c* + *e*, *i* : *ç* français. Les chartes ont bien *cheux* (11) *che* (17) *cherten* (18) *chy*, mais le plus souvent *c*, écrit aussi *s*, trait propre à l'Est des pays de langue française. (Foerster. Chev. II especes LIII) : *se* (ces) *Fransoy* (15); *sen* (cens), *sou* (çou) et réciproquement *cez* pour *ses* (16); *sou* (17); *apersevoit*, *prédisesseur*, *sinq* et inversement *cera*, *ce*, *c'*, *celon* (18); *servoisse*, *résevoir*, mais *c'* = *se* (si) et *ceront* (19). La par. a *c'*, *ci*, *droci*, *ça*.

30. *c* ou *t* + *y*. On a dans le patois *coumince*, *rabressi*, c'est-à-dire *c* + *e*, *i* traité comme *c* ou *t* + *y*, tandis que, dans ce dernier cas, les chartes ont plutôt *ch* : *pachon* (pascionem) (10), *aprobachion* (11), *condichion*, *menchion* (15), *condichyon* (16),

porchyon (17), *marche* (18), mais *comensant*. Dans l'une des ch. suspectes (3), je trouve *fouatche* et *fouache* (focacia), *parchon-niers*, *comparchonniers*, *paisson*. La copie d'une autre (5), qui date de 1450, porte *paissions*, *pachons*. N. encore *ranson* (5) et *pachon* (8).

31. *c* devient *j* dans le cas où on a en français (*i*)s. (Horning. Zs. 489) : *dijant*, *f'jè*, *taijè*.

S.

32. *s* + *y* : *maujon* (*s* : *j* à Walcourt, à Dinant et à Beauraing ; *s* : *j* et *ch* à Namur et à Fosses ; *s* : *h* (*χ*) à Havelange, Huy, Liège et Verviers. Déjà à Beaumont *s* persiste).

33. *s* impur initial est conservé, sans prosthèse de *e*, dans *stoser* (16), *storer* (18). Mais le plus souvent la prosthèse a lieu : *eschevins* (10), *esquevins* (11, 18, 19), *esco* (11), *estant* (16, 18), *estaz*, *estauble* (17), *estoffe* (18), *Esterne* (Stephanus), *este*, *espiat* (19). Dans la Par. *estè*, *estampe* (?) mais *sti* (liégeois *stu*). Peut-être y a-t-il eu aphérèse dans l'autre *sti* (iste-ille?).

l, r.

34. *l* tombe à la finale. Déjà au XV^e siècle : *oste*, *menestre*, *corti*, *Noe* (11); *leque*, *ospita*, *a* (15); *lyque* (16), *leque* (19). *l* + cons. tombe dans *scavons* (= *salvons*) *soz* pour *sols* (11); *queque* (11, 15, 16), *saive* (15, 16) *chafer* (18), *tes*, *ques*, *savons*, *faront*, *espiat* (19). Les chartes altérées ont également des ex. des 2 cas : je citerai dans 3 *chevireu* (chevreuil) et *tounye* (= **toloneum* pour *teloneum* cp. *tournieu* cartulaire de Namur, n° 60); 5 a *y* (ils) et *chevireux*; 8 a *preet* (var. *preel*) et *que*. Dans la Parabole *i* (mais *il* + voy.), *fi*, *avau*, *sti* (?) *z-ia*, *ania*, *via*; *có*, *vórè*, *quéqu'part*. Citons encore *étou*, dont on peut rapprocher l'ancien *dou* = *del* (15, 16, 17).

35. *pl* : *p* : *pu* (plus) qui est général en wallon; *l* : *r* dans *seürmin*.

36. *r* final tombe : *Gera* (11, 16, 18), *Piera* (11, 18), *devesty* (infinitif) (15), *ordeneus* (17); il en est de même dans *-are*, *-arius* : *marlie* (18), *cerye* = cellerier (19). Les ex. de la Par. sont *agadgi*, *mind'gi*, *rabressi*, *solé*, sans parler des inf. en *é*, plus *leu*, *djou*, *avoué*, *co*, *pou* (et *pour*), *pa*.

37. *r* disparaît des groupes *str*, *tr*, *rt* (*rd*) : *iesse*, *vo* (possessif), *iôtè*, *cont'* (mais *contr'* + voy.); il se conserve avant la tonique et dans les monosyllabes (Horning Zs. 491-2) : *part* (?) *fört*, *mört*, *rintrant*, *pèrdu*, *appòrtè*, *rintré*. Exception *sôt*. Les chartes

ont *orde* (ordre) *let* pour *letre* (15), *est* à l'inf. (16) *prende* id. (19). cp. *Magerit* (15).

Nasales.

38. Le dialecte de Couvin obéit à la tendance, générale en v. français, à nasaliser la voyelle qui précède *m* ou *n*, tonique et suivie d'une atone, ou protonique. Au XV^e siècle on a *plainne* (plēna), *donne* (11), *mannier*, *Romme* (15), *mannans*, *connissons* (17), *bonnes*, *ordonne* (18), *monnier* (molinaris), *oinne* (*alena) (19), ex. qui ne sont par tous probants; en outre *mn* : *mm* régulièrement dans *nommez* (18), *hommes* (19). La Par. a *djon-ne*, *din-nè*, *amoin-nè*; on dit encore *moin-nâtch'* (cp. 14) *poin-ne*, *ainmé*, *lain-ne*, *vein-ne*, etc.; même *n* parasite s'est introduit dans *minme*. Pour les cas particuliers de voy + nas. cp. 5, 9, 14, 15, 18, 21.

39. Les articles et les pronoms semblent offrir peu d'intérêt. *Le*, *l'* sont masculins et féminins; l'article indéfini est : Masc. *in*, *un* (+ cons.), *èn'* (+ voyelle) Fém. *èn'*. Plur. *dè*. Pronoms personnels : *dè*, *d'*, *mi*, *mè*, *m'*; *il* (*i* + cons.) *li*, *lè*. Plur. *no(s)*, *vo(s)*, *vou*, *leu*, *z-ia*. P. possessifs *mè*, *sè* + cons., *m'n*, *s'n* + voy. *no*, *vo*. Pl. *mes*, *ses*. P. démonstratif *sti-ci*.

40. Le déplacement de l'accent à la 3. plur. du présent des verbes est un phénomène très général en wallon. La Parabole a *v'lè*, *coumincè*. L'atone reçoit un accent (Horning, Zs. 494) dans *iôtè* *fe-mes*.

41. *er* : *re* en composition *s'ertourné*, *erperdè*, *er'vè*; mais *r'trouvé* (-vè), *r'vénu*.

M. WILMOTTE.

VERSION DE LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE

par M. Marchot ¹.

11. I leu dit ètou : un có, èn' dê, i-gn avè èn' homme qu'avè deu fî.

12. Un djou, ign a l'pu djon-ne qu'appelle sè popa è qui li dit : Popa, dè vórè bé qu'vo m'don'ri lè part qui m'er'vé. Oueïe, què l'popa dit, è lè v'la qui li don' tout ç' qu'il avè drè.

13. En' miiett' dè temps après, après qu'il a ieû tout ramassè, i s'è va-t-avau un paï-i fòrt lon, è drola i despinse tout quouès qu'il avè en viquant d'din l'débauche.

14. Bé rât' qu'i n'li d' mërè pu ré, v'la èn' grande famine qu'arrive din l' païs, aius' qu'il estè, è i coumince à awouè fouaim è à crèvé d'misére.

15. Adon i va s'agadgi quéqu' part, aiusqu'on l'avoïe aux tchamps avè les cucho.

16. Il aurè co bé stè content d' mindgi del caboulée comme z-ia, mai i-gn avè nèlu qui n' li ennè donè.

17. Rintrant a li min-me : — a no maujon, qu'i s' dit, i-gn a du pouain pou les domestiques tant qu'i nè v'lè, è mi, droci, dè mieur dè fouaim.

18. Dè va m'è rallé trouvé m'popa et d'li dirai : Popa, d'ai pèchè contr' el ciel et cont' vou.

19. E dè n'mèrite pu dè iesse vo fi ; èrpèrdè m' seûrmin comme domestique. —

20. Adon i s'estampe pou'n' allé r'trouvé s'père. I s'approtche, sè popa l'wouet è accourt lè rabressi.

21. Mai li, i coumince a li dire : — mè popa, d'ai pèchè contr'el ciel et cont' vou, è dè n' mèrite pu dè iesse vo fi. —

22. Mai ça n'aspèche nè l'père dè s'ertourné en disant à ses domestiques : — Appòrtè l'pu belle róp' è mettè li ètou èn' ania a s'dè è dè solé à ses piè.

¹ Cette version ne figure pas dans le recueil publié par la *Société liégeoise de Littérature Wallonne* (Bulletins 7^e année, 1863).

23. Amoin-nè m' lè crâ via è tuwè 'llè. Nos alons l'mindgi è no-s amusé.

24. Mè fi droci estè môt è-i vé d'raviquè. Il estè pèrdu è lè v'la r'trouvè. — I coumencè adon à s'amusé.

25. Mai l'frère pu grand, qu'avè sti a l'campagne è qui r'vènè, comme i s'approtchè del maujon, atint l'musique è wouet qu'on danse.

26. Il appelle in domestique è i li demande quouèsqu' i-gn avè.

27. — Vo frère est r'vènu, dist-i, è vo père a fait tuwè l'crâ via, pa ç'qu il est r'trouvè sain è sauf.

28. Mai i s'met en colère è i n'vè né rintré. Sè popa sôt' è vé li demandè d'rintrè.

29. Despu si longtemps què d'travâie droci, dist-i, dè n'ai jamais ré fait cont' vo commandement, è pourtant vo n' m'avè jamais donè un gado pou 'n'allè din-né avè mes amis.

30. Mai pa ç' què sti-ci, qu'a tout despinsè avè dè iôtè fe-mes, ervé, vo f' jè tuwé poûr li l'crâ via. »

31. Taijè-vou, m'n effant, què s'popa li dit, vos avè toudi d'mèreu avè mi è tout ç' què d'ai, c'est poûr vou.

32. Mai i falè bé bouèr è s'amusé, pisquè sti-ci, qu'est vo frère, estè môt è qu'il est raviquè, qu'il estè pèrdu è qu'il est r'trouvè.

LE TEMPLE DE VESTA ET LA MAISON DES VESTALES A ROME.

Le Forum romain présentait, au commencement de ce siècle, plus de ressemblance avec le lieu boisé et marécageux où, sous la royauté, avait eu lieu, d'après une tradition d'une authenticité plus que douteuse, la lutte suprême entre les Romains et les Sabins ¹, qu'avec la place historique qui avait été le centre de l'activité politique de la Rome républicaine et qui sous l'empire, grâce aux splendides monuments élevés par les princes, était devenue la plus belle place de l'Univers. Le Forum avait perdu jusqu'à son nom : il était devenu le *Campo vaccino*. Ce Campo n'était pas même une immense ruine : à peine si ça et là quelque fût de colonne ou quelque sommet d'arc de triomphe se dressaient majestueusement au-dessus des décombres qui s'étaient accumulés au forum depuis le jour (1063) où le normand Robert Guiscard avait ravagé la huitième région de la Rome antique ; et comme le dit si bien l'auteur des Iambes :

« Comme des souvenirs, là, de frères colonnes
Dressent de loin en loin leurs jaunâtres couronnes,
Et leurs feuilles d'acanthé et leurs fûts cannelés
Rappellent la splendeur des siècles écoulés.
.
.
.
.
.
.
Derrière les grands arcs, à travers les décombres,
Le long des chemins creux, mes regards entraînés,
Suivent des buffles noirs deux à deux enchainés ². »

Ces débris informes semblaient protester contre la sacrilège indifférence du peuple de Rome à l'égard de ce berceau de sa puissance d'autrefois. Plus d'une découverte avait indiqué cependant quelles richesses artistiques et historiques devaient

¹ Cf. CANINA. *Descr. storica del foro romano*. Roma, 1834. Cap. I.

² BARBIER. *Il Pianto : Le Campo Vaccino*.

être ensevelies sous cet amas de terres. N'était-ce pas au Forum même, dans l'église des SS. Cosme et Damien que, sous le pontificat de Pie IV, en l'année 1563, on avait découvert des fragments de ce plan de Rome, exécuté peut-être d'après les ordres de l'empereur Septime Sévère; fragments qui constituent une des reliques les plus précieuses qui soient conservées au musée du Capitole ¹?

Bien des fois, il est vrai, on projeta de mettre à découvert tout l'antique Forum. Raphaël, qui ne cessa de témoigner de son admiration pour les monuments de l'antiquité, fut le premier à concevoir ce projet grandiose. Fea le reprit en 1801 et débaya l'arc de Sévère. Dans la suite on exécuta encore quelques fouilles, notamment en 1834 et surtout en 1850, ces dernières dirigées par Canina; mais ce ne fut cependant qu'en 1872 qu'on se décida à fouiller méthodiquement le *Campo Vaccino* tout entier. Pietro Rosa, favorablement connu du monde savant par ses belles fouilles du palais des Flaviens, exécutées aux frais de Napoléon III, eut le premier la direction de cette grande entreprise. Depuis lors ces travaux ont été poursuivis avec autant de méthode que de persévérance sous la direction de Lanciani. Il serait cependant injuste de taire ici le nom du savant qui fut l'âme de tout ce qui, dans ces vingt dernières années, a été fait pour rendre à la lumière les immenses richesses archéologiques que recèle non seulement le sol de Rome et de Pompéi, mais celui de l'Italie entière : le sénateur Fiorelli.

C'est des dernières fouilles exécutées au Forum romain que je me propose d'entretenir les lecteurs de la Revue. On connaît cette jolie construction circulaire du forum boarium dite temple de Vesta; mais cette attribution est fautive. D'après les indications fournies par les auteurs anciens, la *Rotonda Vestae* se trouvait au *Forum Romanum* et l'*Atrium Vestae* devait être contigu au temple ². De plus, en l'année 1497, on découvrit près de *S. Maria Liberatrice* et de *S. Silvestre in lago* quelques inscriptions en l'honneur des *Virgines Vestales maximae*. C'était donc entre le temple des Dioscures et l'église de

¹ H. JORDAN. *Forma urbis Romae*.

² La situation exacte de la *regia* ne pourra être fixée d'une manière définitive qu'après qu'on aura fait des fouilles à l'endroit où se trouve *S. Maria Liberatrice*. cf. JORDAN. *L'atrio di Vesta*, B. d. I. 1884, p. 88.

S. Maria Liberatrice, c'est à dire du côté du Palatin, qu'on devait retrouver les substructions du temple de Vesta et de la demeure des Vestales.

Cette église de S. Maria Libératrice se trouve adossée au Palatin et est dite *libératrice* en souvenir d'une épidémie affligeant ce quartier de Rome, dont la cessation fut obtenue par le pape S. Silvestre par l'intercession de la Vierge ¹. Elle avait remplacé l'ancien sanctuaire de S. Salvatore in lago ainsi dénommé, de même que S. Silvestre in lago, à cause de la proximité de ces deux églises de l'ancien *lacus Curtius* qui se trouvait au forum même et dont il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ici la légende.

D'après la tradition la plus ancienne ², après l'enlèvement des Sabines, Mettius Curtius descendit du Capitole à la tête des Sabins pour s'emparer du Palatin, où Hostius Hostilius s'était retranché avec les Romains. Mais avant d'atteindre le Palatin, son cheval s'embourba dans le marais qui séparait les deux collines et auquel on donna depuis lors le nom de Curtius. Tite-Live donne la préférence à une légende quelque peu plus récente ³. En l'an 392 de Rome, un large gouffre s'était ouvert au milieu du Forum, soit par suite d'un tremblement de terre, soit autrement. On ne parvint pas à le combler. Les dieux semblant manifestement irrités, Mettius Curtius, pour apaiser leur courroux, se sacrifia et à cheval il se précipita dans le gouffre. Dans la suite, le lac fut comblé et, sur l'emplacement où Curtius s'était dévoué pour le salut du peuple romain, on établit un bosquet ainsi qu'un autel consacré aux dieux infernaux. Un figuier y poussa naturellement et l'on y planta une vigne et un olivier. C'est dans ce bosquet que les désœuvrés venaient chercher les nouvelles du jour et c'était là aussi que l'on exposait quelquefois l'enfant qu'un père dénaturé n'avait pas voulu reconnaître ⁴.

Mais revenons au temple de Vesta ⁵.

¹ DE BLESER. *Rome et ses monuments*. Louvain, 1870. p. 300.

² T. L. I. 13.

³ T. L. VII. 6.

⁴ Cf. DEZOBRY. *Rome au siècle d'Auguste*, II, p. 418, 500.

⁵ R. LANCIANI. *L'Atrio di Vesta*, con. app. del Comm. G. de Rossi. Roma, 1884 (Not. d. scavi. dez. 1883); — CONST. MAES. *Vesta e Vestale*.

Dès 1874 on découvrit, à une vingtaine de mètres du temple de Castor et Pollux, les substructions d'une construction circulaire qu'on reconnut pour les restes de la rotonde de Vesta. Cette hypothèse fut confirmée par les fouilles faites en 1883. Celles-ci permirent de mesurer avec plus d'exactitude, qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, les proportions de la rotonde et mirent de plus à découvert l'atrium des Vestales.

La situation de l'église de S. Maria Libératrice empêche de poursuivre les fouilles jusqu'au Palatin même, ce qui permettrait de reconstituer l'habitation des Vestales toute entière; tout comme au Palatin, l'existence de la villa Mills s'oppose à ce que l'on déblaye la maison d'Auguste. Heureusement qu'on a pu fouiller l'atrium qui constitue, sans aucun doute, la partie principale de toute la construction.

Parlons d'abord du temple. Celui-ci consiste en une construction circulaire péripptère de 15 m. de diamètre, tout comme le temple de Romulus. La *cella* avait 4 m. de diamètre, et 8 m. d'élévation. Seulement, comme le fait remarquer M. Jordan, aucun temple circulaire ne présente des proportions aussi restreintes. Ils ont tous 13 à 16 m., quelquefois même 19 à 26; mais la rotonde de Vesta avait une destination toute autre que celle des autres temples.

Le temple de Vesta n'était pas destiné à ne contenir que la statue de la divinité; celle de Vesta ne s'y trouvait même pas, ce ne fut que bien tard que l'on en plaça une devant la rotonde. La présence de la statue était du reste de peu d'importance; car Vesta était identifiée avec le feu ou considérée comme la gardienne du foyer. C'est ce qui explique que, malgré la popularité du culte de Vesta, on n'en possède aucune statue dont l'attribution soit bien certaine; les monnaies par contre nous en fournissent plusieurs. Certaines statues dites de Vesta ne sont probablement que des représentations de Vestales, d'autres représentent non Vesta mais Hestia, la divinité grecque correspondante.

Les auteurs anciens nous parlent de plusieurs statues de

Guida alle odierne scoperte. Roma, 1883; — H. JORDAN. *Der Tempel der Vesta, die Vestalinnen und ihr Haus* (dans les Hist. u. philol. Aufsätze Ernst Curtius zu seinem 70^{sten} Geburtstage gewidmet. Berlin, 1884).

Hestia ¹. Il serait difficile d'admettre, comme on l'a fait quelquefois, que les vers relatifs à Hestia dans le 24^e hymne homérique aient rapport à une statue de la déesse ²; mais nous savons par contre que sa statue était placée dans plusieurs prytanées, ainsi dans ceux d'Athènes ³ et de Ténédos ⁴. Vers l'an 468 Glaucos, un des plus célèbres artistes de l'école d'Argos, sculpta un groupe représentant Hestia, Poseidon et Amphitrite, offrande de Micythus déposée à Olympie ⁵; Phidias représenta Hestia avec Hermès sur la base du trône de la statue de Zeus ⁶. Enfin Scopas fit une Hestia assise entre deux porte-flambeaux que l'on admirait encore du temps de Pline dans les jardins de Servilius ⁷; et peut-être que la statue de Hestia enlevée par Tibère aux Pariens et placée par lui dans le temple de la Concorde, n'était qu'une reproduction de l'œuvre du grand artiste de l'aros ⁸. Malheureusement, de toutes ces statues aucune n'est parvenue jusqu'à nous. On avait cru reconnaître une Hestia dans trois statues du Palazzo Barberini, de la villa Borghèse et de la villa Pamfili; mais cette attribution paraît fort douteuse ⁹, tout autant que celle des deux hermes du palazzo Rospigliosi ¹⁰. La seule statue que l'on puisse, depuis l'hypothèse de Hirte, considérer avec assez de certitude comme une Hestia est la *Vesta Giustiniani*, cette admirable statue représentant la fille de Kronos vêtue d'un double chiton dorique retombant jusqu'aux pieds en plis réguliers. Un voile, qui ressemble assez à un *suffibulum*, recouvre la partie postérieure de la tête et

¹ Le mot *ἑστία*, *ἑστῆς* signifie chez Homère le feu sacré, centre de la famille (Od. XIV, 159; PREUNER *Hestia-Vesta*. Tübingen, 1864. 45); ce ne fut que plus tard que, par abstraction, on fit de Hestia une divinité. Elle n'a pas de place dans l'Olympe, n'a pas non plus de temples; mais sa statue est admise dans des temples.

² PREUNER, 137, 180 et sqq.

³ PAUS, I. 18. 3.

⁴ PIND. *Nem.* XI. 4.

⁵ PAUS. V. 26, 2; BRUNN, *Gesch. der griech. Künstler*. I, 62.

⁶ PAUS. V. 11, 8.

⁷ PLIN. H. N. xxxvi, 25; cf. BRUNN, I. 321; *Arch. Zeit.* 1859, 75.

⁸ DIO. LV. 9.

⁹ MATZ u. V. DUHN. *Antike Bildwerke in Rom*. n^{os} 846, 847, 848.

¹⁰ MATZ. n^o 1643, 1644; GERHARD. *Antike Bildw.* taf. 81, 1. 2; représentation de Hestia sur des vases: PREUNER 169 et sqq.

retombe sur les épaules. L'expression de la figure est calme et sereine et bien telle qu'il convient à une déesse qui refusa d'épouser aucun des dieux et jura de garder éternellement sa virginité. Sa chevelure bouclée retombe gracieusement sur le front et sur les épaules et n'est pas sans quelque ressemblance avec la coiffure de la statue de la Paix du groupe d'Eiréné et de Plutos de la glyptothèque de Munich ¹. On a voulu reconnaître, et cela non sans raison, dans la Vesta Giustiniani, une œuvre originale du cinquième siècle, appartenant à une école péloponnésienne, à celle d'Argos ou de Sicyone ². Cette hypothèse vient d'être confirmée par les récentes découvertes faites à Olympie.

Sur la métope d'Atlas, on remarque une Hespéride dont l'exécution ressemble en bien de points à celle de la Vesta Giustiniani; et de plus, la ressemblance entre celle-ci et l'Hippodamie du fronton oriental est si frappante qu'à l'origine on avait pris cette Hippodamie pour une Hestia ³. La Vesta Giustiniani est aujourd'hui le plus bel ornement du musée de la Lungura à Rome, propriété du prince Torlonia qui en possède encore une réduction antique ⁴. Nous n'avons donc qu'une seule statue de Hestia; et de Vesta aucune ne nous a été conservée. Cette rareté n'a rien qui doive nous étonner. Qu'était-ce en effet que le temple de Vesta, sinon le foyer sacré du peuple romain.

Les Romains avaient le culte des morts et celui des forces de la nature. Par les Lares, les Pénates et les Mânes ils honoraient leurs ancêtres, et ce culte était représenté moins par les statuettes et les *imagines* que par l'autel domestique sur lequel on entretenait un feu sacré qu'on ne pouvait laisser éteindre. Mais si la famille, la *gens*, la tribu avait son culte des ancêtres et conséquemment son foyer, le peuple romain, en tant que peuple, devait avoir aussi son culte et son foyer, symbole des divinités protectrices de l'État romain. C'était donc moins à Vesta qu'aux dieux lares du peuple romain qu'un culte

¹ BRUNN. *Beschreibung*, n° 96.

² COLLIGNON. *Mythologie fig.* p. 176.

³ BOETTICHER. *Olympia*, s. 294, 269.

⁴ P. E. VISCONTI. *Catal. del museo Torlonia*. Roma, 1876, nos 395, 393; BOETTICHER. *Verz. d. Gipsabg.*, Berlin, n° 728; FRIEDERICH. *Berlins Antike Bildwerke*. I. s. 97, n° 80; WOLTERS. *Die Gipsabg.* Berlin, 1885, n° 212.

devait être rendu ; et si le *paterfamilias* a la haute surveillance du foyer domestique entretenu par les membres de la famille, près du foyer sacré de Rome, c'est le chef religieux du peuple romain, le *pontifex maximus*, représentant sur la terre de Vesta, gardienne divine du foyer, qui prend la place du *paterfamilias*. Aussi a-t-il *in sua potestate* les Vestales qui ont pour fonction essentielle d'entretenir le feu sacré et la fiancée du pontife ne peut entrer dans le collège des vierges. Il a sur les Vestales tous les droits du *paterfamilias* ; et celles-ci, orphelines quelquefois dès l'âge de six ans, sont censées n'avoir jamais appartenu à une autre famille qu'à celle que j'appellerai la famille du foyer du peuple romain. Cette fiction juridique fut interprétée avec une extrême rigueur. Si les parents naturels d'une Vestale meurent *ab intestat*, la Vestale ne saurait hériter de leur fortune ; et si elle-même meurt sans laisser de testament, ce n'est pas sa famille naturelle mais bien l'État romain qui devient son héritier. Après trente années d'activité dans le collège, les Vestales peuvent le quitter ; seulement elles ne retombent point *in patria potestate*, mais deviennent *sui juris, viduae*. C'était une conséquence de la manière dont elles étaient entrées dans le collège. Alors en effet, en vertu d'une *lex Papia*, le *pontifex maximus* les avaient mancipées, sans *capitis diminutio* aucune, au foyer sacré de Vesta (*capere*). Les mots sacramentels de cette *mancipatio* nous ont été conservés par Aulugelle¹ qui les a extraits de Labeo Antistius, auteur comme Capito Atteius d'un livre spécial sur les Vestales, *de virgine capienda* : « *Sacerdotem Vestalem, quae sacra faciat, quae jus siet sacerdotem Vestalem facere pro populo Romano Quiritibus, uti quae optima lege fuit, ita te, Amata, capio.* »

Servantes d'une vierge, les Vestales devaient garder leur virginité. C'est Ovide qui nous dit² :

Quid mirum, virgo si virgine laeta ministra

Admittit castas in sua sacra manus ?

Vesta, la gardienne du foyer, est vierge parce que ce foyer est le symbole de la vie domestique dont le bonheur repose sur la chasteté de l'épouse³.

¹ GELL. I. 12.

² Ov. Fast. VI, 289.

³ Plutarque en donne une autre interprétation dans Numa 9.

Cette pureté des Vestales faisait de celles-ci de vraies divinités terrestres, purifiant tout par leur présence.

Les Vestales étaient si effectivement la propriété des dieux que, s'il leur arrivait de pécher, elles étaient enterrées vivantes dans un caveau situé près de la porte Colline, car il eût été criminel de tuer un être appartenant aux dieux. Aussi Juvénal nous dit-il de la *Vestalis maxima Cornelia* ¹ :

« *Incestus, cum quo nuper vittata jacebat*
» *Sanguine adhuc vivo terram subitura sacerdos.* »

On ne les tue point, mais on les empêche de vivre; et leur crime est qualifié d'inceste peut-être autant parce que leur qualité de prêtresses du foyer domestique du peuple romain semblait en faire des parentes de chaque citoyen que parce que la virginité leur était imposée par la religion. Juridiquement leur relation criminelle est ainsi doublement incestueuse comme étant contraire et à la voix du sang et à la prescription de la religion.

Mais revenons au temple de Vesta.

Cette rotonde était une *aedes* et non un *templum*, n'ayant jamais été inaugurée ². Numa construisit l'*aedes* tout contre le Palatin pour servir d'abri au feu sacré ³. Il l'avait faite circulaire afin d'imiter la forme de l'univers dont le centre, d'après la doctrine pythagoricienne, était occupé par le feu : *rotundam faciebant aedam Vestae*, dit Paul le Diacre ⁴, *ad pilae similitudinem, quod eandem credebant terram esse*. Le toit était couvert en airain ⁵, mais la partie centrale était ouverte afin de laisser passer la fumée. L'autel, sur lequel se trouvait le vase d'argile ⁶ dans lequel le feu était entretenu, occupait le centre de la *cella*. Chaque année, aux calendes de mars, commencement de l'ancienne année romaine, on rallumait le feu aux

¹ JUV. IV. 9.

² Tacite l'appela *delubrum Vestae*. ANN. XV, 41.

³ PLUT. *Numa*, 11; Cicéron parle d'un temple de Vesta à Tarente. *In Verr.* II, IV, 60.

⁴ PAUL. DIAC. *in FEST.* ed. MULLER, p. 263; OV. *Fast.* VI, 265.

⁵ PLIN. H. N. XXXIV. 7.

⁶ VALER. MAX. IV, 4. 11.

rayons du soleil ¹. La partie de la *cella* occupée par l'autel était ouverte au public; seulement pendant la nuit les hommes n'y avaient point accès. Mais il y avait de plus dans la *cella* un sanctuaire, *penus Vestae*, séparé du reste de l'*aedes* par des nattes, et dans lequel on conservait les instruments du culte. Les Vestales et le Pontife seuls pouvaient y pénétrer. « *Penus vocatur*, dit Festus ², *locus intimus in aede Vestae tegetibus septus qui certis diebus circa Vestalia aperitur*. » Héliogabale, qui avait violé une Vestale, y pénétra et chercha même à s'emparer du Palladium ³. Ce Palladium que, d'après la légende, Enée, l'introducteur du culte de Vesta dans le Latium, avait rapporté de Troie, était conservé dans un second sanctuaire *penus interior Vestae* (l'autre était *exterior*) et dont l'accès était réservé, à ce qu'il paraît, à la *Virgo Vestalis maxima* :

Trojanam soli cui fas vidisse Minervam ⁴.

On y gardait les *sacra penetralia Vestae* et peut-être aussi les dépôts confiés aux Vestales, tels que traités, conventions ⁵, testaments. C'est là en effet que furent déposés les testaments de César et d'Auguste ⁶.

Ce temple, dont nous trouvons des représentations sur des médailles ⁷, fut incendié à plusieurs reprises. Du temps de la République on mentionne l'incendie de 512, dans lequel le Pontife Métellus sauva le Palladium ⁸. En 544 il ne fut préservé des flammes que grâce au dévouement de quelques esclaves ⁹;

¹ PLUT. Numa, 9; ou bien selon Festus (p. 106 cf. PREUNER, 283) par le frottement de morceaux de bois : *Ignis Vestae si quando interstinctus esset, virgines verberibus afficiebantur a pontifice, quibus mos erat tabulam felicitatis materiae tamdiu terebrare, quousque exceptum ignem cribro aeneo virgo in aedem ferret*.

² p. 250.

³ LAMP. Heliog., 6.

⁴ LUCAN. I. 598.

⁵ B10. 48, 12.

⁶ SUET. Caes. 83; TAC. Ann. I. 8.

⁷ Ainsi sur une de Vespasien. DONALDSON. *Architectura numismatica*. London, 1859, p. 68.

⁸ VALER. MAX. I. 4. 4.

⁹ T. L. XXVI, 27.

mais quelques années plus tard le temple fut inondé par les eaux du Tibre. Sous l'empire on parle des incendies survenus sous les règnes d'Auguste ¹ et de Néron ². En 192, la dernière année du principat de Commode, il fut de nouveau détruit par les flammes; et alors, pour la première fois, au dire d'Hérodien, le Palladium fut exposé aux yeux du peuple ³. Les Vestales l'arrachèrent aux flammes et le portèrent au palais impérial.

(*A continuer*).

ADOLF DE CEULENEER.

¹ En 740 *ab. u.* DIO. 72, 24.

² En 64 *apr. J.-C.* TAC. A. xv, 41.

³ HER. I. 14; DIO. 72, 24.

COMPTES RENDUS

Cours de commerce et de comptabilité, divisé en quarante leçons,
par L. LEROY, professeur à l'athénée de Charleroi, cinquième édition.
 — **Cahiers d'exercices par le même.** Wesmael-Charlier, Namur.

Cet ouvrage est destiné aux *écoles moyennes*, aux *écoles normales* et aux *écoles industrielles*. Son grand succès provient de sa clarté, de sa simplicité, de sa concision. « Ayant surtout en vue le côté pratique de la science, dit l'auteur, nous avons écarté, autant que possible, les longues théories, souvent aussi fastidieuses que stériles, pour ne conserver que les éléments qui suffisent à faire comprendre toutes les opérations ordinaires du commerce. » C'est le meilleur ouvrage classique que nous possédions en Belgique sur cette matière. L'éloge n'en étant plus à faire, nous nous bornerons donc à signaler à l'auteur quelques améliorations dont l'œuvre nous paraît encore susceptible, persuadé qu'il nous saura gré d'observations amicales, faites dans l'unique but de perfectionner cet excellent ouvrage.

p. 10. La définition de l'escompte est inexacte. On donne aussi bien un escompte pour le premier terme que pour le tout, payé au comptant. L'escompte est une déduction locale.

p. 11. La facture est en contradiction avec cette définition. Du reste, la correction est facile à faire.

p. 13. En commerce, n'emploie-t-on pas le mot de *consignataire* pour désigner spécialement le commissionnaire chargé de vendre ?

p. 15. Attirer l'attention sur ce qu'au compte d'achat la commission se prend sur le produit net. Le contraire a lieu au compte de vente.

Il aurait fallu quelques mots d'introduction aux trois premières leçons, comme ceux qu'on trouve à la page 24 pour les leçons suivantes.

p. 27. Bonne idée que ces formules. Il faudrait expliquer plus complètement où doit se trouver la place du timbre et donner un modèle avec annotation en tête et au verso. Faire remarquer que, quand on présente un effet à l'acceptation, il est d'usage que le timbre adhérent soit appliqué aux frais du porteur, etc. Compléter le tout.

p. 30. Cette mention : *valeur reçue en marchandise* est fautive ici. Il faut changer ces vieilles expressions et sortir complètement de la routine.

p. 32. Compléter ce qui concerne la provision. C'est par trop insuffisant.

p. 33. Mettre un autre cas d'acceptation, et laisser celui-ci pour l'échéance.

p. 36. Pour l'éducation commerciale des élèves, écrire toujours M. en toutes lettres : *Monsieur*. Cela a son importance pratique.

p. 37. Il serait préférable de faire figurer un effet avec l'allonge. L'aval mériterait d'être traité plus complètement.

p. 39. 1° Paiement par intervention. Faire remarquer que le protêt doit être fait avant de payer par intervention. 2° On met le nom en initiale; il se donne en toutes lettres par correspondance.

p. 64. Pourquoi les parties aliquotes dans le cas donné? Le système ordinaire est plus sûr et tout aussi court.

p. 70. Il aurait fallu parler de la méthode allemande qui commence par la dernière date.

p. 81. Dire comment on émancipe le mineur en expliquant les formules à remplir. Exposer en quelques mots les divers contrats de mariage; ce qu'on en dit est inintelligible pour l'élève.

p. 83. Obligations relatives à la vente et à l'achat trop écourtées.

p. 90. Expliquer comment on procède pour la publication d'un contrat ou d'un extrait, etc.

p. 98. Supprimer les sommes qui sont inutiles dans le libellé; concentrer celui-ci autant que possible en une seule ligne; allonger les lignes de séparation sous les chiffres de la première colonne.

p. 117. L'inventaire est nécessaire dans les cas suivants : les énumérer, *en allant à la ligne pour chaque cas numéroté*. Nous en disons autant des divisions de l'actif de la même page et de toutes celles qui se trouvent dans le livre. Par ce procédé, l'élève voit mieux, comprend mieux et retient mieux.

p. 120. On ne garde pas 35,000 fr. en caisse; on les verse à la banque. Il faudrait dire qu'on dispose de cette somme sur telle banque. L'effet peut de même être remis au banquier.

p. 122. Si ce sont des articles pêle-mêle donnés uniquement comme exercices, rien à dire. S'ils forment un tout, certaines parties méritent explication, comme celui du 5 janvier, dont les 20,000 fr. ne peuvent se trouver chez moi. Il faut toujours rester dans la réalité. Pour juger minutieusement ce mémorial, il faudrait voir le journal et le grand livre clôturés. Il serait plus facile de le rectifier. Ces observations s'appliquent à la 21^e leçon. Il faudrait en outre donner les chiffres exacts. Ainsi au 8 janvier, pourquoi ne pas indiquer le port? Se servir du mémorial pour rédiger tous les autres livres.

p. 125. Renaix, Namur, ne conviennent pas pour compter une perte de place, à moins qu'il ne s'agisse d'effets irréguliers.

p. 128. Il faut *pertes, profits*, mettant les *pertes* sous le premier mot; les gains, sous le second.

p. 131. Divers etc., jamais on ne trouvera cela dans un livre de commerce *réel*. Supprimez ces mots.

p. 133. Les suivants à capital, espèces en caisse, en supprimant les chiffres du libellé, pour les porter dans la première colonne. Les effets de commerce, tant à payer qu'à recevoir, doivent être munis d'un N° figurant au journal. Le nom du mois au-dessus de chaque page. On préfère inscrire les effets, plus leur valeur nette. Libellés trop longs et ne donnant pas les renseignements réellement nécessaires.

p. 138. Le Grand-Livre est fait comme s'il n'existait pas de livres auxiliaires.

p. 154. Supprimer les *divers*. Comptes de Balance de sortie et d'entrée. On n'emploie ni l'un ni l'autre en pratique.

p. 164. Beaucoup de personnes refuseraient d'accepter un compte de banquier dressé d'après cette méthode qu'il faut supprimer comme inutile. Les méthodes que l'on préfère sont : 1^o Méthode progressive avec *nombres rouges* ; 2^o rétrograde ; 3^o échelle, et encore dans le cas unique où il y a variation d'intérêts.

p. 173. Au compte courant, comme au grand-livre, il faut un libellé d'une ligne au plus.

p. 181. Les banquiers font très souvent ces comptes par la méthode Echelle, qui leur donne toujours un avantage dans les intérêts.

p. 182. Ce compte aurait dû être continué, à partir de juillet comme il avait été exposé du 31 mars au 25 juillet. Ces changements de méthodes sont inacceptables dans un même livre.

p. 164. Il faudrait ajouter que cette méthode ne présente la situation qu'abstraction faite des intérêts, ce qui, dans certain commerce, a une grande importance. Il faudrait ajouter au Grand-Livre des colonnes pour les nombres représentant les intérêts.

p. 193. Pourquoi ne pas tenir compte du courtage ? et ne pas dire un mot des usages de Bruxelles, relatifs au mode de prélèvement du courtage ?

p. 197. Mieux établir les distinctions entre l'avoué, — l'avoué licencié, — l'avocat.

Résumons-nous. Avec quelques améliorations, ce livre serait un des meilleurs cours de commerce connus. Il donne juste le nécessaire, rien de plus. Il est plus clair que celui de Merten, mais ce dernier suit mieux le programme des athénées point par point, surtout pour la quatrième professionnelle.

L'auteur introduirait facilement cette modification. Pour satisfaire au programme de cette classe, il faudrait ajouter à l'œuvre présente, un chapitre relatif aux institutions et intermédiaires du commerce intérieur.

Au cours théorique de M. Leroy sont annexés des cahiers appropriés à la méthode. Ils sont excellents et l'idée en est des plus heureuses. Cependant nous ajouterons quelques observations.

p. 60. La marge à gauche devrait être le double plus large que l'espace compris dans la colonne.

Le Grand-Livre devrait avoir au moins cinq feuilles entières pour les comptes généraux.

p. 97. Il faudrait que l'emploi de ce livre de magasin fût expliqué. Il n'est pas d'usage ordinaire.

p. 120. Inventaire. Une colonne double en plus serait très utile.

p. 138. Cette méthode a-t-elle jamais été en usage dans un bureau ? Nous ne l'aimons pas.

Nos plus sincères félicitations à l'auteur qui a su rester simple dans toute son œuvre et à la portée d'un commis ordinaire. C'est le desideratum qu'il fallait atteindre.

T. L.

Petite Flore de Belgique, ornée de 138 figures, par ALFRED COGNIAUX.

Prix : 3 fr. — **Abrégé de cet ouvrage**, par le même, à l'usage des écoles moyennes. — Mons, Hector Manceaux. Prix : 1 fr.

La réputation de M. Cogniaux, comme botaniste, n'est plus à faire. Nous l'avons déjà dit, ce professeur est connu des savants des deux mondes. Il appartenait à une telle illustration de faire deux manuels pour la jeunesse des *athénées* et pour celle des *écoles moyennes* qui fussent à la hauteur des connaissances scientifiques actuelles. M. Cogniaux a réussi. On ne saurait composer en moins de pages un ouvrage plus clair, plus méthodique, plus complet. Aussi le Conseil de perfectionnement s'est-il hâté d'adopter ces deux excellents petits livres. Jusqu'à ce jour, notre enseignement moyen avait été privé d'une flore à la fois simple, pratique et d'un prix relativement peu considérable, ce qui ne nuit en rien aux autres qualités d'un bon travail.

Dans ces ouvrages, l'auteur suit, avec un rare bonheur, la méthode dichotomique. Point de termes techniques inabordables aux profanes; nous allions dire point d'erreurs possibles dans la détermination d'une plante en raison d'un caractère plus ou moins douteux. Si on n'y arrive pas par une voie, l'autre y conduira sûrement. Rien de plus facile, de plus pratique que leur emploi. En peu de temps, les élèves savent les manier sans le secours de leur professeur. Guidés par un tel maître, les jeunes gens prennent vite le goût de la science, qui ne tarde pas à leur plaire, à les passionner.

Dans les deux Flores, l'analyse est la même; les numéros des familles et des genres se correspondent également; l'une contient uniquement en plus que l'autre les plantes rares du pays.

Dans le tableau analytique placé en tête de l'ouvrage, l'auteur indique toujours un caractère facile à observer; ce caractère conduit non à la famille, mais au genre. Cette marche est, en effet, beaucoup plus simple et expose moins les élèves à verser dans des erreurs dont ils ne parviennent ensuite à se dépêtrer qu'avec des peines infinies, car les caractères des familles présentent souvent de nombreuses exceptions et des difficultés de détermination plus considérables que celles des genres.

On a cependant reproché à M^r Cogniaux de ne pas conduire directement à la famille et de la famille au genre. Mais les griefs articulés sont sans portée, si l'on tient compte du but pratique que s'est proposé l'auteur. Il n'écrit pas pour l'amateur, pour le savant, mais pour les élèves qu'il faut d'abord initier aux procédés de la science, sans les rebuter par des difficultés au dessus de leurs forces.

Les détails sur l'emploi de la Flore et la formation d'un herbier, donnés au commencement de chacun de ces ouvrages sont clairs et révèlent l'esprit de méthode qui n'a cessé de guider l'écrivain.

Dans le tableau analytique placé en tête des volumes, celui-ci base toujours son travail sur un caractère facile à observer et qui prévient les erreurs dès le point de départ. Il se sert rarement d'autres caractères que ceux qui sont visibles lors de la floraison; les caractères, pris dans

la fructification, n'étant constatables que quand la fleur n'existe plus, du moins dans la plupart des cas.

Le succès toujours croissant de ces deux ouvrages n'étonnera donc personne. L'immense réputation de l'écrivain, la variété de ses connaissances, son appréciation qui fait autorité dans la science, sont les sûrs garants de la valeur des œuvres sorties de sa plume. Aussi ne pouvons nous trop les recommander aux élèves des athénées et des écoles moyennes, car ils reconnaîtront promptement combien leur emploi facilite l'étude pratique de la botanique.

T. L.

Physique des écoles moyennes, par OSCAR PICALAUSA, avec figures dans le texte. Wesmael-Charlier, Namur.

Sous le rapport de la clarté et de la méthode, cet ouvrage n'est pas sans mérite. D'après l'auteur, ce traité est le développement du programme des écoles moyennes. Nous en doutons. Les élèves qui fréquentent les écoles moyennes se destinent à l'agriculture, à l'industrie. Or, il faut que ces jeunes gens puissent se rendre compte d'une foule de machines et d'instruments qui relèvent directement des théories physiques, et dont ils auront journellement à se servir. Sous ce rapport, nous ne pouvons qu'engager l'auteur à compléter son œuvre, évidemment insuffisante. Les grandes applications que l'on a faites dans ces derniers temps, spécialement dans le domaine de l'électricité, sont pour ainsi dire passées sous silence. Ainsi rien du téléphone, du microphone, des horloges et sonneries électriques. Très peu de chose de la galvanoplastie, de la lumière électrique, du télégraphe. La pile de Leclanché, si répandue aujourd'hui, n'est pas même citée. Rien des machines à vapeur et de la photographie. Presque rien de la boussole. Enfin quantité d'instruments, tels que la pompe de compression, l'aréomètre de Nicolson, le baromètre Améroïde, le thermomètre métallique, ne sont pas même mentionnés.

Si l'auteur se décide à compléter son œuvre dans une nouvelle édition, nous lui conseillons aussi d'intercaler, à côté des figures théoriques, la figure représentant l'image réelle de la machine ou de l'instrument dont il a donné la description.

T. L.

Res Gestæ Divi Augusti, d'après la dernière recension, avec l'analyse du commentaire de M. Th. Mommsen, par C. PELTIER, boursier d'agrégation à la Faculté des Lettres de Douai, sous la direction de R. CAGNAT, chargé de cours à la même Faculté. Paris (Klincksieck), 1886, in-12, VIII-92 pages — Prix, 2 francs.

Plus d'un recueil de textes d'histoire se publie de nos jours, à l'usage des professeurs ou des étudiants, qui est inspiré par un sentiment très juste des nécessités de l'enseignement; on fait pour l'antiquité et pour le moyen-âge ce qu'un maître des études historiques en France,

M. E. Lavis, appelait avec esprit la *mobilité* des in-folio. Un esprit chagrin, qui voudrait faire leur procès aux in-folio, pourrait leur reprocher leur volume même et leur poids qui en rendent le maniement difficile, leur cherté qui ne permet guères de les consulter autre part que dans les bibliothèques publiques; il pourrait leur adresser un reproche plus grave, celui de tout donner à la fois, l'indispensable et l'inutile, le bon et le mauvais; que de pages ne faut-il pas tourner parfois dans ces majestueux volumes de textes ou d'inscriptions pour arriver à un document vraiment utile et vraiment utilisable! Il est donc nécessaire d'opérer à l'usage du plus grand nombre des travailleurs une sélection dans cette masse de documents dont sont encombrés les in-folio, d'en extraire quelques textes décisifs qu'on publiera sous un format commode et à un prix facilement accessible. C'est à cette pensée qu'a obéi M. Cagnat, dont nous présentions récemment le *Cours d'épigraphie latine* aux lecteurs de la *Revue*, en faisant publier par un de ses élèves les *Res gestæ divi Augusti*.

Le choix de cette publication est excellent. On aurait peine à trouver dans l'histoire de l'antiquité des documents authentiques dont l'importance historique pût rivaliser avec celle du testament d'Auguste. Les étudiants en histoire qui ne pouvaient guère jusqu'ici prendre connaissance du Monument d'Ancyre que dans l'*Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, par MM. Perrot et Guillaume, dans le troisième volume du *Corpus inscriptionum latinarum*, ou dans la précieuse édition de M. Th. Mommsen, pourront désormais avoir sur leur table de travail ce texte d'un intérêt exceptionnel et d'un besoin constant.

De la publication en elle-même il n'y a pas grand chose à dire, puisque les éditeurs français ne se sont pas proposé autre chose que de reproduire purement et simplement le texte donné par M. Mommsen dans la seconde édition des *Res gestæ* (Berlin, 1883), et de l'accompagner d'un commentaire succinct (pp. 41-84), extrait en grande partie de l'interprétation magistrale du savant berlinois. M. Peltier a publié le texte avec soin et le commentaire avec une sage discrétion : l'indispensable a été donné, le superflu a été omis; de nombreuses références aux textes classiques pourront permettre aux travailleurs sérieux d'approfondir l'étude de ce document. M. Cagnat, qui a dirigé le travail de son élève, a écrit une courte introduction sur l'histoire de la découverte et le sens du Monument d'Ancyre. Dans un ouvrage de vulgarisation on aurait pu signaler aux étudiants la traduction française des *Res gestæ*, donnée pour la première fois par M. Perrot et reproduite par M. Duruy au quatrième volume de son *Histoire des Romains* (édition illustrée); il n'est parfois pas inutile de pouvoir lire d'ensemble et d'une façon courante le texte impérial, sans être arrêté à toutes les lignes par des crochets, des italiques, des chiffres arabes ou romains, et d'autres signes typographiques. On aurait pu leur signaler aussi le dernier chapitre de *Cicéron et ses amis* de M. G. Boissier, qui a pour titre : « Octave. — Le testament politique

d'Auguste. » A côté de l'érudition qui décompose et qui dissèque il y a l'histoire qui reconstruit et qui vivifie, le meilleur moyen d'entrer dans la pleine intelligence du Monument d'Ancyre est de compléter l'étude du texte lui-même et du commentaire de M. Mommsen par la lecture des pages si vivantes de M. Boissier.

G. LACOUR-GAYET.

SIR ALFRED C. LYALL. **Etudes sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient.** — *Traduit de l'anglais.* Paris, Ernest Thorin. — 1885.

L'auteur réunit dans ce volume des essais qui ont paru à l'origine dans la *Revue d'Edimbourg* et dans la *Fortnightly Review*; il livre ainsi au public dans leur ensemble les résultats de ses observations personnelles et des relations directes qu'il a eues avec le peuple de l'Inde dans le cours d'une longue carrière administrative. Tour à tour commissaire du Bérar occidental, agent général du Radjpoutana, lieutenant-gouverneur des provinces du Nord-Ouest, secrétaire d'état aux départements de l'Intérieur et des Affaires-étrangères, il a pu promener ses recherches dans les régions les plus diverses, et les vicissitudes de sa carrière ont servi à souhait ses admirables qualités d'observateur.

Outre une préface très bien faite et pleine d'aperçus lumineux du modeste traducteur anonyme, l'ouvrage contient neuf chapitres dont huit se rapportent à l'Inde. Le septième est consacré à la Chine, pays dont l'auteur n'a aucune connaissance immédiate. L'édition française a supprimé les chapitres IX (*Islam in India*), et X (*Our religious policy in India*) parce qu'ils traitent les difficultés à un point de vue trop spécialement anglais.

Dans le premier chapitre, *La religion dans une province de l'Inde*, l'auteur nous donne un bon échantillon de ce qu'est en moyenne l'Hindouisme, « comme le serait un seau d'eau puisé dans un étang. » Dans cette vue, suivant une méthode ingénieuse et destinée à mieux nous représenter la vérité, il borne ses observations aux limites d'une seule province. Il décrit l'état actuel des croyances religieuses qui dominent dans le Bérar, contrée du centre de l'Inde. Ce travail est avant tout un travail de constatation, exécuté en dehors de tout parti pris et de système. Le savant anglais n'est pas de ceux qui comparent les sociétés les plus diverses et les hommes placés dans les milieux les plus dissemblables pour appuyer des théories sur l'évolution religieuse. Il est vrai qu'il ne se borne pas à nous donner les résultats de son enquête; il cherche à ordonner les diverses notions superstitieuses et les formes d'adoration observées dans un district de l'Inde, de manière à jeter quelque lumière sur la croissance graduelle et le développement successif des religions. Mais à nos yeux, l'intérêt principal du chapitre n'est pas dans ces conjectures, d'ailleurs toujours très sagaces et souvent profondes. Son attrait le plus nouveau est de nous représenter fidèlement le merveilleux panorama des

choses et des personnes divines, dans le seul pays où nous puissions encore contempler, dans sa pleine vitalité, une religion d'une forme antérieure au christianisme. Ce spectacle d'un polythéisme en pleine croissance, cette analyse des procédés de génération des dieux, cette description des croyances populaires grandissant à l'ombre des figures un peu usées des grandes divinités brahmaniques, offrent une foule d'analogies et de traits intéressants. On retire d'une telle lecture un grand nombre d'aperçus nouveaux qui éclairent, comme par une sorte de ressemblance lointaine, les idées de l'antiquité classique.

Dans le second chapitre, *Origine des mythes divins dans l'Inde*, l'auteur, sans quitter le terrain de l'observation, essaie de nous représenter la façon dont naissent les divinités qu'il vient de décrire. Le sol de l'Inde où les mythes germent sans cesse comme des champignons, est plus favorable qu'aucun autre pour une pareille étude. Sir A. C. Lyall nous apporte la déposition d'un témoin admirablement placé pour faire les recherches les plus étendues sur le travail de la faculté mythopoeique, et les qualités supérieures d'observation qui éclatent à chaque page de son livre augmentent encore la valeur de son témoignage. Or, la voix apportée par notre auteur dans l'interminable procès de la mythologie est franchement en faveur du vieux système d'Evhémère. Il nous montre par des preuves évidentes comment, dans le culte de la masse de la population hindoue, toute personne marquante est assurée des honneurs divins et d'une biographie miraculeuse après sa mort. Les mythologues comparatifs ont l'habitude de considérer comme une hérésie impardonnable toute opinion qui se rapproche en quoi que ce soit de la théorie d'Evhémère. Il ne leur est plus permis de garder le même dédain en présence d'une adhésion aussi importante que celle de Sir A. C. Lyall. On peut expliquer par des confusions étymologiques une foule d'anecdotes relatives aux dieux, mais la théorie qui prétend appliquer le même procédé à toute la mythologie devra bien se déclarer impuissante. On ne peut plus dénier à la mythologie toute base réelle, proclamer que les dieux sont des *nomina* et non des *numina*, ou bien les réduire à n'être jamais que des fantômes du soleil ou du brouillard. Ce serait cependant une grave erreur que de regarder l'évhémérisme comme la clef de toutes les mythologies. Notre auteur lui-même se garde bien de ce défaut des chefs d'école, et il fait des réserves après lesquelles nous n'avons rien à ajouter. Les personifications de la nature inanimée restent à ses yeux une des sources les plus importantes de la mythologie; mais il remet en lumière, après un trop long oubli, une cause tout aussi abondante et tout aussi profonde de croyances, la déification de l'humanité. Il est probable que les agents créateurs des mythes ont une action plus ou moins puissante suivant les époques. La théorie d'Evhémère s'applique très bien au polythéisme asiatique moderne, mais elle échouera à l'égard des dieux védiques et même des divinités primaires du brahmanisme, comme elle échoua jadis à l'égard des dieux de l'Olympe. L'adoration des hommes véritables agrandis outre nature paraît être une forme de religion plus naïve et plus populaire que le culte des grands phénomènes physiques, et peut-être sa prédominance actuelle

dans l'Inde s'explique-t-elle par l'influence des tribus anaryennes. D'autre part, comme le remarque l'auteur, les doctrines favorites de l'Hindou sur l'incarnation et la transmigration ramènent constamment l'individu sur terre en chair et en os. « C'est ainsi qu'il change constamment les hommes en dieux et rechange les dieux en hommes. »

Des procédés analogues de déification humaine se retrouvent en Chine sous un système d'encouragement et de contrôle gouvernemental qui les subordonne à l'autorité administrative. Le chapitre VI, *Les rapports de l'église et de l'état en Chine*, nous donne à cet égard des renseignements très curieux.

Le chapitre IV, intitulé *Sorcellerie et religion païennes*, offrira le même intérêt que les précédents à tous ceux qui s'occupent d'études religieuses et mythologiques. La séparation entre la sorcellerie et la religion, surtout les formes de religion inférieure, est très difficile à tracer, et cependant, même dans les bas fonds de la société primitive, la ligne de démarcation se laisse discerner et elle n'a pas échappé au coup d'œil perspicace de l'auteur. Il définit le sorcier : un individu qui prétend accomplir des merveilles, non avec l'aide ou d'après le conseil des êtres surnaturels auxquels il croit tout autant que le reste du peuple, mais grâce à certaines facultés, certains secrets occultes qu'il s'imagine posséder. Les deux idées contraires de la dépendance et de l'indépendance par rapport à une volonté surnaturelle marquent la différence entre la sorcellerie et la religion, et expliquent en même temps leur guerre incessante et féroce. — Le premier individu qui tomba d'aventure sur quelques effets naturels en dehors du cours ordinaire des choses, dut se laisser entraîner aux prétentions les plus audacieuses et fut tenté de spéculer bien au delà de son savoir réel. « En tant que possédant réellement une dose insignifiante d'habileté supérieure ou de roueries utiles, c'est un savant pour son époque; en ce qui regarde uniquement ses prétentions et ses conjectures, c'est un charlatan au cerveau fêlé. »

Bien qu'il reconnaisse qu'en majorité les sorciers Hindous sont de simples fourbes et de parfaits fripons, Sir A. C. Lyall parle d'eux avec une sympathie communicative. En réalité, leurs pratiques procèdent d'une ligne de pensée qui tend vaguement à les conduire vers un semblant d'indépendance intellectuelle, et elles témoignent d'une curiosité supérieure à l'abjection des adorateurs des fétiches. A côté d'une foule d'opérations grotesques et ridicules, le sorcier en possède d'autres qui souvent sont le résultat d'observations et d'inductions précieuses; ainsi, la sorcellerie primitive ressemble fort à la médecine embryonnaire; au milieu de ses aberrations, se trouvent noyées les quelques connaissances réelles amassées pendant les âges de barbarie. Il est des phénomènes, l'hypnotisme par exemple, découverts et exploités depuis des siècles par les sorciers de l'Inde et dont la science moderne commence seulement à s'occuper. — Aussi nous comprenons parfaitement que l'auteur éprouve plus de sympathie pour le pauvre et ingénieux sorcier aborigène de la jungle, malgré sa réputation suspecte, que pour le dévot stupide qui court se faire écraser sous le char de sa monstrueuse idole.

Le titre même du chapitre III, *Influence du progrès moral sur la religion*, indique l'importance de la question que l'auteur s'est efforcé d'y résoudre. On a souvent discuté l'effet d'un affaiblissement des croyances religieuses sur la morale; le problème contraire, celui de l'influence d'un accroissement de moralité sur la religion, a eu moins souvent l'occasion d'être agité. Mais il ne pouvait échapper à l'attention de l'auteur, préoccupé de la pression lente qu'exercent sur les croyances religieuses de l'Inde les idées de droit et de justice importées d'Angleterre. En présence du flot exceptionnellement élevé de morale qui vient les prendre à l'improviste, « les divinités anciennes sont à peu près dans la même situation qu'un despote héréditaire obligé d'admettre les droits de l'homme. » Avec sa sagacité d'homme politique, Sir A. C. Lyall s'inquiète des dangers que présenterait une rupture soudaine de continuité dans l'ordre établi des croyances. Surgira-t-il un réformateur capable d'arrêter le discrédit qui menace les dieux anciens et de les revêtir d'une nouvelle série d'attributs plus élevés? Un compromis entre la religion et la morale ne paraît pas impossible, car la théologie brahmanique est fort libérale et accessible aux concessions. Il y aurait là pour l'Inde sous l'égide anglaise de belles perspectives de progrès. — Il faut prendre garde cependant de se faire des illusions. L'Inde a vu passer, depuis Alexandre, bien des conquérants, sans qu'aucun ait jamais pu construire d'édifice durable sur le sable mouvant de ses superstitions. Les Anglais traverseront-ils aussi la scène asiatique pour laisser se reformer après eux les nuages qu'ils auront un instant dissipés? On dirait que Sir A. C. Lyall le craint un peu, à la façon mélancolique dont il termine ce chapitre.

Dans le chapitre V, *Religions missionnaires et non missionnaires*, on trouve décrits les procédés à l'aide desquels le brahmanisme recrute dans l'Inde de nouveaux adhérents. — Sans cesse, de nouvelles masses d'hommes viennent s'adapter au système social très élastique que leur offre le brahmanisme. Par un mouvement naturel de transition, les tribus inférieures admettent la religion des castes placées immédiatement au-dessus d'elles; c'est leur première étape vers la civilisation indienne, vers l'admission au droit de cité dans la grande famille brahmanique. Sans doute, il n'existe aucune analogie entre ce mode de prosélytisme et les conversions enthousiastes à la croix ou au croissant. Mais ce fait prouve simplement que ces religions si opposées dans tous leurs autres caractères le sont aussi dans leurs moyens de propagande. — M. Max. Müller, en classant, dans une conférence faite à l'abbaye de Westminster¹, le brahmanisme parmi les religions non missionnaires, lui a fait subir un enterrement prématuré. — Le chapitre IX, intitulé, *La situation religieuse de l'Inde*, sert de complément naturel aux études que nous venons de parcourir. L'auteur, quittant le rôle de simple observateur, se livre à des conjectures d'un puissant intérêt sur le développement religieux qui doit nécessairement

¹ Réimprimée dans les *Chips from a German Workshop*, t. IV, ch. V.

résulter de l'impulsion nouvelle communiquée à l'Inde par la civilisation européenne.

A côté de ces chapitres qui traitent spécialement des phénomènes religieux, il en est deux autres consacrés à l'étude des institutions sociales. Le chapitre VII, sur la *Formation des clans et des castes dans l'Inde*, a été écrit d'après la connaissance personnelle que l'auteur a acquise du Radjpoutana, province où l'on retrouve un type de société très rudimentaire. Le chapitre VIII, *Les États Radjpoutes*, offre la description de ce pays, et entre dans des détails sur son histoire politique et sa composition sociale.

Le tableau de l'état social et économique de l'Inde actuelle n'est pas moins instructif que celui de son état religieux. Avec sa multiplicité de tribus et sa variété de groupes politiques continuant à vivre sous l'autorité britannique, l'Inde est le meilleur spécimen, encore existant sur une vaste échelle, de l'ancien monde historique à l'époque de la domination romaine.

Il serait superflu, au bout de cette étude, d'ajouter nos éloges à ceux que la critique de tous les pays a décernés à l'ouvrage de Sir A. C. Lyall. A la fois historien, philosophe, homme d'état et écrivain, l'auteur montre des qualités bien rarement associées à un degré aussi élevé. Le traducteur de son œuvre a rendu au public français un service dont il ne saurait assez profiter.

L. PARMENTIER.

Dionysii Halicarnassensis antiquitatum romanarum quae supersunt ex recens. AD. KIESSLING et VICTORIS PROV. Parisiis, Didot, 1886. in-8° de 755 pp.

Nous possédons d'excellentes éditions des poètes et des prosateurs de l'âge d'or de la littérature hellénique, mais la constitution du texte de la plupart des écrivains grecs de l'époque romaine est loin d'être aussi avancée. Et cependant une édition, basée sur une critique sérieuse des manuscrits, de Dion, de Plutarque et de quantité d'autres auteurs des dernières années de la République et du temps de l'Empire serait de la plus haute importance pour le progrès des études historiques. Le texte de Denys d'Halicarnasse, tant de ses Antiquités romaines que de ses écrits de rhétorique¹, malgré les nombreux travaux critiques dont il a été l'objet, laissait naguère encore beaucoup à désirer. Deux récentes publications viennent heureusement de nous fournir pour les Antiquités un texte, je n'oserais dire définitif, mais au moins des plus convenables. L'édition publiée par la maison Teubner et confiée aux soins de M. C. Jacoby ne m'est connue que par ce qu'en a dit M. Schneider dans la

¹ Cf. USENER. *De Dionysii Halicarnassensis libris manuscriptis*. Bonnae, 1878; et surtout L. SAUDÉR. *De Dionysii Halicarn. scriptis rhetoricis quaestiones criticae*. Argentorati, 1878.

Berliner philologische Wochenschrift ¹, qui l'apprécie de la manière la plus favorable. Les circonstances spéciales dans lesquelles M. Didot a dû publier son édition me font supposer que celle de Jacoby n'a pu être utilisée pour ce nouveau volume de la célèbre Bibliothèque grecque; elle n'a du reste paru que vers la fin de l'année dernière et ne précède donc que de quelques mois l'apparition de l'édition Didot.

Depuis le grand travail de Reiske (Leipzig, 1774-77, 6 vol.), aucune édition importante des Antiquités romaines n'avait plus été faite jusqu'à celle de Kiessling, paru chez Teubner en 1860. Mais pendant ce laps de temps de près d'un siècle des découvertes importantes et des études critiques avaient démontré que le texte donné par Reiske était fautif en maint endroit. Le cardinal Angelo Mai découvrit en 1816, à l'Ambrosienne de Milan, deux manuscrits contenant des extraits des Antiquités romaines; et J. A. Ambrosch ² et surtout Ritschl ³ établirent la valeur relative des divers manuscrits de Denys. Ces deux savants prouvèrent que, parmi les manuscrits de Denys, le *codex Chisianus* (X ou XI^e s.) et le *codex Urbinas* étaient les deux principaux et qu'entre ces deux il fallait donner la préférence au premier. M. Kiessling donna la préférence à l'Urbinas sans indiquer cependant dans sa préface les raisons à l'appui de sa thèse. Ce fut à M. Kiessling que M. Didot confia la constitution du texte du nouveau volume de sa Bibliothèque. Ce philologue, après avoir commencé son travail, l'abandonna inopinément et finit par ne plus donner signe de vie à son éditeur qui ne parvint pas même à obtenir de lui le moindre mot d'explication. Sans nous arrêter plus longtemps à cette manière d'agir que nous ne nous expliquons guères, nous devons constater qu'après avoir publié une première édition de Denys chez Teubner, ce n'est plus M. Kiessling mais bien M. Jacoby qui a soigné la seconde ⁴. Il ne restait, dans cette occurrence, à M. Didot, qu'à s'adresser à un autre philologue. M. Victor Prou, aidé des conseils du savant helléniste Egger, voulut bien prendre sur lui de mener à bonne fin le travail délaissé par M. Kiessling; malheureusement il mourut après avoir achevé la correction du texte, mais avant d'avoir pu rédiger la préface qui aurait dû nous renseigner sur la valeur qu'il attribuait aux manuscrits collationnés. *Sic sua fata habent libelli*, nous dit M. Didot dans son avertissement. Nous nous demandons cependant si, dans les papiers délaissés par M. Prou, on n'aurait pu trouver les éléments d'une introduction qui nous renseignerait sur les

¹ 1886, p. 615-617.

² J. A. AMBROSCH. *Dionys. Halic. antiq. rom. capita undetriginta. Vratislaviae*, 1840; — *Eclogae ambrosianae ad Dionys. Halic. antiq. rom. librum X pertinentes. Vratislaviae*, 1841.

³ RITSCHL. *Prooemium antiquitatum* (I. c. 1-8) e codd. mss. emend. Vratislaviae, 1838; — *De codice Urbinat Dionys. Halic.* Bonnae, 1847. *Opusc.*, I, 471.

principes de critique philologique suivis par ce philologue et nous espérons que le savant éditeur parviendra encore à combler cette regrettable lacune.

Nous avons comparé quelques chapitres de l'édition de Prou avec ceux de l'édition de M. Kiessling (Teubner) et nous avons cru remarquer que dans son ensemble M. Prou avait donné la préférence au *Codex Chisianus* sur l'*Urbinas*.

Notons quelques différences entre les deux éditions : elles feront d'autant mieux ressortir la nécessité d'une préface :

PROU	KIESSLING
I. 1. 1. ἐν τοῖς προοιμίοις	ταῖς προοιμίοις
1. 16. ἅπαντες	πάντες
1. 26. ὁποιοῦδήποτ' ὀνοματος	ὅποιοιδήποτε ὀνοματος
1. 28. Παρὰ τῶν ἐπιγενομένων	παρὰ τοῖς ἐπιγενομένοις
1. 29. ἐγκαταλείποντες	ἐγκαταλείποντες
1. 43. οὔτ' ἐν ἄλλῳ	οὔτε ἐν ἄλλῳ
I. 2. 25. οὐ πολλὸν ἀντέσχευ	οὐ πολλὸν κατέσχευ
2. 29. χρόνον τ'οὔ πολλῶ πλείονα διακοσίων ἐτῶν ἔμειναν ἐπὶ τῆς ἀρχῆς.	χρόνων τε οὐ πολλῶ πλείον διακοσίων ἔμειναν ἐπὶ τῆς ἀρχῆς
2. 33. χρόνον δ'οὐδ' αὐτῇ	χρόνον δὲ οὐδὲ αὐτῇ
I. 4. 37. ἐπὶ τα παλαια	ἐπὶ τὰ παλαιὰ
4. 1. εὐρομένης	παρεχομένης
4. 3. παρελθούσης	προελθούσης
4. 11. βαρβάρους	βαρβάρων
III. 1. Μεδυλλίας alors qu'aux ch. 34 et 38 M. Prou admet Μεδυλλείαν.	Μεδυλλείας
IV. 35. φόνους ἀδίκους	φόνους ἀδίκως

On pourrait multiplier ces exemples. L'examen que nous avons fait d'une partie de l'édition de M. Prou nous a convaincu que celle-ci est de loin supérieure à celle de M. Kiessling, et que son texte prendra une place des plus honorables dans la précieuse Bibliothèque grecque dont il fait partie. La traduction latine est en grande partie la reproduction de celle qui se trouve dans l'édition de Reiske; mais elle a été mise en rapport avec les corrections introduites dans le texte grec.

La table alphabétique des noms propres est suffisamment complète : nous aurions désiré cependant une table grecque, suivie d'une table latine afin de faciliter les recherches.

ADOLF DE CEULENEER.

¹ M. SCHNEIDER dit : « *Die Gründe, warum Adolph Kiessling nicht selbst seine Arbeit fortgeführt hat, entziehen sich der Beurteilung.* »

Final AS before sonants in Sanscrit by Maurice BLOOMFIELD.
American Journal of Philology, t. III, p. 25-45.

Jusqu'en ces dernières années, la philologie arienne, éblouie par la lumière que l'étude du sanscrit et du zend avait projetée sur nos origines, était portée à en exagérer l'importance au point de vue de la reconstruction de la langue primitive; comme ces langues rendaient uniformément par *a* les trois voyelles *ε*, *ο*, *α* du grec (ex : sk : dadarça = δαδαρχα) elle en avait conclu que la langue primitive n'avait aussi possédé qu'un *a*, et que les voyelles *e* et *o* étaient des acquisitions postérieures des langues européennes.

Depuis quelque temps, ce dogme est complètement ruiné; on peut résumer de la manière suivante les raisons qui l'ont fait abandonner :

1. Ce n'est qu'une hypothèse, et par conséquent l'hypothèse contraire est tout aussi légitime.

2. La distinction entre les trois voyelles *e*, *ο*, *α* joue, en grec surtout, un rôle très important dans la formation des mots. N'est-il pas plus vraisemblable d'admettre que la branche asiatique de la famille a laissé par une certaine paresse de langue se confondre ces distinctions délicates, que de croire sans preuves évidentes que la branche européenne les a créées de toutes pièces, en même temps qu'elle décomposait l'*a* primitif?

3. L'*a* est souvent une voyelle hystérigène. En grec nous le voyons dans certains cas remplacer l'*ε*, ex. βάρανρον = hom. βέρεθρον (cf. G. MEYER. *Griech. Gram.* § 20 et 21). Le sanscrit et le zend peuvent avoir fait la même chose; cela est d'autant plus probable, qu'ils renferment des traces évidentes de leur partialité pour cette voyelle. Ils la substituent très souvent à l'*i*, par exemple dans les présents redoublés. En règle générale, le redoublement dans ces formes se fait au moyen de la voyelle *i*, ex. πλ-πλ-ω, δι-δι-ρι; lat. gi-gn-unt, bi-bi-t; sk. pi-ba-ti, sk. si-sak-ti; zd. āhi-shakh-ti. Or en zend et en sanscrit, mais surtout en sanscrit, nous rencontrons souvent *a* au lieu de *i* : ex. sk. da-dhā-ti = zd. da-dhāi-ti = τλ-θη-σι; sk. ja-jan-ti = zd. zī-zanañ-ti = γιγνεται (cf. Schmidt. K. Z. 25, p. 74-75). — La même partialité pour l'*a* qui a donné da-dhāti pour di-dhāti, a pu donner aussi dadarça pour *dedorka.

4. Lorsque l'*a* en sanscrit correspond à un *ε* grec, comme c'est le cas au redoublement du parfait, il produit, sur une gutturale qui précède, le même phénomène que l'*i*; il la change en palatale, ex : cakāra, parfait de rac. kar.; tyaj-ati, 3^{me} pers. de rac. tyaj. Au contraire la gutturale subsiste si l'*a* sanscrit correspond à un *ο* grec, ex. tyāga, abandon, thème de formation identique au mot λόγος (cf. Schmidt K. Z. 25, p. 100, 101 et 102 et 73). Cette différence de traitement n'est-elle pas la preuve que l'*a* sanscrit représente des voyelles primitives différentes?

Comme on le voit par ce qui précède, il s'élevait, en faveur de l'hypothèse contraire à celle qui avait si longtemps régné, des probabilités très fortes.

Un philologue américain, M. Maurice Bloomfield, est venu changer ces

probabilités en certitudes. Dans le travail cité en tête de cette notice, il a prouvé que l'*e* et l'*o* avaient existé en sanscrit même. Comme l'excellente revue dans laquelle M. B. a publié cet essai n'est pas encore très répandue parmi nous, qu'elle ne l'était pas surtout à l'époque où il écrivait, je crois faire œuvre utile en donnant dans les lignes qui suivent, une analyse assez étendue et présentée sous forme dogmatique des conclusions auxquelles il aboutit.

* *

En règle générale l'*e* et l'*o* du sanscrit représentent des diphthongues. Ces diphthongues ou bien sont nées en sanscrit même de la rencontre de *a* et de *i* ou de *a*, et de *u*, ou bien remontent à la période protoethnique, ex. bharata = *ṛépoite*; sūnos gén. de sūnu fils = goth: sunaus. Cependant ni l'*e* ni l'*o* du sanscrit ne peuvent toujours s'expliquer comme des diphthongues. C'est le cas notamment pour l'*e* de *sēdima* (lat. sēdimus) 1^{re} pers. du plur. du prés. de la racine sad (lat. sēdeo), et pour l'*o* qui apparaît à la place de la finale *ās* devant les consonnes sonores, par ex. dans la phrase : aṇvo dravati pour aṇvas dravati, le cheval court.

M. B. prouve que les *e* et les *o* non diphthongues du sanscrit renferment des traces des voyelles brèves primitives *e* et *o*. Il s'appuie pour cela sur une loi bien connue, celle en vertu de laquelle, une voyelle brève suivie d'une sifflante et d'une consonne sonore s'allonge si la sifflante vient à disparaître. Exemples :

ēs devient ē dans lat. sēviri pour sēx viri

ūs — ū dans sk. dūṇaça pour dūs-naça

īs — ī dans sk. sīdati et lat. sīdit représentant une forme primitive sī-sd-eti, comme le prouve le grec ἱξαι pour ἱ-σδ-εαι ¹.

I. L'*ē* long de sēdima s'explique de la même manière que l'*ī* long de sīdati. Il représente le groupe primitif ēs. En effet, le thème du pluriel du parfait comme celui du présent redoublé se compose de la forme faible de la racine, c'est-à-dire *sd* et du redoublement au moyen de la voyelle *e*. le prototype de sēdima est donc sē-sd-ima.

La sifflante a disparu et la voyelle s'est allongée en compensation ². Il en est de même dans les mots mēdhā, zd : mazda; dhēhi; zd : dazdi, etc.

II. L'*o* qui remplace *as* dans la phrase aṇvō dravati a la même origine. Si nous comparons aṇvas à ἵππος, nous voyons que le groupe *ās* de ce mot représente le groupe primitif ōs. aṇvas + dravati est donc pour

¹ Les exemples que nous donnons dans cet article ne sont pas tous de M. B. Nous avons modifié ou remplacé les siens, là où il nous a semblé que l'exigeait la clarté de l'exposition.

² Comme le remarque M. B. ce qui concerne l'*e* était déjà consacré par les travaux de DELBRÜCK, *Alt-Indisches Verbum*, p. 118; SCHERER, *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, p. 232; SCHMIDT, *Zwei Arische a Laute und die Palatalen*, K. Z. 25. p. 60-63.

açvōs dravati et est devenu açvō dravati, pour la même cause que sē-sdima est devenu sēdima et sīsdati, sīdati¹. On peut donc conclure en disant : que *e* et *o* en sanscrit lorsqu'ils ne sont pas diphthongues, sont des voyelles longues représentant les deux voyelles brèves primitives *ĕ* et *ō* allongées en compensation de la chute d'une sifflante qui suivait.

III. Il reste à éclaircir une difficulté. Le sanscrit change toujours en *o* la finale *ās* devant les consonnes sonores. Par exemple le thème *manas* fait *mano* dans *manō me*, mon cœur et dans *manōbhis*, inst. pluriel. Or le sanscrit confondant dans la monotonie de l'*ā* les voyelles primitives *ĕ* et *ō*, il est des cas où *ās* représente *ēs* et des cas où il représente *ōs*. On devrait donc rencontrer *ō* quand *ās* = *ōs* (Règle II) et *ā* quand *ās* = *ēs* (Règle I).

Néanmoins le sanscrit donne toujours *ō* dans les deux cas sans distinguer; c'est ce qui se présente dans les exemples cités. Le thème *manas*, comme le prouve le grec *μῆνος* avait dans la langue primitive les deux formes *menos* et *menes*. La première apparaissait au nominatif et à l'accusatif, la seconde aux cas obliques, par exemple au génitif (cf. *μῆνους* = *μῆνε ος* = **μῆνες-ος* = *sk* : *manas-as*. Partant de ce point qui est certain, reprenons les formes de tantôt; la première *manō me* est conforme à la règle I (*ō* = *ōs*); car *manas* ici est un nominatif ou accusatif identique au grec *μῆνος*. Mais *manōbhis*, la seconde est anormale; en effet les thèmes neutres en *as* se terminaient primitivement en *ēs* à l'instrumental; on en voit la preuve dans les formes grecques comme *ῥεστ-φιν* de *ῥρ-ος*. La forme primitive de l'instrumental de *manas* a donc été *menes-bhis*, ce qui suivant la règle I (*ē* = *ēs*) devrait donner *manēbhis* et non *manōbhis*. Le zend a observé la loi; il a conservé l'*ē* à l'inst. plur. des thèmes en *as*. ex : *raocēbis* de *raocanh* éclat correspondant au mot sanscrit *rocas* qui n'est plus usité, mais se retrouve dans l'adjectif *svarocas*, qui brille de son propre éclat. Pourquoi le sanscrit n'a-t-il pas fait de même et a-t-il remplacé partout *ē* par *ō*? Voici la réponse de M. B. :

Dans la langue parlée, le nombre des finales *ās*=*ōs* était beaucoup plus considérable que celui des finales *ās* = *ēs*. Suivant un compte de Lanman

¹ Dans un c. r. du même article paru dans le Muséon (V. p. 163), M. de Dillon a présenté une autre explication de cet *ō* long. A son avis la finale *as* est d'abord devenue *ā* en *skt* et c'est cet *ā* long, qui dans la suite a été prononcé *ō*. Il insiste à ce propos sur la parenté de l'*ā* long avec l'*ō* long, et cite à l'appui certains cas de prononciation flamande et wallonne, par ex. le wallon *bōb*, à côté de *bāb*, représentant dans ce dialecte du français *barbe*. Cette équivalence de *ā* et de *ō* a existé aussi en sanscrit dans *vādhar* et *manānaç* à côté de *vodhar* et *manōbhis*. Cette observation est très suggestive. Elle ne me paraît pas cependant infirmer la théorie de M. B. A l'inverse de ce que pense M. Dillon, je serais bien plutôt disposé à croire que c'est l'*ā* long qui en sanscrit dérive de l'*ō* long.

(Noun inflexion in the Rig-Veda) il y a dans le Rig Veda 13,500 $\ddot{a}s = \ddot{o}s$, et 5,250 $\ddot{a}s = \ddot{e}s$. La loi du plus fort l'a emporté.

Quelque fut son origine, $\ddot{a}s$ est devenu $\bar{o}$ devant les consonnes sonores ; mais il reste des traces d'un temps où la langue hésitait entre $\bar{e}$ et $\bar{o}$ comme équivalent de ce groupe. La langue védique et la langue classique ont préféré l' $\bar{o}$ ¹ ; mais un dialecte prākṛit, le māgadha a donné la prépondérance à l' $\bar{e}$. Le fait était déjà connu par les grammairiens. Il a été confirmé par l'étude des inscriptions bouddhistes. Dans le quatrième édit d'Açoka, par exemple, le mot priyas de la formule devānām priyas, aimé des dieux, est écrit *pye* à Dhauri dans le Magadha (aujourd'hui le sud du Behar), et *pyo* à Girnar dans le Guzerat. Il en est ainsi pour tous les équivalents de $\ddot{a}s$. Chaque fois que l'inscription de Girnar porte *o*, l'exemplaire de Dhauri écrit *e*.

En résumé, on peut dire que les groupes primitifs $\ddot{e}s$ et $\ddot{o}s$ placés devant des consonnes sonores ont été remplacés respectivement, sauf la dérogation prévue au n° III, par $\bar{e}$ et par $\bar{o}$, voyelles longues qui ont été notées par les mêmes signes que les diphthongues de $a + i$ et de $a + u$.

* *

Jusqu'ici M. B. n'a reconnu l'existence de l' $\bar{o}$ et de l' $\bar{e}$ que dans les transformations de la finale $\ddot{a}s$ devant les consonnes sonores. En étudiant le traitement de cette finale devant les voyelles, il arrive à des résultats analogues.

IV. Suivant les lois de l'euphonie, lorsque la finale $\ddot{a}s$ se trouve devant une voyelle autre que $\bar{a}$, elle perd son *s* et un hiatus subsiste. $a\check{v}as + iva$, comme un cheval, devient $a\check{v}a iva$, et $pitaras + iva$, comme des pères, $pitara iva$. Mais la finale $\ddot{a}s$ représente tantôt $\ddot{e}s$ et tantôt $\ddot{o}s$. Dans notre premier exemple, elle représente $\ddot{o}s$ ($a\check{v}as = \dot{\iota}\pi\pi\sigma$) et dans notre second $\ddot{e}s$ ($pitaras = \pi\acute{\alpha}\tau\epsilon\rho\epsilon\varsigma$). On a donc comme formes primitives $a\check{v}\bar{o} iva$ et $pit\bar{a}\bar{r}\bar{e} iva$. L' $\bar{e}$ et l' $\bar{o}$ brefs ont été remplacés par $\bar{a}$ suivant la règle ordinaire en sanscrit. Leur existence aux origines de la langue, dans des formes telles que celles que nous avons citées est, il est vrai, une hypothèse ; mais cette hypothèse sera confirmée par tout ce qui va suivre.

V. Lorsque la finale $\ddot{a}s$ se trouve devant la voyelle $\bar{a}$, elle perd son *s*, se change en *o* et fait disparaître l' $\bar{a}$ initial du mot suivant. $a\check{v}as + api$ devient $a\check{v}\bar{o} 'pi$. Cette règle, générale en sanscrit classique, n'est pas toujours observée dans la langue védique. A côté de formes comme $a\check{v}\bar{o} 'pi$, on en rencontre comme $a\check{v}o api$; et chose remarquable, *o* dans ce dernier cas est bref au point de vue de la métrique. Cela avait déjà été établi par Kuhn (cf. Kuhn et Schleicher. Beiträge III. 118), M. B. a vérifié

¹ Il est un cas l' $\bar{e}$ a été préféré à $\bar{o}$, c'est dans l'impératif $\bar{d}\bar{e}hi$ ($zd dasdi$) de la racine $d\bar{a}$, donner. Le prototype de $\bar{d}\bar{e}hi$ n'est pas $desdhi$, mais $dosdhi$, comme le prouve le grec $\delta\acute{o}\varsigma$. $\bar{d}\bar{e}hi$ me semble avoir été substitué à $*\bar{d}\bar{o}hi$ par analogie des autres impératifs terminés en $\bar{e}hi$, comme $\bar{d}\bar{h}\bar{e}hi$ de la racine $dh\bar{a}$, ou l' $\bar{e}$ s'expliquait naturellement comme équivalent de $\ddot{e}s$.

cette règle en recensant avec soin les cinq premiers mandalas du Rig Vêda. $\text{a}\check{\text{v}}\text{o}$ 'pi étant, comme le prouvent les lois de l'accentuation (Whitney Sanscr. Gram. 135), une contraction de $\text{a}\check{\text{v}}\text{o}-\check{\text{a}}\text{pi}$, c'est ce dernier type seul qu'il s'agit d'expliquer. Si nous comparons $\text{a}\check{\text{v}}\text{o}$ $\check{\text{a}}\text{pi}$ à $\text{a}\check{\text{v}}\text{à}$ iva nous ne voyons entre ces deux formes qu'une différence. La première a conservé l'o primitif que la seconde a remplacé par a . Pourquoi l'a-t-elle conservé et n'a-t-elle pas obéi à la règle qui a changé les voyelles brèves e et o en a ? cela est assez difficile à expliquer; M. B. suppose que c'est afin de ne pas avoir de suite deux voyelles brèves identiques; peu importe d'ailleurs. Quelqu'en soit l'explication, le fait existe et l'on peut en déduire la règle suivante: la finale $\check{\text{o}}\text{s}$ devant les voyelles perd son s et l' $\check{\text{o}}$ se change en $\check{\text{a}}$ devant les voyelles autres que $\check{\text{a}}$.

VI. La loi euphonique qui fait disparaître $\check{\text{a}}$ initial après $\check{\text{o}}$, s'applique non seulement au cas où o représente $\check{\text{a}}\text{s}$, comme dans $\text{a}\check{\text{v}}\text{o}$ 'pi mais aussi dans celui où o est diphtongue de a et de u , par ex. çvetaketu asmi, O çvetaketu ! je suis etc, devient çvetaketu 'smi. Ce phénomène est une anomalie; car ici, o représentant $\text{a} + \text{u}$, l'on devrait avoir çvetaketäv asmi. Pour quoi l' a de asmi disparaît-il? C'est par analogie des formes comme $\text{a}\check{\text{v}}\text{o}$ 'pi. Cette analogie est très naturelle. La finale $\text{o} = \text{a} + \text{u}$ est très rare en sanskrit. Elle ne se rencontre guère qu'au vocatif des thèmes en u . Si l'on songe à l'immense quantité de mots terminés en $\check{\text{a}}\text{s}$ qui devenait o et faisait disparaître l' $\check{\text{a}}$ initial du mot suivant, on comprend aisément que la règle ait pu s'étendre au très petit nombre d' o finals qui étaient diphtongues.

VII. L'explication donnée au n° V du traitement de $\check{\text{a}}\text{s}$ devant $\check{\text{a}}$, est satisfaisante quand $\check{\text{a}}\text{s}$ représente $\check{\text{o}}\text{s}$. Mais il n'en est plus de même quand $\check{\text{a}}\text{s}$ représente $\check{\text{e}}\text{s}$. Suivant M. B. $\check{\text{a}}\text{s} = \check{\text{e}}\text{s}$ a subi à l'origine, des transformations parallèles à celles de $\check{\text{a}}\text{s} = \check{\text{o}}\text{s}$; s est tombé, la voyelle $\check{\text{e}}$ a subsisté devant $\check{\text{a}}$, puis a fini par se contracter avec lui. En prenant pour exemple l'expression pitaras api, il suppose comme formes primitives:

1° * $\text{pitar}\check{\text{e}}\text{s}$ $\check{\text{a}}\text{pi}$. — 2° * $\text{pitar}\check{\text{e}}$ $\check{\text{a}}\text{pi}$ parallèle à $\text{a}\check{\text{v}}\text{o}$ $\check{\text{a}}\text{pi}$. — 3° * $\text{pitar}\check{\text{e}}$ 'pi parallèle à $\text{a}\check{\text{v}}\text{o}$ 'pi.

Si ses formes ne se rencontrent pas, et si à leur place nous avons $\text{pitar}\check{\text{o}}$ $\check{\text{a}}\text{pi}$ et $\text{pitar}\check{\text{o}}$ 'pi, cela est dû uniquement à l'analogie des formes en o . Les finales $\check{\text{a}}\text{s} = \check{\text{o}}\text{s}$ étant beaucoup plus nombreuses que les finales $\check{\text{a}}\text{s} = \check{\text{e}}\text{s}$, la loi du plus fort l'a emporté, identiquement comme dans le cas de $\text{man}\check{\text{o}}\text{bhis}$ pour $\text{man}\check{\text{e}}\text{bhis}$ (III).

VIII. La diphtongue e ($= \text{a} + \text{i}$) devient $\check{\text{a}}$ devant une voyelle autre que $\check{\text{a}}$; nagare iha , ici dans la ville, devient: nagara iha . Les grammairiens indigènes expliquent cette anomalie en disant que nagara iha est pour $\text{nagar}\check{\text{a}}\text{y}$ iha , forme qui serait très régulière. Quand à l' y , il serait tombé. Whitney (Sanscr. Gram. § 133) en rapportant cette explication, montre sa fragilité en remarquant qu'il n'y a de trace d' y dans aucun manuscrit. M. B. lève la difficulté de la manière suivante. En admettant que la forme pitara iva représente une forme primitive $\text{pitar}\check{\text{e}}$ iva (IV)

la forme actuelle peut s'expliquer comme un produit de l'analogie. Au point de vue de l'euphonie *o* diphthongue avait été assimilé à *o* voyelle (VI); *e* diphthongue a été traité de la même manière. On avait dit *pitare iva*; on dit ensuite par analogie *nagare iha* et lorsque l'*ē* de *pitare* devint *ā*, celui de *nagare* le devint aussi. Ainsi donc l'identité de traitement entre *pitara iva* et *nagara iha* vient confirmer l'hypothèse d'une forme primitive *pitārē iva* (IV).

IX. La diphthongue *e* (*a + i*) fait disparaître l'*ā* initial du mot suivant; té + *āgacchan*, ils vinrent, devient *tē 'gacchan*. Mais de même que le Veda nous montre des formes comme *açvo api* avec *o* considéré comme bref à côté de formes comme *açvō 'pi*, de même il nous montre à côté de formes comme *tē 'gacchan*, des formes comme *tē āgacchan* avec *e* considéré comme bref. Le parallélisme entre le traitement de *o* voyelle et de *e* diphthongue est donc complet, M. B. l'explique de la même manière que la difficulté précédente. De même que *nagara iha* suppose l'existence de *pitare iva*, *tē āgacchan* et *tē 'gacchan* supposent celle de *pitārē āpi* et de *pitārē 'pi* (VII). Ils sont formés par analogie. L'*e* diphthongue a été ici comme dans le cas précédent (VIII) assimilé à *e* voyelle dans tous les cas d'euphonie; on a construit *tē āgacchan* et *tē 'gacchan* sur le modèle de *pitārē āpi* et *pitārē 'pi*. Il est vrai que ces deux dernières formes ont disparu et qu'elles ont été remplacées par *pitārō āpi* et *pitārō 'pi*. Mais leur existence est prouvée par ce fait qu'elles ont laissé une trace dans les formes auxquelles elles ont servi de patron. Il confirme encore cette thèse en insistant sur le parallélisme entre le traitement de *e* et celui de *o* devant *a*. — *a* reste bref dans le Veda quand *ā* ne disparaît pas, ex. : *açvō āpi*. Il en est de même pour *e* diphthongue, ex. : *tē āgacchan*. Or *e* diphthongue au point de vue de la métrique est long. Il ne peut être devenu bref que par analogie avec un *e* bref. Donc *tē āgacchan* ne s'explique que par l'existence de *pitārē āpi*.

6) Dans *açvō 'pi* l'*a* de *api* n'est pas éliidé (V). Il y a seulement contraction des deux voyelles *ō* et *ā* qui subsistent encore distinctes dans le Veda. Les lois de l'accentuation le prouvent. Or, le même raisonnement peut s'appliquer à *tē 'gacchan*. L'accent *svarita* est l'accent qui remplace l'*udatta* après une contraction. *tē 'gacchan* est pour *tē āgacchan*. L'accentuation *tē 'gacchan* prouve donc une contraction et cette contraction ne peut s'expliquer que si *tē 'gacchan* est construit par analogie d'un type où l'*ē* long peut être né de la contraction de deux voyelles brèves, de la même manière que *açvō 'pi* est né de *açvō āpi*. Or ce type, c'est *pitārē 'pi* (IV). La chute de *ā* après *e* diphthongue prouve donc l'existence de cette chute après une voyelle brève *e* qui a disparu. On peut résumer de la manière suivante les conclusions de M. B.

Les voyelles *e* et *o* ont laissé des traces en sanscrit dans le traitement de la finale *ās* (= *ēs* ou *ōs*) devant les sonores.

1. *Devant les consonnes sonores* ¹, *ṣ* et *ṣ* ont perdu leur sifflante et se sont allongées en compensation (I et II). Les voyelles longues *ē* et *ō* ainsi produites, ont été notées par les mêmes signes que les diphthongues de *a + i* et de *a + u*; ex. *sēdima* et *aṣvō dravati* ².

2. *Devant les voyelles*, la sifflante est tombée sans compensation et la voyelle restante a subi les modifications suivantes :

a) *Devant les voyelles autres que ā, ē et ō* ont été notés par le signe de l'*a* bref; ex. : *aṣva iva* et *pitara iva* (IV). Cette dernière forme est pour *pitārē iva* dont l'existence dans la langue est prouvée par celle de *nagara iha* qui ne peut avoir été formé que par analogie (VIII).

b. *Devant la voyelle a*,

α) *ō* a subsisté, mais a été écrit avec le signe de la diphthongue de *a + u* ex. *aṣvo api* (Véda). Plus tard les deux voyelles se sont contractées et l'on a eu *aṣvō 'pi(v)*.

β) *ē* a subsisté; aucun texte ne donne d'exemple; on doit cependant supposer l'existence d'une forme comme *pitārē āpi* pour rendre compte de celles comme *tē āgacchan*. Plus tard les deux voyelles se sont contractées en *pitārē 'pi*. Cette forme est hypothétique comme la précédente. Mais la formation *tē āgacchan* (IX), lui donne un haut degré de probabilité.

3. *Devant un suffixe ou un mot commençant par une consonne sonore*, le sanscrit a généralement traité le groupe *es* comme *os* et l'a rendu par *ō* au lieu de *ē*; ex. : *manobhis* pour **manēbhis* (= **menesbhis*). Le dialecte *māgadha* a fait le contraire; il a donné la prépondérance à l'*ē*. Le zend a été plus fidèle à la phonétique primitive de la branche asiatique, ex. *raocēbis* (III).

E. MONSEUR.

¹ M. B. ne s'est occupé que du cas où *e* est suivi d'une sifflante devant une sonore; mais sa loi s'applique aussi au cas où il est suivi d'une sourde devant une sourde, ex. : le *sk.* classique *pētus vis-a-vis* du *sk. védique* *paptus*, 1^{re} pers. pl. du parf. de la rac. *pat*, tomber. La coexistence de ces deux formes soulève de plus un problème assez délicat. Toutes deux supposent un proethnique **pēptus* (*pe-pt-us*). Mais leur rapport entre elles peut être expliqué de deux manières : ou bien ce sont deux formes dialectales, toutes deux dérivées de *pēptus* et qui ont prévalu suivant les époques; ou bien, la forme *paptus* n'a jamais existé et c'est une notation vicieuse de *peptus* provenant de ce que l'alphabet sanscrit n'avait pas de signe pour rendre l'*e* bref. Dans ce cas la parenté des deux formes s'explique par une évolution naturelle. Cette seconde hypothèse me paraît la plus vraisemblable.

² M. B. est, je pense, trop affirmatif. En ce qui concerne l'*ē*, je crois, que ce n'est pas une voyelle longue notée par le signe de la diphthongue, mais que c'est une véritable diphthongue, composée de *ē + i*. La preuve en est dans ce fait que le grec présente aussi des exemples de *ei* = *ēs*, notamment dans le crétois *πεῖ-γυ-ς* à côté de *πῆς-γυ-ς* (= *πῆς-βυ-ς* et dans *ῥῆι-νδ-ς* et *ῥῆι-τῆ-ς* à côté de *ῥῆς-τῆ-ς*.

C. Sallustii (1) *Crispi Bellum Catilinae und Bellum Jugurthinum*.
Schulausgabe von Ignaz PRAMMER. Vienne, Alfred Hölder, 1886.
XL-110 pp. in-8°.

M. Prammer, le savant et laborieux éditeur de Tacite et de César², vient de publier, à l'usage des classes, une édition du *Catilina* et du *Jugurtha* de Salluste. Il rend compte dans sa préface des principes d'après lesquels il a constitué le texte. Il a pris pour base la 4^e édition de Dietsch (Leipzig, 1884) — sauf pour ce qui concerne l'orthographe et la ponctuation —, en la comparant sans cesse au travail de Jordan (Berlin, 1876). De plus, il a consulté les manuscrits de Salluste conservés à la Bibliothèque impériale de Vienne, au nombre de 17; il a comparé surtout le ms. 168, qui date du XII^e siècle, et les mss. 160, 284 et 287, qui sont du XIII^e. Ces manuscrits appartiennent à la classe des *interpolati*; néanmoins M. Prammer croit y avoir trouvé quelques bonnes leçons.

M. Prammer déclare (p. II) qu'il s'est attaché avant tout « à fournir un » texte lisible, qui n'oblige pas le professeur à duper ses élèves par des » interprétations monstrueuses, à l'exactitude desquelles il ne croit pas » lui-même. » Et plus loin (p. V) : « Les principes de critique qui m'ont » guidé dans mon édition sont les suivants. Je m'en tiens à la meilleure » tradition manuscrite et aux témoignages des grammairiens, quand la » leçon qu'ils fournissent donne un sens satisfaisant. Si le témoignage des » manuscrits et celui des grammairiens ne concordent pas entre eux, je » choisis sans hésiter la leçon des meilleurs manuscrits, pourvu qu'elle » soit intelligible pour l'écolier. Si les leçons des bons manuscrits et des » grammairiens ne peuvent s'accommoder aux exigences d'une édition » classique, j'ai recours aux manuscrits interpolés et j'en accepte les » leçons, n'eussent-elles que la valeur de corrections. Si les manuscrits » inférieurs me laissent dans l'embarras, j'introduis dans le texte mes » propres conjectures ou celles d'autrui. »

Suivent quelques réflexions très justes et très spirituellement tournées sur la différence qu'il convient d'observer entre les éditions savantes et les éditions à l'usage des classes. Il faut écarter de celles-ci et les croix qui désignent les passages corrompus et les astérisques qui marquent les lacunes; les livres destinés aux écoliers « ne doivent ressembler ni à un » cimetière ni au ciel étoilé. » Seulement, M. Prammer nous semble aller un peu loin lorsqu'il dit (p. VI) : « Si l'on ne peut rendre le texte d'un » auteur également lisible partout (*nicht durchaus lesbar herstellen*), il » vaut mieux le bannir des classes ou se contenter d'en reproduire les » parties intéressantes dans une chrestomathie. »

L'application des principes exposés plus haut a conduit le philologue

¹ Ailleurs M. Prammer emploie la forme *Sallusti*.

² V. *Revue*, t. 24, p. 33-35; t. 26, p. 203-205, 256-258.

viennois à modifier en maint endroit le texte généralement reçu dans les éditions modernes de Salluste. Nous allons énumérer ces changements. Ceux qui nous paraissent plus ou moins plausibles ne seront accompagnés d'aucune observation ; nous critiquerons brièvement les autres.

Transpositions. — *Cat.*, 10, 3 : *primo imperi, deinde pecuniae cupido crevit* (d'après Nipperdey). — *Jug.*, 97, 5 : *Romani novi veteresque et ob ea scientes belli* (d'après Wölfflin).

Mots changés ¹. — *Cat.*, 3, 2 : (*facta dictis exaequanda sunt*) *dicta factis exaequanda sunt* (conjecture de l'éditeur). Nous ne voyons pas la nécessité de ce changement : *dictis* est l'ablatif, il n'y a là rien d'illogique. Cf. T. Live, VI, 20, 8 : *facta dictis aequando*. — 28, 4 : (*coloniis*) *colonis* (d'après Kritz). Correction inutile. — 33, 1 : (*patriae, sed omnes*) *patria sede omnes* (d'après Weinhold). — 33, 2 : (*maiores vestrum*) *maiores vestri* (avec de bons manuscrits). Le témoignage d'Aulu-Gelle, XX, 6, 14, en faveur de *vestrum* est décisif. Si ce génitif « monstrueux » est de nature à « consterner » (*verblüffen*) les écoliers, que l'on renonce à mettre Salluste entre les mains de créatures si sensibles. — 37, 3 : (*odio suarum rerum*) *taedio suarum rerum* (d'après Steup et Meiser). — 43, 1 : (*in agrum Faesulanum*) *in agrum suburbanum* (d'après Wirz). — 45, 1 : (*comitatus*) *comitatum* (d'après Wesenberg). — 53, 5 : (*quasi effeta parentum*) *quasi effeta parente* (avec les mss. inférieurs). — 55, 6 : (*exitium vitae*) *exitum vitae* (d'après des mss. inférieurs. Cf. Vogel, *Ῥομαιοὶ ἱστορίαι Sallustianae*, p. 49). V. toutefois Paul. ex Festo : « *EXITIUM* » *antiqui ponebant pro « exitu »*. — 57, 4 : (*expeditos* ou *expeditus*) *impeditos* (d'après Dietsch et Meiser). — 59, 2 : (*et ab dextera rupe aspera*) *et ab dextera rupes asperas* (d'après Wesenberg). — 59, 3 : (*calonibus*) *colonis* (d'après des mss. inférieurs et Kritz). V. cependant la note de mon édition. — 59, 5 : (*tumulti*) *tumultus* (avec la plupart des mss.). — *Jug.*, 9, 3 : (*statimque*) *tandemque* (d'après Linker). *Statim* est en contradiction avec 11, 6. Mais est-ce la seule contradiction qui se trouve dans Salluste ? Et le mot *tandem* est-il suffisamment justifié ? — 10, 3 : (*per regni fidem*) *per regiam fidem* (d'après Krämer). Correction inutile. — 18, 11 : (*proxuma Carthagine*) *proxuma Carthaginem*, et 19, 4 : (*proxumi Hispania*) *proxumi Hispaniam*. M. Prammer regarde la construction de *proximus* avec l'ablatif sans *a* comme une pure fiction. — 38, 10 : (*quia mortis metu mutabantur*) *quia mortis metu tenebantur* (avec un manuscrit de Vienne) *nostri* (ajouté par l'éditeur). Le texte des meilleurs manuscrits : *quia mortis metu mutabantur* n'est certainement pas défendable. Les corrections des manuscrits inférieurs et des savants modernes ne valent guère mieux. Nous avons écrit dans notre édition du *Jugurtha* (Mons, 1877) : *quia mortis metus intentabatur*, ce qui donne un sens satisfaisant ² ;

¹ Le texte vulgaire est mis entre parenthèses.

² Cf. *Revue*, t. 19, p. 409 ; t. 22, p. 108-109.

mais cette conjecture est peut-être trop hardie. Nous proposons de lire : *quia mortis metu milites* (ou *nostri*) *tumultuabantur*. On s'explique que le copiste ait sauté de la syllabe finale de *metu* à la seconde syllabe de *tumultuabantur* : METVMVLTVABANTVR, ce qui aura été maladroitement corrigé en METVMVTABANTVR. — 41, 10 : (*permixtio terrae*) *permixtio rerum* (conj. de l'édit.). Cette conjecture ne nous paraît pas heureuse. — 48, 3 : (*humi arido atque harenoso*) *humo arida atque harenosa* (d'après des manuscrits de la 1^{re} classe). C'est ôter gratuitement à Salluste une tournure caractéristique. — 49, 4 : (*conspicatur*) *conspicitur* (avec les manuscrits). — 53, 5 : (*fessi laetique*) *fessi lassique* d'après les manuscrits inférieurs. — 53, 8 : (*mutatur*) *exortum* (avec les mss.). — 54, 4 : (*nemo omnium Numida*) *nemo omnium Numidarum* (d'après des manuscrits de la 1^{re} classe). Changement malheureux : *nemo Numida* est une construction parfaitement correcte, et *omnium* se joint étroitement à *nemo* pour le renforcer. Pourquoi M. Prammer, s'il voulait rester conséquent avec lui-même, n'écrivait-il pas *pleraque ex Punicis oppidis* au lieu de *pleraque ex Punicis oppida* (19, 7), et *unam ex tam multis orationibus ejus*, au lieu de *unam ex tam multis orationem ejus* (30, 4)? — 59, 3 : (*paene victos*) *paene victos* (d'après Ed. Wolff). — 61, 2 : (*in provinciam ... collocat*) *in provincia ... collocat* (d'après deux mss. de Vienne). — 65, 2 : (*quod eorum more foret*) *quod eorum modo foret* (avec des mss. de la 1^{re} classe). — 73, 3 : (*plebes acceperant*) *plebes acceperat* (avec deux manuscrits de Vienne). Changement inutile. — 74, 3 : (*Numidis ou Numidas tuta sunt*) *Numidas tutata sunt* (avec des mss. de la 1^{re} classe). — 84, 2 : (*militiae*) *militia* (avec des mss. de Vienne). Nous ne pouvons approuver ce changement. On sait que Salluste recherche l'asymétrie. V. KLIMSCHA, *Sallustianische Miscellen*, p. 20 sqq. Progr. Kremsier, 1882. — 86, 3 : (*cui neque sua cura*) *cui neque sua curae* (avec des mss. de la 1^{re} classe). — 93, 3 : (*animum vortit* ou *advortit*) *animum accendit* (avec les mss. inférieurs). — 95, 1 : (*equitatu ... quos*) *equitatu ... quem* (avec un mss. de Munich). M. Prammer fait décidément une guerre impitoyable aux prolepses. — 95, 3 : (*nisi quod de uxore potuit honestius consuli*) *nisi quod de uxoribus potuit honestius consulere* (conjecture de l'éditeur). — 99, 3 : (*terrore*) *terror* (d'après Jordan). — 100, 5 : (*malo*) *metu* (d'après Jordan). Cette correction n'était pas absolument nécessaire. — 101, 3 : (*aeque*) *utique* (d'après Gronove et Krämer). — 103, 5 : (*uti meriti erant*) *uti veriti erant* (d'après Gertz). — 104, 2 : (*semper*) *saepe* (d'après 3 mss. de Vienne). — 111, 1 : (*polliceatur*) *polliceretur* (d'après Dietsch). — 112, 3 : (*in potestatem habuisset*) *in potestate habuisset* (d'après des mss. inférieurs).

Mots retranchés ¹. — *Cat.*, 20, 14 : *En illa, [illa], quam saepe optastis, libertas* (d'après Meiser et deux mss. de Vienne). La répétition de *illa*, dit

¹ Les mots retranchés par M. Prammer sont mis entre crochets.

M. Prammer, a, dans la bouche de Catilina, quelque chose de trop pathétique. Nous ne sommes pas de cet avis. — 36, 5 : [atque] *veluti* (au lieu de *uti*, d'après Haupt). — 48, 1 : *plebs* [conjuratiōne patefacta] (d'après Meiser). Ces mots ne nous semblent pas superflus : ils servent à préciser la situation. — 51, 27 : *omnia mala exempla ex [rebus] bonis orta sunt* (d'après Schöll). *Sed ubi imperium ad ignaros [ejus]*, etc. (d'après Dietsch). — 51, 42 : [ea] *bene parta* (d'après Wesenberg). Il n'y a pas le moindre inconvénient à conserver *ea*, au contraire : *bene parta* seul est trop vague. — 60, 2 : [cum] *infestis signis* (d'après Wirz et Frazer). — *Jug.*, 5, 4 : *cujus ... [magnum atque] late*, en plaçant *imperium* devant *late* (conj. de l'édit.). C'est ce qui s'appelle trancher dans le vif. — 12, 3 : *carus acceptusque [ei]* (conj. de l'édit.). Suppression malheureuse, qui rend la phrase ambiguë. — 28, 2 : [in] *diebus proximis decem* (conj. de l'édit., qui compare 38, 9 : *uti diebus decem*). La nécessité de cette suppression n'est pas démontrée. — 44, 5 : [et] *palantes* (d'après Frazer). — 54, 5 : [in] *acie* (d'après Dietsch et 2 mss. de Vienne). — 55, 4 : *quo clarior [erat]* (conj. de l'édit.). — 58, 4 : *clamorem [vel tumultum] hostilem* (d'après Jordan et d'autres éditeurs). — 76, 3 : [et] *super* (d'après Dietsch). — 77, 2 : *belli [Jugurthini]* (d'après Linker). — 84, 2 : *sociis[que]* (d'après Siesbye). — 110, 8 : [id] *intrare* (d'après 3 mss. de Vienne).

Mots ajoutés¹. — *Cat.*, 18, 1 : *conjuravere pauci ...; de ea* (au lieu de *qua*) *RE ... dicam* (d'après Jacobs). Nous ne pouvons approuver un pareil remaniement du texte. — 32, 1 : *insidiae consuli FACTAE* (conj. de l'éditeur). *Factae* est complètement inutile; *insidiae* est construit comme le verbe *insidiari*. Cf. Tér., *Andr.*, v. 44 : *Quasi exprobratio est immemori benefici*. — 35, 3 : *meis nominibus SUMPTUM* (d'après un manuscrit de Vienne) ... *cum etiam* (au lieu de *et*) *alienis nominibus SUMPTUM* (d'après un manuscrit de Vienne, mais avec une transposition). C'est un remède violent; mais nous ne blâmerons pas M. Prammer d'avoir essayé de rendre lisible ce passage obscur et probablement altéré. — 37, 5 : *alii qui... ALEBANTUR* (conj. de l'édit., qui compare Tac., *Hist.*, I, 4, fin.). — 40, 2 : *atque ipse eos noverat* (d'après Wesenberg). — 47, 2 : *Cinnam atque Sullam antea FUISSE, se tertium esse* (d'après Wesenberg). Je regarde *FUISSE* comme une mauvaise interpolation, ni plus ni moins. Cf. la construction plus hardie encore de *Jug.*, 81, 1 : *Tum sese, paulo ante Carthaginensis, item regem Persen, post uti quisque opulentissimus videatur, ita Romanis hostem fore*; M. Prammer ne change rien à ce dernier passage. — 52, 35 : *EX ETRURIAE faucibus urget* (en partie d'après Linker). M. Prammer reconnaît lui-même que ce n'est qu'un pis-aller. — 56, 5 : *servitia ... cujus GENERIS* (conjecture de l'éditeur). — 57, 4 : *in fuga FACILE sequeretur* (conjecture de l'éditeur). — *Jug.*, 1, 3 : *quippe QUAE* (avec des mss. de la 1^e classe). Nous avons aussi admis cette leçon dans notre édition. Cf. *Revue*, t. 19, p. 408. —

¹ Ces mots sont en capitales.

4, 5 : *MULTOS praeterea* (d'après Halbertsma). — 4, 7 : *furtim NUNC* (conj. de l'édit.). — 14, 10 : *jure BELLI omnia saeva patiebamur* (d'après Eussner). L'addition de *belli* n'est pas justifiée : les mots qui suivent : *hostes ab latere, vos amici procul, spes omnis in armis erat*, expliquent pourquoi il était naturel (car tel est le sens de *jure*) que les Numides eussent à souffrir tous les maux de la guerre. — 28, 6 : *inde IN Siciliam* (conj. de l'éditeur, confirmée par 2 manuscrits de Vienne). Addition inutile. M. Prammer a laissé dans son texte (33, 4), une construction bien plus bizarre : *Romae Numidiaequae*. — 43, 2 : *alia omnia sibi cum collega COMMUNIA ratus* (d'après 3 manuscrits de Vienne, mais avec une transposition). *Communia* nous fait l'effet d'une pure interpolation. — 43, 3 : *NOVOS milites scribere* (conjecture de l'éditeur). M. Prammer dit que *novos* est indispensable pour marquer l'opposition avec *veteri exercitui*. Il nous semble, au contraire, que *novos* est superflu après *veteri* : il est clair que les soldats levés par Métellus sont *novi*. — 62, 1 : *Numidae IPSI sibi* (conjecture de l'éditeur). — 63, 6 : *CONSULATUM* (d'après des mss. inférieurs) *petere* (avec un manuscrit de Vienne, au lieu de *appetere*). — 64, 4 : *IN contubernio patris* (d'après p). — 64, 5 : *ab imperatore REM consulto trahi* (conj. de l'édit.). — 66, 2 : *in diem tertium CAEDEM constituunt* (d'après un manuscrit de Vienne). — 73, 7 : *sed paulo ANTE senatus RURSUS METELLO NUMIDIAM decreverat* (d'après des manuscrits inférieurs). — 75, 7 : *repente DE caelo missa* (conjecture de l'éditeur). Cependant la construction *caelo missus* se trouve deux fois dans Florus (II, 6, 9 et II, 17, 13), et Tite-Live a la construction analogue *caelo cadere* (I, 31, 2, et XXII, 1, 9). — 76, 1 : *posse se* (conj. de l'éditeur). L'ellipse du pronom sujet de l'infinitif est pourtant familière à Salluste. V. Constans, *De sermone Sallustiano*, p. 173. — 76, 3 : *duobus locis* (d'après les meilleurs manuscrits). Cette leçon nous paraît d'une valeur douteuse, — 88, 4 : *belli patrandi COPIAM* (avec des manuscrits de la 1^e classe). Mauvaise interpolation. — *ibid.*; *nudatum FORE* (conj. de l'édit.). — 92, 1 : *postquam ... PEREGIT* (avec quelques manuscrits, qui placent toutefois ce mot après *Marius*). — 92, 3 : *plura DESERTA* (d'après des manuscrits inférieurs). — 92, 8 : *praecisum. EA vineae* (d'après Wirz). Nous avons fait la même conjecture, et nous l'avons admise dans notre édition. V. *Revue*, t. 22, p. 109-110. — 93, 8 : *cum PAUCIS EXPEDITIS, praesidio qui forent* (au lieu de *cum eis, praesidio qui forent*, d'après Wirz). Cette conjecture n'est pas tout à fait satisfaisante, car *expeditis* anticipe sur 94, 1 : *illi ... praedocti ab duce arma ornatumque mutaverant*, etc. — 95, 3 : *voluptas remorata. AC DECORA CURAE ERANT, nisi quod etc.* (conjecture de l'éditeur). Ceci encore n'est qu'un pis-aller. — 100, 1 : *in hiberna PERGIT* (d'après Dietsch), *QUAE* (d'après un manuscrit de Vienne). — 100, 4 : *neque secus atque ANTEA iter facere* (conjecture de l'éditeur). — 107, 1 : *antea A paucis* (d'après un manuscrit de Vienne). — 108, 2 : *quo ADMISSE res communis etc.* (d'après Wirz). Nous préférons notre conjecture : *quo AD COLLOQUIUM ADHIBITO FORE UTI POSTEA res communis etc.* V. *Revue*, t. 22, p. 115.

Lorsqu'il s'agit d'un écrivain comme Salluste, il est assurément fort difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer exactement ce qui est hardiesse de style de ce qu'on peut regarder comme une faute contre la langue. La littérature latine offre trop de lacunes pour qu'on puisse toujours décider en connaissance de cause que telle construction est ou n'est pas légitime. Quoi qu'on fasse, le sentiment personnel du critique jouera ici un grand rôle. Pour nous, il nous semble que M. Prammer a été trop loin dans son désir de débarrasser le texte de Salluste des « monstruosités » qui, d'après lui, le déparent. Le Salluste qu'il nous donne est un Salluste édulcoré, délayé. Les élèves y trouveront leur compte, nous le croyons volontiers; M. Prammer leur a facilité la tâche; mais c'est un peu aux dépens de Salluste lui-même. A côté de bonnes conjectures, de leçons négligées à tort par les éditions modernes, M. Prammer a introduit dans le texte beaucoup de modifications hasardées et surtout d'interpolations malencontreuses. Son travail n'en est pas moins digne d'attention; il est bon, après tout, de briser de temps en temps avec la tradition : provoquer la controverse, c'est contribuer encore au progrès de la science.

Le volume renferme, outre le texte de Salluste et la préface de l'éditeur, une courte et substantielle introduction sur la vie, les ouvrages et la langue de Salluste (p. XXIII-XXVIII), des arguments analytiques du *Catilina* et du *Jugurtha* (p. XXIX-XXXIII), des tableaux chronologiques (p. XXXIV-XXXV) et un supplément à la préface (p. XXXVI-XL), où M. Prammer cite un certain nombre de variantes tirées des manuscrits de Vienne.

L'exécution matérielle du livre ne laisse rien à désirer.

P. THOMAS.

AUGUSTE VIERSET. *Essai d'orthographe wallonne d'après la méthode Chavée*. Namur, Wesmael-Charlier, 1885. 32 pp. in-12.

Le livre de Chavée *Français et Wallon* ayant paru en 1857, il peut sembler inutile d'en republier le sommaire *ne varietur* en 1885. M. V. ne paraît pas se préoccuper des progrès que la science a pu accomplir dans ces trente dernières années; il ne cite ni les notations de Boehmer, ni celles d'Ascoli, ni celles de MM. Joret, Cornu et Gilliéron pour la France et la Suisse. En réalité, son procédé est commode, il a taillé en plein drap dans le livre de Chavée, et il a juré dans ses paroles; mais comme ses prétentions sont nulles, il ne faut pas se montrer trop rigoureux. Le succès de cet opuscule me semble peu assuré: il a beau être clairement écrit, il suppose à son lecteur une certaine somme de connaissances philologiques; il suppose aussi un bien grand faible pour la doctrine étymologique en fait d'orthographe. Pour nous, qui croyons que cette doctrine a fait son temps, qu'elle ne sert qu'imparfaitement l'étranger et égare souvent l'indigène, nous ne nous arrêterons guère à des critiques de détail, qui, s'adressant à Chavée plutôt qu'à M. V., n'auraient aucun intérêt.

M. V. traite successivement des *Éléments phonétiques*, de l'*Orthographe étymologique* et du *Lexique grammatical*. Cette dernière désignation, assez obscure, cache l'énumération des articles, adjectifs, pronoms et particules les plus usités, ainsi que la conjugaison des verbes dits auxiliaires. Laisant de côté toute observation sur la graphie Chavée-Vierset, il n'est que juste de rendre hommage à la bonne disposition des matières et au zèle de l'auteur. Celui-ci aurait pu supprimer p. 4 une caractéristique assez banale et peu juste du français « du latin gâté sur lequel l'élément germanique s'est greffé » ; p. 20, *roïer* ne vient pas de *rota*, mais de *rotulare*, ce que M. V. sait comme nous, mais ne dit pas ; p. 21, *büsch* allemand est emprunté aux l. romanes ; p. 23, il eut été plus sage de ne pas citer l'a. fr. *croistre*, car *cres's're* suppose précisément une forme sans *t* intercalaire, d'accord en cela avec les lois des dialectes du Nord ; p. 24, *pollu* vient de *potere* influencé par *volere* ; l'a. fr. a au présent *puelent* 3 pl. ; quant à *scorie*, *sicorie*, il suppose *ex + corie* et une désinence que le wallon liégeois a rendue par — *xe*(*cori^{xe}*) et qui a dû s'effacer à Namur. Comment tirer *ceinque* de *ceinture* et pourquoi rattacher *quois's't* au rouchi ? Ce sont des formations indépendantes. On s'étonne de voir un dialecte du Dauphiné invoqué pour *ch'ena*. *Es mon* [25] est évidemment pour *è mon*, *el mon* plus anciens (*in illam mansionem*). Le *t* de *coibs't* équivaut à — *ier* fr. ; donc l. latin *cordebisarius*. Cette « recherche du plus facile », que M. V. exprime d'une façon pittoresque et croit bien à tort propre au wallon, est un fait universel du langage, que M. Sayce a justement appelé *Laziness* (Principes I, 15.)

M. W.

G. MEYER. *Griechische Grammatik*, 2^{te} Auflage. Leipzig, 1886. (Indo-germanische Grammatiken. Band III).

Le livre de M. G. Meyer, dont la première édition a paru en 1882, a été le premier traité scientifique qui embrassât, au point de vue comparatif, tout l'ensemble de la grammaire grecque. Son succès fut considérable. La sûreté de la doctrine, et l'étendue de l'érudition en faisaient un ouvrage de premier ordre. C'était la première fois aussi que l'étude comparée des dialectes était menée d'une façon aussi complète, et tous les chapitres, on peut le dire, recevaient des lumières nouvelles de cette confrontation systématique.

La deuxième édition, qui a été si rapidement nécessaire, a été revue et complétée avec soin par l'auteur, et de nombreuses additions bibliographiques mettent l'ouvrage absolument au courant des derniers travaux. Il n'y a pas à faire connaître ici ce livre qui est entre toutes les mains ; disons seulement quelques mots des innovations, peu nombreuses, que présente la nouvelle édition.

L'intéressante introduction, dans laquelle l'auteur, après une rapide esquisse de l'histoire de la langue grecque, résume les sources de notre connaissance des différents dialectes, a été soigneusement mise à jour. C'est un répertoire très complet de publications quelquefois obscures et

peu accessibles, et ce n'est certainement pas une des parties les moins utiles du livre.

Le texte de la grammaire a été augmenté d'une soixantaine de pages, mais l'auteur n'a pas cru devoir combler certaines lacunes qui lui avaient été signalées. La syntaxe semble avoir été exclue par le plan général des *Indogermanische Grammatiken*, mais M. Meyer nous promet, sous forme de supplément, un fascicule spécial sur l'accentuation; ce complément ne pourra manquer d'exciter un vif intérêt: s'il est fait au point de vue comparatif, ce sera, depuis Bopp, la première fois qu'on s'essaiera sur ce terrain difficile.

Les citations de textes épigraphiques ont été partout rapportées aux grands recueils de Roehl (*Inscriptiones graecae antiquissimae praeter atticas in Attica repertas*. Berlin, 1882) et de Collitz (*Sammlung der griechischen Dialektschriften*. Vol. I. Goettingue, 1884, vol. II, 1, 1885). La transcription des mots de la langue mère indo-européenne restitués par la linguistique a été simplifiée, l'auteur a renoncé aux signes diacritiques pour noter l'*r* et l'*n* quand ils font fonction de voyelles, leur place entre deux consonnes suffisant amplement pour marquer cette qualité; il a en outre adopté franchement la notation *e* et *o* pour les voyelles brèves de la langue primitive, qu'il notait naguère par un *a* surmonté d'un *e* ou d'un *o*.

Ce sont là des changements qui affectent tout l'ouvrage; voyons maintenant les quelques modifications que l'auteur a introduites dans les diverses parties de son texte.

Nous disions tantôt que la partie bibliographique avait pris plus d'importance dans cette seconde édition; la note nouvelle sur l'histoire de la prononciation du grec en est un exemple. On peut dire que rien d'important n'a été omis, et l'auteur, sans résoudre lui-même le problème, fournit au moins les moyens de se rendre compte de tous les détails des solutions proposées.

On sait que dans l'ouvrage de M. Meyer la phonétique tient la plus grande place; elle a dans la nouvelle édition 35 pages de plus que dans la première, et dans le volume entier 300 pages sur 517. Les principales théories sont restées les mêmes, et ce n'est en général que dans des points de détail que l'auteur a modifié sa doctrine; la plupart du temps, il n'a fait que préciser et compléter l'expression de sa pensée.

P. 72. Dans la 1^{re} édition, M. Meyer avait admis pour une série de mots le passage de *o* à *v* dès l'époque grecque primitive. Par exemple, c'est ainsi qu'il expliquait l'*v* de *νυκτι* (cf. lat. *nocti-*), de *φύλλον* (lat. *folium*), de *μύλη* (lat. *mola*) etc.

Il suppose maintenant que la voyelle primitive, par suite du changement de l'accent, par exemple, a pu s'obscurcir d'abord, puis devenir un *v*, qui se serait ensuite étendu par analogie aux autres cas.

P. 206. L'auteur a cru devoir attribuer à la langue primitive indo-européenne une série d'aspirées sourdes, à l'exemple de M. Brugmann¹. C'est

¹ *Handbuch der Klassischen Alterthumswissenschaft*, herausgegeben von I. Müller. (Nordlingen. 1885), t. II, p. 32.

en effet la seule manière d'expliquer les aspirées grecques dans des mots comme *κόγχος* (skr. cāṅkha-), *ὄνυχ-* (skr. nakha-), *παρθένος* (skr. pr̥thukā), *σφαῖρα* (skr. sphar), etc. Tout le chapitre qui suit et qui traite de l'histoire des aspirées grecques a été remanié et simplifié.

En général, on peut dire que l'auteur s'est efforcé de donner plus exactement l'état phonétique de la langue mère. C'est ainsi qu'au chapitre des spirantes, il admet une spirante dentale sonore à côté de la sourde. Cette sonore se trouvait naturellement placée devant les consonnes sonores et quand celles-ci ont été transformées en sourdes, la sifflante a suivi la destinée du phonème suivant.

Dans le chapitre de la Morphologie, qui a subi moins de modifications et dont on peut dire qu'à part deux ou trois points il n'y a guère que l'exposé historique des questions qui ait été étendu, l'auteur aussi cherche à préciser le résultat de ses recherches en reconstituant la forme indo-européenne, quand il peut le faire avec quelque vraisemblance, comme par exemple, pour les noms de nombre.

P. 335. M. Meyer retire l'explication du génitif corcyréen *τλασίαFo* qu'il avait donnée dans la 1^{re} édit. (p. 292). Il supposait alors que l'épel *τλασίαFo* était tout simplement une tentative de rendre la prononciation *τλασίαιωο*, qui devait sortir naturellement de *τλασίαω*, cette explication si simple nous paraît encore la plus vraisemblable. Il fallait en tous cas citer la dissertation que M. E. Baudat a consacrée à cette forme curieuse au Tome IV des *Mémoires de la société de Linguistique de Paris* (pp. 359-63), et où, à côté d'un exposé historique des diverses interprétations, il y a une hypothèse personnelle qui méritait d'être au moins mentionnée.

P. 353. M. Meyer n'admet plus que le suffixe du datif pluriel ait été primitivement *σαι* (ν). Le double σ lui paraissait jadis nécessaire pour expliquer la conservation du σ après des thèmes vocaliques, ex. *πόλισι* (Hérod.), *δάκρυσι*, *ιχθύσι* (Hom.), et des formes comme *νέκυσσι*, *πέτυσσι*, *γέννυσσι*, (Hom.). Il lui semble maintenant que l'analogie suffit pour rendre raison de ce phénomène, et ici encore nous croyons qu'il a raison. Les thèmes en sifflantes, comme *βέλυσσι*, et les thèmes en dentales, comme *ποσσί* (Hom.) *χάρισσι* (Pind.) ont très bien pu contribuer à introduire des formes avec la double sifflante.

Comme dans la première édition, la correction typographique est irréprochable; on ne pourrait guère relever que des vétilles, comme p. 96, l. 17, où il faut lire § 13 au lieu de § 11, mais pourquoi M. Meyer qui sait bien le français et qui l'a prouvé, suit-il l'exemple de la plupart de ses compatriotes et orthographie-t-il Rénan le nom du célèbre savant français? Un index de 30 pages, à trois colonnes, forme un appendice précieux; tous les mots expliqués ou simplement cités y sont rangés par ordre alphabétique. Nous y avons relevé l'omission de la forme homérique *ὄνοσαι* (Od. XVII, 378), dont il est parlé p. 435.

Nous ne pouvons terminer cette notice sans souhaiter à la nouvelle édition tout le succès de la première. Elle contribuera aux progrès de la grammaire comparée et à la diffusion de ses résultats les plus importants et les moins contestables.

CHARLES MICHEL.

C. v. VEITH. *Das römische Köln (Winckelmann's Programm). Nebst einem Plane der römischen Stadt mit Einzeichnung der bemerkenswerthesten Funde.* Bonn, 1885, in-4° de 63 p.

Plusieurs sociétés archéologiques de l'Allemagne ont l'habitude de célébrer l'anniversaire de la naissance de Winckelmann par des séances solennelles dans lesquelles l'un des membres lit quelque mémoire sur une question d'archéologie ou d'histoire. Presque toujours ces études sont d'une haute importance scientifique, et celle qu'a lue le Général-major von Veith à la dernière fête célébrée en l'honneur de Winckelmann par la Société archéologique de Bonn n'est pas une des moins remarquables. M. von Veith avait déjà publié en 1881 un travail fort intéressant sur *Vetera Castra*¹; cette année il nous parle de la ville de Cologne à l'époque romaine. Dans la première partie de son mémoire, l'auteur reconstitue l'histoire de la *Colonia Claudia Augusta Agrippinensis Ubiorum*, en complétant les données fournies par les écrivains de l'antiquité au moyen des découvertes archéologiques qui ont été faites; la seconde partie est consacrée à l'énumération méthodique de ces découvertes rendue plus intelligible par une excellente carte de la ville romaine.

Ce fut au mois de juin de l'année 55 av. J.-C. que César passa pour la première fois le Rhin près de Wesseling; et, en automne 54, eut lieu la catastrophe de Sabinus et de Cotta, placée par M. v. Veith dans la vallée de la Vesdre entre Verviers et Aduatua identifiée avec Limbourg. Je n'essayerai point de soulever ici incidemment une discussion sur la place qu'il faut attribuer à Aduatua. La question est des plus controversées, et chaque archéologue croit tenir la solution du problème. Je rappellerai seulement que la situation de Tongres répond bien plus exactement à la description faite par César que Limbourg et même qu'Embourg². Limbourg convient admirablement bien pour un château du moyen âge; mais aurait difficilement pu être choisie pour l'emplacement d'un camp romain. Comment expliquer du reste, — et ce côté de la question m'a toujours paru le point faible des diverses hypothèses émises par les adversaires de la ville de Tongres, — que de tous les endroits proposés, Tongres soit le seul qui puisse appuyer ses prétentions sur une tradition constante, et qui soit devenu non seulement une ville, mais un point central vers lequel converaient toutes les grandes voies romaines de la contrée³.

Les Ubiens avaient leur *oppidum* à Deutz; mais en l'an 38 av. J.-C. ils furent établis par M. Vipsanius Agrippa sur la rive gauche du Rhin et y construisirent la célèbre *Ara Ubiorum* qui devint leur centre poli-

¹ V. VEITH. *Vetera Castra mit seinen Umgebungen.* Berlin, 1881.

² Cf. NAPOLÉON. *Hist. de Jules César.* II. p. 201 et pl. 18.

³ Des fouilles entreprises à l'endroit où le célèbre leugaire de Tongres a été découvert ne nous permettraient-elles pas d'espérer de découvrir les parties de l'inscription qui nous manquent?

tique et religieux et donna même son nom à l'îlot occupé par cette peuplade. Cette *ara* fut construite non loin de l'emplacement occupé plus tard par S. Martin *in insula* sur une petite île formée par un bras du Rhin ¹. En face de la ville des Ubiens, Agrippa construisit sur la hauteur un camp pour deux légions, qui fut avec l'*Ara Ubiorum* le premier noyau de la future ville de Cologne. Le *decumanus maximus*, d'une longueur de 800 m., correspondait à la Rue Haute actuelle et aboutissait d'un côté à la *porta praetoria* qui s'ouvrait sur la grand'route de Vetera Castra, de l'autre à la *porta Jovis* donnant sur la route de Bonn. Le *cardo (via principalis)* était tracé dans la direction actuelle de l'Obermanspforte et de la Rue du Pont. La *via quintana*, parallèle à la *principalis* occupait la place de la Rue Large et une autre correspondait à la *Schildergasse*.

L'*agger* de 18 m. de largeur passait par le terrain occupé par le Dôme; et l'église S. André, dite encore au 10^e siècle *in veteri fossa*, est construite sur l'ancien fossé lequel avait 22 m. de largeur. Au Dombhof actuel se trouvait le forum; l'amphithéâtre, dont on a trouvé des vestiges, était construit non loin de la *porta praetoria*, et l'on a pu reconstituer aussi l'ensemble des canalisations qui fournissaient à la colonie de l'eau en abondance.

Après avoir exposé avec une grande clarté la conduite tenue à Cologne par Drusus et par Germanicus, et surtout la répression par ce dernier du soulèvement des légions en l'an 14 après J.-C., M. v. Veith rappelle que ce fut à Cologne que naquit le 6 novembre de l'an 16 Agrippine, fille de Germanicus. Celle-ci obtint en l'an 50 de son époux, l'empereur Claude, le *jus coloniae* pour sa ville natale, qui prit dès lors le nom de *Colonia Claudia Agrippina* ou *Agrippinensis*. Aussi les *Augustales* célébrèrent-ils annuellement des jeux en son honneur; et la ville, sincèrement dévouée au pouvoir impérial, ne prit aucune part à l'insurrection de Civilis. Ce fut à Cologne que Vitellius fut proclamé empereur le 2 janvier de l'an 70 et qu'en 98, Trajan reçut la nouvelle de son adoption par Nerva. En 258 Postume s'empara de Cologne, où il fit mettre à mort Saloninus, le fils de Gallien. Il y fonda un empire gaulois avec Cologne pour capitale et y battit monnaie tout comme à Lyon. Constantin en fit la capitale de la *Germania secunda*, et en 306 il y fit livrer aux bêtes féroces de l'amphithéâtre les princes francs Ascaricus et Ragaisus. Vers 310, Constantin commença la construction d'un pont de pierres de 370 m. de longueur reliant la colonie au *Castrum divitense* (Deutz). Celui-ci existait déjà depuis quelque temps, mais il n'est guères possible de préciser la date de sa fondation. De l'époque de Constantin date l'agrandissement de la Colonie; et les travaux n'en étaient probablement

¹ On peut consulter à ce sujet les curieuses hypothèses de J. E. RAU, *Monumenta vetustatis germanicae et puta de Ara Ubiorum*. Traj. ad Rhen, 1738. Il est peu probable, comme le suppose M. v. Veith, que cette *ara* se soit trouvée dans un temple. Dans l'antiquité l'autel ne se trouvait jamais dans le temple, mais devant le temple.

pas encore achevés, lorsque la ville fut attaquée par les Francs. Le général de Constance, Silvanus accourt à son secours et, après avoir vaincu les troupes franques, il se laisse proclamer empereur en 355. Ursicinus arrive en toute hâte de Milan, accompagné de quelques tribuns et de dix gardes de corps de l'empereur (*protectores Augusti*¹), parmi lesquels on cite l'historien Ammien Marcellin. Silvanus habitait le *palatium regium*, situé non loin des églises S^t Pierre et S^{te} Cécile; après 28 jours de règne, il fut tué près de la plus ancienne chapelle chrétienne de la ville (la S^{te} Cécile actuelle). Cologne fut détruite en 356 par les Francs; Julien en releva les murs en 357, mais vers l'an 400 les Romains abandonnèrent la ville, laissant la place libre aux envahisseurs francs.

M. von Veith rappelle aussi les premiers progrès faits par le Christianisme dans l'ancienne colonie, le martyre de S. Géréon et des soldats de la légion thébaine, et celui de S^{te} Ursule et de ses compagnes qui date de 451. Du temps de Constantin, Materne en fut le premier évêque. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas cru devoir parler de la célèbre inscription de S^{te} Ursule, dont l'interprétation semble cependant pouvoir clore scientifiquement la discussion au sujet du grand nombre de ses compagnes.

Tel est, en résumé, la dissertation de M. v. Veith : travail clair, précis et consciencieux, ne s'appuyant que sur des faits scientifiquement établis. Son mémoire est avant tout topographique et historique. Souhaitons que bientôt il complète ses recherches par une étude de la vie intérieure de la colonie d'Agrippine, analogue à celle qu'a faite avec tant de talent M. le Prof. O. Hirschfeld sur Lyon à l'époque romaine. Les nombreuses inscriptions conservées au musée Wallraf pourront lui fournir maint détail intéressant sur ce sujet.

ADOLF DE CEULENEER.

¹ Cf. C. JULLIAN. *De protectoribus et domesticis Augustorum*. Parisiis, 1884.

ACTES OFFICIELS.

UNIVERSITÉ DE GAND. — FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES.
PERSONNEL ENSEIGNANT. — CHANGEMENT D'ATTRIBUTIONS.

Par arrêté royal du 25 juin 1886, M. Gantrelle (Joseph), professeur émérite, a été déchargé, sur sa demande, du cours de grec compris dans les matières de l'examen de candidat en philosophie et lettres, préparatoire au doctorat.

Par arrêté royal de la même date, M. Wagener (Auguste), professeur émérite, a été déchargé, sur sa demande, du cours de grec compris dans les matières du doctorat en philosophie et lettres.

Par arrêté royal de la même date, M. Thomas (G.), professeur ordinaire, a été chargé des deux cours prédésignés. Il a été déchargé, sur sa demande, du cours d'histoire politique de l'antiquité. Ses autres attributions lui sont conservées.

Par arrêté royal de la même date, M. Motte (Adhémar), professeur ordinaire, a été chargé de donner la première section du cours d'histoire politique de l'antiquité, comprenant l'histoire de la Grèce, avec les parties de l'histoire de l'Orient qui s'y rattachent. Ses autres attributions lui sont conservées.

Un arrêté royal de la même date a chargé M. De Ceuleneer (Adolphe), professeur extraordinaire, de donner la seconde section du cours d'histoire politique de l'antiquité, comprenant l'histoire de Rome. Ses autres attributions lui sont conservées.

Académie royale flamande de langue et de littérature.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Voulant donner une nouvelle preuve de Notre sollicitude pour les intérêts des lettres néerlandaises;

Considérant que rien ne peut en favoriser davantage le développement que l'institution d'une académie littéraire permanente;

Sur la proposition de Notre Ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Il est institué à Gand, sous la dénomination de : « Koninklijke

Vlaamsche Academie voor Taal- en Letterkunde, « une académie de littérateurs et de savants ayant pour objet l'étude et la culture de la langue et de la littérature néerlandaises.

Art. 2. Le Roi est protecteur de l'Académie.

Art. 3. L'Académie se compose :

1^o De membres titulaires ;

2^o De membres honoraires regnicoles et étrangers ;

3^o De membres correspondants regnicoles.

Le titre de membre honoraire pourra être conféré :

A. A des membres titulaires qui, par leur âge ou à raison d'autres circonstances, se trouveraient dans l'impossibilité de continuer à prendre une part active aux travaux de l'Académie ou qui auraient, après leur nomination, transféré leur résidence à l'étranger ;

B. A des savants étrangers, qui se sont signalés par des travaux importants.

Art. 4. Il y a vingt-cinq membres titulaires ; vingt de ces membres doivent être Belges et avoir leur résidence en Belgique ; les cinq autres peuvent être choisis parmi des littérateurs et savants néerlandais domiciliés en Belgique.

Art. 5. Les dix-huit premières nominations de membres titulaires seront faites par le roi.

Les nominations ultérieures des membres titulaires, les nominations des membres honoraires et celles des membres correspondants seront faites par les membres titulaires et soumises à l'approbation royale.

Art. 6. Les membres titulaires se réunissent une fois par mois en séance privée et une fois par an en assemblée publique.

Les membres honoraires et les correspondants peuvent, avec droit de vote, prendre part aux délibérations sur des questions scientifiques.

Art. 7. Les nominations aux places vacantes seront faites dans la première séance mensuelle qui suivra la réunion dans laquelle ces vacances auront été constatées.

Art. 8. Le bureau de l'Académie se compose d'un directeur, d'un vice-directeur et d'un secrétaire perpétuel, tous choisis parmi les membres effectifs.

Art. 9. Le premier bureau de l'Académie sera nommé par Nous.

Art. 10. A partir de la seconde année de son existence, l'Académie nommera annuellement son directeur et son vice-directeur.

Art. 11. Le directeur et le vice-directeur ne sont pas immédiatement rééligibles dans les mêmes fonctions.

Les nominations du directeur et du vice-directeur sont soumises à l'approbation royale.

Art. 12. Le directeur a la direction générale de l'académie ; il préside à toutes les assemblées et fait de droit partie de toutes les commissions ; il fait délibérer sur les différentes matières qui sont du ressort de l'académie ; il recueille les votes des membres et prononce les résolutions prises à la pluralité des voix.

En cas d'empêchement il est remplacé par le vice-directeur.

Art. 13. Sauf pour la première nomination, le secrétaire perpétuel est nommé par le Roi sur une liste double de présentation dressée par l'Académie au scrutin secret et à la majorité absolue des voix, dans une séance à laquelle assistent au moins les deux tiers des membres titulaires.

Art. 14. Le secrétaire perpétuel tient registre des délibérations ; il signe avec le directeur les résolutions ; il délivre les certificats d'approbation et autres, reçoit les lettres et mémoires adressés à l'Académie.

Il est chargé de la correspondance ainsi que de la conservation des archives et de la bibliothèque.

Art. 15. Lorsque par maladie ou autre empêchement légitime, le secrétaire perpétuel ne peut assister aux séances, il s'y fait remplacer par un membre de son choix.

Art. 16. L'académie arrête son règlement d'ordre intérieur qui est soumis à l'approbation royale.

Il ne peut y être apporté de changement que sur la proposition de cinq membres au moins, de l'assentiment des deux tiers des membres titulaires de l'Académie et moyennant l'approbation royale.

Les propositions de modification au règlement doivent être annoncées dans l'ordre du jour et dans les bulletins de convocation.

Art. 17. Des jetons de présence et des frais de route et de séjour, dont le taux sera fixé par Nous, peuvent être payés aux membres de l'académie.

Art. 18. Notre Ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 8 juillet 1886.

LÉOPOLD.

—
LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT.

Vu Notre arrêté de ce jour, instituant une Académie royale flamande de langue et de littérature, et notamment les articles 4, 5, 8 et 9 du dit arrêté, ainsi conçus :

« Art. 4. Il y a vingt-cinq membres titulaires ; vingt de ces membres doivent être Belges et avoir leur résidence en Belgique ; les cinq autres peuvent être choisis parmi les littérateurs et savants néerlandais domiciliés en Belgique.

» Art. 5. Les dix-huit premières nominations de membres titulaires seront faites par le Roi.

» Les nominations ultérieures des membres titulaires, les nominations des membres honoraires et celle des membres correspondants seront faites par les membres titulaires et soumises à l'approbation royale.

» Art. 8. Le bureau de l'Académie se compose d'un directeur, d'un

vice-directeur et d'un secrétaire perpétuel choisis parmi les membres effectifs.

» Art. 9. Le premier bureau de l'Académie sera nommé par Nous. »

Sur la proposition de Notre Ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Sont nommés membres titulaires de l'Académie :

MM. Claeys (H.), à Oostakker ;
De Hondt (L.), à Gand ;
Delaet (J.-A.), à Anvers ;
Delcroix (D.), à Schaarbeek ;
De Pauw (N.), à Bruges ;
De Potter (F.), à Gand ;
Gaillard (Edw.), à Bruges ;
Genard (P.), à Anvers ;
Gezelle (G.), à Courtrai ;
Hiel (E.), à Schaarbeek ;
Nolet de Brauwere van Steeland (Dr J.), à Vilvorde ;
Roersch (L.), à Liège ;
Rooses (M.), à Anvers ;
Snieders (A.), à Anvers ;
Stroobant (E.), à Bruxelles ;
Van Beers (J.), à Anvers ;
Vanderhaeghen (F.), à Gand ;
Willems (P.), à Louvain.

Art. 2. Sont nommés : directeur de l'Académie, M. Willems (P.) ; vice-directeur, M. Van Beers (J.) et secrétaire perpétuel, M. De Potter (F.).

Art. 3. Le dimanche 10 octobre 1886, à 3 heures de relevée, l'Académie sera installée en Notre nom, par Notre Ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics.

Art. 4. Elle arrêtera dans les trois mois son règlement définitif d'ordre intérieur, mentionné à l'article 16 des statuts organiques.

Art. 5. L'Académie s'occupera immédiatement après son installation du choix des sept membres titulaires destinés à la compléter.

Art. 6. Notre Ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 8 juillet 1886.

LÉOPOLD.

VARIA.

ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

Classe des Lettres.

PROGRAMME DE CONCOURS POUR 1887.

PREMIÈRE QUESTION.

Quelle fut l'attitude des souverains des Pays-Bas à l'égard du pays de Liège au XVI^e siècle ?

DEUXIÈME QUESTION.

Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Guy de Dampierre, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée ?

TROISIÈME QUESTION.

Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1800 à 1830. (Les concurrents consulteront utilement la bibliothèque léguée à l'Académie par le baron de Stassart).

QUATRIÈME QUESTION.

On demande sur Jean Van Boendale un travail analogue à celui du Dr J. Te Winkel sur Maerlant (Maerlant's werken, enz.).

« Men vraagt over Jan Van Boendaele eene verhandeling in den aard van het boek van Dr J. Te Winkel : Maerlant's werken beschouwd als spiegel van de dertiende eeuw. (Leiden, 1877). »

CINQUIÈME QUESTION.

Quel est l'effet des impôts de consommation sur la valeur vénale des produits taxés ? En d'autres termes, dans quelle mesure cet impôt pèse-t-il sur le consommateur ?

Exposer et discuter, à l'aide de documents statistiques, les résultats des expériences récemment faites à cet égard dans les divers pays et plus spécialement en Belgique.

SIXIÈME QUESTION.

Faire, d'après les auteurs et les inscriptions, une étude historique sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains.

La valeur des médailles attribuées comme prix à la solution de ces questions sera de huit cents francs pour la deuxième, la troisième et la sixième et de six cents francs pour les autres.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de

port, avant le 1^{er} février 1887, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

PROGRAMME DE CONCOURS POUR 1888.

PREMIÈRE QUESTION.

Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e.

DEUXIÈME QUESTION.

Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIII^e et XIV^e siècles.

TROISIÈME QUESTION.

Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet, en France, et par Conrad le Salique, en Allemagne.

QUATRIÈME QUESTION.

On demande une étude sur les mystiques des anciens Pays-Bas (y compris la principauté de Liège), avant la réforme religieuse du XVI^e siècle : leur propagande, leurs œuvres, leur influence sociale et politique.

CINQUIÈME QUESTION.

Etude sur les humoristes et les pamphlétaires en langue française en Belgique de 1800 à 1848.

SIXIÈME QUESTION.

Expliquer, dans un langage simple et par des calculs précis, ce que l'intempérance coûte au travailleur en argent, en santé et en moralité. — L'auteur ne perdra pas de vue qu'il s'agit ici d'un livre populaire d'environ cent pages, destiné à être répandu parmi les classes laborieuses.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de mille francs pour les troisième et quatrième questions; de huit cents francs, pour la première, et de six cents francs pour les deuxième, cinquième et sixième.

Les mémoires devront être écrits lisiblement et pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} février, 1888, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au palais des Académies.

CONDITIONS RÉGLEMENTAIRES COMMUNES AU CONCOURS ANNUELS.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations et demande, à cet effet, que les auteurs indiquent les éditions et les pages des livres qu'ils citeront.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage, ils y inscriront seulement une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfer-

mant leur adresse. Faut par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le temps prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont et restent déposés dans ses archives. Toutefois les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

PRIX PERPÉTUELS.

PRIX JOSEPH DE KEYN.

(Quatrième concours, 1^{re} période, 1885-1886.)

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE.

La Classe des lettres rappelle que la première période du quatrième concours annuel pour les prix Joseph De Keyn sera close le 31 décembre 1886. Tout ce qui a rapport à ce concours doit être adressé, avant cette date, à M. le secrétaire perpétuel (au palais des Académies).

Cette période, consacrée à l'enseignement du premier degré, comprend les ouvrages d'instruction ou d'éducation primaire.

Peuvent prendre part au concours : les œuvres inédites, aussi bien que les ouvrages de classe ou de lecture qui auront été publiés du 1^{er} janvier 1885 au 31 décembre 1886.

Conformément à la volonté du fondateur, ne seront admis au concours que des écrivains belges et des ouvrages conçus dans un esprit exclusivement laïque et étrangers aux matières religieuses.

Les ouvrages pourront être écrits en français ou en flamands, imprimés ou manuscrits. Les imprimés seront admis quel que soit le pays où ils auront paru. Les manuscrits pourront être envoyés signés ou anonymes : dans ce dernier cas, ils seront accompagnés d'un pli cacheté contenant le nom de l'auteur et son domicile.

Un premier prix de 2000 francs et deux seconds prix de 1000 francs chacun pourront être décernés.

Les travaux manuscrits qui sont soumis à ce concours demeurent la propriété de l'Académie, mais les auteurs peuvent en faire prendre copie à leurs frais.

Tout ouvrage manuscrit qui sera couronné devra être imprimé pendant l'année courante et le prix ne sera délivré à l'auteur qu'après la publication de son ouvrage.

La Classe des lettres jugera le concours sur le rapport d'un jury de sept membres, élu par elle, dans sa séance du mois de janvier de l'année 1887.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. J. Darmesteter, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Du 24 mai 1886 : **Waldstein**, Essais sur l'art de Phidias; **Löeschke**, Le fronton oriental du temple de Zeus à Olympie (Salomon Reinach). — **Faucon**, La librairie des papes d'Avignon (P. de Nolhac). — **Mougeolle**, Les problèmes de l'histoire (V). — **Descloseaux**, Le mariage et le divorce de Gabrielle d'Estrées (T. de L.). — **Pribram**, Autriche et Brandebourg, 1688-1700 (A.). — **Pajol**, Les guerres sous Louis XV, tome IV (A. Chuquet). — Du 31 : **Gomperz**, Une prétendue tragédie d'Euripide (Salomon Reinach). — **Vito la Mantia**, Histoire de la législation italienne (P. V.). — La Fontaine, Œuvres, III, p. p. **Regnier** (A. Delboulle). — **Wallon**, La révolution du 31 mai et le fédéralisme en 1793; de **Guilhermy**, Papiers d'un émigré; **Brives-Cazes**, Deux bataillons bordelais en Vendée; **Pingaud**, Les Français en Russie et les Russes en France; **Boulay de la Meurthe**, le Directoire et l'expédition d'Égypte; **Wohlwill**, Georges Kerner (A. Chuquet). — **Avenarius**, La lyrique allemande depuis 1850 (C.). — Du 7 juin : **Sal. Reinach**, Grammaire latine (S. Dosson). — **Zotenberg**, Notice sur le livre de Barlaam et Josaphat (G. P.). — Lettres de Grimm à Cathérine II, p. p. **Grot** (A. Chuquet). — Du 14 : **Bazin**, La République des Lacédémoniens, de Xénophon (Henri Weil). — **Bouché-Leclercq**, Manuel des institutions romaines (R. Cagnat). — **Ramorino**, Littérature latine (Salomon Reinach). — **Beltrani**, La bibliothèque de Fulvio Orsini (P. N.). — **Delaborde**, François de Châtillon, comte de Coligny (Francis Decrue). — **Lotheissen**, La reine Marguerite de Navarre (Paul Desjardins). — **Freeman**, Traité d'épellation anglaise (V. Henry). — **Benedix**, Le Procès, p. p. **Gruber** (A. Chuquet). — Du 21 : **Fröhner**, Terres cuites d'Asie de la collection Gréau (Salomon Rheinach). — **Dela-chenal**, Histoire des avocats au parlement de Paris (C. Bayet). — **Henri Estienne**, Deux dialogues du nouveau langage français italianisé, p. p. **Ristelhuber** (T. de L.). — **Bernardin**, Morceaux choisis des classiques français (A. Delboulle). — Du 28 : **Holm**, Histoire grecque, I (P. G.). — **Castellani**, Les Grenouilles d'Aristophane (Albert Martin). — **Cagnat**, Cours élémentaire d'épigraphie latine (M. R. de La Blanchère). — **Kohler**, Documents relatifs au droit privé germanique (P. V.). — **Joret**, Jean-Baptiste Tavernier (T. de L.). — Du 5 juillet : **Mommsen**, Histoire romaine V. les provinces de César à Dioclétien (Camille Jullian). — **Anecdota Oxoniensia**, p. p. **Ellis** (Frédéric Plessis). — **Godefroy**, Dictionnaire de

l'ancienne langue française, lettre L. (A. Jacques). — **Legrand**, Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs au XV^e et XVI^e siècles (Jean Psichari). — **De Nolhac**, Le Canzoniere autographe de Pétrarque (C.). — Du 12 : **Bugge**, L'origine des Etrusques expliquée par deux inscriptions de Lemnos (Michel Bréal). — **Grasberger**, Les sobriquets grecs, 2^e éd. (Albert Martin). — **Babelon**, Description historique et chronologique des monnaies consulaires (Anatole de Barthélémy). — Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France en Suède, p. p. **Geffroy** (A. Chuquet). — Du 19 : Description de la collection numismatique de M. P. Charles **Robert** (Anatole de Barthélémy). — **Merguet**, **Ménge** et **Preuss**, **Meusel**, Lexique de César (E. Thomas). — **Heyd**, Histoire du commerce du Levant au moyen-âge, édition française, p. p. **F. Raynaud**, I (L. Gallois). — Lettres de Henri IV à M. de Pailhès, p. p. **de La Hitte** (T. de L.). — Collection **Seuffert**, Monuments de la littérature allemande du XVIII^e et du XIX^e siècle, vol. XVII-XXIV (A. Chuquet).

Société Royale Belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire général de la société; 10^e année. 1886. N^o 3. Mai-Juin.

Sommaire : Capitaine Storms : Le Tanganika, quelques particularités sur les mœurs africaines. — A. Lancaster : Quatre mois au Texas (fin). — Emile Ouverleaux : Notice historique et topographique sur Leuze. — Chronique géographique : Europe, Asie, Afrique, Amérique.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. XIII Jahrgang 1885. Berlin, Calvary 1886.

Siebentes und achtes Heft.

Erste Abtheilung. — Jahresbericht über Homer. — II. Höhere Kritik. 1883, 1884. Von Dr. C. Rothe in Berlin (Schluss folgt im nächsten Heft).

Zweite Abtheilung. — Jahresbericht über die spätlateinischen Schriftsteller von Ende 1879 bis einschliesslich 1884. Von Privat-Dozent Dr. Karl. Sittl in München (Schluss folgt im nächsten heft).

Dritte Abtheilung. Jahresbericht über die italischen Sprachen, auch das Altlateinische und Etruskische, für die Jahre 1883-1885. Von Director Dr. W. Deecke zu Buchsweiler im Elsass. — Jahresbericht über das Kyprische, Pamphyliche und Messapische für 1882-1885. Von Director Dr. Deecke in Buchsweiler im Elsass. — Jahresbericht über die römischen Staatsaltertümer für 1884. Von Dr. Hermann Schiller, Gymnasial-Director und Universitäts-professor in Giessen. — Bericht über die die römischen Privat- und Sacral-Alterthümer betreffende litteratur des Jahres 1884, resp. früherer Jahre. Von professor Dr. Moritz Voigt in Leipzig. (Schluss folgt im nächsten Heft).

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Göttingen. 1886.

Inhalt des Dritten und vierten heftes (märz, april) 1886.

Bechtel, thasische inschriften ionischen dialects im Louvre. — O. Keller, der saturnische vers. Zweite abhandlung. — Volkmann, die rhetorik der Griechen und Römer in systematischer übersicht. Zweite auflage. — Volkmann, rhetorik der Griechen und Römer. (In Iwan Müllers handbuch der classischen alterthumswissenschaft). — Guil. Busch, de bibliothecariis Alexandrinis qui feruntur primis. — Louis Haenny, schriftsteller und buchhandler in Rom. — Studia Pindarica. Scripsit A. Heimer. — Sophokles tragödien. Erklärt von C. Schmelzer. Vierter Band. Elektra. — J. Melber, über die quellen und den werth der strategemensammlung Polyäns. — Der Periplus des erythräischen meeres von einem unbekannten, Griechisch und deutsch, von B. Fabricius. — Autolyçi de sphaera quae movetur liber. De artibus et occasibus libri duo una cum scholiis antiquis. E libris manuscriptis, edidit Fr. Hultsch.

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. — 1886. — Göttingen.

45^{ter} Band. *Inhalt des zweiten heftes.* Abhandlungen. Die bibliothek Ashburnham. Von Th. Stangl. — Scaenica. Von Albert Müller. Zu Theophrastos. Von G. F. Unger. — Timaios bei Plutarch, Diodor und Dionys von Halikarnass. Von Friedrich Reuss. — Zu Theophrastos. Von G. F. Unger. — Philologische beiträge zu den griechischen mathematikern. Zur isagoge des Geminus. Die sphaere des Pseudo-Proklus (Schluss). Von Max C. P. Schmidt. — II. Jahresberichte. Die griechischen historiker der späteren zeit. Polybius. Erster abschnitt. Die Litteratur von 1846-1866. Von C. Jacoby. — Zu Theophrastos. Von G. F. Unger.

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von H. Kern und H. J. Müller. — Berlin, 1886.

Juni. I. Abteilung. Abhandlungen. Zur Einrichtung von Schüler-Bibliotheken. Von Oberlehrer A. Heintze in Stolp. — Zur griechischen Schulgrammatik. Von Professor Dr A. Kaegi in Zürich.

Juli und August. I. Abhandlungen. Deutsche Dramen als Schullektüre. Von Gymnasialdirektor Dr H. F. Müller in Blankenburg am Harz. — Das « Märchenhafte » in Schillers Wilhelm Tell. Von Oberlehrer Dr. O. Schröder in Berlin.

II. Abteilung. Litterarische berichte. O. Weissenfels, Loci disputationis Horatianae; ders, Horaz, angez. von Gymnasialdirektor Dr G. Faltin in Neu-Ruppin. — A. Hemme, Auswahl aus Horaz und den römischen Elegikern, angez. von Oberlehrer Dr. E. Heydenreich zu Freiberg in Sachsen. — J. Müller, Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft II und I, 1; F. Antoine, Syntaxe de la langue latine; Tegge, Studien zur

lateinischen Synonymik ; J. J. H. Schmitt, Lateinische Sprichwörter etc. angez. von professor Dr. O. Weissenfels in Berlin.

Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien : Verantwortliche Redacteurs : W. Hartel, K. Schenkl, 1886.

Inhalt des vierten Heftes. Erste Abtheilung. Abhandlungen. Zu spätlateinischen Dichtern. I. Von Dr. M. Manitius in Oberlössnitz bei Dresden. — Livius und Claudius. Von A. Zingerle in Innsbruck. — Der grammatiker Augustinus. Von J. Huemer in Wien.

Zweite Abtheilung. Literarische Anzeigen. Homeri Odysseae epitome. In usum scholarum edidit A. Scheindler. Vindobonae MDCCCLXXXV S. Leo (Hölder). XXVI und 288 SS. kl. 8°. Ang. von A. Rzach in Prag. — Sternbach, Meletemata Graeca. Pars I. Vindobonae MDCCCLXXXVI. 8°. 227 SS. 6 M. Angez. von E. Abel in Budapest. — Aemilius Reisch, de musicis Graecorum certaminibus capita quattuor. Vindobonae 1885. Sumptibus et typis C. Geroldi Filii. 8° 124 SS. Angez. von Dr. Thumser in Wien. — Vergils Gedichte. Erklärt von Th. Ladewig. 2. Bdchn. : Aeneide Buch I-VI. 10. Aufl. von K. Schaper. Berlin 1884, Weidmann. — Vergils Aeneide. Für den Schulgebrauch erläutert von K. Kappes. 2. Heft : Aeneis IV-VI. 3. verb. Aufl. Leipzig 1881, B. G. Teubner. Angez. von E. Eichler in Wien. — De Cruquii codice vetustissimo scripsit R. C. Kukula Aemonensis. Vindobonae 1885. Sumptibus et typis C. Geroldi Filii, 70 SS. Angez. von M. Petschenig in Graz. — P. Ovidi Nasonis Heroïdes. Edidit H. St. Sedlmayer. Lipsiae. Sumptus fecit G. Freytag. Praegae MDCCCLXXXVI. Sumptus fecit F. Tempsky. Angez. von Dr. H. Jurenka in Wiener-Neustadt.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, und O. Seyffert. 1886. Calvary.

29 Mai. **Rezensionen und Anzeigen** : Heinze, Ueber Prodikos aus Keos (F. Lortzing). — G. Hüttner, Demosthenis pro Phormione oratio (W. Nitsche). — H. Gelzer, Sextus Iulius Africanus und die byzantinische Chronographie (C. Frick). — A. Engelbrecht, Ueber die sprache des Claudianus Mamertus (K. E. Georges). — O. E. Hartmann, Der Ordo Iudiciorum und die Iudicia extraordinaria der Römer (M. Voigt). — E. Seelmann, Die Aussprache des Latein nach physiologisch-historischen Grundsätzen (E. Boehmer) II. — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

5 Juni. **Rezensionen und Anzeigen** : Th. Kock, Comicorum Atticorum fragmenta (K. Zacher). — B. Baier, De Plauti fabularum recensionibus Ambrosiana et Palatina commentatio critica (O. Seyffert). — H. Meusel, Lexicon Caesarianum (R. Schneider). — F. Hüttemann, Methodischer Lehrgang der griechischen Sprache (W. Vollbrecht). — R. Bentley, eine Biographie von R. C. Jebb ; Uebersetzung von E. Wöhler (E. Heitz). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

12 Juni. **Rezensionen und Anzeigen** : R. Volkmann, Die Rhetorik

der Griechen und Römer in systematischer Uebersicht (W. Nitsche). — **F. Muller**, Thukydides' zweites Buch, Kap. 1-65 (G. Behrendt). — **E. Chauvet**, La philosophie des médecins grecs (H. Siebeck). — **S. Reinach**, Grammaire latine (P. Harre). — **P. H. Denifle**, Die Universitäten des Mittelalters bis 1400 (H. Bressler). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

19 Juni. — **Rezensionen und Anzeigen**: **F. Hultsch**, Autolyki de sphaera quae movetur liber, de ortibus et occasibus libri duo (K. Manitius). — **F. Slameczka**, Untersuchungen über die Rede des Demosthenes von der Gesandtschaft (E. Rosenberg). — **L. Spengel**, M. Terenti Varronis de lingua latina libri (G. Goetz). — **C. J. Schellhass**, Horaz Oden und Epoden deutsch (G. Legerlotz). — **G. Dumesnil**, La pédagogie dans l'Allemagne du Nord (C. Nohle). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

26 Juni. **Rezensionen und Anzeigen**: **E. Abel**, Homeri hymni, epigrammata, Batrachomyomachia (A. Ludwig). — **A. Breusing**, Die Nautik der Alten (Herbst). — **H. Jordan**, Topographie der Stadt Rom im Altertum (O. Richter). — **E. Ritterling**, De legione romanorum X. gemina (G. Wolff). — **J. Friedlaender**, Repertorium zur antiken Numismatik im Anschluss an Mionnets descriptions des médailles antiques (G. Hirschfeld). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

3 Juli. **Rezensionen und Anzeigen**: **A. Dehlen**, Die Theorie des Aristoteles und die Tragödie der antiken, christlichen, naturwissenschaftlichen Weltanschauung (Wecklein). — **G. Fr. Unger**, Die troische Aera des Suidas (L. Cohn). — **O. Weissenfels**, Horaz. — **Ders.**, Loci disputationis Horatianae (Heidenhain). — **A. Nitzschner**, De locis Sallustianis qui apud scriptores et grammaticos veteres leguntur (F. H. Schmalz). — **I. Prammer**, C. Sallustii Crispi bellum Catilinae und bellum Iugurthinum (A. Eussner). — **Ch. Tissot**, Fastes de la province Romaine d'Afrique (J. Asbach). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

10 Juli. **Rezensionen und Anzeigen**: **H. Bonitz**, Platonische Studien (F. Lortzing). — **R. Linde**, De diversis recensionibus Apollonii Rhodii Argonauticon (G. Knaack). — **Th. Schiche**, M. Tullii Ciceronis de officiis libri tres (G. Sorof). — **M. H. Joly**, Cicéron, Traité des devoirs (F. Müller). — **K. Lange**, Haus und Halle (Ad. Boetticher). — **H. Adolph**, Archäologische Glossen zur Urgeschichte (F. Justi). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

17 Juli. **Rezensionen und Anzeigen**: **A. Römer**, Ueber die Homerrezension des Zenodot (H. Düntzer). — **B. Jowett**, The Politics of Aristotle translated into English (Fr. Susemihl). — **H. Magnus**, Die Metamorphosen des P. Ovidius Naso (A. Zingerle). — **C. A. Lehmann**, Quaestiones Tullianae (J. H. Schmalz — L. Gurlitt.) — **M. Gittbauer**, Die tachygraphische Unterschrift des Codex Laurentianus Plut. XV, 15 (O. Lehmann). — **Fr. Blass**, Paläographie, Buchwesen und Handschriftenkunde (O. Lehmann). — **H. Schuchardt**, Ueber die Lautgesetze (H. Siemer). — **H. Collitz**, Sammlung der griechischen Dialektinschriften

(W. Larfeld). — **H. Collitz**, Die Verwandtschaftsverhältnisse der griechischen Dialekte mit besonderer Rücksicht auf die thessalische Mundart (W. Larfeld). — **W. Prellwitz**, De dialecto Thessalica (W. Larfeld). — **H. Rönisch**, Lexikalische Exzerpte aus weniger bekannten lateinischen Schriften (K. E. Georges). — **G. Maspero**, Histoire ancienne des peuples de l'Orient (F. Justi). — **G. Brunengo**, L'impero di Babilonia e di Ninive (F. Justi). — **G. Ebers**, Cicerone durch das alte und neue Aegypten (E. Meyer). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter Mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder.

2 Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Th. Schreiber, Kulturhistorischer Bilderatlas (A. Trendelenburg). — F. Bernhöft, Die Inschrift von Gortyn (H. Lewy). — J. Simon, Zur Inschrift von Gortyn (H. Lewy). — H. Collitz, Die Verwandtschaftsverhältnisse der griechischen Dialekte (P. Cauer). — C. Carstens, De accusativi usu Euripideo (H. Gloël). — P. Meyer, Die cognomina auf *-anus* griech. Stammes auf den röm. Inschriften (O. Weise). — Die Metamorphosen des Ovid für den Schulgebrauch erklärt von H. Magnus (K. Jacoby). — **Auszüge**, etc.

9 Juni. — Rezensionen und Anzeigen : R. Menge, Einführung in die antike Kunst (A. Trendelenburg). — W. Soltan, Die Gültigkeit der Plebiscite (Fr. Ammann). — H. W. Smyth, Der Diphthong *EI* im Griechischen (P. Cauer). — Fr. Spiro, De Euripidis Phoenissis (H. Gloël). — **Auszüge**, etc.

16 Juni. — Rezensionen und Anzeigen : Sophoclis tragoediae ex rec. G. Dindorf. VI. ed. cur. S. Mekler (L. Bellermann). — E. Wölfflin, Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik (Landgraf). — R. Sabbadini, Guarino Veronese e le opere rettoriche di Cicerone. — **Auszüge**, etc.

23 Juni. — Rezensionen und Anzeigen : W. Roscher, Lexikon der griech. und röm. Mythologie 6.-8. Liefg. (A. Zinzow). — Sophoclis tragoediae rec. G. Dindorf — S. Mekler (L. Bellermann). — Ciceros Rede für Sulla. Hrsg. von Richter-Landgraf (H. Nohl). — T. Livi ab urbe condita IV. Erkl. v. Fr. Luterbacher (E. Krah). — G. Fock, Abhandlungen aus den Gebieten der klass. Philologie (H.). — Deutscher Universitäts-Kalender. 29. Ausg. Hrsg. von F. Ascherson (hr.). — **Auszüge**, etc.

30 Juni. — Rezensionen und Anzeigen : A. Schaefer, Demosthenes und seine Zeit. 2. Ausg. I. (W. Nitsche). — W. Kocks, Ausgewählte Reden des Lysias (G. Sachse). — P. Schultze, De Lysiae orat. trigesima (G. Sachse). — Philodemi epigrammata ed G. Caibel (G. Knaack). — Cicero pro Sulla illustr. da A. Pasdera (H. Nohl). — G. Gemss, Schulwörterbuch zu den Lebensbeschreib. des Corn. Nepos (H. Ball). — Müller-Lattmann, 1. Griech. Grammatik. 4 Aufl., 2. Griech. Lesebuch. 4 Aufl., 3. Griech. Übungsbuch. 3. Aufl. (J. Sitzler). — **Auszüge**, etc.

7 Juli. — Rezensionen und Anzeigen: Homers Odyssee v. Faesi. 3. Bd. 7. Aufl. v. G. Hinrichs (P. Cauer). — L. Müller, Der saturnische Vers u. seine Denkmäler (J. Mähly). — R. Thurneysen, der Saturnier und sein Verhältnis z. röm. Vokaverse (J. Mähly). — Statius Lied v. Theben. Deutsch v. A. Imhof (H. Nohl). — L. Haenny, Schriftsteller und Buchhändler im alten Rom. 2. Aufl. (Th. Stangl). — Auszüge, etc.

14 Juli. — Rezensionen und Anzeigen: H. Kiepert, Erläuterungen zu der Karte von Lykien (Hermann). — E. Chatelain, Paléographie des Classiques Latins 1. 2 (Th. Stangl). — Aristophanis deperditarum comoed. fragmenta auxit. rec. Fred. Blaydes (Joh. Wagner). — M. Tulli Ciceronis. De officiis libr. III. Ed. Th. Schiche (K. Lehmann). — Auszüge, etc.

21 Juli. — Rezensionen und Anzeigen: Hans Marquardt, Zum Pentathlon der Hellenen (H. Blümner). — M. Tulli Ciceronis Brutus de claris oratoribus rec. Th. Stangl (E. Stroebel). — Q. Curti Rufi historiae Alexandri Magni. In brevior. formam red. et ed. M. C. P. Schmidt (E. Krah). — H. Perthes, Wortkunde i. Anschluss an Caesars Bellum Gallicum. 2. Aufl. von W. Gillhausen 1. — Auszüge, etc.

28 Juli. — Rezensionen und Anzeigen: Andr. Lang, La mythologie trad. par L. Parmentier (O. Gruppe). — Q. Enni carmin. reliquiae. Acced. Naevi bellum Poenicum. Emendavit L. Mueller. — Livi Andronici et Naevi fabularum reliquiae. Emend. L. Mueller (a). — M. Tulli Ciceronis epistolarum ad Atticum. Rec. J. C. G. Boot. Editio altera (K. Lehmann) I. — Joannes de Pruzsinszky, De Propertii carminibus (K. P. Schulze). — F. Plessis, Propertianae (K. P. Schulze). — Auszüge, etc.

NÉCROLOGIE.

Le 23 juin ont été célébrées, en l'église paroissiale de Saint-Martin (Akkergerm), les funérailles de M. Pierre-Jean Wouters, professeur ordinaire à l'Université de Gand, professeur d'histoire de l'art à l'Académie royale de dessin, né à Gand, le 3 septembre 1830, décédé après une courte et douloureuse maladie.

Les honneurs militaires ont été rendus au regretté professeur en sa qualité de chevalier de l'ordre de Léopold.

Une foule d'amis du défunt s'étaient réunis à la mortuaire. Le corps professoral de l'Université, ayant à sa tête M. le recteur et M. l'administrateur-inspecteur est venu dire un dernier adieu à un de ses membres les plus distingués. Les professeurs de l'Académie et les élèves de la faculté de philosophie et lettres, presque au complet, assistaient également à cette triste cérémonie.

Le deuil était conduit par M. Théophile Wouters, qui a été nommé substitut du procureur du roi, à Gand, le 20 juin jour du décès de son père.

Quatre discours ont été prononcés à la mortuaire; un cinquième au cimetière de Mont-Saint-Amand, où les restes du sympathique professeur ont été déposés dans le caveau de la famille.

Voici en quels termes M. Kickx, recteur de l'Université, a rendu hommage aux grandes qualités de son collègue :

« Messieurs,

» La mort qui, depuis le commencement de l'année académique, a fait tant de victimes à l'Université de Liège a voulu nous éprouver à notre tour.

» L'Université de Gand, épargnée jusqu'ici, vient d'être cruellement frappée dans ses plus chères affections. Nous voici réunis près de ce cercueil pour adresser un dernier et suprême adieu à un collègue aimé, trop tôt enlevé à sa famille et à la science.

» Pierre-Jean Wouters, dont nous déplorons la perte prématurée, naquit à Gand, le 3 septembre 1830. Après avoir terminé, à l'athénée royal de notre ville, de brillantes études humanitaires, il devint élève de notre université et subit, avec la plus grande distinction, l'examen de la candidature en philosophie et lettres. Il suivit, pendant une année, les cours du doctorat et aurait, sans aucun doute, obtenu ce dernier grade avec le même succès s'il n'avait dû terminer brusquement ses études. Il fut, en effet, en 1851, à la suite d'un concours, désigné pour occuper, à l'athénée royal de Bruges, la chaire d'histoire et de géographie.

» De cet établissement, où il fit avec honneur ses débuts dans la carrière, notre collègue passa, en 1854, à l'athénée de sa ville natale. Il y fit preuve de tant d'aptitude dans l'exercice de ses fonctions que le gouvernement n'hésita pas, en 1871, à l'appeler à la faculté de philosophie et lettres de notre Université en lui donnant le titre de professeur extraordinaire.

» Wouters s'y trouva dans un milieu plus approprié à ses vastes connaissances. Il n'eut d'abord, dans ses attributions, que le cours d'histoire politique du moyen-âge. Deux années plus tard, il fut chargé, en outre, du cours d'histoire politique de Belgique.

» En 1875, il fut promu au rang de professeur ordinaire. En 1883, S. M. le Roi le nomma chevalier de son ordre, en récompense des services rendus à l'enseignement supérieur.

» L'honorable doyen de la faculté de philosophie et lettres vous dira, messieurs, avec une autorité à laquelle je ne saurais prétendre, ce que fut le défunt comme professeur et comme historien; il vous rappellera les titres incontestables de notre regretté collègue à la reconnaissance publique.

» Quant à moi, je ne puis que rendre, au nom de l'Université, un sincère hommage à la scrupuleuse régularité avec laquelle Wouters s'acquittait de sa tâche. Aussi ses élèves, qui lui ont offert son portrait comme preuve de leur gratitude, ne vénéraient-ils pas seulement en lui le maître distingué et toujours obligeant, mais aussi le fonctionnaire consciencieux.

» Ses collègues, sans exception, l'entouraient d'une affectueuse estime; ils étaient attirés vers lui par son caractère loyal et tolérant, par ses manières empreintes d'une bienveillance, d'une modestie et d'une simplicité extrêmes.

» La mort a frappé cet homme de bien au milieu de ses travaux, à un âge où il pouvait espérer de fournir encore à l'Université une longue et utile carrière. Il y a quelques jours à peine qu'il a suspendu ses leçons; il venait de sentir les premières atteintes du mal qui devait si brusquement le ravir à notre affection. Depuis lors, la maladie a fait de rapides progrès, que les soins les plus empressés de sa famille et de plusieurs collègues n'ont pu arrêter.

» Il a vu approcher sans crainte son heure dernière. Sa mort a été calme et sereine comme sa vie. Il a succombé, avec une touchante résignation, à la volonté de Dieu, en nous laissant l'exemple d'une noble existence, entièrement consacrée à l'accomplissement du devoir.

» Puisse l'expression de nos regrets unanimes apporter quelque adoucissement à la douleur de ceux qui pleurent en lui le meilleur des époux et des pères!

» Adieu, cher et regretté collègue! Adieu, au nom de l'Université, que tu a servie avec un dévouement absolu; au nom de tes collègues qui conserveront religieusement ton souvenir! Repose en paix. Adieu! »

Voici le discours prononcé par M. le professeur De Ceuleneer, doyen de la faculté de philosophie et lettres :

« Messieurs,

» Au nom de la faculté de philosophie et lettres, je viens rendre un dernier hommage au regretté collègue qu'une maladie soudaine vient de nous enlever. Il y a quinze jours à peine, nous le voyions encore au milieu de nous, gai comme à l'ordinaire, et paraissant jouir d'une santé florissante. Cette apparence était malheureusement trompeuse. La mort s'approchait déjà de lui. Le vendredi, 4 de ce mois, il faisait encore son cours flamand de géographie du moyen âge, le lendemain il fit la dernière leçon d'histoire nationale. Il était loin de se douter alors que jamais il ne reverrait plus cette université, où il avait enseigné avec éclat pendant de nombreuses années. Le 14, il écrivait, d'une main déjà tremblante, qu'une indisposition très douloureuse l'empêchait de terminer ses cours du second semestre. Cette indisposition était la maladie mortelle qui devait l'emporter. Six jours plus tard, il n'était plus.

» C'est au moment où la révolte grondait déjà dans nos provinces contre le gouvernement de Guillaume que Pierre-Jean Wouters naquit à Gand, le 3 septembre de l'année 1830. Élevé pendant ces premières années d'élan patriotique, alors que tout concourait à rappeler aux Belges le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres et celui des libertés séculaires qu'ils venaient de reconquérir si glorieusement, le jeune Wouters fut pris d'enthousiasme pour cette histoire nationale dont on célébrait les grandeurs, et, dès lors, il trouva une jouissance des plus vives dans l'étude de l'histoire de notre chère patrie, de sa langue et de ses traditions.

» Après avoir fait de brillantes humanités à l'athénée de Gand, il entra à notre université où, en 1850, il subit l'examen de candidat en philosophie et lettres avec la plus grande distinction. Il venait de commencer son doctorat, lorsque le gouvernement, en application de la loi du 1^{er} juin 1850, réorganisant complètement les athénées du royaume, fit appel au dévouement des jeunes gens capables de coopérer à cette œuvre de restauration scientifique. Wouters, admirablement préparé par de sérieuses études à l'enseignement de l'histoire et de la géographie, postula une place de professeur à l'athénée de Bruges; et, après y avoir enseigné pendant deux ans, il y devint titulaire, en 1853, des classes de géographie et d'histoire. Son enseignement fut si remarqué que, dès 1854, il fut appelé à remplir les mêmes fonctions à l'athénée de sa ville natale. Plus d'un d'entre nous a été son élève, et tous ceux qui suivirent les leçons du jeune professeur se rappellent avec quel entrain il intéressait les élèves aux grands faits historiques, comment il savait leur inspirer l'amour de l'étude des siècles passés. Il fut chargé, à diverses reprises, de prononcer le discours pour la cérémonie de la distribution des prix.

» Son activité était si grande, son amour du travail si ardent, que, malgré le poids de ses occupations à l'athénée, il accepta de faire,

pendant plusieurs années, un cours d'histoire à l'école primaire supérieure de demoiselles, et commença, dès 1864, à l'Académie royale de dessin, d'architecture et de sculpture de Gand, un cours flamand de l'histoire de l'art, enseignement qu'il continua jusqu'à la fin de sa carrière.

• Tant de zèle, tant de labeurs devaient bientôt être dignement récompensés. Connu pour un des professeurs d'histoire les plus distingués de l'enseignement moyen, Wouters fut nommé, en 1871, à l'université de Gand, à la chaire d'histoire politique du moyen âge, devenue vacante par suite de la retraite de M. le professeur Serrure; et, en 1874, il fut chargé de remplacer M. le professeur Hennebert dans son cours d'histoire politique de la Belgique. Son enseignement, pendant les trop courtes années qu'il lui fut donné de passer au milieu de nous, répondit complètement aux espérances que l'on avait fondées sur lui. Doué d'une mémoire prodigieuse, qui n'était jamais en défaut, il savait captiver l'attention des élèves par des rapprochements heureux entre les différentes époques de l'histoire générale. Sa méthode était simple et claire. Il ne recherchait point les digressions savantes, ni les discussions érudites, mais insistait sur les faits principaux, sur les dates capitales que l'on doit toujours avoir présentes à l'esprit si l'on veut se livrer avec quelque fruit aux études historiques. Répugnant à toute opinion exagérée, il cherchait toujours à porter un jugement modéré et impartial sur les grands événements de l'histoire; et par la sincérité de ses convictions il parvenait à donner à son enseignement ce souffle patriotique, cette chaleur qui seuls captivent les âmes.

• Esclave de son devoir, dévoué de tout cœur à ses élèves, il était aimé de ceux-ci. Aussi, lorsqu'en 1884 le Roi, voulant reconnaître les services signalés rendus par notre collègue à l'enseignement, le nomma chevalier de son ordre, les étudiants saisirent cette occasion pour témoigner à leur maître leur affection et leur reconnaissance, en lui offrant son portrait. Et nous nous rappelons encore avec quelle paternelle sollicitude, avec quelle effusion du cœur il leur répondit en cette touchante circonstance.

• Wouters avait été de tout temps sincèrement attaché à notre chère langue flamande : il la parlait avec autant de correction que de facilité et l'écrivait même avec une rare distinction. Sa place était donc tout naturellement indiquée dans le corps professoral des sections normales flamandes annexées à notre Université en 1885. Il y fut chargé du cours de géographie du moyen âge; et cette année-ci même il y ouvrit un cours pratique d'histoire de cette époque. Il choisit pour sujet d'études, un des plus beaux épisodes de notre histoire gantoise : la vie de Jacques Van Artevelde. L'histoire nationale fut aussi l'objet de plusieurs conférences flamandes qu'il fit à Bruges en 1874 et 1875 sur les Kerels van Vlaanderen et sur l'histoire si pleine d'intérêt de notre première métropole commerciale. Ces conférences obtinrent un grand succès tant pour la chaleur du débit et l'agrément de l'exposition que par l'élévation des sentiments dont elles étaient empreintes. S'intéressant à toutes les questions d'his-

toire contemporaine, il fit, en 1871, au Cercle artistique et littéraire d'Anvers, une conférence sur l'Alsace qui fut fort appréciée. Le travail fut la grande jouissance de sa vie. Quoique la majeure partie de son temps fût absorbée par ses devoirs professoraux, il sut encore trouver des loisirs pour composer des études dont plusieurs ont été justement appréciées.

» Poète à ses heures, Wouters écrivit, dans sa jeunesse, quelques poésies qui malheureusement n'ont jamais été publiées. La plupart sont charmantes, et l'une des plus belles célèbre la valeur dont les Flamands firent preuve à la bataille de Cassel. Il publia aussi des nouvelles historiques : celle qui a pour héros le gantois Jean Hyoens est des plus attachantes. Pour toutes ces productions, il se servit de sa langue maternelle qui lui tenait tant à cœur.

» Il collabora aussi à diverses revues et la *Revue de l'instruction publique* contient de lui quelques pages d'une critique aussi sûre que modérée. Par ses livres scientifiques, il voulait avant tout être utile à ses élèves. C'est ce sentiment qui inspira ses *Biographies des grands hommes de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes*, ainsi que son *Histoire abrégée de la Grèce et de Rome*, ouvrages dont l'emploi fut autorisé dans les athénées du royaume. Pour faciliter le travail des élèves et rendre la fréquentation de son cours plus fructueuse, il publia le programme de son cours du moyen âge ; et, en 1853, il mit la dernière main à son *Précis de l'histoire politique de la Belgique pendant les quatre derniers siècles*. Cet ouvrage fut très favorablement accueilli et nous permit de juger de la sérieuse valeur scientifique de l'enseignement de notre regretté collègue. Il est écrit avec une rare clarté et une méthode rigoureuse ; les faits y sont appréciés avec une grande impartialité et un jugement sain et droit.

• Tel fut le professeur : savant, modeste, dévoué à ses élèves.

• Mais ces qualités de l'intelligence, quelques éminentes qu'elles aient été, ne sauraient être celles auxquelles nous songeons le plus en cette triste circonstance.

» Devant les restes mortels de ce cher collègue, qui a passé par ce moment suprême où toutes les illusions de la vie ont disparu, où l'homme se trouve déjà en face de la réalité des choses, ce sont les qualités du cœur qui préoccupent surtout nos esprits, car en même temps qu'elles nous rappellent la grandeur de la perte que nous avons faite, elles nous disent aussi les mérites que le défunt a emportés avec lui en quittant cette vie terrestre. En Wouters, nous ne perdons pas seulement un collègue distingué, mais un ami sincère, excellent.

» D'une droiture et d'une loyauté de caractère à toute épreuve, son commerce avait un charme que n'oublieront jamais ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. Tout respirait en lui la bonhomie, la franchise, la bonté du cœur. Il suffisait de le fréquenter quelque peu pour se sentir attiré vers lui, pour s'attacher à lui, et partager ses joies en même temps que ses peines.

• Et, au moment où il voyait tous ses vœux accomplis, où il pouvait

jouir en paix du fruit de son travail, une maladie, qui pardonne rarement, l'enlève en peu de jours à sa famille, à ses nombreux amis.

» Vous, amis, autour de ce foyer où désormais sa place restera vide, vous, sa digne compagne et ses enfants chéris, puissiez-vous, dans votre douleur, puiser quelque consolation dans ce cri unanime qui s'échappe de nos cœurs : cet époux tendrement aimé, ce père constamment préoccupé du bonheur de ses enfants, ce collègue regretté : eh bien ! cet homme nous l'aimions tous, car il était bon.

» Cher Wouters ! Dans une de vos plus charmantes poésies, vous disiez, il y a quelques trente ans :

Krijgt gij vaak ook stoot of stamp
In het naar gedrang van 't leven,
Laat u moed noch deugd begeven,
Boven is een beter land !
Komen wij daar eens gestrand,
Wil ons God er rust verleenen,
Daar, bevrijd van smart en weenen,
Daar te midden 't opperst goed,
Leven wij met blij gemoed.

» Cette vie bienheureuse vous est, sans doute, déjà acquise ! Vous qui avez parcouru le chemin de la vie en donnant à tous l'exemple des qualités domestiques et des vertus chrétiennes, puissiez-vous obtenir du Tout-Puissant la récompense que Dieu réserve au Juste.

» Adieu, cher collègue, au nom des membres de la faculté de philosophie, adieu ! Au revoir dans une autre vie ! »

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 29.

5^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

LA THÉORIE DE LA DIVISION DANS L'ARITHMÉTIQUE DE CIRODDE.

La théorie de la division, telle qu'elle est exposée dans l'arithmétique de Cirodde, est loin d'être satisfaisante. Comme elle est enseignée dans beaucoup de nos établissements d'instruction moyenne, nous croyons devoir en faire ressortir explicitement l'insuffisance et la complication.

1. DÉFINITION. *La division, dit Cirodde, est une opération, qui a pour but, lorsqu'on connaît un produit nommé dividende et l'un de ses facteurs appelé diviseur, de trouver l'autre facteur nommé quotient (n° 44).* Les seuls produits connus du lecteur, arrivé à cet endroit du livre de Cirodde, sont ceux où les deux facteurs sont entiers. La définition citée ne peut donc s'entendre que dans un sens restreint : *le quotient est supposé un nombre entier.*

Mais, dans ce sens restreint, la définition est insuffisante, puisque dans la plupart des divisions, le quotient est fractionnaire. Cirodde le reconnaît, car il en donne immédiatement une autre, au n° 46 et c'est celle qu'il emploie dans la suite : « *La division est une opération qui a pour but de trouver combien de fois un nombre en contient un autre* ». Cette définition est insuffisante à son tour, à un autre point de vue, puisqu'elle suppose implicitement que le diviseur joue toujours le rôle de multiplicande, dans la multiplication inverse de la division considérée. Dès lors, elle ne peut servir à résoudre les questions où le diviseur joue le rôle de multiplicateur, par exemple, le premier problème relatif à la division traité par Cirodde lui-

même, quelques pages plus bas : « 42 mètres d'étoffe ont coûté 798 fr., quel est le prix du mètre ? »

En réalité, comme le dit M. Dauge dans son *Cours de méthodologie* (1864) « on peut donner de la division par un entier deux définitions différentes correspondant à deux genres de questions qui se résolvent par cette opération : c'est l'opération qui a pour but de trouver combien de fois le diviseur est contenu dans le dividende, ou bien, l'opération qui a pour objet de partager le dividende en autant de parties égales qu'il y a d'unités dans le diviseur. L'une de ces définitions étant adoptée, l'autre doit être regardée comme l'énoncé d'une propriété de la division qu'il est nécessaire de démontrer. » Cirodde, a adopté la première définition au n° 46 ; nulle part, il n'établit la seconde, comme conséquence de la première. Il y a donc, dès le début de sa théorie de la division, une grave lacune dans son livre.

2. *Les principes généraux sur la division.* L'auteur en donne trois seulement, aux n°s 52 et 53 : « 1° Pour diviser un produit par un certain nombre, il suffit de diviser l'un de ses facteurs par ce nombre, en conservant les autres facteurs. 2° Pour diviser un nombre par un produit de plusieurs facteurs, il suffit de le diviser successivement par chacun des facteurs. 3° Si le dividende et le diviseur sont terminés par des zéros, on en supprimera sur la droite de tous les deux autant qu'il y en a à la suite de celui qui en contient le moins ; puis effectuant la division des nombres résultants, comme à l'ordinaire, on obtiendra le quotient demandé ».

Dans le premier principe, on doit supposer évidemment le quotient exact ; la démonstration est irréprochable. Mais encore une fois, Cirodde n'établit les deux autres que dans ce cas restreint, quoique la considération du cas général, au moins pour le troisième, soit extrêmement utile en pratique. De plus, chose singulière, il ne semble pas s'apercevoir que le troisième principe n'est qu'un cas particulier du second et il en donne une démonstration beaucoup trop longue.

L'ouvrage que nous critiquons est donc ici, à la fois, incomplet et trop compliqué.

3. *Cas à considérer dans la théorie de la division.* Cirodde ne traite que deux cas généraux : celui où le diviseur et le quotient ont un seul chiffre, celui où il n'en est pas ainsi.

Comme nous l'avons déjà dit dans la Revue, la subdivision

naturelle des cas à considérer est celle qui est résumée dans le tableau suivant, où l'on peut d'ailleurs intervertir II et III :

I	II	III	IV
39 : 7	3943 : 700	3943 : 7	394327 : 700
	3943 : 735		394327 : 735

Cette subdivision est naturelle. 1^o Ces quatre cas *distincts* se rencontrent en pratique. 2^o Au point de vue pédagogique, la classification précédente a l'avantage de subdiviser les difficultés que présente le cas général de la manière la plus simple : on apprend, à propos du deuxième cas, comment on doit altérer le diviseur, pour ramener l'opération au premier; à propos du troisième, comment on décompose une division en divisions partielles; dans le quatrième cas, on rencontre les deux difficultés réunies, mais aucune n'est plus nouvelle.

Dans l'exposition de Cirodde, toutes les difficultés sont condensées dans un seul cas, ce qui semble peu judicieux.

4. *Recherche du premier chiffre du quotient* ¹. « Soit proposé, dit notre auteur, de diviser 79461 par 327 Le quotient contiendra des centaines, des dizaines et des unités Le produit du diviseur par les centaines du quotient ne pourra se trouver que dans les 794 centaines du dividende. Mais 794 peut contenir, en outre, quelques centaines qui auraient reflué de la multiplication du diviseur par les dizaines et unités du quotient, plus du reste, s'il y en a un; donc, en divisant 794 par 327, on n'obtiendra pas un nombre moindre que celui des centaines du quotient ² ». Jusqu'ici le raisonnement est irréprochable, mais il n'en est pas de même pour la suite : « on ne pourra pas non plus en trouver un plus grand, *sans quoi ce nombre surpasserait le quotient total, ce qui est absurde : car il est clair qu'en divisant une partie du dividende par le divi-*

¹ Un défaut analogue à celui que nous signalons pour la division se trouve dans la recherche de la racine carrée et de la racine cubique d'un nombre; ce sont encore des théories manquées dans Cirodde, sur le point le plus essentiel.

² Suivant nous, il est plus facile de démontrer directement, d'un seul coup, que le chiffre obtenu n'est ni trop faible, ni trop fort, à peu près comme il suit : si 2 fois 327 est égal ou inférieur à 794, et si 3 fois 327 est supérieur à 794, 200 fois 327 est inférieur à 79461, et 300 fois 327 est supérieur à 79461.

seur, on ne doit pas trouver un nombre plus grand qu'en divisant le dividende tout entier par ce même diviseur ».

Le raisonnement souligné est insuffisant, car il ne s'applique pas au cas où le dividende est 79400, au lieu d'être 79461. Pour rendre la démonstration complète, il faut donc établir directement que la division de 79400 par 327, conduit à un chiffre de centaines au plus égal au quotient 2 de 794 par 327. Mais quand on fait cette démonstration directe pour 79400, on voit qu'elle s'étend d'elle-même à 79461; il suffit, en effet, de dire avec beaucoup d'autres auteurs¹ : si 794 divisé par 327 donne le quotient 2, le nombre 794 est inférieur d'une unité, au moins, à 3 fois 327; 79400 est inférieur de cent unités au moins à 300 fois 327, 79461 est aussi inférieur à 300 fois 327; 79461 contient donc 327 au plus, 299 fois; par suite, le chiffre des centaines du quotient est 2, quotient de 794 par 327.

Ainsi, lorsque l'on complète la démonstration de Cirodde, son raisonnement par réduction à l'absurde devient inutile². Autrement dit, ce raisonnement est à la fois insuffisant et trop compliqué. Il nous semble donc devoir être banni de l'enseignement.

P. MANSION.

¹ Bien entendu, comme nous l'avons dit dans la note précédente, il est plus facile de prouver en même temps que le chiffre trouvé n'est pas trop faible. Voir aussi le *Cours* de M. Dauge, cité plus haut.

² Ce raisonnement d'ailleurs a paru si peu clair à l'auteur lui-même qu'il a ajouté au texte deux notes; l'une, pour l'expliquer : il y admet implicitement que le chiffre des centaines du quotient de 79400 divisé par 327 est le quotient de 794 par 327; l'autre, où il établit directement que le chiffre trouvé en divisant 794 par 327 n'est pas supérieur au chiffre des centaines du quotient de 79461 divisé par 327. Cette démonstration est exacte, mais beaucoup trop compliquée.

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE DANS LES UNIVERSITÉS ALLEMANDES.

L'Allemagne est demeurée, quoi qu'on ait pu dire, la terre classique de la philosophie. Il se peut que le goût pour la spéculation et pour les conceptions métaphysiques n'y soit plus aussi vif, ni surtout aussi répandu qu'il l'était il y a quelque cinquante ans. Mais, à tout prendre, nul peuple ne possède une telle réunion de chercheurs, abordant les questions les plus vastes comme les problèmes les plus spéciaux relatifs à la connaissance humaine, avec une conscience aussi nette du but à atteindre, des moyens à employer et des limites hors desquelles il est impossible d'aboutir à une solution.

A quoi tient cette supériorité? Est-ce aux qualités natives, aujourd'hui mûries, de la race germanique, à cette tendance à généraliser qui la caractérise, et qui n'exclut pas chez elle une préoccupation, souvent excessive, du détail et de la réalité? Serait-ce à cette patience, à cette ténacité, sans laquelle il n'est pas de progrès possible, pas plus en philosophie que dans le reste? Ce sont là, assurément, des avantages considérables, et dont rien ne pourrait compenser la disparition. Mais ces forces, abandonnées à elles-mêmes, privées de tout secours et de toute direction extérieure, seraient-elles capables, dans la généralité des cas, de pénétrer jusque dans les profondeurs de l'investigation philosophique? En d'autres termes, chaque étudiant en Allemagne se choisit-il une méthode et se fait-il un système uniquement par ses propres forces, ou bien les débutants y sont-ils stimulés, guidés, soutenus par d'autres dans l'accomplissement de ce travail? Et, s'il en est ainsi, dans quelle mesure l'enseignement public (pour ne parler que d'un seul de ces auxiliaires) vient-il en aide à ces apprentis philosophes, et comment s'y prend-il pour favoriser les vocations naissantes? — C'est ce que nous allons examiner, en nous appuyant, de préférence, sur des observations faites par nous dans un récent voyage en Allemagne (mai 1886) et sur des entretiens que nous avons eus avec des professeurs de gymnase et d'université (de Bonn, Marbourg, Iéna, Goettingue, Halle, Leipzig et Berlin).

I.

Il n'entre pas dans mes vues de montrer, par le détail, quelle influence l'enseignement public, à tous ses degrés et dans toutes ses parties, peut exercer sur la préparation et sur l'éclosion des talents philosophiques. Rappelons seulement que, dès l'école primaire, tous les soins des maîtres tendent à assurer le développement harmonieux (*die allgemeine Bildung*) des facultés de l'enfant et que, tout en cultivant d'une manière spéciale certaines de ses aptitudes et en lui inculquant les notions dont le besoin se fait le plus tôt et le plus généralement sentir, on s'attache à perfectionner en lui cette intelligence au moyen de laquelle il pourra dans la suite diriger et compléter son éducation par lui-même. Cette tendance s'accroît dans les établissements d'enseignement secondaire, surtout dans les gymnases¹, et l'on s'y applique à fortifier et à discipliner, par différents moyens, l'instrument subjectif de toute connaissance. C'est là qu'on apprend aux jeunes gens à observer et à réfléchir, en leur proposant, pour matière de leurs exercices, soit un texte (ancien ou moderne), soit les faits mêmes de l'histoire et de la nature; c'est là qu'on les habitue à mettre dans leur style et dans leur pensée de l'ordre, de la liaison, de la justesse, de la rigueur, toutes qualités indispensables à quiconque veut avancer dans l'étude des sciences philosophiques. Ainsi l'on peut dire que ce degré de l'enseignement, comme d'ailleurs celui qui le précède, constitue une excellente gymnastique pour ceux qui se livreront aux rudes combats de la philosophie.

Mais cette préparation, toute générale, est-elle suffisante, et ne convient-il pas d'initier les élèves, vers la fin de leurs études

¹ Les deux systèmes qui, sous les noms d'humanisme et de philanthropisme ou réalisme, se disputent le terrain de la pédagogie allemande depuis le milieu du siècle dernier, et qui se sont incarnés respectivement dans les gymnases et dans les *Realschulen*, *Realgymnasien* et *Bürger-schulen*, prétendent l'un et l'autre travailler au développement général des facultés de l'enfant. Le dissentiment ne porte que sur le choix des moyens : l'un a recours, de préférence, à l'étude des langues et surtout des langues anciennes (grec et latin); l'autre, à l'étude des langues modernes et à celle des sciences. En un mot la première école s'appuie plutôt sur la culture antique et la seconde, avant tout, sur la civilisation moderne.

moyennes, aux éléments de la science des sciences? — C'est là un point sur lequel l'accord est loin d'être fait en Allemagne, même entre les personnes compétentes; et l'Etat (nous ne parlons que de la Prusse ¹), qui, en matière d'enseignement, a trouvé des solutions heureuses pour des questions de l'ordre le plus délicat, semble ici en train de tâtonner et de chercher sa voie. Il subit en cela le contre-coup du désordre et de la confusion qui règnent dans le domaine de la philosophie depuis la chute des grands systèmes idéalistes.

Il est à remarquer, en effet, que le sort de cette partie de l'enseignement moyen est étroitement lié aux destinées de la philosophie en général. Chaque fois qu'une doctrine acquiert en Allemagne une prépondérance incontestée, on voit bientôt l'enseignement de la philosophie apparaître dans les gymnases et s'y organiser dans l'esprit de cette doctrine. Luther et Mélanchthon avaient essayé d'introduire dans les écoles supérieures l'étude de la logique et de la dialectique, mais ces tentatives étaient demeurées sans écho. Lorsque les idées de Leibniz, systématisées par Wolff, se furent répandues par tout le pays, elles pénétrèrent bientôt dans les gymnases, où elles constituèrent une espèce de tradition. Le manuel d'Ernesti (1737), à l'usage des élèves de Prima (classe d'une année supérieure à notre rhétorique), contient dans ses dernières éditions, outre les éléments de mathématiques et de physique, un abrégé de psychologie, d'ontologie, de théologie naturelle, de logique, de droit naturel, de morale, de politique et de rhétorique. — Enfin le système de Wolff tombe sous les coups du maître de Koenigsberg: il y a un temps de désarroi dans l'évolution philosophique, suivi bientôt d'une réaction contre le rationalisme du XVIII^e siècle et contre tout dogmatisme en général. Aussi quand, après les événements de la révolution et la guerre de la délivrance, le gouvernement prussien procède à la réorganisation des écoles, exclut-il d'une manière formelle la philosophie des gymnases (1816), estimant qu'il suffit d'étudier avec soin les autres matières du programme pour être à même de suivre avec fruit les cours de l'Université. Mais déjà la pensée alle-

¹ Il en sera toujours ainsi dans le cours de ce travail, à moins que nous ne fassions mention expresse du contraire.

mande entrait dans une phase nouvelle : à la réserve, parfois exagérée, de Kant succède un dogmatisme d'un nouveau genre, plus intempérant, plus absolu que l'ancien, qui se propage rapidement parmi les classes dirigeantes et reçoit, pour ainsi dire, une consécration officielle, lorsque Hegel est appelé à Berlin par le ministre von Altenstein pour y occuper la chaire illustrée par Fichte (1818). Et voilà les étudiants lancés dans la mêlée des systèmes, appelés à choisir entre la doctrine de l'identité et celle de l'idéalisme absolu (pour ne parler que de celles-là), sans avoir la moindre notion des éléments de la philosophie ni même l'intelligence de la langue que l'on parlait à ces cours. Des plaintes s'élevèrent de toutes parts, les professeurs demandèrent qu'on leur envoyât des auditeurs un peu mieux préparés, et le Gouvernement, faisant droit à ces réclamations, s'adressa à Hegel lui-même et le pria de lui donner son avis sur cette question (Rescrit du 1^{er} novembre 1822, signé von Altenstein, ministre des cultes, de l'instruction publique et des intérêts médicaux). Le philosophe répondit par une lettre en date du 7 février 1823 ⁴, lettre dans laquelle, tout en reconnaissant que l'étude des langues classiques et celle de la religion constituaient une préparation sérieuse à la culture de la philosophie, il demandait qu'on organisât dans les gymnases un enseignement spécial des éléments de cette dernière science. Ce cours devait se donner dans la dernière classe (Prima ou Ober-Prima), pendant un an, à raison de deux heures par semaine, et porter sur la psychologie empirique et sur la logique formelle; quant à la morale, elle devait, (semble-t-il) dans la pensée de Hegel, être enseignée, ainsi que les preuves de l'existence de Dieu, au cours de religion. Ce plan fut adopté, et un arrêté royal (1825) l'imposa à tous les gymnases du royaume. Mais qu'arriva-t-il bientôt? Les professeurs qui furent chargés de cette mission, frais émoulus de l'université, disciples enthousiastes de Hegel pour la plupart, n'eurent rien de plus à cœur que de répandre la doctrine de leur maître par tous les moyens : logique, psychologie, morale furent enseignées à ce point de vue; on aborda même des

⁴ Cette lettre est insérée dans le 17^e volume de ses œuvres complètes (Berlin, 1832-1845). Le 18^e contient l'exposé du cours préparatoire de philosophie que Hegel fit lui-même pendant trois ans (de 1808 à 1811) au gymnase de S^t Aegidius à Nuremberg, dont il fut recteur de 1808 à 1816.

branches de la philosophie, telles que l'esthétique ou la métaphysique, dont la portée dépasse évidemment la sphère de l'enseignement moyen.

C'était là un abus, d'autant plus regrettable que les effets s'en sont fait sentir pendant longtemps, et subsistent encore aujourd'hui; car il contribua, pour une part, en saturant la jeunesse, avant l'âge, de notions ou plutôt de termes de philosophie, à provoquer cette réaction qui enveloppa toute philosophie en général, et plongea les meilleurs esprits dans le découragement, dans l'indifférence ou dans le culte du fait brutal. En 1856 un arrêté royal vint, non pas supprimer, mais rendre facultatif l'enseignement de la philosophie dans les gymnases : c'était une *capitis deminutio*. Un rescrit de 1862 traita cette branche avec un peu plus d'égard, mais sans lui rendre son ancienne importance, et le dernier plan d'étude (31 mai 1882) a laissé à peu près les choses en état.

Dans les détails et explications qui accompagnent ce plan, le ministre M. von Gossler reconnaît, sans réserve, l'utilité de cette « propédeutique » de la philosophie. Il convient que ce cours n'est pas au dessus du niveau des bons élèves de la dernière classe, mais il ne veut pas cependant le rendre universellement obligatoire. La raison qu'il invoque à l'appui de cette décision est évidemment inspirée par le souvenir des excès que nous venons de rappeler. « Le don d'éveiller la réflexion de l'élève » est-il dans ces éclaircissements (I, B, e), « sans porter le trouble dans son esprit et lui imposer une tension excessive, est relativement si rare qu'on ne saurait exiger ni obtenir que chaque établissement soit pourvu d'un maître capable de donner cet enseignement. » C'est aux directeurs de gymnase qu'il appartient de décider, après avoir consulté ceux des professeurs que leurs études mettent en état de juger de l'opportunité de cette mesure, s'il y a lieu d'organiser un cours préparatoire de la philosophie; et cette disposition, pour pouvoir être mise en rigueur, doit avoir reçu l'approbation de la direction scolaire de la province (*königlich provinzial Schul-Collegium*), à la sanction de laquelle on soumet tous les programmes des études.

En fait il y a fort peu d'écoles en Allemagne où la « *Propædeutik der Philosophie* » fasse encore l'objet d'un cours particulier. On se contente, dans la plupart des gymnases de donner aux élèves de première quelques notions de logique formelle, à

propos de l'interprétation des auteurs. C'est généralement aux leçons d'allemand que se fait cette initiation, parfois à celles de grec ou de latin, rarement à celles de langues modernes, et l'on rattache volontiers cet exposé à la lecture d'un texte qui l'amène assez naturellement. Assez souvent le professeur de grec se charge de donner, à propos de la traduction d'un dialogue de Platon, une esquisse de l'histoire de la philosophie ancienne.

Cet état de choses est-il regardé comme satisfaisant par les directeurs et le personnel enseignant des gymnases ? Il me serait assez difficile de répondre à cette question, et les renseignements que j'ai réunis sur ce point me paraissent quelquefois contradictoires. On me permettra de ne citer qu'un fait, lequel montre, d'une manière assez frappante, combien les avis sont partagés sur la matière. On sait que depuis 1872, dans toutes les provinces de Prusse, les directeurs des écoles supérieures (gymnases, réalgymnases et établissements se rapportant à l'un de ces deux types, sans être, comme eux, de plein exercice), se réunissent tous les ans, de trois à six jours, au chef-lieu de la province pour y délibérer sur certains sujets de pédagogie qui leur sont soumis par le gouvernement ¹. Chacune de ces questions est soumise préalablement au corps enseignant de chaque école, et les avis sont transmis à un directeur, qui est chargé de les résumer, de les coordonner et d'y joindre son appréciation. Un second directeur part de ce document pour rédiger ce qu'on pourrait appeler un *contre-rapport*, et ces deux mémoires servent de base aux délibérations de la conférence. En 1881 la question à l'ordre du jour de la conférence rhénane était : la position de la philosophie dans les gymnases. — Sur 28 directeurs 5 seulement votèrent contre l'institution d'un cours distinct de « philosophische Propædeutik », et encore ces cinq dissidents demandaient-ils qu'on ne perdît pas une occasion de « familiariser les élèves les plus avancés avec un certain nombre de sujets philosophiques pris spécialement dans la logique et la rhétorique. Les vingt-trois autres se prononcèrent pour un cours préparatoire suivi, en disant que traiter des

¹ Cf. M. ROERSCH, *Compte-rendu des Verhandlungen der Directoren-Versammlungen in den Provinzen des Königreichs Preussen seit dem Jahre 1879*. (Revue de l'Instruction publique en Belgique. T. XXIII (1880), p. 118.

questions philosophiques seulement par occasion ne convenait pas au caractère de la philosophie qui exige une suite et un enchaînement rigoureux ¹ ». Voilà qui est fort bien, mais ce principe une fois admis, si l'on demande à quelle partie de la philosophie il faut recourir pour préparer les jeunes gens, on voit tous les dissentiments reparaître. Psychologie, logique, morale, esthétique, métaphysique, histoire de la philosophie furent tour à tour recommandées et combattues par ces messieurs. Néanmoins le rapporteur parvint à dégager de cette discussion certaines idées qui étaient revenues le plus souvent, et il les consigna dans la partie du procès-verbal qui résume ces débats. Voici la substance de ses conclusions ².

Il est bien entendu, une fois pour toutes, que cet enseignement ne doit pas charger l'esprit de connaissances nouvelles, mais bien plutôt le dégager, en amenant l'écoulier à réfléchir sur les notions dont il dispose déjà, à les grouper, les ordonner et à en chercher l'unité; il faut que l'élève, après avoir exercé pendant des années ses facultés intellectuelles d'une manière instinctive et spontanée, en vienne à considérer cette pensée en elle-même et à observer les lois d'après lesquelles elle agit. La propédeutique doit aussi préparer le jeune homme à l'intelligence de la terminologie philosophique (art. 1^{er} du protocole de la conférence). Ce cours est d'une nécessité absolue dans les écoles supérieures qui conduisent à l'université (art. 2). Il doit faire l'objet d'un enseignement spécial (art. 3), donné dans les deux dernières classes (Unter- et Ober-Prima) et comportant deux heures par semaine pendant douze semaines placées au commencement du second semestre (art. 8); dans l'organisation actuelle du programme, ces heures doivent être prises sur le temps consacré à l'enseignement de l'allemand (art. 9). Cette propédeutique comprend les éléments de la logique et les principaux éléments de la psychologie empirique ³; même

¹ *La philosophie dans les gymnases allemands*, par M. W. HOLLENBERG, (Revue internationale de l'enseignement, t. I, p. 259).

² J'ai puisé ces renseignements dans l'article, si intéressant, de M. Gabriel Séailles sur *l'Enseignement de la philosophie en Allemagne*. (Revue internationale, 1883).

³ Quant à l'enseignement de la morale, il doit être laissé exclusivement au professeur de religion. Voir à ce propos l'article déjà cité de M. Séailles (passim, et vers la fin) et le livre du P. Didon, intitulé *les Allemands* (ch. IX, pp. 89-95).

dans ces limites, le maître doit restreindre le plus possible l'acquisition de données nouvelles (art. 5) et tirer le meilleur parti de celles que possède l'élève (art. 6). Il n'est pas défendu au professeur d'imposer un manuel ¹, mais il ne peut jamais dicter un cours suivi (art. 10). Dans le dernier paragraphe (art. 10) on demande que les aspirants à la *plena facultas docendi* (titre qui permet au porteur d'enseigner une branche dans toutes les classes d'une école supérieure) justifient d'une éducation philosophique suffisante pour donner ce cours préparatoire avec succès.

Si nous consultons sur ce point les professeurs d'université, nous trouvons à peu près les mêmes divergences. Les uns ne veulent pas d'un enseignement spécial de la philosophie dans les gymnases; ils prétendent que ces établissements ont pour mission de cultiver l'ensemble des facultés de l'enfant et de les développer par le moyen des sciences et des lettres, sans trop se préoccuper de la préparation aux études ultérieures: mieux vaut, disent-ils, attendre pour aborder l'étude de la philosophie que l'intelligence du jeune homme ait pris un peu plus de force. Cet avis est généralement celui des professeurs les plus âgés (au moins parmi ceux que j'ai consultés): c'est, entre autres, celui de M. Strumpell (de l'université de Leipzig) et celui de M. J. E. Erdmann, l'éminent historien de la philosophie (professeur à Halle). Faut-il voir dans cette attitude un reste de la défiance excitée par le spectacle des abus dont nous avons parlé tout à l'heure et dont ces messieurs ont été les témoins, peut-être un peu les victimes? Ce qui me porte à le supposer, c'est que les jeunes professeurs, qui n'ont pas connu ce régime, sont, pour la plupart, assez disposés à demander une organisation sérieuse de l'enseignement philosophique dans les gymnases. Mais encore une fois, cet accord disparaît sitôt qu'on en vient aux détails et à la pratique. Les uns, entre autres M. Siebeck

¹ Voici le titre des manuels dont l'emploi est recommandé le plus souvent aux bons élèves de Prima. TRENDLENBURG : *Elementa logices Aristoteleae* (Berlin, 1874). THEODOR RUMPEL : *Philosophische Propädeutik* (3^e éd., Güterslohe, 1873). W. HOLLENBERG : *Philos. Propäd. : logique, psychologie, éthique* (2^e éd., Elberfeld, 1875). HOFFMANN : *Abriss der Logik und Rhetorik* (Clausthal). H. GEORG HAGEMANN : *Logik und Noetik* (3^e éd., Münster, 1873). LIPPS : *die Grundthatsachen des Seelenlebens* (Bonn, chez Cohen, 1888).

(Giessen), voudraient qu'au lieu d'entretenir les élèves de logique et de psychologie (où la plupart du temps on ne fait, disent-ils, que poser des problèmes obscurs et incompris), on les exercât dans un domaine circonscrit et aussi approfondi que possible. Le meilleur moyen, selon eux, de former la jeunesse à l'usage de la pensée philosophique, consisterait en la lecture attentive d'œuvres originales, telles qu'un opuscule de Lessing ou de Schiller, une méditation de Descartes, un dialogue de Platon, un traité de Cicéron, etc. D'autres professeurs, comme M. Eucken (Iéna) rejettent, eux aussi, pour les débutants, toute exposition systématique et suivie de la psychologie ou de la logique formelle; ils demandent également que l'on s'appuie, pour entrer en matière, sur l'explication d'une œuvre importante et pas trop difficile. Mais ils voudraient que l'on partît de cette lecture pour orienter l'élève à travers l'histoire de la philosophie ancienne et de la moderne jusques à Kant *exclusivement* : Platon, Aristote (Éthique ou Politique), Descartes (Méditations) conviendraient à merveille pour ce travail d'apprentissage.

Telles sont les tendances qui m'ont paru se dessiner en Allemagne pour le moment. Au surplus, à ce que me disait M. Paulsen (Berlin), on ne désespère pas d'arriver à constituer une propédeutique suffisante, même avec le programme actuel des études. Et voici comment. C'est, en somme, entre les mains des directeurs de gymnase (ainsi que nous venons de le dire) que se trouve placé le sort de cette partie de l'enseignement. Or, bien peu¹ en ce moment, usent de la faculté qui leur est laissée par la loi, soit qu'ils n'aient pas gardé un souvenir bien agréable de la propédeutique qu'on leur a imposée dans leur jeune temps, soit qu'ayant fait leur université au moment où les orgies de la dialectique transcendente avaient inspiré un dégoût insurmontable pour toute espèce de philosophie, ils ne voient pas la nécessité d'initier la jeunesse qui leur est confiée à une discipline contre laquelle ils ont conservé tant de préventions. Mais, lorsqu'une génération nouvelle, formée par des maîtres qui se sont tenus également éloignés des excès de la méthode spéculative et d'un empirisme grossier, aura occupé les places de professeurs et celles de directeurs de gymnase, alors

¹ Ceci ne paraît pas devoir s'appliquer à toutes les parties du royaume. V. ce que nous avons rapporté à la page 294, sur la conférence de 1881 de la province rhénane.

il est permis de croire, avec M. Paulsen, que ces maîtres feront participer leurs élèves aux bienfaits d'une éducation dont ils ont reconnu toute l'utilité.

II.

Le cours des études moyennes en Allemagne reçoit son achèvement et sa sanction dans l'examen de sortie (Abiturienten-Prüfung), à la suite duquel on confère à celui qui l'a subi avec succès un certificat dit de maturité (Zeugniß der Reife). La possession de ce titre n'est pas absolument exigée pour l'inscription aux cours de philosophie, mais elle l'est de quiconque aspire aux grades académiques ¹ (licence, doctorat) ou veut obtenir d'une des commissions d'examen instituées par l'État un de ces diplômes qui ouvrent l'accès à presque tous les emplois civils et ecclésiastiques (administration, magistrature, barreau, médecine, enseignement moyen, etc.). « L'Abiturienten-Prüfung » comprend deux parties, l'une écrite, l'autre orale, et porte sur la plupart des matières enseignées en Prima (allemand, latin, grec et français, religion, histoire et géographie, mathématiques). Quant à la philosophie, on ne sera pas étonné, après avoir lu ce que nous venons d'écrire, de ne pas la voir figurer au nombre des cours à examen ². Le dernier règlement relatif à ces épreuves (celui de 1884) contient cependant la disposition suivante. « Lorsqu'un ³ enseignement élémentaire de la philosophie est donné dans les gymnases, une note sur les

¹ C'est aussi une condition indispensable pour l'obtention de n'importe quelle espèce de faveur (bourses, gratuité des cours, subsides, etc.) accordée aux étudiants par l'État, les provinces ou les communes.

² En Saxe, à l'examen de sortie, on interroge oralement sur la « philosophische Propädeutik. »

³ Il n'est fait mention d'aucune disposition de ce genre pour le certificat de maturité des Realgymnasien et des Oberrealschulen. C'est que jamais il ne se donne d'enseignement préparatoire de la philosophie dans les établissements de ce genre. D'ailleurs les « Abiturienten » sortis de ces écoles sont en grande minorité dans les universités. Depuis 1870 il leur est permis de se faire agréger pour l'enseignement des langues modernes, des sciences naturelles et des mathématiques dans les écoles supérieures pourvu qu'ils aient fait, au préalable, trois années d'études dans une faculté de philosophie. Mais l'accès des autres facultés leur demeure interdit, malgré la rude campagne que l'on mène depuis quelques années pour leur ouvrir la carrière de la médecine.

résultats obtenus par l'élève dans cette branche sera ajoutée au paragraphe du certificat consacré à la langue allemande. » (Art. 3. § 2). C'est peu de chose en vérité; mais l'on peut répéter ici ce que nous avons dit au commencement de cet article, à propos du programme des cours des gymnases et autres écoles supérieures : si la part faite à la philosophie proprement dite est excessivement restreinte et même souvent nulle, il est permis de dire, en revanche, que l'examen d'Abiturient est pénétré dans toutes ses parties d'un véritable esprit philosophique. L'on se garde bien d'exiger des candidats une somme de connaissances qui les obligerait à se livrer à des efforts de mémoire exagérés, au détriment des autres facultés. Ont-ils, dans l'esprit et dans le caractère, la maturité voulue pour faire avec fruit des études supérieures? Tout est là, et les diverses épreuves dont se compose l'examen (rédaction allemande, dissertation latine, version grecque, etc.) doivent permettre avant tout de constater la présence ou l'absence de ces qualités ¹. Or, pour les acquérir, un dressage de quelques mois est d'un faible secours; il faut un travail calme, réfléchi, bien dirigé et poursuivi pendant plusieurs années. Voilà pourquoi, en dépit de l'apparente simplicité de cet examen et du soin que l'on prend d'en alléger la partie matérielle, à peine le tiers des élèves des gymnases obtient, en moyenne, le certificat de maturité ².

¹ Du moins tel est l'esprit de cet examen. Mais il arrive parfois qu'on s'en écarte, soit par un excès d'indulgence, soit, au contraire, en exigeant de ces jeunes gens un savoir à peu près encyclopédique. Alors le gouvernement intervient et rappelle à l'observation de la circulaire du 24 octobre 1837, dans laquelle il est dit que tout élève d'aptitudes moyennes et d'une application soutenue, doit pouvoir se présenter devant le jury sans la moindre appréhension et sans s'être imposé un surcroît de travail en vue de cet examen.

² Dr L. WIESE : *Paedagogische Ideale und Proteste, ein Votum*. (Berlin, 1884). L'auteur (qui a été, pendant de longues années, conseiller au ministère de l'instruction publique) ajoute qu'en revanche les examens de passage sont absolument illusoires. Des professeurs d'écoles supérieures (Bonn), que j'ai consultés sur ce dernier point, m'ont dit que cela variait suivant les établissements. En fait l'usage s'est introduit presque partout d'accorder aux élèves, même médiocres, qui ont terminé leur Secunda un diplôme de capacité, qui leur permet de faire leur service militaire en qualité de volontaire; mais c'est à condition de quitter l'établissement et de ne se présenter nulle part ailleurs, ni pour la Prima ni pour l'examen de maturité.

Tous ces détails sont assez connus, au moins des lecteurs de la Revue, mais il faut bien que je les rappelle pour montrer le rôle que joue cet examen dans la préparation de la jeunesse allemande aux études supérieures, et spécialement à celle de la philosophie. C'est ici, pour reprendre une expression célèbre, que se fait le terrible discernement des boucs et des brebis. Les bons élèves, ceux que leur intelligence et leur amour du travail appellent tout naturellement au culte libre et désintéressé de la science, ne sont pas arrêtés, ni même inquiétés dans leur marche par cette épreuve; les médiocres sont aiguillonnés et engagés à mieux faire, s'ils ne veulent pas perdre de temps, ou même se voir fermer l'entrée des plus hautes professions libérales; quant aux mauvais, ils sont écartés sans pitié, mais non sans remède, car on leur permet de se présenter une seconde fois à cet examen, mais pas davantage. En somme ce système n'a d'autres inconvénients que celui de sacrifier certaines vocations (tout exceptionnelles, j'en conviens) qui ne se développent que sur le tard; encore le ministre peut-il autoriser ceux qui ont échoué à l'examen de maturité, et ceux même qui ne l'ont pas subi du tout, à se faire inscrire dans la faculté de philosophie, et à y suivre tels cours qu'il leur plaira, — sans pouvoir toutefois passer aucune espèce d'examen universitaire, ni ceux des examens d'État pour lesquels on exige des candidats qu'ils aient fait trois ou quatre années d'études académiques. En revanche, grâce à ces mesures préventives, on assure à l'université un public composé, en majeure partie, de jeunes gens aux connaissances variées et solides, au caractère bien trempé¹, en un mot un public admirablement préparé pour

¹ La plupart ont de 20 à 21 ans, en arrivant à l'université. Ce fait a soulevé des plaintes dans le pays et à la Chambre des députés. V. le discours de M. Petersilie (séance du 5 février 1884) : entrant en Sexta à l'âge de 9 ans, en moyenne, les élèves, dit l'orateur, devraient sortir de Prima à 18 ans. M. Virchow répond que ce retard est causé par l'encombrement de certaines classes, dans lesquelles le professeur ne peut pas s'occuper des élèves comme il le faudrait. M. Gandtner, commissaire du gouvernement, promet d'augmenter le nombre des écoles supérieures. Il prétend, au surplus, que la statistique de M. Petersilie n'a pas une valeur probante, parce qu'elle ne porte que sur 5 années (1876-81); si l'on consulte les documents des onze dernières années, dit-il, on verra que le plus grand nombre des élèves n'a que 19 ans au sortir des gymnases et des Realschulen.

aborder des études spéciales et approfondies. C'est là, on l'a dit cent fois, une des causes de l'excellence de l'enseignement supérieur en Allemagne. Il est temps de parler des autres.

Nous n'avons à nous occuper que de la philosophie. Parmi les jeunes gens qui cultivent cette science, on peut distinguer trois catégories d'auditeurs : certains, qui font de la philosophie l'objet principal de leur étude et qui aspirent, pour la plupart, à entrer dans l'enseignement supérieur; d'autres, qui se destinent à l'enseignement moyen et suivent quelques cours de philosophie sur la matière desquels ils seront interrogés à l'examen d'agrégation (*pro facultate docendi*); d'autres enfin, étudiant la théologie, le droit ou la médecine, mais fréquentant certains cours de philosophie, soit par goût, soit pour se conformer aux règlements de leurs facultés respectives¹; ce sont les *Hospitanten*. Quant aux étrangers, auditeurs de passages, etc., et en général à tous ceux qui ne sont pas immatriculés sur le registre d'une faculté (*Hörer*)², ils ne sont pas formellement exclus, au moins dans les grandes villes, où par une espèce de convention tacite on leur permet d'assister à certains cours, mais leur nombre n'est jamais bien considérable.

En somme, c'est le premier de ces groupes qui forme le noyau des auditeurs de philosophie, et, il faut l'avouer, ce noyau est devenu fort petit depuis que ce qu'on appelle l'esprit pratique a pénétré jusque dans les universités et a détourné de ces études nombre de ceux qui s'y livraient jadis par amour de la science. Pour les étudiants de la seconde classe, ils sont un peu

¹ C'est le cas, régulièrement, pour les étudiants en théologie. Pour être admis à l'examen final, ils doivent fournir la preuve qu'ils ont suivi au moins deux cours de philosophie de 4 heures par semaine et payants. La même chose est exigée de tous ceux qui se présentent à l'examen d'agrégation pour les écoles supérieures. Pour les futurs médecins, et, depuis quelques années, pour les juristes, ils sont libérés de cette obligation, au moins en Prusse. Il n'en a pas toujours été ainsi (V. le rapport de M. Loomans sur l'enseignement supérieure en Prusse, en 1848, pp. 111 et 112).

² Dans les petites universités et, en général, aux cours où le contrôle est plus facile à exercer, ces amateurs doivent avoir obtenu une autorisation spéciale des professeurs aux leçons desquels ils veulent assister.

plus nombreux; mais, absorbés par la préparation de la spécialité à laquelle ils se destinent, ils ne prennent, en général, de philosophie que juste ce qu'il leur faut pour passer l'examen d'agrégation. Or le règlement relatif à cette épreuve (12 décembre 1866) laisse planer sur ce chapitre un certain vague, qui a tourné peu à peu au détriment de la philosophie. Il est dit (art. 3) que tous les étudiants (pour les dispenses voir § 14), sont tenus de présenter au jury d'examen deux travaux écrits, qu'ils déclarent sur l'honneur avoir composés eux-mêmes, et en tête desquels ils doivent indiquer toutes les sources auxquelles ils ont puisé. De ces deux travaux, l'un roule sur la matière qui forme l'objet principal des études du candidat (philologie et histoire, mathématiques et sciences naturelles, religion et hébreu, langues modernes), l'autre porte sur un sujet de philosophie. En fait, ce dernier travail se réduit le plus souvent à une simple dissertation pédagogique, laquelle suppose, il est vrai, la connaissance de la psychologie et d'autres sciences morales. Si le candidat est jugé digne d'être admis à l'examen oral, on commence par s'assurer, avant de l'interroger sur les branches qui constituent sa spécialité, s'il possède la culture générale que doit avoir tout professeur des écoles supérieures (Lehrer et Oberlehrer). Cet examen préparatoire embrasse la doctrine religieuse de la confession du candidat, l'histoire, la géographie, la philosophie et la pédagogie (§ 10), et, sous cette dernière rubrique, on comprend les lois les plus importantes de la logique et les parties essentielles de la psychologie empirique; de plus, le candidat doit prouver qu'il a lu avec attention et intelligence un ouvrage capital de philosophie, que du reste il choisit à son gré; enfin il doit avoir quelques notions d'histoire de la philosophie, notamment de la philosophie ancienne, s'il se consacre à la philologie, et connaître d'une manière générale l'histoire de la pédagogie et les lignes principales de la méthodique (§ 28). Le règlement ajoute que la manière dont le candidat s'exprime, de vive voix et par écrit, doit servir également à montrer s'il possède une certaine indépendance dans l'esprit et s'il a de la suite dans les idées. — Ce programme est fort beau, mais, dans la pratique, les choses se passent un peu plus simplement. Et d'abord, sont exemptés de toute cette partie de l'examen ceux qui ont obtenu un certificat de maturité remarquable (le règlement contient une disposition

spéciale en leur faveur) : or on a vu à quoi se réduit la part faite à la philosophie dans cet examen. Les autres puisent dans un ou deux manuels quelques notions sur les parties de la philosophie qui figurent au programme d'examen, notions absolument fragmentaires et superficielles ; puis, tel est du moins l'usage à Leipzig, ils s'en vont trouver, quelques jours avant l'examen, le professeur qui est chargé de les interroger sur cette matière, et lui font connaître de quelle subdivision de cette science ils se sont occupés particulièrement. Le professeur se montre d'ordinaire assez indulgent, afin de leur permettre de concentrer le meilleur de leurs forces sur les branches qui forment l'objet de leur spécialité, mais c'est au détriment de leur culture générale et de leur éducation philosophique ¹. — La troisième classe d'auditeurs, celle des Hospitanten ne fournit d'habitude que des amateurs, plus ou moins assidus ; cependant plusieurs d'entre eux prennent une part assez active aux exercices (philosophische Uebungen) dont il sera parlé tout à l'heure, et l'on a vu de véritables vocations pour la philosophie se découvrir et s'affirmer chez des étudiants en médecine, en droit ou en théologie. En résumé, malgré les plaintes des professeurs, et tout ce qu'on a pu dire sur la période de déclin (ou selon d'autres, de recueillage) que traverse cette science en ce moment, il faut avouer que, pour le nombre et pour la qualité des auditeurs, la situation est encore bien satisfaisante

¹ A ceux qui se proposent de donner le cours de propédeutique dans les gymnases, il est demandé un peu plus en matière de philosophie. Tout d'abord il leur faut pénétrer jusqu'au cœur de cette science par l'étude des idées fondamentales de la métaphysique. On exige aussi qu'ils se soient familiarisés avec la logique formelle, telle qu'Aristote et Kant l'ont définie, avec la psychologie empirique et avec les principales époques de l'histoire de la philosophie. Enfin ils doivent avoir une connaissance approfondie d'un système important, à leur choix, et ne pas ignorer la grammaire générale ni l'histoire de la pédagogie, surtout depuis le XVI^e siècle (§ 28). — Voilà de quoi assurer, pour les cours de philosophie, le recrutement de toute une classe d'auditeurs, qui doivent être nécessairement intelligents et studieux ; mais j'ignore : 1^o s'il se présente beaucoup de personnes, parmi les aspirants à l'agrégation, qui demandent à subir l'examen sur ces matières ; 2^o si le jury se montre aussi facile pour ces épreuves que pour celles qui doivent servir à constater l'« allgemeine Bildung » des candidats.

en Allemagne, surtout si on la compare à celle qui est faite à l'enseignement de la philosophie dans tous les autres pays du monde.

Les cours de philosophie sont donc suivis par les théologiens, par des jeunes gens qui se destinent à l'enseignement des langues et de la littérature, de l'histoire, des mathématiques et des sciences naturelles, enfin par des philosophes de profession ou par ceux qui aspirent à le devenir. — Mais n'allons pas nous imaginer que, pour appartenir à l'un de ces groupes, l'on soit condamné à y rester jusqu'à la fin et qu'on ne puisse changer de partie ni de faculté sans perdre beaucoup de temps ou d'argent. Si la plupart des étudiants, en arrivant à l'université, sont fixés sur le choix de leur carrière et sur celui des cours à suivre, il n'est pas rare d'en voir changer leur plan d'étude au bout de deux ou trois semestres, et renoncer, par exemple, à préparer l'examen pro facultate docendi pour s'adonner entièrement à la philosophie, ou bien quitter la philosophie pour aborder les mathématiques, les sciences naturelles ou la médecine. Il en est d'autres qui, tout en ayant des aspirations idéales et un goût très vif pour les recherches scientifiques, ne se sentent pas encore de préférence bien marquée pour telle ou telle partie; ceux-là essayent, tâtonnent, comparent¹ jusqu'au moment où la parole d'un maître ou bien la lecture d'un ouvrage dessille leurs yeux et leur fasse connaître leur voie. Tout cela est conforme à la liberté des études (*Lernfreiheit*), telle qu'elle est entendue et pratiquée dans les universités allemandes. Ici pas de programme tracé par l'autorité supérieure et fixant, année par année, un certain nombre des cours obligatoires, avec des examens tous les ans ou tous les deux ans pour contrôler le travail et le savoir des élèves. Chacun est libre de choisir les cours qu'il lui plaît et de les suivre dans l'ordre qu'il voudra. Nulle épreuve à subir pendant la durée des études universitaires; il n'y a qu'un seul grade académique, celui de docteur²,

¹ La disposition réglementaire qui permet à tout étudiant d'assister à trois leçons de n'importe quel cours, à titre d'essai et sans payer la moindre rétribution, favorisé, dans une certaine mesure, l'éclosion de ces talents incertains. (Bonn, réglem. original, § 134).

² Il y a bien, pour ceux qui veulent se faire proclamer (*promoviren*) docteur en théologie, l'obligation de prendre, au préalable, le titre de

encore n'est-il exigé que de ceux qui veulent entrer dans l'enseignement supérieur ; les autres ne le prennent que bien rarement, au moins dans la faculté de philosophie ¹. Il y a bien les examens d'État dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, et qui sont imposés à quiconque veut occuper une position libérale, mais on vient de voir à quoi se réduit la part faite à la philosophie dans celui de ces examens (pro facultate docendi) qui accorde le plus d'importance à cette branche. Quant à l'obligation où sont les candidats à la plupart de ces examens ² d'avoir suivi pendant trois ou quatre ans les cours d'une université, elle ne peut évidemment exercer aucune influence sur le développement de l'esprit philosophique. A supposer même qu'on exige de ces candidats, comme on le fait en Prusse ³, un certificat attestant qu'ils se sont fait inscrire à un certain nombre de cours spécialement indiqués, il ne suit pas de là qu'ils suivront ces cours avec assiduité et avec fruit. Je sais bien qu'ils sont obligés, de par les règlements des

licencié. Mais ce n'est là qu'une simple formalité, et l'on subit, en général, les deux examens immédiatement à la suite l'un de l'autre. J'en dirai autant pour le grade de magister liberalium artium, que l'on a conservé dans certaines facultés de philosophie, par exemple à celle de Bonn, et qui est alors exigé pour l'obtention du titre de docteur en philosophie.

¹ Ce titre est pris assez souvent en Prusse par les maîtres des classes supérieures (Oberlehrer) des gymnases. Voici, au surplus, comment se décompose en général, le personnel enseignant d'un grand gymnase en Allemagne : sur 20 personnes, on compte 12 ou 13 ordentliche Lehrer, 7 ou 8 Oberlehrer, parmi lesquels 1 ou 2 possèdent le titre, d'ailleurs purement honorifique, de professeur, enfin le directeur, auquel on confie souvent le soin de faire un cours.

² Cette obligation n'existe pas pour ceux qui se destinent à l'enseignement primaire, à l'administration des eaux et forêts, et à d'autres fonctions d'un ordre relativement inférieur. Mais il faut néanmoins, pour être admis à subir les examens d'État qui ouvrent l'accès de ces carrières, justifier d'une certaine préparation, qui varie selon les cas et qui est déterminée par la loi.

³ « En Wurtemberg, cela n'est pas prescrit ; on n'y demande pas de quelle manière le candidat a acquis ses connaissances. Cependant il doit prouver qu'il a été pendant trois ans élève à quelque université. » L. A. WARNKENIG. *De l'esprit et de l'organisation des universités allemandes* (Revue trimestrielle, 5^e vol., p. 129). — J'ignore si, depuis 1855, la législation de Wurtemberg n'a pas été modifiée sur ce point.

universités prussiennes ¹ de présenter, au commencement et à la fin du semestre, au professeur dont ils veulent obtenir une attestation, un bulletin sur lequel celui-ci appose sa signature. Mais comment ce dernier pourra-t-il s'assurer, dans l'intervalle, de la présence de tels de ses auditeurs, surtout lorsqu'une foule de cent à deux cents auditeurs se presse autour de sa chaire (cours de MM. Heinze, Wundt, Zeller, Paulsen et d'autres)? Il est sûr qu'une telle affluence constitue une exception, même dans les universités de premier ordre et qu'en thèse générale, il est possible de contrôler l'assiduité des élèves; mais il faut que le professeur juge à propos de recourir à ces mesures de coercition. Or qui ne voit que ces moyens, tout extérieurs et sensibles (comme dirait Kant), s'ils ont quelque vertu pour certains cours et sur certaines natures, n'ont plus aucune efficacité lorsqu'il s'agit d'éveiller et de fortifier le goût de l'investigation philosophique? En un mot l'étudiant, en Allemagne, est à peu près libre de faire ce qu'il veut, du moins en matière de philosophie, c'est pour lui, avant tout, affaire de bonne volonté.

De leur côté, les maîtres jouissent d'une liberté considérable dans l'exercice de leur profession. Ils peuvent (au moins les professeurs ordinaires, les extraordinaires et les honoraires) faire des leçons, à leur choix, sur toutes les matières qui sont

¹ D'autres mesures tendent à la même fin. On exige de tout étudiant, en Prusse, qu'il se fasse inscrire au moins à deux cours par semestre, pendant les trois ou quatre ans qu'il doit passer à l'université. « Si, dit un article du règlement (Bonn, art. 28 §§ 1 et 2), il arrive qu'un étudiant n'a pas suivi de cours pendant la durée d'un semestre, il sera exclu de l'université. S'il prétend avoir assisté pendant ce temps aux leçons d'une autre faculté, il devra en fournir la preuve au moyen de certificats délivrés par les professeurs de ces facultés. » Ce qui semble indiquer que ces prescriptions ne sont pas tout à fait lettre morte, c'est que, même à Berlin ou à Leipzig, on peut voir de temps à autre affichés sur un des grands tableaux noirs qui sont appendus sous le porche de l'université ou dans la salle des pas perdus, le nom des étudiants qui se sont vu infliger un avertissement ou telle autre peine disciplinaire, pour leurs absences réitérées. Parfois, mais c'est bien rare, on refuse aux délinquants le certificat académique sans lequel, ainsi que nous l'avons dit, il ne peuvent être admis à subir certains examens d'Etat. D'autres fois on insère dans ce certificat certaines restrictions aux éloges habituels, lesquelles ne sont pas sans exercer d'influence sur le succès de ces examens.

du domaine de leur faculté; ils peuvent même ouvrir des cours sur des branches qui sont du ressort d'une autre faculté, mais il faut, pour cela, qu'ils aient obtenu l'autorisation de celle-ci. Quant aux agrégés (*Docenten* ou *Privat-Docenten*), ils sont obligés de se renfermer dans les limites de la matière sur laquelle ils ont passé leur examen d'*habilitation*, à moins que le titulaire d'un cours ne les charge pour un ou deux semestres du soin de professer la science pour laquelle ils ont été nommés. Seconde restriction, ils ne peuvent donner de cours gratuit en concurrence avec un cours rétribué fait par un professeur. Cette liberté, pour ainsi dire illimitée, d'enseignement (*Lehrfreiheit*) a les conséquences les plus heureuses pour l'avancement de la philosophie et pour celui des sciences en général. Professeurs et agrégés peuvent aborder à chaque semestre une partie nouvelle du champ qui s'ouvre devant eux, n'ayant à consulter pour ce choix que leur goût, leurs aptitudes, leur préparation générale ou les besoins du moment; les soins à donner à la forme et le travail de l'exposition ne les préoccupe généralement pas assez pour leur prendre un temps qu'ils aiment mieux consacrer à la préparation du fond. D'un autre côté, en vertu du principe de la concurrence, une lutte, ordinairement pleine de courtoisie, s'engage entre les idées, les doctrines et les maîtres qui sont amenés à traiter tour à tour ou simultanément les mêmes sciences et parfois les mêmes sujets. Mais on a montré trop de fois et trop bien ¹ les avantages de ce système pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point. On a parlé aussi de ses inconvénients ². N'est-il pas à craindre, par exemple, qu'en soignant les intérêts de la science et, par là, ceux de leur gloire, les professeurs n'en viennent à négliger leurs élèves et la formation des philosophes? Ici se fait de nouveau sentir l'action des facultés, ou plutôt celle du gouvernement.

Le règlement des universités distingue entre cours obligatoires et cours facultatifs. Les premiers, ainsi nommés parce que leur matière est déterminée par avance, portent sur les parties principales des sciences qui sont inscrites au programme de chaque faculté, et constituent, dans leur ensemble, un en-

¹ V. entre autres le rapport de M. LOOMANS sur l'enseignement supérieur en Prusse. Bruxelles, 1860, pp. 104 et 105.

² L. A. WARNEKOENIG, l. c. p. 126.

seignement général et systématique, destiné à servir d'introduction. Ces cours ressemblent à ceux que l'on fait dans nos universités en ce qu'ils sont, pour la plupart, assez élémentaires; ils en diffèrent par la liberté dont le professeur y jouit, non seulement pour le choix de la méthode et du point de vue (comme d'ailleurs en Belgique), mais même dans la délimitation des contours. Ils en diffèrent aussi en ce que jamais ils ne sont dictés : le professeur parle librement pendant toute l'heure (ou, plus exactement, pendant trois quarts d'heure), laissant aux élèves le soin de s'approprier comme ils voudront la matière de son enseignement. Parfois cependant il leur dicte un sommaire, qu'il développe ensuite à son aise, mais cette dictée ne prend jamais plus de 10 à 15 minutes par leçon. C'est ainsi que procédait M. Lotze à Goettingue, et que font encore aujourd'hui M. Zeller à Berlin et M. Strumpell à Leipzig. Dans les grandes universités chacun des cours principaux ou obligatoires est confié à un professeur spécial, généralement ordinaire, et constitue une des chaires de la faculté; parfois même on scinde l'un de ces cours en deux ou plusieurs parties que l'on distribue entre plusieurs professeurs (souvent extraordinaires ou honoraires). Ailleurs on réunit, au contraire, par mesure d'économie, deux ou plusieurs de ces cours dans les mains d'un seul homme. Mais, comme au corps des professeurs vient se joindre un nombre, parfois égal, de Privat-Dozenten, on trouve presque toujours le moyen, même dans les universités de second ordre, d'organiser pour chaque année un enseignement à peu près complet des sciences principales, et en particulier de la philosophie. Dans tous les cas, il faut que, pendant les six ou huit semestres que les étudiants ont à passer à l'Académie, ils aient l'occasion de suivre, au moins à deux reprises, chacun des cours fondamentaux de la partie à laquelle ils se destinent. Voici comment l'on s'y prend pour assurer l'exécution de cet article du règlement. Chaque année, vers la St-Michel et pendant les vacances de Pâques, professeurs et Dozenten font parvenir au doyen de leur faculté la liste des cours qu'ils se proposent de donner pendant le semestre qui va s'ouvrir. S'il ressort de la comparaison de ces listes que certains cours obligatoires ne seront pas faits dans le délai fixé par la loi, les professeurs titulaires de ces cours sont tenus de les donner pendant ce semestre. Mais il est rare

qu'on soit réduit à ces extrémités; les Docenten sont, pour la plupart, assez disposés à se charger d'une matière qui doit leur assurer un certain nombre d'auditeurs. A Leipzig et à Berlin on s'arrange même de manière à instituer pour chaque semestre un enseignement méthodique et complet de la philosophie et des autres branches du savoir humain.

A côté de ces cours généraux et préparatoires, il en est d'autres qui permettent au professeur de pénétrer plus avant dans telle région, voire même dans tel recoin de la science ou de la philosophie et d'y entraîner les élèves à sa suite. Ces cours (qu'il ne faut pas confondre avec les exercices pratiques) sont appelés facultatifs, parce que le choix de leur sujet est laissé à la discrétion des maîtres. Mais ceux-ci ne peuvent se dispenser (au moins les professeurs ordinaires et, dans certains cas, les extraordinaires) de faire à chaque semestre un de ces cours facultatifs, parallèlement à un cours obligatoire : l'un des deux doit être gratuit (c'est généralement le second)¹. De leur côté, presque tous les Privat-Docenten font des leçons sur des sujets aussi particuliers, si bien que nous retrouvons ici encore, mais avec plus de richesse et de variété que pour les branches obligatoires, cette abondance de cours qui donne à l'enseignement supérieur en Allemagne son caractère d'universalité.

Mais qui vont faire les élèves débutants devant une telle

¹ La question des honoraires est laissée à l'appréciation des maîtres, sous réserve de l'approbation de la questure. Ces honoraires sont réglés sur le nombre d'heures de leçons données par semaine; en général ce prix n'est pas bien élevé (de 10 à 15 mark, tous frais compris), mais c'en est assez pour écarter les désœuvrés, et pour engager les autres à tirer le meilleur parti d'un bien dont l'acquisition leur a coûté quelque chose. — A côté des cours rétribués il en est de gratuits; ce sont d'habitude les cours spéciaux et les exercices pratiques, mais il n'y a pas de règle absolue à ce sujet. — Quant aux termes de publice et de privatim ou privatissime que l'on voit figurer sur les programmes à la suite de chacun des cours, ils signifient que ces cours sont respectivement ouverts à tous les étudiants sans distinction, ou que le professeur soumet cette admission à des conditions (préparation scientifique) plus ou moins sévères. Mais ces termes ne touchent en rien à la question de la rétribution; les leçons publiques peuvent être payantes, tandis que les lectiones privatae ou privatissimae sont généralement gratuites.

profusion? Ne seront-ils pas quelque peu embarrassés? Par quel point vont-ils aborder le cycle des études philosophiques? Doivent-ils suivre beaucoup de cours? doivent-ils n'en suivre que quelques-uns? Lesquels? Et dans quel ordre? Faut-il commencer par des cours obligatoires, et remettre à plus tard les cours facultatifs et les exercices pratiques? Et que faire lorsqu'ils se trouvent en présence de deux ou trois maîtres, enseignant en même temps la même matière, mais à des points de vue tout différents? Ceux qui ont reçu au gymnase la préparation spéciale dont nous avons parlé tout à l'heure pourront trouver la réponse à quelques-unes de ces questions, et se reconnaître sur ce terrain nouveau, sans perdre trop de temps en tâtonnements inutiles. Il en va de même pour les jeunes gens qui ont reçu, avant de venir à l'université, les avis de personnes compétentes. Mais ce n'est là qu'une faible minorité dans le nombre de ceux qui étudient la philosophie. Quelques-uns ont recours à des condisciples de deuxième ou troisième année, dont ils mettent l'expérience à profit. C'est là un usage que nous verrons se perfectionner et s'élever à la hauteur d'un système d'enseignement mutuel dans quelques séminaires et dans les cercles (scientifiques) d'étudiants. Mais, quels que soient les avantages qu'il présente dans bien des cas, il ne peut convenir ici : d'abord, parce qu'il n'a rien de stable et dépend absolument du bon vouloir de celui à qui les débutants vont s'adresser, ensuite parce qu'il y a un danger réel à laisser à des mains inhabiles le soin d'initier la jeunesse aux mystères d'une science telle que la philosophie. C'est à des hommes expérimentés, joignant à une connaissance approfondie de la philosophie, l'habitude et l'art d'en communiquer les principes, en un mot, c'est aux professeurs et aux Dozenten, que revient la mission de diriger cet apprentissage. Nous allons voir comment-ils s'acquittent de ce devoir.

(A suivre).

A. GRAFÉ.

COMPTES RENDUS

Précis de l'histoire du droit français, par PAUL VIOLLET.

— Ouvrage couronné.

L'histoire du droit est malheureusement trop peu cultivée en Belgique. Une place restreinte lui est faite dans les programmes de l'enseignement supérieur et, dans les rangs de la magistrature comme du barreau, elle ne rencontre guère de sympathies. Cette indifférence est extrêmement regrettable.

D'abord, elle est un symptôme du relâchement des études juridiques. On ne saurait ni aimer, ni bien connaître le droit en restant étranger à son histoire. Pour bien comprendre le sens et la portée de certains principes juridiques, il faut remonter à leur origine, suivre les transformations qu'ils ont subies à la suite des changements survenus dans l'état social, constater par quelles séries d'adaptations successives ils ont pu servir à régir des situations pourtant fort différentes. Certaines règles nous ont été transmises intactes, c'est-à-dire avec leur sens primitif; d'autres ont subi des altérations à travers le cours des siècles; elles ont perdu leur signification première ou ont été combinées avec de nouveaux principes en vue de satisfaire de nouveaux besoins. On ne peut connaître le droit si l'on demeure étranger à ces modifications. On ne peut aimer le droit et consentir à ignorer sa marche, ses développements, ses progrès consécutifs.

L'évolution du droit réclame d'abord l'attention des juristes; mais elle intéresse tous ceux aussi qui se livrent à l'étude des sciences morales, qui s'attachent à comprendre les phases successives de la vie de l'humanité.

Le droit est une des faces les plus importantes de l'existence sociale: il est le miroir où viennent se refléter successivement les tendances principales d'un siècle, les besoins, les désirs, les aspirations d'une époque. Suivre sa marche à travers le cours des âges sera toujours profitable pour tous ceux qui s'ingénient à comprendre les lois de l'existence sociale.

Il n'est pas jusqu'aux hommes politiques à qui l'étude historique du droit ne pourrait apporter d'utiles enseignements.

On ne peut qu'être frappé en effet par l'extrême lenteur des transformations juridiques. Les hommes montrent un attachement incroyable à leurs institutions; des maximes même surannées ne sont délaissées qu'après une longue résistance et encore ne sont-elles souvent pas entièrement abolies. On les corrige, on en limite l'application, on restreint leur domaine, mais on ne les met pas totalement hors d'usage. Cette vitalité des principes juridiques a sa cause dans l'organisation même de notre être. Le droit est un reflet de la nature humaine; il se comprend que l'homme ait peine à renoncer aux anciens usages, aux vieilles formes par lesquelles s'expriment les relations sociales, s'il est vrai qu'il ne subisse lui-même que de lents et imperceptibles changements.

Evidente pour la nature physique de l'homme, cette persistance est frappante aussi pour son organisation morale. On se laisse trop facilement tromper par les grands mouvements qui éclatent à certaines époques de l'histoire. Pendant les révolutions, l'homme se montre enclin au changement; l'amour des innovations paraît être sa tendance dominante. Mais, on ne l'ignore pas, les réactions succèdent aux révolutions. Plus les nations ont cédé à la passion de la nouveauté, plus elles mettent d'empressement à rétablir leurs institutions d'autrefois. L'instinct de la conservation l'emporte, les réformes improvisées disparaissent et celles-là seules restent debout, qui étaient désirées de longue date et répondaient aux aspirations persistantes du peuple.

Quid leges sine moribus! L'antiquité déjà l'enseignait : les lois ne sont rien quand elles ne répondent pas aux dispositions intellectuelles et morales des hommes. Or, ces dispositions ne subissent que des transformations analogues à celles qui surviennent dans les organismes physiques. Une révision trop brusque des lois et des institutions a toujours un caractère précaire et menace de provoquer une réaction.

Les hommes politiques oublient trop aisément cette vérité que l'école historique a mise depuis longtemps en relief. Il ne manque, pas plus chez nous qu'ailleurs, de novateurs disposés à précipiter le progrès, à poursuivre la réalisation immédiate d'un idéal de justice. L'étude de l'histoire du droit leur appren-

draît que les meilleures lois valent ce que valent les hommes appelés à les mettre en pratique. Si une nation n'a pas atteint le degré de civilisation que ses lois supposent, celles-ci restent à l'état de lettre-morte; leurs dispositions sont violées ou leur texte est appliqué contrairement à leur esprit et aux intentions de leurs promoteurs.

Que d'exemples nous rencontrons, même dans notre histoire nationale, de l'impuissance du législateur, dès qu'il édicte des dispositions ne répondant pas exactement aux vœux et aux tendances de la population! On a cent fois signalé, et avec raison, que la plupart de nos libertés constitutionnelles sont supprimées de fait dans la partie du pays qui subit la domination du clergé catholique. Rien de plus naturel: les habitants n'y ont pas le goût, l'amour de la liberté et ils permettent à l'autorité religieuse d'en suspendre l'exercice. Grâce à cette indifférence, la liberté qui figure dans le texte de la constitution ne pénètre pas dans la vie populaire; notre régime constitutionnel est admirable sur le papier: dans la pratique il perd beaucoup de ses mérites.

L'histoire du droit nous présente souvent de tels phénomènes. Elle nous apprend dès lors à nous résigner aux imperfections que la raison découvre dans la législation nationale, comme la pratique de la vie nous apprend à nous plier aux défauts de ceux avec qui nous sommes appelés à vivre. Résignation qui n'exclut pas l'espoir en un avenir meilleur, qui n'interdit pas la recherche et la poursuite des réformes. Pour n'être pas aussi accélérée que nous le souhaiterions, la marche en avant de l'humanité n'en est pas moins certaine. L'histoire nous la montre parcourant sa voie à courtes étapes, mais ne reculant, ne s'arrêtant même jamais; car les époques de décadence ne sont telles que pour les institutions qui ne répondaient plus aux besoins du présent; c'est le passé qui meurt et tombe pour faire place à l'avenir. Cette idée d'un progrès lent mais continu, tel que l'histoire du droit le révèle, est nécessaire à une époque troublée comme la nôtre par les luttes violentes engagées à la fois sur le terrain politique, religieux, social, et où les doctrines les plus utopiques rencontrent des adeptes disposés à exiger leur application immédiate.

Voilà bien des raisons, et de la plus haute importance, pour faire à l'histoire du droit une place plus grande dans nos pro-

grammes universitaires. Aujourd'hui, on se borne à donner aux élèves quelques notions sur la formation du droit romain et de la législation civile moderne. Les jeunes gens ne peuvent, dans un exposé nécessairement écourté, puiser une connaissance même incomplète de la matière et les professeurs sont impuissants à leur inspirer le désir de continuer par eux-mêmes leurs études après leur entrée au barreau. Ainsi, les recherches historiques restent négligées au grand préjudice de la science et des intérêts généraux de la nation.

Si ces lignes pouvaient inspirer à quelqu'un le désir de s'initier aux principaux résultats acquis par les recherches historico-juridiques, nous lui conseillerions de recourir à un ouvrage excellent, récemment publié en France : au *Précis de l'histoire du droit français* de M^r Paul VIOLLET, bibliothécaire de la faculté de droit de Paris. L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le prix Gobert à cet ouvrage ; nous ajoutons qu'il est parfaitement digne de la distinction dont il a été honoré. Écrit dans un style simple, facile, clair, la lecture en est attrayante. Il constituera un guide sûr pour les débutants comme pour ceux qui voudraient approfondir certaines questions spéciales. Ce traité répond à son titre ; il est un véritable Précis ; l'érudition y est vaste et sûre, mais elle ne conduit pas à des discussions interminables sur des détails d'intérêt secondaire. L'auteur n'est pas de ceux qui s'attachent aux petits côtés des questions et à qui la vue des arbres fait oublier la forêt. Sous sa plume, l'histoire du droit est l'histoire des grands principes qui ont présidé aux relations sociales à travers le cours des siècles. Elle est une *Culturgeschichte* ; elle nous présente le tableau, résumé en traits rapides, des institutions civiles auxquels nos ancêtres étaient soumis, institutions qui nous sont souvent parvenues complètement transformées et méconnaissables pour qui ne les a pas suivies depuis leur origine jusqu'aujourd'hui. M^r Viollet indique toujours en quelques mots les causes morales ou les circonstances de fait qui ont amené ces modifications. Son livre nous montre en action, sur le terrain du droit, toutes les forces qui entraînent la société vers des destinées sans cesse meilleures. Il abonde en renseignements utiles et en aperçus intéressants pour tous ceux qui se sont voués à l'étude des sciences morales. L'historien, l'économiste, l'homme politique, le moraliste même peuvent, comme le juriste, le consulter avec fruit.

Nous le prouvons par quelques citations. L'auteur résume les résultats acquis par la critique moderne relativement au régime successoral de la loi salique.

La Loi Salique (p. 81) n'est point la loi de succession au trône elle concerne le droit privé non pas le droit public ; c'est un petit code civil et surtout un petit code de procédure et un petit code pénal à l'usage des Saliens. Rien de plus.

Le droit public, ai-je dit, n'est pas l'objet de la Loi Salique ; mais la distinction entre le droit privé et le droit public n'était pas fondée en ce temps. Et dans l'espèce de légende qui s'est faite autour de ces mots *Loi Salique* (loi de succession au trône), il y a, comme dans toute légende, une petite part de vérité. En effet, la vraie *Loi Salique* contient un chapitre très important et très curieux sur le droit de succession, intitulé *De Alodis*. Assurément, les rédacteurs ne pensèrent pas un instant, en le compilant, à la royauté et au droit de succession à la couronne. Cependant, si nous pouvions interroger un Salien, et lui demander si ce chapitre règle les droits de succession à la royauté, il nous répondrait certainement qu'il n'y a pas deux droits différents de succession. Sous les Mérovingiens, la succession à la royauté se liquide absolument comme une succession privée ; le titre *De Alodis* (tit. 59), est aussi vrai dans l'ordre public que dans l'ordre privé. Tel est le point d'attache historique de la légende de la loi Salique. Ajoutons que cette prétendue loi au sens légendaire, c'est à dire au sens de la loi de succession au trône de France, est en désaccord complet avec la vraie *Loi Salique* ; puisque la *Loi Salique* légendaire est une loi de primogéniture et que la *Loi Salique* réelle consacre le partage égal entre héritiers mâles.

M. Viollet raconte un épisode amusant qui a trait à l'histoire du barreau français. L'ordonnance de Blois de 1579 imposait aux avocats de signer toutes les « escritures qu'ils » feront pour les parties, et au-dessous de leur seing écrire et » parapher de leur main ce qu'ils auront reçu pour leur salaire, » et ce sur peine de concussion. » Cet article n'avait, pendant plus de vingt ans, reçu aucune exécution, les avocats dépassant la taxe légale, quand le parlement s'avisa de rayer du tableau ceux qui refuseraient de s'y soumettre. Mais le Parlement eut bientôt à se repentir de sa décision : le barreau se mit en grève et les magistrats furent empêchés de juger.

Toutes les chambres du Parlement se réunissent (p. 181) ; les magistrats sont perplexes ; ils n'ont pu juger, faute d'avocat : ils mandent les gens du roi « pour enquérir s'il y a des avocats pour plaider à l'audience. » Ceux-ci répondent qu'ils ont jeté un coup-d'œil en la salle du Palais, et qu'ils n'ont aperçu que peu de procureurs et pas un avocat. On attend. On

mande le procureur-général. Le procureur-général et Servin, avocat du roi, espérant que l'heure avancée a ramené les avocats, mais n'osant le vérifier par eux-mêmes, envoient des huissiers « s'enquérir s'il y a des avocats ». La réponse est accablante : « ont rapporté s'en trouver aucuns ! »

La Cour et le Roi lui-même qui ne pouvaient ni sacrifier officiellement l'ordonnance de Blois ni revenir sur l'arrêt rendu contre les avocats se trouvèrent dans un cruel embarras. On s'en tira en cédant complètement sur le fond tout en gardant l'apparence d'une rigidité implacable : une déclaration du roi confirma l'arrêt de la Cour, enjoignit aux avocats d'y obéir et, en même temps, rendit aux avocats rayés du tableau, la faculté d'exercer de nouveau leur charge. Quant au règlement et à l'article de l'ordonnance de Blois, il n'en fut plus du tout question dans la pratique.

Le principe économique de la liberté du travail, de la légitimité des coalitions et de l'incompétence de l'état en matière de salaires était reconnu. Il ne paraît pas cependant avoir été invoqué par les intéressés. Ceux-ci s'appuyaient surtout, semble-t-il, sur une objection de droit constitutionnel : l'article de l'ordonnance ne leur était pas applicable parce qu'il avait été inséré sans la réquisition des États généraux.

L'influence des idées économiques se manifeste presque à toutes les pages de ce livre. Croirait-on qu'elle a été assez puissante pour déterminer les curés à tenir des registres de mariage et d'enterrement ? Les lignes suivantes le prouvent.

La discipline de l'Église interdisait formellement aux curés de rien demander pour l'administration des sacrements ou la sépulture des fidèles .. Les canons n'approuvaient que les dons autorisés par une louable coutume. Ces dons, ces aumônes, acceptables mais non exigibles, se payaient probablement en nature, surtout dans les campagnes ; mais peu à peu l'argent se substitua à la chose et la dette à l'offrande. Cet abus se généralisa et s'érigea en coutume : et les curés en vinrent à tenir des registres ou des livres de compte où s'inscrivaient les prétendus droits qu'on n'acquittait pas sur le champ.

Sur ces livres de compte sont consignés les mariages et les enterrements, mais non pas les baptêmes. Et pourquoi ? Par la raison bien simple que les honoraires en étaient laissés à la générosité des parrain et marraine et qu'ils payaient comptant.

Ainsi les registres de mariages et de sépultures tirent leur origine d'une contravention aux règles de la discipline ecclésiastique ; ils ont pour but de sauvegarder les intérêts temporels des curés.

D'autres motifs firent établir les registres de baptêmes : ils furent introduits pour permettre aux curés de vérifier les empêchements au mariage « Les généalogies (p. 384) étaient mal

connues et, par suite, les parentés ignorées; des parents au degré prohibé se marient dans l'ignorance où ils sont de leur parenté : il faut donc fournir à tous un moyen sûr de démêler les parentés et, pour cela, inscrire avec soin tous les baptêmes. »

L'État a des motifs bien différents de ceux de l'église pour veiller à la tenue des registres de l'état-civil. Les considérations pécuniaires dont on vient de parler lui sont étrangères. De plus, il ne reconnaît pas tous les empêchements au mariage admis par les lois canoniques. Enfin, il fait dresser les actes en vue de constater la position des personnes dans la société civile et non dans la communauté religieuse. Dans l'état moderne l'institution de l'état civil a donc pris un caractère nouveau. Il n'en fallait pas davantage pour la faire confier à un pouvoir laïque, indépendant de l'autorité ecclésiastique. La sécularisation de l'état civil a provoqué les vives protestations du clergé; Celui-ci ne tenait pas compte de la transformation radicale survenue dans le principe et l'organisation de cette institution.

Toutes les questions relatives à l'exploitation du sol sont de nos jours, l'objet de discussions incessantes, souvent passionnées; grande et petite propriété, grande et petite culture, faire-valoir et fermage ou métayage, autant de systèmes qui réclament l'attention des hommes politiques aussi bien que des économistes. Nous ne pensons pas qu'on puisse se prononcer entre eux, sans tenir compte du passé, des transformations subies par le régime agraire des divers peuples. Y a-t-il un système préférable à l'autre et lequel? L'histoire du droit nous paraît appelée à jeter au moins quelque lumière sur cette question. Elle nous fait assister à l'évolution des institutions et des usages : l'humanité débute presque partout par l'esclavage pour aboutir par des formes intermédiaires à la liberté du travailleur rural. N'est-ce pas contrarier cette tendance de vouloir, comme on le propose souvent aujourd'hui, enchaîner celui-ci au sol, soit en lui conférant la propriété de la terre, soit en lui accordant une tenure se rapprochant plus ou moins de la perpétuité? Ces projets répondent-ils à l'évolution naturelle du régime terrien? Ou bien faut-il viser à détacher l'homme du sol, à lui assurer la plus complète liberté d'allures, à lui permettre de se porter là où son intérêt le pousse? Nous posons ces questions sans y répondre. Personne ne contestera que l'étude de la succession des divers régimes agraires a ici son importance.

Les pages que M. Viollet consacre à l'esclavage et à ses formes dérivées, telles que le servage, sont fort intéressantes. Comme elles sont faites pour rabaisser notre orgueil ! Comme elles démontrent éloquemment la lenteur du progrès moral ! Dès les premiers siècles de notre ère, sous l'influence de la philosophie stoïcienne d'abord, des idées chrétiennes ensuite, s'élèvent des protestations contre cette négation brutale du droit et de la dignité humaine. En même temps, les lois économiques sont à l'œuvre pour amener la ruine de ce régime dégradant. Et qu'arrive-t-il ? Il survit à toutes les attaques dont il est l'objet ; il lui suffit de se modifier peu à peu pour se conserver jusqu'à nos jours. Le spectacle est instructif : le progrès s'opère avec une lenteur excessive ; de siècle en siècle, on voit disparaître les traits les plus repoussants de cette institution odieuse, mais elle subsiste toujours et résiste à tous les assauts. Elle reprend même l'offensive au seizième siècle et regagne une partie du terrain perdu : presque abolie en Europe, elle revit dans les colonies et y prend une extension affligeante. Ce sont les nations européennes elles mêmes qui l'y implantent et qui prennent la part principale à l'odieux trafic destiné à pourvoir l'Amérique de nègres. En 1802 même, le chef du gouvernement français, Bonaparte relève dans les colonies l'esclavage, qu'une loi de l'an II avait supprimée et la réforme ne devient définitive que trente ans plus tard.

Il n'est pas inutile de rappeler cette longue et triste histoire. Elle montrera aux uns que les réformes les plus indispensables ne se réalisent pas d'emblée, même quand la justice en est généralement reconnue ; elle leur apprendra à prendre patience devant les imperfections des lois. Elle enseignera aux autres qu'il est sans doute dans la destinée de notre race de s'acheminer vers un avenir toujours meilleur, mais qu'il faut les efforts de tous pour qu'elle ne s'attarde pas trop aux nombreux obstacles qui parsèment la route.

Ce double enseignement ressort de la manière la plus frappante du livre de M. Viollet. Son travail n'est pas une sèche œuvre d'érudition, on le voit : il nous ouvre des perspectives sur les problèmes les plus importants. Il instruit, il intéresse, il élève la pensée : ceux qui le liront ne le quitteront pas sans éprouver le désir d'y revenir et de poursuivre les études commencées avec lui.

R. DE RIDDER.

AUG. BOECKH. *Encyklopaedie und Methodologie der philologischen Wissenschaften*, herausgegeben von E. BRATUSCHK. *Zweite Auflage besorgt von R. KLUSSMANN*. Leipzig, Teubner, 1886. In-8°, X-884 pp.

En même temps que l'on annonçait la publication d'une troisième édition, confiée aux soins de M. Fränkel, du célèbre ouvrage de Boeckh sur l'*Économie politique des Athéniens*, M. R. Klusmann faisait paraître une seconde édition de l'*Encyclopédie des sciences philologiques* du savant professeur de Berlin.

Plus d'un essai d'encyclopédie de la philologie avait déjà été tenté avant Boeckh. Le premier en date est celui de Jean van der Wouwen (*De polymathia tractatio, integri operis de studiis veterum ἀποσπασμάτων*. Hambourg, 1604); en ce siècle on peut surtout citer les ouvrages de Wolf, de Ast et de Bernhardt, sans parler du *Triennium* de Freund ni du *Manuel* de Reinach qui n'est qu'une traduction remaniée de Freund, ces deux ouvrages étant bien plus des abrégés des diverses sciences de l'*Alterthumswissenschaft*, tout comme l'excellent *Handbuch* de Müller en cours de publication, que des encyclopédies proprement dites. Mais jamais aucun savant n'était parvenu à publier une encyclopédie aussi logiquement systématisée, aussi rigoureusement conçue que l'est celle de Boeckh. L'illustre philologue attachait, avec infiniment de raison, une importance capitale à la connaissance de l'encyclopédie de la philologie; et pendant sa longue carrière professorale (1809-1869), il la choisit vingt-six fois comme objet de son cours semestriel. On comprendra d'autant mieux le puissant intérêt que présentaient ces leçons et la prédilection avec laquelle le maître traitait son sujet en se rappelant la lutte que Boeckh eut à soutenir pour le triomphe des principes de l'école historique, principes qu'il pouvait le mieux développer et défendre dans un cours d'encyclopédie¹. C'est aussi pour faire mieux saisir par ses auditeurs toute l'importance de la nouvelle école qu'il a été amené à systématiser,

¹ M. K. Hillebrand a publié une longue et intéressante étude sur l'école historique, que l'éditeur du livre de Boeckh a oublié de signaler, en tête de sa traduction de l'Histoire de la littérature grecque de O. Müller (Paris, 1866, I) intitulée : *Étude sur Otfried Müller et sur l'école historique de la philologie allemande*.

autant que possible, le champ bien déterminé des études philologiques et son ouvrage se ressent de ces préoccupations. Elles étaient bien justifiées du reste à l'époque où il entra en lice contre G. Hermann, le défenseur de l'ancienne méthode, qui reprochait aux innovateurs dont Boeckh était le chef de porter atteinte aux études grammaticales. Il semble probable que si Boeckh avait publié lui-même son ouvrage, quand le triomphe de la méthode historique était définitivement assuré, — c'est à peine si l'ancienne école trouve encore quelques adhérents en Hollande, — il aurait insisté moins longuement sur certains points qui se rapportent surtout à la défense du système et en aurait développé d'autres. Le livre dont nous disons ici quelques mots n'a en effet jamais été écrit par Boeckh lui-même. Il a été fait par M. Bratuschek d'après les notes de cours de Boeckh et d'après les cahiers de quelques élèves¹. En complétant ces notes et en les comparant avec les nombreux écrits de l'illustre professeur, M. Bratuschek est parvenu à constituer un texte qui ne peut guère différer notablement, surtout pour les parties théoriques, de celui que Boeckh aurait signé lui-même s'il s'était jamais décidé à publier son cours.

Dans le but de publier une seconde édition de son œuvre, M. Bratuschek en avait déjà commencé la révision quand la mort vint l'enlever à la science. M. Klussmann a terminé son travail avec un soin et un zèle qu'on ne saurait assez reconnaître; il a complété la partie bibliographique en mettant les lecteurs au courant des publications philologiques les plus récentes.

Depuis le jour où le grand géographe et célèbre bibliothécaire d'Alexandrie Eratosthène prit le premier le nom de philologue², les savants ont discuté à l'envie sur la signification qu'il faut attribuer à ce mot et par conséquent aussi sur ce qu'on doit entendre par philologie. Boeckh, dans son introduction, examine les opinions les plus importantes qui ont été émises, les réfute avec une rare logique et finit par définir la philologie : *das ERKENNEN des vom menschlichen Geist PRODUCIRTEN, d. h. des*

¹ M. Bratuschek calcule que le cours d'encyclopédie de Boeckh a été suivi en tout par 1696 auditeurs.

² *Philologi appellationem assumpsisse videtur* (sc. L. Ateius), *quia sic ut Eratosthenes, qui primus hoc cognomen sibi vindicavit, multiplici varietate doctrina censebatur*. SUES. *De grammat.* 10.

Erkannten (p. 10); et, appliquant cette définition à l'antiquité classique, il établit que la philologie est l'histoire ou plutôt la reconstitution de la vie des Grecs et des Romains considérés sous toutes les faces de leur activité (*Erkenntniss des Erkannten*). La philologie a donc pour but de reproduire toute la vie sociale et politique d'un peuple. L'encyclopédie est une synthèse de cette vaste science et consiste non à résumer la matière dont s'occupe chaque branche spéciale (on fait alors un manuel de la philologie : Reinach, Muller), mais à établir dans quels rapports se trouvent les diverses sciences philologiques entre elles, à préciser la matière dont chacune d'elles a à s'occuper, à en tracer les grandes lignes, les divisions principales, à indiquer les principes généraux qu'on ne peut jamais perdre de vue dans les études spéciales, principes qu'il faut connaître pour pouvoir étudier avec fruit telle ou telle branche philologique. Il faut enfin faire connaître aussi les moyens par lesquels on peut se perfectionner dans l'une ou l'autre science philologique. La bibliographie est dans ce sens une partie importante de l'encyclopédie que Boeckh définit (p. 36) : *eine ALLGEMEINE DARSTELLUNG einer Wissenschaft im Gegensatz zu ihren SPEZIELLEN Theilen*. Grâce à la connaissance de l'encyclopédie, on parvient à s'orienter dans les études philologiques et à se former une idée scientifique de l'ensemble de la philologie. Cette connaissance est d'autant plus nécessaire que la philologie embrasse un plus grand nombre de sciences qu'il est impossible d'approfondir toutes à un même degré. L'encyclopédie diffère de la méthodologie en ce sens que la première traite de la théorie de la science philologique tandis que par la méthodologie on cherche à indiquer la voie à suivre pour s'assimiler cette science, à montrer ce qu'il faut faire pour devenir vraiment philologue.

Partant de ces notions générales, Boeckh divise l'encyclopédie en deux grandes sections. La première constitue la partie formelle des sciences philologiques : elle précède nécessairement la partie matérielle vu que les points dont on a à s'y occuper intéressent toutes les parties de la philologie, toutes les manifestations de l'activité humaine. Cette partie formelle comprend l'herméneutique ou la science de l'interprétation (interprétation grammaticale, historique, individuelle et générique) et la critique dont les subdivisions correspondent à celles de l'hermé-

neutique (grammaticale et diplomatique, historique, individuelle et générique). Dans la seconde section, qui est de loin la plus étendue, l'auteur étudie la partie matérielle, c'est-à-dire qu'il y examine la philologie en elle-même et dans chacune de ses branches spéciales. Dans la partie générale de cette section Boeckh cherche à donner une idée générale de l'*Alterthumslehre* qu'il divise en vie publique, vie privée, culte et art, science. L'histoire de la science philologique vient heureusement terminer cette étude : il est seulement à regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir la développer davantage. Dans la partie spéciale Boeckh s'occupe des diverses sciences comprises dans chacune des rubriques générales ; ainsi, par exemple, la vie publique comprend la chronologie, la géographie, l'histoire et les antiquités politiques. Dans toute classification des sciences, aussi rigoureuse et aussi logique qu'on la suppose, il arrive qu'on ne sait au juste quelle place attribuer à certaines branches précisément parce qu'elles se rattachent à plus d'une science. C'est ce qui est aussi arrivé à Boeckh pour la numismatique et pour l'épigraphie. Il a rattaché la première à la métrologie et la seconde en partie à la paléographie en partie à l'histoire littéraire. Cette attribution est parfaitement justifiable quoiqu'elle paraisse peu plausible de prime abord ; mais on ne doit pas oublier que ces deux sciences constituent des sources pour toutes les études philologiques, et il faut bien reconnaître que, si l'on fait l'analyse raisonnée de la philologie comme Boeckh l'a conçue, il était bien difficile d'adopter une autre classification. Seulement ce que je dois reprocher au livre de Boeckh, c'est d'avoir insisté moins sur la numismatique et sur l'épigraphie que sur les autres sciences philologiques alors qu'elles sont cependant toutes les deux d'une importance capitale.

Chaque subdivision comprend, sous forme d'appendices, des notions succinctes de méthodologie ainsi que d'histoire de la méthodologie spéciale, et des indications bibliographiques si nombreuses qu'on peut bien difficilement y constater quelques rares lacunes. Signalons pour la partie de la critique les oublis suivants : C. FLON. De la méthode historique. Paris, 1840 ; — TARDIF. Notions élémentaires de critique historique. Paris, 1883 ; — DE SMEDT. Principes de la critique historique. Liège, 1883 ; — ISID. CARINI. La paleographia e la critica historica. Roma, 1885. Du reste la bibliographie étrangère est bien moins

complète que la bibliographie allemande, surtout pour les ouvrages parus en Espagne et en Portugal. Malgré ces lacunes, cette bibliographie constitue certes la bibliographie philologique raisonnée la plus complète que nous possédions.

Je ne saurais non plus oublier de mentionner l'absence d'une table des matières. La table des noms propres est insuffisante ; pour faciliter les recherches il faudrait absolument une table bien détaillée des nombreuses matières dont il est question dans ce vaste manuel. On pourrait la publier à part dès maintenant sans attendre la publication d'une troisième édition pour combler cette regrettable lacune.

Toutes ces remarques de détail ne diminuent du reste en rien l'importance de l'œuvre. On ne saurait assez admirer le plan conçu par Boeckh, la rigueur et la logique de sa classification. C'est une œuvre grandement conçue et fortement pensée ; et il est à souhaiter que l'on possède bientôt pour le moyen âge et pour l'époque moderne une encyclopédie aussi scientifique que celle produite par Boeckh pour l'antiquité.

ADOLF DE CÆULENEER.

P. WILLEMS. **Les élections municipales à Pompéi.** — Bruxelles, 1886, in-8°, 142 pp.

M. Willems a prononcé à la séance publique de la Classe des Lettres de l'Académie un intéressant discours sur l'importance duquel nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs. Le premier il a eu l'ingénieuse idée d'utiliser les nombreuses recommandations électorales peintes sur les murs d'un grand nombre de maisons de Pompéi, pour ressusciter à nos yeux ce qu'il devait être une période électorale dans cette colonie. L'auteur choisit à cet effet l'élection de l'année 79 qui devait être la dernière. L'éruption du Vésuve est du 23-24 août ; les magistrats alors en fonctions étaient entrés en charge le premier juillet. Au mois de mars on avait eu à élire aux comices quatre magistrats : des II-V-I-D., vrais bourgmestres ayant dans leurs attributions l'administration de la cité, la juridiction et probablement aussi le trésor, réservé ailleurs à des questeurs, et deux édiles que M. Willems qualifie fort exactement d'échevins de la voirie et des travaux publics.

L'auteur étudie les affiches électorales qui, d'après toute probabilité, appartiennent à la dernière élection ; ce qui l'amène à conclure que dans cette petite ville il n'y eut, pour les dix candidats en présence, pas moins de 1500 recommandations électorales dont 590 nous sont déjà connues. Ces recommandations sont de deux sortes. Les premières précèdent la *professio nominis* et ont pour but d'engager un citoyen (*rogo*) à poser sa candidature. C'est ce que font les associations politiques de nos jours, mais de pareilles associations n'existaient pas à Pompéi. Ces affiches émanent surtout des voisins, on en rencontre même faites par des femmes, donc des non-électeurs, probablement des cabaretières. Les autres affiches sont faites par des électeurs après la *professio* et indiquent que tel électeur accordera sa voix à tel candidat (*facio*) : celui-ci engage ainsi tous les citoyens sur lesquels il peut exercer quelque influence à voter pour son candidat. Ces recommandations se font par des amis, des voisins, des corporations, des associations religieuses, voire même par des sociétés d'agrément (*pilicrepi* joueurs de balle, *seribibi* tards-buveurs, *furunculi* laronneaux, *dormientes* dormeurs). Les recommandations des cabaretiers, des aubergistes et des boutiquiers sont les plus nombreuses et les préférences varient de quartier à quartier. Les magistrats en fonctions semblent s'être rarement occupés du travail électoral. Malgré l'ardeur de la lutte, on ne trouve presque pas de trace de ce que nous appelons la polémique électorale.

L'électeur de Pompéi se contente de rendre public le nom de son candidat sans attaquer les autres candidatures ; et M. Willems suppose que les citoyens qui briguaient une magistrature payaient au moins une partie des frais des affiches que les peintres avaient bien des fois soin de signer à titre de réclame.

Des lois contre l'*ambitus* existaient à Pompéi comme ailleurs ; mais on avait néanmoins recours à certaines coalitions que la loi ne pouvait atteindre. On votait à Pompéi par groupe, par section locale dite curie ou tribu : on ne saurait trop préciser laquelle des deux dénominations y était en usage. Cette unité électorale était la règle dans les municipales et les colonies. Peut-être la ville de Pompéi était-elle divisée en six sections. M. Willems croit avoir reconnu le nom de trois d'entre elles : *forenses*, *salinienses*, *campanienses*. Un candidat voit qu'il n'a aucune chance d'obtenir la majorité dans une section : il s'en-

tend alors avec un autre candidat pour se céder mutuellement leurs électeurs ¹. De cette manière il a des chances d'être élu dans une autre curie : il va sans dire que les inscriptions ne laissent aucune trace de pareils agissements.

Au premier siècle de notre ère, la lutte électorale ne présentait plus à Pompéi aucun caractère politique ni religieux : il s'agissait surtout de faire élire le citoyen le plus populaire qui pourrait le mieux sauvegarder les intérêts de la colonie.

Les candidats pour les élections de l'année 79 furent : *Cuspius*, *Casellius*, *Albucius*, *Popidius*, *Helvius* et *Cerrinius* pour l'édilité; et *Holconius*, *Gavius*, *Cei* et *Calventius* pour le duumvirat. M. Willems a dressé un tableau, presque rue par rue, des innombrables affiches relevées à Pompéi pour 116 candidatures (celles de 79 et des années antérieures). Nous y voyons entre autres qu'on ne peignit pas moins de 107 affiches pour recommander la candidature de M. Casellius Marcellus. Les noms des vainqueurs de l'élection de 79 nous sont inconnus. M. Willems est parvenu à tirer des inscriptions tous les renseignements qui pouvaient répandre quelque lumière sur le sujet qu'il traite. De même que Wilmanns et Hirschfeld avaient réussi à décrire la vie militaire à Lambèse et la vie politique et sociale à Lyon, de même M. Willems a su ressusciter et faire revivre un côté des plus importants de la vie politique d'une colonie romaine, en interprétant les nombreux *dipinti* et *graffiti* qui nous sont parvenus, avec cette sagacité et cette méthode critique qui caractérisent toutes les productions du savant professeur. Aussi son beau travail peut-il être considéré comme un des plus importants qui aient paru sur les élections dans le monde romain. L'auteur est parvenu à compléter quelques inscriptions, à rectifier la lecture de quelques autres; et dans une série d'appendices il étudie certains points de détail des plus intéressants.

C'est ainsi que dans une étude sur l'onomatologie pompéienne, il établit que, si à Rome le *cognomen* est intimement uni au *nomen*, à Pompéi au contraire, le *cognomen* est pris d'ordinaire

¹ On caractérisait cette manière d'agir par les mots : *Coire ad deiciendum alium honore*. Ainsi T. L. III. 35 : *deiectisque honore per coitionem duobus Quinctiis*.

parmi les *cognomina* de la *gens* maternelle dont on ajoute même quelquefois le gentilice à celui du père. Interprétant les sigles V. A. S. P. P., que l'on peut toujours attribuer aux édiles et quelquefois aux duumvirs, il cherche à démontrer qu'il faut les interpréter par *viis aedibus sacris publicis procurandis*. M. Henzen avait déjà proposé une interprétation analogue, seulement au lieu de *aedibus*, il lit *annonae*. Les deux interprétations peuvent être défendues. Je préférerais cependant *aedibus* parce que l'*annona* dont nous ne connaissons pas encore bien toute la portée dans les colonies, la question ayant été presque exclusivement étudiée jusqu'ici en vue de la ville de Rome, ne semble pas avoir eu dans une colonie aussi opulente que Pompéi une importance suffisante pour être désignée spécialement dans la nomenclature d'une magistrature. Je ferai remarquer du reste que le texte cité par Cicéron ¹, que l'on a invoqué bien des fois, ne s'applique qu'à la ville de Rome et non aux colonies ni aux municipes.

Je ne puis terminer sans exprimer le regret que M. Willems n'ait pas songé de dresser une liste alphabétique des nombreux noms propres cités dans son travail.

*
ADOLF DE CEULENEER.

P. DE NOLHAC. *Le Canzoniere autographe de Pétrarque*, communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1886. 30 p. in-12°.

On peut se figurer l'enthousiasme que provoquerait parmi les philologues la découverte d'un manuscrit contemporain et bien davantage encore celle d'un manuscrit autographe des poésies d'Horace ou de Juvénal. La période de la critique des textes serait définitivement close et l'on pourrait se donner la jouissance de lire des poésies incontestablement authentiques. Ce que nous souhaitons tous en vain pour les écrivains classiques, vient de se réaliser pour l'œuvre la plus populaire d'un des trois grands poètes italiens du XIV^e siècle. Il ne sera donc pas inutile de dire ici quelques mots de cette importante découverte, annoncée déjà incidemment dans le numéro du 4 janvier de cette année de la *Revue*

¹ Cic. de leg. III, 3, 7. *Suntoque aediles curatores urbis, ANNONAE ludorumque sollemnium...*

critique, mais dont il ne fut officiellement donné connaissance au monde savant que dans la séance du 28 mai dernier de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

L'*editio princeps* du *Canzoniere* parut à Padoue en 1472; l'Aldine est de 1501 et en 1513 fut publiée à Venise celle de Stagnini. Dans la suite, les éditions se succédèrent rapidement et le nombre des variantes alla en grossissant. Au commencement de ce siècle, Marsand constitua une vulgate basée sur les trois premières éditions (Padoue, 1819). Malheureusement tout manuscrit bien authentique faisait défaut; on possédait tout au plus quelques feuillets détachés écrits de la main même de Pétrarque: ils furent déjà utilisés par Fr. Ubaldini pour son édition romaine de 1642 (*Vat. lat.* 3196). Bembo et Alde Manuce avaient affirmé que leur édition avait été faite d'après un manuscrit autographe complet; mais, comme on s'était livré à de vaines recherches pour le retrouver, plus d'un savant mettait en doute l'existence de ce précieux manuscrit, et l'édition Aldine perdait ainsi toute son importance.

Heureusement, ce manuscrit existe, son histoire nous est connue; et, qui plus est, M. de Nolhac vient de le retrouver à la Vaticane (*Vat. lat.* 3195).

Bembo l'acheta en 1544 pour 80 zecchini, son fils Torquato Bembo le vendit en 1581 à Fulvio Orsini; et celui-ci, à sa mort survenue en l'an 1600, légua toute sa bibliothèque au Vatican. Depuis lors ce manuscrit semblait perdu. Par bonheur, Orsini avait laissé un inventaire de sa précieuse collection; et c'est par une étude méthodique du fonds Orsini que M. de Nolhac est parvenu à prouver que le manuscrit 3195 est bien le n° 1 de l'inventaire Orsini intitulé: *Petrarca, le Canzone et Sonetti, scritti di mano sua, in carta pergamena, in foglio, et legato di velluto paonazzo*. Le véritable titre donné par Pétrarque à son œuvre et qui se trouve inscrit en tête du manuscrit 3195 est: *Francisci Petrarche laureati poete rerum vulgarium fragmenta*.

Une partie a été transcrite par un copiste sous les yeux de l'auteur, l'autre est de la main même de Pétrarque. L'écriture en est identique à celle des feuillets, du manuscrit des *Eglogues* (*Vat. lat.* 3358) et du *de sui ipsius et multorum ignorantia*. (*Vat. lat.* 3359).

Nous attendons avec impatience l'étude détaillée que M. de Nolhac prépare sur la belle découverte qu'il vient de faire et qui nous permettra d'avoir bientôt du *Canzoniere* une édition définitive.

ADOLF DE CEULENEER.

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

ADMINISTRATION DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET MOYEN.

UNIVERSITÉ DE GAND. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Par arrêté royal du 9 septembre 1886, M. Pirenne (H.), docteur en philosophie et lettres, a été nommé professeur extraordinaire à la faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand. Il donnera le cours d'histoire politique du moyen âge et, pour partie, le cours d'histoire politique moderne de la Belgique (y compris l'histoire politique interne).

Par arrêté royal de la même date, M. Verstraeten (C.), docteur en médecine, en chirurgie et en accouchements, docteur spécial en sciences médicales, a été nommé professeur extraordinaire à la faculté de médecine de l'université de Gand. Il donnera le cours de pathologie générale et de polyclinique interne.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — PERSONNEL ENSEIGNANT. — NOMINATIONS.

Par arrêté royal du 9 septembre 1886, M. Gravis (Auguste), docteur en sciences naturelles, a été nommé professeur extraordinaire à la faculté des sciences. Il donnera le cours de botanique générale et spéciale, y compris la botanique médicale et la géographie des plantes.

Par arrêté royal de la même date, M. Fraipont (Julien), docteur en sciences naturelles, a été nommé professeur extraordinaire à la même faculté. Il est chargé de l'enseignement de la géographie et de la paléontologie animales.

UNIVERSITÉ DE LIÈGE. — ÉCOLES SPÉCIALES. — PERSONNEL.

Par arrêté ministériel du 12 septembre 1886, M. Schorn (A.-P.), répétiteur et chargé de cours, a été autorisé, à titre personnel, à prendre le titre de professeur aux écoles spéciales annexées à l'université de Liège.

**MATIÈRES DU CONCOURS GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN
DU 1^{er} DEGRÉ EN 1886.**

Rhétorique latine et Première professionnelle (sections réunies).

COMPOSITION FRANÇAISE.

En poésie, en éloquence, les belles, les grandes choses relèvent du lieu commun. Il faut bon gré, mal gré, toujours qu'on y revienne. Le tout est d'être nouveau en répétant ce qui est ancien et d'être soi-même en se faisant l'écho de tout le monde.

VINET.

—

Classe de quatrième (humanités).

RÉDACTION FRANÇAISE.

Mon jardin, en été, avant et après la pluie.

—

Seconde professionnelle (sections réunies).

COMPOSITION FRANÇAISE.

Le rôle des infiniment petits dans la nature.

—

Rhétorique latine (sections réunies).

VERSION LATINE.

Gentium in toto orbe praestantissima una omnium virtute haud dubie Romana exstitit. Felicitas cui praecipua fuerit homini, non est humani iudicii, cum prosperitatem ipsam alius alio modo et suoapte ingenio quisque determinet. Si verum facere iudicium volumus ac repudiata omni fortunae ambitione decernere, nemo mortalium est felix. Abunde agitur atque indulgenter a fortuna deceditur cum eo qui iure dici non infelix potest. Quippe ut alia non sint, certe ne lassescat fortuna metus est, quo semel recepto solida felicitas non est. Quid quod nemo mortalium omnibus horis sapit? utinamque falsum hoc et non ut a vate dictum quam plurimi iudicent! Vana mortalitas et ad circumscribendam se ipsam ingeniosa computat more Thraciae gentis, quae calculos colore distinctos pro experimento cuiusque diei in urnam condit ac supremo die separatos dinumerat atque ita de quoque pronuntiat. Quid quod iste calculi candore illo laudatus dies originem mali habuit? Quam multos accepta affixere imperia! quam multos ista bona perdidere et ultimis mersere suppliciis, cum interim illa hora in gaudio fuit! Ita est profecto, alius de alio iudicat dies et tamen supremus de omnibus, ideoque nullis credendum est. Quid quod bona malis paria non sunt etiam pari numero, nec laetitia ullo minimo

maiores pensanda? Vana et imprudens diligentia! numerus dierum comparatur, ubi quaeritur pondus ¹.

THÈME LATIN (sans dictionnaire).

On peut dire que l'histoire est l'école commune du genre humain. Également ouverte et utile aux grands et aux petits, aux princes et aux sujets, elle est encore plus nécessaire aux princes qu'à tous les autres. Car comment, à travers cette foule de flatteurs qui les assiègent de toutes parts, qui ne cessent de les louer et de les admirer, c. à. d. de les corrompre et de leur empoisonner l'esprit et le cœur, comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux et faire entendre sa faible voix au milieu de ce tumulte et de ce bruit confus? Comment osera-t-elle leur représenter que, s'ils veulent remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement qu'ils sont pour les peuples, et non les peuples pour eux; les avertir de leurs défauts; leur faire craindre le juste jugement de la postérité et dissiper le nuage épais que forme autour d'eux le vain fantôme de leur grandeur et l'enivrement de leur fortune? Elle ne peut leur rendre ces services si importants que par l'histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté et qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des rois mêmes, aussi bien que la renommée, que Sénèque appelle liberrimam principum judicem.

ROLLIN, *De l'utilité de l'histoire.*

Classe de Quatrième (humanités).

I. VERSION LATINE.

Pline engage vivement Octavius Rufus à réunir et à publier ou, en tout cas, à lire en public ses poésies.

C. Plinius Octavio suo S.

Hominem te patientem vel potius durum ac paene crudelem, qui tam insignes libros tam diu teneas! Quousque et tibi et nobis inviderebis, tibi maxima laude, nobis voluptate? Sine per ora hominum ferantur isdemque quibus lingua Romana spatiis pervagentur. Magna et jam longa expectatio est, quam frustrari adhuc non debes. Enotuerunt quidam tui versus et invito te claustra sua refrugerunt. Hos nisi retrahis in corpus, quandoque ut erroneus aliquem cujus dicantur invenient. Habe ante oculos mortalitatem, a qua adserere te hoc uno monimento potes : nam cetera fragilia et caduca non minus quam ipsi homines occidunt desinuntque. Dices,

¹ PLINIE, *Hist. nat.*, VIII, 40.

ut soles, « amici mei viderint ». Opto equidem amicos tibi tam fideles, tam eruditos, tam laboriosos, ut tantum curae intentionisque suscipere et possint et velint. Sed dispice ne sit parum providum sperare ex aliis quod tibi ipse non praestes. Et de editione quidem interim ut voles : recita saltem, quo magis libeat emittere, utque tandem percipias gaudium, quod ego olim pro te non temere praesumo. Imaginor enim qui concursus, quae admiratio te, qui clamor maneat. Hoc fructu tanto, tam parato desine studia tua infinita ista cunctatione fraudare ; quae cum modum excedit, verendum est ne inertiae et desidia vel etiam timiditatis nomen excipiat. Vale ¹.

II. THÈME LATIN.

Solon, le législateur d'Athènes, passe également pour un poète illustre. Son poème le plus célèbre est la belle élégie intitulée Salamine. On dit qu'il y avait une guerre entre les Athéniens et les Mégariens pour la possession de Salamine. Dans cette guerre les Athéniens subirent tant d'échecs qu'à la fin, désespérant du succès, ils défendirent sous peine de mort de proposer une nouvelle expédition contre Salamine. Solon qui était d'avis que les Athéniens devaient tenter tout pour s'emparer de cette île, n'osant parler devant le peuple, eut recours au moyen suivant. Après avoir répandu le bruit qu'il était atteint de folie, il se présenta dans l'assemblée publique revêtu d'un costume de héraut et la tête couverte d'un chapeau. Il monta sur une pierre et se mit à chanter. « Envoyé comme héraut par les habitants de l'île de Salamine, je vous apporte, au lieu d'un discours, un doux chant, l'ornement des paroles. » Puis il montra à ses concitoyens combien la domination des Mégariens était odieuse aux habitants, qui attendaient le secours des Athéniens pour chasser leurs ennemis. Qui pourrait supporter la honte dont les Athéniens étaient menacés, s'ils ne s'efforçaient plus de reconquérir Salamine ? « Alors, dit-il, j'aimerais mieux être dans l'île la plus misérable que dans Athènes si grande ; car partout on dirait : « C'est aussi un des Athéniens qui ont lâchement abandonné Salamine. » Excités par ces belles paroles les Athéniens chassèrent les Mégariens de l'île.

Première professionnelle (sections réunies).

(Un thème sur deux des trois langues flamande, allemande et anglaise, à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

C'est principalement sur le rivage des îles et des continents, là où la tempête, arrivant avec toute sa force initiale n'a pas encore été retardée

¹ PLINIE, *Epist.* II, 10.

par les obstacles du sol, que les effets du cyclone sont le plus violents. C'est aussi là que, dans le désastre général, sont dévorées le plus grand nombre de vies humaines, puisque les navires se donnent précisément rendez-vous dans les ports et qu'en maints endroits des côtes il se trouve des terres basses, que les eaux brusquement refoulées peuvent noyer sur de vastes étendues. Cependant, lorsqu'un vent de cyclone vient se heurter aux montagnes d'une côte, il ne peut les dépasser, et les régions situées au delà restent complètement à l'abri. C'est ainsi qu'à l'île de la Réunion, l'ouragan ne frappe qu'un côté de l'île à la fois ; trop bas pour franchir les montagnes, il ne désole d'abord que les campagnes situées sur l'un des versants ; mais que, dans sa marche à travers la mer, le vent double le promontoire qui l'arrêtait, et les ravages commencent aussitôt. Depuis Colomb, le premier Européen qui ait contemplé les ouragans des Antilles, des milliers de navires se sont engloutis pendant les tempêtes tournantes des mers tropicales, soit au fond des ports et des rades, soit dans les mers qui baignent les côtes de l'Amérique, de la Chine et des îles de l'Océan indien.

Seconde professionnelle (sections réunies).

(Un thème sur deux des trois langues flamande, allemande et anglaise, à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière et de paraître tout à coup dans le monde savant, un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincelle dans l'espace !

Non je ne tiendrai plus mon livre in petto : le voilà, Messieurs, lisez. J'ai entrepris et exécuté un voyage de 42 jours, autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continuel que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisaient désirer de le rendre public ; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource assurée contre l'ennui et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes ; il est indépendant de la fortune. Est-il, en effet, un être assez malheureux, assez abandonné pour n'avoir pas un réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde ? Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système, de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament ; qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, il peut voyager comme moi ; enfin, dans l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.

X. De Maistre : Voyage autour de ma chambre.

Rhétorique latine.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE (sections A, C, D.)

1. Rappelez d'une façon sommaire les premières guerres de Louis XIV dans notre pays, en mentionnant les traités qui les terminent, et racontez la guerre de la succession d'Espagne en insistant sur la situation faite à notre pays par le traité de la Barrière.
2. Quels régimes se sont succédé en France depuis la seconde abdication de Napoléon jusqu'à nos jours? Caractérisez chacun d'eux.
3. Le climat. Principales causes qui influent sur le climat d'un pays. Influence du climat sur la civilisation.
4. Faites la description du littoral de la Belgique.

VERSION GRECQUE (section B).

Ἡ λαλιὰ, εἰ τις αὐτὴν ὀρίζεσθαι βούλοιτο, εἶναι ἂν δόξειεν ἀκνασία τοῦ λόγου· ὁ δὲ λάλος τοιοῦτός τις, ὅλος τῷ ἐντυγχάνοντι εἰπεῖν, ἂν ὅτιοῦν πρὸς αὐτὸν φθέγγηται, ὅτι οὐδὲν λέγει, καὶ ὅτι αὐτὸς πάντα οἶδε, καὶ ἂν ἀκούῃ αὐτοῦ, μαθήσεται· καὶ μεταξὺ δὲ ἀποκρινομένου, ὑποβάλλειν εἴπας· « Σὺ μὴ ἐπιλάθῃς ὁ μελλεῖς λεγεῖν » καὶ, « Εὖ γε ὅτι με ὑπέμνησας » καὶ, « Το λαλεῖν ὡς χρησίμῳν πον » καὶ, « Ταχὺ γε συνήκας τὸ πρᾶγμα » καὶ, « Πάλαι σε παρετήρουν, εἰ ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἐμοὶ κατενεχθήσῃ » καὶ ἑτέρας ἀρχὰς τοιαύτας πορίσασθαι, ὥστε μὴδὲ ἀναπνεῦσαι τὸν ἐντυγχάνοντα.

Καὶ ὅταν γε τοὺς καθ' ἓνα ἀποκναίῃ, δεινὸς καὶ ἐπὶ τοὺς ἀθρόους καὶ συνεσθηκότητας πορευθῇ, καὶ φυγεῖν ποιῆσαι μεταξὺ χρηματίζοντας· καὶ εἰς τὰ διδασκαλεῖα δὲ καὶ εἰς τὰς παλαιστράς εἰσιῶν, κωλύειν τοὺς παῖδας προμανθάνειν τσαῦτα, καὶ προσλαλεῖν τοῖς παιδοτρίβαις καὶ διδασκάλοις· καὶ τοὺς ἀπέναι φάσκοντας δεινὸς προπέμψαι καὶ ἀποκαταστῆσαι εἰς τὴν οἰκίαν.

Καὶ συνδικάζων δὲ, κωλύσαι χρῆναι· καὶ συνθεωρῶν, θεάσασθαι· καὶ συν-δειπνῶν, φραγεῖν, λέγων ὅτι χαλεπὸν τῷ λάλῳ ἐστὶ σιωπᾶν, καὶ ὡς ἐν ὕμῳ ἐστὶν ἡ γλῶττα, καὶ ὅτι οἷα ἂν σιωπήσειεν, οὐδ' εἰ των χειρῶν δόξειεν ἂν εἶναι λαλίστερος. Καὶ σκαπτόμενος ὑπομείναι καὶ ὑπὸ τῶν αὐτοῦ παιδιῶν, ὅταν αὐτοῦ ᾗδῃ καθεύδειν βουλόμενα κελεύῃ, λέγοντα ἅττα λαλεῖν τι ἡμῖν, ὅπως ἂν ἡμᾶς ὕπνος λάβῃ ¹.

CHIMIE (section D).

1. Comment fabrique-t-on le carbonate de Sodium par le procédé Solvay?
2. Quelle quantité de sel marin doit contenir un décimètre cube d'une dissolution capable de précipiter un gramme d'argent? Comment fait-on usage d'une semblable dissolution dans les essais par voie humide des

¹ THÉOPHRASTE, *Charact.* 7.

alliages d'argent et de cuivre, le poids atomique de l'argent étant 108, celui du sodium, 23 et celui du chlore, 35,46?

3. Comment extrait-on le sucre de la betterave?

4. Comment distingue-t-on le sucre de canne (saccharose) du sucre de raisin (dextrose) ?

Classe de quatrième (humanités).

THÈME FLAMAND, ALLEMAND, ANGLAIS (à l'exclusion de la langue maternelle).

Le Corbeau et le Renard.

Un corbeau emporta un jour dans ses serres un morceau de viande empoisonnée, qu'un jardinier irrité avait jeté pour les chats de son voisin. Il allait le manger sur un vieux chêne, quand un renard s'approcha doucement et lui cria : « Je te salue, oiseau de Jupiter ! — Pour qui me prends-tu ? demanda le corbeau — Pour qui je te prends ? répliqua le renard. N'est-tu pas l'aigle agile, qui, chaque jour, descend de la droite de Jupiter sur ce chêne pour me nourrir dans ma misère ? Pourquoi dissimuler ? Ne vois-je pas dans ta serre victorieuse le présent obtenu à force de supplications, que ton dieu continue de m'envoyer par ton intermédiaire ? »

Le corbeau surpris fut intérieurement charmé d'être pris pour un aigle. Je ne dois pas, pensa-t-il, tirer le renard de cette erreur ». Dans sa sottise générosité il laissa donc tomber sa proie et prit fièrement son vol. Le renard saisit en riant la viande et la dévora avec une joie maligne. Mais bientôt cette joie se changea en douleur ; *il ne tarda pas à sentir l'effet du poison*¹ et il creva.

Puissiez-vous, par vos louanges, n'obtenir jamais que du poison, maudits flatteurs !

¹ Traduire comme s'il y avait : le poison commença à agir...

Classe de première professionnelle (sections réunies).

Histoire et Géographie.

1. Rappelez d'une façon sommaire les premières guerres de Louis XIV dans notre pays, en mentionnant les traités qui les terminent, et racontez la guerre de la succession d'Espagne en insistant sur la situation faite à notre pays par le traité de la barrière.

2. Quels régimes se sont succédé en France depuis la seconde abdication de Napoléon jusqu'à nos jours ? Caractérisez chacun d'eux.

3. Le climat : Principales causes qui influent sur le climat d'un pays. — Influence du climat sur la civilisation.

4. Faites la description du littoral de la Belgique.

I. Classe de seconde professionnelle (section scientifique).**Physique).**

1. Décrivez la lunette de Galilée et indiquez comment se forment les images.
2. Donnez la théorie des condensateurs. La quantité d'électricité qu'on peut amonceler est-elle limitée? Pourquoi?
3. Quelles sont les lois des courants angulaires? Comment peut-on en déduire les lois des courants parallèles?
4. Décrivez le téléphone Bell.

II. Seconde professionnelle (section industrielle et commerciale).**Histoire et géographie.**

1. Jean-sans-terre. — Ses démêlés avec Philippe-Auguste. — La Grande chartre.
2. Montrez que la Paix d'Augsbourg accordée par Charles-Quint aux protestants ne pouvait être qu'une trêve, et rappelez brièvement les faits qui se passèrent en Allemagne jusqu'au moment où la lutte recommença.
3. Faites la description du cours du Nil (avec carte).
4. Tracez la carte de l'Etat du Congo et des territoires respectifs de la France et du Portugal, tels qu'ils ont été déterminés par le traité de 1884.

Rhétorique latine.**MATHÉMATIQUES (section A).**

1. Si une droite est parallèle à un plan, tous ses points sont également distants de ce plan.
2. Dans un angle trièdre, au plus grand angle dièdre est opposé le plus grand angle plan.
3. A quoi est égal le volume d'un tronc de prisme triangulaire? Démontrer.
4. Dans un tronc de pyramide triangulaire, les droites qui joignent les milieux des côtés de la base supérieure aux sommets opposés de la base inférieure se coupent en un même point. Quelle partie du volume du tronc vaudra la pyramide déterminée par ce point et la base inférieure, si la base supérieure vaut $\frac{1}{4}$ de la base inférieure?

PHYSIQUE ET MÉTÉOROLOGIE (section B).

1. Décrivez l'expérience d'Ersted. Quelle influence a-t-elle eue sur les découvertes modernes?
2. Décrivez la pile de Bunsen. Comment fonctionne-t-elle!
3. Décrivez la machine de Clarke.
4. Dans quelle circonstance le verglas peut-il se produire?

MATHÉMATIQUES (section C).

1. *Géométrie analytique.* — Démontrer que, si une ellipse passe par les milieux des côtés d'un triangle et est tangente à deux de ces côtés, elle est aussi tangente au troisième côté. Déterminer le centre et la surface de cette ellipse.

2. *Trigonométrie sphérique.* — AD étant l'arc qui divise la surface du triangle ABC en deux parties équivalentes, déterminer l'arc BD en fonction de AB et des angles du triangle ABC.

3. *Géométrie descriptive.* — Mener dans le plan bissecteur du premier angle dièdre une droite perpendiculaire à une droite donnée hors de ce plan.

LANGUES MODERNES (section D).

(Un thème sur deux des trois langues flamande, allemande et anglaise, ou sur les trois langues, à l'exclusion de la langue maternelle de l'élève).

Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange.

La beauté des femmes est un autre trait distinctif : elles rappellent, par leur port et leur démarche, les Clélie et les Cornélie : on croirait voir des statues antiques de Junon et de Pallas, descendues de leur piedestal et se promenant autour de leurs temples.

Une autre singularité de la ville de Rome, ce sont les troupeaux de chèvres, et surtout ces attelages de grands bœufs aux cornes énormes, couchés aux pieds des obélisques égyptiens, parmi les débris du Forum, et sous les arcs où ils passaient autrefois pour conduire le triomphateur romain à ce Capitole que Cicéron appelle le *conseil public de l'Univers*.

A tous les bruits ordinaires des grandes cités se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusies ou d'Egérie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues vous apercevez la campagne en perspective, ce qui mêle la ville aux champs d'une manière pittoresque. En hiver les toits des maisons sont couverts d'herbes, comme les toits de chaume de nos paysans.

Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire : ses premiers dictateurs conduisaient la charrue ; elle dut l'empire du monde à des laboureurs et le plus grand de ses poètes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus.

Classe de quatrième (humanités).**SCIENCES NATURELLES (Zoologie).**

1. Que savez-vous du système nerveux chez l'homme?
2. Qu'est ce que la respiration? Comment se fait-elle dans les différentes classes du règne animal?
3. Comment subdivise-t-on la classe des oiseaux et quels sont les caractères particuliers de chaque ordre? — Citez quelques oiseaux du pays appartenant à chacun de ces ordres.

Seconde professionnelle. (Section scientifique).**MATHÉMATIQUES.**

Algèbre. — 1. Établir la formule qui donne le nombre de combinaisons avec répétition de m lettres prises n à n . Conclure de là le nombre de termes du développement de $(a + b + c + d)^m$.

2. Entre les deux nombres a et b on insère $n - 1$ moyen arithmétiques, puis on multiplie tous les termes de la progression obtenue par la raison; déterminez la limite vers laquelle converge la somme de tous ces produits quand n augmente jusqu'à l'infini.

Géométrie. — Si dans un triangle sphérique deux côtés sont supplémentaires, démontrez que la bissectrice de l'angle qu'ils comprennent passe par le milieu du troisième côté.

Déterminer le volume commun à deux sphères ayant pour diamètres les deux côtés de l'angle droit d'un triangle rectangle donné.

Trigonométrie. — Démontrer que si entre les côtés b et c d'un triangle et l'angle compris A on a la relation :

$$b = 4c \cos \left(30^\circ + \frac{A}{2} \right) \cos \left(30^\circ - \frac{A}{2} \right)$$

1° L'angle A est double de l'angle C ;

2° $a^2 = c(b + c)$.

Seconde professionnelle.**SECTION COMMERCIALE.**

Commerce. — Expliquez pourquoi dans la cote de Paris le cours à vue est supérieur au cours à 3 mois, lorsque l'escompte à l'étranger est au dessus de 4 %.

Si à Francfort on cote 168,35 l'Amsterdam à 2 mois, quelle devra être à Amsterdam la cote de Francfort à 3 mois pour qu'un négociant qui doit

1000 reichsmarks à un mois à Francfort ait avantage à ce que son créancier fasse traite sur lui, l'escompte à Amsterdam étant à 4 p. $\%$ et à Francfort à 5 p. $\%$.

Droit commercial. — Comment se règle le rechange? que doit comprendre le compte de retour qui accompagne la retraite?

Histoire commerciale. — Faites l'histoire de Louvain au XIV^e siècle au point de vue industriel et commercial.

Géographie commerciale et industrielle. — Tracez la carte de la Belgique et indiquez les principaux lieux d'extraction de la pierre de taille. Quelle est annuellement la valeur du produit des carrières?

Première professionnelle.

SECTION SCIENTIFIQUE.

Géométrie analytique. — Démontrer que, si une ellipse passe par les milieux des côtés d'un triangle et est tangente à deux de ces côtés, elle est aussi tangente au troisième côté. Déterminer le centre et la surface de cette ellipse.

Trigonométrie sphérique. — AD étant l'arc qui divise la surface du triangle ABC en deux parties équivalentes, déterminer l'arc BD en fonction de AB et des angles du triangle ABC.

Géométrie descriptive. — Menez dans le plan bissecteur du premier angle dièdre une droite perpendiculaire à une droite donnée hors de ce plan.

SECTION COMMERCIALE.

Commerce. — Comment se calcule la prime d'assurance à payer lorsque, l'assurance étant à prime liée, le navire revient avec un chargement incomplet? — Appliquer, en supposant que M soit la valeur assurée à à r p. $\%$ de prime liée et que le chargement au retour ait une valeur m.

Une société émet N obligations rapportant R francs par an et remboursables à P francs. Si elle consacre annuellement A francs au paiement des intérêts et au remboursement d'un certain nombre d'obligations, déterminer le nombre d'obligations qu'elle remboursera la neuvième année et le nombre total des obligations ainsi remboursées.

Droit commercial. — Dans une faillite la vente des meubles, faite la première, a produit A francs; celle des immeubles, B francs. Les créances ordinaires s'élèvent à A' francs — les créances hypothécaires, à B' francs. Comment se fait la liquidation, si une première répartition est faite après la vente des meubles (on suppose $A < A'$ et $B < B'$)?

Economie politique — Qu'est-ce que le crédit? Quels sont les effets — avantages et inconvénients — du crédit?

Histoire industrielle et commerciale de la Belgique. — Résumez l'histoire du port d'Anvers de 1553 à 1863.

Bijzondere wedstrijd in de nederlandsche en in de hoogduitsche taal.

EERSTE KLASSE DER HUMANIORA EN DER BEROEPSAFDEELING.

Opstel. — De beschavende invloed eens volks wordt niet naar de uitgebreidheid van zijn grondgebied afgemeten.

Der civilisirende Einfluss eines Volkes wird nicht nach der Ausdehnung seines Gebietes abgemessen.

VIERDE KLASSE DER HUMANIORA.

Opstel. — Terugkomst in de stad, door de groene velden, na een bezoek van het kerkhof op eenen schoonen meidag.

Rückkehr in die Stadt, durch die grünen Felder, nach einem Besuche des Kirchhofs an einem schönen Maitage.

TWEDE KLASSE DER BEROEPSAFDEELING.

Opstel. — Samenspraak tusschen twee vrienden, van dewelke de eene een warme vaderlander is, de andere een wereldburger, die de geheele wereld als zijn vaderland beschouwt.

Dialog zwischen zwei Freunden, deren der eine ein heisser Patriot ist, und der andere die ganze Welt als sein Vaterland ansieht.

Concours général des Athénées et des Collèges.*Tableau des distinctions obtenues par chaque établissement.*

	Français.	Latin.	Grec.	Hist. et Géogr.	Mathématiques.	Sciences nat.	Sciences comm.	Lang. modernes	Conc. spéc. de flam. ou d'allen.	Total.
Concurrents	545	457	115	143	129	454	40	423	322	2628
Distinctions accordées .	51	41	15	17	22	42	9	87	37	321
Athén. royal de Gand .	2	2	1	2	3	10	2	9	12	43
" " d'Anvers .	4	2		3	1	4	2	11	9	36
" " de Bruxelles	13	7		2	1	4	3	4		34
" " de Liège .	4	2	5	2	4	1		3		21
" " de Malines.	1		1		3	2		10	1	18
" " de Charleroi	3	3	1	1		1	1	6		16
" " de Verviers	5	1			2		1	7		16
" " de Louvain	3	2		1		1		6	2	15
" " de Tournai.	2	1	2	2		3		5		15
" " de Mons .	4	4	3			1		1		13
" " de Bruges .	2	2		1		2		3	2	12
" " d'Ixelles .	2	1				6			1	10
" " de Hasselt.	1				1			5		7
" " d'Ostende .					2	2		3		7
" " d'Arlon .		1	2		1	1			1	6
Coll. patr. de St-Trond .		1			2				3	6
" " de Thielt .	1	3							2	5
" " com. de Bouillon.	1					1		2		4
" " patr. de Herve .	2	2								4
Athén. royal d'Ath .					1	1		1		3
" " de Chimay						1		2		3
Coll. patr. de Courtrai .		2							1	3
Athén. royal de Huy .						1		2		3
" " de Namur .		1		1				1		3
Coll. com. de Nivelles .		1		1				1		3
Section latine de Wavre		1						2		3
Coll. patr. de Poperinghe		1							1	2
" " com. de Thuin .	1				1					2
" " de Tirlemont								2		2
" " de Diest .									1	1
" " de Dinant .								1		1
" " patr. de Gheel .									1	1
" " com. de Virton .		1								1
" " d'Ypres .				1						1
" " patr. d'Eecloo .										0
" " d'Herenthals										0
Athénée de Tongres .										0
Totaux .	51	41	15	17	22	42	9	87	37	321

Concours de l'enseignement supérieur et concours général institué entre les établissements d'instruction moyenne du premier et du second degré.

Le 26 septembre, a eu lieu, dans la grande salle du Palais des Académies, la distribution solennelle des prix du concours général de l'enseignement moyen et de l'enseignement supérieur.

M. Thonissen, ministre de l'intérieur et de l'instruction publique a ouvert la séance en prononçant le discours suivant :

« Messieurs,

» Les hommes éminents qui m'ont précédé à cette place ne se sont pas bornés à louer et à féliciter les jeunes vainqueurs de nos tournois littéraires et scientifiques. Voyant réunis dans la même enceinte les maîtres et les disciples, ils ont saisi, avec une patriotique ardeur, l'occasion d'entretenir leur auditoire d'élite des intérêts les plus élevés de l'enseignement national. Ils en ont successivement indiqué les besoins, discuté les méthodes, signalé les lacunes et réclamé les réformes nécessaires. Tout en applaudissant aux triomphes de l'étude et du travail, tout en remettant aux vainqueurs les récompenses qu'ils avaient noblement méritées, ils se sont préoccupés de l'avenir, en s'efforçant d'étendre et de féconder de plus en plus le vaste et glorieux domaine de l'instruction publique.

» Je vais imiter leur exemple, en vous entretenant d'une question qui intéresse, au plus haut degré, le développement intellectuel de la nation. Je veux parler de l'enseignement et de l'étude de la langue flamande.

» De même que tous nos grands intérêts nationaux, la culture de cette langue a connu, même depuis notre régénération politique, des vicissitudes qui méritent d'être rappelées.

» A la suite de la révolution de 1830, la langue flamande subit immédiatement les conséquences de la dissolution du royaume des Pays-Bas. Aux yeux d'un nombre considérable de Belges, la langue de Van Maerlant et de tant d'hommes illustres, l'idiome que parlent la majorité de nos compatriotes était devenu une langue étrangère. Les mesures loyalement, mais imprudemment décrétées par Guillaume 1^{er}, pour imposer l'usage du néerlandais à des fonctionnaires et à des magistrats ayant reçu une éducation toute française, avaient produit l'aversion et la rancune là où, avec les meilleures intentions, le monarque avait voulu créer la sympathie et l'émulation. La politique elle-même venait mettre obstacle à la renaissance d'une littérature flamande dans les Pays-Bas méridionaux. La plupart des hommes que la révolution avait placés à la tête de l'administration voyaient dans la langue néerlandaise un élément de propagande pouvant être exploité contre le régime nouveau.

» Les suites de cette triste situation sont assez connues. Les populations flamandes, qui ne lisaient plus les livres des poètes et des prosateurs néerlandais, affectaient la même indifférence pour les livres rares et

médiocres qui, depuis le ^{xvii}^e siècle, avaient paru dans nos provinces. L'illustre Conscience, parlant de cette atonie intellectuelle dans l'une de nos solennités académiques, s'écria tristement « Le peuple flamand avait oublié qu'il existât des livres et ne lisait plus rien ! »

» Cette période d'indifférence et de découragement ne pouvait durer, Le peuple flamand qui, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, avait eu ses poètes ; le peuple qui, pendant d'interminables périodes de domination étrangère, avait su conserver, dans toute leur intégrité, ses mœurs, son caractère et sa vie nationale, ne pouvait rester longtemps privé d'une littérature appropriée à ses instincts, à ses traditions et à son génie.

» Le réveil — un réveil éclatant et inespéré — se fit immédiatement après la conclusion de la paix avec la Hollande.

» Quand on jette un coup d'œil sur les travaux intellectuels accomplis depuis cette époque, on est étonné du nombre et de la valeur des publications en langue flamande. Toutes les branches de la littérature moderne ont trouvé des représentants éminents.

» Des historiens, des romanciers, des poètes, des auteurs dramatiques, des archéologues, des philologues, des critiques d'art se sont mis à l'œuvre avec une ardeur soutenue, et ils ont si bien réussi que plusieurs d'entre eux ont eu les honneurs de la traduction en français, en allemand et en anglais, quelques-uns même dans toutes les langues de l'Europe. Les titres seuls de leurs œuvres suffiraient pour remplir plus d'un volume.

» Jamais il n'y eut une littérature plus profondément empreinte du caractère national. C'est dans les gloires et les revers du passé, dans les grandeurs et les souffrances du présent que les littérateurs flamands ont cherché les sources de leur inspiration. Les luttes glorieuses de nos ancêtres, nos monuments antiques et nos arts, nos héros et nos savants, les qualités et les vertus de nos pères, les scènes naïves et touchantes de la vie champêtre, nos travailleurs des champs et des villes, les mœurs, les sentiments, les douleurs et les aspirations du peuple ont fourni les motifs de leurs chants, de leurs romans, de leurs récits, de leurs drames et de leurs travaux historiques.

» Le succès a couronné ces nobles efforts. Le peuple flamand a secoué la torpeur qui alarmait ses amis dans les premières années de notre régénération politique. Il a repris le goût de la lecture et le goût des exercices littéraires. Il écoute et encourage ses prosateurs et ses poètes. Il possède des journaux et des revues appropriés à ses besoins. Il a fondé des bibliothèques populaires et créé, dans toutes les parties de son territoire, des sociétés littéraires, scientifiques et dramatiques. Il a organisé des congrès de linguistique que le gouvernement néerlandais et le gouvernement belge ont également encouragés. Une littérature vivace et puissante a produit des résultats inespérés et fait augurer pour l'avenir des conquêtes encore plus brillantes.

» Sans doute, cet admirable progrès, cet épanouissement d'une littérature vraiment nationale, sont dus, avant tout, au talent, au travail, au

courage, au patriotisme des publicistes flamands; mais, il convient de le rappeler ici, les efforts intelligents et persévérants du gouvernement y ont largement contribué.

» Des sacrifices considérables ont été faits pour fournir à la jeunesse un enseignement répondant à toutes les exigences. A l'école normale des humanités de Liège, une section spéciale a été créée pour l'enseignement du flamand, de l'allemand et de l'anglais. A l'université de Gand, on a institué des cours normaux destinés à former des professeurs capables d'enseigner en flamand les langues modernes, l'histoire et la géographie. Aux sections normales de Bruxelles, de Liège, de Bruges et de Nivelles, on s'efforce de former des régents et des régentes à la hauteur de leur noble mission.

» La position sociale des maîtres a été améliorée en même temps que la valeur de leur enseignement. Avant 1850, l'homme chargé de l'enseignement de la langue flamande était, pour ainsi dire, un agent subalterne relégué au dernier plan. Son traitement suffisait à peine aux besoins de la position la plus modeste. Aujourd'hui, il a pris rang dans la hiérarchie enseignante au même degré que les professeurs de langues anciennes, de français, d'histoire et des sciences. Sa dignité a été rehaussée à ses propres yeux et à ceux de ses élèves.

» Mais ces mesures si complètes, si utiles, ne sont pas les seules dont mes honorables prédécesseurs puissent revendiquer l'honneur. Après avoir amélioré le sort, élevé les idées et perfectionné les méthodes des maîtres, ils ont donné à l'enseignement même du flamand l'étendue et l'ampleur qu'il doit avoir pour devenir réellement fructueux. Ils se sont efforcés de le rendre obligatoire dans tous les établissements d'enseignement moyen du royaume. Ils ont multiplié les heures qui jadis lui étaient ménagées avec une parcimonie excessive. Dans les athénées royaux des provinces flamandes, ce nombre a été porté, de huit qu'il était par semaine en 1850, à vingt-huit dans la section des humanités, à trente et une dans la section professionnelle. Une augmentation proportionnelle a eu lieu dans les écoles moyennes. On a poussé la sollicitude jusqu'à créer dans les athénées du pays flamand des cours spéciaux destinés aux élèves wallons. Partout s'est manifesté chez les dépositaires du pouvoir le désir loyal d'attribuer à l'une de nos langues maternelles, jadis injustement dédaignée, la place qu'elle doit occuper dans l'éducation de la jeunesse.

» Il suffit de citer ces faits, pour prouver que le zèle et la persévérance n'ont manqué, ni au gouvernement, ni aux amis de la langue flamande. Le premier a organisé l'enseignement sur des bases larges et solides; les seconds ont créé toute une littérature.

» Quelles ont été les conséquences des efforts combinés de l'Etat et des citoyens?

» Des résultats très importants ont été obtenus, surtout dans les provinces flamandes. Tant de nobles efforts, tant de généreux sacrifices ne sont pas restés stériles. Mais on se ferait étrangement illusion, si l'on

agréé par an ! Le même phénomène se manifeste dans les écoles destinées à la formation de régentes pour l'instruction moyenne. Parmi les quatre-vingt-quatorze jeunes filles qui, de 1884 à 1886, se sont présentées aux examens, treize seulement ont déclaré vouloir enseigner dans les écoles flamandes. Les Flamands, qui ont tant de facilités pour apprendre les langues germaniques, montrent très peu d'empressement à les étudier !

» Je citerai encore un autre fait significatif. Pour la première fois depuis l'institution des concours généraux de l'enseignement moyen, l'arrêté d'organisation de cette année a laissé aux élèves la faculté de se servir du flamand pour répondre aux questions d'histoire et de géographie. Je voulais mettre un terme à des plaintes très vives consistant à prétendre que la langue flamande était proscrite et que le français jouissait d'un monopole humiliant pour la moitié du pays.

» Qu'en est-il résulté ? Il en est résulté que pas un des concurrents n'a usé de la liberté que je leur avais concédée. Toutes les réponses, sans exception, ont été rédigées en français !

» A côté de l'insuffisance numérique du personnel, l'administration a rencontré des obstacles d'un autre ordre, qui attestent clairement que toutes les familles sont loin de comprendre la nécessité de favoriser et d'étendre l'étude de la langue flamande.

» Un grand nombre de parents — Flamands aussi bien que Wallons — ont vivement blâmé l'extension donnée à l'enseignement de la langue flamande. Ils prétendent que cette extension doit avoir pour inévitable résultat de nuire considérablement à l'enseignement de la langue française, qu'ils considèrent comme plus utile, plus nécessaire dans toutes les relations de la vie. Des magistrats, placés à la tête de communes importantes, ont tenu le même langage et pris la même attitude; ils ont repoussé, autant qu'il dépendait d'eux, l'application intégrale de la loi de 1883. Dans la presse et même à la tribune du parlement, on est allé jusqu'à prétendre que cette loi, exécutée dans toutes ses parties, ferait désertier les écoles de l'Etat, au grand avantage des établissements libres. On a même invoqué l'intérêt national; on a fait appel au patriotisme, en affirmant que la langue flamande, placée sur la même ligne que la langue française dans l'enseignement et dans l'administration, deviendrait pour l'unité nationale un élément de dissolution.

» Il est de la plus haute importance que ces préjugés et ces erreurs soient promptement dissipés.

» Même au seul point de vue de la linguistique, l'étude de la langue flamande n'est pas inutile aux élèves wallons. Tous les maîtres expérimentés sont unanimes à proclamer les avantages qui résultent, en cette matière, d'une comparaison faite avec tact et mesure. Tous répètent à l'envi que le meilleur moyen de bien apprendre une langue, c'est d'en apprendre au moins une seconde. Cela est vrai surtout du flamand, qui donne la clef de tous les idiomes germaniques.

» Pour l'étude de l'allemand et de l'anglais, la connaissance du flamand

s'imaginait que tous les obstacles ont disparu, que tous les préjugés se sont dissipés. L'importance de l'étude de la langue flamande est encore loin d'être universellement comprise. Même dans les familles dont les membres se destinent à la carrière de l'enseignement public, on rencontre souvent une sorte de dédain, on pourrait même dire d'aversion pour la langue de nos provinces les plus populeuses. Les efforts persévérants du gouvernement, il faut bien le dire, n'ont pas complètement atteint leur but.

» Pour porter la conviction dans tous les esprits, je n'ai qu'à citer les faits qui ont suivi la promulgation de la loi du 15 juin 1883.

» On sait que cette loi a considérablement élargi la place du flamand dans l'enseignement de l'Etat. Dans la partie flamande du pays, les cours des sections préparatoires annexées aux écoles moyennes doivent être donnés en flamand. Dans la section moyenne proprement dite de ces écoles, le cours de flamand doit être également donné en flamand. De plus, les leçons d'allemand et d'anglais sont données en flamand, jusqu'à ce que les élèves soient en état de poursuivre leurs études dans la langue même qu'on leur enseigne. Enfin, à partir de la rentrée des classes de l'année actuelle, le flamand doit être la langue véhiculaire pour deux autres cours.

» Les mêmes règles sont applicables aux athénées royaux. La loi ajoute : « La terminologie des sciences mathématiques et naturelles, ainsi que des autres branches du programme, est enseignée simultanément en flamand et en français. Les noms historiques et géographiques sont, autant que possible, donnés en flamand et en français. »

» C'est une réforme hardie, loyale, conforme aux aspirations légitimes des populations flamandes.

» Eh bien ! malgré tous mes efforts et ceux de mes collaborateurs, je me suis trouvé dans l'impossibilité absolue d'arriver partout à l'application intégrale de la loi de 1883 ! Les obstacles ont surgi de toutes parts et ce n'est qu'à grand'peine qu'on en pourra triompher d'une manière définitive.

» Un premier obstacle résulte de l'insuffisance du nombre des professeurs capables de donner fructueusement l'enseignement en flamand.

» Tandis que les élèves qui se destinent au professorat des humanités se présentent en nombre plus que suffisant, les choses se passent d'une toute autre manière dans les sections normales destinées à former des professeurs de langues modernes. Si l'on tient compte du nombre des élèves que contient actuellement chaque année d'études, la section normale annexée à l'université de Gand, pour former des professeurs aptes à enseigner, à l'aide du flamand, les langues modernes, l'histoire et la géographie, fournira un seul professeur agrégé flamand en 1887 et trois en 1888. A Liège, dans la section des langues germaniques, annexée, depuis 1875, à l'école normale des humanités, on n'a délivré que dix diplômes à des élèves belges, dont cinq appartiennent aux provinces flamandes et cinq aux provinces wallones : en moyenne, un professeur

est un avantage inappréciable. Même pour l'élève wallon qui veut acquérir la connaissance des trois langues teutoniques, la marche la plus rationnelle consiste à s'adonner d'abord à l'étude approfondie du flamand, pour passer ensuite, par la méthode comparative, à celle de l'allemand et finir par celle de l'anglais. Sous peine de méconnaître la nature des choses, de fermer les yeux à des vérités reconnues par tous les philologues contemporains, l'enseignement des langues du Nord doit être, en Belgique, fondé sur le flamand.

» Au lieu de nuire à l'étude du français, la connaissance approfondie du flamand fera mieux comprendre le caractère, le génie et les ressources de l'admirable langue de nos voisins du midi. En ce moment même, nous en avons sous les yeux une preuve indéniable : M. Louis Franck, de l'athénée royal d'Anvers, à qui est décerné le prix d'honneur pour la composition française, remporte en même temps *ex æquo*, avec un élève de l'athénée royal de Bruges, le prix d'honneur au concours spécial de langue flamande.

» Mais quand même il n'en serait pas ainsi, quand même le temps consacré à l'étude du flamand ne serait pas amplement compensé par les avantages que je viens d'indiquer, les intérêts de la confraternité nationale et même les intérêts matériels devraient encore nous faire désirer l'avènement d'une situation où chaque citoyen belge connaîtrait parfaitement les deux langues de son pays.

» Les deux éléments, wallon et flamand, coexistent sur tous les points du territoire.

» Confondant leurs intérêts, associés aux mêmes travaux, participant aux mêmes entreprises, vivant de la même vie politique, les Wallons et les Flamands se rapprochent chaque jour davantage. Dans tous les arrondissements du royaume, dans toutes les sphères accessibles à l'activité nationale, les représentants des deux races se rencontrent et travaillent de commun accord. N'importe-t-il pas, au plus haut degré, que les uns connaissent et parlent la langue des autres? N'est-il pas indispensable, à un autre point de vue, que tous ceux qui participent, d'une manière quelconque, à l'administration du pays, comprennent la langue de tous ceux au milieu desquels ils peuvent être appelés à exercer leur mission sociale? Nos ancêtres étaient, sous ce rapport, mieux avisés qu'un grand nombre d'entre nous. Au comté de Flandre, dans le duché de Brabant, dans la principauté de Liège, ceux qui ambitionnaient l'honneur de participer à la direction des affaires publiques commençaient par apprendre nos deux langues.

» Je ne dirai qu'un mot à ceux qui affectent de voir dans l'enseignement et la culture de nos deux langues un danger pour le maintien de l'unité nationale. Je les prierai simplement de jeter un coup d'œil sur nos annales. Est-ce que, dans les glorieuses luttes de nos ancêtres, les Flamands et les Wallons des Flandres, du Brabant et de la principauté de Liège n'opposaient pas à l'ennemi de valeureuses phalanges animées du même esprit,

déployant le même courage, combattant avec le même patriotisme? Est-ce que, dans les combats livrés pour conquérir l'indépendance du pays on distinguait les Flamands des Wallons sous le drapeau de Septembre? Est-ce que, à deux époques plus rapprochées de nous, quand le pays pouvait se croire en présence de périls réels, on n'a pas vu les citoyens des deux races se serrer comme une seule famille autour du trône constitutionnel?

» Ecartons cette crainte chimérique et disons, avec le représentant le plus illustre des lettres flamandes, à qui notre métropole commerciale a fait naguère des funérailles de roi : « L'idéal de la Belgique de l'avenir » est pour nous une nation composée de deux races fraternellement unies, » jouissant chacune, sur le territoire que la nature lui a assigné, de » droits égaux quant à l'usage des langues, de deux races animées d'un » égal dévouement à ces libres institutions et à ce sublime pacte fondamental, lesquels nous ont permis de redevenir nous-mêmes et de donner » au monde l'exemple d'un développement intellectuel, politique et industriel qui nous assure l'admiration sympathique de tous les peuples. »

» Là est la vérité ! La est réellement l'idéal à atteindre et à conserver !

» Que tous, quels que soient le lieu qu'ils habitent et la position qu'ils occupent dans la hiérarchie sociale, répudient de fâcheux préjugés et cessent de voir un patois sans forme et sans ressource, un idiome presque barbare, dans la langue de Van Maerlant, de Cats et de tant d'autres illustrations séculaires, dans la langue que les frères Grimm ont exaltée comme l'idiome le plus distingué et le plus élevé des langues germaniques.

» Que les parents au sein des familles, que les maîtres au sein de l'école, fassent ressortir les avantages que présente l'étude de la langue de la majorité de nos concitoyens.

» Qu'ils parlent aux uns le langage de l'intérêt, aux autres le langage de la science. Qu'ils fassent entrevoir à ces derniers les profits qu'ils retireraient de la connaissance approfondie de nos anciens poètes, dont le monde teutonique et saxon s'est si longtemps inspiré !

» Dans les siècles passés, les deux langues du pays étaient familières à tous les hommes appelés à prendre part au gouvernement de leurs provinces. Aujourd'hui, sous nos yeux, les meilleurs citoyens de la Suisse s'honorent de connaître les trois idiomes de leur pays. C'est là l'exemple que nous avons à suivre ! Au lieu de porter atteinte à l'union qui est l'un des premiers besoins des Belges, au lieu de compromettre l'unité politique, la connaissance et l'usage de nos deux langues, étendus à toutes nos provinces, resserreront les liens de la confraternité nationale.

» Que les littérateurs de langue française et les littérateurs de langue flamande se donnent la main et consacrent fraternellement leurs efforts à la glorification de la patrie ! Qu'ils se rappellent sans cesse ces deux vers d'un poète national : *Je n'ai qu'un cœur pour aimer la patrie ; j'ai deux lyres pour la chanter !*

» Et vous, jeunes gens, qui compterez bientôt de nombreux représen-

tants dans toutes les carrières libérales, faites-vous les organes d'une propagande éminemment patriotique. Faites comprendre à tous combien l'avenir du pays est intéressé à ce que tous les Belges connaissent les deux langues parlées sur notre sol. En agissant ainsi, vous ne fournirez pas seulement aux amis de la science le moyen d'acquérir sans peine la connaissance des merveilles scientifiques et littéraires du monde germanique : vous aurez fortifié le sentiment national et raffermi les bases mêmes de la patrie ! »

- Ce discours est accueilli par de vifs applaudissements.

(Extrait du *Moniteur*).

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. J. Darmesteter, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Du 26 juillet 1886 : **Saladin**, Description des antiquités de la régence de Tunis (Salomon Reinach). — Archives de la Société historique de Finlande, VIII (E. Beauvois). — **Cosme**, Le barreau de Bordeaux; **Communay**, Le parlement de Bordeaux; Jean de Metivier, Chronique du parlement de Bordeaux, p. p. de **Brezetz** et **Delpit**, I. (T. de L.). — Du 2 août : **Froehlich**, Sur l'armée romaine et l'art militaire à Rome au temps de la République (R. Cagnat). — Œuvres de Lucifer de Cagliari, p. p. **Hartel** (P.-A. Lejay). — **Hallwich**, Jean de Merode et Jean Aldringen (A. Chuquet). — **Jansen**, Documents sur J. J. Rousseau (Maurice Tournoux). — Du 9 août : **Edgren**, Grammaire sanscrite (Sylvain Lévi). — **Hermann**, Manuel des antiquités grecques, p. p. **Thaleim** (Albert Martin). — **Jahn**, Cicéron et ses ennemis littéraires, trad. par **Gache** et **Piquet** (Θ). — **Gaidoz**, Etudes de mythologie gauloise (A. de Barthélemy). — **Fustel de Coulanges**, Recherches sur quelques problèmes d'histoire et Etude sur le titre « de migrantibus » de la Loi Salique (Paul Viollet). — Dufort de Cheverny, Mémoires, p. p. de **Crèveœur** (Maurice Tournoux). — Du 16 août : **Soltan**, La validité légale du plébiscite; **Grundmann**, Ce qu'Arrien doit à Xénophon (Albert Martin). — **Busolt**, Histoire grecque, I, jusqu'aux guerres des Perses (Paul Girard). — **A. Leroux**, Essai sur les antécédents historiques de la question allemande (Ch. Phister). — J. P. Richter, Œuvres, trad. par **Em. Rousse** (A. Chuquet). — **Maugras**, Querelles de philosophes, Voltaire et Rousseau (L. B.). — Du 23 août : **Strecker**, La retraite des Dix Mille (Théodore Reinach). — **Mowat**, La Domus divina et les Divi (R. Cagnat). — Cicéron, De natura Deorum, II, p. p. **Picavet** (Θ). — **A. Réville**, Les religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou (E. Beauvois). — **Coppinger**, Le coutumier de la vicomté de Dieppe (A. Delboulle). — **Kerviler**, Répertoire général de bio-bibliographie bretonne, I (T. de L.). — Du 30 août : Aristophane, Fragments de comédies perdues, p. p. **Blaydes** (Albert Martin). — **Kuhnert**, Les statues des Grecs et les lieux où elles s'élevaient (Paul Girard). — **Sabbadini**, Le Mediceus de Celse et l'Ursinianus de Plaute (P. N.). — **Loiseleur**, Molière, nouvelles controverses sur sa vie et sa famille (T. de L.). — Morceaux choisis des classiques français, p. p. **Marcou**; les grands écrivains du xvi^e siècle, p. p. **Merlet**; **Fr. Godefroy**, Histoire de la littérature française au xvi^e siècle (A.

Delboulle). — Du 6 septembre : Publications du séminaire philologique d'Erlangen, p. p. I. **Müller** et **Luchs** (Albert Martin). — **Luchaire**, Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros (A. Delboulle). — **Moisy**, Dictionnaire du patois normand (T. de L.). — Du 13 septembre : **Lieblein**, Religion de l'ancienne Egypte (K. Piehl). — **Torr**, Rhodes sous la domination byzantine (Salomon Reinach). — Hérodote, p. p. **Stein** (Am. Hauvette). — **Kindler de Knobloch**, Le livre d'or de Strasbourg, II (S.). — **Alfr. Stern**, Etudes et documents sur l'histoire des réformes prussiennes, 1807-1815 (A. Chuquet). — Les frères Grimm et leurs relations avec la Hesse, p. p. **Stengel** (A. B.). — Du 20 septembre : **Hæbler**, La côte septentrionale et occidentale de l'Hispanie (V. L.). — **Aventinus**, Œuvres, V, 2 (Alfred Stern). — **De l'Epinois**, La ligue et les papes (T. de L.). — **Grandjean**, Tableaux comparatifs des principales modifications que présentent les infinitifs des verbes faibles dans les dialectes germaniques (J. Kirste).

Société Royale Belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire général de la société; 10^e année. 1886. N^o 4. Juillet-Aout.

Sommaire : A. Lancaster : De la Nouvelle-Orléans à la Havane. — Lieutenant Liévin Vandeveldt : La région du Bas-Congo et du Kwilou-Niadi. — A. Harou : Promenade aux environs d'Anvers. — Géographie commerciale. — Chronique géographique : Europe, Asie, Afrique, Amérique, Océanie, Questions générales.

Revue de Philologie, de Littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série, continuée sous la direction de MM. O. Riemann et E. Chatelain. Année et tome X. 2^e livraison. Paris, C. Klincksiek.

Sommaire : De novis Sallustii Historiarum fragmentis, par Edm. Hauler. — Un épisode de la seconde guerre médique : Le plongeur Scyllias de Scioné d'après Hérodote et Pausanias, par Am. Hauvette. — Les lettres nouvelles de l'empereur Julien, par H. Weil. — Revue des Revues et Publications d'Académies relatives à l'antiquité classique (fascicul. publiés en 1885. Allemagne (A.))

Annales de la faculté des lettres de Caen, 2^e année. N^o 4. — Caen, E. Valin, 1886.

Lucilius. — Rôle de Lucilius au point de vue Littéraire et Grammatical, dans le progrès de la Langue et de la Littérature latine, par M. H. Petitjean. — Recherches sur la misère en Normandie, au temps de Charles VI, par M. A. Coville. — Les Chrétiens en présence de la Société antique, d'après Tertullien, par M. L. Lehanneur. — Lettres du P. Martin à P.-D. Huet et de P. D. Huet au P. Martin, par M. A. Gasté.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Georg Kaibel und Carl Robert. — Einundzwanzigster Band. Drittes Heft. Berlin, 1886.

H. I. Polak, in Marci Antonini commentarios analecta critica. — E. Hiller, die Verzeichnisse der Pindarischen Dichtungen. — Th. Kock, neue Bruchstücke attischer Komiker. — Th. Mommsen, der römische oder italische Fuss. — G. Heraeus, de quodam glossematum fonte in Taciti Historiis conspicuo. — M. Schanz, zur Entwicklung des platonischen Stils. — J. Schmidt, die Einsetzung der römischen Volkstribunen. — K. Zacher, zu den Heilurkunden von Epidauros.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. XIII Jahrgang 1885. Berlin, Calvary 1886.

Neuntes Heft.

Erste Abtheilung. — Jahresbericht über Homer. — II. Höhere Kritik. 1883-1884. Von Dr. C. Rothe in Berlin.

Zweite Abtheilung. — Jahresbericht über die spätlateinischen Schriftsteller von Ende 1879 bis einschliesslich 1884. Von Privat-Docent Dr. Karl Sittl in München.

Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik, herausgegeben von Dr. Alfréd Fleckeisen und Dr. Hermann Masius. Leipzig, Teubner 1886.

Sechstes Heft. Erste Abteilung (133^{er} Band). — Selbstanzeige v. Ioh. Pomtow : poetae lyriici graeci minores. vol. I et II (Leipzig 1885). von H. Pomtow in Berlin. — Zu Theokritos. von H. Blümner in Zürich. — Bemerkungen zu Appianos. von L. Mendelssohn in Dorpat. — Ennius und seine vorgänger. von E. Baehrens in Groningen. — Die constitutio legitima des Cornificius. von H. Netzer in Forst (Lausitz). — Ciceroniana. I de inventione. II die Protagorasübersetzung. von R. Philippson in Magdeburg. — Zu Vergilius Aeneis [X 156 ff.]. von Th. Mauer in Mainz. — Zu Propertius. von G. Faltin in Neu-Ruppin. — Zu Ciceros reden. von F. Polle in Dresden. — Zu Sallustius [Cat. 43, 1] und Florus [1 5, 8]. von Th. Opitz in Dresden.

Siebentes Heft. Erste Abteilung (133^{er} Band). — Ist der Homerische hymnos auf Hermes contaminirt? von A. Ludwich in Königsberg. — Kleine beiträge zur griechischen metrik. von F. Blass in Kiel. — Zu den fragmenten der griechischen epiker. VIII-XIV. von R. Peppmüller in Hallé. — Zur kritik der Iphigeneia in Aulis des Euripides. von H. Stadtmüller in Heidelberg. — Eine lateinische Geminus-übersetzung. von K. Manitius in Dresden. — Die lateinischen annalen des Fabius Pictor. von W. Soltau in Zabern. — Die brücken im alten Rom. von G. Zippel in Königsberg. — Zu Plautus Truculentus [v. 29]. von F. Polle in Dresden. — Zu Vergilius Aeneis [I 494-504]. von Th. Plüss in Basel. — Ad Vergilii vitam Suetonianam. von J. W. Beck in Groningen. — Die zeit

des Horazischen archetypus. von O. Keller in Prag. — Zu Tacitus dialogus. von C. John in Urach.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Göttingen. 1886.

Inhalt des fünften und sechsten heftes (mai, juni) 1886.

Schmalz, lateinische syntax. (Aus Iwan Müllers Handbuch II). — Schmalz, lateinische stilistik. (Ebendas. II.). — Autenrieth, griechische lexikographie. (Ebendas. II.). — Paléographie des classiques latins. Collection de facsimilès, par Em. Chatelain. — Demosthenis orationes ex recensione G. Dindorfii. Vol. I. Editio quarta correctior curante Fr. Blass. — Fr. Stameczka, untersuchungen über die rede des Demosthenes von der gesandtschaft. — G. Leue, quo tempore et quo consilio oratio quae inscribitur *περί τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνηθηκῶν* scripta sit. — T. Macci Plauti Mostellaria with notes, by B. A. Sonnenschein. — J. v. Pflugk-Hartung, Perikles als feldherr. — E. von Stern, geschichte der spartanischen und thebanischen hegemonie vom königsfrieden bis zur schlacht bei Mantinea.

Philologus. Zeitschrift für das klassische Alterthum, herausgegeben von Ernst von Leutsch. — 1886. — Göttingen.

45^r Band. Inhalt des dritten heftes. Abhandlungen. Ueber die grabchrift des Augustus. Von Johannes Schmidt. Zu Thukydides. Von G. F. Unger. — Reformen des römischen kalenders in den jahren 45 und 8 vor Chr. Von August Mommsen. — Theophr. Char. 27. Von G. F. Unger. — Roms gründungstag in sage und geschichte. Von W. Soltau. — Theophr. Char. 20. 30. Von G. F. Unger. — Der tempel der Magna Mater in Rom. Von Otto Gilbert. Die ältesten handschriften zu Ciceros jugendwerk *De inventione*. Von E. Ströbel. — Jahresbericht. Eutropius. (Schluss). Von C. Wagener.

Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen, herausgegeben von H. Kern und H. J. Müller. — Berlin, 1886.

September. I. Abteilung. Abhandlungen. Das Wesen unseres Gymnasiums I. Von Professor Dr. O. Weissenfels in Berlin. — II. Abteilung. Litterarische Berichte. F. A. Specht, Geschichte des Unterrichtswesens in Deutschland von den ältesten Zeiten bis zur Mitte des 13 Jahrhunderts, angez. von Oberlehrer Dr. C. Rethwisch in Berlin. — W. Fries, Lateinisches Übungsbuch für Tertia, angez. von Oberlehrer Dr. H. Fritzsche in Mülheim a. d. Ruhr. — H. D. Müller und J. Lattmann, Griechische Grammatik I, angez. von Oberlehrer Dr. R. Schröter in Wongrowitz. — G. Busolt, Griechische Geschichte I, angez. von Oberlehrer Dr. G. Stoeckert in Züllichau. — K. Uth, Leitfaden für den Unterricht in der Planimetrie; A. Stegmann, Die Grundlehren der ebenen Geometrie; 3. Aufl., herausgeg. von J. Lengauer, angez. von Professor Dr. Hub. Müller in Metz.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, und O. Seyffert. 1886. Calvary.

31 Juli. **Rezensionen und Anzeigen** : R. Schöll et G. Studemund, *Anecdota varia Graeca et Latina* (O. Seyffert). — G. Fracassarioli, *L'ode Pitia I. di Pindaro dichiarata e tradotta* (L. Bornemann). — F. H. M. Blaydes, *Aristophanis comici quae supersunt opera I. et II.* (O. Bachmann). — B. Aubé, *Platon. La république* (C. Schmelzer). — R. Förster, *De Polemonis physiognomicis dissertatio* (W. Nitsche). — F. Ogerau, *Essai sur le système philosophique des Stoïciens* (P. v. Gizycki). — I. Vahlen, *De versibus nonnullis Horatianis* (W. Mewes). — W. Gilbert, *M. Valerii Epigrammaton libri* (L. Friedländer). — E. S. Shuckburgh, *Cato Maior* (Fr. Müller). — O. Eichert, *C. Iulii Caesaris comm. de b. G. Nebst Schulwörterbuch* (R. Schneider). — F. Kraner-Dittenberger, *C. Iulii Caesaris comm. de b. G. 14 Aufl.* (R. Schneider). — A. Zingerle, *T. Livii ab urbe condita libri I. II. XXI, XXII* (—). — J. Praun, *Bemerkungen zur Syntax des Vitruv mit eingehender Darstellung der Substantivsätze* (J. H. Schmalz). — P. Willems, *Le sénat de la République Romaine* (H. Genz). — A. Häbler, *Die Nord- und Westküste Hispaniens* (D. Detlefsen). — Th. Schreiber, *Unedierte römische Fundberichte aus italienischen Archiven und Bibliotheken* (—). — J. J. H. Schmitt, *Lateinische Sprichwörter, Redensarten, Musterstellen und Musterverse* (L. Grasberger). — B. Sepp, *Lateinische Synonyma* (J. J. H. Schmitt). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

14 August. — **Rezensionen und Anzeigen** : L. Campbell and E. Abbott, *Sophokles* (Wecklein). — A. Müller, *Oedipi regis Sophoclei vv. 326 f. choro an Oedipo rectius tribuantur?* (Wecklein). — H. Panofsky, *De historiae Herodoteae fontibus* (Wecklein). — F. Picavet, *M. T. Cicéron, De natura deorum livre II* (H. Deiter). — M. C. Thiaucourt, *M. Tullii Ciceronis de natura deorum liber secundus* (H. Deiter). — L. D. Dowdall, *Livy Book XXI* (—). — G. Richards and A. S. Walpole, *Livy, The siege of Syracuse* (—). — R. v. Scala, *Ueber die wichtigsten Beziehungen des Orientes zum Occidente im Altertum* (H.). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

21 August. — **Rezensionen und Anzeigen** : J. M. Hoogvliet, *Studia Homerica* (P. Cauer). — H. W. Smyth, *The Reduction of EI to I in Homer* (P. Cauer). — G. Knaack, *Quaestiones Phaethontaeae* (Wecklein). — W. Kocks, *Ausgewählte Reden des Lysias* (E. Stutzer). — G. Lyon, *Lucrèce. De natura rerum liber quintus*. — L. Crouslé, *T. Lucreti Cari de rerum natura liber quintus* (A. B.). — H. Meylan, *Nonius Marcellus* (L. Mueller). — A. Erman, *Agypten und Agyptisches Leben im Altertum* (E. Meyer). — F. Woenig, *Die Pflanzen im alten Agypten* (A. Erman). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

28 August. **Rezensionen und Anzeigen** : L. Dyer, *Plato, Apologie*

of Socrates and Crito (C. Schmelzer). — **L. Carrau**, Aristote. Morale à Nicomaque (Livre X) (M. Wallies). — **A. Kiessling** et **V. Prou**, Dionysii Halicarnassensis antiquitatum Romanarum quae supersunt (G. J. Schneider). — **G. Schmidt**, Philodemea (H. Landwehr). — **C. Giussani**, Quaestiones Lucilianae (J. M. Stowasser). — **J. Meuser**, P. Ovidii Nasonis Metamorphoses (R. Ehwald). — **M. Hertz**, L. Carrionis in A. Gellii noctium Atticarum libros commentarios castigationum et notarum specimen alterum (O. Gorges). — **O. Crusius**, Beiträge zur griech. Mythologie und Religionsgeschichte (W. H. Roscher). — **H. Heydemann**, Dionysos' Geburt u. Kindheit (E. Kroker). — **G. Gerber**, Die Sprache und das Erkennen (K. Bruchmann). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

4 September. **Rezensionen und Anzeigen** : **R. Pöhlmann**, Die Uebervölkerung der antiken Grosstädte im Zusammenhange mit der Gesamtentwicklung städtischer Civilisation dargestellt (O. Richter). — **Th. D. Seymour**, Introduction to the Language and Verse of Homer (G. Vogrinz). — **R. Schreiner**, Zur Würdigung der Trachiniai des Sophokles (H. Müller). — **Fr. Ritschl-G. Goetz**, T. Macci Plauti Bacchides (W. Abraham). — **E. Droz**, De M. Cornelii Frontonis institutione oratoria (Hirt). — **C. Abel**, Sprachwissenschaftliche Abhandlungen (A. Lincke). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

11 September. **Rezensionen und Anzeigen** : **L. Wiese**, Lebenserinnerungen und Amtserfahrungen (Fr. Paulsen). — **R. Bonghi**, Platonis Euthyphro, Apologia, Crito, Phaedo (C. Schmeltzer). — **Fr. Plessis**, Italici Ilias Latina (Hugo Magnus). — **K. Scipio**, Des Aurelius Augustinus Metaphysik (C. Windel). — **M. Ruggiero**, Storia degli scavi di Ercolano (—). — **M. Ruggiero**, Degli scavi di Stabia dal 1749 al 1782 (—). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

18 September. **Rezensionen und Anzeigen** : **J. Menrad**, De contractionis et synizesos usu Homérico (P. Cauer). — **W. A. Meyer**, Hypatia von Alexandria (H. v. Kleist). — **W. Kloucek**, P. Vergili Aeneis (A. Zingerle). — **Fr. Fröhlich**, Einige stilistische und realistische Bemerkungen zur militärischen Phraseologie des Tacitus (K. E. Georges). — **G. Schultz**, Quibus auctoribus Aelius Festus Aphthonius de re metrica usus sit (D. H. Reimann). — **S. Bugge**, Der Ursprung der Etrusker, durch zwei lemnische Inschriften erläutert (W. Deecke). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

25 September. **Rezensionen und Anzeigen** : **H. Buermann**, Die handschriftliche Ueberlieferung des Isokrates. II. Der Urbina und seine Verwandtschaft (J. Zycha). — **G. Kratt**, De Appiani elocutione (R. Bittschofsky). — **W. Scott**, Fragmenta Herculanensia (H. Landwehr). — **J. S. Reid**, M. Tulli Ciceronis Academica (P. v. Gizycki). — **B. Eschenburg**, Wie hat Ovid einzelne Wörter und Wortklassen im Verse verwandt? (H. Magnus). — **E. Hübner**, Neue Studien über den römischen Grenzwall in Deutschland (F. Haug). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder.

4 August. — Rezensionen und Anzeigen : U. v. Wilamowitz-Moellendorf, *Isyllos von Epidauros* (Otto Schroeder). — M. Tulli Ciceronis *epistolarum ad Atticum*. Rec. J. C. G. Boot (K. Lehmann) Schluss. — *Festi Breviarium rerum gestarum populi Romani* ed. C. Wagener (R. Sprenger). — E. Mach, *Der Relative Bildungswert der philologischen und der mathematisch-naturwissenschaftlich. Unterrichtsfächer der höheren Schulen* (D. Coste). — Auszüge, etc.

11 August. — Rezensionen und Anzeigen : Duruy — Hertzberg, *Geschichte des röm. Kaiserreichs*. Lfrg. 9-32 (Violet). — Franz Fröhlich, *Beiträge zur Geschichte der Kriegführung der Römer* (G. Faltn). — Br. Baier, *De Plauti fabularum recensionibus Ambrosiana et Palatina* W. Abraham). — C. Sallustii Crispi *bellum Catilinae* und *bellum Jugurthinum*. Von I. Prammer (Th. Stangl). — *Catulli Veronensis Liber*. Recognovit L. Schwabe (K. P. Schulze). — Dom. Milelli, *Verde antico* (—th—). — W. Gidionsen, *Vorlagen zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische im Anschluss an das erste Buch von Ciceros Tusculanen* (O. Weissenfels). — M. Seyffert u. H. Busch, *Lateinische Elementargrammatik*; P. Wesener, *Lateinis. Elementarbuch*. 2. Tl. (E. A.) — Auszüge, etc.

18 August. Rezensionen und Anzeigen : W. V. Humboldt, *Sprachphilosophische Werke*. Hrsg. u. erkl. v. H. Steinthal (F. Holthausen). — O. Crusius, *Beiträge zur griech. Mythologie und Religionsgeschichte* (O. Gruppe). — Gualth. Prellwitz, *De dialecto Thessalica* (P. Cauer). — Chr. Harder, *De Ioannis Tzetzae historiarum fontibus* (H. Giske). — M. Tullius Cicero, *Ausgewählte Briefe*. Erklärt von Fr. Hofmann. 1. Bdch. 5. Aufl. (L. Gurlitt). — T. Livii *ab urbe condita libri I. II. XXI. XXII*. Ed. Ant. Zingerle (E. Wolff). — P. Harre, *Hauptregeln der lateinischen Syntax*. 9. u. 10. Aufl. (A. Prümers). — K. Stegmann, *Latein. Schulgrammatik*. (id.). — K. Meissner, *Kurzgefasste lateinische Schulgrammatik*. — Auszüge, etc.

25 August. — Rezensionen und Anzeigen : *Sammlung d. griechischen Dialekt-Inschriften*. Hrsg. v. H. Collitz II 1 (P. Cauer). — M. Lehnerdt, *De locis Plutarchi ad artem spectantibus* (C. Th. Michaelis). — H. R. Grundmann, *Quid in elocutione Arriani Herodoto debeatur* (S. Lederer). — C. Sallustii Crispi *bellum Catulinae*. Ed. A. M. Cook (J. H. Schmalz). — R. Sabbadini, *Studi di Gasparino Barzizza su Quintiliano e Cicerone* (B. Kübler). — Auszüge, etc.

1 September. — Rezensionen und Anzeigen : Aug. Brand, *De dialectis Aeolicis quae dicuntur*. Particula I (P. Cauer). — L. Weissel, *Die Lieder des Anakreon* (O. S.). — *Flavii Iosephi opera*. Ed. Bened. Niese. Vol. II

(Fr. Krebs). — Heinr. Wieschhoelter, De M. Caelio Rufo oratore (O. Harnecker). — R. Sabbadini, Guarino Veronese e gli archetipi di Celso e Plauto (B. Kübler). — Auszüge, etc.

8 September. — Rezensionen und Anzeigen: Jahrbuch des Kaiserl. Deutsch. archäologischen Instituts. 11 (L. v. Sybel). — Xenophons Anabasis Erkl. v. R. Hansen. 1.—3. Bdch. (H. Ball). — T. Livi ab urbe condita liber III. Erkl. v. F. Luterbacher (E. Krah). — R. Frary, La question du latin. (O. Weissenfels). — G. A. Heinrich, Le procès du latin (O. Weissenfels). — Auszüge, etc.

15 September. — Rezensionen und Anzeigen: Th. Alt, Die Grenzen der Kunst und die Buntfarbigkeit der Antike (A. Trendelenburg). — Des Sophokles Antigone. Griech. und deutsch von A. Böckh. Neue Ausgabe (Fr. Kern). — G. Behrendt, Ueber den Gebrauch des Infinitivs mit Artikel bei Thukydides (Widmann). — M. Tulli Ciceronis Orator ad M. Brutum. Rec. Th. Stangl (H. Muther) I. — Servii in Vergilii carmina commentarii rec. G. Thilo et H. Hagen II 2 (R.) — M. Holba, Ueber das Wesen Poseidons. — Auszüge, etc.

22 September. — Rezensionen und Anzeigen: Θουκυδίδου ἔνγγραφή. Mit erklär. Anm. hersg. von K. W. Krüger. 12 (3. 4. Bch.). 3. Aufl. bes. v. W. Pökel. — Thukydides' 2. Buch, Kap. 1-65. Erklärende Ausg. von Franz Müller. — Thukydides' 2. Buch, Kap. 1-65. Text von Franz Müller. (S. Widmann). — Strecker. Ueber den Rückzug der Zehntausend. Eine Studie (H. Ball). — M. Tulli Ciceronis Orator ad M. Brutum. Rec. Th. Stangl (H. Muther) II. — J. Egli, Beiträge zur Erklärung der pseudovergilian. Gedichte (Th. Maurer) I. — (W. Vietor), Quousque tandem. 2. Aufl. (G. Hergel). — Auszüge, etc.

29 September. — Rezensionen und Anzeigen: A. Roquette, De Xenophontis vita (A. Matthias). — G. Fricke, De fontibus Plutarchi et Nepotis in vita Phocionis (W. Klotz). — M. Tulli Ciceronis Orator ad M. Brutum. Rec. Th. Stangl (H. Muther) Schluss. — J. Egli, Beiträge zur Erklärung der pseudovergilian. Gedichte (Th. Maurer). — R. C. Jebb, Richard Bentley (G. Landgaaf). — Auszüge, etc.

REVUE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN BELGIQUE.

Tome 29.

6^e Livraison.

QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT, LETTRES ET SCIENCES.

SOCIÉTÉ POUR LE PROGRÈS DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES ET HISTORIQUES.

*28^e séance, tenue au Conservatoire royal de Bruxelles,
le Lundi, 1^{er} novembre 1886.*

La séance est ouverte à 1 ¹/₂ heure, sous la présidence de M. De Longé, premier président de la Cour de cassation.

Sont présents : MM. Faider, *président d'honneur*; Gantrelle, *vice-président*; Wagener, *secrétaire général*; Fredericq, *secrétaire adjoint*; Alexandre, Bley, Crutzen, Delbœuf, De Moor, Duchesne, Dufief, Dupont, Gevaert, Gillet, Hallet, Hegener, Hubert, Keelhoff, Kleyntjes, Lonchay, Magin, Marzorati, Pel-tier, Preudhomme (Léon), Van Camp, Vanderkindere, Vollgraff, Wagner, Waltzing et Wittmann.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et approuvé.

M. Wagener fait savoir que M. Thomas indisposé s'excuse de ne pouvoir assister à la séance. M. Sluse s'excuse en son nom et au nom de ses collègues d'Arlon, qui n'ont pas congé le 2 novembre et ne peuvent se rendre à la séance.

L'assemblée admet à l'unanimité comme membres de la société MM. Roger de Goeij, professeur à l'athénée d'Ostende; A. de Ziegesar, professeur à l'athénée de Bruxelles; Gilman, professeur à l'athénée de Gand; Aug. Gittée, professeur à l'athénée d'Ath; Haag, professeur à l'athénée de Gand, et Martin Philippson, professeur à l'université de Bruxelles.

MM. de Goeij, de Ziegesar et Philippson sont introduits et installés comme membres par M. le président.

Au nom de M. Gilles, trésorier, qui est empêché d'assister à la séance, M. Dupont présente à l'assemblée le compte annuel.

L'exercice précédent se soldait par un boni de 2269 fr. 50 c. Pendant l'année 1885-1886 les recettes ont été de 2680 fr. 50 c. et les dépenses, de 61 fr. 23 c. Le boni général est donc de 2619 fr. 30 c. (*Approuvé*).

M. Vanderkindere, après avoir présenté quelques considérations préliminaires, donne lecture d'un fragment de manuel d'histoire universelle destiné à la classe de septième. Ce fragment embrasse l'histoire ancienne de l'Orient et de la Grèce.

En réponse à une question posée par M. Gillet, M. Vanderkindere dit que son manuel, comme tout autre, devrait être commenté et interprété en classe par le professeur. On lui fera peut-être le reproche de toucher à des sujets trop élevés pour des élèves de septième : organisation politique des états, systèmes religieux des anciens, etc. M. Vanderkindere constate qu'on le fait dans tous les manuels ; quant à lui, il s'est efforcé de rendre ces choses compréhensibles pour de jeunes élèves de 11 à 12 ans. M. Vanderkindere croit que c'est faisable, pourvu qu'on raisonne simplement et clairement avec les élèves.

M. Hegener pense au contraire que c'est impossible. Pour le faire, il faut supposer à l'enfant une foule d'idées abstraites qu'il n'a pas encore. Nos livres de lecture devraient être le grand véhicule de l'enseignement historique dans les classes inférieures des athénées et le professeur devrait donner les explications nécessaires à l'occasion des morceaux expliqués. M. Hegener se plaint d'ailleurs à reconnaître que, si la plupart de nos manuels d'histoire destinés aux classes inférieures donnent à l'élève des idées fausses, ce n'est pas le cas pour le fragment lu par M. Vanderkindere.

M. Gillet croit aussi que l'essai de M. Vanderkindere est remarquable, mais il estime que ce manuel contient trop de mots abstraits que des enfants ne comprendraient pas. Le but à atteindre est de donner aux élèves de la septième une idée de l'histoire universelle. M. Gillet ne pense pas qu'on puisse l'atteindre avec un manuel. Il voudrait voir donner cet enseignement à l'aide de dessins, représentant, par exemple, un guerrier du moyen âge, un château féodal, etc., ou à l'aide de cartes, par exemple, en mettant en regard une carte de la Belgique ancienne et une carte de la Belgique contemporaine et en les commentant. On arriverait ainsi à un enseignement concret. Il faudrait aussi un livre illustré destiné au professeur et lui donnant en gravures les choses indispen-

sables à son enseignement. En un mot, il faudrait toujours déduire d'une représentation matérielle les notions relatives à une civilisation ancienne, incompréhensible sans cela pour de jeunes élèves.

M. Vanderkindere reconnaît que les observations de M. Gillet contiennent une grande part de vérité. C'est ainsi qu'il va sans dire qu'un bon manuel doit être illustré et que l'enseignement historique ne se conçoit pas sans cartes et sans gravures. Mais ce n'est que dans l'enseignement primaire qu'il faut éviter le plus possible les manuels. Dans l'enseignement moyen l'élève est assez âgé pour en employer. Il peut déjà raisonner autrement qu'à l'aide de ses yeux.

M. Gillet pense qu'en septième les élèves sont encore dans l'enseignement primaire à peu de chose près.

M. Hegener persiste à croire que des élèves de septième manquent d'une foule de notions indispensables pour saisir les généralités historiques. Certes, les moyens plastiques ne sont pas à dédaigner. Il convient de ne jamais les abandonner, pas même dans les classes supérieures. Mais il y a autre chose que le château féodal dans le moyen âge. On ne peut expliquer aux enfants une époque aussi difficile par quelques gravures.

M. Vollgraff estime que l'utilité d'un bon manuel ne peut être contestée. On en a fait l'expérience pratique dans l'enseignement moyen en Hollande, où le petit manuel d'Elbers, qui ressemble à ce que M. Vanderkindere a esquissé dans son fragment, a produit depuis longtemps d'excellents résultats. M. Vollgraff a employé lui-même ce petit livre avec succès, pour enseigner l'histoire universelle à ses deux enfants âgés de 10 et de 11 ans.

M. Delbœuf voudrait connaître l'avis des professeurs d'histoire présents à la séance. Dans son manuel, M. Vanderkindere s'est efforcé de donner des idées justes aux élèves. Cela est-il possible avec de simples planches représentant un château-fort, etc. ?

M. Dufief fait l'historique du nouveau programme de l'enseignement de l'histoire dans les athénées. Jadis on coupait l'histoire par tranches : l'histoire sainte en 7^e, puis l'histoire grecque, romaine, du moyen âge, moderne et nationale jusqu'en rhétorique, sans aucune récapitulation. Les résultats étaient peu satisfaisants. On y a substitué le système du double cours d'histoire, précédé d'une introduction élémentaire, placée

dans la classe de septième et comprenant une promenade générale à travers l'histoire universelle. Comment atteindra-t-on le but ? D'après M. Dufief, le manuel a ici moins d'importance que le professeur. Aussi longtemps qu'on chargera des professeurs non spécialistes d'un cours aussi difficile, qui demande tant de tact et même tant de science, on n'arrivera pas à des résultats utiles. Ce n'est pas à dire qu'on puisse se passer complètement de manuel. Quant au fragment lu par M. Vanderkindere, M. Dufief pense qu'il est trop abstrait pour la classe de septième. Il conclut que, d'après lui, il faut à la fois, pour cette classe, un professeur bien préparé, un bon manuel et un sérieux matériel scolaire (gravures, dessins, cartes, etc.). Quand ces conditions sont réunies, l'élève profitera assurément de cet enseignement élémentaire de l'histoire universelle et comprendra mieux les cours qui suivront.

M. Gantrelle constate que M. Dufief a pris pour base de son argumentation le programme actuel du gouvernement. Il demande s'il ne conviendrait pas de changer ce programme et d'y substituer, dans la classe inférieure, les principaux faits de l'histoire générale se rattachant à la biographie des grands hommes.

M. Dufief croit que les biographies offrent de graves inconvénients. En personnifiant toute une époque dans un seul homme, on s'expose à donner des idées fausses aux élèves sur le rôle des individus et à leur faire perdre de vue l'importance des nations.

M. Hegener dit qu'il y a une foule de difficultés insurmontables, quand on veut donner à des enfants une vue d'ensemble de l'histoire universelle. Déjà la chronologie est presque incompréhensible de prime abord. Il faut partir du jour, de la semaine, du mois et de l'année pour faire saisir ce que c'est qu'un siècle ou mille ans.

Quant aux biographies, M. Hegener croit qu'il est possible de grouper le tableau exact d'une époque autour de la vie d'un grand homme.

M. Delbœuf ne partage pas les craintes de M. Hegener. On a tort de redouter les généralités et même les abstractions. En partant du connu, de l'état actuel des choses, on peut faire naître chez l'enfant le désir de savoir d'où lui vient la religion qu'il professe, la langue qu'il parle, le plaisir que lui procurent les arts, et arriver ainsi à lui faire prendre un intérêt *personnel*

à l'histoire des Juifs, des Romains et des Grecs. Mais il est nécessaire d'avoir un manuel ne renfermant que des idées justes. Enfin M. Delbœuf croit avec M. Dufief que l'élément principal d'un bon enseignement historique sera toujours le professeur lui-même.

M. Vanderkindere rappelle les désavantages de l'ancien programme d'histoire, qui hachait la matière et ne comportait aucune répétition. C'est pour y remédier qu'on a introduit les deux cycles historiques, précédés de la revue générale de l'histoire universelle en septième. Est-ce trop tôt? Qu'on place alors cette introduction en sixième ou même en cinquième; mais, à son avis, elle est indispensable. M. Vanderkindere se déclare l'adversaire des biographies.

M. Dufief fait remarquer que les biographies ne figurent pas au programme du gouvernement.

M. Gantrelle déclare que, d'après lui, les professeurs ont le droit et même le devoir de discuter et de combattre les programmes officiels, s'ils les jugent mal conçus.

M. Fredericq pense que le résumé d'histoire universelle, placé en septième, n'est pas une utopie irréalisable. Il croit qu'il ressort du débat que, pour y arriver, il faut charger de cet enseignement un professeur ayant reçu une préparation scientifique spéciale et mettre à sa disposition un bon manuel et un riche matériel scolaire. M. Fredericq déclare que lui aussi n'est guère partisan des biographies.

Après un échange d'observations entre MM. Gantrelle, Dufief, Vanderkindere, Alexandre et Faider, l'assemblée, sur la proposition de M. Wagerer, décide que s'il y a des membres qui croient nécessaire de reprendre ultérieurement ce débat, ils formuleront leur opinion sous forme de thèses qui seraient portés à l'ordre du jour de la prochaine séance.

M. Duchesne fait une lecture sur *La question des cimetières sous Marie-Thérèse*.

M. Delbœuf fait une lecture sur *La nature des compléments, à propos de la définition du complément direct*.

M. Wagerer fait une lecture sur *Une inscription pélasgo-tyrrhénienne récemment découverte à Lemnos*.

Sur la proposition de M. Fredericq, M. Hegener promet de formuler pour la prochaine séance une série de thèses relatives à l'introduction en Belgique du stage professoral allemand.

La séance est levée à 5 heures.

QUELLE MÉTHODE CONVIENT AU COURS D'HISTOIRE EN 7^e DANS LES ATHÉNÉES?

« Aperçu de l'histoire universelle, » tel est le programme d'histoire assigné à la 7^e dans les athénées. Une note annexée à ce programme porte : « Cet aperçu signalera successivement les grands peuples ou empires, en donnant quelques traits caractéristiques (étendue et durée de leur domination, mœurs, industries, grands hommes). Cette succession de *tableaux*, cette promenade à travers les âges fera comprendre aux enfants la succession des temps, des peuples et des idées et les intéressera par sa variété même. »

Il résulte de ce texte que le cours se compose d'une série de *tableaux*. Combien d'éléments contiendra chacun de ces tableaux? plusieurs? ou un seul? Les opinions varient et de là deux méthodes que nous allons examiner successivement.

I. MÉTHODE DE CONCENTRATION. Cette méthode — elle prévaut depuis la mise en vigueur du programme actuel — groupe en tableaux, tantôt *les faits* accomplis par un personnage illustre ou par les peuples à une époque déterminée, tantôt une *civilisation*, c'est-à-dire, les mœurs d'un peuple, les progrès réalisés par lui dans la littérature, la philosophie, les arts, l'agriculture, etc., etc. Voici deux spécimens extraits d'un manuel d'histoire destiné à la 7^e. Ce livre, *approuvé* par le conseil de perfectionnement, est suivi dans la plupart des athénées.

1^{er} Tableau. « **Révolutions de 1848.** L'aveugle résistance du ministère Guizot à toute réforme électorale, provoqua (1) une nouvelle révolution en France, le 24 février 1848, et l'établissement d'une deuxième république. Ce fut comme une trainée de poudre dans toute l'Europe.

Les souverains (2) de Naples, (3) de Modène et (4) de Parme durent faire des concessions à leurs sujets. Toute (5) l'Italie du nord se groupa autour de Charles-Albert, roi de Piémont, pour s'affranchir de la domination autrichienne, et les circonstances encourageaient l'espoir des Italiens; car (6) l'Autriche se débattait elle-même contre les insurrections populaires, qui avaient aussi gagné (7) l'Allemagne, (8) la Suisse, (9) la Suède et même (10) la Russie. »

Les chiffres mis par nous entre parenthèses indiquent que ce tableau renferme *dix* éléments; c'est, on le voit, de la concentration très réussie.

2^e Tableau. « **Lettres, Arts et Sciences au XVIII^e siècle.** Une tendance générale de la littérature au XVIII^e siècle, consistait à battre en brèche les institutions du passé, en les représentant comme vicieuses ou ridicules. Cette tendance se révéla surtout en France dans les écrits des *philosophes* Montesquieu, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau; des *économistes* Gournay, Quesnay, Turgot, et des *encyclopédistes* d'Alembert, Diderot, Helvetius, d'Holbach, Raynal et Condorcet.

Sous ses divers aspects : philosophie, histoire, poésie, roman, la littérature du XVIII^e siècle a laissé des noms auxquels est attaché le souvenir d'œuvres remarquables. En Allemagne : Kant, Fichte, Schiller, Göthe, Lessing; en Angleterre : Hume, Richardson, Addison, Goldsmith, Pope, Daniel Foë, Swift et Sterne; en Italie : Métastase et Vico; en France : André Chénier, Crébillon, La Harpe, Lesage, Florian, Rollin, Delille et Bernardin de St Pierre.

Le fait saillant de l'histoire des arts est l'essor brillant de la musique. L'italien Pergolèse, les allemands Haëndel, Mozart, Haydn, et le liégeois Grétry ont préludé aux grandes compositions de la musique sacrée et de la musique profane.

Le domaine où se révélèrent les plus grands progrès fut celui des sciences naturelles. Lavoisier fit de la chimie une véritable science; Black découvrit l'*acide carbonique*; Cavendish, les éléments constitutifs de l'eau; Priestley, l'*oxygène* et l'*ammoniaque*; Benjamin Franklin inventa le paratonnerre; Volta la *pile électrique*; Jenner découvrit la *vaccine*; Linné transforma la botanique et Buffon traça ses immortels tableaux de la nature vivante.

En travaillant à l'avancement de la science, les savants cherchèrent en même temps à la rendre utile aux arts industriels. Denis Papin, appliquant le principe de la vapeur comme force motrice, construisit la première machine à vapeur et la soupape de sûreté destinée à en prévenir l'explosion. Philippe Lebon, rebuté dans son pays, en France, inaugura en Angleterre l'*éclairage au gaz*. »

Philosophes, économistes, encyclopédistes, histoire, poésie, roman, musique, chimie, physique, vaccine, botanique, histoire

naturelle, machine à vapeur, soupape de sûreté, enfin gaz, cela fait *quinze* éléments; ajoutons les *cinquante* noms propres et le tableau présentera à l'élève *simultanément soixante-cinq* notions différentes. C'est là ce que nous appelons concentration et voici les défauts que nous trouvons à cette méthode.

a) Ce qui frappe tout d'abord dans les tableaux ci-dessus, c'est la *multiplicité* des éléments qu'ils renferment. Les dix révolutions de 1848 sont *citées* sans qu'un seul mot les caractérise, sans qu'un seul personnage vienne donner de la vie à la composition. Ce n'est point là un récit, encore moins une narration *enfantine*, c'est un *catalogue*. Toute leçon trop complexe, dit la pédagogie, est mauvaise; en effet, plus l'élève étudie de notions simultanément, moins bien il considère chacune d'elles, donc moins bien il connaît le tout et le retient.

b) La multiplicité révèle l'intention d'être *complet*. Quiconque poursuit un tel but avec des enfants n'a point une qualité importante, nécessaire au professeur d'une classe élémentaire : l'*art de choisir* les objets de la leçon. D'autre part, la poursuite d'un tel but force souvent à parler de choses incompréhensibles pour les enfants. C'est ce qui arrive dans le second tableau où il est question de *philosophes*, d'*économistes*, d'*encyclopédistes*. Quelle idée un bambin de 7^e peut-il bien avoir d'un encyclopédiste? Nous irons plus loin : le lecteur lui-même a-t-il une notion bien claire de l'œuvre réalisée par chacune des cinquante illustrations ci-dessus nommées? Nous avouons ne pas en être là !

c) Une conséquence de la multiplicité est la nécessité d'être *concis* dans l'énonciation de chacun des éléments qui constituent les tableaux. De là, avec cette méthode, des manuels et des leçons ne renfermant que des *généralités*. Toute généralisation est par nature une *conclusion*. Présenter une conclusion toute formulée à qui ne connaît pas les faits, surtout à un enfant, c'est blesser les lois réglant l'activité intellectuelle. L'intelligence, suivant son impulsion naturelle, va des faits, des détails à la conclusion qui les résume heureusement. Tout enseignement qui méconnaît ce principe fatigue la classe et provoque l'indiscipline. D'ailleurs, une généralité est riche et significative pour qui connaît les faits; pour qui les ignore, surtout pour un enfant, elle est *vide*. Nous indiquons ici le plus grave défaut de cette méthode et l'on voit que ce défaut dérive

de la nature même de cette dernière. Elle est donc mauvaise.

d) Un caractère particulier des généralités est de *manquer d'attrait* pour les enfants. Le jeune âge, on le sait, aime surtout le concret, l'individuel, la passion, la vie, le drame, *Celsi praetereunt austera poemata Ramnes* dit, avec raison, le poète. Aussi, voyez la préférence de nos garçonnets pour les mythes, les contes, les légendes et les romans. La méthode de concentration, faisant, de par son principe même, de la leçon un agrégat de généralités, rend le cours désagréable et finit par provoquer le dégoût de l'histoire. Nous voyons dans ce fait *une* des causes de la situation déplorable révélée par les concours généraux des trois dernières années.

Nous concluons des remarques précédentes que la méthode de concentration n'est pas fondée en principe et nous allons démontrer qu'elle a contre elle l'expérience.

Les remarques mises entre parenthèses dans la note explicative citée au début de ce travail sont une incontestable invitation à l'emploi de la méthode de concentration; *hinc origo mali*. Les auteurs des tableaux ci-dessus ont pris ces remarques pour base de leur ouvrage; on voit à quoi ils ont abouti. On pourrait objecter à cela que le vice est dans les auteurs et non dans la méthode. Nous répondons négativement pour les raisons suivantes :

a) Les auteurs des tableaux ci-dessus sont des professeurs dont la science et l'expérience ne peuvent être mises en doute par personne. Ils ont fait leurs preuves. Leur livre n'est point le fruit de méditations *libres*, mais une conséquence du programme; or, c'est par douzaines qu'on trouve dans ce livre les tableaux semblables à ceux cités.

b) Un autre manuel, également approuvé par le conseil de perfectionnement, existe; les défauts de la méthode y sont bien plus sensibles que dans l'ouvrage auquel nous empruntons les citations ci-dessus.

c) Après quelques années de ce régime, des plaintes sur le cours d'histoire en septième se firent entendre aux séances de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*. On y compara, avec raison, les manuels et les leçons à de petits pains de seigle durs et très indigestes.

A la suite de ces plaintes, un savant d'une valeur reconnue, l'auteur du *Siecle des Artevelde*, tenta de manier cet outil

défectueux; il lut des essais à une séance. On constata la disparition complète du défaut renseigné ci-dessus sous le littéra *b*, des améliorations notables dans l'expression, dans la structure de la phrase, mais tous les autres vices restaient. Il ne pouvait en être autrement, car, ainsi que nous l'avons démontré, les trois autres défauts dérivent de la *nature, de l'essence* même de la méthode. Celle-ci avait paralysé un talent incontestable et incontesté. Toute tentative faite dans cette voie aboutira à des résultats analogues, ce sera une question de plus ou moins.

De ces tentatives infructueuses, des résultats insuffisants obtenus par cette méthode, nous concluons qu'elle a contre elle à la fois les principes et une expérience de plusieurs années. Notons en passant que l'expérience est d'autant plus significative qu'on avait formé des professeurs spéciaux pour l'histoire.

II. LA MÉTHODE BIOGRAPHIQUE. Quelques mots suffisent pour établir, en principe, la supériorité de la méthode biographique sur la méthode de concentration. Celle-ci demande dans les tableaux la *multiplicité* des éléments, celle-là l'*unité*. La multiplicité rapetisse les objets, divise l'attention et fatigue; l'unité, au contraire, permet de placer au premier plan du tableau une grande figure qui frappe vivement l'attention, et dont les traits se gravent dans la mémoire de l'enfant. D'autre part, la concentration a comme base des généralités vides de sens pour un esprit ignorant les faits, et dépourvues d'attrait pour le jeune âge; la biographie, au contraire, dépeint un homme remarquable; c'est le *concret* se manifestant avec le caractère de grandeur nécessaire pour captiver l'attention de jeunes élèves; c'est, en plus, la vie, la passion, le drame. La méthode de concentration, employée par Homère, produit le dénombrement des vaisseaux; la méthode biographique, entre les mains de l'immortel poète, fait vivre le bouillant Achille, l'orgueilleux Agamemnon, le rusé Ulysse. La concentration donne naissance à d'arides traités de mythologie, tels que ceux de Noël et Chapsal et d'autres auteurs du même acabit; la méthode biographique tire de la plume de Niebuhr les admirables histoires des temps héroïques. D'un côté donc, on a la multiplicité, le général, la sécheresse, de l'autre, l'unité, l'individuel, la vie et le mouvement. Selon nous, il n'y a pas à hésiter entre les deux voies.

On a fait contre l'emploi de cette méthode deux objections :

a) Les biographies donnent des idées fausses; parce qu'elles laissent les peuples dans l'ombre pour s'occuper uniquement des personnages célèbres. Cela signifie qu'une biographie n'est pas un cours *complet*. C'est là justement un des principaux mérites de la méthode. En effet, le tout historique comprenant deux éléments, les peuples et les illustrations, elle présente ces deux choses à l'élève *successivement* en commençant par celle qui est la plus concrète et la plus attrayante. Elle atteste donc chez son auteur une grande qualité *didactique* : *l'art de diviser*, de choisir et de présenter dans un ordre convenable les diverses notions composant le cours. Elle échappe ainsi au défaut reproché à la méthode de concentration sous le littéra *b*. En outre, est-il bien sérieux de formuler une telle objection? La méthode biographique est destinée à la 7^e. Depuis la 6^e jusqu'à la rhétorique, on emploie la méthode ethnographique. La vérité est donc que les peuples ont la grosse part dans le cours et que l'objection n'est pas fondée.

b) La méthode biographique était suivie avant la mise en vigueur de l'organisation actuelle. On ne voit pas qu'elle ait produit des merveilles. A cela, M. Gantrelle, un érudit, un ancien inspecteur de l'enseignement moyen, donc à même de bien connaître la situation, répondit dernièrement : « *les biographies n'étaient pas assez bien conçues et elles ont nui à la méthode.* »

Nous avons donné un cours d'histoire pendant trois ans, quand la méthode biographique était suivie en Belgique. Voici selon nous, les défauts qui ont pu dicter à l'inspecteur de cette époque les paroles rapportées ci-dessus.

L'œuvre d'un personnage historique constitue généralement un ensemble formé d'éléments très divers : idées politiques, aspirations, plans, passions, faits militaires, législation, mesures propres à retarder ou à hâter les progrès de la civilisation. Ecrire ou exposer une biographie renfermant toutes ces données, c'est faire œuvre d'historien, mais non œuvre de *professeur*, surtout de professeur d'une classe élémentaire. Le premier, ayant pour objectif la vérité, doit embrasser le tout, le second, obligé de se faire comprendre, ne peut prendre dans ce tout que les choses à la fois *compréhensibles* et *attrayantes* pour le jeune âge. Il y a donc comme base d'une biographie bien faite

un *choix intelligent* dans l'œuvre du personnage. La limite servant à déterminer les éléments à conserver ou à rejeter est donnée par la nature de l'intelligence de l'enfant et par ses goûts. Or, oyez ce début d'une biographie prise dans un manuel employé jadis avec l'approbation du conseil de perfectionnement :

« Charles gouverna le royaume des Francs pendant 36 ans, d'abord comme roi, puis comme empereur. Sa carrière politique peut être envisagée sous trois points de vues différents, à savoir : ses expéditions militaires, la protection accordée aux arts et aux sciences, l'organisation administrative. »

Voilà qui n'indique nullement l'intention de choisir et, de fait, les trois points sont exposés. C'est la biographie de Charlemagne, mon enfant, comprends si tu peux. Or, il ne comprendra sûrement pas le 3^e point. Ne connaissant pas l'organisation administrative de la Belgique actuelle, il n'est à même ni de comprendre ni de goûter le système établi par Charlemagne. Nous pourrions citer nombre de biographies ainsi faites, si l'on venait à contester l'exactitude de nos assertions. Pour le moment, disons *ab uno disce omnes* et concluons que le 1^{er} défaut de nos biographies était jadis de ne pas témoigner d'un tact pédagogique suffisant dans le choix des choses à raconter.

Un second défaut, plus grave celui-là, était de voir dans les illustrations historiques les représentants d'une *civilisation* donnée. En principe, nous ne sommes pas contre cette manière de voir ; mais nous croyons qu'il faut beaucoup de talent didactique pour ne pas tomber dans la méthode de concentration en appliquant ce principe. Aussi des manuels de biographies sont-ils tombés dans ce défaut ; ils méritent donc tous les reproches que nous avons formulés ci-dessus contre la concentration.

Les matériaux bien choisis, il s'agit de trouver une *forme littéraire* convenant aux enfants. Si vous employez les formules ordinaires de l'histoire, les termes consacrés ; si vous *énoncez* les faits au lieu de les *peindre*, de les présenter sous le côté *dramatique*, il est certain que l'enfant ne lira point *volontiers* dans son livre d'histoire. Or, tous nos manuels de biographies employés jadis étaient absolument mauvais sous ce rapport. C'étaient, non des récits pour de jeunes élèves, mais des coupures, des coups de ciseaux dans l'histoire générale, qu'on rattachait tant bien que mal.

Voici, telle qu'elle est dans la biographie de Charlemagne

citée plus haut, la narration de la guerre contre les Sarrasins. « Sollicité par les émirs insurgés contre le Calife de Cordoue, Charles fit en Espagne une expédition qui eut pour résultat la conquête de la partie septentrionale de ce pays jusqu'à l'Ebre. Cette guerre fut marquée par un triste épisode, célèbre dans les légendes du moyen-âge : l'arrière-garde de l'armée fut surprise, au retour, dans la vallée de Roncevaux, par les Montagnards de la Gascogne, et ses chefs, au nombre desquels se trouvait le paladin Roland, y périrent, sans que le gros de l'armée entendit leur appel désespéré ».

Ce n'est point là raconter, tenir l'intérêt en éveil, c'est énoncer des faits brièvement, sèchement, sans chaleur, sans action, nous dirions volontiers *rébarbativement*. Avec de telles choses, adieu l'intérêt pour les enfants : *celsi praetereunt austeram poemata Ramnes*.

Appliquons ce procédé au mythe d'Hercule tuant le lion de Némée et nous aurons le texte suivant : « Eurysthée donna l'ordre à Hercule de tuer le lion de Némée. Celui-ci avait la peau invulnérable. Hercule, ayant essayé en vain de transpercer l'animal d'une flèche, puis de l'assommer avec une massue, dut l'étrangler. » C'est la même forme littéraire que celle du texte donné ci-dessus. Comparez à ces arêtes de poissons, le récit d'un homme qui sait pour qui il écrit, de Niebuhr.

« Le roi Eurysthée dit alors à Hercule qu'il devait aller à Némée et y tuer le lion. Némée était une vallée couverte d'une épaisse forêt, située entre de hautes montagnes dans le pays d'Eurysthée. Dans cette forêt se tenait un lion dangereux ; sa peau était si dure que le fer ne pouvait le blesser ; quand les bergers lançaient des javelots contre lui, ceux-ci retombaient sur le sol sans faire du mal au lion ; alors la méchante bête s'élançait sur les bergers et les déchirait.

Hercule se posta dans la forêt, derrière un arbre, à la manière des chasseurs, afin que l'animal féroce ne le vît pas tirer. Alors le lion s'avança à travers la forêt ; il venait de dévorer des bœufs ; sa gueule et sa crinière étaient toutes souillées de sang ; il léchait avec sa grande langue le sang qui dégouttait de ses mâchoires et rugissait. Quand un lion rugit au milieu des forêts, le bruit de ce rugissement retentit comme le tonnerre et la terre tremble. Le lion frappait de la queue ses flancs et les arbres.

Hercule tira, mais la flèche rebondit; il tira une seconde fois, mais la flèche ne put transpercer la peau du lion. Pourtant, si Hercule avait tiré sur un homme armé d'une cuirasse, la flèche aurait traversé l'armure et le guerrier. Alors le lion aperçut Hercule et il bondit vers lui. Quand un lion veut bondir, il courbe son corps, pose sa poitrine sur le sol et ramène sa queue entre les jambes de derrière. Hercule roula son manteau autour du bras gauche pour tenir la bête à distance; de la main droite, il saisit une énorme massue qu'il avait coupée dans la forêt et en donna un coup terrible sur la tête du lion. Toutefois celui-ci ne fut pas tué; il se dressa sur les pattes de derrière, mais il était effrayé.

Alors Hercule sauta par dessus l'animal, lui saisit le cou entre ses deux bras, le tira vers le haut et enfin étrangla le monstre, tandis que, de ses pieds, il écrasait les pattes de derrière. Quand le lion fut mort, Hercule détacha la peau et s'en revêtit. Il plaça la gueule béante sur sa tête, en forme de casque, et roula autour de son cou la peau des pattes de devant.

La massue s'était brisée sur la tête du lion, tant les os étaient durs. Hercule se coupa une autre massue et, depuis lors, il voyagea toujours avec cette massue et la peau du lion ».

Nos biographies donnaient des notions exactes, souvent trop nombreuses, mais présentées dans un style sec, sans action. Niebuhr *peint* et *dramatise*. C'est ce qu'il faut faire avec les enfants.

De ces considérations nous croyons pouvoir conclure que la méthode biographique est fondée en principe et que l'expérience faite en Belgique ne prouve rien contre elle. Elle prouve d'autant moins que l'Allemagne a fait une expérience donnant des résultats excellents. Disons un mot sur ce point.

Le 18 août 1830, le comité scolaire provincial de Westphalie envoyait ses instructions, pour l'histoire, aux directeurs des gymnases. Ces instructions divisaient les matières en *trois cours concentriques*, exactement les mêmes que nous avons aujourd'hui. On voit que notre horloge retarde quelque peu. Pour le cours inférieur, les instructions, « *après mûres délibérations des chefs d'écoles* » prescrivent la méthode biographique. Un arrêté du Ministre de Prusse transmet peu après les mêmes instructions à toutes les provinces du royaume. Ces actes officiels ne faisaient que sanctionner l'usage géné-

ralement établi alors. Depuis cette époque, la méthode biographique n'a fait que se perfectionner en Allemagne. Les autorités pédagogiques sont unanimes sur ce point. Nulle trace dans les revues, dans les livres, d'un mouvement sérieux en faveur d'une réforme. C'est là, à notre avis, un fait important. Une méthode sanctionnée par la longue expérience de la nation qui est la première en Europe dans les questions d'enseignement, ne doit pas être rejetée à la légère. Nous croyons que l'on a été un peu vite en besogne en la mettant hors de l'école et qu'il serait sage d'y revenir, mais en l'appliquant mieux.

Cette méthode, cela va sans dire, doit avoir pour auxiliaire tous les moyens propres à montrer aux enfants le passé sous une forme intuitive : cartes, gravures, plâtres, figures de plomb, etc., etc. C'est ici surtout qu'il faut se souvenir des vers :

Segnius irritant animos demissa per aures
Quam quae sunt oculis subjecta fidelibus.

Les considérations précédentes démontrent une vérité que nous avons déjà mise en lumière à propos de l'enseignement des langues : c'est que le belge, en fait d'enseignement, cherche à réaliser des progrès plutôt par des changements d'organisation que par l'amélioration lente et systématique de ce qu'il possède. On pense involontairement au vieux proverbe : *pierre qui roule n'amasse pas mousse*¹.

N. GILLET.

¹ La Direction de la Revue est convaincue depuis longtemps que le système des biographies, tel qu'il est exposé dans l'article ci-dessus, l'emporte, pour la classe de septième, sur les autres systèmes préconisés dans ces derniers temps.

N. de la D.

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE DANS LES UNIVERSITÉS ALLEMANDES.

(Suite).

III.

« Quelle est, dit M. Loomans ¹, la grande difficulté que présente l'étude de la philosophie? la voici : on ne sait trop comment l'aborder. On ne se rend pas compte de ce que l'on veut. On dispute sur la manière de poser les questions philosophiques. Les uns vous présentent quelques lambeaux d'Aristote et prétendent qu'il faut commencer par là. Les autres se souviennent du cogito, ergo sum, et suivent la voie de Descartes. D'autres encore ne voient dans la philosophie qu'une seule question importante, celle de l'origine des idées. En un mot, la question philosophique est posée de mille manières différentes. Comment la résoudre? »

Pour avoir été émises il y a plus de quarante ans, ces réflexions n'ont rien perdu de leur à propos, et la confusion qui régnait alors dans le monde des idées ne semble pas près de disparaître. Il faut pourtant sortir de ce chaos et de cette incertitude; il faut bien que les jeunes gens apprennent à connaître le problème fondamental de toute philosophie, et les questions spéciales qui se posent dans chacune des parties de cette science; il faut qu'on leur parle des systèmes et des méthodes que l'on a proposés pour résoudre ces problèmes, et qu'on leur indique les limites dans lesquelles ils doivent contenir leurs recherches sous peine de se perdre dans un progrès à l'infini ou d'arriver à des solutions contradictoires. C'est ce que l'on fait dans les cours d'introduction à la philosophie. Je me permettrai de donner ici le plan d'un de ces cours, de celui que fait cet été M. Ebbinghaus, Docent à l'université de Berlin.

M. Ebbinghaus part des données que fournit le sens commun et la logique naturelle sur l'éternelle question des premiers principes et des causes premières; il fait ressortir les difficultés insurmontables contre lesquelles viennent se heurter ces réponses

¹ L. c. p., p. 93.

naïves et sans critique. Il présente ensuite les solutions scientifiques que l'on a tenté de donner à ce problème; il expose successivement le système du matérialisme, celui de l'idéalisme, du dualisme et du panthéisme. Il montre que chacune de ces doctrines peut adresser à toutes les autres des objections irréfutables, sans parvenir toutefois à s'imposer elle-même d'une manière absolue. Il ne suffit pas, en effet, pour détruire un système, de l'accabler sous le poids de ses conséquences et de montrer qu'il est en opposition avec la loi morale et les aspirations les plus généreuses de notre nature ou avec les besoins du sentiment : il faut encore prouver que ce système est en contradiction soit avec lui-même, soit avec des faits reconnus par l'expérience. Telle est la règle à suivre, sinon dans la vie pratique, au moins tant qu'on demeure sur le terrain de la science.

A propos de chacune de ces théories, qui ne sont, en définitive, que des manières différentes de comprendre la vie et de s'y poser, M. Ebbinghaus touche un mot des philosophes et des écoles qui les ont adoptées et défendues avec le plus de suite et de netteté. Mais il le fait, pour ainsi dire, en passant et sans entrer dans le détail, car ce cours ne doit pas faire concurrence à ceux d'histoire de la philosophie; il ne sert, ainsi que nous venons de l'indiquer, qu'à orienter les élèves sur un terrain nouveau pour eux et semé de difficultés. On leur met, comme on dit, les pièces sur le bureau : c'est à eux de choisir et d'adopter un point de vue, une méthode, ne fût-ce que par provision, car enfin il en faut une, bonne ou mauvaise : il n'y a pas de philosophie sans cela.

Quand font-ils ce choix, et à quelles règles obéissent-ils pour prendre une détermination aussi grave? — C'est là une question à laquelle il serait difficile de donner une réponse bien précise. Quelques-uns arrivent à l'université avec des tendances bien marquées, lesquelles résistent à tous les envahissements, se coordonnent peu à peu et finissent quelquefois par aboutir à la genèse d'un système plus ou moins complet ou original (v. par exemple l'histoire interne de Herbart ou celle de Schopenhauer); mais ce sont là des exceptions. La plupart subissent, au moins pour un temps, l'influence d'un professeur dont le génie a souvent quelque affinité avec le leur; mais ils reprennent tôt ou tard leur indépendance, et c'est justement pour en venir à ce résultat que sont tournés tous les efforts de ceux qui enseignent la philosophie dans les universités allemandes.

Chacun le fait à sa manière. A côté du cours assez élémentaire de M. Ebbinghaus, citons en un autre que M. Paulsen a fait cette année à Berlin sur le même sujet, mais avec un peu plus de profondeur. Le professeur y donne, en résumé, une vue d'ensemble sur les problèmes les plus importants de la philosophie et sur les différentes tentatives qu'on a faites pour les résoudre. Il divise ces problèmes en questions métaphysiques et en questions relatives à la théorie de la connaissance. Tous les problèmes de la métaphysique peuvent se ramener aux deux questions suivantes : 1° Quelle est la nature du réel ? (c'est le problème *ontologique*). — Les différents essais de solutions sont le dualisme, le matérialisme et le spiritualisme (à prendre ce dernier mot dans le sens qu'il a généralement en Allemagne, et non dans celui qu'on lui donne en France). 2° Quelle forme a l'ensemble de la réalité, c'est-à-dire l'univers ? (c'est le problème *cosmothéologique*). — Comme réponses à cette question se présentent les conceptions opposées du théisme, de l'athéisme (atomisme) et du panthéisme. — De même, dans la théorie de la connaissance, il s'agit, en définitive, des deux points suivants : 1° Qu'est-ce que connaître ou quel rapport y a-t-il entre l'ordre intellectuel et l'ordre réel ? — Deux solutions opposées : réalisme et phénoménisme (en d'autres termes, nous atteignons l'être en soi, nous y plongeons, ou bien nous ne connaissons que des phénomènes). 2° D'où provient la connaissance, ou mieux, comment s'effectue la connaissance scientifique ? — L'empirisme et le rationalisme se chargent de répondre à cette dernière question, mais ils le

¹ En général on suit l'ordre inverse. — Dans une lettre qu'il a bien voulu m'écrire à ce propos, M. Paulsen explique pourquoi il a jugé préférable d'adopter cet ordre. Il a reconnu que les problèmes relatifs à la connaissance n'excitent d'intérêt chez les jeunes gens que lorsque ceux-ci ont appris à mesurer l'importance des questions métaphysiques à la solution desquelles ces recherches permettent de s'appliquer. C'est là, d'ailleurs, une loi qui se vérifie aussi bien dans la vie des nations que dans celle des individus : dans l'antiquité grecque, comme dans les temps modernes, la philosophie débute par des spéculations cosmologiques et métaphysiques, et ce n'est qu'après des essais multiples et infructueux que la pensée humaine se replie sur elle-même et se met à réfléchir sur la nature, les limites et les conditions de la connaissance.

font d'une manière bien différente. — A propos de chacun de ces problèmes M. Paulsen entre dans quelques développements ; il montre comment ces questions se posent nécessairement à notre intelligence, il énumère les mobiles qui conduisent à telle ou telle de ces solutions et il fait connaître, pour finir, les motifs qui l'ont conduit à choisir l'une de celles-ci. Il joint à ces considérations purement spéculatives un aperçu historique sur les principaux systèmes. D'autres fois M. Paulsen ouvre son cours par cet aperçu, lorsque, par suite de circonstances particulières, cette disposition lui paraît plus intelligible ou plus propre à exciter l'intérêt. — D'autres professeurs suivent un ordre un peu différent : M. Heinze, par exemple, (Leipzig, semestre d'été 1886) part de l'idée de la philosophie, montre les rapports que cette science a avec les sciences proprement dites et avec la religion. Puis il aborde la question de la méthode et examine les trois positions fondamentales que l'on peut prendre pour étudier le rapport du sujet à l'objet, de la pensée à l'être (dogmatisme, scepticisme, criticisme) etc., etc. Le système de l'auteur m'a paru être un idéalisme, quelque peu teinté de réalisme. — Au demeurant, rien n'est fixé pour la méthode, ni pour le plan de cette espèce de cours : tantôt il se présente, et c'est le cas le plus fréquent, sous le nom de *Einleitung in die Philosophie*, et, comme les développements qu'on lui donne ne suffiraient pas à en faire un cours d'un semestre, on y joint souvent l'exposé des règles de la logique formelle ; tantôt il figure au programme sous le titre de : principes de philosophie (*Anfangsgründe der Philosophie*), ou bien, s'il se donne avec un peu plus de détails, sous le nom de propédeutique de la philosophie, c'est à savoir éléments de la métaphysique, de la psychologie, de la logique et de la morale (M. Bergmann à Marbourg, été 1886). Parfois même cet enseignement sort des cadres de la philosophie proprement dite, pour s'étendre à tout le cercle des études universitaires. Telle est la portée du cours fait à Kiel cet hiver par M. Krohn sous la rubrique de buts et moyens (*Wege und Ziele*) des études académiques. Il arrive même que cet enseignement se donne sous la forme d'un entretien familial entre le maître et ses disciples ; il rentre alors dans la catégorie des exercices pratiques : c'est ainsi que M. C. Heyder a fait cette année à Erlangen un « *conversatorium privatim, sed gratis* » sur l'introduction à la philosophie.

Un cours qui se rapproche assez bien du précédent, sans toutefois se confondre avec lui, est celui d'encyclopédie des sciences philosophiques (parfois appelé système de la philosophie dans ses contours, im Umriss). Souvent le professeur part de cet exposé pour donner à ses auditeurs quelques indications sur la méthode propre à chaque science (M. Jurger Bona Meyer l'a fait à Bonn cet hiver) ou pour l'initier aux secrets de l'investigation philosophique. Qu'il me soit permis, à ce propos, de donner encore le plan d'un cours, de celui qu'a fait cette année M. Rudolf Seydel à l'université de Leipzig, et qui est intitulé : Encyclopédie de la philosophie pour donner une première orientation sur les problèmes et les points de vue de la philosophie (Encyclopaedie der Philosophie zu erster Orientirung über die philosophischen Probleme und Standpunkte). Voici ce plan :

- I. Les sciences d'IDÉAL ou de but.
 - A. L'idéal de la *vérité* (théorie de la connaissance, y compris la logique).
 - B. L'idéal de la *beauté* (esthétique).
 - C. L'idéal du *bien* (éthique).
 - D. L'idéal du *salut* (philosophie de la religion).
- II. Les sciences d'EXISTENCE ou du monde.
 - A. L'existence *matérielle* (la partie de la philosophie de la nature qui traite de la physique).
 - B. L'existence *vivante* (la partie de la philosophie de la nature qui traite de la biologie).
 - C. L'existence *spirituelle* (psychologie).
 - D. L'existence du *monde en général* (cosmologie universelle).
- Appendice à I et à II. La philosophie de l'histoire.
- III. La science de DIEU ou théologie philosophique, comprenant la métaphysique.

Il est rare qu'on reste plus d'un an sans faire un ou plusieurs de ces cours préparatoires ; la chose est même défendue dans certaines universités, et l'on a vu qu'à Leipzig et à Berlin, on a pris des mesures pour placer à chaque semestre au moins l'un ou l'autre de ces cours d'introduction. Mais il peut se faire que, dans les universités de moindre importance, des jeunes gens débutent à un semestre où il ne se donne pas de cours de

cette nature. Que feront-ils alors pour se tirer d'affaire? — Ils ont bien les généralités sur la philosophie que certains maîtres placent en tête de leurs cours fondamentaux, ou les conseils particuliers que professeurs ou Docenten ne refusent jamais aux élèves de bonne volonté, mais c'est surtout sur eux-mêmes qu'ils doivent compter dans ces circonstances. En général on attend beaucoup en Allemagne de l'initiative, de l'intelligence et du travail personnel des étudiants. On suppose qu'en arrivant à l'université, ils sont non seulement dans les meilleures dispositions pour recevoir l'enseignement qu'on va leur communiquer, mais encore qu'ils sont prêts à saisir toutes les occasions et à faire tout ce qui dépend d'eux pour avancer dans les sciences et dans la philosophie. Aussi n'ouvre-t-on pas devant eux des routes toutes tracées et bien unies, dans lesquelles ils peuvent s'engager, cheminer comme des moutons et aller d'étape en étape (ce sont nos examens) jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme de leur voyage. Il leur faut, au contraire, se frayer, ou plutôt se créer un chemin par eux-mêmes, se composer un plan d'études et lutter à leurs risques et périls, — mais aussi à leur gloire lorsqu'ils ont atteint le but proposé. Tant pis pour les incapables, ou pour ceux qui ne peuvent se décider à sortir de leur somnolence et à secouer la torpeur dans laquelle ils sont plongés, pour promener leurs regards autour d'eux et lever les yeux au-dessus de la voie étroite dans laquelle ils voudraient se renfermer: pour ceux-là, j'en conviens, le système allemand ne vaut rien du tout. Les autres avancent comme ils peuvent, à la lumière des connaissances dont ils disposent déjà, et font leur choix parmi les cours fondamentaux et parmi les cours accessoires; les professeurs les laissent faire¹,

¹ Signalons toutefois, à ce propos, une dernière intervention de la faculté. — S'il semble au doyen qu'un étudiant ne se soit pas occupé assez longtemps des sciences générales et préparatoires, ou qu'au contraire il néglige les cours spéciaux, il l'engage à donner une meilleure direction à ses études, à moins que le jeune homme n'ait de bonnes raisons à faire valoir en faveur du plan qu'il s'est tracé. S'il refuse de suivre ces avis, il s'expose à recevoir un certificat peu favorable à la fin du triennium ou du quadriennium academicum (Règl. de l'univ. de Bonn, art. 68, § 3). J'ignore jusqu'à quel point et dans quelle mesure il est fait usage de cette disposition.

ils les attendent aux exercices pratiques : c'est là qu'ils pourront exercer un contrôle et une action efficace sur la direction de leur travail.

Avant de descendre dans les profondeurs de la métaphysique et de spéculer sur l'essence de l'âme, de la matière et sur le principe de toutes choses, il convient d'étudier les formes sous lesquelles ces êtres se manifestent à notre conscience et les lois qui président à l'enchaînement de ces phénomènes. C'est ce qu'on fait, d'une part, dans les cours de sciences naturelles, physiques et mathématiques, de l'autre, dans ceux de psychologie, de logique et d'histoire. Or ces cours, (qu'il me soit permis de le rappeler) se donnent en Allemagne dans une seule et même faculté, et leur réunion ici est réelle et vraiment féconde, puisque l'on voit des étudiants fréquenter à la fois des cours de l'une et de l'autre espèce, et cultiver tour à tour ou simultanément les sciences morales et les sciences cosmologiques. — Pour ne parler que des premières, et particulièrement de la psychologie, que de faits à observer, que de lois à découvrir, que de problèmes à élucider, intéressant les destinées de la philosophie tout entière ! Ces idées d'unité, d'identité, de temps, d'étendue, de mouvement, de force, de cause et de substance, de liberté, de moralité, de devoir, d'absolu, etc., desquelles se nourrit toute métaphysique, — à ne les prendre qu'à titre de faits psychiques et sans rapport avec la réalité objective, — que sont-elles ? d'où viennent-elles ? Les avons-nous toujours possédées, nous et nos ancêtres ? Et, dans la négative, à quel moment, de quelle manière sont-elles entrées dans notre esprit ? N'y a-t-il pas moyen de réduire le nombre de ces conceptions soi-disant primitives et inexplicables (par exemple, de ramener la représentation d'étendue à celle de durée) et de se rapprocher ainsi de l'unité, qui est le caractère et le but de toute science ? — C'est à quoi s'emploient de nos jours la plupart des psychologues allemands, et ils le font avec d'autant plus d'ardeur que certaines découvertes de la physiologie contemporaine les ont mis en appétit¹. Observation intérieure, extérieure sous toutes

¹ On a démontré, par exemple, que certains phénomènes sensibles, qui paraissaient simples et primitifs peuvent se décomposer, soit dans leurs

ses formes (étude des individus, des nations, des animaux, des cas pathologiques, etc.), expérimentation, tout est mis en œuvre par ces intrépides chercheurs, afin d'arriver à quelque résultat positif. — Le nombre et la variété des cours qui se donnent en Allemagne à ce point de vue témoignent assez de l'intérêt qui s'attache à ce genre d'investigation. A Leipzig la psychologie est enseignée cet été par MM. Strumpell, Wundt et Seydel; pendant le premier semestre ce même cours avait été donné par M. Heinze, et M. Wundt avait fait des conférences sur la psychologie nationale (Völkerpsychologie), comprenant la psychologie du langage, celle des mythes et celle des mœurs ou coutumes. Ailleurs on étudie des parties plus ou moins considérables du champ que nous venons de délimiter: tantôt c'est la mythologie générale et comparée (H. Steinthal, Berlin, été 1886), tantôt la liberté humaine (Drobisch, Leipzig, hiver 1886), ou l'origine et le développement du langage (Siebeck, Giessen, hiver 1886), la physiologie et la psychologie des perceptions extérieures (Wolff, Leipzig, été 1886), ou la psychologie de la vue (Ebbinghaus, Berlin, été 1886). Il va de soi que certains de ces cours doivent être rangés parmi les cours accessoires ou facultatifs dont nous avons parlé tout à l'heure. — En revanche le professeur s'élève parfois aux questions les plus générales que l'on puisse se poser sur cette matière. M. Caspari a donné cette année un cours à Heidelberg sur l'histoire du développement de l'homme, par rapport à la doctrine de Darwin; et M. Jessen (de l'université de Greifswald) fait en ce moment deux cours à Berlin, l'un sur la physiologie de l'âme, l'autre sur l'origine et l'existence de l'être vivant d'après les théories anciennes et modernes. — Ces noms sont bien connus de ceux qui s'occupent de psychologie, et font pressentir entre tous ces enseignements

conditions objectives (expériences de Helmholtz sur la perception du timbre), soit même pour notre conscience (perception du poli ou brillant, expériences de Dove et de Wundt) en phénomènes plus simples, mais que l'imperfection de nos organes ou l'habitude acquise nous empêche de discerner dans les conditions actuelles et normales de notre existence. On est parti de ces faits pour se demander (déjà Locke et surtout Berkeley s'étaient posé la question) si bien de ces données que nous considérons comme premières et irréductibles ne dérivent pas d'éléments plus simples et plus anciens.

d'assez grandes divergences et même des contradictions manifestes. Encore une fois n'est-il pas à craindre que ces oppositions entre maîtres également célèbres et respectés ne jettent l'esprit des jeunes gens dans des perplexités étranges, ne mettent de la confusion dans leurs jeunes cerveaux ou ne les plongent dans un scepticisme incurable ? Il y a là un danger, au moins pour les novices, quoi qu'on ait pu dire sur les avantages de la discussion, du choc des idées, etc., et ce n'est qu'après un long et sérieux apprentissage que l'on peut tâter de ce jeu-là, sans crainte de déformer son esprit. Cette restriction faite, reconnaissons tous les avantages de ce système, non seulement pour les professeurs, mais même pour les étudiants plus avancés. — J'ajouterai que la manière dont sont conçus et présentés la plupart de ces cours de psychologie diminue la gravité des inconvénients que nous venons de signaler. En effet, quelle que soit la tendance ou le système auquel obéissent les maîtres qui professent la psychologie, tous sont d'accord (au moins tous ceux que j'ai entendus) pour séparer nettement l'exposé des faits et des lois observables d'avec les considérations métaphysiques sur la nature de l'âme, son origine, sa destinée, etc. Voici, par exemple, comme M. Wundt divise son cours du présent semestre : 1^o représentation (*Vorstellungen*); 2^o émotions (*Gemüthsbewegungen*), comprenant les volitions, les instincts, les affections, etc.; 3^o développement de l'esprit, soit individuel, soit général (*Völkerpsychologie*); 4^o vues hypothétiques sur la nature de l'âme. — M. Paulsen, lui, commence par la phénoménologie de l'âme; de là il passe aux problèmes métaphysiques sur l'essence de l'âme, et il termine son cours par des aperçus anthropologiques et historiques (rapports de l'âme et du corps, développement de l'esprit individuel et de l'esprit général). La première de ces parties se divise de la manière suivante : a) les phénomènes de l'intelligence ou les états de conscience représentatifs; b) les volitions (*Willenserregungen*). M. Paulsen n'admet pas plus que M. Wundt un groupe de phénomènes, les sensations et sentiments (*Gefühle*), distinct des deux précédents; pour lui ces phénomènes rentrent dans la classe des *Willenserregungen*. Ces deux classes se subdivisent à leur tour comme suit : la première en sensations (*Empfindungen*) et représentations (*Vorstellungen*), dans le sens étroit du mot;

la seconde, en instincts et sentiments instinctifs (Triebe und Triebgefühle) et en volonté, dans le sens relevé du mot, la volonté unie à la raison. — De son côté M. Strumpell, abandonnant à la métaphysique toute recherche sur la nature de l'être pensant, considère avec Herbart (duquel il procède) le terme de faculté comme désignant simplement un ordre de faits ou de fonctions psychiques, et il étudie chacun de ces groupes en usant de tous les moyens que lui fournit l'expérience et l'expérimentation. Ainsi les élèves peuvent comparer entre eux tous ces cours sans jamais quitter le terrain solide de l'observation; ils peuvent combiner, mettre à profit tous les faits bien établis, d'où qu'ils viennent, et poser ainsi les bases d'une psychologie vraiment scientifique, contre laquelle nulle métaphysique ne saurait prévaloir.

Les cours de logique sont, en général, très élémentaires; on se contente d'y exposer les règles principales de la logique formelle d'après Aristote et Kant, sans aborder aucune des discussions que l'on a soulevées dans notre siècle sur telle ou telle partie de cette science. En raison du peu d'étendue que l'on donne à cette partie de l'enseignement, on y joint souvent un exposé de ce qu'on appelle, en ce pays, théorie, doctrine ou critique de la connaissance.

Dans ce cours on reprend, en sous-œuvre, le travail institué par Kant. Avant de proposer telle solution aux grands problèmes de la métaphysique, on se demande, avec le philosophe de Königsberg, si la connaissance est possible et par quels moyens (dans quelles limites) nous pouvons atteindre à la vérité. On part, pour répondre à cette question, d'une analyse, aussi exacte et aussi approfondie que possible, des données de la connaissance; mettant à profit les découvertes de la science contemporaine, on évite, comme on peut, de tomber dans les erreurs où ont versé Kant et ses successeurs immédiats en prenant, par exemple, pour des principes universels et absolus de simples faits contingents, voire même des hypothèses ou des produits de l'imagination¹. Enfin on essaye de déterminer la

¹ Pour ne citer qu'un exemple, v. la discussion soulevée par certains mathématiciens (Gauss, Riemann, Helmholtz, etc.) sur l'origine de certains axiomes géométriques, tels que: l'espace a trois dimensions, ou bien: entre deux points on ne peut mener qu'une seule ligne droite, etc.

nature et la portée de notre faculté de connaître : criterium de la certitude logique (évidence), criterium de la certitude métaphysique (foi naturelle), méthode à employer pour mettre d'accord ces deux certitudes, ou, en d'autres termes, pour passer de l'ordre formel, psychologique, subjectif, à l'ordre réel, ontologique et objectif. — Certains professeurs joignent à ces considérations une étude sur la méthode des sciences particulières comparée à celle de la philosophie (Methodenlehre); d'autres ajoutent à cet exposé un tableau des principales solutions que l'on a proposées pour résoudre le problème fondamental de la philosophie¹. En résumé, nous avons dans ce cours une véritable propédeutique à la métaphysique : toutes ces questions à la solution desquelles est attachée l'existence et la forme de toute philosophie, — à peine indiquées dans les cours d'introduction, — sont reprises ici et discutées avec le soin

Sont-ce là, comme le prétendait Kant, des jugements synthétiques a priori, des principes transcendants, ou bien n'y faut-il voir que des propositions d'expérience (Erfahrungssätze)? — Il résulte des travaux de ces mathématiciens que ces axiomes, pour employer les termes de logique, n'ont qu'une valeur assertoire, et nullement apodictique, et que, s'il nous est impossible de percevoir ou de nous représenter un espace de 4, 5...n dimensions, il nous est permis au moins de concevoir un espace de cette nature. Cf. RENOUVIER, *Traité de logique générale*, 2^e éd., t. II, pp. 87-93.

¹ Je n'ose plus présenter ici l'analyse d'un de ces cours en particulier. Les logiques d'Überweg, de Lotze, de Wundt, de Sigwart (dans les chapitres relatifs au problème de la certitude) donneront une idée assez exacte de la façon dont cette matière est traitée pour le moment au delà du Rhin. N'oublions pas cependant que ces ouvrages sont, en général plus développés et plus profonds que le cours qui leur a servi de point de départ. — Chaque philosophe devant se faire une opinion, ne fût-ce que par provision, sur ce problème de la connaissance, il serait assez difficile de dire laquelle de ces théories prévaut en Allemagne pour le moment : il semble que c'est une conception qui, se rapprochant de celle de Schopenhauer, pourrait s'exprimer à peu près comme ceci : a) Il n'y a de connaissance absolue que celle que le sujet connaissant a de lui-même par la vie (was er unmittelbar erlebt). b) La vie des autres esprits est comprise par nous dans la mesure de la ressemblance qu'elle a avec la nôtre propre. c) Le monde corporel, comme tel, est une vue du dehors et accidentelle de la réalité (eine zufällige Aussenansicht des Wirklichen) : peut-être ce réel a-t-il de l'affinité avec ce que nous connaissons par la vie (was wir erlebend kennen), et est-il de la nature de l'âme ou de l'instinct.

et les développements qu'elles méritent. Vu son importance, ce cours est donné fréquemment, parfois par deux maîtres à la fois. Cet été il est fait à Berlin par M. Von Gizicki et par M. Zeller, celui-là même qui, l'un des premiers, a rompu avec Hegel dont il avait d'abord subi l'influence, pour proclamer la nécessité d'en revenir à Kant, de reprendre les questions qu'il s'était posées et de les traiter dans l'esprit de sa critique, c'est-à-dire en toute liberté, et mettant à profit l'expérience et les richesses que nous avons acquises dans l'intervalle.

En revanche la métaphysique proprement dite (métaphysique générale, philosophie idéale, ontologie) est, pour le moment, bien délaissée. Je n'ai vu faire de cours sur cette matière dans aucune des villes où je me suis arrêté, et les professeurs que j'ai consultés à ce propos m'ont dit qu'il était très rare qu'on en donnât encore : Lotze paraît être le dernier qui ait passionné les esprits pour les questions de ce genre. Toutefois, en parcourant des programmes d'université, j'ai relevé par ci par là un enseignement de la métaphysique. J'ai remarqué entre autres les cours faits par des Hégéliens plus ou moins purs : M. Kuno Fischer (Heidelberg) et M. Michelet (Berlin) avaient annoncé pour cet été, l'un, des leçons sur la doctrine de la science, l'autre, un cours sur la philosophie comme science exacte (mais ce dernier n'avait pas encore commencé au moment où j'ai quitté Berlin). Notons encore le système assez original, que M. Ch. von Sigwart expose, de temps à autre, à Tubingue, et le cours que M. Hagemann fait à Munster, dans l'esprit d'Aristote et de la scolastique. — C'est peu, surtout si l'on compare la situation actuelle de la métaphysique à celle qui lui avait été faite pendant la première moitié de ce siècle. Mais il est inutile de revenir sur ce point.

La métaphysique spéciale ou réelle a moins souffert de la réaction qui a frappé toute espèce de spéculation, et le progrès même des sciences particulières a ramené sur le tapis ces questions d'origine et de causes premières, qui s'imposeront toujours à la curiosité humaine, quoi qu'on fasse pour les écarter. Nous avons vu, à propos des cours de psychologie, avec quelle rigueur les professeurs, aujourd'hui, distinguent entre les faits et lois de la vie psychique et les recherches métaphysiques sur le principe de ces faits. Il en va de même pour la philosophie de la nature. Citons, à ce propos, quelques cours pris au hasard

dans le programme des universités pour cette année : à Goettingue, celui de M. Georg Elias Müller sur l'explication téléologique ou mécanique de la nature (semestre d'hiver) et sur la philosophie de la nature (semestre d'été); à Bonn, celui de M. Schaarschmidt sur les différentes conceptions du monde et de la vie; à Berlin, celui de M. Märcker sur la philosophie de la nature chez les anciens d'après Aristote; à Greifswald, celui de M. Rehmke sur la philosophie de la nature au XIX^e siècle; à Fribourg, celui de M. Riehl, sur quelques chapitres choisis dans l'histoire de la philosophie et de la science (Socrate, Giordano Bruno, Galilée, etc.). A Strasbourg, où l'on a institué, avec l'appui du gouvernement, un séminaire spécial pour la philosophie, il semble que cette partie de la métaphysique soit assez en honneur. M. Kerry y a fait, dans le premier semestre de cette année, un cours sur la philosophie de la nature avec des exercices pratiques à l'appui et, dans le second semestre, un cours (collegium) sur le mouvement et la causalité, et des exercices (expériences) sur la philosophie de la mécanique et des mathématiques. Son collègue, M. Windelband, a donné, le même été, un aperçu sur les différentes conceptions de l'univers. Disons encore que, malgré la défiance que bien des savants ont conservé à l'endroit de la métaphysique depuis les tentatives de Hegel et de Schelling, des hommes tels que Haeckel, Helmholtz ou du Bois-Reymond ne craignent pas, au besoin, de s'élever, dans leurs cours, jusqu'à la sphère des questions premières.

L'enseignement de la théologie rationnelle m'a semblé, lui aussi, dans un état relativement prospère. C'est du moins ce que l'on peut conclure en notant le nombre des cours qui se font actuellement sur cette branche de la philosophie. J'en ai compté jusques à dix, rien que pour ce semestre : parmi ceux-ci un ou deux, il est vrai (histoire de la religion, ou de la philosophie de la religion), relèvent plutôt de l'histoire que de la métaphysique, mais ils contiennent néanmoins une partie théorique ou critique. — Il se peut que les circonstances politiques soient pour quelque chose dans cette abondance (relative) de biens : dans ce cas nous retrouverions ici un des caractères de la philosophie allemande, le seul peut-être qui surnage, pour le moment, au milieu des courants et des remous qui se forment dans cet océan d'opinions et de sys-

tèmes : c'est une préoccupation intense de la vie et de la réalité, un désir de tirer de ces investigations scientifiques et philosophiques tout ce qu'elles sont susceptibles de donner pour le plus grand bien des individus et de la patrie. — Je sais tout ce qu'on pourra dire sur l'idéalisme des Allemands, sur l'habitude qu'ils ont de porter, d'emblée, les questions les plus particulières au plus haut degré de généralité qu'elles puissent atteindre, et de tâcher de les considérer dans les rapports qu'elles ont avec l'universalité des choses. Mais ces aspirations n'excluent pas chez ce peuple des tendances pratiques, nullement étroites, j'en conviens, mais bien arrêtées, et qui se combinent avec les premières dans une harmonie qui frappe les étrangers de surprise et d'admiration. Ainsi, pour en revenir à la philosophie de la religion (là où le combat a été le plus vif, surtout depuis l'évolution de la gauche hégélienne), on s'efforce actuellement de concilier les intérêts de la foi (naturelle ou révélée) avec les données et les découvertes de la science contemporaine, les besoins du sentiment (des Gefühles) avec les exigences du savoir (des Wissens). Dans l'ordre politique, économique et social, on travaille également à rétablir la paix, et l'on met à profit pour cela tous les travaux d'histoire, de géographie, de statistique, etc., dont on peut disposer. Sur le terrain de l'enseignement et de la pédagogie, on concentre toutes les lumières de la psychologie et des autres sciences, afin d'arriver à former des générations fortes et vaillantes, au moral comme au physique, et qui puissent étendre et consolider la puissance et la prospérité du pays. « L'université, dit à ce propos M. Séailles, n'est pas un objet de luxe, ni une machine à faire passer des examens; elle a un rôle déterminé; elle fait partie d'un ensemble organique; elle tient au gymnase et à la Realschule de 1^{er} ordre : c'est de ces écoles secondaires que viennent ses étudiants. C'est pour leur préparer des maîtres intelligents et sûrs qu'elle travaille. Sans doute la science est cultivée pour elle-même, avec désintéressement; mais, communiquée, transmise aux futurs maîtres des écoles publiques, elle doit se propager, et comme circuler dans toute la nation. Personne ne peut enseigner dans un gymnase ou dans une Realschule sans avoir passé trois ans à l'université et sans avoir subi les

¹ L'enseignement de la philosophie en Allemagne, 1. c.

examens d'Etat qui donnent le droit de professer. On ne comprend bien l'université qu'en la saisissant dans ses rapports intimes avec l'enseignement secondaire dont elle forme les maîtres. A l'université non seulement l'étudiant devient un savant, ce qui n'est pas donné à tous, mais il devient un éducateur ; non seulement il est instruit, mais il apprend comme on peut instruire les autres. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de la méthode aujourd'hui répandue dans toutes les écoles de l'Allemagne : ce serait un travail nouveau et considérable. On peut dire d'un mot que cette méthode est la maïeutique et qu'elle rappelle les procédés et les principes de Socrate.... L'élève, en passant d'une classe à l'autre, ne trouve pas des procédés nouveaux ou contraires ; ses études forment vraiment une suite, et le développement de l'esprit est régulier, continu, poursuivi suivant des lois constantes. Voilà l'utilité pratique qui, dans l'ordre de la philosophie, répond aux services rendus par les historiens de l'université¹. Ainsi s'expliquent et la vitalité que possède la philosophie en Allemagne et l'intérêt que cette science excite, au moins parmi les classes dirigeantes de la société. Si, dans ses formes les plus pures et les plus abstraites, elle semble n'avoir rien de commun avec la vie ordinaire, on peut dire que, par son point de départ et par ses applications, elle est en relation continue avec les sciences, l'art, la politique, la religion et en général avec toutes les manifestations de l'activité humaine. C'est par là qu'elle s'alimente, se renouvelle et qu'elle se rajeunit : supprimez ces affluents, elle languit et dégénère en un formalisme étroit et desséché. — C'est surtout dans les cours facultatifs que l'on peut constater cette action bienfaisante et continue, cette introduction perpétuelle d'éléments nouveaux et la présence de ce double courant ; il n'est, pour ainsi dire, pas une question de quelque importance et présentant un intérêt général, qui ne soit assurée d'être étudiée tôt ou tard dans une

¹ V. sur ce point et sur la part qu'ont prise les historiens des universités à la formation de l'unité allemande, l'article de M. Seignobos sur l'enseignement de l'histoire en Allemagne (*Revue intern. de l'enseign. t. I*, pp. 597-600). — J'aurais beaucoup à dire sur l'enseignement de la pédagogie dans les universités allemandes, mais je ne puis élargir, outre mesure, les bornes de cet article ; je ferai peut-être de cette question l'objet d'un travail séparé.

des vingt-deux universités de l'empire ou dans celles des pays circonvoisins de langue allemande, soit par un professeur de philosophie, soit par un de ses collègues des facultés congénères : M. Zeller fait cette année un cours sur la critique historique et littéraire, tandis que M. Eucken a pris pour objet de son enseignement les idées généralement répandues à notre époque, traitées au point de vue critique (*die Hauptbegriffe der gegenwärtigen Zeit kritisch behandelt*). Mais nous ne pouvons tout citer.

On peut supposer, après ce que nous venons de dire, que, même dans les cours de morale et de droit naturel, on ne perd pas de vue le côté pratique et les applications, et que ceux qui enseignent ces matières ne se tiennent pas continuellement dans la sphère des principes et de la pure doctrine. Quant à l'esthétique, elle a subi une transformation encore plus marquée dans ce sens.

Ce n'est pas qu'on ne rencontre encore de ces cours où le maître part d'une conception du beau qui doit se retrouver dans toutes les œuvres de l'art et de la nature (je n'en veux citer pour exemple que le cours fait en ce moment à Munich par M. Carrière, lequel dérive de Hegel, mais s'en est écarté considérablement); mais les déconvenues et les mésaventures arrivées à ceux qui ont voulu poser des règles a priori pour reconnaître ou pour créer toute espèce de beau, ont inspiré une sage réserve à la plupart des gens qui s'occupent d'une science aussi délicate. Sans prétendre contester au beau son caractère d'idéalité, on s'applique avant tout à déterminer les conditions dans lesquelles ce beau se manifeste, soit dans la nature, soit dans l'art, et l'on substitue, autant que l'on peut, l'observation des faits et l'induction à la spéculation, aux rêveries et aux hypothèses. C'est assez dire que le nombre des cours relatifs à l'histoire et à la critique des œuvres d'art est de beaucoup supérieur à celui des cours d'esthétique proprement dite : peinture, musique, architecture, statuaire, gravure et poésie sont étudiées dans toutes les formes qu'elles ont prises à travers tous les âges et chez tous les peuples¹; et les lois que l'on a suivies, souvent d'une manière

¹ Il va de soi qu'un programme aussi vaste ne peut être réalisé que peu à peu et par les efforts d'une légion de travailleurs. Au demeurant, nulle entente entre ceux-ci, nul concert, nulle direction commune; chacun se

inconsciente et naïve, dans la production de ces ouvrages, sont dégagées et comparées aux principes posés par les grands esthéticiens, depuis Platon et Aristote jusques à Kant, Hégel ou Schopenhauer.

Mais c'est surtout à propos de l'histoire de la philosophie que l'on peut admirer la richesse et la variété de l'enseignement supérieur en Allemagne. Ici se présente une telle abondance de biens qu'il faut renoncer à en faire la nomenclature, même en ne prenant que les cours d'un semestre. A côté des cours généraux, embrassant l'évolution de la pensée humaine dans son ensemble ou dans une période assez considérable de son développement (philosophie ancienne, philosophie du moyen-âge, moderne et contemporaine, grecque, chrétienne, française, anglaise ou allemande) et désignés tout naturellement pour servir d'introduction à cette partie de la science, il en est d'autres portant sur une époque plus restreinte, sur un système, une école, un auteur, un ouvrage ou même sur une partie d'ouvrage. Aristote, Platon, Descartes, Spinoza, Leibniz, Locke et surtout Kant sont les maîtres dont les doctrines font le plus souvent l'objet de cet enseignement spécial. Mais à côté de ces grands noms il y a place pour des penseurs de moindre importance, tels que Goethe, Schiller, Fichte, Schleiermacher, Stuart Mill ou Schopenhauer. M. Deussen (Berlin) a fait cette année un cours facultatif, sur la logique des Indous et sur l'explication du Nyâya-Sûtrâni. Parmi les philosophes de deuxième ordre Berkeley et Hume m'ont paru être, en ce moment, l'objet d'une attention plus spéciale. Quant à l'utilité que présente cet enseignement, il n'est pas besoin, je pense, de la faire ressortir; il n'est pas besoin de montrer quel avantage il y a pour l'étu-

choisit dans ce champ immense une parcelle plus ou moins riche, qu'il exploite à sa guise et dont il extrait ce qu'il peut. L'un prendra l'histoire de Michel-Ange (C. Justi à Bonn) ou celle de la plastique en Italie (K. Frey à Berlin); un autre (H. Bellermann, à Berlin), l'histoire de la musique depuis les origines du Christianisme jusqu'à Francon de Cologne (XIII^e siècle) ou jusqu'à Sébastien Bach (L. Nohl à Heidelberg) ou parlera sur le Vaisseau fantôme, le Tannhäuser ou le Lohengrin (le même); un cinquième étudiera les graveurs et les aqua-fortistes de Flandre et des Pays-Bas, etc., etc. Parfois un travail d'ensemble, tel que l'histoire de l'esthétique allemande de Lotze (Munich, 1868) vient résumer et coordonner tous ces travaux.

diant à se mettre en contact avec ces grands esprits, à voir quelles influences ont agi sur leur développement, ont préparé et amené l'épanouissement de leur génie, et comment ils en sont venus à trouver ces méthodes, à inventer ces systèmes, à faire ces découvertes qui marquent les étapes de l'histoire de la philosophie. Mais c'est surtout aux exercices pratiques, où la communion est plus intime entre ces auteurs et ceux qui les étudient, que le profit devient considérable pour l'avancement de ces jeunes intelligences.

Avant d'en venir à ce chapitre, notons encore un trait commun à tous les cours théoriques dont il a été fait mention : c'est le soin avec lequel les professeurs donnent aux élèves les indications bibliographiques (*die Litteratur*) relatives à la matière qu'ils se proposent d'enseigner. C'est généralement par là qu'ils ouvrent leurs cours. Après avoir tracé, à grands traits, l'historique de la question ou de la science sur laquelle ils vont professer, ils font connaître à leurs auditeurs la méthode à employer, les sources et les ouvrages à consulter. Chacun de ces ouvrages est apprécié d'une manière rapide, mais incisive et profonde, et toujours en vue de l'usage que l'élève doit en faire. Le professeur entre parfois, à ce sujet, ou bien à propos de la manière dont il faut travailler à domicile, dans des détails tellement minimes et tellement particuliers qu'ils feraient peut-être sourire en d'autres pays. Ici ils sont reçus avec respect et reconnaissance comme étant dictés par l'expérience et le savoir, et fournissant aux hommes de bonne volonté les meilleurs moyens d'avancer d'un pas rapide et sûr vers le but de leurs efforts.

(La fin dans la livraison prochaine).

A. GRAFÉ.

COMPTES RENDUS

Théorie des équations et des inéquations du premier et du second degré à une inconnue, à l'usage des aspirants au baccalauréat es sciences et au baccalauréat de l'enseignement spécial, des candidats aux écoles du gouvernement et des élèves des écoles normales, par A. TARTINVILLE, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des sciences mathématiques, professeur au lycée Saint-Louis. Un vol. grand in-8° de 214 pages. Paris, Nony, rue des Écoles, 17. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà donné, dans *Mathesis*, un compte-rendu sommaire de ce remarquable ouvrage. *C'est, y disions-nous, un vrai manuel complet du second degré, où toutes les théories importantes relatives aux équations et aux inégalités du second degré à une inconnue sont exposées avec clarté et avec rigueur, discutées d'une manière détaillée et approfondie, et enrichies des applications les plus variées.* Nous le signalons aujourd'hui avec plaisir aux lecteurs de la *Revue*, qui, du reste, pourront juger de la valeur et de l'importance du livre par l'exposé détaillé que nous allons faire des matières qui y sont traitées.

N^{os} 1 à 12. L'auteur divise les égalités en *identités*, ou égalités toujours vraies, et *équations*, ou égalités conditionnelles, et, de même, les inégalités en *inidentités*, ou inégalités toujours vraies, et *inéquations*, ou inégalités conditionnelles. Il appelle *relation conditionnelle* toute relation qui est ou une équation ou une inéquation (n^o 64); *racine*, le nombre qui vérifie une équation; *solution*, le nombre qui vérifie une inéquation ou une relation conditionnelle.

N^{os} 13 à 23. Principes relatifs aux identités et aux inidentités.

N^{os} 24 à 73. Équivalence des équations ou inéquations à une inconnue. Cette théorie est bien exposée et appuyée de nombreux exemples. Signalons, en particulier, la démonstration du théorème : on peut multiplier ou diviser les deux membres d'une équation par une même quantité, *qui ne soit ni nulle*

ni infinie (n° 38 à 48). Par exemple, en multipliant tous les termes de l'équation

$$\frac{x+a}{x-a} + \frac{x+b}{x-b} = 2$$

par $(x-a)(x-b)$, on peut supprimer la solution $x = \infty$ et introduire les solutions $x=a$, $x=b$.

N°s 74 à 89. Résolution des équations et des inéquations du premier degré à une inconnue; variations de la fonction $ax+b$.

N°s 90 à 142. Résolution de l'équation du second degré à une inconnue; discussion des racines; variations de la fonction $ax^2 + bx + c$; séparation des racines, etc. Toutes ces importantes questions sont exposées avec le plus grand soin. Parmi les équations discutées, nous citerons les suivantes :

$$ax^2 + bx + c - \lambda = 0 \text{ (n° 108);}$$

$$\lambda x^2 - 2(\lambda-1)x + \lambda + 1 = 0 \text{ (n° 120);}$$

$$(a+b+c)x^2 - 2(ab+bc+ca)x + 3abc = 0 \text{ (n°s 126 et 138);}$$

$$(\lambda-1)x^2 - 4\lambda x - 2(\lambda+2) = 0 \text{ (n° 134).}$$

Dans la théorie de la *séparation des racines* (théorie omise dans la plupart des traités d'algèbre dont nous nous servons en Belgique), l'auteur tire un heureux parti de la remarque (cas particulier du théorème de Rolle) que *les racines, supposées réelles, sont séparées par leur demi-somme* — $b : 2a$. Il donne le nom de *réalisant* au binôme $b^2 - 4ac$, du signe duquel dépend que les racines soient réelles ou imaginaires (n° 104)¹; mais, pour ne pas sortir du cadre qu'il s'est tracé, il ne traite pas, d'une manière particulière, des *racines imaginaires* : il regarde simplement une équation qui a des racines imaginaires comme n'ayant pas de racine (n° 103).

N°s 143 à 161. Résolution des inéquations du second degré à une inconnue, savoir, en posant, pour abrégé, $f = ax + b$, $F = ax^2 + bx + c$:

1° $F > 0$; applications :

$$(\lambda - 2)x^2 - 2\lambda x - 1 > 0 \text{ (n° 148);}$$

$$(\alpha - 1)x^2 - 2\beta x - (\alpha + 2) \geq 0 \text{ (n° 149);}$$

¹ Cette appellation de *réalisant* ne semble pas heureuse, puisque du signe du binôme $b^2 - 4ac$ dépend non seulement la *réalité* mais aussi l'*imaginarité* des racines. De plus, le binôme $b^2 - 4ac$ a déjà reçu des algébristes le nom de *discriminant*.

2° $F > 0$, $f > 0$; 3° $F \times f > 0$; 4° $F : f > 0$; application : trouver les valeurs de λ qui rendent réelles les racines de l'équation

$$\frac{ax^2 + bx + c}{a'x^2 + b'x + c'} = \lambda \text{ (n° 150).}$$

N°s 162 à 168. Comparaison des racines de deux équations du second degré. Il s'agit de ranger, par ordre de grandeur, les racines de deux équations du second degré, *non résolues*. La méthode est presque indispensable, lorsque, dans les équations, certains coefficients sont littéraux, afin d'éviter d'avoir à résoudre des inéquations à termes irrationnels. Application : comparer les racines des deux équations :

$$(\lambda - 1)x^2 - 2x - \lambda = 0, \quad x^2 - \lambda x - 2 = 0,$$

λ variant de $-\infty$ à $+\infty$ (n° 168).

N°s 169 à 174. Suite de la résolution des inéquations du second degré à une inconnue, savoir, en posant : $F = ax^2 + bx + c$, $F' = a'x^2 + b'x + c'$:

1° $F > 0$, $F' > 0$; application :

$$(\lambda - 1)x^2 - 2x - \lambda > 0, \quad x^2 - \lambda x - 2 > 0 \text{ (n° 171);}$$

2° $F \times F' > 0$; 3° $F : F' > 0$.

N°s 175 à 179. Comparaison d'un nombre donné aux racines d'une équation du second degré, *non résolue*; par exemple, déterminer λ de manière que 3 soit compris entre les racines de l'équation :

$$x^2 - x - \lambda = 0 \text{ (n° 178).}$$

N°s 180 à 183. Résolution d'un système formé d'une équation du second degré et d'une ou de plusieurs inéquations; par exemple, résoudre le système suivant :

$$x^2 - 2(\lambda - 1)x - \lambda = 0, \quad x^2 - 2\lambda x + 1 \geq 0, \quad x + 2 \geq 0 \text{ (n° 183, V).}$$

N°s 184 à 193. Résolution et discussion de certaines équations particulières, telles que :

$$\frac{x+a}{x-a} + \frac{x+b}{x-b} + \frac{x+c}{x-c} = 3,$$

$$\frac{x}{a} + \frac{b}{x} + \frac{b^2}{x^2} = 1 + \frac{b}{a} + \frac{b^2}{a^2},$$

et quelques autres, à termes irrationnels.

N^{os} 194 à 211. De l'équation bicarrée; comparaison d'un nombre donné aux racines d'une équation bicarrée; des inéquations bicarrées. Application : *discuter les racines de l'équation*

$$x^4 + [2\lambda(\lambda - b) - a^2]x^2 + \lambda^2[(\lambda - b)^2 - a^2] = 0,$$

a et b étant des nombres positifs donnés, et λ variant de $-\infty$ à $+\infty$ (n^o 207).

N^{os} 212 à 222. Indications générales sur la résolution d'un système de plusieurs équations à plusieurs inconnues.

N^o 223. Comme application des théories du livre, résolution et discussion très complète de *six problèmes de Géométrie* :

1. Dans un triangle de base b et de hauteur h , inscrire un rectangle de périmètre donné $2p$ (4 pages);

2. Sur le diamètre $AB = 2R$ d'une circonférence, déterminer un point M tel que si par ce point on élève une perpendiculaire MN , qui coupe la circonférence en N , on ait $AM + MN = l$ (5 pages);

3. On donne une circonférence O et un point P sur cette circonférence. Par un point quelconque A de la droite indéfinie OP , on mène une perpendiculaire AN à cette droite. Trouver sur la circonférence un point M équidistant du point P et de la perpendiculaire AN (6 pages);

4. Résoudre un triangle, connaissant un côté a , l'angle A et la somme $(b-c)^2 + h^2 = m^2$ (13 pages);

5. On donne deux droites $OA = a$, $OB = b$, qui se coupent à angle droit. Du point B comme centre avec BA comme rayon, on décrit une circonférence qui coupe OA en A' . Déterminer sur la circonférence un point M tel que $MA + MA' = 2p$ (5 pages);

6. Déterminer un point M dont on donne la distance λ à une droite fixe et le produit a^2 de ses distances à deux points fixes situés sur cette droite (7 pages).

L'analyse succincte mais très complète qui précède justifie, pensons-nous, l'appréciation que nous avons portée sur l'ou-

vrage de M. Tartinville, et nous autorise pleinement à en recommander la lecture aux jeunes professeurs et aux élèves des cours spéciaux de mathématiques.

L'abbé E. GELIN,
professeur au collège S^t Quirin à Huy.

Le troisième livre de Géométrie à l'usage de l'enseignement moyen et de l'enseignement normal. *Théorie des médianes antiparallèles. Nouveau plan et nouvelles démonstrations*, par CLÉMENT THIRY, étudiant à la Faculté des sciences de l'université de Gand. Gand, Ad. Hoste, éditeur, imprimeur-libraire, rue des Champs, 49. Paris, Gauthier-Villars, imprimeur-libraire, quai des Augustins, 55. 1887. Brochure in-8° de 46 pages. Prix fr. 1-25.

L'auteur de cette brochure a voulu réunir et coordonner des démonstrations nouvelles des principaux théorèmes du livre III de Géométrie; à ce point de vue, il s'adresse à ceux qui connaissent déjà la Géométrie, c'est-à-dire aux élèves des trois classes supérieures de la section scientifique des athénées et des lycées; à ceux des écoles normales de Bruges, de Nivelles et de la dernière année des écoles normales primaires, etc.. Professeurs et élèves trouveront dans cet intéressant opuscule des démonstrations nouvelles, pour la plupart personnelles à l'auteur, et assez curieuses pour que « *Mathesis* » n'ait pas dédaigné d'en publier quelques unes. L'ordre, très logique d'ailleurs, adopté par l'auteur dans la coordination et l'enchaînement des propositions, diffère trop de celui adopté par les auteurs classiques pour que nous puissions en donner un compte rendu très détaillé.

Dans les préliminaires, l'auteur fait quelques remarques relatives au second livre de Géométrie et donne quelques notations usuelles abrégatives dont il fait usage dans la suite. Dans le chapitre I, il s'occupe du rapport et de la mesure des surfaces rectilignes. Au moyen des trois premières propositions du 3^e livre de Legendre, il démontre son théorème V : *deux triangles qui ont deux angles égaux ou deux angles supplémentaires sont entre eux comme les rectangles des côtés qui*

comprennent ces angles. M. Thiry passe ensuite à la réciproque du théorème V; cette réciproque, qui, à tort, manque dans nos auteurs classiques, est démontrée d'une manière très concise par la proposition contraire du théorème V. Ce dernier théorème et sa réciproque sont d'un fréquent usage dans tout ce qui suit; ainsi le théorème fondamental qui conduit à la mesure du rectangle est une conséquence immédiate du théorème V. Arrivé à la mesure du rectangle, l'auteur possède déjà les matériaux voulus pour pouvoir donner simplement quatre expressions remarquables de la surface du triangle, parmi lesquelles se trouve la célèbre formule de Héron, c'est-à-dire l'expression de la surface du triangle en fonction des trois côtés. Le chapitre I se termine par un petit § important : calcul de certains éléments du triangle en fonction des côtés.

Le chapitre II traite *des polygones semblables, des lignes proportionnelles dans le triangle et dans le cercle, du quadrilatère inscrit et des cas d'inscriptibilité du quadrilatère.* Les démonstrations des quatre cas de similitude des triangles s'appuient encore sur les théorèmes V et VI; cette uniformité dans les démonstrations est d'une utilité incontestable dans les examens; l'auteur donne un seul cas de similitude et trois propriétés des polygones semblables. Pour établir la théorie des lignes proportionnelles dans le triangle, l'auteur aurait pu, comme il le dit lui-même, se dispenser de démontrer directement le théorème : *toute parallèle à la base d'un triangle, etc. et sa réciproque*, attendu que ces deux propositions sont des conséquences du 1^{er} et du 3^e cas de similitude des triangles. L'ordre des propositions XXXIII et XXXV sur les lignes proportionnelles dans le cercle devrait être interverti; les réciproques de toutes les propositions sur ces dernières lignes sont démontrées *directement*; viennent ensuite les propriétés du quadrilatère inscrit et les cas d'inscriptibilité du quadrilatère, propositions qui ne se trouvent pas non plus dans nos auteurs classiques. Mentionnons encore, à propos des réciproques, que l'auteur a remplacé, quand il l'a pu, les démonstrations *par la réduction à l'absurde* par des démonstrations *directes*, lesquelles, comme il le dit dans sa préface, font voir le *pourquoi* de la vérité.

Dans le chapitre III, toutes les propriétés des carrés construits sur les côtés d'un triangle quelconque, d'un triangle

rectangle, d'un quadrilatère se déduisent du théorème de Stewart; l'auteur termine le chapitre III par une exposition géométrique simple des principales notions relatives aux médianes antiparallèles, au point de *Grebe* ou de *Lemoine*; quelques notions sur les points et le cercle de *Brocard* n'eussent pas été déplacées non plus.

Cette petite brochure fourmille de remarques originales et importantes qui font honneur au jeune auteur, et prouvent qu'il possède à fond son sujet. Nous n'hésitons pas à la recommander aux élèves studieux, persuadé que nous sommes qu'elle leur sera d'une grande utilité.

EVEN.

UN VERS DE LA FONTAINE.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Il n'y a pas de père se souvenant de ses classes, il n'y a pas de professeur qui n'ait sentencieusement débité ces deux vers; ils sont devenus, en français, comme la formule de l'exhortation et de l'encouragement au travail. Il semblerait donc naturel que tout le monde fût d'accord sur le sens qu'il y faut attacher, comme on l'est sur la valeur de la monnaie courante. Il n'en est rien et le second vers est interprété fort diversement.

1° Les uns soutiennent que le mot *fonds* doit être pris dans le sens de *sol, terre cultivable*; qu'ainsi, ce vers signifie : C'est la terre cultivable qui manque le moins, qui est la plus abondante; l'homme ne sera jamais en peine de trouver, sur le globe, un coin à labourer, à cultiver.

Rien dans le caractère de La Fontaine n'autorise cette interprétation étroite. S'il aimait les champs pour y promener sa nonchalance rêveuse, il n'avait rien de la passion du paysan pour la terre. Nous doutons même qu'il aimât le paysan : voyez son Garo en face « du gland et de la citrouille; » voyez son métayer (Jupiter et le métayer) qui « tranche du roi des airs; » ce sont des sots dont il se gausse. Il n'est guère possible d'admettre qu'il ait joué au poète-agronome et engagé les hommes à se livrer à l'agriculture.

2° D'autres prennent le mot *fonds* dans l'acception plus étendue de *biens, capital, matière donnée à notre activité*.

La maxime de La Fontaine se traduit pour eux de cette manière : Le travail c'est le bien, le capital, qui est le plus facilement à portée de chacun.

M. E. de Laveleye. — qu'on n'attendait guère en cette affaire — dit que le travail n'est pas un capital, mais simplement un acte. Il est bien possible que la difficulté provienne de cette confusion du *travail* avec un *fonds*, mais nous ne condamnerons pas là-dessus cette seconde interprétation. Nous croyons même que la maxime en question est souvent appliquée dans ce sens, voisin du premier, mais plus large.

3° Dans l'édition classique des fables par Félix Lemaistre, on trouve ce commentaire :

Le fonds qui manque le moins = le moins sujet à manquer à celui qui le possède.

C'est une interprétation qui nous plaît assez, parce que La Fontaine fait volontiers appel à notre intérêt personnel, mais elle ne paraît pas clairement s'adapter au texte. Nous n'avons rien trouvé dans Ch. Louandre ni dans Walckenaer.

4° Dans l'édition qui fait partie de la collection des Grands écrivains de la France, nous trouvons cette note sur le vers en litige :

« Le poète, dit l'abbé Guillon, qui trouve ces deux vers peu clairs, veut dire que le défaut de succès ne vient point de la terre, mais de l'homme, et que le produit est toujours en raison de la culture. » — « Il y a à parier, ajoute Gérusez, qui cite la phrase de l'abbé Guillon, que La Fontaine serait bien surpris d'avoir voulu dire cela. »

5° Au risque de nous attirer la mésaventure de l'abbé, nous hasarderons aussi notre petite interprétation.

Taine a montré avec quelle abondance et quelle justesse impeccable notre fabuliste emploie les expressions techniques, contrairement à la plupart de ses contemporains.

Eh bien, nous entendons le verbe *manquer* dans le sens que lui donnent les cultivateurs et qui se trouvent renseigné dans Bescherelle :

Manquer : v. n. être stérile, ne pas rapporter, ne rien produire ... Ces terres ont manqué.

De cette façon, le vers signifie :

C'est le fonds qui produit le plus sûrement (des résultats utiles) — c'est le fonds dont la réussite est la plus certaine, que l'on donne au mot *fonds* le sens de terre cultivable, de capital ou, en général, de matière livrée à notre activité.

Il nous semble que la fabulation et la réflexion contenue dans le dernier vers : *Le travail est un trésor*, concordent bien avec cette interprétation. La Fontaine nous engage à prendre de la peine ; mais, suivant ses habitudes de moraliste pratique, il ajoute que nos efforts seront fructueux.

K.

N. B. Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que l'orthographe du mot *fonds*, terminé par *s*, ne suffit pas pour légitimer l'explication n° 1. Voy. Littré.

La composition littéraire, par F. HENRY et A. DEFOIN.
Livre du maître et livre de l'élève. Wesmaël-Charlier, Namur.

Cet ouvrage se propose de prendre l'enfant au début, dès la section préparatoire des écoles moyennes ou des écoles primaires et de le conduire pas à pas jusqu'à la rédaction de descriptions, de narrations, de lettres d'une certaine étendue. L'auteur considère avec raison les exercices préliminaires comme la condition indispensable des bons résultats à obtenir. « Que dirions-nous, dit-il, du cultivateur qui aurait la prétention de vouloir récolter des fruits là où nulle semence n'aurait été déposée ? Exiger que les élèves parviennent à décrire la nature ou les produits de l'art, à raconter les événements dont il est le témoin ou dont il a entendu faire le récit, sans avoir appris à exprimer oralement ou par écrit l'impression que font sur lui les choses qu'il voit, entend, sent, observe, c'est vouloir l'impossible, car c'est vouloir bâtir sans fondement, c'est demander brusquement à ses élèves, ce qu'on ne peut exiger d'eux qu'après les y avoir préparés de longue main. Pour obtenir des résultats satisfaisants, ajoute-t-il avec le Père Girard, il est nécessaire de suivre rigoureusement la grande loi de progression, qui exige qu'on passe du simple au composé, du facile au difficile. Ne pas suivre ici, comme dans toutes les autres parties de l'enseignement, cette règle

générale, c'est rebuter les enfants, c'est les condamner à la stérilité, c'est les exposer à ne produire que des essais informes. »

Rien de plus juste que ces prémisses ; et pour les mettre en pratique, nos auteurs exigent en plus que l'*élocution* marche toujours de pair avec la rédaction. « Dès les premiers jours d'écolage, il faut habituer l'enfant à répondre toujours en phrases simples et complètes. Jamais on ne doit poser de questions qui n'appellent pour réponse qu'un oui ou un non, sauf dans les questions secondaires, destinées à éclaircir un point obscur. Seulement il faut donner à l'enfant le temps d'exprimer *son idée* et non de répéter *notre propre pensée*, car ce serait mécaniser le travail de l'intelligence qui se bornerait à substituer le mot à l'idée, la forme au fond ; ce serait opposer un obstacle insurmontable, non seulement à l'acquisition d'un langage convenable, mais à toute culture intellectuelle. Assurons donc un libre et fécond essor à la spontanéité, à l'initiative de l'élève, en provoquant sans cesse son activité personnelle, en lui faisant goûter et discerner le bon du mauvais, tantôt en lui ouvrant la voie, tantôt en la lui laissant ouvrir par son propre effort. Enfin il faut toujours faire à l'enfant l'accueil le plus bienveillant. Si sa réponse est défectueuse, il faut se garder de rebuter l'élève en la déclarant absolument mauvaise, de peur d'étouffer en lui tout travail intellectuel, de paralyser son individualité naissante. Il vaut mieux lui en montrer le côté faible et la lui faire rectifier, en saisissant le moindre bien pour l'encourager. Lui persuader qu'il sait déjà quelque chose, c'est le plus sûr moyen de lui inspirer le désir d'apprendre. »

Tout cela est parfait. L'auteur poursuit donc deux buts distincts : Provoquer l'enfant à observer et lui apprendre par là à penser ; lui enseigner ensuite l'art de revêtir cette pensée d'une forme convenable.

Le premier but, on peut certainement l'atteindre par les procédés préconisés par nos auteurs.

Nous doutons qu'ils puissent, par ces moyens, atteindre le second, celui de les amener à donner une forme convenable à leurs pensées, parce qu'eux-mêmes paraissent ignorer complètement l'art de la phraséologie littéraire.

T. L.

Dr R. THUM. Anmerkungen zu Macaulay's History of England, 1^{re} partie, 2^e éd. Heilbronn, Henninger. 1882.

Quand on considère toute la littérature d'éditions d'auteurs modernes, publiés en Allemagne avec des notes à l'usage des classes, l'on ne saurait écarter l'idée de concurrence et de spéculation commerciale. Un examen même superficiel peut nous convaincre qu'ici le bien ne compense pas le mal. Il n'est que trop vrai que souvent le commentateur ne voit pas la difficulté qui existe pour l'élève, et ajoute des notes aux passages qui n'en ont nul besoin. Quelques-uns se contentent de mettre au bas de la page la traduction des expressions ou des mots, qui leur semblent exiger de l'élève l'emploi du dictionnaire; d'autres font consister leurs notes uniquement en indications étymologiques. Enfin, il existe des éditions, où les commentateurs croient s'acquitter de leur tâche, en signalant les erreurs commises par d'autres confrères. L'on ne peut guère que donner raison au professeur qui évite de mettre entre les mains de ses élèves toute édition annotée, quand on voit combien de fois le commentateur ne comprend pas le rôle qu'il doit remplir. — Dans la grande masse de commentaires, que l'Allemagne publie spécialement pour les auteurs anglais, très peu peuvent être exceptés comme devant rendre de réels services, ou se recommandent par la solidité et le caractère sérieux des explications. Nous sommes d'autant plus heureux de signaler à l'attention des professeurs d'anglais le commentaire, que le Dr Thum, directeur de la Realschule de Reichenbach en Silésie, a fourni sur Macaulay.

Les nombreux essais dont je viens de parler, nous servent le plus souvent d'exemple négatif : ils nous prouvent combien peu l'exégèse d'un texte est comprise, et combien le rôle d'exégète est difficile.

L'interprétation d'un ouvrage littéraire doit porter tant sur le fond que sur la forme. L'on se borne cependant généralement à la forme, et les explications qu'on donne sont le plus souvent purement philologiques. Déjà pour s'acquitter de cette partie de sa tâche, il est nécessaire que le commentateur connaisse d'une manière complète l'ensemble de la langue étrangère, ainsi que l'usage particulier de l'écrivain qu'il a choisi. Dans ses notes, il a pour devoir de mettre en lumière les points, pour lesquels l'auteur s'écarte de l'usage admis, chose qui arrive toujours.

Chacun a des expressions, des tournures qu'il affectionne, une phraséologie qui lui est propre; des caractères enfin qui constituent son style particulier.

Quant aux explications du fond, la condition essentielle est une connaissance approfondie du degré de civilisation du peuple auquel appartient l'auteur, aussi bien que des matières traitées dans l'ouvrage à interpréter. C'est ici particulièrement que la tâche du commentateur peut devenir ardue : certains écrivains, en effet, nécessitent des connaissances telles que le commentateur se voit arrêté, et obligé de laisser l'explication au spécialiste : médecin, juriste, etc.

Le choix de l'auteur dépend évidemment de sa valeur esthétique, soit absolue, soit relative. L'opinion publique a procédé au travail de sélection : à juste titre les ouvrages d'une valeur constante ont été nommés *classiques*. Dans le domaine de la littérature anglaise, Macaulay passe avec raison pour le classique par excellence.

Pour plus d'un motif, il peut, plutôt il *doit* entrer dans le cadre des auteurs qui s'imposent à nos établissements. Il convient beaucoup mieux que les écrivains des siècles antérieurs, comme par exemple : Shakspeare, ou Milton, ou même Addison, malgré leur *classicité* reconnue. Macaulay représente l'état actuel, contemporain de la langue anglaise, et c'est avant tout la langue, telle qu'on l'écrit aujourd'hui, qui doit faire l'objet de notre enseignement. Le Dr Thum cite, dans sa préface, un exemple de la grande autorité dont Macaulay jouit en Angleterre. Il suffit, dit-il, pour s'en convaincre, de comparer le dictionnaire de Webster dans ses éditions de 1856 et de 1864. Plusieurs expressions, renseignées comme appartenant au style bas et trivial, ont été réhabilitées, par le seul emploi de Macaulay. Cela a suffi pour les faire rentrer dans le vocabulaire de la « belle langue. » Si un auteur a une si grande influence pour fixer à lui seul l'*usage* des mots, il faut qu'il ait véritablement une haute valeur esthétique absolue. C'est cette dernière circonstance qui a déterminé M. Thum à fixer son choix sur Macaulay. Sur ce point l'on ne saurait du reste se montrer trop difficile, du moment qu'il s'agit d'auteurs à employer dans les classes. M. Thum développe dans sa préface neuf conditions auxquelles doit répondre *a standard author*. Les énumérer serait trop long ici. Qu'on me permette, pour

donner la mesure de l'admiration que M. Thum a pour le style de Macaulay, de citer une phrase de sa préface : « S'il faut de l'unité, de la clarté, de la sûreté dans l'enseignement, il faut qu'on se serve d'un *standard author*, et je doute qu'on puisse trouver un second écrivain, qui réunisse, à un degré aussi parfait que Macaulay, tout ce que l'école a pour devoir d'exiger d'un auteur, dont les écrits doivent être un modèle pour les élèves. »

M. Thum a donc expliqué le premier chapitre de l'*Histoire d'Angleterre*; mais, disons-le tout d'abord, il ne destine pas son livre aux classes. Il s'adresse aux professeurs, aux philologues, aux admirateurs de Macaulay et de la langue anglaise en général. Il fournit, sur un texte d'une cinquantaine de lignes, un commentaire de cent cinquante pages. — Ce sont des explications d'un nouveau genre; c'est une accumulation, très riche, de remarques concernant tous les points qui touchent à l'auteur : sa personnalité, sa vie, ses vues, ses expressions et tournures favorites. C'est un travail sérieux, où le D^r Thum montre une connaissance approfondie, qu'une étude assidue du style de Macaulay a seule pu lui donner. Il suffira de citer les articles : *auspicious, to recount, within the memory, sprang*, etc. La liste en serait fastidieuse.

Les remarques qui expliquent des difficultés d'une autre espèce deviennent souvent de véritables chapitres, fort intéressants du reste; elles élucident beaucoup de questions qui se présentent dans les lectures anglaises. Les institutions de l'Angleterre, si peu connues sur le continent à cause de leur caractère particulier, y sont traitées avec beaucoup de développements. Voyez les art. *priesthood, gentry, Universitäten* etc. D'autres donnent de précieux renseignements pour la synonymie ou expliquent des points grammaticaux. Ce ne sont pas les moins importants. Ils témoignent d'un sens linguistique très fin. Je signalerai l'emploi de *any*, de *shall* et *will*, de quelques prépositions *at* et *on*, *into*; citons encore comme très intéressantes les remarques sur la flexibilité de la langue anglaise (p. 130), sur les verbes passifs (p. 132), sur les verbes réfléchis (p. 135), etc.

M. Thum a continué ce travail d'exégèse dans une publication philologique, les *Englische Studien* (Heilbronn, Henninger). Il est regrettable que la suite n'ait pas paru en volume, et qu'il

ne soit possible de se la procurer qu'aux prix fort élevés des fascicules de cette revue. Tel qu'il est, cependant, ce commentaire peut rendre de grands services aux professeurs chargés de l'enseignement de l'anglais. Sur une foule de questions, il pourra être *consulté* avantageusement. Un bon index alphabétique facilite les recherches.

AUG. GITTÉE.

ADOLF WOHLWILL, **Georg Kerner, ein deutsches Lebensbild aus dem Zeitalter der französischen Revolution.** Hamburg, Voss. 1886. In-8°, X et 192, p. 3 mark.

Georges Kerner, frère aîné du poète Justin Kerner, fit ses premières études de médecine à la *Karlsschule* de Stuttgart et, prenant en horreur le régime de l'école, rempli d'enthousiasme pour la Révolution française, persuadé qu'il ne pouvait vivre libre et heureux que dans la ville qui passait alors, selon le mot de Goethe, pour la capitale du monde, il se rendit à Paris. Sa carrière est dès lors très dramatique. Il habite une mansarde et gagne sa vie en donnant des leçons d'allemand. Puis il devient le correspondant d'un journal de Hambourg. Enrôlé dans la garde nationale parisienne, il sauve, deux jours avant le 10 août, deux députés *feuillants*, Fournier et Dumolard ; il veut combattre pour Louis XVI attaqué dans son château des Tuileries, mais se voit lâché par ses camarades et réduit à se cacher sous le lit d'un corps de garde. Le voici républicain et passionné pour le parti de la Gironde, consolant dans sa prison le député de Mayence, le panégyriste de Charlotte Corday, Adam Lux, et célébrant ses tragiques destinées. Les Girondins abattus, il passe au parti des indulgents, de Danton, de Desmoulins, et peu s'en faut qu'il ne subisse le sort du célèbre tribun. Il s'enfuit grâce à la protection de son ami Reinhard, alors chef de bureau au ministère des affaires étrangères ; il gagne la Suisse ; il se lie avec l'ambassadeur Barthélemy et l'agent Bacher ; lui-même entre enfin, après Thermidor, dans la diplomatie de cette France républicaine qu'il nomme sa patrie. Nous le voyons successivement chargé de la correspondance de l'ambassade de Bâle avec l'Allemagne, envoyé dans son pays natal le Wurtemberg, et après un séjour à Paris où il assiste à la journée du

I prairial, secrétaire particulier de Reinhard auprès des villes hanséatiques, à Florence, à Berne, à Paris. L'avènement de Bonaparte le dégoûta de la politique, et pour ne pas servir le tyran, il se jeta dans le commerce. Il n'y réussit pas et se fit journaliste. Nouvel échec; il revint alors à la médecine, acheva ses études à Copenhague et se fixa à Hambourg (1803) où il vécut jusqu'à sa mort (7 avril 1812), toujours épris de la liberté à laquelle il avait dévoué sa jeunesse, toujours ennemi du despotisme et lançant contre Napoléon les strophes ardentes qui sont intitulées *das blaue Fieber*. Voilà le sujet du livre de M. Adolphe Wohlwill, et ce livre est fait avec un soin extrême, avec le souci le plus scrupuleux de la vérité, avec une complète indépendance de jugement. L'auteur a consulté, pour le composer, non seulement le *Bilderbuch aus meiner Knabenzeit* de Justin Kerner (où il a relevé plus d'une erreur), mais un assez grand nombre de documents inédits. Il a transcrit dans l'appendice quelques unes de ces pièces intéressantes, parmi lesquelles on remarquera un fragment d'étude sur la *Karlsschule* et des lettres de Georges Kerner à Reinhold, à Talleyrand, à Bourrienne.

A. CHUQUET.

-
- I. SALOMON REINACH. **La colonne Trajane au Musée de Saint-Germain, Notice et Explication.** Paris (Leroux), 1886, in-18°, 59 pp., fr. 1-25.
- II. SALOMON REINACH. **Conseils aux voyageurs archéologues en Grèce et dans l'Orient hellénique.** Paris (Leroux), 1886. in-18°, 116 pp., fr. 2-50.

I. — M. G. Boissier faisait remarquer il n'y a pas longtemps dans un article de la *Revue des Deux Mondes* que les Parisiens sont des gens heureux : ils peuvent sans grand dérangement voir dans la même après-midi l'arc de triomphe d'Orange, le tombeau de Saint-Rémy, les médaillons de l'arc de triomphe de Trajan à Rome, et bien d'autres monuments de l'antiquité romaine disséminés en Gaule ou en Italie. Il leur suffit pour cela de se transporter au musée de Saint-Germain; en parcourant quelques salles du beau château de François I^{er}, ils auront bientôt fait ce voyage archéologique. Voilà qu'à présent les collections de ce musée viennent de s'enrichir d'une

des œuvres les plus célèbres de l'art romain, une colonne haute de cent pieds, décorée d'une gigantesque spirale de bas-reliefs et de plus de 2500 figures; il s'agit en un mot de la célèbre colonne que Trajan fit ériger sur son Forum par Apollodore de Damas pour perpétuer le souvenir de ses campagnes contre les Daces et pour lui servir un jour à lui-même de demeure dernière. Comment la colonne Trajane est-elle aujourd'hui au musée de Saint-Germain? M. Salomon Reinach le raconte dans le deuxième chapitre de son intéressant volume, celui qui est consacré à l'histoire peu connue des reproductions par la gravure ou par le moulage des bas-reliefs de la Colonne. Des moulages exécutés par ordre de Napoléon III, et reproduits par la galvanoplastie pour les soustraire à l'action de l'air, avaient été exposés au Louvre en 1864. Depuis lors, on les avait oubliés dans les magasins de ce musée et dans les magasins du musée de Saint-Germain. Enfin la direction du musée de Saint-Germain a pu les utiliser en faisant dresser dans les fossés du château, aujourd'hui transformés en jardins, la colonne Trajane en huit tronçons de quatre mètres environ chacun : les artistes et les archéologues auront maintenant la facilité d'étudier *de visu* le monument de Trajan. Le piédestal et le premier tronçon sont debout dès à présent et l'on travaille à la restitution des autres. La colonne Trajane est donc sur les bords de la Seine comme elle est sur ceux du Tibre, l'une ne différant de l'autre que par la couleur : les bas-reliefs de Rome sont en marbre blanc jauni par les siècles, les reproductions de Saint-Germain ont le ton bronzé de la galvanoplastie.

M. Salomon Reinach, qui vient d'être attaché au musée de Saint-Germain, a eu l'heureuse idée d'écrire une monographie de la colonne Trajane, en vue du visiteur qui vient passer une après-midi au château des Valois : elle a le mérite d'être complète, courte et très attachante. Quatre parties composent ce petit livre ; on peut les intituler Histoire de la colonne Trajane à Rome (pp. 5-16), Histoire de ses reproductions (pp. 17-27), l'Art dans la colonne Trajane (pp. 29-37), Description des bas-reliefs (pp. 39-59 en petit-texte). Cette description se rapporte à 41 photographies faites d'après les moulages et mises à la disposition du public de la façon la plus commode dans un meuble à volets. M. Salomon Reinach

s'est servi surtout de la grande description de la colonne que M. Frœhner a publiée à deux reprises (Paris, 1865, in-8° et Paris, 1872-74, in-folio). Son commentaire s'en écarte cependant sur plus d'un point; il a mis à profit les critiques qui avaient été adressées à M. Frœhner et les ouvrages qui ont paru depuis sur le même sujet. Aussi, malgré ses proportions forcément restreintes, la description de M. S. Reinach est-elle un guide très complet et très sûr pour une étude des bas-reliefs de la colonne Trajane, qui pourra servir à autre chose qu'une simple visite à Saint-Germain.

II. — M. Salomon Reinach, qui est revenu de son séjour dans l'Orient hellénique avec une si riche moisson¹, a pensé avec raison qu'on pourrait servir les études archéologiques, si l'on donnait quelques avis, non pas aux spécialistes, mais aux amateurs qui se rendent en Grèce et en Asie mineure avec l'intention de voyager d'une façon plus active qu'en s'en remettant simplement à la direction d'Isambert ou de Bædeker, et dans la pensée de faire profiter la science, le cas échéant, de leurs petites découvertes. Que de bonnes volontés de ce genre sont parfois rendues inutiles par suite du manque de méthode ou de préparation! Désormais les voyageurs qui ne sauront plus voyager n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes, car le petit volume de M. Salomon Reinach leur fournit tout ce qu'il faut savoir à cet égard, tout jusqu'aux adresses des meilleurs marchands de papier d'estampage, d'appareils photographiques, de cire pour prendre des empreintes, etc.

Le voyageur dont s'occupe M. Salomon Reinach est l'archéologue, c'est-à-dire l'épigraphiste, l'historien de l'art, le numismate et même le géographe : de là quatre divisions dans son livre. La première partie (pp. 13-70) est un résumé des instructions pratiques qu'il avait déjà données dans son *Traité d'épigraphie grecque* : rédaction avant le départ d'un *corpus* de poche relatif à la région que l'on doit visiter, maniement d'un appareil de photographie réduit aux proportions les plus simples, instructions pour les estampages, diplomatie avec laquelle on doit explorer une région, copie d'une inscription, restitution et édition des textes, voilà sur quels points portent

¹ E. POTTIER et S. REINACH, *La Nécropole de Myrina*, 2 vol. in-4°, avec 50 planches d'héliogravures. Paris (Thorin), 1886.

les conseils aux futurs épigraphistes. Le futur historien des beaux-arts est renseigné sur l'usage de la photographie, de la chambre claire, sur la façon dont il faut relever des restes d'architecture ou de sculpture, sur le nettoyage des bronzes, sur la reproduction des vases peints, etc. (pp. 71-96). Le voyageur qui veut s'occuper de numismatique trouvera des instructions sur le meilleur moyen de prendre des estampages de monnaies à la feuille d'étain ou au papier pelure (pp. 97-104). Enfin le voyageur géographe saura lever un plan, noter les indications qui pourront servir à la correction des cartes géographiques, calculer approximativement les distances, etc. (pp. 105-114). Ce qui fait le prix de tous ces conseils, c'est leur caractère éminemment pratique : tout voyageur pourra en profiter bien qu'en voyageant avec le plus modeste équipement. On sent qu'ils ont été dictés à l'auteur par son expérience personnelle. *Experto crede...*, pourrions-nous dire au voyageur de bonne volonté qui partirait pour les belles contrées de l'Orient hellénique, en lui mettant entre les mains les *Conseils*, si faciles à appliquer, de M. Salomon Reinach.

Ces deux petits volumes font partie de la *Petite Bibliothèque d'Art et d'Archéologie*, publiées sous la direction de M. de Ronchaud ; ils sont imprimés très soigneusement, sur papier teinté, avec titres en deux couleurs, et enveloppés d'une élégante couverture. Les jolies choses n'ont jamais perdu à être mises dans de jolis écrins.

G. LACOUR-GAYET.

La *Revue* a reçu d'Aden la lettre suivante :

Sur l'Océan Indien, 30 Sept. 86.

Monsieur le Directeur.

Permettez-moi de vous adresser ces quelques lignes en réponse à une critique un peu violente qui a paru dans votre *Revue de l'Instruction publique*, il y a déjà plusieurs mois, sur mon *Panthéisme dans les Védas* et de vous prier de bien vouloir l'insérer dans votre *Revue*. Si j'ai attendu aussi longtemps

avant de répondre, la raison en est que depuis plusieurs mois je suis en voyage, changeant souvent de résidence et que maintenant seulement je trouve sur les eaux tranquilles de l'Océan Indien quelques instants propices à la réflexion et au travail.

La critique de M. Parmentier, l'auteur de l'article en question sur mon *Panthéisme*, repose entièrement sur une fausse conception de mon travail d'une nature toute philosophique et qu'il critique comme l'on critiquerait la traduction d'un manuscrit sanscrit. C'est ainsi que, malgré le caractère philosophique si évident de ce travail, il s'arrête à examiner plusieurs des textes cités comme preuve et qu'il en blâme la traduction peu littérale, comme si c'était moi qui les eusse traduits, bien que je n'aie pas oublié de dire que je citais d'après Langlois. S'il voulait juger de mon habileté à traduire les hymnes védiques, il devait critiquer les hymnes traduits par moi directement du sanscrit dans mon *Brahmakarma* et que j'ai utilisés dans mon présent travail. Je ne trouve pas trop mauvais qu'il condamne la traduction de Langlois, mais il paraît étrange qu'il critique les hymnes cités d'après Langlois comme si c'était moi qui les eusse traduits, ou comme si j'approuvais en tout et partout ce traducteur.

Si M. Parmentier s'était donné la peine de lire la préface de *Brahmakarma*, dont il parle cependant, il eût connu ce que je pense de la traduction de Langlois, et s'il avait lu avec plus d'attention l'ouvrage qu'il critique, il aurait vu dans l'une des notes pourquoi, après avoir il y a quelques années dans la Préface de l'ouvrage précité déclaré insuffisante la traduction de Langlois, j'ai cependant dans mon *Panthéisme* fait usage de cette traduction. Je répète, pour l'édification de vos lecteurs, en deux mots, ce qui m'a engagé à user dans mon dernier travail d'un procédé différent de celui que je devais nécessairement employer dans mon *Brahmakarma* à l'égard de la traduction de Langlois. Ce travail en effet est une traduction littérale d'un manuscrit sanscrit, tandis que mon *Panthéisme* est un essai philosophique sur le panthéisme védique. En outre, le nombre des hymnes védiques qui se trouvent dans le texte du *Brahmakarma* est comparativement très restreint, tandis que mon *Panthéisme* renferme un si grand nombre d'hymnes cités du Rig Veda qu'il m'eût fallu un temps très long pour les traduire en français directement du sanscrit ou même indirectement.

tement de la traduction allemande de Ludwig à tendance très littérale, il est vrai, mais écrite dans un style si peu grammatical qu'il faut souvent avoir sous les yeux le texte sanscrit pour comprendre la traduction allemande. Un travail aussi considérable me semblait inutile pour prouver ce que je voulais prouver, savoir l'existence évidente, palpable, de l'idée panthéiste sous toutes ses formes dans la majorité des hymnes du Rig Véda.

M. P. prétend que, pour prouver ce fait, j'ai confondu toutes les périodes de la littérature sanscrite et que je n'ai tenu aucun compte des époques diverses de la composition des ouvrages que je cite, mettant tout sur le même pied, hymnes, Brahmanas, Upanischads, Gitâ et jusqu'au Vedântasâra. Il me semble pourtant qu'en face de mon travail qui délimite d'une manière si claire les textes qui appartiennent aux hymnes du Rig et ceux cités d'autres part, qui toujours viennent après et seulement comme explication et comme support des hymnes, M. P. est mal venu de m'accuser de tout mêler et de tout confondre. Un critique plus avisé, M. le professeur S., m'accusait justement de la tendance contraire et trouvait que j'avais trop mathématiquement délimité les diverses catégories de la littérature sanscrite. Si, *après* les nombreux textes des hymnes, j'ai cité plusieurs textes de la littérature extravédique, ce n'est, ainsi que je l'ai d'ailleurs fort bien expliqué, que comme explication et corroboration des textes védiques. En ceci je crois être plus près d'une vraie méthode philosophique pour souder et argumenter, que ces savants si dogmatiques et si sûrs d'eux-mêmes qu'il leur est possible de mépriser toute lumière sur les hymnes que peut fournir l'histoire des religions de l'Inde, telle qu'elle se présente à nous dans des documents littéraires d'une part ou dans des rites pratiqués depuis des décades de siècles et jusqu'à nos jours. Ils se suffisent à eux-mêmes, car ils trouvent dans la grande ingénuité de leur cerveau et dans l'arrangement des faits d'après une idée toute préconçue la clé à l'explication de tous les textes. En cela ils ne font que suivre l'exemple et la méthode de ces philologues qui écrivent de grands volumes sur l'étymologie des mots sanscrits et qui se servent pour fixer l'idée fondamentale d'une racine sanscrite de toutes les langues européennes, vieilles ou modernes, tandis qu'ils oublient soigneusement qu'il existe dans l'Inde des langues filles directes

et légitimes du sanscrit qui ont conservé dans la plupart des cas l'idée et la forme de la racine primitive dans toute leur pureté.

Ainsi, loin de regretter d'avoir ajouté aux textes des hymnes cités plusieurs textes tirés de la littérature postérieure aux hymnes afin d'expliquer ceux-ci plus clairement et de les renforcer, je n'ai qu'à m'en louer, car je n'ai fait en ceci que suivre la méthode seule certaine et seule permise.

Quant aux textes cités d'après Langlois, j'admets qu'il eût été prudent en même temps que plus scientifique de les avoir traduits moi-même de l'original. J'ai déjà donné les raisons qui m'en ont empêché. Je dois ajouter en outre que la traduction de Langlois, si imparfaite et si insuffisante qu'elle soit, donne toutefois dans la plupart des cas le sens général des textes, du moins le sens que leur donne le grand commentateur Sâyana. Je sais bien que M. P., à l'instar de certains génies sanscritistes, répudie entièrement l'autorité de ce commentateur. Max Müller n'a pas pensé que le travail si considérable de Sâyana soit inutile, puisqu'il a consacré plusieurs années de sa vie à éditer ce commentaire, qu'il l'a fait imprimer en face du texte védique et qu'il en a affirmé l'utilité en maintes occasions.

Le trait suivant de la critique de M. Parmentier sur mon travail montre avec évidence le parti pris avec lequel on peut souvent méconnaître les faits les plus certains, les plus évidents en faveur d'un système tout préconçu.

M. Parmentier prétend que l'idée d'une entité unique, qu'il lui plaît d'appeler abstraite, est inconnue aux Védas et n'est que le résultat d'une théosophie sacerdotale postérieure aux hymnes. On voit clairement que ce savant accepte comme exacte l'invention ingénieuse de la physiolâtrie absolue des hymnes et qu'il ne lui en coûterait rien de forcer tous les textes dans ce cadre dogmatique. Que fait-il des textes si nombreux tirés des hymnes du Rig cités pp. 94-105, 114-115, 118-119, 120-122 et 124? Que fait-il de l'hymne si magnifique, si grandiose I. 164, ou d'après Langlois II, 3. 7, et que j'ai cité entre autres lieux pp. 94 et 129? Sans doute il fera comme certains traducteurs qui, refusant d'employer le seul moyen de le comprendre, le moyen que recommande l'hymne lui-même, savoir la clé panthéiste, écrivent en face de leur traduction trop ingénieuse et obscure ces mots magiques qui doivent tout expliquer : *ganz dunkles Lied*.

Pour ceux de vos lecteurs qui ne connaissent pas le sanscrit et qui pourraient n'avoir qu'une confiance limitée en cet hymne I. 164, surtout après que ces mots magiques « nous ne comprenons rien » ont été prononcés par des hommes aussi savants, je me plais ici à traduire littéralement l'hymne, en somme facile et compréhensible, que voici pris du Rig X, 129 :

1. Il n'y avait alors ni non-être ni être, il n'y avait ni monde (rajas²) ni espace céleste au-delà. Dis! qu'était donc ce qui recouvrait³ et de quoi était-ce la couverture⁴, qu'était l'eau profonde et terrible?
2. Il n'y avait ni mortalité ni même immortalité, aucun signe⁵ qui distinguât le jour et la nuit; *Ce*, l'Unique respirait (mais) sans souffle, en dehors de Lui certainement rien, mais rien n'existait.
3. Les ténèbres existaient. Enveloppé de ténèbres, *Ce Tout* au commencement se mouvait (coulait) en un chaos (sansc. indistinctement). Ce non-développé⁶ qui existait enveloppé par le vide, *Ce*, l'Unique, naquit (vint à la vie) par la force de la chaleur⁷.

¹ Voilà la vraie traduction du fameux *ganz dunkles Lied*, car si l'obscurité existe, elle existe moins dans l'hymne que dans ceux qui s'aveuglent eux-mêmes.

² Maint lexicographe traduit *rajas* par *Luftraum*, mais comme *vyoman* qui suit est l'*Espace céleste*, *rajas*, en tous cas ici, ne peut signifier *Luft-raum*. Je crois avoir démontré dans mon *Panthéisme* comment *rajas* de la racine *ranj* signifie *arrangement* et comment Sâyana a raison de traduire ce mot par *monde*.

³ A moins que la racine ne soit *vr̥it*; dans ce cas il faudrait traduire par *couler*, *mouvoir*. Pour le but que nous poursuivons cela revient au même.

⁴ Je vois une grande difficulté grammaticale à prendre ici *sharman* pour un locatif. Sans doute maint substantif avec cette terminaison doit être pris dans ce sens, par exemple *vyoman* dans le septième vers de cet hymne, mais je ne pense pas qu'ici il soit possible de prendre *Sharman* pour autre chose que pour un nominatif. Peut-être aussi ce mot *Sharman*=peau, couverture, venant de Shri, a-t-il tout une autre signification.

⁵ *Praketas* est plus que distinction, c'est un signe distinctif, quelque chose qui projette (*pra*) une distinction.

⁶ *A + bhu* = *non-devenu*, *non-développé*, car *tucchyenābhu* doit être décomposé par *tucchyēna + a + bhu* et non par *tucchyēna + ābhu*. *Bhu* et *ābhu* ne signifient jamais l'*Être* et le *non-Être*, mais le *devenir* et le *non devenir* dans le sens d'entrer dans le cours de l'existence des êtres développés, ou de n'y pas entrer.

⁷ *Tapas* peut signifier ascétisme, mais seulement en second lieu et par une relation d'idées bien facile à comprendre.

4. *Ce* qui existait devint sous forme de *désir* du cœur le premier germe. Cherchant et méditant, les sages ont (ainsi) trouvé la connexion de l'Être et du non-Être dans le cœur.
5. Leur cordeau (scientifique) s'est allongé de tous côtés, soit en bas soit en haut (et ils ont trouvé que) le développement (mouvement en avant = prayatis) venait tantôt par voie de semence, tantôt de l'énergie, ici et là spontanément.
6. Qui est-ce qui connaît sûrement, qui ici-bas expliquera d'où est née cette création (vi + srij) ? c'est par le développement (création) du *Ce* que les dieux anciennement sont devenus ; mais qui sait d'où lui-même est venu ?
7. Mais qu'on ait ou qu'on n'ait pas établi d'où vient ce développement (vi + srij), celui qui dans les hauts cieux en est le surintendant, celui-là pour sûr le sait, ou bien encore il ne le sait pas.

M. Parmentier trouvera-t-il encore que l'idée panthéiste fait défaut dans les Védas ? Je n'en serais pas étonné ; d'autres avec lui, des philosophes et des philologues renommés, ont malheureusement trouvé que leurs conceptions subjectives quoique souvent illusoire, devaient faire loi en dépit de toute tradition, de toute histoire et de tous les textes.

Enfin M. Parmentier pense qu'on me causerait un étonnement profond en m'apprenant *qu'aucun des textes du Rig* ne permet de conclure à l'existence d'une caste brahmanique à l'époque de leur composition. Que fait donc M. Parmentier de ces paroles du Rig que j'ai citées p. 103 et qui sont si concluantes sur ce point : « Quand les dieux développèrent l'Être Universel quel est le développement qu'ils lui donnèrent, que devinrent sa bouche, ses bras, ses pieds ? Sa bouche devint les Brahmanes, ses bras devinrent les guerriers Kshatrias, ses cuisses devinrent les marchands Vaishyas et ses pieds devinrent les Shudras. » C'est vrai qu'il a ajouté à sa phrase ces mots « *parfaitement constituée*, » derrière lesquels toutefois il n'osera, je l'espère, se retrancher, car ils n'ont rien à faire ici.

Pour ce qui regarde quelques détails peu importants, tels que fautes d'impression et de correction, je n'ai rien à dire sinon que pour un ouvrage de cette nature imprimé dans une petite ville de province, ma résidence provisoire, par un imprimeur qui possédait à peine les caractères nécessaires, il est heureux qu'il ait aussi bien réussi. M. Parmentier aurait dû voir que mon système de transcription est celui que suivent presque tous les auteurs anglais, celui du dictionnaire de

Monier Williams, par exemple. Je n'ai fait exception que pour *s. sh. sch.*, car je n'admets pas qu'on représente les trois lettres sifflantes par autre chose que par *s* composé avec *h* et *ch* ou modifié par des points, si l'on veut. Je n'admets pas que l'une soit représentée par un *s* et l'autre par un *c*, surtout quand dans la plupart des systèmes de transcription cette dernière lettre est employée pour transcrire un son tout différent.

Il me reste à remercier M. Parmentier pour l'encouragement qu'il me donne concernant le travail que j'ai entrepris de faire connaître le Rituel Indou. Je n'ai nullement abandonné ce genre d'études et j'espère bien achever dans un avenir pas trop éloigné la traduction du Dharmasindhu, dont la première partie a paru il y a quelques années.

Agréé, M. le Directeur, l'assurance de ma considération très distinguée.

A. BOURQUIN.

Nous prions les lecteurs de se reporter à notre article de la *Revue* (tom. XXIX. 3 livr.). En général, nous nous sommes borné à relever des erreurs de faits, et M. B., en passant sous silence la plupart de nos critiques, montre assez qu'elles sont fondées. Je réponds à ses principales objections dans l'ordre où elles se présentent dans sa lettre.

Voici le jugement de Kaegi (*Rig-Veda*² p. 169) sur la traduction de Langlois : « La traduction de Langlois n'est absolument pas digne de ce nom, et tous les connaisseurs s'accordent à lui refuser toute autorité. » En reproduisant cette traduction aujourd'hui arriérée, l'auteur l'a faite sienne, et il s'expose à une foule de critiques qu'il serait déplacé d'adresser à Langlois lui-même. D'autre part, personne ne croira que le caractère philosophique de son livre, puisse justifier n'importe quelle erreur ou quel contre-sens. Que peut valoir la théorie si elle s'appuie sur des faits mal compris ou faux ?

Enregistrons l'aveu fait par l'auteur lui-même qu'il ne s'est pas reporté directement aux textes dont il cite la traduction. C'est un reproche que ma critique, trouvée cependant *un peu violente*, avait voulu lui épargner.

Je maintiens que l'auteur ne tient pas compte de la chronologie dans l'emploi des textes (cf. son livre p. 85-87, 116-117). Je nie que des compositions appartenant à des époques et à des civilisations aussi éloignées que les anciens hymnes du Rig, et les théories du Vedântasâra puissent jamais *s'expliquer* et *se servir de support* mutuellement. On n'explique pas les hymnes homériques par des citations de philosophes platoniciens.

Quant aux théories de M. B. sur l'étymologie des mots sanscrits, je ferai remarquer qu'un grand ouvrage sur les racines sanscrites où le sens serait indiqué d'après les dialectes modernes de l'Inde, ressemblerait

à un dictionnaire latin où l'on donnerait aux mots leur sens actuel en français ou en espagnol.

L'autorité de Sâyana n'est répudiée entièrement par aucun sanscritiste. Seulement, il vivait au XIV^e siècle après J. C., donc au moins 2000 ans après la composition des hymnes, et il ne représente pas une tradition ininterrompue (cf. ROTH, Préface du 1^r vol. du dict. de S. P.). — Quand ses explications sont évidemment fausses, les uns, comme M. B., déclarent inutile d'essayer de faire mieux (Cf. les paroles citées dans mon art. p. 5), les autres, sans pour cela avoir de prétentions au génie, tâchent de chercher des lumières ailleurs.

Je n'ai pas dit que l'idée d'une entité unique est inconnue aux Védas. J'ai dit que les arguments de M. B., ne démontraient pas son existence, sans vouloir pour cela trancher la question. Quoiqu'affirme mon contradicteur, je n'ai pas d'idée préconçue, et je dirai même qu'à l'égard du panthéisme védique, je n'ai de théorie d'aucune sorte. J'ai seulement démontré que le *Brahman* neutre, cité par M. B. comme étant son *entité unique*, ne se trouvait nulle part avec ce sens philosophique dans les hymnes du Rig. Bien loin d'avoir l'envie de *forcer tous les textes* pour les faire rentrer dans le cadre de la *physiolâtrie absolue des hymnes*, je ne comprends pas même ce que ces termes signifient, et je continue à rester sans prendre parti, attendant pour me décider qu'on m'apporte des arguments plus convaincants.

La traduction de l'hymne 1-164 est en général exacte. Je m'interdis toute autre remarque à cet égard pour épargner au lecteur un nouvel échange de lettres entre Gand et Bombay. Comparez la traduction du même morceau dans Kaegi, *der Rig Veda*, p. 120. Cet hymne devrait être étudié en même temps que les quelques autres hymnes philosophiques où les poètes védiques se posent la question de l'origine des choses. Les réponses sont naturellement très différentes, et souvent elles témoignent comme ici d'une conception monothéiste de l'univers.

L'hymne panthéiste du Purusha, 10,90, qui renferme le passage relatif aux castes, est universellement regardé comme d'origine très postérieure. C'est le *seul* texte du Rig sur lequel les Brahmanes puissent appuyer leurs prétentions de caste. — Sur l'origine des castes, voyez LUDWIG, *Rig-Veda* III, 216-247; ZIMMER, *Altindisches Leben*, 185-220, KAEGI, *Der Rig Veda*², 25. Aucun n'admet l'existence des castes dans l'ancienne période védique. J'ai eu soin d'ajouter « *Parfaitement constituée* » car la non-existence des castes n'exclut pas la présence de certaines classes sociales; comparez les *ἄσολ* et les *ἄνακτε*; d'Homère.

Il ne m'appartenait pas de juger le côté philosophique du livre de M. B.. Je ne doute pas que ses qualités ne rachètent largement les erreurs que je signalais et que l'auteur aurait dû confesser de bonne grâce. D'autre part, je m'étais plu à rappeler les mérites antérieurs de M. B. comme sanscritiste. Espérons qu'il nous donnera bientôt la traduction complète du Dharmasindhu et que j'aurai moi-même le plaisir de le féliciter dans cette Revue.

L. PARMENTIER.

MICHAEL VON ZMIGRODZKI. *Die Mütter bei den Völkern des Arischen Stammes. Eine anthropologisch-historische Skizze als Beitrag zur Lösung der Frauenfrage*, Munich. Théod. Ackermann. 1886.

Issu d'une origine slave et élevé dans un milieu populaire, l'auteur a pu s'approprier, dès sa jeunesse, un grand nombre de légendes de sa race et se pénétrer de leur esprit. Sans doute, un folkloriste pourrait trouver ça et là, au milieu des déclamations ampoulées qui remplissent le volume, une certaine quantité de matériaux utiles et de renseignements nouveaux. Mais je pense que bien peu auront le courage d'aller les y chercher; le livre est mal composé, mal écrit, mal orthographié, mal imprimé, et rebute le lecteur par tous les côtés. — Comme tous les ouvrages mal agencés, il est précédé d'une introduction et flanqué de deux appendices qui occupent près du tiers de l'ensemble. L'introduction, autant que j'ai pu en saisir l'idée mère, vise à nous faire connaître, d'après les données fournies par les contes populaires, les origines et les migrations de la race slave. — Entr'autres preuves destinées à montrer l'origine orientale de cette race, on nous cite les pommes et les poires d'or des légendes, qui rappellent évidemment les fruits véritables connus jadis en Orient. Les canards aux œufs d'or attestent la même provenance. L'oiseau à la queue flamboyante dont parlent les contes n'est autre que l'oiseau de paradis. Les chevaux donneurs de conseils témoignent également d'un antique séjour en Orient, pays où les animaux vivent en commerce intime avec les hommes. Comme si, au contraire, il ne serait pas étonnant que les contes populaires n'offrissent pas ce caractère merveilleux, et comme s'il n'était pas puéril de prendre à la lettre ces créations fantaisistes et de vouloir absolument en préciser le sens!

On nous apprend aussi dans cette introduction (p. 79) que les langues slaves *proviennent* du sanscrit, et l'on nous donne (p. 29) une étymologie du mot *plug* (charrue) qui ne supporte pas l'examen. Pour finir, arrive, on ne sait pourquoi, une étude sur les destinées du peuple scythe, qui d'ailleurs n'apporte aucune lumière nouvelle sur la question.

Quand il aborde enfin son sujet, qui est l'étude comparée des légendes relatives à la mère, à l'accouchée, *Wöchnerin*, parmi les peuples de race aryenne, l'auteur choisit, pour y recueillir ses traditions, quatre contrées principales, la Bavière, Cracovie, l'Ukraine et la Bretagne. C'est là que, suivant lui, les vieilles croyances doivent s'être conservées avec le plus de pureté. Si l'auteur s'était contenté de conduire ces recherches pour elles-mêmes suivant ce plan, et ne les avait pas entreprises uniquement pour trouver des arguments d'apparence historique à l'appui de ses théories préconçues, il aurait pu nous donner de nouveaux et curieux documents, et aboutir à des résultats utiles pour la science démologique. Les superstitions et les croyances populaires relatives à la mère, aux cérémonies du baptême, des relevailles, etc., sont particulièrement nom-

convenait pas aux ambitions de réformateur social de l'écrivain slave. Il laisse l'exposé des traditions maternelles à ce point incomplet que toute personne qui s'est nourrie un peu des récits populaires pourrait aisément y signaler de nombreuses lacunes. Il se hâte d'arriver à l'objet principal indiqué par son titre, « l'esquisse anthropologico-historique qui doit servir de contribution à la solution de la question des femmes. »

Ceux qui voudront connaître les résultats stupéfiants des recherches anthropologiques de l'auteur n'ont qu'à ouvrir le livre à la page 239. Il y verront comment les époques de l'humanité sont classées suivant une triple division dont chaque partie porte six noms différents, d'après les divers points de vue que l'on envisage. Aux trois âges 1) de pierre, 2) de bronze, 3) de fer, correspondent respectivement : trois âges de nourriture, 1) alimentation crue, 2) lait et beurre, 3) pain, — trois âges de lumière, 1) nuit, 2) lune, 3) soleil, — trois âges d'habitation, 1) forêt, 2) champ, 3) village, — trois âges de vie, 1) vie de chasse, 2) vie nomade et pastorale, 3) agriculture et guerre, — enfin trois âges de mœurs, 1) *Hetärismus*, 2) droit maternel, 3) droit paternel. — C'est en rapport avec ces trois époques qui se répètent six fois que l'auteur classe les traditions populaires.

Malheureusement, l'humanité est en train de retomber dans la période d'*Hetärismus*. Pour la préserver de ce désastre, l'auteur élabore un projet de réforme sociale dûment rédigé et divisé en articles. Les états devront adopter la législation du Solon slave dans toutes ses parties, y compris le service annuel, personnel et obligatoire des jeunes filles dans les hôpitaux et autres prescriptions d'une égale sagesse. Si l'on omet de remplir l'une ou l'autre de ses clauses, M. Zmigrodzki ne répond plus de rien et laissera la société aller aux abîmes.

L. PARMENTIER.

VARIA.

SIX INSCRIPTIONS ROMAINES A LA CITADELLE DE NAMUR.

(Extrait du Journal « LA MEUSE » du 1^{er} novembre).

Un événement archéologique de haute portée vient d'avoir lieu à la citadelle de Namur.

M. A. Mahieu, garde du génie, préposé à des travaux de démolition effectués sur le plateau du Donjon des Comtes, y remarqua des pierres de grande dimension, avec des inscriptions.

Aussitôt, il prévient le savant directeur du Musée de Namur, M. Alf. Bequet, et les monuments, avec autorisation du ministère de la guerre, sont aujourd'hui à ce Musée.

Il s'agit de six pierres sépulcrales, dont les quatre premières sont à peu près intactes; les voici, avec résolution des monogrammes et séparation des mots, pour les rendre plus compréhensibles :

D . . . M
c) ASSIVS. POMPEIANVS
SIBI ET MATTAE VXSORI
TITO FILIO
V . . . F

(Diis Manibus. Cassius Pompeianus sibi et Mattae uxori et Tito filio vivens fecit.)

D . . . M
SECVRINIO . AMMI
O PATRI. VLP. VAN.
AENIAE MATRI ET
SECVRINIAE AMMI
AE . . . V

MADICVAE DELICATAE

(Diis Manibus. Securinio Ammio patri, Ulpiae Vanaeniae matri et Securinae Ammiae. Sibi vivi fecerunt et Madicuae delicatae.)

D
HAL. DACC
SONIS. FIL. SIB. E . .
LVBAINI VXSO. . . .
VICTORI ET PR . . .
DENTI FILIS

(Diis Manibus. Haldacco, X... sonis filius, sibi et Lubaini uxori et Victori et Prudenti filiis fecit.)

ses fonctions à Namur même, on aurait sans doute indiqué qu'il avait accompli son service ailleurs, ne fût-ce que par les mots *expleta statione* de certaines inscriptions.

Enfin, ce qui est plus remarquable encore, est que Victorius Victorinus était bénéficiaire, non d'un simple Prétorien, mais d'un Consulaire.

Or, la *Belgica* était gouvernée par un Prétorien; la *Germania inferior* l'était par un Consulaire : à raison du voisinage au Rhin de cette dernière, on y envoyait des légions sous le commandement d'un *ex-consule* ou Consulaire.

Voilà Namur géographiquement placé, du coup, dans la *Germania inferior*.

Quand on ajoute à cela la découverte, à Rumpst, sur le Ruppel, d'une tuile avec l'inscription C. G. P. F (*classis Germanicae piae fidelis*), on apprend que la limite de la *Germania inferior* doit être tracée d'Anvers à Namur.

Jusqu'ici, on ne connaissait très vaguement qu'une seule chose : la *Germania inferior* comprenait les deux villes de Cologne et de Tongres.

Certaine invasion des Chauques qui, à la fin du règne de Marc Aurèle, fut repoussée par Didius Julien, depuis empereur, alors gouverneur de la *Belgica*, est donc parvenue au moins jusqu'à la limite citée d'Anvers à Namur, continuée vers le sud.

Ce n'est pas tout.

Namur n'était pas seulement une station : c'était une ville.

En effet, de même que cinquante villes des Gaules, dont Arlon chez nous, se concentrèrent, en établissant autour de leur enceinte réduite une zone de monuments anciens, base de leurs nouveaux murs, de même les monuments trouvés à la citadelle de Namur doivent y avoir été transportés avec intention, et des inscriptions trouvées à Grenoble et Ober-Winterthur attestent que pareils murs ont été édifiés sous le règne de Dioclétien et Maximien. Jamais, du reste, les nombreux monuments, trouvés dans des circonstances analogues, à la base des murs des villes en question, n'ont révélé une date postérieure à la fin du III^e siècle.

Voilà les points intéressants mis désormais en évidence par l'intelligente initiative de M. A. Mahieu, dont le nom restera attaché à la découverte.

M. le conseiller Zangemeister, professeur à l'Université de Heidelberg, qui publiera sous peu les inscriptions romaines de la Belgique actuelle, est venu deux fois à Namur étudier ces monuments, et il a confirmé, par son témoignage précieux, les déductions que les inscriptions de la citadelle de Namur permettent de tirer de leur texte.

H

ACTES OFFICIELS.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

CONCOURS DE GRAMMAIRE FRANÇAISE. — RÉSULTAT.

RAPPORT AU ROI.

SIRE,

Il a plu à Votre Majesté d'instituer, par Son arrêté du 11 décembre 1882, une récompense en faveur de la meilleure grammaire de langue française, rédigée d'après les conditions indiquées par l'arrêté et destinée à l'enseignement moyen.

Un appel était fait aux écrivains du pays et de l'étranger. Leurs œuvres devaient être adressées au gouvernement avant le 1^{er} janvier 1885.

Ce n'est que le 2 juin dernier que le conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen a reçu le rapport de la commission qui avait été chargée par lui d'apprécier le concours.

Le conseil, se ralliant aux conclusions du dit rapport, a émis l'avis que la meilleure grammaire concurrente était celle de MM. Delbœuf et Roersch, intitulée : *Eléments de la grammaire française à l'usage de l'enseignement moyen*, et qu'il y avait lieu de lui accorder le subside de 3,000 francs institué par l'arrêté royal prérappelé du 11 décembre 1882.

Toutefois, le conseil faisait une réserve en ce qui concerne l'emploi du livre couronné, qui, d'après lui, ne devait être autorisé dans les établissements d'enseignement moyen qu'après que les corrections indiquées au rapport auraient été introduites dans l'œuvre.

Mais le rapport lui-même reconnaît à cette œuvre, ainsi qu'à la grammaire française à l'usage des athénées, des collèges et des écoles moyennes, de MM. Van Hollebeke et Merten, des mérites tels, qu'il semble que l'on doit, en toute justice, autoriser, à la fois, l'emploi de l'une et de l'autre et laisser ainsi au personnel enseignant une liberté de choix qui ne peut que profiter à la liberté de méthode et à l'enseignement.

La grammaire de MM. Van Hollebeke et Merten est d'ailleurs une édition améliorée d'une grammaire des mêmes auteurs, déjà autorisée depuis 1870.

C'est en tenant compte de ces considérations que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Majesté le projet d'arrêté ci-joint, allouant le subsidé de 3,000 francs à MM. Delbœuf et Roersch, et autorisant, dans les établissements soumis au régime des lois du 1^{er} juin 1850 et du 15 juin 1881, l'emploi de leur grammaire, ainsi que de celle de MM. Van Hollebeke et Merten.

Je suis,

Sire,

De Votre Majesté

Le très humble et très fidèle serviteur,
Le Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,
THONISSEN.

LÉOPOLD II, Roi des Belges,

A tous présents et à venir, SALUT,

Vu l'arrêté royal en date du 11 décembre 1882, instituant une récompense en faveur de la meilleure grammaire de langue française, rédigée d'après un plan donné et destinée à l'enseignement moyen;

Vu le rapport de la commission spéciale chargée, par le conseil de perfectionnement, d'apprécier les grammaires adressées au concours par des écrivains du pays et de l'étranger;

Le Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen entendu;

Considérant que, d'après le rapport, deux grammaires ont, en réalité, été appréciées comme étant des œuvres sérieuses, bien que l'une d'elles seulement soit proposée pour l'obtention de la récompense préindiquée;

Vu le rapport et sur la proposition de Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Il est accordé comme récompense un subsidé de trois mille francs (fr. 3,000) à MM. Delbœuf et Roersch, auteurs des éléments de la grammaire française à l'usage de l'enseignement moyen.

Ce subsidé sera imputé sur l'article 65 du budget du département de l'intérieur et de l'instruction publique pour l'exercice 1886.

Art. 2. L'emploi de la grammaire prémentionnée de MM. Delbœuf et Roersch, ainsi que de la grammaire française à l'usage des athénées, des collèges et des écoles moyennes rédigée, en conformité du plan contenu dans l'arrêté royal du 11 décembre 1882, par MM. Van Hollebeke et Merten, est autorisé dans les établissements d'enseignement moyen soumis au régime des lois du 1^{er} juin 1850 et du 15 juin 1881.

Art. 3. Notre Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 20 août 1886.

LÉOPOLD.

Par le Roi :

Le Ministre de l'intérieur
et de l'instruction publique,
THONISSEN.

PÉRIODIQUES.

Revue critique d'histoire et de littérature, recueil hebdomadaire publié sous la direction de MM. J. Darmesteter, L. Havet, G. Monod, G. Paris.

Du 27 septembre 1886 : **S. Reinach**, La colonne Trajane (R. C.). — **Appel**, Les manuscrits berlinois des œuvres de Pétrarque (P. N.). — Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace, 1674-76 et 1681 (A. Chuquet). — **Moris**, Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins, 1742-1748 (C.). — Du 4 octobre : **Livius Andronicus** et **Nénius**, p. p. **L. Müller** (L. Duvau). — **Schuchardt**, Roman et celtique (V. Henry). — Littérature nationale allemande, p. p. **Kürschner**, vols. 54-80 (A. Chuquet). — Variétés : Lettre d'un officier de l'armée du Rhin en 1793. — Du 11 : Correspondance politique de MM. de Castillon et de Marillac, p. p. **Kaulek** (T. R.). — Montesquieu, Lettres persanes, p. p. **Tourneux** (T. de L.). — Lessing, Œuvres complètes, I-II, p. p. **Muncker** (A. C.). — Correspondance : Réponse de M. Fustel de Coulanges et observations de M. Viollet. — Du 18 : **Nicaise**, Le port féminin du torques chez certaines tribus de l'est de la Gaule; **de Baye**, Le torques était porté par les hommes chez les Gaulois (Salomon Reinach). — **Sohebek**, La solution de la question de Wallenstein; **Hallwich**, Thurn témoin dans le procès de Wallenstein; **Em. Hildebrand**, Wallenstein et ses relations avec les Suédois; **Gædeke**, Négociation de Wallenstein avec les Suédois et les Saxons; **Bilek**, Contributions à l'histoire de Wallenstein (A. Chuquet). — Variétés : **Eug. Müntz**, La bibliothèque du Vatican sous les papes Nicolas V et Calixte III. — Du 25 : **Robiou** et **Delaunay**, Les institutions de l'ancienne Rome (Camille Jullian). — **G. Droysen**, Bernard de Saxe-Weimar (A. Chuquet). — Lettres et journaux de Ruge, p. p. **Nerrlich**, II (C.). — Du 1 novembre : **C. Schmidt**, Hérodicus; **de Gîzycki**, La philosophie d'Epicure; **Guyau**, La morale d'Epicure; **Soulier**, Héraclite (Théodore Rheinach). — **Jullien**, Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome (Ch. Cucuel). — **Tougard**, L'hellénisme dans les écrivains du moyen-âge du VII^e au XII^e siècle (A. Delboulle). — **Bourelly**, Cromwell et Mazarin (A. C.). — **Yorok de Wartenbourg**, Napoléon général, II (A. Chuquet). — **Breymann**, De l'étude des langues modernes (Ch. J.). — **Holthausen**, Le dialecte de Soest (Alfred Bauer). — Du 8 : **Freudenthal**, La théologie de Xénophane (F. Picavet). — **Hertz**, Articles sur Aulu-Gelle (Louis Duvau). — **Willems**, Les élections municipales à Pompéi (Camille Jullian). — **Beaune**, Droit coutumier français, la coutume des personnes et des biens (Paul Viollet). — **De Mandrot**, Ymbert de Batarnay, seigneur du Bouchage (Jean Kaulek). — **Ricken**, La versification de Corneille (Ch. J.).

— **Lefort**, Salaires et revenus dans la généralité de Rouen au XVIII^e siècle (A. Delboulle). — **Winter**, H. J. de Zieten (A. Chuquet). — Du 15 : **Uri**, François Guyet (T. de L.). — **De Courcy**, La coalition de 1701 contre la France (A. Chuquet). — **Schücking**, Souvenirs (A. C.). — **Trautmann**, Les sons du langage; **Vietor**, Prononciation allemande (Ch. J.). — Du 22 : **Valois**, Inventaire des arrêts du Conseil d'état, I (P. Bonnassieux). — **De Ruble**, Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, IV (T. de L.). — **P. De Witt**, Une invasion prussienne en Hollande en 1787 (A. Chuquet). — Réimpressions viennoises, VII-XI (A. C.). — Variétés : **Clermont-Ganneau**, Notes d'archéologie orientale, XXVII : Hippos de la Décapole.

Société Royale Belge de Géographie. Bulletin publié par les soins de M. J. Du Fief, secrétaire général de la société; 10^e année. 1886. N^o 5. Septembre-Octobre.

Sommaire : Anatole Bamps : Le Calendrier Aztèque. — Lieutenant Becker : La vie en Afrique. — Le territoire d'Alaska. — A. Harou : Promenade aux environs d'Anvers. — Chronique géographique : Europe, Asie, Afrique, Amérique, Océanie. — Dr Janssens, bulletin trimestriel de statistique démographique et de géographie médicale. Année 1886, 3^e trimestre.

Hermes, Zeitschrift für classische Philologie, herausgegeben von Georg Kaibel und Carl Robert. — Einundzwanzigster Band. Viertes Heft. Berlin, 1886.

D. Detlefsen, das Pomerium Roms und die Grenzen Italiens. — E. Hiller, die Partikel *πα*. — Th. Mommsen, die Tatiuslegende. — A. Erman, die Herkunft der Faijumpapyrus. — J. Schmidt, die Rangklasse der Primi-pilaren. — U. von Wilamowitz-Möllendorff, die Bühne des Aischylos. — —, *res gestae divi Augusti*.

Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthums-wissenschaft, herausgegeben von Iwan Müller. XIII Jahrgang 1885-1886. Berlin, Calvary 1886.

Zehntes, elftes und zwölftes Heft.

Erste Abtheilung. — Jahresbericht über Homer. — II. Höhere Kritik. 1883-1884. Von Dr. C. Rothe in Berlin (Schluss). — Bericht über Aristoteles und die ältesten Akademiker und Peripatetiker für 1885. Von Professor Dr. Franz Susemihl in Greifswald (Schluss folgt im nächsten Heft).

Zweite Abtheilung. Jahresbericht über die spätlateinischen Schriftsteller von Ende 1879 bis einschliesslich 1884. Von Privat-Docent Dr. Karl Sittl in München (Schluss). — Bericht über die Litteratur zu Phädrus aus dem Jahre 1885. Von Dr. phil. Eduard Heydenreich, Gymnasial-Oberlehrer und Privatdocent in Freiberg i. S. — Jahresbericht über Ovid Juli 1883—Juli 1886. Von professor Dr. R. Ehwald in Gotha (Schluss folgt im nächsten Heft).

Dritte Abtheilung. — Bericht über die die römischen Privat- und

Sacral-Alterthümer betreffende Litteratur des Jahres 1884, resp. früherer Jahre. Von Professor Dr. Moritz Voigt in Leipzig. (Schluss). — Jahresbericht über die griechischen Sacralaltertümer. Von August Mommsen in Hamburg. (Schluss).

XIV^e Jahrgang. Erstes Heft.

Dritte Abtheilung. — Jahresbericht über lateinische Lexikographie. Vom 1. Juli 1884 bis 30. Juni 1886. Von professor Dr. Karl E. Georges in Gotha. — Bericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der griechischen und römischen Metrik. Von Gymnasial-Oberlehrer Professor Dr. Richard Klotz in Leipzig.

Philologischer Anzeiger, herausgegeben von Ernst von Leutsch. Göttingen. 1886.

Inhalt des siebenten und achten heftes (juli, august) 1886.

Das praesens historicum in Caesars BGallicum von Fr. Wania. — E. Buchholz, die homerischen realien, bd. III. — Joh. Pohler, Diodoros als quelle der geschichte von Hellas ... von 379 bis 362. — Platons Symposion, erklärt von Arnold Hug. — E. Richter, de Aristotelis Problematis. — H. Gelzer, Sextus Iulius Africanus und die byzantinische chronologie. Zweiter theil. — De particularum — ne, anne, nonne apud Plautum prosodia. Dissertatio ... quam ... scripsit Paulus Schader. — Publi Ovidi Nasonis Heroides... edidit H. Th. Sedlmayer. — Spicilegium Iuvenalium. Scripsit R. Beer. — De Dictye Septimio Vergilii imitatore. Scripsit H. Dunger. — M. Petschenig, zur kritik der Scriptores historiae Augustae. — Max Duncker, geschichte des alterthums. Neue folge. Bd. II. — J. J. Honegger, allgemeine culturgeschichte. Bd. II. — La sculpture antique — origine — description — classification — des monuments de l'Égypte et de la Grèce par A. Wagnon. — U. Wilken, observationes ad historiam Aegypti provinciae Romanae depromptae e papyris Graecis Berolinensibus ineditis. — G. Busolt, griechische geschichte bis zur schlacht bei Chaeronea. Bd. I. — Erdmann, zur kunde der hellenischen städtegründungen. — G. Luebbert, de amnestia a. 133 a. Ch. ab Atheniensibus decreta. — H. Herbrecht, de sacerdotii apud Graecos emptione venditione. — Henrici Lewy, de civili conditione mulierum Graecarum commentatio. — H. Siebeck, geschichte der psychologie. Bd. I. — G. Loeschke, die östliche giebelgruppe des Zeustempels in Olympia. — B. Heisterbergk, name und begriff des ius italicum. — W. Sieglin, karte der entwicklung des römischen reichs. — M. Gitlbauer, philologische streifzüge. — Kleine philologische schriften von Theodor Bergk. Herausgegeben von R. Peppmüller. Bd. I. — Kleine philologische schriften von Theodor Bergk. — Theodor Bergk's leben von Rudolf Peppmüller.

Wiener Studien. Zeitschrift für classische Philologie. Verantwortliche Redacteurs: W. v. Hartel. K. Schenkl. Achter Jahrgang 1886.

Zweiten Heftes.

Bericht über griechische papyri in Paris und London. Von K. Wessely.

— Beiträge zu den Fragmenten des Aristophanes. Von L. Sternbach. — Pythagoreersprüche in einer Wiener Handschrift. Von H. Schenkl. — Ein neues Palimpsestfragment zu Sallusts Historien. Von E. Hauler. — Beiträge zur Kritik und Erklärung des Hilarius von Poitiers. Von A. Zingerle.

Wochenschrift für Klassische Philologie, unter Mitwirkung von Georg Andresen und Hermann Heller, herausgegeben von Wilhelm Hirschfelder. Berlin, R. Gaertners Verlag, H. Heyfelder.

6 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : R. Schubert, Geschichte der Könige von Lydien (E. Evers). — F. Weck, Zur Erklärung Homerischer Personennamen (K. Zacher). — Rem. Sabbadini, Della biblioteca di Giovanni Corvini e d'una ignota comedia Latina (Th. Stangl). — Erwin Rex, Abriss der Geschichte der antiken Litteratur (G. Hergel). — Auszüge, etc.

13 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : Euripidis Hippolytus. Ed. Th. Barthold (H. Gloël). — A. Frigell, Prolegomena in T. Livii librum XXIII (E. Krah). — Calpurnii et Nemesiani Bucolica rec. H. Schenkl (K. Jacoby). — J. J. Baebler, Beiträge zu einer Geschichte der latein. Grammatik (G. Landgraf). — Auszüge, etc.

20 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : F. M. Nichols, Notizie dei Rostri del Foro Romano e dei monum. contigui (Chr. Hülsen). — O. Richter, Rekonstruktion und Geschichte der röm. Rednerbühne (id.). — Homeri Iliadis Carmina ed. Rzach. Vol. I (A. Gemoll). — Tegge, Studien z. lateinischen Synonymik (H. Ziemer). — E. Wölflin, Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik. III 2 (G. Landgraf). — Auszüge, etc.

27 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : Frances Elliot, Bilder aus d. alten Rom (Chr. Hülsen). — Th. Mommsen, Die Ortlichkeit der Varusschlacht (P. v. Rohden). — H. Buermann, Die Handschriftliche Ueberlieferung des Isokrates. II. Der Urbinas (Br. Keil). — Corpusculum poesis epicae Graecae ludibundae. Fasc. II. Sillographos it. ed. C. Wachsmuth (J. Sitzler). — G. Schepss, Priscillian, ein neu aufgefundener latein. Schriftsteller (Th. Stangl.) — Auszüge, etc.

3 November. — Rezensionen und Anzeigen : Ed. Schullze, Ein geographischer und antiquarischer Streifzug durch Capri (W. Sieglin). — J. M. Hoogvliet, Studia Homerica (R. Dahms). — Poetae Lyrici Graeci Minores ed. J. Pomtow I. II. (O. Schroeder). — Justini epitoma histor. philippicarum Pompeji Trogi ex recensione Fr. Ruehl (R. Sprenger). — J. Wiesler, Textkritische u. exegetische Erörterungen zu dem Dialogus de oratoribus des Tacitus (G. Hergel). — Aug. Rob. Lange, De substantivis femininis graecis (Const. Angermann). — Auszüge, etc.

10 November. — Rezensionen und Anzeigen : F. Ohlenschläger, Die römisch. Truppen im rechtsrheinischen Bayern (J. Keller). — Homers Ilias, erklärt von Ameis-Hentze. 2. Bd. 2. Aufl. (R. D.). — E. Lübbert, Meletemata in Pindari locos (P. Stengel). — Cicero für L. Murena. Hrsg.

von Koch-Landgraf (H. Tiedke). — P. Vergili M. Aeneis, erklart v. O. Brosin. 1.—3. Bdch. (P. Deuticke) I.

17 November. — Rezensionen und Anzeigen : H. Gelzer, Sextus Julius Africanus und die byzantinische Chronographie. 2. Tl. 1. Abt. (F. Hirsch). — E. Ritterling, De legione Romanorum X (J. Keller). — Demosthenes, ausgewählte Reden erkl. v. Westermann-Rosenberg. 2. Bdch. (H. Landwehr). — P. Vergili M. Aeneis, erkl. v. O. Brosin. 1.—3. Bdch. (P. Deuticke) Schluss. — E. Krah, Zur Syntax des Curtius I. (Max C. P. Schmidt). — Giornale italiano di filologia e linguistica class. dir. dai L. Ceci e Giac. Cortese. 1. Hft. (H. Ziemer). — Deutscher Universitäts-Kalender. 30. Ausgabe. — Auszüge, etc.

24 November. — Rezensionen und Anzeigen : O. Schrader, Linguistisch-historische Forschungen. 1. Teil (H. Blümner). — Ed. Kurtz, Tierbeobachtung und Tierliebberei der alten Griechen (Max C. P. Schmidt). — G. Mair, Der Feldzug des Dareios gegen die Skythen (G. Hergel). — G. Wolff u. O. Dahm, Der römische Grenzwall bei Hanau (J. Keller). — B. Graef, De Bacchi expéditione Indica monumentis expressa (H. Dütschke). — Aristophanis comici quae supersunt opera. Recens. F. H. M. Blaydes (Otto Kaehler) I. — Demosthenis orationes ex recens. Dindorfii. Ed. IV correctior curante Fr. Blass I (H. Landwehr). — Karlowa, Bemerkungen zu der Kritischen Ausgabe des Taciteischen Agricola. — H. Schulz, De M. Valerii Messall. aetate (G. Wartenberg). — J. Gerstenecker, Anton Linsmayer. Nekrolog, (E). — Auszüge etc.

1 Dezember. — Rezensionen und Anzeigen : Fr. Hiller de Gaertringen, De Graecorum fabulis ad Thraces pertinentibus (O. Gruppe). — H. Jordan, Analecta epigraphica Latina (P. v. Rohden) — B. Gerathewohl, Die Reiter und die Rittercenturien zur Zeit der röm. Republik (H. Genz). — H. Haupt, Der römische Grenzwall in Deutschland (J. Keller). — Aristophanis comici quae supersunt opera. Recens. F. H. M. Blaydes (Otto Kaehler) Schluss. — T. Livii ab urbe condita liber I. Für den Schulgebr. erkl. von M. Heynacher. — J. Büsse, De Taciti Agricola. — Auszüge, etc.

Berliner Philologische Wochenschrift, herausgegeben von Chr. Belger, und O. Seyffert. 1886. Calvary.

2 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : F. Weck, Homers Odyssee (Ed. Kammer). — M. Sonntag, Beiträge zur Erklärung Vergilischer Eklogen (W. Gebhardi). — R. Menge u. S. Preuss, Lexicon Caesarianum (R. Schneider). — C. A. Serrure, Études sur la numismatique gauloise des commentaires de César (R. Schneider). — H. Gaidoz, Études de mythologie Gauloise (W. H. Roscher). — Auszüge aus Zeitschrift., etc.

9 Oktober. — Rezensionen und Anzeigen : J. Freudenthal, Ueber die Theologie des Xenophanes (F. Lortzing). — J. Wagner, Zur Präparation von Platons ausgewählten Dialogen (C. Schmelzer). — A. C. Merriam, Law Code of Gortyna in Krete (R. Meister). — F. Plessis, Études critiques sur Properce et ses élégies (H. Magnus). —

H. Hartz, Coniectanea Caesariana (R. Schneider). — G. Gorber, Die Sprache als Kunst (G. Vogrinz). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

16 Oktober. — **Rezensionen und Anzeigen**: G. Hinrichs, Griechische Epigraphik (R. Meister). — C. Schmelzer, Sophokles' Tragödien (H. Müller). — J. de Pruzsinsky, De Propertii carminibus in libros distribuentis (A. Otto). — J. Fressl, Die Skythen-Saken die Urväter der Germanen (F. Justi). — G. Bloch, Les origines du sénat romain (W. Soltau). — G. H., Ueber deutsche hohe Schulen im Mittelalter (C. Nohle). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

23 Oktober. — **Rezensionen und Anzeigen**: Al. Rzach, Homeri Iliadis carmina (R. Peppmüller). — C. Meissner, M. Tulli Ciceronis Cato Maior, de senectute (J. Ley). — H. Deiter, De Ciceronis codicibus Vossianis LXXXIV. et LXXXVI. denuo excussis (P. Schwenke). — Fr. Hiller de Gaertringen, De Graecorum fabulis ad Thraces pertinentibus (W. H. Roscher). — J. Baunack und Th. Baunack, Studien auf dem Gebiete des Griechischen und der arischen Sprachen (R. Meister). — C. Pauli, Eine vorgriechische Inschrift von Lemnos (R. Meister). — J. Kappeyne van de Coppello, Abhandlungen zum römischen Staats- und Privatrecht (W. Soltau). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

30 Oktober. **Rezensionen und Anzeigen**: H. K. Liepmann, Die Mechanik der Leucipp-Demokritischen Atome unter besonderer Berücksichtigung der Frage nach dem Ursprung der Bewegung derselben (F. Lortzing). — A. A. Koerner, De epistulis a Cicerone post reditum usque ad finem anni a. U. c. 700 datis (L. Gurlitt). — Caspari, Eine Augustin fälschlich beigelegte Homilia de sacrilegiis (H. Rönisch). — G. Fr. Unger, Zeitrechnung der Griechen und Römer (A. Mommsen) I. — H. G. Zeuthen, Die Lehre von den Kegelschnitten im Altertum (A. Amthor). — A. Bouché-Leclercq, Manuel des Institutions Romaines (W. Soltau). — W. Liebenam, Beiträge zur Verwaltungsgeschichte des römischen Kaiserreichs (H. Schiller). — O. Dahm, Die römische Mainbrücke bei Grösskrotzenburg (G. Wolff). — **Auszüge aus Zeitschr.**, etc.

6 November. — **Rezensionen und Anzeigen**: N. Wecklein, Die Tragödien des Sophokles (H. Müller). — F. Rühl, M. Iuniani Iustini Epitoma Historiarum Philippicarum Pompei Trogi (H. Crohn). — G. Fr. Unger, Zeitrechnung der Griechen und Römer (A. Mommsen) II. — W. C. Morey, Outlines of Roman Law (S.). — G. Boissier, Nouvelles promenades archéologiques. Horace et Virgile (Chr. Hülsen). — I. Undset, Zur Kenntnis der vorrömischen Metallzeit in den Reinlanden (G. Wolff). — J. Ph., Krebs, Antibarbarus der lateinischen Sprache (G. Landgraf). — Pardon, Die römische Diktatur (H. Schiller). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

13 November. — **Rezensionen und Anzeigen**: R. C. Jebb, Sophokles (C. Schmelzer). — W. A. Lamberton, The sixth and seventh books of Thucydides (J. M. Stahl). — W. Fischer, Beiträge zur historischen Kritik des Leon Diakonos und Michael Psellos (Wäschke). — L. Schwa-

mus, Catulli Veronensis liber (O. Harnecker). — **H. Dunger**, De Dictye-Septimio Vergilii imitatore (R. Peiper). — **A. Boeckh**, Encyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften (K. Bruchmann). — **E. Kuhnert**, Daidalos (E. Kroker). — **Juristische abhandlungen**, Festgabe für G. Beseler (W. Soltan). — **A. Boistel**, Du dies incertus et de ses effets dans les dispositions testamentaires (W. Soltan). — **H. D. Müller**, und **J. Lattmann**, Griechische Grammatik für Gymnasien (U. Schaarschmidt). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

20 November. — **Rezensionen und Anzeigen**: **R. Neugebauer**, Der Prologos der Antigone (H. Müller). — **A. C. Lange**, De coniunctivi et optativi usu Thucydideo (G. Behrend). — **A. Arlt**, Zur Erklärung einiger Stellen des Horaz (W. Mewes). — **S. Linde**, Quaestiones criticae in L. Annaei Senecae epistulas morales (M. Cl. Gertz). — **G. Schepss**, Priscillian, ein neu aufgefundener lat Schriftsteller des 4. Jahrhunderts (H. Rönisch). — **W. Votsch**, Cajus Marius als Reformator des römischen Heerwesens (F. Froehlich). — **E. Marcks**, De alis, quales in exercitu Romano tempore liberae rei publicae fuerint (F. Froehlich). — **C. P. Tiele**, Babylonisch-assyrische Geschichte (H. Winckler). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

27 November. — **Rezensionen und Anzeigen**: **W. Bauer**, Euripides' Herakliden (K. Busche). — **A. Bauer**, Plutarchs Themistokles (C. Th. Michaëlis). — **E. Kurtz**, Die Sprichwörtersammlung des Maximus Planudes (G. Knaack). — **R. Doering**, De Siliii Italici Epitomes re metrica et genere dicendi (H. Magnus). — **O. Eichert**, Wörterbuch zu den Verwandlungen des Publius Ovidius Naso (H. Magnus). — **G. Goetz**, Quaestiones Varronianae (O. S.). — **M. Hertz**, A. Gellii noctium Atticarum libri XX (O. S.). — **J. Svetajeff**, Inscriptiones Italiae inferioris dialecticae (W. Deecke). — **H. Wiegand**, Plataä zur Zeit des Einfalls der Perser in Böotien (G. Egelhaaf). — **A. Neumeyer**, Aratus aus Sikyon (M. Klatt). — **C. v. Oppen**, Aufgaben zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Griechische (F. Müller). — **Auszüge aus Zeitschriften**, etc.

M543035

L24
R4
v. 29

